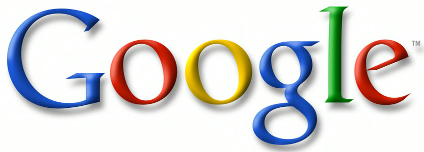
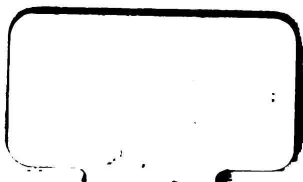

Google





MKV
GUÉZENNE

Guézennec

NKV

COLLECTION MICHEL LÉVY

BRAS D'ACIER

Lagny. — Typographie de A. Varigault et Cie.

BRAS D'ACIER

PAR

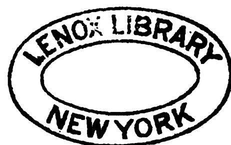
ALFRED DE BRÉHAT [pseud.] of

A Guézenec.



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859


LENOX LIBRARY
NEW YORK

A MADAME

LA COMTESSE ÉDOUARD DE MÉRONA

BRAS D'ACIER

PREMIÈRE PARTIE

I

On était à la fin de novembre 1849. La saison des pluies forçant les mineurs à quitter momentanément les *placeres*, les chercheurs d'or arrivaient en foule à San-Francisco.

Bien que cette ville eût déjà pris un prodigieux développement durant les deux années qui venaient de s'écouler, elle ne comptait encore que cinq ou six mille maisons et une trentaine de mille habitants tout au plus. Cette population s'augmentait chaque jour d'une multitude d'étrangers accourus de tous les points du globe. Malgré les tentes et les baraques en bois qui s'élevaient, comme par enchantement, autour de quelques maisons de briques ou de pierres, les étrangers et les mineurs affluaient en si grand nombre, qu'ils ne parvenaient qu'avec la plus grande difficulté à se procurer des logements. Composés pour la plupart, ainsi que les autres maisons de la ville, d'un seul étage et d'un rez-de-chaussée, les hôtels étaient complétement remplis. Or, Dieu sait ce que voulait dire le mot *rempli*, à cette époque où un appartement fort modeste se louait de trois à quatre cents dollars par mois *. Peu de voyageurs

* Le dollar vaut environ 5 fr. 37.

BRAS D'ACIER

PREMIÈRE PARTIE

I

On était à la fin de novembre 1849. La saison des pluies forçant les mineurs à quitter momentanément les *placeres*, les chercheurs d'or arrivaient en foule à San-Francisco.

Bien que cette ville eût déjà pris un prodigieux développement durant les deux années qui venaient de s'écouler, elle ne comptait encore que cinq ou six mille maisons et une trentaine de mille habitants tout au plus. Cette population s'augmentait chaque jour d'une multitude d'étrangers accourus de tous les points du globe. Malgré les tentes et les baraques en bois qui s'élevaient, comme par enchantement, autour de quelques maisons de briques ou de pierres, les étrangers et les mineurs affluaient en si grand nombre, qu'ils ne parvenaient qu'avec la plus grande difficulté à se procurer des logements. Composés pour la plupart, ainsi que les autres maisons de la ville, d'un seul étage et d'un rez-de-chaussée, les hôtels étaient complétement remplis. Or, Dieu sait ce que voulait dire le mot *rempli*, à cette époque où un appartement fort modeste se louait de trois à quatre cents dollars par mois *. Peu de voyageurs

* Le dollar vaut environ 5 fr. 37.

possédaient, naturellement, les ressources nécessaires pour s'accorder le luxe d'une chambre. Heureux encore celui qui parvenait à trouver une petite place dans quelque pièce déjà occupée par dix autres individus.

Pendant une nuit sombre et pluvieuse, une vingtaine de mineurs, en quête d'un hôtel, erraient en maugréant dans les rues fangeuses de San-Francisco. Cinq ou six d'entre eux montaient des chevaux efflanqués et couverts de boue. D'autres cheminaient à pied, suivis d'une sorte de charrette chargée de leurs bagages. Quelques-uns, plus économes, ou moins heureux dans leurs explorations, portaient sur le dos leurs vêtements de rechange et quelques ustensiles de cuisine, le tout roulé dans une ou deux couvertures. Des pioches, une hache, quelquefois même une tente, et un crible ou un *craddle* * attaché par-dessus le paquet, complétaient ce chargement. Son poids eût écrasé des épaules moins robustes que celles de la plupart des vigoureux individus qui formaient la majorité des chercheurs d'or.

Bien qu'ils arrivassent ensemble à San-Francisco, ces mineurs venaient de *placeres* différents. Le hasard seul les avait réunis sur la route. Parmi eux se trouvaient, presque en nombre égal, des Français, des Anglais, des Américains et des Mexicains. Un heureux succès avait sans doute couronné leurs travaux, car, en dépit de la pluie qui tombait à torrents et des fondrières dans lesquelles ils enfonçaient parfois jusqu'aux genoux, les voyageurs causaient gaiement, et mêlaient de joyeuses plaisanteries aux malédictions que leur arrachaient par moment l'orage et l'état des rues de San-Francisco.

— Voici un hôtel ! s'écria enfin un Français, ex-marchand de savon, nommé Louis Ribonneau, dont l'accent provençal indiquait suffisamment l'origine.

Comme il achevait ces paroles, les yeux fixés sur ce qu'il prenait pour une enseigne d'hôtel, il mit le pied dans un trou rempli d'eau, et tomba de toute sa hauteur au beau milieu d'une boue noire et infecte.

Le Provençal aurait eu beaucoup de peine à se tirer d'affaire sans le secours empressé de son compagnon de *placer*. Ce dernier était un grand et maigre Irlandais, que les

* Craddle : machine pour laver la terre aurifère.

mineurs avaient baptisé du surnom de Bucolick, à cause de ses perpétuelles chansons en l'honneur de la verte Érin. Pendant qu'il relevait Ribonneau, un Mexicain nommé Enriquez Mundiaz dirigea la lumière de sa lanterne sur l'enseigne, qui se trouva être celle d'un magasin d'habillements.

— N'importe, reprit le Provençal, je suis certain, moi, qu'il doit y avoir un hôtel dans cette rue.

— Ribonneau pourrait bien avoir raison, dit le Mexicain, car Jenkins s'en va tout seul en avant. Chaque fois que ce damné Yankee sent une *posada* ou un *rancho*, il ne manque jamais de prendre les devants afin d'avoir la meilleure place.

Reconnaissant probablement l'exactitude de cette remarque, les mineurs hâtèrent le pas. Ils trouvèrent en effet Jenkins qui heurtait déjà à la porte d'un hôtel.

Comme on tardait à ouvrir, les coups de pied et les coups de poing commencèrent à pleuvoir sur la pauvre porte avec une vigueur et une rapidité qui annonçaient fort clairement des ceintures bien garnies de pépites et de poudre d'or. Après une reconnaissance préalable, et quelques mots échangés à travers le guichet, un garçon d'hôtel se décida enfin à ouvrir aux nouveaux venus, dont plusieurs semblaient être pour lui d'anciennes connaissances.

— Des chambres, du vin, du rhum, de l'eau-de-vie, du pain, de la viande ! s'écrièrent les mineurs.

Avec leurs longues barbes, leurs coiffures étranges et leurs vêtements de gros drap, couverts d'eau et de boue, la plupart d'entre eux auraient été pris pour des brigands dans tout autre pays que la Californie.

— Nous avons tout cela... commença le garçon.

— Hourra ! crièrent joyeusement les voyageurs.

— Excepté des chambres, continua-t-il.

Un concert de malédictions le donna au diable en français, en anglais et en espagnol.

— Comment, pas une ? s'écria Jenkins ; je la payerai ce qu'il faudra.

— Et nous aussi ! dirent les autres mineurs.

— Je viens de donner la dernière à un Français, il n'y a pas cinq minutes, répliqua le garçon.

— Le parloir ?

— Plein comme un œuf.

— La salle à manger ?

— Ils y sont déjà une douzaine. Peut-être, cependant, que...

— Voyons toujours! s'écrièrent les mineurs, qui poussèrent le garçon devant eux, et pénétrèrent dans une vaste pièce située à droite de l'entrée.

Une table en bois épais occupait la moitié environ de la longueur de cet appartement. Les rallonges de cette table, démontées et posées à plat sur le sol contre la muraille, servaient de lit à plusieurs individus qui dormaient déjà, roulés dans leurs couvertures, et la tête appuyée sur leurs bagages en guise d'oreiller.

Les mineurs se hâtèrent de se débarrasser de leurs pesants fardeaux. Joë Plum, le domestique de l'hôtel, posa sur la table des pièces de viande rôtie, du pain, des conserves au vinaigre, des pots de moutarde, des jambons, du vin, de la bière et de l'eau-de-vie. Au moment où les mineurs s'asseyaient autour de la table, les uns sur des tabourets, les autres sur des bancs, un nouvel individu entra dans l'appartement.

C'était un homme de trente-cinq à quarante ans, d'une taille élevée et d'une assez belle prestance. Bien qu'il portât le même costume que la plupart des autres mineurs, il y avait en lui quelque chose qui faisait deviner un individu appartenant à une classe plus élevée que la majorité des convives. Sa figure, qui avait dû être remarquablement belle dans sa jeunesse, portait l'empreinte des passions les plus désordonnées. Des rides profondes creusaient son visage.

— Garçon de l'enfer, s'écria-t-il en s'adressant à Joë, pourquoi ne viens-tu pas lorsque je t'appelle?

— Je ne puis être partout à la fois, répliqua le garçon, sans se préoccuper de la colère du voyageur.

— Tiens, c'est Vandeilles! exclama Ribonneau... bonjour, bonjour... cher.

— Bonjour Ribonneau, répondit Vandeilles en serrant la main du Provençal.

— Est-ce que c'est là le duelliste, le joueur enragé, celui qui a tué James et Toby? demanda un des mineurs à son voisin.

— Précisément, répondit ce dernier, connu sous le surnom de John Craddle. J'espère bien qu'il trouvera son maître quelque jour.

Tandis que l'Américain formulait à demi voix ce souhait charitable, quelques autres mineurs vinrent tendre la main

à Vandeilles, avec cette familiarité qui, dans la vie des placeres, s'établit si vite entre les gens des conditions les plus différentes.

— Est-ce que vous arrivez aussi? demandèrent-ils au Français, dont les vêtements semblaient, comme les leurs, couverts de boue et ruisselants d'eau.

— A l'instant même... Eh bien, Joë, chien maudit, s'écria Vandeilles en arrêtant le garçon au passage, as-tu juré de nous laisser mourir de faim et de soif? Où sont les provisions que je t'avais commandé d'apporter dans ma chambre?

Joë grommela une réponse, tout en distribuant du vin et de la bière aux mineurs.

— Restez donc à souper avec nous, Vandeilles, lui dirent quelques-uns des convives.

Il hésita un moment; puis, avec le geste d'un homme qui prend son parti, il dit tout bas quelques mots au garçon.

— Soyez tranquille, Monsieur, répondit celui-ci, je vais porter à Madame tout ce qu'il lui faut.

— Tiens, s'écria le Provençal, vous avez donc votre...

— Ribonneau, interrompit vivement M. Vandeilles, vous oubliez trop souvent que je déteste les questions indiscrètes.

— C'est bien, c'est bien, répliqua son compatriote, un peu déconcerté, on se conformera désormais à vos ordres, *Monseigneur*.

— Je vous y engage, reprit Vandeilles d'un ton sec.

Puis, s'asseyant à côté des autres convives, il attaqua vigoureusement le rumpsteak, le jambon et les conserves au vinaigre. Pendant quelque temps, on n'entendit que le cliquetis des fourchettes et des couteaux. Au bout d'une demi-heure de cet exercice, qu'accompagnaient de fréquentes libations, un joyeux entrain commença à se répandre parmi les mineurs. Ils se livrèrent bientôt à tous les éclats d'une bruyante gaieté, sans se préoccuper des dormeurs couchés à côté d'eux. On prépara du punch et du grog. On alluma les pipes et les cigares. Avant que dix minutes se fussent écoulées, une quinzaine de voix s'élevèrent en même temps. Les uns chantaient, les autres racontaient des histoires de *diggers* * ou commençaient des plaisanteries d'un sel peu attique, qui s'éteignaient dans de formidables éclats de rire.

* Digger : chercheur d'or.

— Ah! si nous avions des cartes! s'écria un mineur du Kentucky.

— Demandons-en au garçon, dit Vandeilles.

On réveilla Joë, qui dormait dans un coin. Il répondit par un refus péremptoire.

— Nous n'avons pas un seul jeu de cartes, ajouta-t-il ; d'ailleurs, il n'est pas d'usage de jouer dans les hôtels à cette heure de la nuit.

Interrompu par un hourra de malédictions, Joë profita de ce que tout le monde lui parlait à la fois pour ne répondre à personne, et se sauva au plus vite.

— J'en ai bien, moi, des cartes, dit en se levant sur le coude un Mexicain couché au fond de la salle, que le tapage des nouveaux arrivés tenait éveillé depuis quelque temps.

— Donnez ! s'écrièrent cinq ou six mineurs en courant à lui.

— Six beaux jeux tout neufs que j'ai achetés ce matin, ajouta-t-il.

— Donnez donc ! reprit le chœur des mineurs.

— J'en veux deux cents dollars.

— Que Satan te torde le cou! fit Jenkins. Pour dix dollars, on en achèterait le double.

— Oui, si les boutiques étaient ouvertes. C'est à prendre ou à laisser.

En Californie, à cette époque, on pouvait fort bien tuer un homme, dans une querelle, sans avoir trop à redouter les rigueurs de la justice; mais, en revanche, la moindre atteinte à la propriété vous exposait à une pendaison immédiate. Personne ne songea donc à employer la force pour s'emparer des cartes du Mexicain.

— Cinquante dollars, hasarda Jenkins.

— Bonsoir, fit le Mexicain en ramenant sur ses épaules les plis de son zarape.

Vandeilles prit dans sa ceinture une poignée de poudre d'or, et choisit deux ou trois *pépites* qu'il soupesa dans la main.

— Que chacun fasse comme moi, dit-il. Voici une once et demie pour ma part. (L'once d'or, l'once américaine, valait alors 16 dollars ou 85 francs et quelques centimes.)

Les autres mineurs suivirent l'exemple du Français, avec plus ou moins de libéralité. Les deux cents dollars se trou-

vèrent bientôt complétés. Vandeilles, dans le chapeau duquel se faisait la collecte, jeta au Mexicain la poudre d'or ainsi recueillie, et reçut en échange les paquets de cartes.

— En place! s'écria-t-il, en approchant de la table un grand escabeau de bois.

— Quel jeu allons-nous jouer? demanda Enriquez Mundiaz.

— Le *poker*, parbleu! dit Jenkins.

— Non, non! s'écrièrent aussitôt plusieurs mineurs, qui soupçonnaient Jenkins d'appartenir à l'honorable corporation des *Gamblers*, ou *Grecs* Américains.

— C'est un jeu trop commode pour les Gamblers, ajouta crûment un Mexicain.

— Qu'est-ce que tu entends par là? demanda Jenkins d'un ton menaçant.

— Voyons! dit Bucolick, pas de querelles, jouons tranquillement.

— Une partie de *monte* *, proposa un Mexicain.

Ses compatriotes appuyèrent cette motion. Il n'en fallut pas davantage pour que les Américains persévérassent dans leur intention de jouer le poker.

— Je vais vous mettre d'accord, moi, dit Vandeilles, qui écoutait tranquillement la dispute, tout en battant les cartes pour les faire glisser plus facilement et mêler les couleurs. Nous allons jouer le lansquenet.

— Nous ne connaissons pas ce jeu, répliquèrent deux ou trois individus.

— Vous comprendrez bien vite. C'est absolument comme le *monte*. Faites vos jeux, Messieurs; je prends la banque.

— Pourquoi serait-ce vous plutôt qu'un autre? réclama Jenkins.

Vandeilles haussa les épaules sans répondre, et versa sur la table une certaine quantité de poudre d'or, sur laquelle il posa son *revolver* à six coups.

— Je veux qu'on tire à qui fera la banque, moi, reprit Jenkins.

— Alors nous tirerons avec ceci, répondit Vandeilles, qui mit la main sur la poignée du long couteau de chasse suspendu à sa ceinture.

* Le *monte* est un jeu mexicain qui ressemble beaucoup au lansquenet.

— Pourquoi pas? répliqua Jenkins, en dégaînant son *bowie-knife*.

— Voyons, Jenkins, veux-tu donc te faire écharper? dit à demi voix John Craddle, qui saisit le bras de son bouillant compatriote. James maniait le bowie-knife mieux que toi, tu le sais bien. Cela n'a pas empêché ce damné *mangeur de grenouilles* (sobriquet donné aux Français par les Anglais et les Anglo-Américains) de lui fendre la tête en moins de deux minutes de combat.

Après un instant d'hésitation, Jenkins finit par se rasseoir, tout en grommelant quelques menaces. Vandeilles leva les épaules d'un air méprisant, et commença sa banque, que personne n'essaya de lui disputer... Rien qu'à regarder cet homme manier l'or et les cartes, on devinait le joueur effréné, capable de tout sacrifier à sa terrible passion.

Muni d'une petite balance empruntée à l'un des mineurs, il versait successivement dans un des plateaux la mise de chaque joueur; il remplissait ensuite l'autre plateau d'un poids égal de poudre d'or, qu'il puisait dans le petit tas placé devant lui. Puis on vidait sur la table le contenu de chaque plateau en regard l'un de l'autre.

Le sort se déclara pour le banquier. En moins d'une demi-heure, Vandeilles eut accumulé devant lui plusieurs livres de pépites et de poudre d'or. A ce moment, on ouvrit violemment la porte, et trois nouveaux individus entrèrent dans l'appartement.

— Les Goliath! murmurèrent quelques mineurs d'un air consterné.

—Tant mieux! s'écria Jenkins. Je veux être pendu si Vandeilles et le gros Tom ne se prennent pas à la gorge avant qu'il soit une heure.

Par ce surnom de Goliath, aussi connu que redouté dans les *placeres*, on désignait deux frères américains, dont le vrai nom était Smithson, et un de leurs cousins, Harry Kellow. L'aîné, Tom, auquel le surnom de Goliath s'appliquait particulièrement, avait une taille gigantesque (plus de six pieds), et des membres énormes qui révélaient une force extraordinaire. Des cheveux roux, coupés fort courts, se dressaient comme les crins d'une brosse au-dessus de son front bas et étroit. Une barbe de même couleur, aussi rude que la crinière d'un bison, couvrait jusqu'aux pommettes ses joues bouffies et violacées. Ses petits yeux, enfoncés

sous d'épais sourcils et sillonnés de veines rougeâtres, sa voix rauque et brusque, ses manières insolentes, tout en lui révélait la méchanceté, l'orgueil de la force brutale, l'intempérance et l'abrutissement. Quant à Philip, le second des Smithson, il ressemblait en tout à son frère, mais avec des dimensions un peu moindres. Ces deux hommes, qu'on accusait tout bas de nombreux assassinats, étaient la terreur des *placeres*. Ils avaient pour compagnon et pour complice habituel leur cousin Harry, que sa taille, sa force, ses vices et sa cruauté rendaient le digne acolyte de ses sauvages parents.

— Place, vous autres! cria Tom, en promenant avec insolence autour de lui son regard sinistre et abruti.

Presque tous les individus qui se trouvaient réunis dans la salle étaient des hommes vigoureux, dans la force de l'âge, et dont les traits annonçaient l'énergie et la résolution. Telle était cependant la réputation de violence et de férocité des Goliath, que chacun se dérangea pour livrer passage aux trois colosses, qui s'approchèrent de la table de jeu.

— Tiens, on joue donc ici? s'écria Tom. Tant mieux, je n'aurai pas besoin de courir jusqu'à Dupont-street pour perdre mes onces d'or. Allons, ôte-toi de là, animal! continua-t-il en s'adressant à un Mexicain qui, brisé par la fièvre, se tenait à demi couché sur la table.

Comme le pauvre diable ne se dérangeait pas assez vite au gré du géant, il le poussa si rudement qu'il l'envoya rouler à l'autre extrémité de la salle.

— Hé là-bas, tenez-vous donc tranquilles, s'écrièrent deux ou trois dormeurs, réveillés par ce projectile d'un nouveau genre.

— Allez au diable! tas de coyotes*, répliqua Goliath insolemment; je recommencerai si cela me fait plaisir.

Un moment étourdi de sa chute, le Mexicain tira son *machete* ** et se jeta sur son brutal agresseur. Tom saisit le bras du pauvre fiévreux, lui arracha le *machete*, et le renversa de nouveau d'un coup de poing dans la poitrine. Cédant à une colère facile à comprendre, le Mexicain allait se précipiter une seconde fois sur Goliath et se faire probable-

* Loup des prairies. — ** Sorte de couteau de chasse ou sabre droit.

ment assommer, lorsqu'une main vigoureuse le saisit par la jambe. Il se retourna furieux, mais, en reconnaissant l'individu qui le retenait, il laissa échapper un cri de surprise et de joie.

— Bras d'Acier! dit-il à demi voix, en voyant que le nouveau venu lui faisait signe de se taire.

Quelque bas qu'il eût prononcé ce mot, deux ou trois individus couchés à côté de lui l'avaient entendu. Ils se dressèrent brusquement sur le coude et regardèrent avec une vive curiosité l'homme qu'on venait d'appeler ainsi. Se voyant reconnu, Bras d'Acier se leva brusquement. Il s'enveloppa dans les plis de son zarape, et arrêta d'un geste les mineurs qui venaient avec empressement lui tendre la main. Tous lui répondirent par un joyeux sourire et par un signe de tête amical, comme pour lui promettre le silence et lui exprimer en même temps le plaisir que leur causait sa présence.

Il rabattit sur sa figure les larges bords de son *sombrero* espagnol et releva jusqu'au menton les plis de son fin zarape du Saltillo; puis, s'approchant de la table, il se tint debout et silencieux derrière un groupe de mineurs.

II

Le personnage si célèbre dans les placeres de la Californie, sous le surnom de Bras d'Acier, était d'une taille moyenne, mais admirablement bien proportionnée. Dans ces contrées, où l'on est si souvent obligé de combattre pour sa fortune et pour sa vie, on apprend bien vite à évaluer sa propre force, ainsi que celle de chaque individu qu'on rencontre. Sous l'apparence, un peu frêle peut-être au premier abord, de Pablo, un œil exercé devinait promptement une force prodigieuse et une résistance inouïe à la fatigue. L'élasticité de ses mouvements, et son teint légèrement bronzé par le soleil, rappelaient le créole espagnol. L'impassibilité de sa physionomie formait un contraste étrange avec l'éclat extraordinaire de ses grands yeux noirs, qui, fixes et rêveurs

sous leurs cils un peu recourbés, semblaient toujours contempler une image mystérieuse dans le monde lointain des songes. En lui adressant la parole, on l'appelait souvent par son prénom de Pablo.

— José, demanda-t-il à demi voix au Mexicain, qui, debout près de lui, dardait un regard plein de ressentiment sur l'aîné des Smithson, de quel *placer* viennent donc ces Goliath?

— Dieu le sait, répliqua José. Les bandits ne restent pas longtemps dans le même endroit. Dès qu'ils ont fait quelque mauvais coup, ils passent prudemment dans un autre *placer* pour y recommencer leurs brigandages. Croyez-moi, Bras d'Acier, jamais vous n'aurez rendu un plus grand service aux placeres que le jour où vous les débarrasserez de ces trois misérables.

Comme le Mexicain achevait ces paroles, Vandeilles, qui venait de perdre un coup important, frappa violemment sur la table en jurant comme un païen. Il racheta la banque de son voisin de droite et se mit à peser de nouvelles mises. Dans le mouvement qu'il fit pour élever la balance à poudre d'or, une bague en brillants, de forme singulière, qu'il portait au petit doigt de la main gauche, attira tout à coup l'attention de Bras d'Acier. Une expression de surprise douloureuse assombrit la figure, habituellement si impassible, de ce dernier. Il se rapprocha brusquement des joueurs, les yeux fixés sur le chaton de cette bague.

Après quelques minutes d'un silencieux examen, il ouvrit la cartouchière qu'il portait à sa ceinture, en retira un petit sac en peau rempli de poudre d'or, et jeta sur la table un *nugget* * pesant au moins quatre livres.

— Diable! fit Vandeilles, en regardant d'un air étonné le hardi joueur qui débutait ainsi par un enjeu d'environ cinq mille francs.

— Tenez-vous? demanda Bras d'Acier.

— Sans doute! répondit Vandeilles.

Il versa devant le *nugget* une égale quantité de poudre d'or et retourna deux as.

— Gagné, reprit-il en ramassant les mises.

Bras d'Acier avança un nouvel enjeu, plus considérable encore que le premier. Il ne fut pas plus heureux. Il perdit

* Grosse pépite (morceau d'or).

successivement cinq à six parties sans que la moindre trace de dépit ni de contrariété se peignît sur sa figure. Au septième coup, voyant que son sac à poudre d'or était presque vide, il le retourna complétement. Quelques onces seulement tombèrent dans sa main.

— Eh bien? demanda Vandeilles, en voyant que son adversaire ne mettait pas au jeu.

Tous les spectateurs, groupés autour de la table, regardaient Pablo avec une curiosité d'autant plus facile à comprendre, que quelques-uns d'entre eux croyaient le reconnaître.

— Attendez, dit Pablo en s'adressant à Vandeilles.

Il laissa tomber son *zarape*, jeta son chapeau sur la table et se tourna vers les mineurs.

— Bras d'Acier, Bras d'Acier! s'écrièrent-ils avec une expression non équivoque de satisfaction.

Les voisins de Pablo s'empressèrent de lui tendre la main; les autres s'approchèrent vivement, ou montèrent sur leurs bancs pour le regarder et le saluer par un signe amical. Les Goliath eux-mêmes se levèrent précipitamment de leurs siéges et regardèrent longtemps Pablo en se parlant à voix basse.

— Ah çà, jouons-nous, ou ne jouons-nous pas? reprit Vandeilles, chez lequel la passion du jeu étouffait jusqu'à la curiosité.

— Qui veut me prêter de l'or? demanda Bras d'Acier.

Vandeilles se mit à rire. Les mineurs sont, comme la fourmi de la fable, peu prêteurs. A sa grande stupéfaction, tous les bras se tendirent vers Pablo, qui n'eut que l'embarras du choix entre les bourses et les ceintures qu'on lui offrait.

— Merci, mes amis, dit ce dernier, sans paraître étonné d'un empressement si extraordinaire. Quels sont ceux d'entre vous qui ont été les moins heureux dans la campagne de cette année?

— Moi, moi! s'écrièrent cinq ou six mineurs, parmi lesquels se trouvaient José Guérino, Craddle, Ribonneau et Bucolick.

— Passez-moi ce que vous avez d'or, leur dit Pablo.

Ils obéirent d'un air aussi satisfait que si Bras d'Acier eût annoncé l'intention de leur distribuer de l'or au lieu d'en demander.

— Que diable est-ce que cela signifie? demanda Vandeilles à l'un de ses voisins. Le plus riche d'entre nous aurait demandé une livre d'or à son meilleur ami, avec promesse d'en rendre deux le lendemain, qu'il n'aurait pu l'obtenir; et c'est à qui jettera son or à cet homme qui vient de perdre tout ce qu'il possédait?

— Je crois bien! répliqua le mineur, tandis que Pablo versait sur la table l'or qu'on venait de lui remettre, sans même prendre la peine de le peser. Je donnerais volontiers tout ce que je possède pour être à la place de José. Les cinq ou six onces d'or qu'il vient de prêter à Bras d'Acier lui vaudront une fortune.

Vandeilles se disposait à lui adresser d'autres questions; mais à ce moment Pablo avança un nouvel enjeu, et la partie recommença. Le banquier tourna un sept pour lui et un valet pour Bras d'Acier; plusieurs cartes se succédèrent sans amener de résultat.

— Sept! j'ai gagné, s'écria Vandeilles.

— Combien y a-t-il devant vous? demanda tranquillement Pablo.

— Soixante-douze livres et neuf onces *, répondit Vandeilles, au bout de quelques minutes employées à peser les pépites et la poudre d'or.

— *Banquo*, dit Bras d'Acier.

Sur un geste du créole, bourses et ceintures se tendirent de nouveau vers lui. Les Goliath même, après s'être concertés un moment, suivirent l'exemple des autres mineurs. Tom offrit au jeune homme un sac de peau qui devait contenir au moins une dizaine de livres d'or.

Pablo le repoussa du geste.

— Pourquoi nous refusez-vous? demanda Goliath d'une voix irritée.

— Parce que cet or est le fruit du vol et de l'assassinat, répondit Pablo du ton le plus calme.

Un silence presque lugubre suivit ces paroles. Goliath grommela quelques injures; mais, avant que sa lourde intelligence eût trouvé une réponse, le jeu avait recommencé.

— Voyons, dit Vandeilles, réfléchissant à la somme énorme qu'il allait risquer, je ferais peut-être prudemment de passer la main.

* Près de 100,000 francs.

— Alors, je la prends, fit Pablo.

— Ma foi, non, reprit Vandeilles après un instant d'hésitation, j'irai jusqu'au bout... Un quatre pour moi, un neuf pour vous.

Puis, au milieu d'un profond silence, il abattit successivement un cinq, un sept, un autre sept, un deux.

— Neuf! s'écrièrent les mineurs, dont les voix ne formèrent qu'un seul cri.

— Enfer et malédiction! fit Vandeilles, en frappant du poing la carte qui venait de donner la victoire à son adversaire.

— Je vous achète votre banque deux cents dollars, dit Pablo au mineur qui allait remplacer Vandeilles.

— Soit, repartit le mineur.

— Faites vos jeux, Messieurs, dit Bras d'Acier en mêlant les cartes.

C'était une chose si insolite de voir Pablo toucher à un jeu de cartes, que les mineurs se regardèrent comme pour se demander ce qu'ils devaient faire. Vandeilles, les yeux fixes et les sourcils froncés, jeta sur la table tout ce qui lui restait de poudre d'or; mais la chance avait tourné contre lui.

La banque gagna du premier coup.

— Rien, plus rien! s'écria-t-il, après avoir fouillé dans toutes ses poches avec la rage du joueur qui se sent dans l'impossibilité de se livrer à sa terrible passion.

— Vous avez des bijoux, observa Pablo, une montre, des bagues; je vous les joue contre cinq livres d'or *.

— Cette bague vaut à elle seule plus de mille dollars, répliqua Vandeilles, en montrant le bijou qui avait si vivement excité l'attention de Bras d'Acier.

— Mettons dix livres d'or, si vous voulez.

Une contraction des traits de Vandeilles révéla le violent combat qui se livrait dans son esprit.

— Non, dit-il avec effort.

— N'en parlons plus. Ç'eût été peut-être un moyen de vous rattraper... Vos jeux sont-ils faits, Messieurs?

Deux coups que gagna Bras d'Acier se succédèrent sur des enjeux peu considérables. A la fin, Vandeilles ne put y résister.

* La livre d'or valait à cette époque environ 1,300 francs.

— Voulez-vous faire quinze livres contre ces bijoux et cette bague ? demanda-t-il à Pablo.

— C'est plus qu'ils ne valent, répondit le créole ; mais, n'importe, je les tiens.

Vandeilles ôta la bague de son doigt et la jeta sur la table avec les autres bijoux.

— Encore perdu ! s'écria-t-il un instant après.

Il sortit en blasphémant, et ferma la porte avec tant de violence que toute la maison en retentit.

— Vous voilà donc devenu joueur, Bras d'Acier? dit un vieux Mexicain en se rapprochant de Pablo, qui continuait sa banque et retournait les cartes sans presque les regarder.

— Un caprice, fit Bras d'Acier en haussant les épaules. J'en suis déjà ennuyé... Je passe la main.

Il se leva et fit signe à tous ceux qui lui avaient prêté de la poudre d'or de venir recevoir le montant de leur avance.

Une expression de désappointement se peignit sur la physionomie des mineurs, tandis que Pablo remettait à chacun d'eux une quantité d'or presque double cependant de celle qu'on lui avait prêtée.

— Ceci ne compte pas, dit Pablo, qui remarqua leur contrariété. J'ai pris vos noms à tous, et je me charge de votre première campagne. Vous formerez deux bandes.

Les mineurs auxquels s'adressaient ces paroles poussèrent un cri joyeux.

Les autres le félicitèrent, mais non sans un sentiment d'envie.

— Si tu veux me laisser partir à ta place, José, dit un des mineurs au Mexicain, je te donne tout de suite dix livres de pépites.

— Non, sur mon âme ! s'écria José. Dussé-je mourir en route, je ne manquerai pas une pareille occasion de faire ma fortune.

— Ce n'est pas notre faute si vous n'avez pas accepté notre or, Bras d'Acier, reprit le mineur en se tournant vers le créole ; nous vous l'offrions de bon cœur.

— C'est juste, répondit Bras d'Acier après un instant de réflexion. Intéressée ou non, toute bonne volonté mérite une récompense. Vous êtes vingt-deux... sur lesquels quatorze ont déjà ma promesse... Eh bien, que les huit autres forment une troisième bande sous la direction de Jenkins.

— Vive Bras d'Acier ! s'écrièrent les mineurs.

— Nous sommes vingt-quatre, dit une voix au fond de la salle.

— James et Pepe ne comptent pas, répliqua Bras d'Acier.

— Pourquoi cela, don Pablo? demanda James en s'avançant. Nous avons mis tout autant d'empressement que les autres...

— Vous savez fort bien le motif de votre exclusion, interrompit Pablo. Vous m'aviez promis tous les deux de réserver un tiers de vos fouilles au placer de San-Benito pour la veuve et les enfants de ce pauvre Lumlym. J'ai appris l'autre jour que vous aviez manqué à votre promesse. Vous n'obtiendrez jamais rien de moi désormais.

— Nous enverrons sa part à la veuve, murmura Pepe.

— Et vous la doublerez, répondit Pablo. Si demain, à midi, cette pauvre femme n'a pas reçu les deux tiers des trente-cinq livres que vous avez recueillies tous deux, c'est moi qui irai vous les réclamer de sa part.

— Alors nous pourrons partir avec les camarades? demanda James.

— Non, répliqua Bras d'Acier d'un ton ferme.

Les deux hommes baissèrent la tête et se retirèrent derrière les autres mineurs. Vandeilles rentra au même instant, tenant à la main un sac en peau de chamois, orné d'une broderie assez élégante, qui semblait contenir à peine quelques onces d'or. Il se remit au jeu et regagna quelque argent. Lorsque son tour de tailler arriva, il avait devant lui cinq ou six livres de poudre d'or.

— Il paraît que vous faites Charlemagne, Bras d'Acier? dit-il en élevant la voix pour être entendu de Pablo, qui était allé se recoucher.

— C'est l'usage ici, vous le savez, répondit Bras d'Acier. Au reste, je vous ai gagné une soixantaine de livres, et je suis tout prêt à vous les jouer d'un seul coup, si vous y tenez. Mais j'entends que ce coup soit le dernier, quel que puisse être le résultat.

— Je n'ai que dix livres et quelques onces. Les tenez-vous? demanda Vandeilles.

— Volontiers...

Vandeilles retourna un roi. C'était la carte de son adversaire.

— Encore perdu! s'écria-t-il avec rage. L'enfer est ce soir contre moi.

— Gardez cet or si vous voulez, dit Pablo en repoussant les enjeux que lui offrait le Français. Je n'en ai que faire maintenant; vous me le rendrez plus tard.

— Mais, si je perds? répliqua Vandeilles.

— Vous me le rendrez après la prochaine campagne.

Vandeilles hésita un instant; mais l'amour du jeu possédait tellement le malheureux, qu'il n'eut pas le courage de résister à la tentation. Il balbutia un remerciement, et continua à jouer avec diverses alternatives. Il avait déjà presque tout perdu, lorsqu'une querelle s'éleva entre lui et l'aîné des Goliath, au sujet d'un coup douteux.

— On nous vole, s'écria grossièrement le colosse, toujours prêt à chercher des prétextes pour ne point payer.

— Tu en as menti, chien d'Yankee, répliqua aussitôt Vandeilles, qui avait en effet joué fort loyalement.

— Vous avez triché : je reprends ma mise.

— Je te défends d'y toucher.

L'Américain haussa les épaules. Il étendit sa main large et velue sur le petit tas de poudre d'or qui faisait l'objet du litige, et le ramena de son côté.

Ne pouvant lui arrêter le bras, malgré tous ses efforts, Vandeilles, furieux, éparpilla d'un vigoureux revers de main les pépites que Tom allait remettre dans sa ceinture. La réponse de Goliath fut un coup de poing si rudement asséné que la tête du Français vint heurter violemment contre la table. Vandeilles se leva d'un bond, en saisissant son revolver; mais, au même instant, Tom lui prit le poignet et le mit dans l'impossibilité de se servir de son arme. Doué lui-même d'une vigueur remarquable, que surexcitait encore la colère, Vandeilles faisait des efforts prodigieux pour échapper à l'étreinte de fer qui paralysait ses mouvements. De sa main gauche restée libre, il prit Goliath à la gorge. Ce dernier, portant aussitôt la main à sa ceinture, en retira un couteau à lame large et acérée, qu'il ouvrit avec les dents. Au moment où il allait en frapper son adversaire, Vandeilles se rua sur lui avec tant d'impétuosité que tous deux tombèrent ensemble en faisant trembler l'appartement du bruit de leur chute. Ils luttèrent quelques instants, mais la force prodigieuse de Goliath finit par l'emporter sur celle du Français. Il le renversa sous lui : puis, le maintenant avec le genou et la main gauche, il chercha à dégager son bras droit, que Vandeilles serrait avec l'énergie du déses-

poir. Le Français était sans armes : en tombant, il avait laissé échapper son revolver, que, d'un coup de pied, Goliath avait chassé sous la table.

Rangés en cercle autour des deux adversaires, les mineurs considéraient ce spectacle avec la même curiosité que s'il se fût agi d'un combat d'animaux. Sans la célébrité des deux champions, personne ne se fût même dérangé pour venir regarder leur bataille : un autre joueur eût profité de l'occasion pour s'emparer de la banque, et la partie eût continué sans qu'on se préoccupât des suites de la querelle.

Effrayé du danger que courait son compatriote, Ribonneau voulut à deux reprises lui porter secours ; Philip et Harry, le frère et le cousin de Tom, se jetant au-devant du Provençal, le repoussèrent brusquement, avec des paroles de menace.

— Demandes-tu grâce, chien de Français? dit Goliath.

— Non, non! répondit Vandeilles avec énergie, quoiqu'il fût presque étouffé sous le poids énorme de son gigantesque adversaire.

Par une brusque secousse, Goliath parvint à dégager son bras droit, et leva son couteau en poussant un cri sauvage de triomphe.

Au même instant, le groupe des mineurs s'écarta précipitamment devant Pablo. Ce dernier saisit la main du géant et lui arracha son couteau, qu'il envoya sous la table rejoindre le revolver de Vandeilles.

Tom poussa un rugissement de colère, tandis que Philip et Harry se jetaient sur Bras d'Acier. Le créole recula d'un pas, en roulant son zarape autour de son bras gauche pour s'en faire un bouclier, et se tint prêt à recevoir ses deux ennemis. Quelques mineurs firent un mouvement pour prendre sa défense, mais il les écarta d'un geste amical. D'un bond pareil à celui d'un tigre, il vint tomber sur Philip, qui tendait déjà la main pour remettre un couteau à son frère, toujours étendu sur le malheureux Vandeilles, dont il meurtrissait la tête contre le sol. En voyant Philip rouler à terre, Harry porta un coup de machete à Pablo. Celui-ci para du bras gauche et riposta par un coup du couteau qu'il venait d'arracher à Philip. Atteint en pleine poitrine, l'Américain fit encore deux ou trois pas comme un homme ivre et tomba roide mort.

Au même instant, une balle passa, en sifflant, à quelques

pouces du front de Pablo. Il s'était heureusement baissé en se voyant ajusté par Philip. S'élancer sur ce dernier, lui arracher son pistolet et l'étendre à terre d'un coup de crosse appliqué au milieu du front, fut pour Pablo l'affaire d'une seconde.

— Garde à vous, Bras d'Acier, lui crièrent les mineurs.

Lâchant son adversaire évanoui, et renversant le pauvre José, qui s'était bravement jeté au-devant de lui, Tom se précipitait sur Pablo. Avant que Bras d'Acier eût le temps de tirer son machete, le bowie-knife de l'Américain descendit sur lui avec la rapidité de la foudre : Pablo esquiva, par un bond de côté, ce coup terrible qui lui aurait fendu la tête, et dégaîna son machete.

— Que personne ne bouge ! cria-t-il aux mineurs.

Ceux-ci obéirent. Ils se contentèrent de retenir Philip et de l'empêcher de porter secours à son frère.

Dès les premières passes, Goliath, qui commençait à reprendre son sang-froid, comprit que, malgré sa force et son adresse à manier le bowie-knife, il ne pouvait lutter contre l'habileté supérieure de Bras d'Acier... Un coup de machete, porté avec une rapidité inouïe, lui emporta la moitié de l'oreille et le blessa légèrement à l'épaule. Le géant poussa un cri de rage. Renouvelant la manœuvre qui l'avait si bien servi dans son combat avec Vandeilles, il saisit de la main gauche le bras droit de Pablo. Ce dernier fit aussitôt le même mouvement. Tous deux se trouvèrent ainsi vis-à-vis l'un de l'autre, chacun cherchant à dégager son bras droit en même temps qu'à maintenir immobile celui de son adversaire.

III

Au premier coup d'œil jeté sur les deux antagonistes, il ne semblait pas que l'issue de cette lutte pût être mise en doute. Favorisé par sa taille gigantesque, Goliath paraissait capable de broyer sous sa large main le frêle poignet de son

ennemi. Ce dernier ne cédait pas d'un pouce cependant. Sa figure, toujours calme, ne trahissait nullement l'effort inouï qu'il devait faire pour résister à la pression du géant. Le visage de Tom, au contraire, s'empourprait peu à peu. Ses yeux se gonflaient. La sueur coula bientôt à grosses gouttes sur ses joues violacées. Dominant Pablo de toute sa hauteur, il tenait d'abord fixés sur lui ses petits yeux abrutis et féroces. Le regard étincelant et implacable du créole finit par lui donner froid au cœur et le força de détourner les yeux avec le même sentiment de malaise que si ce regard eût été la pointe acérée d'un poignard. A deux reprises, le colosse, réunissant toutes ses forces, essaya de briser par une saccade la résistance qu'il rencontrait. Chaque fois, le bras de Pablo céda une seconde, mais, comme un ressort d'acier, ce fut pour se tendre aussitôt avec plus de force. Bientôt la supériorité de Pablo devint évidente. La respiration précipitée et la contraction des traits de son adversaire révélaient déjà la roideur et la fatigue. Goliath le sentit lui-même. Se jetant en avant par un effort désespéré, il effleura de la pointe de son bowie-knife l'épaule gauche du créole. Les mineurs poussèrent un cri; mais Pablo avait déjà repris l'avantage. On voyait son machete se rapprocher de la poitrine du géant par une progression lente, continue, irrésistible.

Goliath était horrible à voir. Il écumait comme un sanglier aux abois. Une expression hideuse de rage, de honte et de frayeur décomposait sa figure, couverte de sueur et de sang.

Il grinçait des dents et blasphémait à faire dresser les cheveux sur la tête. A quelques pas de lui, Philip, se débattant contre les mineurs qui l'avaient désarmé, s'épuisait en vains efforts pour venir au secours de son frère, dont il voyait la mort assurée. Ces deux frères, souillés de tous les vices et coupables de crimes affreux, n'avaient qu'un sentiment qui les rattachât à l'humanité; c'était l'affection qu'ils se portaient l'un à l'autre.

Un silence de mort régnait dans l'appartement; chaque poitrine se soulevait péniblement sous le poids d'une émotion indicible.

— Grâce! murmura enfin Goliath, qui sentait son bras faiblir et voyait la pointe brillante du machete à deux pouces de sa poitrine.

— Non, répondit Bras d'Acier... ce serait un crime de laisser vivre un misérable tel que toi.

— Mais je ne vous ai jamais rien fait, Bras d'Acier? dit le géant.

— Tu as abusé de ta force pour voler, pour assassiner de pauvres mineurs isolés ou malades... Recommande ton âme à Dieu, si tu sais encore prier.

Goliath fit encore un effort pour échapper à son implacable ennemi; mais Pablo le ramena et dégagea, par une secousse terrible, la poignée de son machete.

— Grâce, au nom du ciel! s'écria tout à coup une voix de femme au fond de la salle.

Cette voix produisit un effet extraordinaire sur Pablo. Il lâcha son ennemi et se retourna brusquement.

— Qui a parlé? demanda-t-il avec une visible émotion, tandis que son regard étincelant se fixait tour à tour sur chacun de ceux qui l'entouraient.

Personne ne répondit. Un des mineurs lui montra du doigt la porte qu'on venait de fermer et qui vibrait encore. Pablo l'ouvrit précipitamment, mais ses yeux explorèrent en vain toute la longueur du corridor. Le bruit d'une seconde porte qui se fermait à l'autre extrémité de ce corridor lui apprit seulement que quelqu'un rentrait à l'instant même. Le premier mouvement du créole fut de s'élancer de ce côté, mais, remarquant que plusieurs mineurs l'avaient suivi, il se contint et rentra dans l'appartement. Chacun le regardait avec une sorte de stupéfaction qui prouvait combien peu l'on était habitué à le voir donner de pareils signes d'émotion. Il se passa la main sur le front comme pour se rappeler à lui-même, et reprit en quelques secondes sa physionomie impassible.

— Goliath, dit-il au géant, occupé à étancher le sang qui coulait de sa blessure, pour aujourd'hui, je te fais grâce; mais rappelle-toi bien ceci : au premier crime commis par ton frère ou par toi, je me mets à votre poursuite et je vous tue tous les deux, dussé-je parcourir toute la Californie pour vous rejoindre. Demande à tous ceux que tu vois ici; ils te diront que jamais Bras d'Acier n'a manqué à son serment... Lâchez cet homme, continua-t-il, en s'adressant aux mineurs qui tenaient toujours le second Smithson.

Ils obéirent avec un visible regret. Philip courut à son frère. Tous deux échangèrent quelques paroles à voix basse.

Ils sortirent de suite de la salle, en emportant le cadavre de leur cousin Harry.

— Nous nous reverrons! dit Tom, qui montra le poing au créole en ouvrant la porte.

Puis, cédant à un mouvement de rage, il prit son revolver et fit feu sur Bras d'Acier, qu'il manqua. Les mineurs s'attendaient à voir Pablo s'élancer sur le misérable, mais il ne bougea pas.

— Quel dommage que vous n'ayez pas tué ces deux brigands! dirent quelques mineurs avec un accent de désappointement; si vous saviez tous les crimes qu'ils ont commis!

— Qu'est devenu M. Vandeilles? demanda Bras d'Acier, sans répondre à ce souhait peu chrétien.

Goliath avait si rudement frappé contre le sol la tête du malheureux Français renversé sous lui, et presque étouffé par le poids du gigantesque Américain, que Vandeilles était resté plusieurs minutes sans connaissance. Il commençait seulement à revenir à lui, et se tenait à demi couché sur un banc. En entendant prononcer son nom, il fit un effort pour se lever et se versa un plein verre de rhum. Ranimé par cet énergique breuvage, et s'appuyant contre la table, il s'avança jusqu'à Bras d'Acier. Il le remercia de son intervention avec un air contraint et embarrassé qui ne put échapper à l'œil pénétrant du créole.

— Mon père était Français comme vous, Monsieur, interrompit Pablo avec une politesse glaciale, et je ne pouvais laisser assassiner un compatriote. Je n'ai fait d'ailleurs rien de plus que tous ces Messieurs, ajouta-t-il en montrant les mineurs. C'est plutôt à eux qu'à moi que doivent s'adresser vos remerciements.

Vandeilles poussa un soupir comme un homme qui se sent dégagé d'une obligation pénible. Il gardait rancune à son heureux adversaire, et toute reconnaissance envers ce dernier lui eût semblé un pesant fardeau. Il s'empressa d'adresser aux autres mineurs quelques mots de remerciement que ceux-ci reçurent d'un air assez étonné. Excepté Ribonneau, aucun d'eux, en effet, n'avait bougé pour le défendre. Il sortit ensuite de l'appartement. Pablo le suivit des yeux et sembla deux ou trois fois sur le point de le rappeler. Il le laissa cependant partir sans lui avoir adressé de nouveau la parole.

Dès que le pas de M. Vandeilles eut cessé de retentir dans

le corridor, Bras d'Acier quitta la salle en faisant signe aux mineurs de ne pas le suivre. Pendant les dix minutes que dura son absence, les mineurs, dont la curiosité semblait vivement excitée, se livrèrent, par petits groupes, à une foule de conjectures sur l'émotion inusitée que l'impassible Bras d'Acier venait de laisser paraître, et sur la grâce qu'il avait accordée à Goliath d'une manière si imprévue.

— Je parie, dit Craddle, que la personne qui a demandé grâce pour Goliath est le petit jeune homme qui a relevé Vandeilles pendant que nous regardions le combat de Tom et de Bras d'Acier. Je suis bien sûr aussi que c'est le même qui est sorti lorsque Bras d'Acier a couru vers la porte, car, depuis ce moment, il m'a été impossible de le retrouver.

— C'est la voix d'une femme que nous avons entendue, et non pas celle d'un homme, fit observer Enriquez Mundiaz.

— D'accord; mais cela pourrait bien être aussi une femme habillée en homme.

— Tiens ! s'écria Ribonneau, serait-ce...

Il s'interrompit en voyant entrer Bras d'Acier. Celui-ci salua les mineurs de la main; puis, sans adresser la parole à personne, il s'enveloppa dans son zarape, se jeta sur la table démontée qui servait de lit, et parut se disposer à dormir. José, qui s'était couché tout auprès, et que la fièvre empêchait de dormir, raconta cependant, le lendemain, que Bras d'Acier était resté éveillé presque toute la nuit.

IV

En quittant la chambre où s'étaient passés les incidents qu'on vient de lire, Vandeilles traversa toute la longueur du corridor. Arrivé à l'autre extrémité, il s'arrêta devant une porte, et frappa d'une manière particulière.

— Est-ce vous, Amédée? demanda une voix de femme.

— Eh oui, pardieu, c'est moi, grommela-t-il avec humeur.

Une clef grinça dans la serrure. Vandeilles pénétra dans

une petite chambre, ou, pour être plus exact, dans un cabinet si étroit qu'un matelas, une chaise et une sorte de commode le remplissaient tout entier. Une lampe de cuivre éclairait seule ce triste réduit, près duquel la mansarde d'une grisette parisienne eût semblé un palais.

Vandeilles jeta la porte derrière lui avec violence, et se laissa tomber sur la chaise, contre le dossier de laquelle il appuya son front endolori.

Une femme jeune encore, et d'une beauté remarquable, mais dont la figure amaigrie révélait de cruelles épreuves, joignit silencieusement les mains et leva au ciel ses grands yeux bruns remplis d'une muette douleur.

— Que vous est-il arrivé, Amédée? demanda-t-elle après un instant de silence... Amédée? reprit-elle d'un ton suppliant, en voyant que Vandeilles se taisait.

— Ne le devinez-vous pas? dit-il enfin avec une rage contenue... j'ai tout perdu, tout... tout!

Un torrent de malédictions se fit jour entre ses lèvres serrées par la colère, et son poing, violemment contracté, sembla menacer le ciel.

— Et ma bague, s'écria tout à coup la jeune femme, où est-elle? Vous ne l'avez pas jouée, au moins?

Vandeilles baissa la tête et resta silencieux.

— Qu'en avez-vous fait, Amédée?.. mais parlez donc, reprit-elle avec une sorte d'angoisse.

— Puisque je vous dis que j'ai tout perdu, répondit-il avec la colère bourrue d'un homme qui se sent dans son tort.

— Mais elle n'était pas à vous, cette bague, s'écria la jeune femme... Quand vous êtes venu tout à l'heure m'enlever notre dernière ressource, ces quelques onces d'or que j'avais gardées sur moi, je ne prévoyais que trop ce qu'elles deviendraient. Je savais d'avance que demain encore, comme tant d'autres fois, hélas! nous n'aurions plus un dollar pour payer notre gîte et notre nourriture.

— Berthe! interrompit Vandeilles...

— Oui, continua-t-elle avec l'énergie du désespoir, je suis sûre qu'il ne vous reste pas une once de tout cet or que nous avions amassé au prix de tant de fatigues et de dangers. Vous l'avez sacrifié à votre amour effréné du jeu... Je savais qu'il en serait ainsi, et, pourtant, j'ai eu la faiblesse de vous livrer les faibles ressources que j'avais réservées pour

nous deux dans l'attente d'un événement qui ne s'est que trop réalisé. Mais cette bague, Monsieur, cette bague, je ne vous l'avais pas donnée... vous n'aviez pas le droit d'en disposer... Oh ! c'est indigne ce que vous avez fait là !

— Ta, ta, ta ! voilà les grands mots qui commencent, dit Vandeilles... j'ai été entraîné... j'espérais me rattraper, et sans une chance infernale. . . . .

Les sanglots déchirants de la pauvre femme interrompirent les excuses par lesquelles son mari cherchait à justifier une action dont lui-même ne sentait que trop l'indignité.

— Enfer et malédiction ! s'écria-t-il enfin avec colère, vous y teniez donc bien, à cette satanée bague? Chez une femme qui se préoccupe aussi peu que vous de sa toilette, j'ai peine à comprendre un tel attachement à un malheureux bijou. La personne qui vous l'a donnée vous était donc bien chère?

Une vive rougeur colora les joues de la jeune femme.

— Cette bague venait d'une amie de ma mère, répondit-elle.

— C'est du moins ce que vous m'avez assuré, reprit Vandeilles en fronçant les sourcils... Eh bien, je vous la rachèterai... je ne serai pas toujours malheureux, que diable, et...

Les élancements qu'il ressentait dans la tête devinrent si douloureux qu'il ferma les yeux et ne put achever. Il porta les deux mains à son front et roula tout à coup sur le sol.

Berthe poussa un cri de terreur. Puis, oubliant ses trop justes griefs et sa propre douleur, elle s'agenouilla devant le blessé et lui prodigua les plus tendres soins.

Dans sa lutte avec Goliath, Vandeilles n'avait reçu aucune blessure sérieuse; mais, par suite de la pression exercée sur sa poitrine et des coups qu'il avait reçus sur le crâne, le sang lui portait à la tête avec tant de violence qu'il semblait sur le point d'étouffer. Sa femme, effrayée, se hâta de dénouer la cravate du malheureux joueur et de lui jeter de l'eau à la figure. Cela n'eût probablement pas suffi, mais une légère blessure, que Vandeilles s'était faite en tombant, saigna beaucoup et lui sauva peut-être la vie. Au bout d'un quart d'heure, il était sur pied et pouvait répondre à Berthe, qui cherchait à lui inspirer un calme et des espérances que la pauvre femme était elle-même bien loin de partager.

— Je suis un misérable et je devrais me faire sauter la cervelle, s'écria-t-il avec un désespoir qu'il éprouvait réelle-

ment, mais dont il exagérait peut-être un peu l'expression

La pauvre femme eut encore la générosité de faire un effort pour justifier le coupable à ses propres yeux, et pour atténuer les torts dont elle souffrait si cruellement.

Avec cet empressement que chacun apporte à accepter les excuses, bonnes ou mauvaises, qui peuvent légitimer sa conduite, Amédée finit par se laisser convaincre. Il se mit à développer cinquante moyens sur lesquels il comptait pour refaire sa fortune et parer aux difficultés si pressantes de leur situation. Bien qu'elle fût loin de partager les illusions de son mari, Berthe feignit de reprendre confiance dans l'avenir, et parvint à détourner ce pénible sujet de conversation.

— Que s'est-il donc passé? demanda-t-elle; il me semble avoir entendu un coup de pistolet.

— En effet, répondit Vandeilles, c'est, je crois, un de ces brigands, un de ces Goliath, qui a tiré sur cet homme qu'on appelle Bras d'Acier. Je voudrais, pardieu ! bien savoir quel peut être cet individu. Il m'intrigue plus que je ne saurais dire.

— A-t-il été blessé ? reprit la jeune femme, dont la voix tremblait.

— Je ne le crois pas. En ce moment, j'avais à peu près perdu connaissance, de sorte que je ne sais trop ce qui se passait autour de moi. A propos, il me semblait avoir entendu ta voix... Tu n'es cependant pas entrée dans la salle? ajouta-t-il en voyant qu'elle baissait les yeux.

— Si, un instant, répondit la jeune femme après un moment d'hésitation.

— Je te l'avais pourtant bien défendu, fit-il avec humeur, en fronçant les sourcils.

— J'avais entendu un coup de pistolet, se hâta de dire la jeune femme... je te sais si violent, si querelleur... surtout lorsque tu perds... J'ai eu peur qu'il ne te fût arrivé quelque malheur. Cette crainte l'a emporté sur toutes les autres considérations... du reste, je me suis retirée dès que tu as commencé à revenir à toi; comme je suis presque habillée en homme, personne ne m'a remarquée.

— Je le désire plus que je ne l'espère, reprit-il avec cette injustice et cette rage de récriminer, commune à tous les jaloux... Ainsi, vous avez assisté au combat de Goliath et de Bras d'Acier... Que n'ont-ils pu se tuer tous les deux !... Je

les hais ces deux hommes, presque autant l'un que l'autre!.. C'est ce Bras d'Acier qui m'a gagné tout ce que je possédais... Cet homme a un air d'autorité et un sang-froid inouï qui m'irritent et m'exaspèrent... Il faudra que je sache son histoire... Est-ce que vous n'avez jamais entendu parler de cet homme, Berthe?

Madame Vandeilles ne répondit pas. Soit qu'elle cédât à la fatigue, soit qu'elle voulût éviter ce sujet de conversation, elle laissa tomber sa tête sur le paquet de couvertures qui servait d'oreiller à sa misérable couchette, et parut s'endormir.

Son mari la contempla quelques instants en silence, avec une expression mêlée de tant de sentiments divers, que nul peintre au monde n'aurait pu la rendre.

— Pauvre femme! murmura-t-il enfin. Quel malheur pour elle de m'avoir épousé! Quelle triste existence je lui fais, mon Dieu! Oh! je jure de renoncer à cette funeste passion du jeu qui m'a perdu... Je veux devenir riche pour elle, pour entourer désormais sa vie de toutes les jouissances du luxe et de la fortune. Quand je songe que tout à l'heure, sans ce maudit neuf, je gagnais plus de deux cent mille francs... J'ai eu tort de ne point passer la main... oui, mais aussi, si j'avais gagné!.. C'est un jeu perfide que ce lansquenet... Le *monte* et le baccarat valent mieux... Une autre fois, je calculerai autrement...

Le malheureux venait de se jurer de ne plus jouer, et il s'endormit en méditant de nouvelles combinaisons de *monte* et de lansquenet.

V

On a toujours peur d'être seul avec ceux envers qui l'on a eu des torts, même quand on les sait assez généreux pour ne point s'en plaindre. Vandeilles n'avait à craindre de Berthe aucune parole amère, aucun regard accusateur, mais il sentait bien qu'il serait embarrassé devant elle. Quand il se mit à penser, à peine éveillé, aux difficultés où le manque d'ar-

gent allait le jeter, il prit le parti d'échapper pour quelques heures à ses soucis, en fuyant celle dont la présence devait forcément les lui rappeler. Il sortit de la chambre en prenant toutes les précautions possibles pour ne pas troubler le sommeil de sa femme.

— Où diable allez-vous donc, mon cher? lui dit Ribonneau, qui le rencontra dans le corridor et lui prit le bras avec sa familiarité habituelle.

— Je ne sais, répondit Vandeilles... Je vais faire un tour dans la ville.

— Voulez-vous venir déjeuner avec moi?

— Volontiers, dit Vandeilles, heureux de trouver quelque chose qui le détournât des sombres pensées qu'il roulait dans son esprit.

— Allons chez *Delmonico**, reprit le Provençal.

Vingt minutes après, ils étaient assis devant une petite table, et le garçon leur apportait la carte du jour.

— Si nous mangions des œufs frais, dit le Provençal, des œufs qui viennent de France?...

— De France! répéta Vandeilles en riant. Quelle plaisanterie!

— Voyez plutôt.

Et il fit passer à son voisin la carte sur laquelle on lisait : *Œufs frais de France à un dollar la pièce.*

— Diable! fit Vandeilles, les omelettes coûtent cher dans ce pays-ci.

— Bah! qu'importe? s'écria gaiement Ribonneau, il n'y a rien de trop bon pour nous.

Il reprit la carte, et commanda un déjeuner somptueux.

— Ah çà, vous avez donc trouvé le Pactole à votre placer du *Maladetto?* demanda Vandeilles.

— Ma foi, non!.. mais, puisque Bras d'Acier a bien voulu accepter mon or...

— Eh bien?

— Eh bien, je suis un des six de la première expédition, et je ne donnerais pas ma part pour quarante livres, ni même pour soixante.

— Ah! parbleu, je suis bien aise que vous mettiez la conversation sur ce chapitre. Quel est donc cet hommé mystérieux auquel tout le monde témoigne tant de déférence?

* Le premier restaurateur de San-Francisco à cette époque.

— Comment! est-ce que vous n'avez pas encore entendu parler de Bras d'Acier?

— Si, mais vaguement. C'est un chercheur d'or, n'est-ce pas, un *gambusino?*

— Oui, mais un gambusino amateur.

— Voyons, racontez-moi donc l'histoire de ce Pablo. Vous ne pouvez vous figurer combien il m'intrigue.

— Dame, mon cher, je ne sais moi-même que ce que j'ai entendu dire de droite et de gauche. Je crois, du reste, que personne ne connaît bien la vie de Bras d'Acier. Ce qu'il y y a de certain, c'est qu'il s'appelle de son vrai nom Pablo de Verrières, et qu'il est fils d'un Français et d'une Liménienne. Son père, mort depuis longtemps, a été tué, m'a-t-on dit, par les Indiens Kinklas. Pablo habitait une hacienda aux environs de la mission de San-José. Sa force, son adresse et sa bravoure l'avaient déjà rendu célèbre dans toute la contrée. Il y a environ deux ans, je crois, quelque temps après la mort de sa mère, il a vendu toutes ses propriétés, sans qu'on pût deviner le motif de cette détermination. Puis il s'est mis à parcourir la Californie dans tous les sens, voyageant toujours seul, sans autre protection que sa carabine, ses pistolets et son machete. Il visitait chaque placer, et n'y passait qu'un jour ou deux, à moins qu'il n'eût quelque service à rendre aux mineurs. S'il rencontrait par exemple de pauvres diables manquant de provisions, ou bien inquiétés par un ours, par un jaguar ou par quelque bandit, il se mettait en campagne. Il ne repartait qu'après avoir ramené l'abondance par le produit de sa chasse, détruit la bête féroce ou tué le *bush-ranger* *. On prétend qu'à lui seul il a débarrassé le pays d'une vingtaine d'ours gris.

— Une vingtaine! fit Vandeilles d'un ton incrédule, ceci me paraît fort!

— Je suis de votre avis; mais, en admettant une exagération de moitié, nous aurons encore un chiffre très-honnête. Pour mon compte, j'ai vu, *de mes propres yeux vu,* Bras d'Acier tuer, à vingt pas de moi, un grand coquin de grizly ** qu'il a laissé venir presque à bout portant avant de lui loger une balle au défaut de l'épaule.

— L'ours est resté sur le coup?

* Rôdeur des bois; voleur. — ** Grizly : ours gris.

— Non, pas tout à fait ; mais deux coups de pistolet dans l'oreille l'ont achevé en moins de temps que je n'en mets à vous le raconter... Et tout cela, mon cher ami, avec le même calme, la même tranquillité que vous et moi nous mettrions à tuer une caille ou un perdreau.

— Je suppose qu'il doit se faire payer tous ces services-là un bon prix?

— Lui! allons donc! il s'en va sans même donner le temps de le remercier.

— Alors, il vit de son métier de gambusino ; il vend les placeres qu'il découvre ?

— Du tout... il les donne... C'est justement à cause de cela que je l'appelais un gambusino amateur.

— Mais d'où lui vient donc cet or qu'il risque si lestement ?

— Dame, quand Pablo rencontre des *crestones* *... et l'on dit qu'il a un talent tout particulier pour cela... vous comprenez qu'il ne lui faut pas longtemps pour recueillir quelques *nuggets*. Il se contente de ce qu'il a pu détacher avec sa *barreta* **, puis il continue sa route après avoir recouvert le *crestone*, et pris les indications nécessaires pour être à même de l'indiquer plus tard aux mineurs malheureux qu'il rencontre.

— Alors il se réserve sa part ?

— Mais non, vous dis-je... seulement, il tient toujours en réserve ses plus belles découvertes pour les donner à l'occasion à ceux qui lui ont rendu quelque service. L'année dernière, un pauvre diable d'Anglais avait passé deux mois au placer des Trois-Buttes, récoltant à peine de quoi vivre. Il en était réduit à vendre ses outils. Un jour qu'il coupait du bois dans la forêt avec sa hache, le seul outil qui lui restât, il eut la chance de rencontrer Bras d'Acier étendu tout sanglant auprès du cadavre d'un grizly. Il le releva, le soigna de son mieux, et lui donna, ma foi, sa dernière tasse de thé...

— Eh bien ? dit Vandeilles, impatienté de voir Ribonneau faire une pause pour donner sans doute plus de solennité à son récit.

— Eh bien, trois mois après, le *Goddem* revenait à San-

* Crestones : crêtes ou saillies de terrain formées par des quartz aurifères. — ** Barreta : pique de fer à pointe trempée.

Francisco avec quatre-vingts livres d'or au moins, à ce que m'ont raconté Jenkins et Craddle, qui le connaissent.

— Je m'explique maintenant pourquoi chacun lui témoigne tant de déférence. Quel diable d'intérêt le pousse à voyager ainsi de placer en placer comme le Juif errant ?

— Voilà ce que personne ne peut deviner. Quand on essaye d'aborder ce sujet, il vous regarde avec ce que les mineurs appellent *son œil de plomb*. Je vous assure que l'on n'a plus envie de recommencer les questions.

— Mais, cependant, en causant?...

— Il ne cause jamais, ne rit jamais... Une vraie statue de bronze, mon cher. Aussi a-t-on parlé toute la matinée, comme d'un événement extraordinaire, de ce que deux fois, hier soir, il a laissé paraître une certaine émotion.

— Bah ! fit Vandeilles, à quel propos ?

— *That is the question,* dit Ribonneau, qui, naturellement bavard, le devenait encore plus sous l'influence du vin et des liqueurs, dont Vandeilles et lui faisaient en ce moment une ample consommation. Ah ! dites donc, au fait, de qui teniez-vous cette bague qu'il vous a gagnée ?

— Cette bague? répondit Amédée en fronçant le sourcil, pourquoi cette question?

— Parce qu'il l'examinait avec une attention extraordinaire... Jenkins et Mundiaz prétendent même que c'est en la remarquant à votre doigt qu'il est venu... Eh bien ! que diable avez-vous donc? s'écria le Provençal en voyant son ami poser son verre sur la table avec tant de violence que le cristal vola en éclats...

— Moi? rien... rien, murmura Vandeilles les dents serrées; je vous écoutais avec tant d'attention que j'avais oublié ce diable de verre. Après tout, le malheur n'est pas grand... Vous disiez donc que ma bague avait attiré son attention ?.. Je me souviens, en effet, qu'il a beaucoup insisté pour... Mais vous parliez de deux instants d'émotion... Quelle était donc la cause du second ?...

— Ah ! ah ! fit Robineau en riant bruyamment et en clignant de l'œil, ceci se comprend un peu mieux. Du moment qu'il y a une femme sous jeu...

— Bah ! interrompit Vandeilles, qui se versa coup sur coup deux grands verres de rhum... De quelle femme voulez-vous parler ?

— Au moment où il allait expédier ce coquin de Goliath

dans l'autre monde, une voix de femme a crié « grâce ! ». Cette fois-là, Bras d'Acier a paru aussi ému qu'un mineur qui tombe sur une *bonanza* *, et Tom a esquivé le coup de couteau qu'il méritait si bien, le brigand!...

— Il y avait donc une femme parmi nous? demanda Vandeilles, dont la physionomie se contractait d'une manière effrayante.

— Il faut bien le supposer, mais elle n'est restée qu'un moment, paraît-il ; le temps de crier : Grâce! grâce!... tout comme Isabelle dans *Robert le Diable*... A propos de Robert le Diable, vous rappelez-vous la charge que chantait Levassor : *Titi à Robert?*... Eh bien! qu'est-ce qui vous prend donc? ajouta-t-il en voyant Vandeilles se lever brusquement et se diriger vers la porte... Vandeilles! la bouteille de rhum n'est pas encore vide, et je... Eh bien, Vandeilles ! Vandeilles!... Attendez-moi donc!...

Il courut après son ami, qui, déjà dans la rue, s'éloignait à grands pas. Un des garçons du restaurant s'empressa de barrer le passage au Provençal, en réclamant le montant du déjeuner.

— Bien, bien, tout à l'heure! répliqua Ribonneau; mais il faut d'abord que je rejoigne...

— Fermez la porte, vous autres! s'écria le garçon en s'adressant à ses camarades, qui s'empressèrent d'obéir... Et vous, Monsieur, avant de sortir, commencez par payer votre note.

— Eh! que diable, croyez-vous donc qu'on veut vous voler? s'écria le Provençal avec colère... Voyons cette note; vite, vite donc!

— 28 dollars et 75 cents, dit le garçon, qui venait de pousser une reconnaissance jusqu'auprès de la table, pour voir s'il ne manquait aucun couvert.

Un des garçons se tenait devant la porte. Deux autres étaient venus se placer tout près du Provençal. Il se hâta de solder la note et sortit précipitamment. Sans bien se rendre compte de ce qui avait pu provoquer la brusque disparition de Vandeilles, il sentait une vague appréhension d'avoir commis quelque sottise.

— Maudit déjeuner, maudit homme, maudite langue! grommelait-il en courant de toutes ses forces pour rejoindre Vandeilles.

* Riche filon.

VI

L'appartement dans lequel avaient couché Bras d'Acier, Ribonneau et les autres mineurs, étant destiné à servir de salle à manger, force fut aux dormeurs de se lever dès la pointe du jour. Chacun d'eux roula sa couverture, la glissa dans un coin avec le reste de son bagage, et sortit pour faire un tour dans la ville et changer son or contre des dollars. Pablo, resté seul, s'assit dans une embrasure de croisée et se mit à examiner des papiers qu'il tira de son portefeuille. Au bout de quelques minutes, Joë entr'ouvrit la porte et parcourut l'appartement d'un regard inquisiteur.

— Je suis seul, dit Bras d'Acier en se levant. Entre.

Joë obéit et s'approcha de Pablo, dont la figure exprimait l'impatience et l'attente.

— M. Vandeilles est parti, dit le garçon d'un ton mystérieux. Madame est toute seule...

— C'est bien, fit Pablo.

Puis il reprit, après un moment de silence :

— Joë, voici la livre d'or que je t'avais promise. Attends... En outre, si tu es discret, et si j'ai la certitude que tu n'as parlé de tout ceci à personne au monde, je t'en donnerai autant avant mon départ, et autant encore à mon retour.

— Soyez tranquille, Bras d'Acier, repartit le garçon, tout stupéfait d'une telle générosité.

— Mais, en revanche, continua Pablo, à la moindre indiscrétion de ta part, je te fais sauter la cervelle, dussé-je aller te chercher jusqu'au fond de l'Amérique.

— Comptez sur moi, dit Joë. On me couperait plutôt la langue que de m'arracher un mot là-dessus.

— Tiens-toi dans le corridor, et, si tu entendais M. Vandeilles, accours me prévenir.

Bras d'Acier sortit alors de la salle et se dirigea vers la chambre de madame Vandeilles. Rendu à la porte, il s'arrêta. Deux fois, il leva la main pour frapper, et, deux fois, il la laissa retomber sans avoir pu s'y décider. Cet homme, si célèbre par son calme et par son énergie, tremblait comme un enfant. Son cœur battait aussi vivement que celui d'une jeune fille à son premier rendez-vous. Au moment où il al-

lait enfin se déterminer à frapper, la porte s'ouvrit du dedans et Berthe parut sur le seuil.

— Monsieur de Verrières ! s'écria-t-elle en reculant précipitamment.

— Seriez-vous assez bonne pour m'accorder un instant d'entretien? murmura Pablo d'un ton suppliant.

— Mon mari n'est pas là, balbutia la jeune femme, et je n'ose...

Visiblement émue, Berthe ne put achever sa phrase. Elle fit un mouvement pour refermer la porte.

— Il faut pourtant que je vous parle, reprit-il d'une voix triste et respectueuse.

— C'est impossible... retirez-vous... je vous en conjure!...

— Je partirai si vous l'exigez, Berthe; mais, au nom de notre ancienne amitié, laissez-moi causer avec vous un instant, ne fût-ce que cinq minutes.

Elle fit un geste négatif. Bras d'Acier hésita un moment... puis, prenant tout à coup son parti, il entra et referma la porte sur lui. Madame Vandeilles poussa un cri étouffé, et se laissa tomber sur une chaise, la tête cachée dans ses deux mains.

D'un rapide coup d'œil, Pablo parcourut la petite chambre triste et nue dans laquelle il se trouvait.

— Pauvre femme! murmura-t-il tout bas.

Une larme brilla au bord de ses longs cils noirs...

— Madame, reprit-il enfin, pardonnez-moi d'être entré ici malgré votre défense. Je jure sur l'honneur qu'aussitôt que vous l'exigerez je quitterai cette chambre; mais, de grâce, écoutez-moi.

— Qu'avez-vous à me dire? demanda-t-elle enfin, vaincue par l'accent suppliant et respectueux du jeune homme. Hâtez-vous, je vous en conjure ; si mon mari arrivait maintenant, il nous tuerait tous les deux.

— S'il avait le malheur de porter la main sur vous, devant moi !... s'écria Pablo dont les yeux étincelèrent.

— Vous le tueriez, n'est-ce pas? interrompit Berthe. Alors que deviendrais-je, moi?

— Vous l'aimez donc bien ? demanda Bras d'Acier.

— C'est mon mari.

— Et vous l'aimez ? reprit encore le créole.

— Oui, répondit-elle en raffermissant sa voix.

Il baissa la tête, et ses traits révélèrent une vive souf-

france. Une sensation indéfinissable de joie mêlée de douleur traversa le cœur de la jeune femme.

— Vous aviez quelque chose à me dire? reprit-elle après un nouvel instant de silence.

— En effet, dit Pablo en passant la main sur ses yeux comme pour rassembler ses idées... Berthe, vous êtes malheureuse.

— Vous vous trompez, monsieur de Verrières.

— Le mot que j'ai employé rend peut-être mal ma pensée... On n'est jamais malheureux avec celui qu'on aime... je le sais. Je voulais dire que vous avez perdu votre fortune, que vous êtes ruinée.

La voix de Pablo tremblait en prononçant ces paroles. Son accent ému et l'expression de sa physionomie révélaient une sympathie si vraie, une crainte si poignante de froisser l'amour-propre de la jeune femme, que Berthe, touchée jusqu'au fond du cœur, ne put répondre que par un signe affirmatif.

— J'ai appris indirectement, il y a deux ans, que vous étiez partie pour les *placeres* avec votre mari, qui était venu vous prendre à l'hacienda de San-Fernando quelques jours avant mon retour. Malheureusement, j'ignorais que M. de Mareuil et M. Vandeilles fussent la même personne.

— Le désir bien naturel de cacher notre position a décidé mon mari à prendre ce nom de Vandeilles, en partant pour les *placeres*.

— Voilà ce qui a dérouté toutes mes recherches. Durant les deux années qui viennent de s'écouler, j'ai parcouru la Californie dans tous les sens. Par une fatalité inouïe, la seule contrée peut-être que je n'aie pas visitée était celle où vous avait emmenée M. de Mareuil.

— Nous étions dans un pays inconnu, loin de tous les autres mineurs.

— Votre mari est jaloux, n'est-ce pas?

Un geste involontaire de Berthe répondit pour elle.

— Je comptais repartir encore ces jours-ci, lorsque le hasard... Vous m'aviez pourtant promis de conserver toujours cette bague, ajouta-t-il en montrant à Berthe la bague qu'il avait gagnée la veille.

Elle baissa les yeux et balbutia quelques mots d'excuse.

— Il vous l'aura demandée, n'est-ce pas? reprit-il avec une amertume involontaire. C'était pourtant le dernier sou-

venir de ma pauvre mère que je vous avais donné là, Berthe.

Il y avait une douleur si profonde et si vraie dans l'accent du jeune homme, que madame Vandeilles sentit son cœur se briser.

— Pardon, murmura-t-elle les larmes aux yeux.

— Je vous afflige, reprit-il; j'ai tort. Je m'étais promis de ne point vous parler de cela, mais, lorsque je suis près de vous, ma pauvre tête... Voyons, ne songeons plus à moi. Permettez-moi de vous parler comme un ami, comme un frère. Vous n'êtes pas faite pour la triste et périlleuse existence que vous menez, Berthe; mon cœur saigne lorsque je songe à tout ce que vous avez dû souffrir dans les *placeres*. Cet état de choses ne peut durer. Pour retourner en Europe, pour reprendre à Paris le rang qu'y occupait votre famille et celle de M. de Mareuil, pour être heureuse enfin, il ne vous manque qu'une seule chose, la fortune... Eh bien, Berthe, au nom de notre ancienne amitié, au nom de cet amour qui était ma vie et que vous avez brisé par votre indifférence, au nom de ma pauvre mère, qui vous portait tant d'affection, accordez-moi le droit de contribuer à votre bonheur. Prenez cette lettre, continua-t-il en lui tendant un pli cacheté, et promettez-moi de profiter des indications qu'elle contient.

Trop émue pour pouvoir répondre, Berthe repoussa de la main le papier que lui tendait le jeune homme.

— Ne craignez rien, reprit-il tristement, ceci ne vous engage même pas à de la reconnaissance envers moi. Ce que je vous offre là, c'est le bien de Dieu. Il appartient au premier venu. Cette lettre ne contient que les détails nécessaires pour se rendre à un *placer* d'une grande richesse que j'ai découvert dans mon dernier voyage. Quelques jours suffiront à M. Vandeilles pour y recueillir plusieurs centaines de livres d'or. Si ma présence vous est à charge, je me contenterai de veiller sur vous de loin, et vous ne me verrez jamais... Si même la seule pensée de me savoir près de vous est un obstacle à ce que vous acceptiez l'offre d'un ami, eh bien, je vous donnerai pour guides, pour compagnons de voyage, deux hommes dont je suis sûr et que je me charge ensuite de récompenser. Tout ce que je vous demande, c'est de me faire savoir, avant de vous embarquer pour l'Europe, que vos recherches ont réussi, et que vous

partez pour votre pays riche et heureuse. Alors je bénirai Dieu d'avoir pu vous être utile, et vous n'entendrez plus parler de moi.

— Vous me croyez donc bien ingrate? murmura la pauvre femme, qui n'osait regarder Pablo de peur qu'il ne lût dans ses yeux les pensées qui gonflaient son cœur et qu'elle-même n'osait avouer.

— Ai-je le droit de parler d'ingratitude, moi? reprit-il en baissant la tête. N'est-il pas juste que je sois puni par où j'ai péché?

— Pauvre Rosina! fit Berthe avec un soupir. Ah! pourquoi suis-je venue porter le trouble et la désolation dans cette famille qui m'avait accueillie avec tant d'affection? Pourquoi m'avez-vous aimée, moi qui ne pouvais vous aimer?.. Ce qu'on m'a dit serait-il donc vrai?.. Rosina s'est noyée?

— Oui, répondit-il d'un ton sombre; elle s'est jetée dans le lac qui est à côté de l'hacienda, et sur lequel nous nous sommes si souvent promenés en bateau tous les trois.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura Berthe en se couvrant la figure de ses deux mains. Que s'est-il donc passé après mon départ? quel motif a poussé la malheureuse enfant à cette affreuse extrémité?

— Lorsque vous êtes arrivée à l'hacienda de San-Fernando, répondit Bras d'Acier d'une voix triste et morne, mon mariage avec Rosina était presque arrangé. Vous savez combien elle était jolie! Je croyais l'aimer. Comment en suis-je arrivé à vous aimer, moi, le fiancé de votre amie? Dieu le sait. Ce n'était certes pas de votre faute, car vous avez fait tout ce que vous pouviez pour m'éloigner. On disait que vous étiez veuve, et que vous aviez supporté avec un courage inouï tous les chagrins dont vous avait abreuvée votre mari. Tout le monde vous aimait à l'hacienda. Quant à moi, je luttais en vain contre cet amour, qui est devenu ma vie et ma seule pensée. Un soir, nous nous promenions tous trois dans la forêt. Rosina s'était suspendue à mon bras. Moi, je vous regardais marcher devant nous, et je respirais avec ivresse l'air qui avait caressé vos traits et vos cheveux. Rosina, qui me voyait rêveur, me parla d'amour, de mariage, que sais-je enfin! Sa voix me donna froid au cœur. Ce jour-là, elle commença à se douter de la vérité. Un moment, je me suis follement bercé de l'espoir que vous par-

tagiez mon amour. Malgré la froideur de vos réponses, malgré l'affectation que vous mettiez à m'éviter, il me semblait que vos yeux répondaient aux miens et trahissaient votre cœur. C'est alors que ma pauvre mère tomba malade. Il me fallut partir. J'étais bien triste. Des larmes remplissaient mes yeux. Vous eûtes pitié de moi, sans doute, car votre main répondit à l'étreinte de la mienne, et votre douce voix murmura à mon oreille : « Du courage, Pablo; je prierai Dieu pour votre mère et pour vous ! » A l'entrée du bois, je rencontrai Rosina, qui m'attendait. « Pablo, me dit-elle au moment où je remontais à cheval, les yeux fixés sur l'hacienda où je venais de vous laisser, Dieu punit les ingrats. Puisse-t-il sauver votre mère, et vous pardonner le mal que m'ont fait votre oubli et votre amour pour une autre ! » Je partis, l'âme oppressée de sombres pressentiments. Ma pauvre mère languit durant plus d'un mois. Dieu la rappela vers lui. Je me trouvai seul au monde. Je revins à San-Fernando. Mon premier mot fut pour demander où vous étiez.

— Le mari de Berthe n'était pas mort, comme on le croyait, me répondit Rosina. Il s'est échappé des mains des sauvages qui le retenaient depuis le naufrage de son navire. Sachant que sa femme était ici, M. de Mareuil est venu l'y chercher. Berthe a voulu partir tout de suite avec lui.

— Elle est partie ! m'écriai-je.

— Depuis quinze jours.

— Pour quel endroit ?

— Pour San-Francisco. Ils ne doivent y rester que deux ou trois jours.

— Où vont-ils ?

— Aux *placeres*.

Il me sembla qu'on m'arrachait le cœur de la poitrine et que le vide se faisait autour de moi. Je ne sais ce que je répondis à la pauvre Rosina, dont les yeux se remplirent de larmes. Je remontai à cheval et je partis ventre à terre pour San-Francisco. Huit jours se passèrent en recherches inutiles... Un soir, en rentrant, je trouvai le majordome de San-Fernando, le vieux Stefano, qui m'attendait à l'hôtel. Il me tendit une lettre. Elle était de l'écriture de Rosina et ne contenait que ces mots : « Trop faible pour oublier, trop fière pour me plaindre, je vais mourir. Que Dieu te pardonne, Pablo. Puisse celle que tu m'as préférée t'aimer autant que t'aimait la pauvre Rosina ! »

— Elle est morte ! m'écriai-je. « Oui, me répondit Stefano. Nous n'avons pas encore retrouvé le corps de la pauvre Nina, mais Pepe le vaquero l'a vue de loin se diriger en courant du côté du grand lac. Puis, on a trouvé sur la petite table de sa chambre une lettre dans laquelle elle annonçait son intention de se tuer, et priait sa sœur de vous faire parvenir le billet que je viens de vous remettre. Na * Rosina était l'orgueil et la joie de la maison. Que Dieu vous maudisse, don Pablo! » Je voulus lui demander d'autres détails, mais il s'éloigna sans me répondre.

Il y eut un moment de silence.

Bras d'Acier fixait à terre un regard sombre et morne. Berthe pleurait.

Tout à coup un bruit de pas retentit dans le corridor et fit tressaillir la pauvre femme. Elle devint pâle comme la mort.

— Mon mari ! s'écria-t-elle avec angoisse.

C'était une fausse alerte causée par quelque mineur qui sortait d'une chambre voisine, et dont les pas se perdirent bientôt dans l'éloignement.

— Je ne veux pas vous exposer à de nouvelles inquiétudes, dit Pablo, ému de l'angoisse qui se peignait sur la figure de la jeune femme. Promettez-moi de faire ce que je viens de vous demander, et je pars à l'instant. En vous quittant pour jamais, laissez-moi du moins la pensée que j'ai pu contribuer à votre bonheur.

— C'est impossible, monsieur de Verrières, impossible !... Comment expliquer à mon mari une pareille générosité, et le décider à l'accepter ?

— Dites-lui que c'est le dernier présent d'un ami qui va bientôt mourir.

— Ce serait un mensonge, fit-elle en faisant un effort pour sourire.

— Le jour où vous quitterez San-Francisco, je partirai pour la *sierra* de *Las Cosnivas*.

— Vous ne savez donc pas, s'écria-t-elle, que les Apaches ont attaqué une caravane, pillé les bagages, brûlé les chariots, égorgé les hommes, emmené avec eux les femmes et les enfants ?

— On me l'a dit hier... Peut-être parviendrai-je à délivrer quelques-uns de ces infortunés.

* Abréviation de *dona*.

— Ou plutôt vous succomberez avec eux.

— Dieu le veuille!

— C'est une folie!

— C'est plutôt une expiation.

— En supposant que vous ayez quelques torts à vous reprocher, ce n'est jamais expier une faute que de prodiguer follement sa vie. Quelque jour vous serez assassiné par un de ces bandits que vous vous plaisez à provoquer, ou dévoré par quelque bête féroce.

— Je ne laisse derrière moi personne que la mort puisse affliger.

— Vos amis?

— Je suis seul au monde, et nul ne s'intéresse à moi.

— Vous êtes injuste, Pablo. Sous ce surnom de Bras d'Acier, je vous avais deviné. Bien souvent j'ai prié pour vous et j'ai frémi en entendant raconter quelques-uns de ces traits de folle bravoure qui vous ont rendu si célèbre.

— Aviez-vous deviné aussi pourquoi j'errais de *placer* en *placer*, secourant tous les mineurs et ne leur demandant, en échange de l'or que je leur faisais récolter, du sang que je versais pour eux, qu'une seule chose, la promesse de secourir à leur tour, de défendre, même au péril de leur vie, toute femme qu'ils rencontreraient exposée à quelque danger?..

— Oui, murmura-t-elle en baissant les yeux pour échapper au regard brûlant qui pénétrait jusqu'au fond de son cœur.

Il y eut un instant de silence.

— Berthe! dit enfin Pablo avec un accent inexprimable de tendresse et d'amour, Berthe, reprit-il en saisissant la main de la jeune femme...

Elle l'interrompit par un geste de terreur. Quelqu'un arrivait en courant.

— Cette fois, c'est lui! s'écria-t-elle. Mon Dieu, ayez pitié de nous!

En voyant la terreur de la jeune femme, Bras d'Acier s'élança vers la porte et poussa le verrou.

— Ouvrez, ou j'enfonce la porte! cria du dehors une voix étranglée par la colère.

Pablo saisit son revolver, et se jeta devant Berthe. Elle le repoussa avec l'énergie du désespoir.

— Non, dit-elle: jurez-moi que, quoi qu'il puisse arriver,

vous ne vous servirez pas de vos armes, fût-ce même pour me défendre. Jurez-le, Pablo, reprit-elle en voyant qu'il hésitait, ou, par le Dieu vivant, je me plonge ce couteau dans le cœur.

— Je le jure, répondit Bras d'Acier après un instant de silence que troublaient seuls les coups furieux sous lesquels Vandeilles ébranlait la porte.

— Oh! vous êtes noble et bon! s'écria la jeune femme.

Il déposa silencieusement sur le lit son poignard, son machete et son revolver; puis il alla s'asseoir au fond de la chambre.

— Maintenant que Dieu nous protége! murmura Berthe en ouvrant la porte.

VII

Vandeilles était déjà rentré à l'hôtel avant que Ribonneau, essoufflé, eût fait la moitié du chemin.

— Où allez-vous donc ainsi, Monsieur... Monsieur? cria un des domestiques de l'hôtel au Français qui entrait d'un pas précipité.

— Chez moi, répondit brusquement Vandeilles, sans s'arrêter.

Il achevait à peine ces paroles que Joë Plum, le garçon de table, sortit d'une chambre voisine. A la vue du Français, un air de consternation se peignit sur la figure du garçon. Il prit sa course dans la direction que suivait Vandeilles. Ce dernier le rejoignit d'un bond, le poussa dans la première chambre qu'il trouva ouverte, ferma la porte et mit la clef dans sa poche. Puis, sans s'inquiéter davantage des cris et des malédictions du prisonnier, il reprit sa course vers la chambre où, le matin, il avait laissé sa femme endormie. Il appliqua l'oreille contre la serrure, et distingua les voix de deux personnes qui causaient avec animation. D'une main, il saisit son revolver, de l'autre il essaya d'ouvrir la porte; mais le verrou que Pablo venait de pousser l'en empêcha. Aussitôt que Berthe eut retiré ce verrou, Vandeilles, ivre de fureur, se précipita dans l'appartement;

il s'élança sur Bras d'Acier, qui restait tranquillement assis, et lui appuya sur la poitrine les canons de son revolver.

Berthe poussa un cri déchirant et saisit le bras de son mari.

— Vous effrayez votre femme, Monsieur, dit Pablo de sa voix douce et calme.

Étouffant de colère et de jalousie, Vandeilles balbutia quelques paroles incompréhensibles, et repoussa si brusquement la pauvre femme qu'elle tomba sur le lit. Un éclair de fureur jaillit des yeux de Pablo, qui fit un mouvement pour se lever.

— Ne bouge pas, ou tu es mort! s'écria Vandeilles; que viens-tu faire chez moi?

— Je suis prêt à répondre à vos questions, dit Bras d'Acier, toujours impassible; mais, auparavant, croyez-moi, désarmez votre revolver..... Le moindre mouvement pourrait le faire partir, et ce serait un assassinat, ajouta-t-il en montrant à Vandeilles sa ceinture dégarnie de tout instrument de défense.

— Amédée, s'écria madame Vandeilles, au nom du ciel, laisse-moi t'expliquer!

— Pourquoi cette porte se trouvait-elle fermée? interrompit Vandeilles.

— Parce que j'ai craint le premier mouvement de votre colère, répondit Bras d'Acier. Vous voyez que j'avais raison.

— Pourquoi avez-vous quitté vos armes?

— L'un de nous serait déjà mort. J'ai pensé que vous hésiteriez à assassiner un homme sans défense.

— Enfin, comment vous trouvez-vous ici? qu'y veniez-vous chercher? demanda Vandeilles, qui, presque déconcerté par ce calme inouï, abaissait lentement son revolver... Mais parle-donc, toi, ajouta-t-il en s'adressant à Berthe.

— J'ai connu M. de Verrières à l'hacienda de San-Fernando, dit enfin la pauvre femme, qui tremblait encore au point de ne pouvoir s'exprimer. C'est un ami de cette bonne famille Bendigoa chez laquelle j'ai trouvé, durant ton absence, une si affectueuse hospitalité.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit hier soir?

— J'ignorais que M. de Verrières et Bras d'Acier fussent le même individu, répondit Berthe, trop pâle et trop glacée de crainte pour que la moindre rougeur pût trahir le mensonge qu'elle était forcée de faire.

— Mais cette bague, continua Amédée, reprenant toute sa colère au souvenir des paroles de Ribonneau, çette bague qui te venait, m'as-tu dit, d'une amie de ta mère, comment se fait-il que Bras d'Acier la connaisse et y attache tant de prix?

—Cette bague appartenait à ma mère, Monsieur, répondit Pablo, qui vit une sueur glacée perler sur le front de la pauvre femme. Ma mère et celle de madame de Mareuil, votre femme, ont été élevées ensemble à Paris.

— Enfin, Monsieur, veuillez me dire ce qui vous amenait ici.

Pablo reprit la lettre qu'il avait inutilement présentée à Berthe et la remit à M. Vandeilles. Ce dernier l'ouvrit précipitamment et parcourut d'un rapide regard le plan et les indications qu'elle contenait.

— Cette mine est donc bien riche ! s'écria-t-il, cédant à cet éblouissement que peuvent seuls comprendre ceux qui ont mené l'existence vertigineuse des placeres.

— C'est la plus riche que j'aie jamais rencontrée. Un seul coup de ma barreta m'a valu un nugget de onze livres.

Les yeux de Vandeilles étincelèrent, mais il éprouva bientôt comme une sorte de honte de s'être laissé entraîné par ce mouvement de cupidité.

— Ceci ne m'explique pas le motif de votre présence, reprit-il d'un ton moins irrité, mais toujours bourru.

—Je n'ai jamais vendu mes placeres, vous devez le savoir, dit Pablo. Je les ai toujours indiqués gratuitement aux mineurs malheureux que je rencontrais. Trouvez-vous donc extraordinaire que j'aie eu la pensée de faire pour une compatriote, pour la fille d'une amie de ma pauvre mère, ce que je fais chaque jour pour des étrangers?

—Nous ne sommes pas malheureux, que je sache, et nous n'avons pas besoin de l'aumône de personne, répliqua sèchement Vandeilles, dans l'esprit duquel l'orgueil, la jalousie et la soif de l'or se livraient un rude combat.

— Ne vous ai-je pas gagné hier soir tout ce que vous possédiez?... Je ne vous donne rien d'ailleurs... je ne fais que vous mettre à même de recueillir un trésor que le premier venu a le droit de s'approprier.

— Et que demandez-vous en échange de ces précieux renseignements? fit Vandeilles avec une sorte d'ironie.

— Avez-vous jamais entendu dire que Bras d'Acier se

soit fait payer un service ? repartit Pablo d'un ton aussi hautain que celui de son interlocuteur.

Un moment de silence suivit ces paroles.

— Quel serait notre guide? demanda Vandeilles, supposant sans doute que Bras d'Acier allait se proposer lui-même.

— Le plan et les renseignements que contient cette lettre suffiront pour vous conduire.

— Et vous ?

— Moi, je pars demain pour la sierra de *Las Cosnivas*.

— Ma femme et moi nous ne pouvons, a nous seuls, entreprendre un tel voyage, et surtout accomplir les travaux nécessaires à l'extraction de l'or.

— Adjoignez-vous deux ou trois autres mineurs.

— De vos amis, sans doute?

— Choisissez qui vous voudrez. Seulement, soyez prudent.

Comme il achevait ces paroles, la porte s'ouvrit brusquement, et Ribonneau se précipita dans la chambre d'un air tout effaré.

— Eh bien, qu'y a-t-il? demanda Vandeilles avec humeur. Que voulez-vous?

— Moi?.. rien... balbutia le Provençal, stupéfait de la tranquille attitude des deux individus qu'il comptait trouver en train de s'égorger. Je croyais... Vous m'avez quitté si précipitamment... de sorte que j'ai craint... Bonjour, Bras d'Acier, bonjour, continua-t-il en se tournant vers Pablo, auquel il tendit la main, tout heureux de trouver ce prétexte pour ne pas répondre aux questions de son bouillant compatriote.

Tandis que Bras d'Acier et le Provençal échangeaient quelques mots, Vandeilles s'approcha de Berthe, avec laquelle il s'entretint un instant à voix basse.

Le mari et la femme étaient en ce moment sous l'influence d'une vive préoccupation, causée par des motifs bien différents. Ebloui par les fauves reflets des *nuggets* que Bras d'Acier venait de faire briller aux yeux de son imagination, Vandeilles cherchait un prétexte pour endormir sa jalousie instinctive, ainsi que pour concilier son orgueil avec son ardent désir d'acquérir cette fortune qu'on mettait presque à ses pieds. Quant à Berthe, elle songeait à l'amour si profond et si dévoué de Pablo, amour que la pauvre femme partageait depuis longtemps. Elle pensait avec angoisse que, dès le lendemain, ce noble et courageux jeune homme al-

lait partir pour un périlleux voyage dans lequel il était presque certain de trouver la mort.

— Il n'est qu'un moyen de le sauver, murmurait tout bas le cœur de Berthe, c'est de lui dire que nous avons besoin de lui pour nous guider et nous protéger.

Les paroles de la jeune femme se ressentirent sans doute de ses inquiètes préoccupations, car Vandeilles fut bientôt convaincu qu'il s'était comporté comme un fou, et que sa jalousie n'avait pas le sens commun. Comme la plupart des gens d'un caractère à la fois faible et violent, il passait assez facilement d'un extrême à l'autre; mais il avait besoin de l'avis des autres pour prendre un parti de sang-froid et pour se justifier en quelque sorte à ses propres yeux. Tout en engageant son mari à refuser les offres de Bras d'Acier, Berthe désirait du fond du cœur ne pas être écoutée. Presque à son insu, elle donnait de si faibles raisons à l'appui de son avis, que Vandeilles, dont cette résistance désarmait d'ailleurs les derniers soupçons, inclinait de plus en plus à accepter la fortune inespérée qu'on lui apportait.

— Il faut que je consulte Ribonneau, dit-il enfin, cédant à ce besoin de justification envers lui-même dont nous parlions tout à l'heure. Puis-je parler de ceci à Monsieur? demanda-t-il à Bras d'Acier en lui montrant le Provençal.

— Sans doute, dit Pablo. Ce secret vous appartient désormais, et vous pouvez en disposer à votre guise. Dans le cas même où vous voudriez éviter les fatigues et les dangers inséparables d'une pareille expédition, et repartir tout de suite pour l'Europe, je vous autorise à vendre ce filon à qui bon vous semblera.

— Il faudrait encore trouver un acquéreur.

— Avec les renseignements que vous avez là, et que je confirmerais au besoin, vous trouverez d'ici à ce soir cinquante acquéreurs au lieu d'un.

— Combien l'achèterait-on? demanda Vandeilles.

— Je ne sais; 30 à 40,000 dollars peut-être.

— C'est bien peu à côté des trésors dont vous nous parliez tout à l'heure. Est-ce qu'il faudrait attendre le printemps pour entreprendre cette expédition?

— Non. Les *crestones* sont situées dans un endroit à l'abri des inondations. Puis, comme un des filons est presque à fleur de terre, un hasard, peu probable cependant, pourrait le faire découvrir à quelque gambusino.

— Nos droits seraient antérieurs aux siens! s'écria Vandeilles, qui en était déjà arrivé à considérer comme sa propriété le placer qu'il hésitait encore à accepter. Avant tout, Bras d'Acier, reprit-il, j'aurais quelques conditions à vous poser...

— Pardon, interrompit Pablo, qui replaçait à sa ceinture les armes qu'il avait jetées sur le lit, vous intervertissez singulièrement les rôles. Si l'un de nous avait à poser des conditions, ce serait moi, et non vous; car je vous livre le moyen d'acquérir une fortune, et je ne vous demande rien en échange, pas même vos remerciements, ni votre reconnaissance. Bonsoir, Messieurs.

Il prit son chapeau et salua Berthe respectueusement, tandis que Ribonneau, vivement intrigué, questionnait Vandeilles.

— Vous avez renoncé à vos folles idées de départ pour la sierra, n'est-ce pas? demanda Berthe au jeune homme, en s'efforçant de cacher sous un sourire l'inquiétude qui la dévorait.

— Non, certes, répondit-il. L'émotion du danger et la satisfaction de rendre service aux malheureux sont les seules choses qui puissent encore étouffer un instant d'autres pensées qui me torturent. Dieu permettra peut-être que j'enlève quelques victimes aux Apaches. Je partirai demain.

— Si j'avais besoin de vous, cependant?

— Alors je resterais.

Il y eut un moment de silence.

— Eh bien, ne partez pas encore, murmura la pauvre femme à bout de forces, et vaincue par le dévouement et la sublime abnégation d'un tel amour.

Il serra silencieusement la main tremblante qu'elle lui tendait, et fit un pas pour s'éloigner.

— Attendez donc, attendez donc, Bras d'Acier! s'écria Ribonneau, qui écoutait avec une animation toute provençale les explications que lui donnait Amédée. Vandeilles me raconte là des choses... Nous avons une foule de questions à vous adresser.

— Dans une heure, je serai de retour à l'hôtel, dit Pablo. Si vous avez des explications à me demander, vous me trouverez dans le parloir.

Puis, s'inclinant de nouveau devant Berthe, et saluant les deux hommes avec cette politesse glacée qui le caractérisait, il s'éloigna lentement.

— Ah çà, voyons, que signifie votre hésitation? demanda Ribonneau dès que Bras d'Acier eut refermé la porte.

— Venez avec moi faire un tour en ville, lui dit Vandeilles, et je vous expliquerai tout cela.

Il prit le bras du Provençal et l'emmena du côté des *wharfs* ou quais, tout en lui racontant, avec quelques variantes, la scène qui venait d'avoir lieu.

Malgré les détours et les réticences de son compatriote, Ribonneau, complétement dégrisé, et déjà un peu mis sur la voie par l'incident du déjeuner, devina une bonne partie de ce qu'on ne lui racontait pas. Mais, aux mines plus que partout ailleurs, l'intérêt personnel passe avant tout, et la perspective du fameux placer ne pouvait manquer d'exercer son influence sur l'esprit du Provençal. Stimulé par l'espoir d'obtenir sa part de ces immenses richesses, il n'eut plus d'autre pensée que de faire cesser l'apparente hésitation de Vandeilles. Il déploya toute son éloquence pour prouver à ce dernier que sa jalousie était absurde, et que jamais Bras d'Acier n'avait songé à Berthe. Vandeilles, déjà fort ébranlé, ne demandait pas mieux que de se laisser convaincre. Aussi la question de savoir si l'on devait, ou non, profiter des renseignements fournis par Bras d'Acier, fut-elle promptement et affirmativement résolue. Ribonneau attachait en outre une grande importance à ce qu'on obtînt de Pablo qu'il servit de guide à l'expédition jusqu'au placer. Là encore, les arguments ne manquaient pas au Provençal; mais, bien que Vandeilles le désirât au fond du cœur presque aussi vivement que Ribonneau, il se fit longtemps prier. Ce ne fut qu'à force de raisonnements et d'instances que son compatriote lui arracha l'autorisation de prier Pablo de les accompagner. Cette dernière difficulté ainsi résolue, les deux amis rentrèrent à l'hôtel, bâtissant déjà maints châteaux en Espagne sur leurs futurs trésors et sur l'emploi qu'ils en feraient une fois de retour en Europe. Ribonneau se chargea d'aller trouver Bras d'Acier et de le prier de vouloir bien servir de guide à l'expédition.

— Attendez-moi dans cette chambre, dit-il à Vandeilles. Dès que j'aurai fait les premières ouvertures en mon nom, je vous amènerai notre homme pour que vous acheviez de le décider.

— Si j'allais plutôt avec vous? fit observer Amédée.

— Pour que nous soyons observés, écoutés par tous les

mineurs qui se trouveront là, dit le Provençal en haussant les épaules. Lorsque Bras d'Acier va quelque part et qu'il se donne la peine de parler, c'est alors qu'on peut dire que les murs ont des oreilles. Il vaut mieux, croyez-moi, que nous causions dans votre chambre, à moins que vous n'ayez un nouvel accès de votre absurde jalousie.

— Ma foi, non! s'écria Vandeilles; ma seule crainte maintenant, c'est que Bras d'Acier ne me garde rancune de mon emportement.

— Lui! Ah je vous garantis qu'il n'y songe déjà plus. Rentrez chez vous, et, dans cinq minutes, je vous rejoins avec Bras d'Acier.

Soit que Vandeilles eût complétement oublié sa jalousie, soit, surtout, qu'il voulût faire croire aux autres qu'il avait entièrement renoncé à des soupçons qui auraient donné quelque chose d'odieux à sa conduite, il ne consentit même pas à ce que sa femme quittât l'appartement avant l'arrivée de Pablo, ainsi que Berthe en manifestait le désir. Ribonneau revint quelques minutes après avec Bras d'Acier, toujours calme et froid en apparence, quoiqu'il fût vivement ému au fond du cœur. Au grand désappointement du Provençal, Pablo ne parut nullement disposé à servir de guide à l'expédition. Ce refus presque formel du créole fit évanouir les dernières hésitations de Vandeilles. Il insista beaucoup pour faire changer d'avis à Pablo, mais ce dernier resta inébranlable.

Assise à l'écart au fond de la chambre, et comprenant que Pablo n'attendait qu'un geste d'elle pour consentir à une proposition qu'il ne refusait que par une noble délicatesse, Berthe n'osait regarder Bras d'Acier. Malgré les cruels tourments que lui causait la seule pensée du voyage de Pablo au pays des Apaches, elle s'était juré de ne point accepter de M. de Verrières une protection dont elle ne sentait que trop les dangers pour elle-même. A deux ou trois reprises, son mari et Ribonneau lui reprochèrent de ne point les seconder dans leurs instances, mais, chaque fois, elle évita de répondre directement. Quand elle vit cependant Pablo sur le point de s'éloigner triste et résigné, quand elle songea qu'elle le voyait sans doute pour la dernière fois, la pauvre femme ne put résister au cri de son cœur. Sa voix se joignit à celles de Vandeilles et de Ribonneau pour prier Bras d'Acier de leur servir de guide. Craignant de réveiller encore

par un consentement trop brusque, les soupçons de Vandeilles, Pablo dissimula la joie profonde qu'il éprouvait et résista quelque temps; mais, ce que ne peut voir l'œil d'une femme, son cœur le devine. Sur la figure impassible de Bras d'Acier, madame Vandeilles lut tant de bonheur et de reconnaissance qu'elle baissa la tête en rougissant, heureuse et troublée de la joie qu'elle venait de causer, et qui rejaillissait jusqu'à son propre cœur.

Ribonneau recommença de plus belle ses raisonnements. Cette fois, le succès récompensa son éloquence, car Pablo consentit enfin à ce qu'on lui demandait.

On se mit alors à causer des diverses mesures à prendre pour assurer la réussite de l'expédition et du nombre de personnes qui devaient la composer. Cette dernière question avait une grande importance, et deux heures se passèrent à la discuter. Évidemment Vandeilles et Ribonneau ne pouvaient suffire à eux seuls au pénible travail qu'exige l'extraction de l'or; mais l'adjonction de nouveaux associés, tout en doublant les chances de succès, avait aussi l'inconvénient de diminuer la part de chacun. Après y avoir réfléchi quelques instants, voici ce qu'on décida, sur la proposition de Bras d'Acier. Le secret du *placer* appartenant désormais à Vandeilles, celui-ci s'associait, pour l'exploiter, Ribonneau, Mundiaz, José Guérino et Craddle. Ce dernier devait son surnom à son habileté hors ligne dans le lavage de l'or. Vandeilles se réservait pour sa part la moitié des produits; l'autre moitié devait être partagée entre les quatre associés. En outre, pour assurer jusqu'au bout la coopération de ces derniers, Pablo se chargeait, une fois la première expédition terminée, d'indiquer un nouveau *placer* aux quatre mineurs, qui en auraient seuls la jouissance. Quant au consentement des futurs intéressés, il était tellement certain qu'il ne fût pas même mis en question. Il fut seulement convenu qu'on ne leur en parlerait que deux ou trois jours avant le départ, quoique leur intérêt fût trop vivement en jeu pour qu'on eût à redouter leur indiscrétion.

Tout étant ainsi décidé, Pablo prit congé de M. et madame Vandeilles, et sortit avec Ribonneau. Dans l'élan de sa joie, le Provençal, naturellement un peu familier, laissa échapper deux ou trois mots relatifs à madame Vandeilles, mais il reçut pour réponse un regard si glacial et si dur, qu'il se jura de ne jamais aborder un pareil sujet.

rendit compte du résultat de ses démarches. La réunion des futurs associés eut lieu dans un endroit situé à deux milles environ de San-Francisco. Tout se trouvant en règle, il fut décidé qu'on partirait la nuit suivante, un peu avant le lever du soleil. Pablo fixa, à quelques milles de la ville, un nouveau rendez-vous auquel ses compagnons devaient venir le rejoindre par deux routes différentes.

— Si vous partiez ensemble, leur dit-il, cette coïncidence pourrait faire soupçonner la vérité, et d'autres mineurs arriveraient sur nos traces. Deux chemins conduisent à l'endroit que je viens de vous indiquer : M. et madame Vandeilles, Bucolick et José suivront le plus facile, celui qui longe la rivière ; Craddle, Mundiaz et Ribonneau prendront par le bois de pins et marcheront un peu plus vite, afin d'arriver en même temps au *penon* (colline) de Juanito. Pour que tous ces départs attirent moins l'attention, Ribonneau, Mundiaz et Craddle feront bien de changer d'hôtel aujourd'hui et de se loger à l'extrémité de la ville.

Après avoir bien clairement indiqué à chacun la route à suivre le lendemain, il congédia ses futurs compagnons de voyage, ne gardant avec lui que Craddle et Bucolick. Il entra à San-Francisco avec ces derniers, dont il examina les acquisitions avec un soin minutieux. Puis, laissant Craddle occupé à diviser en paquets propres à être portés à dos de mule les *craddles*, cribles, sébiles, pelles, pioches et autres ustensiles destinés à l'extraction de l'or, il emmena Bucolick chez un armurier.

— Tu sais manier un fusil ? demanda Bras d'Acier à l'Irlandais.

— Certes, oui. Avant d'être empoigné par la *presse*, que Dieu confonde ! j'étais un peu braconnier. J'ai tué plus de *grooses* et de coqs de bruyère que Mundiaz et Craddle n'ont pêché de truites dans leur vie.

Tout en écoutant Paddy Shanty (c'était le vrai nom de Bucolick), dont la figure s'animait au souvenir des chasses de sa jeunesse, Pablo examinait attentivement les armes qui garnissaient le magasin. Après en avoir essayé plusieurs, il mit de côté un revolver de Colt, un fusil double de Manton, un bowie-knife et un poignard dont la lame avait huit à neuf pouces de long. On lui demanda du tout huit cents dollars, prix énorme, qu'il paya sans marchander, en mettant toutefois pour condition que les batteries du revolver et du fusil

seraient démontées et soigneusement examinées sous ses yeux. On se hâta de lui obéir.

— Prends ces armes, Shanty, dit Bras d'Acier à l'Irlandais, je les ai achetées pour toi... Oui, je te les donne, ajouta-t-il en voyant que Paddy, stupéfait, restait la bouche ouverte et les yeux écarquillés.

Précieuse en tous pays, une bonne arme est un trésor inappréciable en Californie, où la vie dépend si souvent du bon état d'une carabine ou d'un revolver.

— Tout cela ? le fusil, le revolver, le bowie-knife et le poignard, pour moi, pour Paddy Shanty ? dit l'Irlandais, qui doutait encore de la réalité de son bonheur.

— Oui, répondit Pablo, qui lui donna, en outre, une large cartouchière en cuir amplement garnie de munitions.

Bucolick balbutia d'abord quelques remerciements ; puis, donnant l'essor à la joie qui l'étouffait, il entonna la chanson nationale de *Paddy carey* d'une voix de stentor qui fit trembler les vitres du magasin et qui eût ameuté les passants dans tout autre pays que San-Francisco.

Bras d'Acier, qui venait encore d'acheter un petit poignard mexicain et un autre revolver, le plus léger et le plus beau qu'il put trouver, fit signe à Bucolick de se taire.

— Allons, viens, dit-il à l'Irlandais, qui ne pouvait se lasser de faire jouer les batteries du revolver et du fusil avec la naïve satisfaction d'un enfant.

Ils quittèrent le magasin et remontèrent le fleuve jusqu'en dehors de la ville.

— Jamais je ne me suis senti aussi heureux qu'aujourd'hui, s'écria Bucolick... Comment ferai-je pour m'acquitter envers vous, Bras d'Acier ?

— Je vais te l'apprendre, répondit Pablo. Cette dame qui doit faire le voyage avec nous est la fille d'une ancienne amie de ma mère. J'ai pour elle une vive affection, une amitié de frère. Comme je te connais pour un brave garçon, je veux te charger de veiller sur elle pendant toute la durée de l'expédition. Quoi qu'il puisse arriver, ne la quitte jamais d'un pas et ne t'occupe que d'elle seule. Si Dieu permet que la pauvre femme revienne sans accidents à San-Francisco, je me charge de ta fortune, et tu sais si Bras d'Acier tient ses promesses...

— Par saint Patrick ! s'écria l'honnête Irlandais, vous n'avez besoin de me rien promettre pour cela, Bras d'Acier. La

pauvre créature m'intéressait déjà. Puisque vous avez de l'amitié pour elle, je vous jure, foi de Paddy Shanty, de la protéger tout comme si c'était ma propre fille.

— Bien, répondit Bras d'Acier, je compte sur toi. Un mot encore. Ne parle à personne, pas même à madame Vandeilles, de la recommandation que je viens de te faire.

Bucolick promit d'être discret. Il serra une dernière fois la main de Pablo et revint à San-Francisco, chantant à tue-tête tous les airs irlandais que lui rappelait sa mémoire, et ajustant chaque mule, chaque cheval, chaque oiseau qu'il rencontrait afin de se familiariser avec la couche de son fusil.

Il était si heureux de la possession de ces belles armes et de la confiance que venait de lui témoigner Bras d'Acier, qu'il resta plusieurs heures sans pouvoir s'endormir. Cela ne l'empêcha pas de se lever à trois heures du matin, afin d'aller réveiller M. et madame Vandeilles, qu'il trouva déjà sur pied et terminant leurs préparatifs. Tous trois descendirent en silence, et se firent ouvrir la porte par maître Joë, qu'ils avaient prévenu la veille au soir de leur projet de départ. Lorsqu'ils furent arrivés à une centaine de pas des dernières maisons, ou, pour mieux dire, des dernières tentes de la ville, Vandeilles siffla d'une manière particulière. Un autre coup de sifflet répondit à l'instant au sien, et témoigna de la présence de José Guérino, qui parut bientôt sur la route. Il conduisait trois chevaux par la bride et montait le quatrième.

— Craddle, Mundiaz et Ribonneau sont déjà partis, dit-il à Vandeilles. Ils ont emmené les deux mules chargées de bagages. Quoique leur route soit plus longue que la nôtre, ils m'ont dit qu'ils arriveraient les premiers au rendez-vous, afin que nous trouvions le feu allumé et le souper préparé.

— Et pour comble de chance, la pluie a cessé, s'écria Bucolick, qui s'occupait de la température bien plus pour ses armes que pour lui-même.

— Du moment où Bras d'Acier nous dirige, tout sera pour nous, dit José fort sérieusement.

Questionnés par Vandeilles, le Mexicain et l'Irlandais se mirent alors à raconter au sujet de Bras d'Acier une série d'histoires merveilleuses dans lesquelles le faux et le vrai se confondaient, ainsi qu'il arrive presque toujours en pareil cas. M. et madame Vandeilles les écoutaient avec un intérêt facile à comprendre.

Grâce à cette coquetterie naturelle, instinctive, dont est douée la femme la plus modeste, la moins désireuse de plaire, Berthe avait trouvé moyen de donner quelque chose de gracieux et d'élégant aux vêtements de grosse étoffe qu'elle portait. Un chapeau de feutre à larges bords protégeait son visage contre le soleil ou la pluie. Ses beaux cheveux noirs descendaient en boucles sur le corsage d'une sorte d'amazone de drap brun, dont la jupe un peu courte laissait apercevoir un pantalon du même drap et des bottines en cuir de Cordoue à fortes semelles. Bien que ce costume n'eût rien de gracieux par lui-même, il allait admirablement à madame Vandeilles. La physionomie de Berthe rayonnait d'ailleurs, en ce moment, de cette beauté indéfinissable qui vient du cœur et que donne à toute femme qui aime la pensée qu'un amour profond et dévoué veille sur elle avec une tendre et constante sollicitude. Lorsqu'elle était auprès de Bras d'Acier, Berthe osait à peine le regarder, et l'émotion qu'elle éprouvait avait quelque chose de douloureux. Loin de lui, au contraire, elle laissait son imagination se reporter sur le noble cœur dont elle savait être la seule pensée. Mille petits détails auxquels le cœur d'un amant pouvait seul avoir songé, et que le cœur de la femme aimée pouvait seul deviner, venaient d'ailleurs à chaque instant rappeler à Berthe l'attentive sollicitude de Pablo.

Vandeilles s'était, on le sait, réservé l'achat des chevaux. Il n'avait pas trop mal réussi dans ses acquisitions. La jument que montait Berthe n'offrait rien de bien remarquable au premier abord comme beauté de forme ; mais son allure était si douce, sa tête si légère à la main, et son obéissance si complète, que, dès la première lieue, madame Vandeilles, habituée à monter à cheval, eut immédiatement l'idée que Pablo devait être pour quelque chose dans l'acquisition d'une monture si parfaite.

— Vraiment, dit-elle à Bucolick, qui, fidèle à sa mission, chevauchait toujours à ses côtés, il faut convenir que mon mari a eu la main heureuse dans ses achats. Rita vaut bien les quatre-vingts piastres qu'elle a coûté *.

Un joyeux sourire glissa sur les lèvres de l'Irlandais, que Berthe observait furtivement. C'était lui, en effet, qui, moyennant une gratification de vingt dollars, avait envoyé

* La piastre vaut de 5 fr. 37 à 5 fr. 40.

un marchand de chevaux présenter cette jument à Vandeilles, au prix de cent piastres. Pablo venait de l'acheter une heure auparavant à la femme d'un ranchero pour le prix, inouï dans ces contrées, de trois cents piastres.

Le sourire du digne Irlandais suffit pour changer en certitude les soupçons de madame Vandeilles. Elle passa doucement la main sur l'encolure de Rita, dont les précieuses qualités n'étaient déjà plus le principal mérite aux yeux de la jeune femme.

En arrivant au rendez-vous, Berthe trouva ses futurs compagnons installés dans les ruines d'une posada abandonnée et terminant les apprêts du souper.

— Avez-vous vu Bras d'Acier? demanda Vandeilles.

— Oui, répondit Mundiaz; il nous attendait ici. Il est reparti tout de suite pour voir si les chevaux pourraient passer par le gué des Palétuviers, ou si l'on serait obligé de faire le tour du bois. Il a promis d'être de retour avant le lever du soleil... Tenez, c'est lui qui nous a donné ces quatre belles truites que Craddle dévore déjà des yeux.

Avec la confiance aveugle qu'avaient les mineurs dans l'habileté de leur chef, ainsi que dans le succès de l'expédition, ils ne pouvaient manquer d'être en bonnes dispositions pour faire gaiement honneur au souper. Quelques couvertures maintenues par de grosses pierres formèrent une sorte de toit au-dessus des murs dégarnis de la posada, et l'on soupa joyeusement sous cet abri improvisé.

A l'exception de Vandeilles, et peut-être de Ribonneau, tous les mineurs étaient des gens du peuple, aux manières naturellement brusques et communes. Telle est pourtant sur tous les hommes l'influence d'une femme jeune, belle et digne de respect, que chacun se montrait rempli d'attentions et d'égards pour Berthe, et ne savait quel moyen employer pour lui témoigner un affectueux intérêt. Craddle lui-même, égoïste comme un Américain qu'il était, Craddle interrompit plusieurs fois son repas afin d'aller attiser le feu, de peur que la *petite dame* n'eût froid. Les naïves attentions de ces hommes, si grossiers, si bourrus entre eux, touchaient jusqu'aux larmes madame Vandeilles. Elle se trouvait d'ailleurs dans cette disposition d'esprit où la sensibilité, vivement tendue, éclate à la moindre émotion.

Lorsque vint l'instant de se livrer au repos, les mineurs abandonnèrent à M. et madame Vandeilles la partie de la po-

sada à l'abri de laquelle ils venaient de prendre leur repas. Mundiaz et Bucolick se chargèrent de veiller à tour de rôle à la sûreté commune et d'entretenir le feu.

Au moment où l'Irlandais, réveillé par Mundiaz, relevait ce dernier de sa faction et bourrait philosophiquement sa pipe en rapprochant du pied les tisons pétillants, il entendit dans le sentier voisin un pas ferme et rapide, qu'il reconnut aussitôt pour celui de Bras d'Acier. Le créole, en effet, apparut un instant après dans le cercle rougeâtre que décrivait la lueur du brasier, et vint s'asseoir à côté de Paddy, qui lui raconta tout ce qui s'était passé depuis qu'on avait quitté San-Francisco.

Quelques heures après, aux premiers rayons du jour, les mineurs achevaient un déjeuner composé de mouton froid et de thé, attachaient leurs couvertures sur le devant de leurs selles, et se mettaient en course dans la direction de Feather's-river (rivière de la plume).

Les premières lieues se firent sans trop de fatigue ; mais, à mesure que l'on remontait le long des bords du *Sacramento,* la route devenait plus difficile. Des penons ou collines escarpées et couvertes d'arbres de tout genre obligeaient souvent les voyageurs à faire de longs détours. Dans d'autres endroits, et principalement dans les vallées, le sol, détrempé par les pluies et par les débordements de diverses petites rivières, ressemblait à un lac. Les pauvres chevaux enfonçaient dans la boue jusqu'au poitrail. Quelquefois même, il fallait abandonner complétement les bords du fleuve, et cheminer à travers des bois épais, sans aucune route tracée, au milieu d'un labyrinthe d'arbres gigantesques et d'un fouillis inextricable de plantes grimpantes et d'arbustes épineux.

Bras d'Acier marchait toujours en avant, à une assez grande distance de ses compagnons, auxquels il désignait la route à prendre au moyen de diverses indications particulières aux chasseurs. Tantôt c'étaient des branches cassées et tournées dans la direction à suivre ; tantôt des morceaux de bois plantés en terre et servant de jalons au milieu d'une interminable prairie, ou bien encore une entaille faite de certaine façon sur le tronc de quelque arbre remarquable par sa dimension ou par sa position isolée. Les deux Mexicains et Bucolick, habitués à la vie des bois, déchiffraient promptement les hiéroglyphes de leur guide, et la petite ca-

ravane, se conformant aux indications de Pablo, marchait hardiment en avant.

Lorsque Bras d'Acier rencontrait quelque endroit convenable pour la halte du soir, il allumait un grand feu, près duquel il attendait les mineurs en faisant rôtir les pièces de gibier qu'il avait tuées dans le courant de la journée. Des faisans, des perdrix, des tourterelles ou des ramiers, des lièvres, des oies, des canards, quelquefois même un quartier de chevreuil ou de daim, offraient un repas succulent aux voyageurs fatigués et ménageaient les provisions emportées de San-Francisco. D'autres fois encore, tandis qu'on dessellait les chevaux et les mules, Pablo prenait une ligne et s'éloignait avec Craddle et Mundiaz. Tous trois ne tardaient guère à revenir apportant divers poissons d'eau douce, et principalement de magnifiques truites saumonées.

Dès que le gibier était cuit à point, et le poisson suffisamment grillé, on transportait le feu un peu plus loin. Le foyer primitif devenait la place du festin, qu'arrosaient quelques tasses de thé, auquel les hommes ajoutaient une notable quantité de rhum ou d'eau-de-vie. Le repas terminé, on passait quelque temps à causer en fumant, ou bien à écouter quelques histoires de diggings *, racontées par Craddle ou par Mundiaz. Mais les voyageurs étaient généralement trop fatigués pour que ces causeries se prolongeassent bien longtemps. Quand le sommeil commençait à se faire sentir, on dressait la tente de madame Vandeilles sur l'emplacement déjà réchauffé. Suivant l'état de la température, les hommes élevaient une autre tente, ou, se roulant simplement dans leurs couvertures, ils s'endormaient, la tête appuyée sur leur selle, autour du brasier, que chacun d'eux entretenait à tour de rôle.

Aux premiers rayons du soleil, souvent même auparavant, le mineur de garde éveillait ses compagnons. Chacun faisait une rapide toilette au ruisseau le plus voisin et prenait sa part d'un déjeuner composé de viandes froides et de thé. Puis, on pliait les tentes, on replaçait les selles et les bagages sur les chevaux et sur les mules, et la caravane continuait à suivre la route que lui traçait Bras d'Acier, parti deux ou trois heures auparavant.

Comme on le voit, les compagnons de Pablo voyageaient

* Exploitation des mines d'or.

en sybarites. Cette expédition ne ressemblait guère à toutes celles qu'ils avaient faites jusqu'alors. Mais Bras d'Acier songeait avant tout à éviter la moindre fatigue, la plus légère privation à madame Vandeilles, qui, déjà habituée à l'existence des *placeres* par la campagne précédente, était à même d'apprécier à sa juste valeur le bien-être relatif qu'elle devait à l'ingénieuse et constante sollicitude de Pablo.

Il fallait véritablement que le créole eût un corps d'acier pour résister aux fatigues qu'il s'imposait. Dormant à peine quelques heures, marchant toujours à pied, obligé de revenir continuellement sur ses pas afin de chercher et d'indiquer la meilleure route à suivre, il trouvait encore moyen de faire des échappées de deux ou trois milles à la poursuite du gibier, déjà moins abondant à cette époque qu'avant la découverte des mines d'or.

Profondément touchée d'un tel dévouement, mais désolée de voir Pablo s'épuiser ainsi de fatigue, Berthe essaya plusieurs fois de retenir Bras d'Acier et de le décider à se ménager davantage. Il ne lui répondait que par ce doux et triste sourire, qui seul animait quelquefois sa figure de marbre. Puis il repartait le lendemain à la même heure pour s'exposer aux mêmes fatigues.

Madame Vandeilles avait quitté San-Francisco fort effrayée de la pensée du long voyage qu'elle allait faire avec ce jeune homme qui l'aimait si passionnément et qu'elle-même aimait aussi. Elle s'était déjà promis de se montrer toujours froide et indifférente envers Pablo, et d'arrêter par un maintien glacé, par un front sévère, la première parole d'amour qu'il oserait lui adresser. Par suite de la réserve de Bras d'Acier, tout ce luxe de précautions devint inutile. Berthe se trouva dans la position d'un général qui, après avoir minutieusement arrêté toutes ses dispositions de combat contre un ennemi qu'il croit prêt à fondre sur lui, commence à penser que l'attaque n'aura pas lieu. Les deux premiers jours, madame Vandeilles fut vivement reconnaissante du respect et de la délicatesse que révélait la réserve du jeune homme. Après la satisfaction vint l'étonnement, puis l'impatience, puis les interprétations les plus contradictoires et les plus absurdes. Au bout de la première semaine, elle s'affligea sérieusement de cette persistance à la fuir, et se persuada que Pablo avait quelque motif inconnu de lui en vouloir.

Berthe avait du sang créole dans les veines ; en certains moments, la vivacité naturelle de son caractère l'emportait au delà des bornes qu'elle s'était imposées. Energique et patiente contre la souffrance et le malheur, elle ne pouvait supporter longtemps l'incertitude et l'anxiété. Dès le soir même, la halte ayant eu lieu de meilleure heure que d'habitude, elle parvint à se trouver pendant quelques minutes seule avec Pablo. Elle lui demanda, avec un sourire qui déguisait mal son anxiété, pourquoi il s'obstinait à ne jamais rester avec ses compagnons de voyage. Au moment où Bras d'Acier allait répondre, Vandeilles se rapprocha des deux jeunes gens, et passa familièrement le bras autour de la taille de Berthe. Un tressaillement, imperceptible pour tout autre regard que celui d'une femme, passa comme un éclair sur la physionomie de Pablo. Il reprit sa carabine qu'il venait de suspendre aux branches d'un *mezquite* (gommier) et s'éloigna silencieusement.

— Quel drôle de corps ! fit Vandeilles en le suivant des yeux... S'il pouvait nous rapporter quelques faisans comme ceux d'avant-hier, ce serait un fameux supplément à notre souper !

Berthe poussa un soupir et fit une réponse insignifiante, sans trop savoir ce qu'elle disait. Elle commençait à se rendre compte de la conduite de Pablo, mais il y a des choses que les femmes veulent toujours éclaircir, quitte à couper court dès le premier mot à l'explication qu'a provoquée leur curiosité, et que redoute leur faiblesse.

IX

Bien qu'on se fût arrêté longtemps avant le coucher du soleil, afin de se reposer un peu pour gravir le lendemain les pentes escarpées du *Rinalto*, la nuit couvrait déjà la vallée depuis plus d'une heure, lorsque Bras d'Acier reparut enfin au milieu de ses compagnons, qui se disposaient déjà à se livrer au sommeil. Il portait sur l'épaule une boule informe et sanglante, couverte d'une peau noire et rude.

— *Damn my eyes!* (damnés soient mes yeux!) s'écria Craddle, qui jouissait du précieux avantage de jurer en trois ou quatre langues, c'est une bosse de bison! Quelle fameuse *totemada* nous allons préparer!

— Et demain, dit José Guérino, notre petite dame fera un déjeuner comme elle n'en a jamais fait, même en Europe. Voyons, Ribonneau, à l'œuvre, gros fainéant!

Le Provençal, étendu sur sa couverture à côté du feu, se leva nonchalamment et vint seconder Bucolick et José. Ceux-ci creusaient dans la terre, avec leur couteau, un trou de trois pieds environ de profondeur, sur une largeur et une profondeur égales.

— Venez avec moi, Vandeilles, dit Mundiaz; nous allons leur apporter du bois.

Tous deux s'éloignèrent de quelques pas, tandis que Ribonneau s'approchait des deux autres mineurs, auxquels il demanda tant d'explications, et raconta tant d'anecdotes de chasse et de cuisine que la besogne se trouva finie sans qu'il se fût donné grand'peine. Bon et serviable pour tout le monde. Bucolick ne s'aperçut même pas de l'inaction du Provençal; mais José, fort paresseux lui-même, aimait assez qu'on le secondât dans son travail.

— Dites donc, Ribonneau, s'écria-t-il en s'essuyant le front, si vous parliez moins et si vous travailliez davantage? Passez-nous donc le bois que Mundiaz vient de jeter là.

— J'aimerais mieux m'en passer, répondit Ribonneau, dont personne ne comprit le calembour.

Pendant que les trois mineurs remplissaient de menues branches le fossé qu'ils avaient creusé, Craddle, son couteau à la main, préparait la bosse de bison et l'entourait d'herbes aromatiques rapportées par Bras d'Acier.

— Vous avez donc tué le bison du premier coup? demanda-t-il à Pablo, qui venait de s'asseoir sur un tronc d'arbre à quelques pas de lui.

— A quoi voyez-vous cela?

— Dame! nous n'avons entendu qu'un seul coup de fusil. Y avait-il beaucoup d'autres bisons?

— Deux ou trois cents.

— Il est bien extraordinaire que celui-là soit resté sur le coup. Les bisons ont la vie si dure!... Tiens, vous êtes blessé, Bras d'Acier!

— Ce n'est rien, répondit le créole en ramenant sur son

bras gauche les plis de son zarape. Il m'a fallu achever le bison avec mon machete, et ses cornes m'ont un peu déchiré le bras.

— Pourquoi diable aussi ne pas recharger votre carabine, ou vous servir de vos pistolets?

— J'avais besoin de frapper, dit Pablo, dont l'accent fit frissonner l'Américain.

Assise quelques pas plus loin, Berthe suivait des yeux tous les mouvements de Pablo. Dans le geste qu'il fit pour ramener son zarape, la jeune femme remarqua le sang qui couvrait le bras du créole.

— Vous êtes blessé, Pablo? s'écria-t-elle en accourant, pâle et tremblante:

— Une égratignure, répliqua Bras d'Acier d'un air contraint.

— Laissez-moi voir, reprit-elle en lui prenant le bras.

— Ce n'est rien, dit-il encore en retirant son bras avec une sorte de brusquerie.

Madame Vandeilles avait déjà le cœur gros, et ses yeux se remplirent de larmes.

— Pardon! murmura Pablo, mais, si vous saviez ce que je souffre...

— Alors laissez-moi panser votre blessure, méchant entêté que vous êtes! dit la jeune femme, souriant à travers ses larmes et feignant de se méprendre sur le sens des paroles de Bras d'Acier.

Pablo lui abandonna cette fois sans résistance son bras gauche, profondément entamé par la corne du bison. La jeune femme se mit en devoir d'appliquer sur la blessure une compresse d'oregano pilé entre deux pierres.

— Pourquoi nous avez-vous quittés si brusquement cette après-midi? demanda-t-elle. Nous n'avions nul besoin d'un supplément de provisions. Je ne puis comprendre quel plaisir vous trouvez à exposer ainsi votre vie.

Il baissa la tête et ne répondit pas.

— Voyons, Pablo, reprit Berthe, de grâce, parlez-moi franchement... En quoi vous ai-je offensé?... qu'avez-vous contre moi? et d'où vient?..

Les larmes que la jeune femme comprimait depuis si longtemps et qu'elle n'avait plus la force de retenir lui coupèrent la parole.

— Berthe! s'écria le créole, ému de cette douleur, Berthe!..

Puis, retenant par un suprême effort l'aveu qui allait lui échapper, il ajouta d'une voix étouffée :

— Si j'étais resté une minute de plus cette après-midi, j'aurais tué M. Vandeilles...

— Ah ! fit-elle avec une de ces inflexions de voix que nul ne saurait définir.

— Écoutez, reprit-il avec une émotion contenue, je vous aime et vous ne m'aimez pas. Quand je suis près de vous, quand j'entends le son de votre voix, quand vos yeux rencontrent les miens, je sens s'évanouir et ma raison et la réserve que je me suis imposée à votre égard. Au moment où votre fortune et votre vie, ainsi que celles de votre mari, sont presque à ma discrétion, vous parler de mon amour serait une lâcheté. Si vous ne pouvez m'aimer, je veux du moins que vous m'estimiez, je veux que vous gardiez un bon souvenir du pauvre Pablo, lorsque, grâce à lui, vous retournerez riche et heureuse dans votre pays... Comprenez-vous maintenant pourquoi...

— Eh bien, Berthe, viens-tu voir comment se fait une totemada? dit Vandeilles en s'approchant.

Berthe laissa retomber le bras de Pablo, qu'elle avait senti tressaillir à la voix de Vandeilles. Elle suivit son mari sans oser regarder le créole, de peur que ce dernier ne lût dans ses yeux humides l'aveu que son cœur murmurait tout bas.

Bras d'Acier ne manquait ni d'esprit ni de pénétration. Il se fût agi de toute autre femme que de Berthe, qu'il eût découvert depuis longtemps l'amour qui répondait secrètement au sien. L'exaltation et la sincérité de sa passion lui enlevaient toute clairvoyance et l'empêchaient de lire dans le cœur de Berthe. Si parfois un espoir enivrant traversait son âme, il le repoussait aussitôt et retombait dans sa morne tristesse.

Ce jour-là, pourtant, la profonde émotion de Berthe frappa son attention et lui fit entrevoir tout un horizon de bonheur.

— Mon Dieu, mon Dieu, m'aimerait-elle ! murmura-t-il en suivant des yeux madame Vandeilles.

Arrivée près du groupe des mineurs, elle ne put s'empêcher de se détourner pour jeter sur le créole un furtif regard.

Les yeux des deux jeunes gens se rencontrèrent et tous deux tressaillirent.

•

— Qu'as-tu donc? demanda Vandeilles à sa femme, dont il avait senti le bras trembler sur le sien.

— Rien, j'ai froid, murmura-t-elle sans trop savoir ce qu'elle répondait.

— Alors, approchons-nous du feu, dit-il en l'amenant à deux pas de la fosse dont nous avons parlé, et que remplissait déjà un brasier ardent surmonté de grosses pierres qui tombaient au fond du trou en même temps que les branches enflammées sur lesquelles on les avait posées.

Lorsque ce four primitif fut suffisamment chauffé, on enleva la braise ardente qui remplissait le fond, et l'on plaça sur les pierres brûlantes la bosse de bison enveloppée dans sa peau et entourée d'herbes aromatiques. On étendit par-dessus une couche de cendres chaudes, puis les charbons enflammés, et l'on recouvrit le tout d'un lit de branches vertes dont les interstices furent soigneusement bouchés avec de la terre détrempée. Cette opération terminée, les mineurs laissèrent à la nuit le soin d'achever la cuisson du mets délicat dont Craddle et les mineurs s'entretinrent toute la soirée.

Le lendemain matin, au moment de déterrer la fameuse totemada, les mineurs cherchèrent Pablo, qu'ils avaient supplié de rester pour en prendre sa part. A leur grand désappointement, Bras d'Acier, fidèle à ses habitudes, était déjà parti pour continuer son pénible métier d'éclaireur.

Les gens heureux croient facilement au bonheur. Aussi, malgré les nombreux mécomptes inséparables de toutes les espérances humaines, réussissent-ils fréquemment, par suite de la confiance qu'ils apportent à leurs entreprises. Les gens malheureux, au contraire, découragés par de continuelles déceptions, sont persuadés d'avance que tout rayon d'espoir va s'éteindre aussitôt qu'ils étendront la main pour le saisir. Plus ils désirent, moins ils espèrent. Leur défiance d'eux-mêmes et de la fortune leur fait perdre souvent les joies fugitives qui auraient pu devenir leur partage.

Pablo était du nombre de ces derniers. La catastrophe qui avait terminé les jours de M. de Verrières, la mort récente de sa mère, la disparition soudaine de Berthe, la fin déplorable de la pauvre Rosina, enfin les périls de sa vie aventureuse, et son existence si triste et si isolée depuis deux ans, tout avait contribué à développer chez lui ce fond naturel de mélancolie qu'il tenait de son père.

Avec moins d'amour pour madame Vandeilles, il eût découvert depuis longtemps la place qu'il occupait dans le cœur de la jeune femme ; mais, de même que la fièvre empêche un malade d'apprécier l'état des objets qui l'environnent, de même l'ardente passion qui dévorait le créole troublait ses facultés morales et lui enlevait toute la rectitude, toute la perspicacité de son jugement. Être aimé de Berthe lui semblait un bonheur tellement au-dessus de la félicité humaine, que son esprit se refusait à croire ce que son cœur pressentait par instants.

— Berthe ne m'aime pas, se disait-il en marchant d'un pas rapide au milieu des arbres et des rochers... Non... Elle est bonne et se chagrine de me voir souffrir, voilà tout. Puis la reconnaissance... Si elle était encore riche et heureuse, je pourrais lui parler de mon amour, mais, en ce moment... D'ailleurs, à quoi bon...

Tandis que sa raison cherchait ainsi à étouffer la faible lueur d'espoir qui s'élevait de temps en temps de son cœur, ses compagnons de voyage achevaient les préparatifs de leur repas du matin. La bosse de bison venait d'être retirée de dessous les cendres dans un tel état de carbonisation, que Vandeilles et Ribonneau s'écrièrent qu'elle n'était bonne qu'à jeter.

— Allons donc ! dit Craddle, vous n'y connaissez rien. Vous allez voir tout à l'heure.

Sans se laisser rebuter par les apparences, l'Américain fendit la peau noire et informe, sous laquelle parut bientôt une chaire rose et savoureuse. Tout à coup, deux coups de fusil partirent à la fois de derrière les arbres. Une balle traversa le chapeau de Vandeilles ; une autre atteignit José à l'épaule et le blessa légèrement. Les mineurs sautèrent aussitôt sur leurs fusils et s'élancèrent dans la direction des agresseurs. Le premier mouvement de Bucolick fut de suivre ses amis ; mais, esclave de la parole qu'il avait donnée à Pablo, il revint sur ses pas et resta debout, l'œil et l'oreille au guet, à côté de la jeune femme vivement effrayée de cette alerte imprévue. Au bout d'une heure environ, les mineurs revinrent sans avoir rien trouvé, sauf des traces de gros souliers ferrés indiquant évidemment des Européens.

Vandeilles s'était tellement éloigné, qu'il se perdit dans le labyrinthe inextricable des *jungles*. Peut-être n'eût-il jamais pu retrouver ses compagnons, si Bucolick, voyant son re-

tard, n'avait eu la précaution de tirer de temps en temps quelques coups de fusil pour lui indiquer la position de la caravane.

Presque au même instant, on vit arriver Bras d'Acier, dont le premier regard fut pour Berthe.

— Que s'est-il donc passé ? demanda-t-il à Bucolick.

— On vient de tirer sur nous, et une balle a traversé mon chapeau, répliqua Vandeilles, en fixant sur le créole un regard soupçonneux. Pablo y répondit par un regard si calme et si transparent que Vandeilles se sentit rougir de sa mauvaise pensée.

Il se hâta de raconter à Bras d'Acier tous les détails de l'agression. Celui-ci l'écouta sans dire un seul mot. Puis il s'éloigna, pour aller visiter les traces que Mundiaz avait découvertes à l'endroit d'où étaient partis les coups de fusil.

— Ce sont les deux Goliath, dit Bras d'Acier en revenant de son inspection.

— Vous avez donc déjà vu le pied des Goliath ? demanda Craddle.

— A l'hôtel de l'Etoile seulement : mais il est facile de reconnaître l'empreinte qu'a dû faire celui de Tom.

— Comment diable ont-ils pu savoir notre chemin ? dit Ribonneau.

— Je crains plutôt que ce ne soit nous qui marchions sur leurs traces, et qu'ils n'aient le même but de voyage que nous.

— Comment ? s'écria Vandeilles. Connaîtraient-ils le *placer ?*

— Je ne crois pas qu'ils sachent précisément l'endroit où se trouve la mine ; mais ils pourraient bien avoir quelques données sur son existence. Ce placer m'a été révélé par un pauvre diable de Mexicain que je trouvai, il y a deux mois, au fond d'un ravin, sur le point d'expirer. Deux balles lui traversaient la poitrine. Tandis que je me penchais sur le malheureux pour lui faire boire un peu de rhum, il me montra du doigt un peñon voisin, en balbutiant quelques mots inintelligibles. Le rhum lui ayant rendu un peu de force, il me raconta que, la veille, à deux milles environ de l'endroit où nous nous trouvions, il avait découvert des *pépites* assez grosses dont les arêtes encore aiguës révélaient la proximité d'un filon. Il s'était hâté de revenir chercher ses outils à l'endroit où il avait laissé sa tente sous la garde de son associé.

ndis qu'il faisait part à ce dernier de son importante dé-
uverte, deux brigands tirèrent sur eux. Le compagnon de
anito tomba roide mort. Juanito, lui, quoique blessé, par-
nt à s'échapper, mais, dans sa fuite, il reçut une seconde
essure. Épuisé par la perte de son sang et par la rapidité
sa course, il avait glissé sur le versant du peñon, et son
rps était venu se briser sur les rochers du ravin. Il expira
x minutes après notre rencontre.

— Eh bien, dit Ribonneau, je ne vois rien dans tout cela
ui ait pu révéler aux brigands dont vous parlez l'existence
u placer.

— Les *nuggets* trouvés par Juanito étaient restés entre les
ains de son compagnon et tombèrent par conséquent au
ouvoir des *salteadores* (voleurs). Ceux-ci n'auront pas
anqué de faire, à propos de ces pépites, les mêmes remar-
ues qu'avait faites le pauvre Juanito et d'en tirer les mêmes
onclusions.

— Mais pourquoi ne sont-ils pas restés en cet endroit?

— Peut-être n'auront-ils pas réussi à trouver le filon, fit
bserver Mundiaz; puis ils pouvaient manquer de vivres ou
l'instruments d'exploitation. D'ailleurs, si ce sont les Goliath
qui ont fait le coup, ces damnés Yankees n'auront eu rien
le plus pressé que de venir dépenser le fruit de leur vol
dans quelque ville.

— Je n'ai aucune certitude à cet égard, dit Pablo; mais je
ne sais pourquoi je suis disposé à soupçonner les Goliath de
cet assassinat. A propos, tâchez donc de retrouver les balles
qui vous ont été lancées tout à l'heure.

— Voici toujours la mienne, dit José, qui, dépliant un
petit paquet soigneusement enveloppé, en retira une balle
de fort calibre.

Pablo tira de sa cartouchière un tout petit sac en peau
contenant deux balles qu'il mit à côté de celle que venait de
lui donner José Guérino.

— Qui de vous, demanda Pablo, a remarqué les armes
des deux Goliath, et pourrait me dire si leurs rifles sont de
même calibre?

— Le calibre du rifle de Philip est plus petit, répondit
aussitôt Bucolick : celui de Tom fait tout au plus huit balles
à la livre.

— Alors la balle qui a frappé José vient probablement du
fusil de Philip... et celle-ci aussi, ajouta-t-il en montrant

l'une des deux balles qu'il venait de retirer du sac de pea
elles sont exactement pareilles. Quant à l'autre balle que j
retirée du corps de ce pauvre Juanito, cette grosse que voi
elle doit avoir été lancée par le rifle de Tom. Tâchez donc
retrouver la seconde balle, M. Vandeilles. Je suis sûr q
c'est Tom qui a tiré sur vous.

Tout le monde se mit à l'œuvre pour cette recherch
mais la balle s'était perdue bien avant dans le bois. On
put la retrouver.

— Cette malheureuse rencontre ne nous empêchera p
de continuer notre route, n'est-ce pas? demanda Craddle.

— Certes non! s'écrièrent tous les mineurs.

— Il nous faudra seulement prendre plus de précautio
désormais, dit Pablo, et ne jamais nous écarter les uns d
autres. Deux d'entre nous marcheront un peu en avant po
éclairer le chemin. La nuit, on montera la garde à tour
rôle. Puis, le soir, je recommande à chacun d'éviter auta
que possible de se tenir dans le cercle de lumière du foye
afin qu'on ne puisse en profiter pour l'ajuster.

A partir de ce moment, en effet, les voyageurs n'avanc
rent qu'avec les plus grandes précautions. Dans les prairie
on cheminait encore hardiment, parce que la vue s'étend
au loin; mais, dès qu'on atteignait les défilés et les bois, qu'
évitait pourtant le plus possible, chacun descendait de
monture, dont il se faisait un rempart. Mundiaz, Bucolic
Craddle et José, plus habitués que les Français à la vie d
bois, servaient tour à tour d'éclaireurs. Leurs yeux exerc
interrogeaient avec une minutieuse attention le sol, les bra
ches inférieures des arbres, et les tiges des arbustes. U
roseau brisé, une plante foulée par le passage d'un daim
d'un *coyote*, tout devenait l'objet d'un scrupuleux exame

Au milieu de toutes ces inquiétudes, Berthe n'avait p
s'empêcher d'éprouver un secret sentiment de joie en so
geant que désormais Pablo serait forcé de rester auprès d'el
pour la protéger. Son espoir fut encore déçu cependan
Pablo ne parut pas au déjeuner. Cette absence sembla d'a
tant plus extraordinaire à la jeune femme, que, jamais peu
être, la protection de Bras d'Acier n'avait été aussi nécessai
à la petite caravane. On venait, en effet, d'entrer dans u
étroit défilé, bordé des deux côtés par deux collines co
vertes d'arbres épais et de broussailles inextricables. Le so
détrempé par la pluie, enfonçait à chaque instant sous

ed des voyageurs. On était souvent obligé de sonder les laques d'eau avec de grandes perches avant de s'y risquer. Fandiaz et Ribonneau marchaient en éclaireurs. L'oreille au guet et la carabine armée, Craddle et Vandeilles se tenaient à quelques pas en arrière.

Tout à coup, Bucolick, qui, fidèle à sa mission, cheminait à côté de madame Vandeilles, crut entendre à une cinquantaine de pas sur la droite un craquement de branches brisées. Il passa doucement la bride de son cheval autour de son bras, afin de conserver l'usage de ses deux mains; puis il se tint prêt à épauler sa carabine, les yeux toujours fixés sur le sillage presque imperceptible qu'un corps inconnu décrivait au milieu du bois. Vandeilles, qui portait les yeux de tous côtés, finit par remarquer la préoccupation de Bucolick. La direction des yeux de ce dernier indiqua au Français le mouvement dont se préoccupait si fort le brave Irlandais. Avec son impétuosité ordinaire, Vandeilles s'élança de ce côté. Profitant d'un moment où l'agitation des branches lui indiquait d'une manière plus précise la position de l'ennemi inconnu, il épaula sa carabine et tira au jugé. On entendit aussitôt un craquement de branches brisées ainsi qu'un épouvantable rugissement qui fit pâlir les plus intrépides mineurs.

— Damnés soient vos yeux! s'écria Craddle, vous venez d'attirer sur nous un *grizly!*

Comme il achevait ces paroles, un ours gris montra son énorme tête au-dessus d'une touffe de cactus, et courut sur les voyageurs en faisant claquer ses mâchoires avec tant de force qu'on les entendait résonner à plus de cinquante pas de distance. Ce qui rendait plus critique encore la position des mineurs, c'était la terreur des chevaux. Ils renâclaient avec une indicible épouvante et cherchaient à s'enfuir. Obligés d'employer toutes leurs forces pour retenir leurs montures effrayées, les mineurs ne pouvaient se servir de leurs armes contre le terrible animal. Il s'approchait rapidement. Il n'était déjà plus qu'à trente pas de la caravane, lorsque Ribonneau lui envoya une balle qui l'atteignit en plein corps et ne fit pourtant qu'accélérer sa marche. Bucolick l'ajusta à son tour avec plus de sang-froid; mais, au moment où il pressait la détente, la jument de madame Vandeilles, dont il avait passé la bride autour de son bras, se dressa brusquement à pie, et fit un écart si brusque et si vio-

lent, qu'elle brisa les rênes. Puis, se jetant sur la gauch dans la direction du torrent, elle partit à fond de train, mal gré les efforts de Bucolick, qui l'avait ressaisie par le lico et se laissait héroïquement traîner sur les cailloux sans lâ cher prise. Un moment indécis, l'ours fit tout à coup volte face et se dirigea du même côté. Vandeilles s'élança pou barrer le passage au terrible animal. José, tout faible, tou blessé qu'il était, se jeta résolûment au-devant du grizly qu'il tira presque à bout portant. L'ours poussa un rugisse ment, arracha des mains de José le fusil, qu'il brisa en un clin d'œil, et continua sa course, malgré les balles que lu envoyaient les mineurs. Dix pas le séparaient à peine de ma dame Vandeilles, dont la jument venait de s'abattre. Berth avait saisi le revolver que lui avait donné Pablo. Pâle e muette, elle attendait avec courage la mort presque inévi table qui la menaçait.

— Pablo regrettera de s'être éloigné, se disait la pauvr Berthe, avec cette constante préoccupation de l'objet aim qui n'abandonne jamais certaines femmes, même dans le circonstances les plus terribles.

Trop éloignés pour barrer le passage à l'ours, Mundiaz Vandeilles et Craddle se hâtèrent de tirer; mais leurs balles comme celle de José, ne firent qu'ajouter encore à la terrible fureur du grizly, dont Berthe sentait déjà l'haleine brûlante.

Soudain un coup de feu partit de l'autre côté du torrent et vint frapper le grizly entre l'œil et l'oreille. L'animal poussa un rugissement de douleur, et s'arrêta une seconde, *étourdi* par le coup. Au même instant, une seconde balle l'atteignit au défaut de l'épaule, puis un homme franchit le torrent par un bond prodigieux, et vint tomber entre l'ours et madame Vandeilles presque évanouie.

— Pablo! s'écrièrent les mineurs d'une seule voix.

Puis il y eut un silence de mort. L'ours venait de se jeter sur Bras d'Acier.

Bucolick, revenu à lui, voulut courir à Pablo.

— Éloigne madame Vandeilles, lui cria le créole de cette voix à laquelle nul n'aurait osé résister.

Réunissant toutes ses forces, il enfonça son large poignard dans le ventre de l'ours, qui avait déjà jeté ses deux pattes gigantesques autour du cou du jeune homme. Malheureusement pour Pablo, par suite du mouvement qu'il venait de

faire pour parler à Bucolick, il se trouvait mal posé pour frapper. Son poignard glissa sur une côte du grizly. Renversé par la violence du choc de son terrible adversaire, Pablo tomba, entraînant dans sa chute l'ours, qui perdait une énorme quantité de sang.

Un cri de terreur s'échappa de toutes les poitrines. Bucolick, qui avait à peine eu le temps d'emporter Berthe à quinze pas de là, épaula précipitamment sa carabine pour ajuster le grizly étendu sur le corps du gambusino. Il pressait la détente, lorsque deux balles, tirées du côté opposé au torrent, vinrent, l'une, effleurer le bras de l'Irlandais, l'autre, frapper le canon de son fusil à deux pouces des batteries et faire dévier ainsi sa propre balle qui passa bien loin de l'ours. Bucolick poussa un cri de rage. Laissant tomber son arme inutile, il saisit son revolver et se jeta bravement sur le grizly, qui se débattait déjà dans les convulsions de l'agonie. Berthe suivit l'Irlandais. Avec un courage inouï, elle appuya son revolver sur l'oreille du terrible animal et fit feu en même temps que Bucolick. L'ours poussa un dernier hurlement, se souleva de quelques pouces, puis retomba lourdement à terre. Il était mort.

Aidés de Craddle et de José, Berthe et Bucolick réussirent à déplacer le corps gigantesque du grizly, sous lequel ils croyaient retrouver Bras d'Acier. A leur indicible étonnement, Pablo avait disparu. Son poignard, enfoncé jusqu'au manche dans le cœur du grizly, prouvait assez qu'il avait triomphé de son terrible ennemi. Comme la lutte avait eu lieu à deux pas du torrent, sur le bord duquel reposait la tête du grizly, le premier mouvement de Bucolick fut de jeter un regard inquiet sur les flots rapides qui bouillonnaient entre deux rives escarpées.

— Pablo! Pablo! s'écria Berthe éperdue.

Si Bucolick ne l'eût saisie à bras-le-corps, elle se fût précipitée dans le torrent.

— Au nom du ciel, calmez-vous, Madame, lui disait l'honnête Irlandais, qui, malgré son sang-froid, commençait lui-même à perdre la tête et cherchait vainement à découvrir quelques traces de Bras d'Acier.

Heureusement pour la pauvre femme, son mari, accompagné de Mundiaz, s'était élancé dans la direction d'où venaient de partir les deux coups de fusil tirés sur Bucolick. Quant à Craddle et à José, tous deux suivaient en sens con-

traire les bords du torrent, dans l'espoir de rencontrer quelques traces de Pablo. Leurs gestes, leur air de consternation et les cris qu'ils échangeaient ne prouvaient que trop l'inutilité de leurs recherches.

Brisée par toutes les émotions qu'elle venait d'éprouver, Berthe n'avait plus conscience de ses paroles. Elle répétait machinalement : « Pablo ! Pablo ! » avec un accent si singulier que Bucolick craignit un moment qu'elle n'eût tout à fait perdu la raison. Maintenant madame Vandeilles d'une main, il se pencha sur le bord du torrent pour y puiser un peu d'eau, qu'il jeta à la figure de la jeune femme. On aurait pris Berthe pour une morte, sans le mouvement convulsif de ses lèvres, qui murmuraient des mots inintelligibles. Le contact de cette eau glacée ranima un peu la pauvre femme. Elle se leva brusquement.

— Venez, dit-elle à Bucolick, venez... il faut que nous le trouvions.

Et, saisissant le bras de l'honnête Irlandais avec une force qu'on n'eût jamais attendue d'une si faible créature, elle l'entraîna rapidement le long des bords du torrent.

Pendant ce temps, Mundiaz, Vandeilles et Ribonneau pénétraient dans le bois. Examinant tour à tour avec un soin minutieux le sol, la cime des herbes et les branches brisées des arbustes, chacun d'eux cherchait à découvrir la trace de leurs mystérieux ennemis. Grâce à Mundiaz, plus habile *rastreador* (chercheur de piste) que les deux Français, tous trois marchaient avec une certaine rapidité. Dans un endroit humide, ils trouvèrent l'empreinte du pied des fugitifs. Mundiaz n'eut besoin que d'un instant pour la reconnaître.

— Ce sont les Goliath, dit-il à voix basse.

La poursuite continua ; mais, au bout d'un quart d'heure, ils perdirent complétement les traces.

Arrivés à une sorte de clairière à laquelle aboutissaient trois sentiers formés par le passage des bêtes fauves, les deux Français et le Mexicain tinrent conseil. Il fut convenu que chacun prendrait un des sentiers et l'explorerait soigneusement. Le premier qui rencontrerait des traces se replierait sur le carrefour pour y attendre ses compagnons. Une fois la piste retrouvée, tous trois se remettraient à la poursuite des assassins.

Un des sentiers pénétrait au milieu du fourré. Ce fut celui-là que suivit Mundiaz. Les Français prirent les deux autres.

Une heure environ après leur séparation, un coup de fusil retentit dans le fourré. Vandeilles et Ribonneau, qui n'avaient encore rencontré aucun indice, revinrent précipitamment sur leurs pas jusqu'au lieu fixé pour le rendez-vous. N'y trouvant pas le Mexicain, ils se hâtèrent de suivre ses traces et s'enfoncèrent résolûment dans le fourré. Après avoir fait un mille environ, ils arrivèrent à une autre clairière assez large, qu'entouraient de magnifiques cyprès californiens. En jetant les yeux autour de lui, Vandeilles aperçut tout à coup le corps de Mundiaz étendu à l'endroit où le sentier débouchait sur la clairière. Les deux Français coururent à leur malheureux camarade. Mundiaz n'était plus qu'un cadavre. Une balle, tirée par derrière, lui traversait le dos, à trois ou quatre lignes de l'épine dorsale.

Vandeilles et Ribonneau creusèrent une fosse au pauvre Mexicain avec leurs bowies-knifes, et la recouvrirent de branches et de pierres pour la protéger contre les bêtes fauves.

— Qu'allons-nous faire maintenant? demanda Vandeilles,

— Le diable m'emporte si j'en sais rien ! répondit Ribonneau. Je crois pourtant qu'il serait bon de retourner au camp.

— Voyons d'abord si nous trouvons quelques traces de ces brigands, répondit Vandeilles.

La nuit, qui commençait à répandre ses ombres sur la forêt, rendait leurs recherches de plus en plus difficiles. Il leur fallut bientôt y renoncer et songer à rejoindre leurs compagnons.

Vandeilles et Ribonneau avaient à peine fait à cinq cents pas, qu'ils entendirent un coup de feu immédiatement suivi d'un second. Les deux détonations partaient de la clairière même qu'ils venaient de quitter. Ils se hâtèrent d'y courir de nouveau, mais ils n'y trouvèrent personne.

Malgré l'obscurité, presque complète déjà, ils reconnurent facilement dans le fourré les traces du passage de plusieurs individus. Ils aperçurent aussi des traces de sang à deux endroits différents de la clairière.

Leur première idée à tous deux fut de suivre encore la nouvelle piste qui s'offrait à eux, mais l'obscurité, de plus en plus profonde, les arrêta bientôt complétement. Ils furent obligés de revenir sur leurs pas et de se diriger au plus tôt vers le camp où ils avaient laissé leurs amis; encore eurent-ils beaucoup de peine à retrouver leur route.

Au moment où ils arrivaient dans la zone éclairée par le brasier, deux personnes accoururent au-devant d'eux. C'était Berthe et le fidèle Bucolick.

— Au nom du ciel, Madame, contenez-vous, disait le bon Irlandais.

Heureusement pour Berthe, Vandeilles attribua la pâleur et l'air inquiet de la pauvre femme aux inquiétudes qu'elle venait d'éprouver pour lui. Elle ne fit rien cependant pour le confirmer dans son erreur. Son premier mot fut pour demander si l'on avait des nouvelles de Pablo.

— Non, répondit Vandeilles, à moins pourtant que ce ne soit lui qui ait tiré ces deux coups de fusil que nous avons entendus.

Vandeilles et Ribonneau racontèrent à leurs compagnons la mort du pauvre Mundiaz. Devenue indifférente à tout ce qui ne concernait pas Bras d'Acier, Berthe se laissa tomber sur l'herbe. Des larmes brûlantes gonflaient son cœur et ses yeux, mais elle ne pouvait pleurer.

Tout à coup le pas d'une créature humaine fit bruire les feuilles sèches du sentier. Les mineurs sautèrent sur leurs armes.

— C'est moi, dit la voix calme et douce de Pablo.

Berthe tressaillit des pieds à la tête. Elle se leva d'un bond, et s'élança vers Pablo. Bucolick eut à peine le temps de lui saisir la main pour l'empêcher de se jeter dans les bras du jeune homme.

— Madame, lui dit précipitamment l'honnête Irlandais, prenez garde... pour lui et pour vous !

Madame Vandeilles s'arrêta et baissa la tête. Elle rougissait déjà du mouvement qui avait failli l'emporter.

— Il vit ! mumura-t-elle ; mon Dieu, soyez béni et pardonnez-moi !

Elle essuya précipitamment les larmes qui inondaient son visage, et fit un effort surhumain pour dissimuler sa profonde émotion.

— Où donc est madame Vandeilles? demanda Pablo, tandis que les mineurs le pressaient de questions et de félicitations.

— Me voici, don Pablo ! répondit la jeune femme, en s'avançant vers Bras d'Acier. Je suis heureuse de vous voir de retour sain et sauf.

Un sourire amer glissa sur les lèvres du créole en enten-

dant ces paroles, prononcées d'une voix en apparence si froide et si indifférente.

A bout de forces, et n'osant parler, de peur de se trahir, la pauvre femme prit la main de Pablo et la serra dans les siennes. Blessé au cœur par l'apparente indifférence de Berthe, Bras d'Acier retira sa main et s'éloigna silencieusement. Les mineurs se groupèrent de nouveau autour de Pablo pour savoir ce qui lui était arrivé.

— Au moment où le grizly se précipitait sur moi, raconta Bras d'Acier, j'ai entendu deux coups de fusil. J'ai pensé que si les Goliath me croyaient mort, ils se sauveraient moins vite, et que j'aurais peut-être le temps de leur couper la retraite. Je me suis dégagé de dessous le grizly en rampant au milieu des herbes, et je me suis laissé glisser dans le torrent, que j'ai traversé à la nage. Les arbustes qui bordent l'autre rive m'ont permis d'aborder sans être aperçu. Alors, j'ai pénétré dans le bois en faisant un grand détour, afin de prendre les Goliath entre vous et moi. Malheureusement, ils étaient déjà bien loin. Au moment où j'allais déboucher sur la clairière où vous avez trouvé le cadavre de Mundiaz, j'ai aperçu ce pauvre garçon courbé à terre et cherchant probablement à se rendre compte d'une empreinte. Comme je m'avançais vers lui, une balle tirée du haut d'un arbre l'a frappé au milieu du dos. Il est tombé la face contre terre et n'a plus bougé. J'espérais que son meurtrier descendrait pour venir prendre le fusil. Je me suis caché dans le bois, mais les Goliath se doutaient probablement que Mundiaz n'était pas seul, et sont restés immobiles. Au moment où vous avez débouché sur la clairière, un d'eux a fait un mouvement, sans doute pour épauler son fusil. Le bruit et le mouvement des branches m'ont indiqué sa position. J'ai voulu appuyer sur la gauche afin de mieux les apercevoir, mais un lièvre qui a *déboulé* sous mes pieds a attiré de mon côté l'attention des Goliath : ils ont deviné la présence d'un ennemi et n'ont pas bougé. Après votre départ, j'ai attendu encore assez longtemps sans qu'ils fissent un seul mouvement. Cela m'a prouvé qu'ils se doutaient de ma présence. Après avoir inutilement essayé de les apercevoir entre les branches et de les tirer au jugé, j'ai pris le parti de me montrer. Comme je le prévoyais, celui qui se trouvait de mon côté s'est empressé de tirer sur moi. La flamme de son coup de fusil m'a servi de guide, et j'ai fait feu immédiatement. Philip a dégringolé de branche

en branche, mais les buissons de mimosas ont amorti sa chute. Tom s'est laissé glisser au bas de l'arbre. Il a pris son frère sur ses épaules et s'est enfui avec lui.

— Et vous ne les avez pas poursuivis? demanda Craddle.

— Je n'ai pu les rejoindre, répartit Bras d'Acier.

— Vous étiez donc blessé, dit José en s'approchant du créole... Eh oui, caramba, vous êtes blessé! s'écria-t-il en remarquant le bourrelet que formait à deux pouces au-dessus du genou de Pablo un bandage placé en dessous de son pantalon.

— Vous êtes blessé, don Pablo? demanda Berthe avec anxiété.

— Ce n'est rien, répondit le créole, rien du tout.

— Voulez-vous que je vous prépare une compresse d'*oregano?* reprit la jeune femme.

— Je n'ai besoin de rien.

— Laissez-moi du moins visiter votre blessure et vous arranger une ligature.

— Je vous remercie, Madame, répondit-il encore, sans amertume, mais avec une profonde tristesse.

L'apparente indifférence de Berthe lui avait fait un mal affreux. Cette indifférence ne diminuait ni son amour ni son dévouement, mais il souffrait cruellement.

Il jeta son zarape à terre et se coucha entre Bucolick et Craddle.

Madame Vandeilles ne comprit que trop ce qui se passait dans le cœur du créole. En ce moment, elle eût donné tout au monde pour se trouver quelques instants seule avec lui et pour se justifier. Les yeux de la jeune femme se remplirent de larmes, mais l'obscurité ne permit pas à Bras d'Acier de les apercevoir.

Tous deux passèrent une nuit sans sommeil. Comme toujours, Pablo partit avant le lever du soleil. Il rejoignit ses compagnons un peu plus tôt que d'habitude. Il avait l'air soucieux et préoccupé.

— Avez-vous retrouvé la piste des Goliath? lui demanda Vandeilles.

— Oui. Je l'ai suivie assez longtemps, répondit Bras d'Acier. Elle m'a conduit à d'autres traces qui me préoccupent beaucoup. Nous avons devant nous une troupe de plusieurs personnes.

— Des blancs ou des Indiens? dit Craddle.

— Des blancs. Ils sont à cheval. J'ai trouvé les pieds de trois hommes et de deux femmes. Peut-être même sont-ils plus nombreux.

— Quelle direction suivent-ils?

— La même que nous jusqu'à présent. Ils ont dû passer la nuit à cet endroit et se sont remis en route ce matin. Une de ces femmes a un pied que j'aurais juré reconnaître si je n'avais été certain de la mort de la personne à laquelle je pensais. Il faudra maintenant marcher avec plus de précaution que jamais, jusqu'à ce que nous sachions quels sont les individus qui nous précèdent.

— Si nous prenions un détour pour les éviter? dit Ribonneau.

— Impossible, répliqua Pablo ; le chemin que nous suivons en ce moment est le seul praticable.

— Bah! fit Vandeilles; après tout, ce sont peut-être des mineurs comme nous.

— Probablement, répondit Bras d'Acier; mais, aux mines, il faut toujours se tenir sur ses gardes. On est exposé à rencontrer à chaque instant des bandes de *salteadores* et de *bushrangers*, et la vallée que nous suivons offre une foule d'endroits propices à une embuscade. Ainsi, soyons tous aux aguets.

En achevant ces paroles, Bras d'Acier jeta sa carabine sur son épaule et partit en avant, après avoir échangé quelques mots avec Bucolick. Celui-ci reprit son poste auprès de madame Vandeilles, et la petite caravane se remit en route aux premiers rayons du soleil.

DEUXIÈME PARTIE

X

Les voyageurs dont Bras d'Acier venait de parler à ses compagnons se trouvaient en effet à cinq milles environ de ces derniers.

Dans l'après-midi du jour où Pablo avait vu le grizly et poursuivi les Goliath, deux femmes étaient assises au soleil devant une sorte de hutte construite à la hâte avec des bambous et de larges feuilles d'arbre. L'une d'elles, charmante créature de dix-neuf ans à peine, semblait douée de toutes les séductions que Dieu a départies à la créole et dont la Liménienne est le type le plus parfait. Petite, mignonne, svelte et souple comme un roseau, elle avait une taille qu'on eût tenue entre dix doigts. Ses longs cils, plus noirs encore que son opulente chevelure noire, ne pouvaient éteindre la flamme de ses grands yeux aux prunelles de velours.

Une chemise couverte de broderies et fort courte des manches trahissait les charmants contours de son corsage. Elle avait laissé tomber ses souliers. Son pied, d'une extrême petitesse, chaussé de bas de soie, semblait prendre sa part d'air et de soleil. Une ceinture, formée d'un magnifique crêpe de Chine rouge, serrait, au-dessus des hanches de la jeune femme, un jupon de soie un peu fanné par la route, et terni par le soleil.

Fort gracieux, mais fort peu approprié aux nécessités du voyage, ce costume, qui avait d'ailleurs beaucoup perdu de sa primitive fraîcheur, contrastait singulièrement avec le paysage ainsi qu'avec la situation de la jeune femme.

A côté d'elle, dormait un enfant de deux ans environ, qu'elle venait d'ôter de dessus ses genoux pour le poser sur un lit de gazon. Afin de le protéger contre le soleil, elle avait suspendu au-dessus de lui son *rebozo*, ou longue écharpe de soie noire.

Un rosaire, aux grains d'ébène incrustés d'or, s'enroulait autour du poignet frêle et arrondi de la jeune femme.

De la main gauche, aussi petite que celle d'un enfant de douze ans, elle tenait une mandoline; de temps en temps, elle en tirait machinalement quelques sons.

Cette jeune femme semblait plongée dans une profonde rêverie. Ses yeux ne tardèrent pas à se remplir de larmes. Elle jeta sa mandoline de côté, saisit son rosaire et se mit à prier.

L'autre femme, qui restait couchée sur le gazon comme une couleuvre au soleil, se leva nonchalamment et s'approcha de sa compagne.

— Êtes-vous malade, dona Rosina? demanda-t-elle.

— Non, Cypriana.

— Vous avez quelque chagrin?

— Non.

— Cependant...

— J'ai envie de pleurer, interrompit Rosina, avec une sorte d'impatience douloureuse... et je pleure, ajouta-t-elle en se cachant la figure dans les deux mains.

Cypriana haussa imperceptiblement les épaules et s'agenouilla devant l'autre jeune femme.

Cypriana avait du sang mêlé dans les veines. C'était une de ces métisses au teint doré, à la démarche provoquante, aux yeux ardents, aux lèvres de pourpre, dont la voix, le regard, et tous les mouvements respirent les passions et la volupté... Sans être très-belle, elle devait avoir un grand charme pour une certaine classe d'hommes dont la nature sensuelle et violente était en harmonie avec la sienne.

Simple suivante de Rosina au début du voyage, elle n'avait pas tardé à devenir la compagne et quelquefois la confidente de la créole.

Elle continuait à la servir, mais comme par complai-

sance, et par égard pour la nature plus frêle et moins robuste de Rosina.

— Est-ce l'absence de Benito qui vous attriste? demanda Cypriana, en interrogeant les yeux de sa maîtresse.

Rosina ne répondit pas.

— Il va revenir, reprit la suivante.

— Ce n'est pas cela qui me fait pleurer, murmura Rosina.

— Vous pensez toujours à don Pablo?

— Hélas, oui, ma pauvre fille.

— Vous l'aimez encore?

— Je ne sais, mais, lorsque je songe à lui, je ne puis m'empêcher de pleurer.

— Pourquoi ne retournez-vous pas à l'hacienda de San-Fernando?

— Benito ne le voudrait pas; moi non plus. Il me tuerait plutôt que de m'y ramener. Comment oserais-je y retourner et revoir mes parents, moi qui suis devenue la femme d'un métis, d'un simple *capataz* de mon père?

— Vous l'aimiez donc bien, ce Benito? reprit Cypriana, qui paraissait décidée à obtenir les confidences de sa maîtresse.

— Moi! grand Dieu, moi!.. Ah! si tu savais, ma pauvre Cypriana!..

— Quoi donc, señora?

Il est des instants où la femme, même la moins confiante, éprouve le besoin de partager avec quelqu'un le secret qui pèse sur son cœur. La créole surtout, avec son caractère ardent et expansif, peut bien rarement se passer de confidente.

Rosina jeta sur l'autre jeune femme ce regard indécis d'une personne qui hésite encore avant de commencer un aveu embarrassant.

— Eh bien, señora? reprit la *china* (grisette mexicaine).

— Eh bien, ma pauvre fille, tu sauras...

Elle s'interrompit en entendant le galop de plusieurs chevaux qui approchaient rapidement.

— Benito! dit-elle avec un singulier mélange de crainte et d'intérêt.

— Et Domingo! fit Cypriana, qui se leva d'un bond; voyons s'ils ont fait bonne chasse.

Presque aussitôt quatre cavaliers parurent à l'entrée de la

clairière. L'un d'eux, qui semblait être le chef, portait un dolman de drap brodé de soie, et de larges *calzoneras* ornées de boutons brillants. Ses grandes bottes *vaqueras*, en cuir jaune, étaient garnies d'énormes éperons dont les molettes avaient bien deux ou trois pouces de diamètre. Recouvert d'une enveloppe cirée, son chapeau à larges bords se campait hardiment sur une forêt de cheveux noirs. Son teint olivâtre, et sa barbe noire un peu clair-semée, le reflet bleuâtre du blanc de ses yeux, et la coupe anguleuse de ses traits, révélaient un homme dans les veines duquel coulait un sang mêlé. Un Européen nouvellement arrivé n'aurait fait cependant aucune différence entre cet homme et le premier venu des blancs au teint bronzé qu'il aurait vus autour de lui. Une créole, au contraire, n'aurait eu besoin que d'un regard pour reconnaître tout de suite un métis.

Le cavalier au dolman montait un fort beau cheval, qu'il maniait avec une remarquable habileté. Il le faisait caracoler avec l'intention bien évidente d'attirer le regard de la jeune femme.

Le noble animal, enlevé huit jours auparavant à une bande de chevaux sauvages, subissait avec peine la pression du mors et les atteintes de l'éperon. De temps en temps, il se cabrait avec rage et lançait des ruades furieuses. Immobile sur sa haute selle, le cavalier ripostait aussitôt par des saccades de la bride ou par de terribles coups d'éperon.

Les trois hommes qui suivaient le chef menaient, ou, pour mieux dire, traînaient en laisse un cheval sauvage dont le cou était encore entouré du lazo avec lequel on venait de le capturer.

Un *bozal* ou longue corde en crin formait un nœud violemment serré autour de la lèvre supérieure du prisonnier. Au moyen de ce caveçon, on le forçait de suivre les autres chevaux. Ceux-ci étaient couverts d'écume. La sueur ruisselait sur leurs membres nerveux.

— Attachez ce cheval à un arbre, dit le cavalier qui marchait en tête. Je le dompterai tout à l'heure...

Il descendit de cheval et ôta la selle et la bride, qu'il posa à terre. Puis il entrava sa monture au moyen d'une corde qui lui prenait la jambe droite de derrière et la jambe gauche de devant. Sans s'occuper davantage de l'animal, il le laissa ensuite s'éloigner et chercher sa pâture dans le bois. Les autres cavaliers en firent autant à l'égard de leurs montures.

— Eh bien, *chère âme de ma vie,* dit Benito en s'asseyant à côté de Rosina, vous avez eu tort de ne pas nous accompagner. Quelle belle troupe de chevaux nous avons rencontrée !.. Ce bavard de Domingo a manqué un étalon magnifique, un alezan brûlé qui aurait fait honneur à un vice-roi.

En parlant ainsi, il embrassait la jeune femme. Elle fit machinalement un geste pour le repousser.

Il fronça ses épais sourcils. Sa figure prit aussitôt une expression de colère.

— Caramba ! s'écria-t-il, est-ce ainsi qu'on me reçoit ? Regardez-moi bien en face, Rosina. Vous venez encore de pleurer... Sang du Christ ! ajouta-t-il en épanchant sa colère sur un tronc d'arbre, qu'il cingla violemment de sa *cuarta* (sorte de cravache).

— N'ai-je donc plus le droit de pleurer ? répliqua la jeune femme, en relevant brusquement la tête, et d'un ton hautain.

— Non, dit-il avec une sourde colère; car je ne devine que trop le motif de ces larmes ; vous pensez encore à ce jeune homme de San-Fernando. Oh ! ce créole maudit, je donnerais dix ans de ma vie pour le tenir deux heures entre mes mains. Je lui arracherais la peau lambeau par lambeau ; je le frapperais de cette cuarta, jusqu'à ce que le sang ruisselle sur son corps !

Il se remit à frapper le malheureux tronc d'arbre avec une rage indicible.

Epouvantée de cet accès de fureur, mais trop fière pour laisser paraître son effroi, Rosina soutint hardiment le regard du *capataz*. Un sourire de défi erra sur ses lèvres crispées.

— Oses-tu me braver ! reprit-il avec un redoublement de colère. Je te dis que je l'écraserai comme un ver, ce blanc maudit ! et qu'il ne pourra soutenir mon regard, le lâche ! le brigand !..

Et il lança contre son rival une série d'épithètes injurieuses que nous nous garderons bien de reproduire ici.

Rosina haussa les épaules et ne répondit rien.

— Oui, c'est un lâche ! reprit encore Benito ; son bras tremblerait si nous nous trouvions en face l'un de l'autre un machete à la main.

— Il est brave, dit la jeune femme, et ne craint personne u monde.

— *Voto á Dios!* hurla le capataz, tu oses me dire cela en face à moi! à moi, qui te pulvériserais d'un seul coup de cette *cuarta*.

Au geste qu'il fit pour lever sa cravache, la jeune femme se leva d'un bond, les yeux étincelants et les narines palpitantes.

— Chien de métis! s'écria-t-elle avec une fière indignation et les yeux fixés sur ceux du capataz, si tu as le malheur de me frapper, je m'enfonce ce couteau dans le cœur.

En parlant ainsi, elle appuyait sur sa poitrine frémissante la pointe d'une *navajá* qu'elle venait de prendre à sa ceinture. Elle était vraiment belle à voir ainsi, avec sa taille fièrement cambrée, sa jolie tête rejetée en arrière, ses yeux brillants et ses lèvres gonflées par une hautaine expression d'audace et de défi.

Benito fit un pas en arrière et la contempla silencieusement avec une sorte d'admiration qui éteignit bientôt sa colère.

Par un brusque mouvement, il jeta sa *cuarta* loin de lui. Puis, honteux de sa violence, il se croisa les bras sur la poitrine et resta immobile, les yeux fixés à terre d'un air sombre et mécontent.

Quant à Rosina, elle se laissa retomber sur le gazon et se couvrit la figure de ses deux mains par un geste de désespoir. Quelqu'un les lui écarta doucement. C'était Benito, qui venait de se mettre à genoux devant elle.,

— Pardon, *chère âme de ma vie,* lui disait-il avec une émotion réelle, mais avec cette emphase naturelle à l'homme du sud. Pardon, ma bien-aimée Rosina. Je t'ai offensée... Ce n'était pas mon cœur qui parlait. La jalousie me rendait fou. Je sais que tu as aimé un autre homme... que tu l'aimes peut-être encore... Chaque fois que je te vois pleurer, je me figure que tu songes à lui. J'ai tort, n'est-ce pas? tu penses à ta famille, à tes amis...

Les sanglots de Rosina l'interrompirent. Il se frappa le front avec une colère qu'il tournait maintenant contre lui-même.

— Rosina, ma bien-aimée, reprit-il, oublie ce que je t'ai dit. C'est ton indifférence qui me rend fou. Tiens, prends cette *navajá* et enfonce-la-moi dans le cœur, si tu m'en veux encore; mais, au moins, regarde-moi. Dis-moi que ce n'était pas à lui que tu pensais... n'est-ce pas... Rosina?.. Rosina?..

Elle ne retira plus sa main, que le capataz avait saisie, mais elle ne répondit pas.

— Dis-moi au moins que tu ne l'aimes plus et que tu n'aimes que moi, qui t'entoure de soins et d'adoration, comme si tu étais un ange du paradis... Rosina, réponds donc, continua-t-il avec une colère croissante, qu'il s'efforçait en vain de contenir, je veux que tu m'aimes, entends-tu... je le veux... et j'en ai le droit... Après tout, ne suis-je pas le père de ton enfant?..

— Oses-tu bien rappeler ce souvenir? dit la jeune femme en tournant vers le métis son visage baigné de larmes et couvert d'une rougeur brûlante. Tu veux que je t'aime, dis-tu!.. est-ce donc par la force qu'on prend l'amour d'une femme comme moi? Suis-je une *china,* dont on achète l'amour par un cadeau ou par un coup d'épée?.. Je te l'ai dit souvent, Benito, chaque fois que tu viendras, la menace à la bouche, exiger un amour auquel tu n'as pas droit, je te dirai comme tout à l'heure, en te montrant ma poitrine: « Tu peux me tuer, mais non me forcer à t'aimer. » Crois-moi, Benito, ce n'est pas par ce moyen que tu te feras pardonner le crime que tu as commis.

La colère du métis tomba de nouveau. Avec cette fougue et cette mobilité d'impressions et de gestes communes à presque toutes les races passionnées du sud, il se jeta de nouveau aux genoux de Rosina. Il se roula à ses pieds en la suppliant de lui pardonner et de l'aimer.

Il y avait chez cet homme tant de passion, sauvage peut-être, mais vraie et profonde, que Rosina fut touchée de ses prières et de son désespoir.

— Lève-toi, Benito, dit-elle en lui tendant la main. Pardonne-moi à ton tour. Je te fais souffrir, mais aussi c'est ta faute. J'ai des jours de tristesse où il faut que je pleure. Pourquoi m'en demander les raisons? Elles ne feraient que nous attrister tous deux. Pourquoi surtout me menacer? Tu ne le sais que trop... je me ferais tuer plutôt que d'obéir à de pareilles exigences!

Les dernières paroles de Rosina faisaient sans doute allusion à quelque scène du même genre, terminée d'une manière plus tragique, car Benito baissa la tête.

— Tu as raison, dit-il, je suis un fou, mais je t'aime tant que je ne puis supporter l'idée de partager ton cœur avec un autre. Il faut que je t'aime bien, va, pour te laisser prendre

sur moi un pareil empire. Toute autre femme, vois-tu, aurait déjà été brisée par moi comme ce grain de verre, ajouta-t-il en écrasant entre ses doigts une des perles de sa *toquilla*.

— Je sais bien que tu m'aimes, reprit la jeune femme, et je te suis reconnaissante des soins que tu me prodigues. Dieu m'est témoin que je voudrais t'aimer aussi... Mais...

— Eh bien?

— Mais le souvenir de cette horrible nuit...

— Tais-toi, interrompit-il en lui fermant précipitamment la bouche, tais-toi, ne réveille jamais ce souvenir du passé. Parlons de l'avenir.

Rosina soupira et promena involontairement son regard autour d'elle.

— Oh! je sais bien que notre situation actuelle n'est pas brillante, mais, tu le verras bientôt, une fois sur cette terre de l'or, je saurai récolter des trésors pour toi. Nous serons riches; nous irons demeurer à Mexico, à Lima, où tu voudras, enfin. Nous aurons de belles voitures et des harnais couverts d'or et d'argent. Nous donnerons les plus belles fêtes du pays.

— Qui voudra y venir? murmura Rosina presque malgré elle.

— Qui? reprit-il, qui?.. Tous, car je me couvrirai d'or, s'il le faut, pour qu'on ne voie plus le peu de sang mêlé qui coule encore dans mes veines. Tiens, Rosina, je donnerais vingt ans de ma vie pour quelques livres d'un sang pur comme le tien! Tu m'aimerais alors, et notre vie à tous deux ne serait plus un enfer.

Comme il achevait ces paroles, il tressaillit et tendit l'oreille comme quelqu'un qui écoute.

— Qu'y a-t-il? demanda Rosina.

Il lui fit signe de se taire.

— Continue toujours à parler comme si j'étais encore à côté de toi, lui dit-il.

Il prit son lazo, posé sur le gazon, et se mit à plat-ventre, puis il se glissa sous bois en rampant comme une couleuvre.

Rosina, surprise, regardait autour d'elle, en cherchant à s'expliquer le motif de cette brusque disparition. Tout à coup elle aperçut, à trente ou quarante pas, un homme qui se glissait à terre sur la lisière du bois. Cet homme s'approcha

en rampant des deux chevaux qui broutaient quelques jeunes pousses d'arbres. Arrivé à côté d'eux, il leur mit précipitamment les brides qu'il venait de ramasser un instant auparavant. Au moment où le voleur s'élançait sur un des chevaux, un lazo lancé avec adresse vint entourer son buste et ses deux bras. Le cavalier excita son cheval de la voix et des jambes, et se roidit contre l'étreinte du terrible lazo; efforts inutiles. Il fut renversé sur le gazon avec violence. Avant qu'il eût le temps de se relever, un homme bondit sur lui et lui mit le genou sur la gorge.

Ce dernier était Benito.

En un clin d'œil, il eut garrotté le voleur de manière à lui rendre toute résistance impossible. Cette opération terminée avec toute l'adresse d'un homme qui en a l'habitude, Benito prit sa *navajá,* dont il appuya la pointe sur la poitrine du voleur de chevaux.

— Réponds maintenant, dit Benito. Qui es-tu? que viens-tu faire ici?

L'individu, qui n'était autre que notre ancienne connaissance, Tom Smithson, ne répondit d'abord que par un grognement accompagné d'une terrible secousse, mais les liens du lazo restèrent tout aussi serrés qu'auparavant.

— Ah! c'est ainsi, reprit le métis. Eh bien, je vais répondre pour toi. Tu es un brigand et tu venais voler mes chevaux. Par mon saint patron, tu n'en voleras pas d'autres!

— Grâce! au nom du ciel, s'écria Tom, qui sentait la pointe de la *navajá* pénétrer dans les chairs.

— Non.

— Grâce! et pour sauver ma vie je vous donnerai une fortune.

— Une fortune! et où la prendrais-tu, chien de Yankee?

Le bandit hésita un instant; mais, voyant que Benito levait de nouveau la terrible navajá, il prit son parti et répondit précipitamment :

— Je connais une *bonanza* d'une immense richesse, et je vous y conduirai.

Les yeux de Benito étincelèrent. Il haussa les épaules, mais sa nature impressionnable lui représentait déjà des monceaux d'or étalés devant lui.

— Toute ton histoire n'a pour but que de sauver ta vie, dit-il à l'Américain.

— Je vous jure...

— Alors, explique-toi plus clairement. Où se trouve ce filon? Dans quelle direction? Comment en connais-tu l'existence? Parle; n'essaye pas de me tromper, surtout; car, par l'âme de mon père, à ton premier mensonge je t'enfonce ce couteau dans la gorge.

— Eh bien, dit Tom, cette mine est à dix ou douze journées de marche d'ici tout au plus. Son existence m'a été révélée par un mineur que j'avais rencontré il y a quelques mois. Il était blessé à mort.

— Comment?

— Un accident de cheval, répondit Tom d'une voix un peu embarrassée. Avant d'expirer, le pauvre diable me confia sa découverte. Il me montra en même temps plusieurs *pépites* qu'il avait trouvées dans le torrent. Leurs arrêtes aigues prouvaient qu'elles venaient d'une mine peu éloignée.

— Attends, dit Benito, qui semblait réfléchir depuis quelques minutes en considérant Goliath; ne serais-tu pas un des Smithson, un de ces Américains qu'aux mines on appelle les Goliath?

Peu satisfait de cette découverte de son identité, Tom marmotta cependant une réponse affirmative.

— Qui me garantit la vérité de tes paroles? reprit Benito en fronçant les sourcils. Peut-être cherches-tu à nous attirer dans quelque guet-apens?

— Seigneur!..

— Tu comprends que je ne puis me fier à un drôle de ton espèce.

— Je resterai près de vous, dit Tom après un instant de réflexion. Si j'ai menti, vous pourrez me tuer. Puis j'amènerai ici mon frère Philip. Ce sera encore un otage de plus, et un otage bien sûr, car mon pauvre frère est blessé.

— Où l'as-tu laissé?

— Ici près, dans le bois; c'est pour lui que je voulais un cheval.

— Vraiment!

— Il m'a fallu le porter pendant près de huit milles sur mes épaules.

— Vous vous sauviez donc?

— Oui, murmura Tom d'une voix irritée. Mon frère est grièvement blessé.

Benito lui fit sur la situation de la mine diverses ques-

tions auxquelles le géant répondit d'une manière assez satisfaisante.

— Il faut s'y rendre le plus tôt possible, reprit l'Américain.

— Pourquoi ?

— Nous avons derrière nous une bande de mineurs qui m'ont tout l'air de voyager dans la direction de ma bonanza.

— Les connais-tu ?

— Oh oui ! voilà bientôt quinze jours que je les suis. C'est leur chef, ce Bras d'Acier, que Dieu confonde ! qui a blessé mon frère.

— Bras d'Acier ! s'écria Benito, qui, comme tout le monde, avait entendu parler du fameux gambusino.

— Lui-même, señor, reprit Tom. Il m'a déjà échappé deux fois, mais, par l'enfer, qu'il prenne garde à la troisième !...

— Prenons les devants, alors, dit Benito.

— Ce sera difficile, reprit le géant. Ils s'en apercevront et trouveront moyen de nous dépasser encore.

— Nous marcherons rapidement.

— N'importe. Il n'y a pas un homme dans toute la Californie qui connaisse les chemins comme ce damné Bras d'Acier. Il faudrait trouver un moyen de le forcer de rester en arrière ou de différer son départ.

— Cela me paraît impossible.

— Peut-être y a-t-il un moyen, pourtant ?

— Lequel ?

— Je vais y réfléchir et je vous le dirai ; mais, pour l'amour de Dieu, laissez-moi retourner auprès de mon pauvre frère. Il doit me croire mort ou prisonnier. Vous m'aiderez à le transporter ici. En route, je vous dirai mon moyen.

Benito chercha des yeux les trois cavaliers qui l'accompagnaient quelques instants auparavant. Il ne put les voir, mais il entendit les échos bruyants de leurs voix et de leur gaieté.

Groupés autour d'un brasier, ils faisaient griller sur les charbons ardents des tranches de *cecina* (lanières de viande sèche) qu'ils dévoraient ensuite à belles dents. Assise à côté d'eux, Cypriana prenait sa part du repas et de la conversation. Quant à Rosina, elle était restée auprès de son enfant sur la clairière. Benito ne pouvait la voir.

— Ramon, dit le métis en appelant un des trois hommes, venez avec moi.

Le *vaquero* se leva aussitôt, rajusta les plis de sa ceinture et suivit Benito. Ce dernier relâcha un peu les nœuds du lazo qui emprisonnait les membres de Goliath. Celui-ci put alors, non pas courir, mais marcher de manière à suivre ses compagnons.

— Conduis-moi, dit le métis à l'Américain. Rappelle-toi qu'au premier soupçon de trahison, je t'enfonce mon couteau dans la poitrine. Et toi, Ramon, ne le perds pas de vue. Tue-le comme un chien s'il fait un seul mouvement pour s'enfuir.

Une heure après environ, Ramon revint en courant à la clairière. Il appela Domingo et lui dit quelques mots à voix basse. Celui-ci se hâta de seller son cheval. Il mit ensuite dans une sorte de bissac quelques tranches de cecina et de la farine de maïs. Ramon en fit autant de son côté. Leurs préparatifs terminés, ils remontèrent à cheval.

— Où vas-tu donc, Domingo? demanda Cypriana.

Ramon fit signe à son camarade de se taire.

— Nous allons voir les poissons voler, et les oiseaux nager, répondit Domingo en riant. Sois tranquille, *preciosita de mi alma,* je sérai bientôt de retour.

Puis tous deux s'éloignèrent au galop.

Benito ne revint qu'à la nuit. Il était accompagné de Tom et de Philip. Celui-ci marchait péniblement, appuyé sur le bras de son frère, qui le portait de temps en temps.

Lorsqu'on se remit en route, le lendemain matin à la pointe du jour, Ramon et Domingo n'avaient point reparu.

On mit Philippe sur le cheval le plus doux d'allure et le mieux dressé. Tom Smithson comptait marcher à côté de son frère pour le soutenir au besoin, mais Benito l'en empêcha.

— On reconnaîtrait la trace de vos pieds, lui dit le capataz.

— C'est juste, répondit l'Américain; donnez-moi un cheval alors.

Il enfourcha un malheureux cheval qui pliait sous son poids et se mit auprès de Philip.

On fit ce jour-là une trentaine de milles, malgré les difficultés du terrain. La nuit seule força les voyageurs de s'arrêter.

— Benito, dit Goliath en s'adressant au métis, il est probable que Bras d'Acier aura cherché ce matin à retrouver mes traces et celles de mon frère. Peut-être se sera-t-il douté que je me suis joint à votre bande, et nous aura-t-il suivis. Il vaut mieux que nous ne restions pas ensemble cette nuit, et surtout auprès du même feu.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il viendrait probablement rôder autour de votre campement.

— Eh bien?

— D'abord, il voudra s'emparer de mon frère et de moi.

— Nous vous défendrons.

— Ils sont plus nombreux, et, d'ailleurs, deux de vos hommes vous manquent. Puis, Bras d'Acier pourrait se douter que je vous conduis aux mines.

— En effet... mais... c'est que si je vous laisse seuls...

— Avez-vous peur que nous nous échappions? Vous nous auriez bien vite rattrapés. Vous savez bien dans quel état est mon frère. D'ailleurs, quel intérêt aurais-je à me sauver maintenant? Je ne suis pas capable d'explorer la mine tout seul.

— Allons, soit. Je vous enverrai des vivres par Pepe Nieto, qui restera avec vous. Nous allons chercher un endroit pour votre halte, afin que je sache où vous retrouver.

Les trois hommes s'éloignèrent.

Nieto et Cypriana, restés avec Rosina, commencèrent à s'occuper des préparatifs du souper. Quant à Rosina, elle se promenait autour du campement avec une agitation singulière. Sous l'impression d'un de ces pressentiments inexplicables, que chacun de nous a éprouvés quelquefois dans sa vie, la jeune femme ne pouvait rester en place.

Au moment où, s'écartant du brasier, elle tournait le dos à la lumière rougeâtre des branches amoncelées, un homme parut dans le cercle lumineux tracé par la flamme.

Rosina se retourna. Deux cris de surprise et de joie partirent en même temps.

— Pablo! s'écria la jeune femme.

— Rosina! dit le créole, qui osait à peine en croire ses yeux.

Il la saisit dans ses bras et l'embrassa avec une vive effusion de joie.

— Dieu soit loué ! dit-il enfin. Vous vivez!

Trop émue pour pouvoir parler, la jeune femme restait la tête appuyée sur la poitrine de Bras d'Acier. Il la conduisit doucement près d'une sorte de siége naturel formé par les racines d'un arbre, et s'assit à côté d'elle.

— Que je suis heureux de vous revoir! lui dit-il. L'idée de votre mort empoisonnait ma vie. Que de fois j'ai pleuré en songeant à vous!

— Est-ce bien vrai, Pablo? dit Rosina en fixant ses beaux yeux noirs sur ceux du créole.

— Vous en doutez, Rosina?..

— Vous avez donc toujours quelque affection pour moi?

— Oui, Rosina; une affection bien sincère et bien profonde. Mais qu'êtes-vous donc devenue? Que vous est-il arrivé? Pourquoi cette lettre qui m'a brisé le cœur?.. Et tous ces indices qui faisaient croire à votre mort?.. Votre famille...

— Ma famille me croit morte, Pablo, dit la jeune femme.

— Et vous ne l'avez pas détrompée?

— Plus tard, mon ami. En ce moment, cela m'est impossible... Je vous expliquerai cela plus tard. Mais vous-même, comment vous trouvez-vous ici?

— Depuis trois ans, je parcours la Californie.

— Dans quel but? Seriez-vous donc cet homme dont j'ai si souvent entendu parler, et qu'on appelle Bras d'Acier?

— En effet, Rosina.

— Je l'avais deviné... Vous seul étiez capable de tous ces traits de bravoure et de générosité qu'on m'a si souvent racontés. Que cherchiez-vous donc dans le pays des mines? Quelle était cette femme pour laquelle vous demandiez aide et protection à tous ceux que vous secouriez? Aviez-vous donc appris que je vivais encore, et que je voyageais moi-même dans ces contrées si dangereuses?

Bras d'Acier ne se sentit pas le courage de détruire l'illusion de la jeune femme, en lui révélant la vérité. Il fit une réponse ambiguë, que, dans son exaltation, Rosina interpréta à son avantage.

— Comme vous êtes changé, Pablo! dit-elle en écartant de la main les longs cheveux qui voilaient le front du Mexicain. Ces trois années vous ont vieilli de dix ans. N'importe, vous êtes toujours le même, vous avez toujours vos beaux cheveux et vos yeux si doux et si fiers. Ainsi, c'est moi que vous cherchiez?... Mais comment avez-vous retrouvé mes traces jusqu'ici?

— Le hasard seul a guidé mes pas, répondit le créole.

— Le hasard?

— Oui, Rosina. Pouvais-je prévoir une pareille rencontre... car... Enfin, à votre tour, dites-moi donc comment vous vous trouvez dans ce pays désert, au milieu de cette forêt? Vous n'êtes pas seule, pourtant?

— Oh! non! répondit la jeune femme en baissant la tête pour cacher sa rougeur. Plusieurs personnes m'accompagnent. Elles sont là qui préparent le souper.

— Quelles sont ces personnes, Rosina?

— Vous le saurez plus tard, murmura-t-elle.

Puis, ne pouvant résister plus longtemps aux douloureuses pensées que les questions de Pablo venaient de lui suggérer, elle cacha son visage entre ses deux mains, et se mit à pleurer avec une profonde amertume.

Quoiqu'il n'éprouvât désormais aucun amour pour la jeune créole, Pablo avait toujours conservé une sincère affection pour la compagne de son enfance. A cette affection se joignait encore cette reconnaissance que l'amour d'une femme inspire toujours à l'homme qu'elle aime. Enfin, le sentiment de ses torts envers elle, et les reproches qu'il s'était si souvent adressés, tout se réunissait pour l'émouvoir vivement en faveur de Rosina. Touché de sa douleur, il lui prit affectueusement la main et lui demanda la cause de ses larmes.

Rosina fit signe qu'elle ne pouvait répondre.

— Dites-moi au moins si vous êtes malheureuse, et ce que je puis faire pour vous consoler ou pour diminuer vos chagrins.

La jeune femme pleurait toujours et ne répondait que par des signes de tête négatifs à toutes les suppositions de Bras d'Acier. Enfin, cédant aux élans de sa nature passionnée, elle jeta ses deux bras autour du cou de Pablo, et lui dit d'une voix entrecoupée :

— Emmène-moi, Pablo; au nom du ciel, emmène-moi d'ici!

Comme il allait répondre, l'enfant, qui venait de se réveiller et de quitter son lit de mousse, sortit de dessous les arbustes qui l'abritaient. En voyant pleurer sa mère, il courut à elle et se jeta sur les genoux de la jeune femme. Rosina fit un cri et saisit l'enfant dans ses bras. Elle le contempla un instant avec une de ces expressions de physionomie que nul ne saurait définir. Puis, elle l'enleva de terre

et l'embrassa avec une effusion qui avait quelque chose de si brusque et de si violent, que l'enfant se mit à crier :

— A qui est cet enfant? demanda Pablo, qui s'était levé en même temps que la jeune femme.

Elle baissa les yeux. Une rougeur brûlante couvrit sa figure.

— A moi, dit-elle enfin.

— A vous, Rosina, vous êtes donc mariée? s'écria-t-il avec une sorte de joie que trahissaient sa voix et son regard.

Rosina pâlit, comme si on lui avait enfoncé un poignard dans le cœur.

— Qu'est devenue Berthe de Mareuil? dit-elle en fixant un regard perçant sur le Mexicain. L'avez-vous retrouvée?

Comme il hésitait à répondre, il vit tout à coup un mouvement de terreur sur la physionomie de Rosina. Elle venait d'apercevoir, à cinquante pas tout au plus, Benito, qui arrivait en courant.

— Qu'y a-t-il? demanda Pablo en répondant au regard effrayé de la jeune femme.

— C'est Benito, murmura-t-elle d'une voix brisée... Voyez là-bas dans ce sentier.

— Quel est ce cavalier?

Rosina baissa la tête et ne répondit pas. Seulement son regard se porta sur l'enfant, et se leva ensuite vers Pablo avec une expression indicible de honte, de douleur et de prière.

— Son père? dit le créole à demi voix.

Elle fit signe que oui.

— Ne m'interrogez pas, Pablo, ajouta-t-elle précipitamment. Plaignez-moi, ayez pitié de moi, car je suis bien malheureuse!

— Est-ce que cet homme vous maltraite?

— Oh! non, il est très-bon pour moi; il me comble de soins et de prévenances, mais... tenez, je n'ai pas le temps de vous dire cela aujourd'hui. Plus tard... peut-être; mais aujourd'hui, je vous en conjure, n'ayez pas l'air de me connaître. Qu'il ne sache jamais que vous êtes venu à San-Fernando!

— Pourquoi?

— Je ne puis vous le dire. Qu'il ignore aussi votre vrai nom... Cette précaution est peut-être inutile, mais je vous supplie de l'observer...

— Aurait-il quelque motif de m'en vouloir?

— Vous saurez tout plus tard, mais, de grâce, ne dites pas que vous me connaissez... Trouvez un motif pour justifier votre présence. Dites... Je ne sais pas, moi... ma pauvre tête n'y est plus. Mais vous trouverez un prétexte.

Une seconde après, Benito arrivait auprès des deux jeunes gens.

Ses sourcils froncés et ses traits contractés révélaient assez sa colère et sa jalousie. Il se mit entre le créole et Rosina.

— Quel est cet homme? demanda-t-il à la jeune femme, que veut-il?

— Cet *homme* est un *caballero,* señor, répondit Bras d'Acier d'un ton froid et hautain.

Benito haussa les épaules.

— Que venez-vous chercher ici?

— Deux assassins.

— Capa de Dios, señor, est-ce une insulte? s'écria le métis en portant la main à la poignée de son machete.

— Nullement. Il ne s'agit ni de vous ni de ceux de votre bande. Je parle de deux brigands américains.

— Je n'ai pas d'Américains dans ma bande.

— Cependant...

— D'ailleurs, qui êtes-vous?

— On m'appelle Bras d'Acier.

— Ah! fit d'un ton surpris Benito, qui, d'après le récit des prouesses du célèbre gambusino, s'attendait à voir un tout autre homme que ce créole à la taille mince et souple... et que vous ont fait ces hommes que vous poursuivez?

— Ils ont assassiné un de mes compagnons et tiré plusieurs fois sur moi.

— Je ne connais pas ces hommes, et je ne les ai pas vus.

— J'ai pourtant suivi leurs traces jusqu'à votre dernier campement.

— Ils y seront venus après notre départ.

Pablo secoua la tête d'un air de doute.

— Combien avez-vous de personnes dans votre bande? demanda-t-il.

— Trois hommes et deux femmes.

— Où sont les hommes?

— Un d'eux est là près de ce feu dont vous apercevez la lueur à travers ces arbres. Il prépare le souper. Les deux

autres ramassent du bois pour la nuit. Leurs chevaux paissent à deux pas d'ici.

— Je crois bien, cependant, que ces deux Américains ont rejoint votre bande, reprit Bras d'Acier. Il faut que je m'assure...

— Oseriez-vous mettre en doute la parole d'un caballero comme moi? s'écria Benito, qui trouvait naturellement plus facile de soutenir une querelle qu'une explication. Si ma voix ne suffit pas à convaincre Votre Seigneurie, mon machete sera peut-être plus heureux.

Le regard méprisant que Pablo laissa tomber sur le métis semblait si bien exprimer à ce dernier la distance qui existait entre eux, que Benito bondit de rage.

— *Valga me Dios!* s'écria-t-il, en tirant son machete.

— Benito! dit la jeune femme en cherchant à le retenir.

Il la repoussa durement.

Un éclair passa dans les yeux de Pablo. Il fit un pas vers le métis, mais un regard suppliant de Rosina le retint.

— En vous demandant si vous avez vu ces deux brigands américains qu'on appelle les Goliath, reprit le créole, je ne fais qu'user du droit qu'ont tous les honnêtes gens de questionner en pareille circonstance les personnes qu'ils rencontrent. Aujourd'hui, c'est moi que ces bandits attaquent; demain, ce sera peut-être vous.

— Encore une fois, je ne les ai pas vus.

— C'est bien, dit Pablo, qui eut pitié de l'inquiétude et des transes de Rosina. Je me retire. Que Dieu protége la señora et lui donne un heureux voyage!

— Merci, señor caballero, murmura la jeune femme d'une voix émue, merci de votre bonté!

Elle eût donné tout au monde pour glisser quelques mots à Bras d'Acier; mais, au premier mouvement qu'elle fit pour s'approcher du créole, elle rencontra le regard dur et jaloux de Benito.

Bras d'Acier salua Benito avec une politesse hautaine qui fit bouillir le sang du métis. Un instant après, il avait disparu dans l'épaisseur du bois.

— Que tous les démons de l'enfer te tordent le cou, Espagnol maudit! s'écria Benito en montrant le poing au cavalier qui s'éloignait... retourne à ton camp, va!.. Tu y trouveras de mes nouvelles.

— Que veux-tu dire, Benito? demanda Rosina.

— Rien que tu aies besoin de savoir, répondit-il durement. Cet étranger t'a-t-il donc promis quelque chose pour lui livrer mes secrets?

— Benito!

— Caramba! tu causais avec lui d'un air si animé!.. Est-ce parce qu'il a la peau un peu plus blanche que moi qu'il te plaît déjà, ce fils de l'enfer?

Tandis que le métis, exaspéré par la dédaigneuse indifférence du créole, épanchait sa colère en faisant une scène de jalousie à sa pauvre femme, Pablo retournait vers ses compagnons.

La rencontre soudaine et inespérée de Rosina l'avait bouleversé. Elle lui enlevait le remords incessant qui, depuis si longtemps, tourmentait ses jours et ses nuits. Il avait hâte de raconter cette heureuse découverte à madame Vandeilles, car il savait que celle-ci se reprochait presque autant que lui-même la mort de la pauvre Rosina.

— Quelle joie, quel soulagement pour Berthe! se disait-il, en marchant avec rapidité. Comme ses beaux yeux vont se lever vers le ciel!.. Si nous nous trouvons seuls, peut-être me serrera-t-elle la main pour me remercier de cette bonne nouvelle.

Les deux camps étant fort éloignés l'un de l'autre, il fut obligé de marcher toute la nuit pour rejoindre ses compagnons.

En arrivant à l'endroit désigné pour la halte, il fut étonné de trouver tout le monde sur pied. Le soleil n'étant pas encore levé, il se demanda d'où venait cet empressement inusité. Une vague inquiétude lui traversa le cœur, et lui fit instinctivement hâter le pas. Bientôt il crut remarquer un air de consternation sur les visages de deux de ses compagnons qu'il apercevait déjà, et qu'éclairait la flamme du brasier. Il chercha des yeux madame Vandeilles, et ne la vit pas. En deux bonds, il fut au milieu du cercle. Bucolick courut à lui. La figure de l'honnête Irlandais était bouleversée.

XI

— On a enlevé madame Vandeilles, dit Bucolick d'une voix étranglée par l'émotion.

Pablo ne répondit rien. Il concentrait toutes ses forces pour cacher sa douleur aux yeux qui l'observaient.

Vandeilles surtout ne le quittait pas du regard. Pablo fut sublime d'énergie. Son effrayante pâleur aurait pu seule le trahir, mais la lueur vacillante du brasier empêchait de la remarquer.

— Comment cela est-il arrivé? demanda-t-il d'une voix presque calme.

— Voici comment, dit Ribonneau, toujours prêt à prendre la parole...

— Laissez donc parler Bucolick, interrompit Craddle. C'était lui qui se trouvait à côté de la jeune dame. Il sait mieux que personne ce qui s'est passé, et il le racontera plus simplement.

— Qu'entendez-vous par là? s'écria le Marseillais d'un ton mécontent.

— Que vous nous racontez à tout moment un tas d'histoires dont nous ne croyons pas un mot.

— Est-ce à dire que je suis un menteur? s'écria Ribonneau.

Tandis que le Provençal et l'Américain se disputaient en criant, Pablo s'éloigna de quelques pas avec Bucolick.

— Parle maintenant, dit-il à ce dernier en s'asseyant à terre, la figure cachée entre ses deux mains.

— Il n'y a pas de ma faute, je vous jure, dit l'honnête Irlandais, qui tremblait comme une feuille. Et pourtant je donnerais ma vie pour que cela ne fût pas arrivé.

— Raconte-moi tout.

— Eh bien, don Pablo, en cheminant dans le bois, nous avons vu passer une bande de chevaux sauvages, de *mustangs*, comme les appelait ce pauvre Mundiaz. Il y avait une belle jument baie qui traînait un lazo et qui ne pouvait galoper bien vite. Tout le monde s'est lancé après ce cheval,

excepté madame Vandeilles. Alors, moi, je suis resté pour veiller sur elle, comme je vous l'avais promis en partant. Nous marchions au pas à côté l'un de l'autre. Tout à coup j'aperçois, à deux cents pas dans le bois, un cerf qui semblait brouter des feuilles d'arbre. C'est-à-dire, je ne voyais pas le cerf, mais je voyais sa tête qui passait à travers les arbres. Il avait des bois superbes. Je me glisse à plat-ventre pour m'approcher de l'animal. Il ne bouge pas d'abord. Au moment où je vais pour l'ajuster, il s'éloigne de quelques pas. Naturellement, je le suis. Il fait le même manége cinq ou six fois; enfin, cela me paraît suspect. Je cours dessus, mon fusil à la main. Il disparaît encore. J'arrive à l'endroit où il était... Je cherche... je trouve des pieds d'homme... puis tout à coup j'aperçois, sur une touffe de mimosas, une tête de cerf... mais une tête séparée du corps de l'animal... Alors je me doute d'un piége. Je songe à madame Vandeilles; je cours comme un fou à l'endroit où je l'avais laissée... Rien... Je regarde; je cherche partout... je l'appelle... Rien... J'étais fou, Bras d'Acier, fou de désespoir, que mes oreilles en tintaient et que mes dents claquaient comme si j'avais eu la fièvre!.. Je me roulais sur la terre en criant de rage!.. Enfin je me suis levé. J'ai recommencé mes recherches. J'ai trouvé les pieds de deux hommes.

— Les as-tu reconnus?

— Non, dit Bucolick. Il faisait déjà bien sombre; seulement, je puis vous garantir que ces empreintes sont beaucoup plus petites que celles des Goliath. Vandeilles et les autres sont arrivés. Nous avons recommencé nos recherches avec des branches enflammées. Tout le monde l'aimait tant, cette pauvre dame... Craddle lui-même, qui est dur comme une pierre à fusil, eh bien! il en était tout bouleversé. Tout ce que nous avons pu voir, c'est que les deux hommes étaient montés à cheval à cinq cents pas d'ici. Ils avaient sans doute emporté madame Vandeilles jusque-là. Tenez, voilà Craddle et José, qui vous diront comme moi que nous ne nous sommes pas couchés.

— Il faut la retrouver, dit Pablo. Je ne te fais pas de reproche, Bucolick, car je vois combien tu es malheureux en ce moment... Dans une heure, il fera jour, dit-il en élevant la voix pour s'adresser aux autres mineurs qui étaient venus peu à peu se grouper autour de lui. Reposez-vous un peu jusque-là. Nous aurons probablement une rude journée.

— Et vous, don Pablo?

— Vous savez bien que moi je n'ai pas besoin de sommeil. Aux premiers rayons de soleil, je vous réveillerai tous.

— Je vous tiendrai compagnie, Pablo, dit Vandeilles. Il me serait impossible de fermer l'œil dans l'état d'inquiétude où je suis... La pauvre Berthe!.. où est-elle en ce moment?.. Qui l'a enlevée? Dans quel but? Ah! c'est à en devenir fou!

Pablo ne lui répondit pas. Il s'assit au pied d'un arbre, la carabine entre ses genoux, appuya le front sur ses deux mains, et resta ainsi jusqu'au lever du soleil.

Quant à Vandeilles, vaincu par la fatigue, il avait fini par s'endormir.

Dès que les premiers rayons du soleil eurent jeté quelque lumière sur la cime des forêts, Pablo réveilla ses compagnons.

Un quart d'heure après, les mineurs, divisés deux par deux, commençaient leurs recherches. Sous la direction de Bras d'Acier, qui leur inspirait une aveugle confiance, ils se croyaient certains de réussir. Il se fût agi de découvrir un filon d'or pur, que ces braves gens n'auraient pu mettre plus de zèle et de soin à leur exploration. La beauté, le courage et la résignation de Berthe avaient fait sur ces hommes à demi sauvages une vive impression. Tous la respectaient et l'aimaient. C'eût été pour eux une grande honte et un profond chagrin de ne pas retrouver leur compagne de route.

Nous ne raconterons pas ici les divers incidents de cette poursuite. Comment, en effet, pourrions-nous entrer, sans ennuyer le lecteur, dans tous les détails nécessaires pour expliquer, pour faire comprendre les émotions profondes, les cris de joie et les cris de désappointement auxquels donnaient lieu les détails en apparence les plus futiles. Une branche cassée, une tige d'herbe foulée, un caillou dont le côté humide se trouvait en l'air, au lieu d'être encore enfoui dans la terre, une flaque d'eau plus ou moins trouble que sa voisine, et mille autres observations de ce genre, trop minutieuses pour que nous en puissions parler, voilà quels étaient les seuls renseignements sur lesquels devaient se guider les amis de madame Vandeilles.

La jeune femme avait été enlevée le mercredi soir, c'est-à-dire le lendemain du jour où Pablo l'avait sauvée en tuant le grizly.

Le premier jour de recherches, le jeudi, se passa sans incident. Tout en perdant fréquemment les traces, on finissait

toujours par les retrouver. Dans la nuit du jeudi au vendredi, les voyageurs furent réveillés par un bruit sourd et menaçant. On eût dit le mugissement lointain de la tempête à travers une immense forêt, ou la voix affaiblie de l'Océan.

A partir de ce moment, jusqu'au lever du soleil, les mineurs entendirent passer près d'eux, dans le bois, des bandes d'animaux qui se dirigeaient du sud-ouest au nord-est. Comme tous suivaient à peu près la même direction, c'est-à-dire du côté opposé au bruit inexplicable qu'on venait d'entendre, il était probable que ces animaux fuyaient devant quelque danger dont les mineurs ne pouvaient encore deviner la cause.

Dès qu'il fit assez clair pour qu'on distinguât quelque chose à terre, les compagnons de Pablo recommencèrent leur pénible exploration.

Vers dix heures du matin, ils arrivèrent aux terrains marécageux qu'ils avaient côtoyés deux jours auparavant. Par malheur, aux abords mêmes de ce marécage, il se trouva un endroit où les pieds des chevaux des ravisseurs se confondaient complétement avec ceux d'une troupe de *mustangs* Plusieurs pouces d'eau couvrant le sol, cela contribuait encore à rendre les recherches plus difficiles. A partir de cet endroit, les *rastreadores* ne purent retrouver d'indices certains.

Depuis plusieurs heures, les pauvres gens marchaient le corps plié en deux et le front courbé vers la terre. Ils n'avaient encore rien mangé de la journée. Leurs forces étaient à bout. Le découragement leur enleva le reste d'énergie qui les soutenait seul depuis quelque temps. Ils se laissèrent tomber à terre au pied d'un arbre et déclarèrent qu'ils ne pouvaient aller plus loin.

Jusque-là, Pablo avait laissé travailler ses compagnons. Il s'était contenté de les aider chaque fois qu'il les voyait rester quelque temps sans retrouver les traces. Le créole s'était prudemment ménagé. Dès qu'il vit ses amis à bout de forces, il continua tout seul ses recherches. Pendant près de trois heures, il fouilla inutilement les abords de l'immense marécage, les roseaux et les îlots de verdure. Rien, toujours rien.

Pâle et sombre, les yeux ardents et les traits contractés, Pablo marchait toujours, le front courbé à terre.

Après avoir réparé leurs forces par un peu de nourriture

et par deux heures de repos, les mineurs rejoignirent Bras d'Acier. Sachant qu'il serait superflu de chercher après lui, ils marchèrent en droite ligne, et ne tardèrent pas à le rattraper. Pablo n'avait encore rien trouvé.

Un peu avant le coucher du soleil, ils découvrirent des terrains inondés qui s'étendaient à perte de vue devant eux.

— La Birds's-river (rivière des Oiseaux) est débordée, s'écria José. Brute que je suis de ne pas l'avoir deviné plus tôt. Voilà d'où venait le bruit que nous avons entendu cette nuit.

Au bout d'une autre demi-heure de marche, il devint évident que José avait raison. La Birds's-river couvrait de ses eaux fangeuses un immense espace de terrain. Sans les cimes de quelques arbres qui se dressaient au-dessus des ondes, et le remous violent des eaux, on aurait cru qu'un lac immense fermait le passage aux voyageurs.

— Mon Dieu, mon Dieu! dit José en levant les yeux au ciel, ayez pitié de cette pauvre dame!

Pablo voulut voir s'il était possible à un cavalier de traverser la rivière débordée. Il prit un des chevaux et le força d'entrer dans l'eau. Le pauvre animal ne tarda pas à trébucher contre les racines d'arbre et les troncs d'arbustes renversés et cachés par l'inondation. Il s'abattait à chaque instant. Bientôt il perdit pied et faillit être entraîné par le courant avec son cavalier. Bras d'Acier fut obligé de revenir sur ses pas.

Vingt fois, Pablo renouvela cette tentative. Vingt fois, elle eut le même résultat. L'entreprise était d'autant plus insensée que la rivière roulait dans ses eaux rapides des troncs d'arbre et des débris de tout genre qui auraient renversé l'imprudent cavalier. Entraîné par le courant, il n'eût pu éviter une de ces masses mouvantes que pour en rencontrer une autre.

— Alors, je passerai à la nage, dit Bras d'Acier en commençant à se déshabiller.

— Don Pablo, s'écria Craddle, laissez-moi vous faire une observation.

— Parlez.

— Vous allez vous exposer à une mort certaine, et sans motif raisonnable... Ecoutez-moi donc... Qui vous dit que les ravisseurs de madame Vandeilles sont de l'autre côté de la rivière?

— C'est probable, du moins.

— Non pas. D'abord, il se peut que ces brigands aient été surpris par l'inondation, car vous savez que ces crues d'eau provenant des torrents des montagnes se produisent avec une rapidité extraordinaire.

— En effet.

— Peut-être ont-ils traversé la rivière auparavant ; mais, alors ils sont en sûreté sur l'autre bord et bien loin de nous maintenant...

— Oh! nous les retrouverons néanmoins, fit Pablo.

— Ou bien encore, et c'est le plus probable, ils ont été forcés de rebrousser chemin. Traverser les terrains inondés ne servirait donc qu'à nous éloigner de madame Vandeilles.

— Tu as raison, dit Pablo, je vais suivre une ligne parallèle à la rivière en dehors de l'eau. S'ils sont revenus sur leurs pas, je trouverai bien le retour. Attendez-moi tous ici et reposez-vous pendant ce temps-là.

— Et vous, Pablo ?

— Moi, je ne suis pas fatigué. Tenez, reprenez ce cheval.

Au bout d'une heure environ, Bras d'Acier découvrit enfin ce qu'il cherchait, c'est-à-dire les traces des deux cavaliers. Il les suivit quelques instants et s'assura qu'elles se dirigeaient en sens contraire à l'inondation et retournaient à peu près vers leur point de départ. Il courut annoncer à ses compagnons cette bonne nouvelle, qui leur rendit toute leur ardeur.

Les ravisseurs croyaient sans doute avoir complétement dépisté ceux qui auraient voulu les rejoindre, car ils ne prenaient plus aucune précaution pour dissimuler leurs traces. On les suivait facilement. Soutenus par l'espoir de retrouver madame Vandeilles, les mineurs avançaient rapidement sous la conduite de Bras d'Acier. Bien qu'il fût à pied, Pablo marchait avec une telle rapidité que ses compagnons à cheval pouvaient à peine le suivre.

XII

Pendant trois jours, les mineurs avancèrent ainsi à marche forcée. Le troisième jour, les traces des deux cavaliers se mêlèrent à celles de plusieurs autres individus. Pablo examina longtemps ces dernières empreintes.

— Je les reconnais, dit-il. Ce sont les *pieds* que j'avais rencontrés non loin de notre campement, mardi dernier, et dont je vous avais parlé... Les ravisseurs de madame Vandeilles faisaient-ils donc partie de cette bande?

Il tomba dans une profonde rêverie. Il songeait à Rosina et se demandait si la jeune femme était pour quelque chose dans l'enlèvement de sa rivale.

— En route, dit-il enfin. Nous sommes maintenant bien certains d'avoir suivi la bonne piste. A tout prix, il faut rejoindre la caravane qui nous précède.

Quoique brisés de fatigue, les mineurs se remirent courageusement en marche. Dès le soir, on s'aperçut que l'autre caravane avançait aussi à marche forcée. Il était facile de s'en convaincre à la distance qui séparait les divers endroits où elle avait fait halte et allumé du feu.

Les forces humaines ont des bornes, et les mineurs durent encore une fois s'arrêter pour prendre un peu de repos. Malgré l'incroyable résistance à la fatigue des chevaux californiens, les pauvres mustangs étaient sur les dents, *despeados,* comme on dit en Californie. Le fouet et l'éperon parvenaient à peine à leur faire presser le pas.

Bras d'Acier jeta un regard de désespoir sur ses compagnons, qui venaient de s'étendre autour du feu. Malgré son impatience, il comprenait que ces malheureux étaient hors d'état de continuer plus longtemps.

Ribonneau surtout et le pauvre José étaient littéralement *forcés.*

Quant à Pablo, la fièvre qui empourprait ses joues, d'habitude si pâles, et qui précipitait les battements de son cœur,

soutenait de son feu dévorant cette puissante et nerveuse organisation.

— Je pars en avant, dit-il enfin. Vous me suivrez dès que cela vous sera possible. Je laisserai des marques pour vous indiquer ma route. Adieu, mes amis, à bientôt.

Il leur serra la main et s'éloigna de ce pas ferme et élastique particulier aux Indiens, qui peuvent, grâce à lui, parcourir d'énormes distances avec une incroyable rapidité.

Pendant deux jours, Pablo suivit les traces de la caravane de Benito. Malgré toutes ses investigations, il lui fut impossible de trouver un indice qui lui révélât la présence de Berthe. Il rencontra deux ou trois fois des pieds qu'il reconnut pour ceux des Goliath, mais ces derniers semblaient marcher en avant de la caravane.

Une autre chose qui faisait encore supposer que les Américains ne voyageaient pas de concert avec les compagnons de Rosina, c'est que leurs haltes de nuit étaient toujours séparées. En ce moment du reste, Bras d'Acier songeait à peine à ses ennemis. Toutes ses pensées étaient concentrées sur madame Vandeilles.

Il rencontra beaucoup de gibier sur sa route. Des animaux sauvages de tout genre passaient à côté de lui. Il vit aussi plusieurs bandes de chevaux sauvages. Tous ces animaux se dirigeaient dans un sens inverse à celui que suivait Bras d'Acier. Pablo supposa qu'ils regagnaient les environs de la Birds's-river, dont l'inondation les avait chassés quelques jours auparavant. Il y avait cependant dans l'allure de ces animaux et dans la rapidité effarée de leur course quelque chose que Pablo ne pouvait s'expliquer. Cette fois encore on eût dit qu'ils fuyaient devant quelque danger. Un soir enfin, Pablo rencontra un sanglier à demi mort, dans le corps duquel étaient encore plantés les tronçons de plusieurs flèches.

— Quelque parti d'Indiens serait-il en chasse de ce côté? se demanda Pablo avec inquiétude.

Malgré l'épuisement de ses forces, il précipita encore sa marche. Vers le soir du sixième jour, Bras d'Acier aperçut enfin un feu qui flambait à travers les arbres; son cœur battit avec violence. Il se dirigea promptement de ce côté, en ayant soin de se tenir dans l'ombre. Arrivé à cinquante pas du brasier, il se cacha dans le fourré.

Autour du feu étaient couchées ou assises six personnes,

parmi lesquelles Bras d'Acier reconnut aisément Rosina et Benito. Les autres étaient Cypriana, Pepe Nieto et Domingo Salazar. Du côté opposé à Bras d'Acier, une sorte de haute barricade, formée de pieux et de claies en feuillage, protégeait le campement. Elle empêchait en même temps la lumière du foyer de se projeter dans cette direction.

En dehors de cette barricade, se tenait Ramon Cazillas, qui semblait être de faction. De temps en temps, ce dernier passait la tête par-dessus la haie improvisée et jetait un regard d'envie sur les tranches de *tasajo* qui cuisaient sur les charbons.

Bras d'Acier avait déjà remarqué que la distance entre cette halte et celle de la veille était beaucoup moindre que celle qui existait entre les deux haltes précédentes. Les précautions inusitées prises pour le campement achevèrent de prouver au gambusino que les campagnons de Rosina redoutaient quelque danger.

— Ils auront sans doute rencontré quelques traces d'Indiens, se dit Pablo.

Mais cette idée ne fit que traverser son cerveau. Toutes ses pensées se concentraient sur un seul point : l'absence de madame Vandeilles. Jusque-là, il s'était presque regardé comme certain de trouver Berthe au milieu de la bande de Benito. Maintenant, il lui fallait renoncer à cet espoir, et retomber dans de nouvelles incertitudes.

Depuis huit jours, Bras d'Acier n'avait pas fermé les yeux. Pendant ce temps, il avait marché presque constamment, et presque toujours dans une position horriblement fatigante, c'est-à-dire le corps plié en deux et la tête penchée à terre. La fièvre, qui seule le soutenait, lui avait complétement ôté l'appétit, de sorte que, depuis quatre ou cinq jours, il avait à peine mangé quelques bouchées de biscuit.

Quelque grande que fût l'excitation de Pablo, et malgré son habitude à supporter des fatigues presque surhumaines, ses forces étaient enfin épuisées. Jusque-là, l'espérance de trouver madame Vandeilles au bivouac de Benito avait encore rendu quelque énergie au créole, mais cette énergie factice tomba tout à coup sous le poids de la déception qu'il rencontrait.

Une sorte de torpeur s'empara insensiblement de tous ses membres. Ses tempes battirent avec violence. Des bourdonnements inouïs martelèrent son cerveau ; ses idées devinrent

plus confuses et plus pénibles. En vain essaya-t-il de se lever et de lutter contre la maladie par laquelle il se sentait envahir. En vain, ne pouvant déjà plus marcher, se traîna-t-il, en rampant, autour du bivouac pour tâcher de découvrir quelques traces, quelque renseignement qui pussent le guider et lui faire découvrir le sort de la jeune femme. Sa tête se perdait peu à peu.

— Mon Dieu, mon Dieu! murmura-t-il en pressant convulsivement son front brûlant entre ses deux mains déchirées. Mon Dieu! ayez pitié de moi. Laissez-moi mes forces et ma raison, ne fût-ce que pour quelques heures!..... Je ne veux pas succomber... non... non... J'ai besoin de vivre encore... je veux savoir ce qu'elle est devenue, et la sauver.

Vains efforts! Lutte impuissante de la volonté contre le mal.

Une heure après son arrivée auprès du bivouac, Pablo gisait étendu sur le sol. Par suite de la lutte suprême que cette admirable nature soutenait encore pour conserver sa raison, le malheureux, en proie à de cruelles douleurs, passait tout à coup d'un délire épouvantable à une sorte d'affaissement qui en faisait presque un cadavre. Ce qu'il y avait de plus affreux dans sa situation, c'est que, durant ses intervalles lucides, il sentait le délire le gagner peu à peu.

L'homme n'a pas été créé pour vivre seul. Lorsqu'il est malade surtout, son instinct naturel le porte à réclamer le secours et la présence de ses semblables. Dans certaines circonstances, il se livrerait à son plus cruel ennemi plutôt que de rester seul et sans appui contre sa douleur.

Par suite de l'affaiblissement de ses facultés, Pablo éprouva un moment le désir ou plutôt l'impulsion instinctive de se traîner auprès du bivouac et d'y demander du secours.

Se montrer à Benito, cependant, c'était avertir ce dernier qu'on le soupçonnait d'avoir enlevé madame Vandeilles; c'était le mettre sur ses gardes et lui donner le moyen de faire disparaître la jeune femme, peut-être par un nouveau crime.

Dans son état d'anéantissement, Pablo ne pouvait pas faire ce raisonnement, mais il en avait, il en ressentait pour ainsi dire la perception confuse. La conclusion surtout restait toujours présente à sa raison chancelante, comme l'idée fixe qui s'est établie dans la cervelle d'un homme ivre; alors il se cramponnait au tronc d'arbre près duquel il était tombé,

et se roidissait contre le désir de réclamer le secours de ses semblables, que lui suggérait la nature humaine.

Au bout de quelques heures de cette lutte affreuse, Pablo perdit complétement l'usage de ses sens.

Lorsqu'il revint à lui, lorsque ses yeux purent distinguer quelque chose, et sa raison s'en rendre compte, il aperçut, à ses côtés, ses compagnons de voyage. La première pensée de Pablo fut pour Berthe. Au milieu de ce demi-sommeil dans lequel flottait encore son esprit affaibli, il ouvrit la bouche pour demander ce qu'était devenue la jeune femme; mais, en même temps, une vague idée du mystère dont il devait entourer son amour surgit aussi dans son cerveau. Tandis que le pauvre malade flottait entre ces deux pensées encore confuses, Bucolick vint remplacer Ribonneau, qui tenait la tête de Pablo sur ses genoux.

Pendant ce temps Vandeilles frottait les jambes du malade avec des morceaux de drap que Craddle chauffait à mesure devant un énorme brasier.

— Bucolick! murmura Bras d'Acier à demi voix.

— Dieu soit béni! s'écria l'honnête Irlandais avec un mouvement de joie qui faillit faire retomber à terre la tête du créole. Il m'a reconnu!.. Hourra!.. hourra! mes amis!

Tous s'approchèrent avec des marques de la joie la plus profonde.

— Je vous disais bien que ce verre de wiskey lui remettrait le *cœur au ventre,* reprit Bucolick; il n'y a rien comme cela, voyez-vous! Je vais lui en faire avaler un autre.

— Garde-t'en bien! s'écria Ribonneau.

— Allons donc! fit l'Irlandais, vous allez voir.

— Bucolick, dit encore Bras d'Acier au moment où l'Irlandais présentait aux lèvres du malade un flacon rempli de wiskey, l'a-t-on retrouvée?

Bucolick fit tristement un signe négatif.

— Mon Dieu, mon Dieu! murmura Pablo, dont les yeux se fermèrent de nouveau.

Cette fois, pourtant, il reprit connaissance assez promptement.

A peine eut-il conscience de ses mouvements qu'il saisit le flacon de wiskey que Bucolick lui tenait sous les narines depuis cinq minutes. Il en but une ample gorgée.

— Prenez garde, Bucolick! s'écria Vandeilles. Il y a de quoi tuer un malade.

— Jamais, répondit Bucolick. Le wiskey est l'ami de l'homme.

En ce moment pourtant, l'*ami de l'homme*, comme l'appelait poétiquement l'Irlandais, brûlait horriblement la poitrine du créole. Telle était la souffrance qu'endurait Pablo, que de grosses gouttes de sueur perlaient sur son visage contracté. L'énergique breuvage ranima néanmoins pour un moment les forces du créole.

— Aide-moi à me lever, dit-il à Bucolick.

On le mit sur ses pieds, mais il chancela comme un homme ivre.

— Appuyez-moi contre un arbre, reprit-il.

— Mais, don Pablo... dit José.

— Appuyez-moi contre un arbre, répéta le créole entre ses dents serrées.

On lui obéit.

— Le wiskey? dit-il.

Vandeilles et Ribonneau s'interposèrent encore. Il ne répondit pas à leurs observations, car il n'en avait pas la force, mais il répéta de sa voix creuse et morne :

— Du wiskey!

Bucolick lui tendit la gourde, mais, cette fois, à contrecœur.

Pablo but silencieusement. Tout son corps tremblait. La sueur ruisselait sur son visage.

— Il y avait des hommes là, reprit-il; que sont-ils devenus?

— Ils sont partis, répondit Vandeilles.

— Quand?

— Hier matin, je suppose, reprit José, car les cendres de leur feu étaient encore chaudes quand nous sommes arrivés hier au soir.

— Hier?

— Oui, don Pablo. Voilà quinze heures au moins que nous sommes là près de vous.

— Ah! fit Pablo... Et madame Vandeilles?

— Nous n'avons rien découvert.

— Vous êtes sans doute reposés maintenant?

— Un peu.

— Alors, en route.

— En route... et vous?

— Qu'on me mette sur un cheval.

— Vous ne pourrez jamais vous y tenir.

— Alors, qu'on m'y attache.

Toutes les représentations de ses amis se brisèrent contre la volonté du gambusino. On le mit sur le cheval de madame Vandeilles.

Pablo faisait pitié à voir. Peu à peu, cependant, son énergie reprit le dessus. La volonté vainquit encore une fois la nature. Au bout de trois milles, il se tenait en selle sans le secours de personne, et pouvait parler à ses compagnons. Lorsqu'on fit halte à la brune, on enveloppa le créole de manteaux et de couvertures et il dormit un peu. Le lendemain il allait beaucoup mieux. On se mit en route à la pointe du jour.

Vers deux heures de l'après midi, Craddle et José, qui marchaient en tête, s'arrêtèrent tout à coup.

Une troupe d'hommes venait de paraître devant eux au détour du sentier.

— Qui vive? cria José.

— *Gente de paz,* répondit Benito.

Bras d'Acier reconnut la voix du *capataz*. Il redressa brusquement son corps affaissé sur sa selle et lança sa jument en avant.

— Laissez-moi leur parler, dit-il à ses amis.

Au même instant, toute la bande de Benito sortit du bois. Pablo reconnut les deux Goliath parmi les compagnons du métis.

A la vue du créole, les deux bandits portèrent la main sur leurs carabines.

— Ordonnez à ces hommes de se tenir tranquilles, dit Bras d'Acier s'adressant au métis et désignant les Américains. J'ai à vous parler.

— Que voulez-vous? demanda Benito après avoir fait un signe d'intelligence aux Goliath.

Les deux bandes étaient égales en nombre. Chacune comprenait six hommes; seulement, les compagnons de Pablo étaient mieux armés, et cela fit réfléchir le métis.

— Deux de vos hommes ont enlevé une jeune femme qui faisait partie de notre troupe, dit Pablo... la femme de Monsieur, ajouta-t-il, en désignant Vandeilles.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, répliqua Benito en haussant les épaules.

— Je suis certain de ce que j'avance, reprit Bras d'Acier.

— Quelle preuve en avez-vous?

Toujours calme et froid en apparence, mais les yeux étincelants sur son visage de marbre, Pablo expliqua les divers motifs sur lesquels il basait ses soupçons.

Le métis haussa de nouveau les épaules.

— Pourquoi aurais-je enlevé cette jeune femme? dit-il, qu'en aurais-je fait?.. Vous voyez bien d'ailleurs qu'elle n'est pas avec nous, et cependant vous nous avez pris à l'improviste.

— Les pieds des chevaux de ses ravisseurs nous ont conduits jusqu'à votre dernier campement, s'écria Vandeilles.

— Qu'est-ce que cela prouve? Ces hommes suivent la même route que nous, voilà tout. Du reste, puisque vous avez suivi leurs traces depuis si longtemps, vous devez être à même de les reconnaître. Voici tous nos chevaux; les marques de leurs pieds sont encore toutes fraîches dans ce sentier... Voyez si vous retrouvez celles que vous avez si soigneusement observées.

Pablo fit un mouvement pour aller vérifier le fait, mais José le retint.

— Ce n'est pas la peine, dit-il à Bras d'Acier, je viens d'y regarder... Cet homme a raison.

— N'importe, dit Pablo, je veux vérifier la chose moi-même.

Tandis qu'il cherchait sur le sol du sentier les empreintes laissées par les chevaux, une discussion très-vive s'engageait entre Vandeilles et Benito.

Cédant à sa violence naturelle, le Français arma son revolver. Les compagnons de Benito apprêtèrent aussitôt leurs lazos.

— Bras d'Acier, s'écria Craddle.

Le créole accourut et se jeta entre les deux adversaires.

— Eh bien, señor? dit Benito à Bras d'Acier.

— Je ne retrouve pas les traces, répondit Pablo.

— Vous voyez bien.

— Un mot encore, reprit Bras d'Acier... Comment ces deux hommes (il désignait les Goliath) se trouvent-ils dans votre bande? Vous m'aviez juré que vous ne les aviez pas vus.

— Ceci est la vérité, répondit effrontément Benito. Ils ne se sont joints à moi que plus tard.

— Et vous les avez accueillis, sachant que vous aviez affaire à des assassins?

— Caramba! señor, vous ne savez donc pas dans quelle position nous nous trouvons?.. Il y a devant nous une bande d'Indiens de plus de deux cents hommes.

— Vous les avez vus?

— Non, Dieu merci, sans quoi je ne serais pas ici à causer avec Votre Seigneurie, mais nous avons vu leurs traces, et c'est ce qui nous a forcés de rebrousser chemin. D'un moment à l'autre, ces coquins peuvent nous tomber sur le dos, et deux carabines comme celles des Goliath ne sont pas à dédaigner en pareille circonstance.

Eu égard aux mœurs exceptionnelles des *placeres,* il n'y avait rien à répondre à cela.

— Tenez, don Pablo, reprit le métis, soyez raisonnable. Nous voici douze hommes bien armés. En restant unis, nous pouvons aisément résister à toute une bande d'Apaches... Si nous nous séparons, au contraire, il y a toutes les chances du monde pour que nous soyons écrasés l'un après l'autre. Réunissons nos forces et restons ensemble jusqu'à ce que nous ayons esquivé le danger auquel nous sommes exposés en ce moment. Une fois hors de péril, nous reprendrons chacun notre route. Si vous avez quelque affaire à régler avec les Goliath, vous pourrez alors vous expliquer tous les trois.

Pablo resta un instant silencieux.

Au fond, la proposition de Benito était raisonnable. Divers indices qu'il serait trop long de rapporter ici avaient déjà fait supposer à Bras d'Acier qu'une bande d'Indiens devait en effet se trouver en chasse dans les environs.

— Il faut que je consulte mes compagnons, dit enfin le créole.

— C'est tout naturel, répondit Benito.

Les deux chefs s'éloignèrent au pas l'un de l'autre.

— Cet homme a quelque arrière-pensée, j'en suis certain, dit Pablo à ses compagnons. Je crois pourtant que nous devons accepter sa proposition.

— Frayer avec de pareils bandits! s'écria Vandeilles, avec ces assassins de Goliath!

— C'est le seul moyen d'obtenir quelques renseignements sur le sort de madame Vandeilles, répondit Pablo. En outre, une attaque des Indiens est fort probable, et nous ne serons pas trop de douze pour les repousser.

— Bras d'Acier a raison, dit Craddle. Pour le moment, nous n'avons d'autre parti à prendre que de nous joindre aux hommes de Benito ; nous en serons quittes pour nous tenir sur nos gardes aussi bien contre eux que contre les Indiens.

— Quels renseignements espérez-vous donc obtenir? reprit Vandeilles. Tout semble prouver que ces hommes ne sont pour rien dans l'enlèvement de ma pauvre femme.

— Je ne me rends pas si vite que cela, dit Pablo, et je persiste à les en croire coupables. Au reste, d'ici à peu de temps, je compte savoir la vérité.

— Comment cela?

— Fiez-vous-en à moi.

Pendant que Pablo se concertait avec ses compagnons, Benito causait avec les siens, et leur racontait sa conversation avec Bras d'Acier.

— Me suis-je assez moqué d'eux! disait-il en roulant une cigarette entre ses doigts. Devinez-vous pourquoi je tâche d'amener la réunion de nos deux bandes?

— Pas trop, fit Goliath en fronçant les sourcils.

— Eh bien, voici pourquoi. D'abord, d'après ce que j'ai entendu dire à tout le monde depuis longtemps, et même à vous tout récemment, ce Bras d'Acier est l'homme qui connaît le mieux le pays où nous sommes.

— C'est vrai, répartit Philip.

— Eh bien, si quelqu'un peut nous tirer des mains des Indiens et nous faire parcourir sans danger ces maudites plaines de la *Calleja*, Pablo le fera. Une fois délivrés des Apaches, nous trouverons bien quelque moyen honnête de nous débarrasser de ces compagnons inutiles...

— Et gênants, interrompit Domingo.

— Et gênants, que nous sommes forcés d'accepter pour le moment. Qu'en dites-vous ?

— Vous avez peut-être raison, Benito. Seulement ce démon de Bras d'Acier est bien difficile à surprendre.

— Bah! nous essayerons toujours.

Au bout d'un quart d'heure environ de pourparlers, les deux bandes se rapprochèrent de nouveau. Il fut convenu qu'on marcherait de concert jusqu'au jour où l'on serait délivré de toute crainte à l'égard des Indiens.

Bras d'Acier et Benito convinrent ensemble de diverses précautions à prendre tant pour se garder contre les Apaches

que pour protéger chaque troupe contre les surprises de l'autre.

Pour que l'égalité du nombre subsistât toujours, il fut convenu que les fonctions de sentinelles, d'éclaireurs, etc., se feraient deux par deux, en réunissant un individu de chaque bande.

José fut associé à Philip, dont la blessure commençait à se cicatriser ; Craddle à Domingo, Ribonneau à Ramon, et Bucolick à Pepe Nieto.

Bras d'Acier et Benito se trouvèrent naturellement placés sur la même ligne, mais Pablo fit observer, avec assez de raison, qu'il serait à désirer qu'un des chefs se trouvât toujours avec le gros de l'expédition. D'après cet avis, que Benito appuya aussi, ce dernier eut Vandeilles pour compagnon d'expédition, tandis que Pablo jouissait de l'aimable compagnie de Tom Smithson.

Le but de Pablo, en provoquant cet arrangement, avait été de se ménager le moyen de rester de temps en temps seul avec Rosina, de laquelle il espérait obtenir quelques révélations sur le sort de Berthe. Il craignait, en outre, que quelque discussion ne s'élevât entre Goliath et M. Vandeilles. Quant à Benito, un sentiment de jalousie l'avait poussé à consentir à son association avec le Français.

Il avait remarqué qu'à diverses reprises, Rosina s'était approchée de ce dernier comme si elle avait voulu lui parler. De son côté, Vandeilles regardait de temps en temps la jeune femme, qu'il cherchait évidemment à reconnaître. Rosina s'était hâtée de ramener sur sa figure les plis de son rebozo, mais Vandeilles, frappé d'un souvenir confus, reportait fréquemment ses yeux sur la jolie Espagnole.

Dans la soirée, Rosina profita du moment où Benito dessellait son cheval pour s'approcher furtivement de M. Vandeilles.

— M. de Mareuil, lui dit-elle à voix basse.

A ce nom, qu'il avait cessé de porter depuis son départ de San-Fernando, le Français sentit tout à coup ses souvenirs se raviver.

— Comment, c'est vous, dona Rosina ? s'écria-t-il.

— Silence, pour l'amour de Dieu ! reprit-elle ; n'ayez pas l'air de me connaître...

— Pourquoi donc ?

— Je n'ai pas le temps de vous l'expliquer, mais, au nom

de tout ce que vous avez de plus cher au monde, ne parlez à Benito de rien de ce qui s'est passé à San-Fernando. Vous seriez cause de ma mort.

— Il me passerait sur le corps auparavant, s'écria Vandeilles... je vous jure...

Rosina s'éloigna tout à coup par un brusque mouvement. Elle venait de suprendre le regard de Benito fixé sur elle. Le métis jeta sa selle sur le gazon, et, sans prendre le temps d'entraver son cheval, comme d'habitude, il accourut près de Rosina.

— Que disiez-vous à ce Français? demanda-t-il d'un ton mécontent.

— Il me demandait si nous avions déjà rencontré des Indiens ces jours-ci, répondit la jeune femme.

— C'est bien, reprit Benito. S'il a des questions de ce genre à faire, dites-lui que c'est à moi qu'il doit les adresser désormais.

— Votre jalousie est absurde, Benito; vous savez bien que M. Vandeilles est marié, puisque c'est sa femme que ces voyageurs viennent vous réclamer.

— N'importe, je te défends de causer avec ces hommes. Si l'un ou l'autre essayait de te questionner, rappelle-toi bien que les Goliath ne sont avec nous que depuis hier, et qu'aucun des hommes de la bande n'a fait d'absence.

— Mais, cependant, Ramon et Domingo...

— Je ne veux pas qu'on le sache. Révéler cette circonstance serait nous mettre immédiatement les armes à la main les uns contre les autres.

— Je me tairai, dit Rosina, qui songeait à Pablo.

Contenant l'impatience qui le dévorait, et feignant de ne s'occuper que de la route à suivre, Bras d'Acier examinait tout autour de lui. Les circonstances les plus insignifiantes étaient notées dans sa mémoire.

La caravane n'avait pas encore fait deux milles, que Pablo s'était aperçu que Ramon et Domingo montaient des chevaux à peine domptés. Pour se défendre, comme ils le faisaient, contre leurs habiles cavaliers, il fallait que ces chevaux eussent été enlevés tout récemment à leur vie de liberté.

XIII

Secrètement poussé par le créole, Craddle se mit à plaisanter Domingo, dont le cheval, bel étalon bai brun, à l'œil sauvage et méchant, se cabrait sans vouloir avancer et répondait par des bonds épouvantables aux coups d'éperon de l'ancien vaquero.

— Je crois que nous ne ferions pas mal d'allumer du feu, et de mettre sur les charbons quelques morceaux de *tasajo* (chair de bœuf séchée au soleil), dit Craddle. Ils auraient le temps de cuire avant que vous ayez bougé de place.

— Caramba! je voudrais bien vous y voir, vous! s'écria Domingo avec humeur. Ce cheval est possédé du démon.

— Bah! reprit Craddle, nous autres Américains nous ne connaissons pas tous ces démons-là. Nos éperons les mettraient bien vite à la raison.

— Capa de Dios! je donnerais bien quelque chose pour rencontrer un *Yankee* qui *brisât* un cheval aussi promptement que moi.

— Aussi promptement, dites-vous?... répéta Craddle d'un ton railleur. Bon!... encore un écart... Vous avez failli renverser ce gros sapin. Avant la fin de la journée, je serai obligé de vous repêcher au sommet de quelque arbre où vous aura lancé votre cheval.

— Que tous les diables de l'enfer vous tordent le cou, à ce damné animal et à vous! s'écria Domingo exaspéré. Le premier mustang que nous attrapons, je vous le donnerai, et nous verrons comment il sera *quebrantado* (brisé) au bout de deux jours.

— Tiens, je le crois bien! Vous avez le vôtre depuis quinze jours au moins.

— Depuis quinze jours!... On voit bien que vous vous y connaissez comme un Yankee, vous! Je l'ai pris avant-hier, en même temps que celui de Ramon.

C'était tout ce que voulait savoir Craddle, mais il n'en continua pas moins ses plaisanteries, afin d'occuper Domingo.

Ce dernier semblait déjà regretter ce qu'il venait de dire, et cherchait évidemment à voir si Craddle en avait pris note. Mais, avec son air lourd et flegmatique, l'Américain feignit de n'attacher aucune importance à cette réponse, et changea bientôt de sujet de conversation.

Quelques minutes après, en passant, comme par hasard, à côté de Bras d'Acier, il lui dit précipitamment, et à voix basse :

— Vous aviez raison. Les chevaux ont été pris avant-hier.

Au bout d'une demi-heure de marche, Pablo, qui conduisait les deux bandes réunies, changea brusquement de direction.

— Nous allons retomber sur la route que j'avais suivie, et qui m'a conduit auprès des Indiens, dit Benito en accourant au galop.

— Il n'y a pas moyen de faire autrement, répondit Pablo. Nous changerons tout à l'heure... Au reste, laissez-moi aller en avant.

— Goliath va vous accompagner.

— Non... Philip étant blessé, mes hommes sont de force avec les vôtres, même en mon absence. Je suis le seul de nous tous qui puisse approcher des Indiens sans risquer de leur donner l'éveil. Qu'on fasse halte et qu'on m'attende ici.

Ce projet déplaisait évidemment à Benito, mais, évidemment aussi, il ne pouvait en dire le véritable motif. Pablo s'éloigna sans l'écouter.

Il resta absent pendant près de trois heures.

— Eh bien? lui dit Benito lorsqu'il revint.

— J'ai vu les pieds des Indiens. Ce sont des Apaches... Vous voyez ce *cerro* (pic) qui se dresse là-bas, à trois milles sur notre gauche? Eh bien, il nous faut le gagner au plus vite. Au pied du peñon se trouve une longue *canada* (ravin) entourée de bois. Nous la suivrons. Après-demain, nous aurons mis entre les Indiens et nous les précipices qui bordent ce peñon, et nous serons en sûreté pour quelque temps.

— Vous avez raison, s'écria Benito, que les paroles de Bras d'Acier avaient paru soulager d'un grand poids. C'est le meilleur parti que nous puissions prendre.

— Partons tout de suite, alors, fit Ribonneau.

— Non, dit Pablo en fronçant les sourcils. Il est trop tard. Demain, aux premiers rayons du soleil.

— Eh bien, don Pablo, demanda Vandeilles en s'avançant vers le gambusino, vous n'avez recueilli aucun indice sur le sort de ma pauvre femme?

— Aucun, répondit à haute voix Bras d'Acier en serrant la main du Français.

A sa grande surprise, ce dernier sentit que le créole venait de lui glisser un billet. Il craignit un moment que Benito, qui se trouvait tout près d'eux, n'eût vu le mouvement, mais il n'en était rien. Le métis avait tourné la tête au moment où Pablo répondait négativement à la question de Vandeilles.

Au bout de quelques minutes, ce dernier resta un peu en arrière de ses compagnons, sous prétexte d'arranger sa bride. Il ouvrit précipitamment le billet et lut ces mots, tracés avec le jus de baies sauvages :

« Ce sont deux de ces hommes qui ont enlevé madame Vandeilles. J'en ai la preuve maintenant... J'ai trouvé les cadavres des deux chevaux qu'on a tués à coups de machete et enterrés dans le bois. Éloignons-nous d'abord des Indiens, pour qu'ils n'entendent pas les coups de fusil. La cañada du *Rosario* est fort étroite et fort escarpée. Il faudra descendre de cheval pour la suivre. Nos ennemis perdront ainsi leurs avantages. Tenez-vous prêts. Quand je crierai : *Dieu soit en aide au bon droit*, jetez-vous sur l'homme qui se trouvera près de vous. Épargnez Benito, Ramon et Domingo. Nous avons besoin de leurs révélations pour retrouver madame Vandeilles. Faites passer ce billet, et pas d'imprudence. Je me charge de prévenir Bucolick et José, qui ne savent pas lire. »

Pendant les apprêts du repas, Vandeilles exécuta les instructions de Bras d'Acier.

Dans la position singulière faite à ces deux bandes ennemies, par suite de leur rapprochement forcé, chacun s'observait avec une attention facile à comprendre. En écrivant ce billet, Pablo avait voulu éviter qu'on ne le vît parler successivement à chacun de ses compagnons ou tenir avec eux une sorte de conseil. Il n'en aurait pas fallu davantage pour mettre les ennemis sur leurs gardes.

Tout se passa fort bien sous ce rapport, mais, le lendemain, au moment où l'on allait se mettre en marche, Ribonneau faillit tout gâter. Il y avait chez le Provençal une rage de produire de l'effet, de *poser*, comme on dit dans le peu-

ple, qui lui faisait tout oublier. Prévoyant un combat, il prenait les airs à la fois sombres et belliqueux d'un conspirateur. Il fronçait les sourcils, et parlait à mots mystérieux. Puis il caressait ses moustaches et les poignées de ses pistolets.

Bras d'Acier s'aperçut bien vite que Benito, observateur comme tous les hommes de sa race, remarquait le manége du Provençal.

Le créole parvint à s'approcher de Ribonneau et lui fit comprendre toute la maladresse de ses poses théâtrales. Ribonneau promit de s'observer davantage, mais il promettait plus qu'il ne pouvait tenir. D'ailleurs, le mal était fait.

Bras d'Acier s'aperçut à son tour que Benito faisait quelques recommandations à ses compagnons. A partir de ce moment, ceux-ci redoublèrent évidemment de circonspection et de vigilance.

Les deux troupes ennemies ne tardèrent pas néanmoins à s'engager dans l'étroit ravin dont avait parlé Bras d'Acier.

Dix minutes après, chaque homme, tenant son cheval par la bride, marchait à la file l'un de l'autre. Pablo était en tête et toujours un peu en avant; Goliath le suivait. Venaient ensuite Ribonneau et Ramon, Vandeilles et Benito. Ce dernier veillait sur Rosina et sur son enfant, après lesquels cheminaient Cypriana, Domingo et Craddle, Philip Smithson et José. Pepe Nieto et Bucolick fermaient la marche.

Il faut maintenant revenir sur nos pas pour connaître le sort de la pauvre Berthe Vandeilles.

On se rappelle que Tom Smithson avait promis à Benito de lui indiquer un moyen pour retarder la marche des compagnons de Pablo. Ce moyen était assez adroit. Soit en écoutant la conservation des mineurs, à vingt-cinq pas desquels il s'était trouvé plus d'une fois depuis quinze jours, soit en observant les soins dont on entourait madame Vandeilles, Tom avait deviné l'intérêt que Bras d'Acier portait à la jeune femme. Il s'était dit qu'en enlevant Berthe, on forcerait les mineurs de retourner sur leurs pas, et que, pendant ce temps, Benito et les siens gagneraient une grande avance.

On avait chargé Ramon et Domingo de cette expédition, en leur recommandant de profiter du moment où Pablo se trouverait absent.

Ainsi que nous l'avons vu, les deux vaqueros étaient partis dans la soirée du mardi. Durant toute la journée du mer-

credi, ils avaient suivi à distance les mineurs, que Vandeilles conduisait en l'absence de Bras d'Acier. Nous avons vu aussi par quelle ruse ils avaient trouvé moyen d'éloigner le pauvre Bucolick, qui restait seul à côté de madame Vandeilles. A peine le fidèle Irlandais avait-il perdu de vue la jeune femme, que les deux vaqueros, se glissant à plat-ventre à travers bois, s'étaient élancés sur madame Vandeilles. Ils lui avaient entouré la tête avec une *manga* (sorte de manteau mexicain), et l'avaient emportée en courant jusqu'à l'endroit où se trouvaient leurs chevaux.

Une fois à cheval, Ramon avait mis devant lui la jeune femme solidement garrottée. Puis les deux bandits étaient partis au galop dans une direction opposée à celle de leurs amis. Suivant les recommandations de Benito, ils avaient voyagé une bonne partie de la nuit. Puis, après quelques instants de repos, ils avaient, au lever du soleil, repris leur course, toujours dans la même direction.

Le jeudi soir seulement, quelque temps après avoir franchi le marécage, ils avaient profité du voisinage de la rivière et d'un bouquet d'arbres épais pour faire une halte de quelques heures. Ils avaient dessellé leurs chevaux, et s'étaient hâtés d'allumer du feu pour préparer leur *pinole,* et faire cuire leurs tranches de *cecina*. Quant à Berthe, comme il n'était guère à craindre qu'elle cherchât à s'échapper dans cet immense désert inconnu d'elle, les vaqueros lui avaient ôté une partie de ses liens : elle pouvait ainsi marcher à côté d'eux, et reposer un peu ses membres brisés par cette traite de plusieurs milles, accomplie dans la position la plus incommode.

— Ah çà, dit Ramon, qu'allons-nous faire de cette petite femme, maintenant?

— Tu sais ce qu'a recommandé Benito, répondit Domingo.

— Je trouve cela cruel.

— Bah! dit Domingo, tu as des scrupules maintenant!

— Je n'aime pas à tuer des femmes.

— Surtout quand elles sont jolies, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— Vois-tu, Domingo, cette femme-là me plaît.

— Ah! ah!

— Cela t'étonne?

— Pas le moins du monde. Elle me plaît aussi, à moi, et

je ne parlais de la tuer que pour savoir ce que tu en pensais.

— Et Cypriana?

— Cypriana est fort loin. Laissons-la tranquille.

— Caramba! ceci se complique, dit Ramon en fronçant le sourcil.

— Voyons, dit Domingo, laisse donc ton *machete* tranquille. Je te fais une proposition : jouons la señora.

— A quel jeu?

— J'ai mes dés.

— Hum!

— Tu te défierais de moi, amigo?

— Et pour cause, amigo.

— Ramon!

— A ton tour, tiens-toi tranquille; montre-moi les dés, que je les examine.

— Non, dit Domingo avec humeur. Tes soupçons m'ont blessé dans mon honneur de caballero.

— Comme tu voudras, répondit Ramon, qui savait à quoi s'en tenir sur l'honneur de son compagnon.

— Jouons-la au *monte*, dit Domingo après un instant de silence.

— Soit; j'ai mes cartes.

— Et moi les miennes.

— Très-bien; commençons alors. En combien d'alburs la jouons-nous?

— Cinq, si tu veux.

— J'y consens. Voyons, qui va donner?

Deux minutes après, les deux bandits se livraient à toutes les émotions du monte, si puissantes chez les Mexicains.

Au commencement de la partie, ils jetaient de fréquents regards sur madame Vandeilles, qui gisait étendue sur l'herbe à quelques pas d'eux. Mais bientôt l'enivrement du *monte* leur fit oublier jusqu'à la pauvre créature qui leur servait d'enjeu. Berthe profita de leur distraction pour s'éloigner peu à peu, et disparut bientôt dans le bois.

— Capa de Dios! s'écria tout à coup Ramon, qui venait de perdre un *albur*, où donc est passée la Française?

— Elle n'est pas bien loin, sois en sûr, dit Domingo en riant; elle aurait trop grand'peur de rester seule pour s'exposer à nous perdre.

— Cependant...

— Chut! écoute donc...

On entendait un bruit sourd, qui allait toujours croissant, et qui semblait s'approcher rapidement.

— Quel est donc ce grondement? demanda Ramon. Il n'y a pas de tempête, pourtant. Comme cela s'approche!

— Voto al Demonio! s'écria Domingo, je parie que les torrents de la sierra Mazitta auront fait déborder la Birds's-river.

Ils se levèrent précipitamment, s'élancèrent à cheval et galopèrent jusqu'au bord de la rivière.

— Caramba! fit Ramon, tu as raison. Vois comme la rivière augmente de hauteur et de rapidité. Il est temps de nous sauver.

— Je crois bien!... Il s'agit de rattraper notre prisonnière auparavant.

Et ils appelèrent madame Vandeilles de toutes leurs forces.

Ils la cherchèrent inutilement de tous côtés.

De temps en temps, ils s'arrêtaient pour l'appeler encore.

— Hâtez-vous, criaient-ils; dans quelques heures le terrain va être inondé... La rivière déborde... Si vous tenez à la vie, revenez au plus vite.

— Qu'elle aille au diable, à la fin! s'écria Domingo. Je n'ai pas envie de me noyer pour ses beaux yeux, moi. Dans quelques minutes, nous serons cernés. A cheval, et jouons des éperons.

En achevant ces paroles, il rendit la bride à son cheval et partit au galop. Ramon le suivit, après avoir jeté un dernier regard autour de lui.

Cachée dans un massif de jeunes bouleaux et de *tulas* (sorte de roseaux), à deux ou trois cents pas de ses ravisseurs, madame Vandeilles avait entendu leurs voix et leur sinistre prédiction. Quoique glacée de terreur par l'annonce de l'inondation, dont le bruit l'avait déjà frappée, la pauvre femme était restée blottie dans sa retraite. Les regards et les propos de Ramon, tandis qu'il la tenait sur son cheval pendant la route, lui avaient fait concevoir de telles craintes que tout lui paraissait préférable au danger de retomber entre les mains des vaqueros.

Dès qu'elle se crut enfin certaine de leur éloignement, elle sortit avec précaution de sa cachette.

Après avoir longtemps regardé autour d'elle, pour s'assurer du départ des Mexicains, Berthe se mit à courir le plus vite possible afin de s'éloigner de la rivière. Malheureuse-

ment, il était déjà trop tard. Les eaux se répandaient autour d'elle avec une effrayante rapidité. L'inondation arrivait, non-seulement par le lit naturel de la rivière, mais aussi par le terrain plat qui bordait la rive sur laquelle se trouvait madame Vandeilles.

Au bout de quelques minutes, Berthe avait de l'eau jusqu'à la ceinture. Par bonheur, le courant n'était pas rapide en cet endroit comme dans le lit de la rivière.

L'inondation qui arrivait sur cette plaine provenait d'une immense nappe d'eau que la *Birds's-river* avait déversée à deux lieues de là dans une sorte de vallon dont la pente la renvoyait parallèlement à la rivière. Cette nappe d'eau s'agrandissait encore des ondes que le fleuve lançait hors de ses rives dans tout son parcours.

Bientôt madame Vandeilles se vit au milieu d'un lac immense dont les flots la soulevaient déjà et lui faisaient perdre pied. La malheureuse fut même entraînée assez loin. Elle ferma les yeux et recommanda son âme à Dieu.

— Pablo, je t'aime! murmura-t-elle. Maintenant, du moins, je puis le dire sans crime.

Le courant, de plus en plus rapide, qui entraînait la jeune femme, la jeta contre un tronc d'arbre. Berthe tendit les mains, rencontra une branche, et s'y cramponna avec l'énergie du désespoir.

XIV

Habituée à braver le danger par suite de la triste existence qu'elle menait depuis trois ans, la jeune femme ne manquait ni de courage ni de sang-froid. Elle parvint à saisir une branche plus élevée, puis une seconde, et s'éleva ainsi à deux ou trois pieds au-dessus des eaux, qui montaient toujours. Bientôt Berthe se vit obligée de grimper encore. C'était une entreprise bien pénible pour une femme. Par bonheur, l'arbre que Berthe avait rencontré était un

ahuehuelt. A cette hauteur du tronc, la disposition régulière de ses branches rendait plus facile la pénible ascension de madame Vandeilles.

Des animaux de toute espèce passaient continuellement à côté de la jeune femme. Les uns nageaient et luttaient inutilement contre le courant; les autres se cramponnaient à quelques arbres déracinés par les flots.

Entre autres animaux, madame Vandeilles vit passer deux jaguars. L'un d'eux se tenait accroupi entre les branches d'un cyprès, dont les racines effleurèrent en passant l'arbre sur lequel était madame Vandeilles. Le jaguar, qui paraissait fort mécontent et fort effrayé de son excursion nautique, fit un mouvement pour s'élancer sur l'*ahuehuelt*. Le cyprès ayant tourné par suite du mouvement de l'animal, celui-ci manqua son élan et tomba dans la rivière. Quelques minutes plus tard, Berthe le perdit de vue.

La nuit vint augmenter encore les terreurs, déjà si cruelles, de la jeune femme. Dans la crainte de succomber au sommeil, madame Vandeilles s'attacha au tronc de l'arbre avec sa ceinture. C'était une précaution inutile. En dépit de sa fatigue, la pauvre Berthe ne put fermer les yeux.

A chaque instant, des troncs d'arbre et des débris de tout genre heurtaient le cèdre qui lui servait d'asile et qui pliait sous ce choc. Puis, aux sourds mugissements des eaux débordées, se mêlaient les cris effrayants des bêtes fauves qu'emportait le courant ou qui rôdaient sur le rivage. De temps en temps aussi, Berthe voyait scintiller dans l'obscurité deux points lumineux qui jaillissaient des yeux de quelque animal sauvage que la rivière emportait dans sa course. Alors Berthe fermait les yeux et priait avec ferveur.

Le lever du soleil fut un moment de soulagement et de joie pour la pauvre créature. Le spectacle qui s'offrit à ses yeux était pourtant bien désespérant.

Autour d'elle s'étendait un lac immense, au milieu duquel on reconnaissait le cours de la rivière à la rapidité du courant ainsi qu'à l'écume qui jaillissait au-dessus des rives ensevelies sous les ondes.

Vers le soir, Berthe commença à ressentir les atteintes de la faim. La pauvre femme n'avait rien pris depuis trente-six heures. Elle mourait de soif et n'osait descendre pour puiser un peu d'eau. Elle craignait avec raison d'être entraînée par le courant, et surtout de ne pouvoir remonter,

car elle sentait que ses forces s'affaiblissaient de plus en plus.

La nuit du vendredi au samedi fut moins cruelle que la précédente. Vaincue par la fatigue, Berthe dormit quelques heures, malgré la pénible position dans laquelle elle se trouvait. Elle se réveilla brisée de fatigue, glacée de froid et mourant de faim. La soif surtout la faisait tellement souffrir qu'elle ne put y résister plus longtemps. Elle descendit de branche en branche ; puis, se cramponnant à l'arbre qu'elle entourait du bras gauche, elle puisa un peu d'eau de la main droite. Madame Vandeilles voulut ensuite remonter au sommet de l'arbre, mais la force lui manqua. Deux ou trois fois, elle faillit tomber à l'eau.

Tout à coup, au moment où elle priait Dieu, en pleurant, de lui donner la force de défendre sa vie encore quelque temps, Berthe entendit dans le lointain le son d'une voix humaine.

La pauvre femme tressaillit de la tête aux pieds. Par un effort désespéré elle remonta de quelques branches et promena autour d'elle ses yeux remplis d'anxiété. Pendant quelques minutes, elle ne vit rien. Les larmes obscurcissaient sa vue. Enfin, elle distingua, dans le lointain, une sorte de canot ou de tronc d'arbre sur lequel un homme était assis. Cet homme paraissait essayer de traverser la rivière en *amont* de madame Vandeilles. Soit que la voix de cet homme ne parvînt point aux oreilles de la jeune femme, soit qu'il gardât le silence en ce moment, Berthe n'entendait plus rien. Madame Vandeilles cria de toutes ses forces, agita son mouchoir, et fit tout ce qui dépendait d'elle pour attirer l'attention du hardi voyageur. Ce dernier continua sa route sans retourner la tête. Evidemment il ne voyait ni n'entendait rien.

Bientôt sa voix s'éleva de nouveau. A la grande surprise de Berthe, elle reconnut qu'il chantait. Le vent, qui empêchait l'inconnu d'entendre la voix de madame Vandeilles, apportait à celle-ci le chant du jeune homme.

Les paroles étaient françaises, mais il les prononçait avec un accent étranger dont Berthe ne pouvait se rendre compte.

Ces paroles devenant de plus en plus distinctes, madame Vandeilles s'aperçut bientôt que le chanteur approchait d'elle peu à peu. Cela tenait au courant, qui drossait insensible-

ment le canot en *aval* et lui faisait ainsi traverser la rivière par une longue ligne oblique.

Berthe essaya de nouveau de crier, mais sa voix épuisée s'éteignit sur ses lèvres. Elle résolut de se ménager et d'attendre le moment où le canot se trouverait le plus rapproché de l'ahuehuelt.

Le voyageur chantait toujours, d'une voix rude et inculte, mais empreinte d'un certain charme.

En achevant le dernier couplet, il se leva pour regarder autour de lui. Madame Vandeilles s'aperçut alors que son bateau était tout simplement un tronc d'arbre évidé des deux bouts et creusé dans l'intérieur en forme de canot.

En ce moment, le chanteur se trouvait à trois ou quatre cents pas environ de madame Vandeilles. Celle-ci agita de nouveau son mouchoir blanc, qu'elle avait mis au bout d'une branche, et réunit tous ses efforts pour pousser un cri suprême. Cette fois, enfin, le son de sa voix parvint jusqu'au voyageur. Il fit un geste de surprise et se mit à regarder autour de lui. Malheureusement, il cherchait toujours au niveau de l'eau et ne songeait pas à regarder au-dessus.

Un moment Berthe crut qu'il allait la dépasser sans l'avoir aperçue. Elle fit une courte prière et tenta un nouvel effort. La pauvre femme était tellement à bout de force, que ce dernier cri put à peine se prolonger durant quelques secondes.

L'homme au canot leva enfin les yeux et remarqua le mouchoir. Puis il aperçut madame Vandeilles, qui se penchait en dehors du feuillage, au risque de tomber.

Un instant, l'inconnu resta immobile comme s'il se consultait sur le parti à prendre. Puis il se rassit et reprit les rames qu'il avait abandonnées pour regarder autour de lui.

— Que va-t-il faire? se demanda Berthe en voyant qu'il ramait comme s'il eût voulu continuer à traverser directement la rivière.

La jeune femme fut bientôt rassurée.

Entraîné par le courant, le canot s'approchait de l'ahuehuelt. L'homme ne ramait évidemment que pour guider son embarcation et pour rester toujours maître d'éviter les troncs d'arbre et les débris de tout genre qui flottaient à la surface des eaux.

Au moment où le canot arrivait à cinq ou six pieds de l'ahuehuelt, il rencontra la racine d'un autre arbre cachée

sous l'eau et fit un brusque demi-tour. Puis, emporté par le courant, il dépassa l'ahuehuelt. Berthe poussa un cri de désespoir. L'homme au canot se leva en faisant tournoyer de sa main droite une pierre à laquelle était attachée une longue corde dont il retenait l'autre extrémité dans sa main gauche. Lancée par un bras vigoureux, la pierre atteignit le cèdre, autour duquel la corde s'enroula plusieurs fois.

Alors l'inconnu, se halant sur cette corde, ramena son canot. Cette opération terminée, il grimpa de branche en branche jusqu'à madame Vandeilles. C'était un jeune homme de vingt ans tout au plus et d'une taille un peu au-dessous de la moyenne. De longs cheveux châtains, séparés au milieu, retombaient de chaque côté de sa tête sur sa capote de matelot en toile cirée de couleur jaunâtre. Il portait un petit chapeau rond, en feutre noir, à bords très-exigus. Autour du fond de ce chapeau, s'enroulait, en guise de rubans, un de ces cordons en chenille de nuances bigarrées dont les paysans du Finistère et du Morbihan parent volontiers leur coiffure les jours de fête. Deux ou trois médailles en plomb et une petite croix en argent étaient solidement attachées à cet ornement.

Sous ce chapeau, dont le triste état révélait les longs services, apparaissait une figure douce et calme, des yeux bleus d'une limpidité extraordinaire, des traits assez réguliers, et surtout une bouche fraîche et rose comme celle d'un enfant.

Il y avait dans cette tête de chérubin campagnard un singulier mélange de douceur et de fermeté, de naïveté crédule et d'exaltation, de courage et de timidité.

Arrivé auprès de madame Vandeilles, il ôta son petit chapeau.

— Bonjour, Madame, dit-il à la jeune femme avec une gravité bienveillante et timide qui excluait toute idée de mauvaise plaisanterie.

Surprise de ce singulier début, et glacée d'ailleurs par la terreur et le froid, madame Vandeilles balbutia quelques mots.

— Vous avez faim, pauvre femme, dit le jeune homme, qui devina plutôt le geste de madame Vandeilles qu'il n'entendit ses paroles. Tenez, voici du biscuit de mer. Je n'ai que cela malheureusement.

Il lui tendit en même temps un morceau de biscuit qu'il venait de retirer d'une carnassière suspendue à ses épaules.

— J'ai soif, encore, murmura madame Vandeilles.

— Je vais chercher de l'eau.

— Non, dit-elle, tâchons d'abord de gagner la terre.

— Je crois qu'il vaut mieux attendre encore quelque temps, dit le jeune homme. J'avais déjà bien de la peine à mener le bateau. Avec deux personnes, ce serait impossible.

— Au nom de votre mère, ne m'abandonnez pas!

— Non, certes! s'écria-t-il. Loïc Kermainguy n'a jamais abandonné un chrétien en danger de périr. Nous nous sauverons tous les deux, ou nous périrons ensemble, si telle est la sainte volonté de Dieu.

— Si le courant emporte votre bateau, pendant que vous êtes ici?

— J'espère que non... Voyez-vous, Madame, reprit-il d'un air tout honteux, je ne suis pas très-fort, moi; mes bras sont fatigués, et je ne pourrais ramer bien longtemps, désormais, avant d'avoir pris un peu de repos.

— Attendons alors, dit tristement madame Vandeilles.

— Je vais attacher le bateau plus solidement, et je vous apporterai de l'eau.

Tout cela était dit avec un calme et une tranquillité inouïs, dans la situation périlleuse où se trouvaient le jeune homme et madame Vandeilles.

Au bout de cinq minutes, Loïc remonta près de Berthe. Il apportait un peu d'eau dans une sorte d'écuelle de bois, et un mauvais manteau, tout troué, qu'il jeta sur les épaules de la jeune femme.

Il prit dans sa carnassière une petite gourde contenant de l'eau-de-vie, et en versa quelques gouttes dans l'écuelle.

— Buvez, dit-il à madame Vandeilles. C'est de l'eau-de-vie. La femme chez laquelle je logeais à San-Francisco m'a donné ceci au moment de mon départ... et le manteau aussi. J'ai gardé cela pour le cas où je rencontrerais quelque pauvre malade.

Un peu ranimée par le triste repas qu'elle venait de faire, madame Vandeilles demanda à son compagnon de captivité quel était son projet.

— Dans une heure, je serai reposé, dit Kermainguy. Vous descendrez avec moi dans le bateau; puis, nous essayerons de gagner le rivage.

— Espérez-vous que nous réussissions? demanda la jeune femme avec anxiété.

— Dieu seul le sait ; que sa volonté soit faite.

— Vous ne craignez donc pas la mort? dit madame Vandeilles, frappée de cette admirable sérénité.

— Je tiens à la vie, Madame; je ne voudrais pas surtout mourir maintenant, parce que j'ai un devoir à accomplir auparavant. Mais, si telle est la volonté de la Providence, à quoi me servirait de me révolter contre elle?

Il levait en même temps vers le ciel ses yeux, d'un bleu si clair et si limpide qu'ils semblaient transparents. Une sorte d'exaltation mystique rayonnait sur sa figure sans lui rien enlever de son calme.

Outre la curiosité naturelle à toute créature humaine, Berthe se sentait poussée à questionner le jeune homme par le désir bien légitime de connaître le nouveau guide entre les mains duquel elle allait mettre sa vie et son honneur. Elle commença par lui expliquer comment elle se trouvait ainsi au milieu de l'inondation, et lui raconta une partie de ses aventures. Puis elle lui fit à son tour quelques questions. Kermainguy lui apprit son nom : il lui dit qu'il était né à Douarnenez, dans le Finistère, et qu'il se rendait aux mines.

— Tout seul? dit madame Vandeilles.

— Oui, Madame.

— Sans outils, sans bagages, sans provisions?

— Je n'avais pas assez d'argent pour acheter tout cela.

— Et vous avez eu le courage d'entreprendre un pareil voyage dans de telles conditions?

— J'avais confiance en Dieu et en notre bonne sainte dame d'Auray.

— Vous avez donc bien envie de faire fortune?

— Oh ! oui, sans cela je n'aurais pas quitté mon clocher et mes bons vieux parents.

— Alors, c'est pour eux que vous venez chercher la fortune ?

— Pour eux aussi; mais c'est surtout à cause d'une autre personne.

— D'une jeune fille, peut-être? demanda Berthe, qui, comme toutes les femmes, était disposée à voir de l'amour dans toutes les belles actions.

— Oh ! non, Madame, répondit le Breton en rougissant, et d'un air mécontent.

Berthe comprit qu'il ne voulait pas s'expliquer davantage,

et cessa de le questionner. Elle lui demanda seulement ce que faisait son père.

— Mon père et ma mère sont morts, dit le jeune homme.

— Vous parliez tout à l'heure de vos vieux parents.

— Je parlais de mon grand-père et de ma grand'mère. Mon grand-père est jardinier chez le marquis de Tregastel, que Dieu bénisse, lui et sa famille.

Une chose qui avait frappé madame Vandeilles, c'était la manière dont ce jeune homme s'exprimait. Il employait des tournures de phrase et des mots d'un langage élégant, poétique même, auxquels il mêlait des expressions de paysan et souvent des fautes de français. Cette anomalie intriguait vivement madame Vandeilles, qui ne pouvait se rendre compte d'une manière bien certaine de la classe de la société à laquelle appartenait son compagnon. Diverses circonstances lui faisaient supposer que Loïc était un simple paysan, mais la manière dont il s'exprimait déroutait un peu la jeune femme.

Quant au Breton, il s'était mis à califourchon sur une grosse branche et surveillait son bateau, que des débris de tous genres heurtaient à chaque instant.

— Il est temps de partir, dit-il enfin au bout d'une demi-heure de silence.

Il aida la jeune femme à descendre. Pour l'empêcher de tomber à l'eau, il fut obligé de la recevoir dans ses bras lorsqu'elle sauta dans le bateau. Le pauvre garçon devint rouge comme une fleur de *suchil,* et baissa les yeux sans oser regarder la jeune femme. Cette timidité paraissait plus étrange encore à madame Vandeilles qu'à bien d'autres femmes, à cause du milieu dans lequel elle avait vécu depuis quelques années.

Berthe s'assit avec précaution à l'arrière du bateau. Loïc se mit en face d'elle et prit les avirons grossièrement façonnés avec de longues branches de sapin. Au moment où il commençait à ramer, Berthe s'aperçut qu'il avait les mains tout en sang.

— Pauvre garçon, comme vous devez souffrir ! s'écria-t-elle.

— Notre divin Sauveur a souffert davantage pour nous, répondit le petit Breton.

Berthe remarqua qu'il passait quelquefois dans les yeux du jeune homme une sorte de lueur mystique qui lui causa

quelque inquiétude sur la raison de son nouveau guide. Ce dernier mumura une prière, fit le signe de la croix, et se mit à ramer avec plus de vigueur et d'énergie qu'on ne l'aurait attendu de sa faible apparence.

Au milieu des difficultés qui se reproduisaient à chaque instant, Loïc conservait un calme inouï. Plusieurs fois, le bateau fut entraîné par le courant, que certains coudes de la rivière rendaient plus ou moins fort. Alors Kermainguy laissait ses avirons et se tenait debout dans le bateau. Dès qu'il apercevait un arbre à sa portée, il lançait son lazo de corde; puis il halait le bateau au moyen de cette amarre improvisée.

Au bout d'une heure d'efforts et de danger, Loïc et madame Vandeilles parvinrent enfin à traverser la rivière et le terrain inondé.

Aussitôt sur le rivage, Berthe se jeta à genoux et remercia Dieu de l'avoir sauvée. Nous n'oserions pas assurer cependant que la pensée de revoir Pablo ne fût pas pour quelque chose dans les larmes brûlantes qui inondaient la figure de la jeune femme.

Elle remercia Loïc avec effusion et voulut panser les mains du jeune Breton. Elle eut beaucoup de peine à l'y faire consentir. Le pauvre garçon devait beaucoup souffrir cependant, mais il ne laissa pas échapper une plainte. Il semblait bien moins préoccupé de la douleur que lui causait sa blessure que de l'embarras qu'il éprouvait en sentant ses mains entre celles de Berthe.

Cette timidité, dont la jeune femme n'aurait pu s'empêcher de sourire dans toute autre occasion, rassurait beaucoup madame Vandeilles en ce moment.

Aussi se mit-elle en route avec son compagnon sans éprouver le moindre sentiment de crainte ou de défiance.

Berthe s'aperçut bientôt que Loïc faisait un triste guide. C'était vraiment un miracle qu'il eût pu voyager si longtemps dans ces immenses solitudes sans s'égarer, ou sans devenir la victime de quelque accident.

— Quelle direction comptiez-vous suivre au moment où vous m'avez rencontrée? lui demanda-t-elle.

— Je ne sais trop, Madame. En partant de San-Francisco, on m'a dit que les mines étaient au nord-nord-est; j'ai toujours marché dans ce sens. Les premiers jours, je rencontrais de temps en temps des gens qui m'indiquaient la route

à prendre; plus tard, je trouvais les traces d'autres mineurs et je les suivais; mais depuis quatre jours, je n'avais plus rien pour me guider. Je commençais à être bien embarrassé, quand le bon Dieu vous a mise sur mon chemin.

— Alors, peu vous importe où aller, pourvu que vous arriviez aux mines?

— Oui, Madame; mais il faut d'abord que nous tâchions de retrouver vos amis.

— Ils se rendent aux mines; ainsi, de toutes les manières, nous ne pouvons mieux faire que de les rejoindre.

— Comme vous voudrez, Madame.

Heureusement pour les deux voyageurs, ils avaient débarqué tout près de l'endroit où Bras d'Acier avait retrouvé la trace de Ramon et de Domingo. Depuis deux ans qu'elle parcourait avec son mari les solitudes de la Californie, Berthe commençait à savoir se guider au milieu des bois. D'un autre côté, les deux bandes de Benito et de Bras d'Acier, n'ayant plus aucun motif pour dissimuler leur route, avaient laissé derrière elles des traces faciles à reconnaître.

L'ardent désir de se retrouver au milieu de ses compagnons de voyage, de revoir son mari et surtout de retrouver Pablo, donnait à madame Vandeilles une force étonnante. Pour toute nourriture, la pauvre femme n'avait cependant que le biscuit de mer que Loïc partageait avec elle; encore fallait-il se rationner sur la quantité de cet aliment si dur et si peu substantiel, car la provision du petit Breton tirait à sa fin. Avec son admirable confiance dans la Providence, Loïc semblait à peine s'inquiéter de cette menaçante perspective. Il n'en était pas de même de Berthe, quoique la foi de son petit compagnon réagît sur elle et la soutînt contre le désespoir.

Elle songeait avec effroi au lendemain, et précipitait encore sa marche, déjà si rapide, pour rejoindre ses compagnons de voyage.

XV

Malgré son habitude de la vie périlleuse des placeres, dans laquelle il faut lutter de ruse avec des ennemis que n'arrête aucun scrupule, Pablo se sentait toujours retenu par une sorte de loyauté chevaleresque qui l'empêchait de frapper des adversaires avant de les avoir mis sur leurs gardes. Bien qu'il fût certain de la mauvaise foi de Benito, et qu'il le soupçonnât de quelque trahison, il ne pouvait se décider à donner le signal de l'attaque.

Deux ou trois fois déjà, il s'était retourné pour lancer le mot d'ordre tant attendu, mais sa bouche s'était refermée sans l'avoir proféré.

Bientôt, cependant, il fallut prendre un parti. On arrivait à l'extémité de la *cañada ;* quelques minutes plus tard, les voyageurs allaient atteindre une sorte de plateau assez large. Une fois là, les compagnons de Benito pouvant remonter à cheval, la troupe de Pablo perdait tous ses avantages. Bras d'Acier songea à madame Vandeilles, et se retourna vers les ennemis qui le suivaient, avec l'intention bien arrêtée cette fois de donner enfin le signal si longtemps différé.

Son regard perçant examina tour à tour la position de chaque individu et se promena un instant de tous côtés pour s'assurer qu'aucun autre danger ne paraissait à l'horizon.

Tout à coup, il fit un mouvement si brusque que Goliath, effrayé, porta vivement la main à sa carabine.

Pablo venait d'apercevoir, bien loin derrière les mineurs, deux personnes qui marchaient dans le même sens que ces derniers. Bientôt des sons étranges, d'une mélodie rude et sauvage, mais non sans charme, parvinrent aux oreilles des mineurs étonnés. Ils s'arrêtèrent et tournèrent la tête vers l'endroit d'où provenait cette musique singulière.

Ils aperçurent alors les deux personnes que Pablo contemplait depuis un instant. Elles étaient encore si loin

qu'elles n'apparaissaient que comme deux points noirs à l'extrémité de la sombre cañada.

— Ce ne sont pas des Indiens, dit Benito, dont la vue était plus perçante que celle des autres voyageurs.

Le ravin était tellement étroit, surtout à cette place, que deux personnes ne pouvaient y marcher de front. Néanmoins, Bras d'Acier ne put résister à son impatience. Il ordonna de faire halte. Puis, se cramponnant tantôt aux aspérités des rochers, tantôt aux branches et aux troncs des arbres, il longea la caravane, et revint à l'arrière-garde.

— Où allez-vous donc? lui demanda Vandeilles.

— Voir ce qui nous arrive, répondit le créole.

— Je vous suis, s'écria le Français. Quelque chose me dit que je vais avoir des nouvelles de ma pauvre Berthe.

Pablo songea que c'était une imprudence de leur part de s'éloigner ainsi tous les deux à la fois de leurs amis. La bande de Benito pouvait, en effet, profiter de sa supériorité en nombre pour les attaquer à l'improviste. Mais comme Vandeilles aurait pu riposter à l'observation de Pablo par un argument du même genre, le créole se tut et laissa le Français passer devant lui.

— Dieu du ciel! s'écria bientôt Vandeilles, c'est Berthe elle-même!

Bras d'Acier avait depuis longtemps reconnu la jeune femme. Il eût donné tout au monde pour courir à elle, et pour laisser déborder à ses pieds la joie profonde qui gonflait sa poitrine : les battements de son cœur étaient si violents et si rapides qu'ils l'empêchaient d'entendre et retentissaient jusque dans son cerveau. Il eut néanmoins le courage, non-seulement de se contenir, mais encore de laisser Vandeilles prendre les devants, tandis que lui-même restait à deux ou trois portées de fusil du gros des mineurs.

Il vit Berthe se jeter dans les bras de son mari, qui la tint longtemps serrée sur son cœur. Malgré son égoïsme, sa violence et sa brutalité, Vandeilles aimait sa femme autant que sa nature lui permettait d'aimer une autre personne que lui-même; seulement, il l'aimait à sa manière, c'est-à-dire pour lui : l'habitude et l'égoïsme entraient pour beaucoup dans l'affection qu'il portait à la jeune femme, que ses désordres et ses violences avaient rendue si malheureuse.

En embrassant son mari, Berthe baissait les yeux comme une coupable. La jeune femme pensait à Pablo et compre-

nait ce que devait souffrir le créole, qui la voyait dans les bras d'un autre, tandis que lui-même n'osait approcher.

— Pauvre Pablo, pensait-elle, lui qui m'aime tant!

Elle s'avança vers Bras d'Acier et lui tendit la main. Elle ne lui dit rien, mais elle serra la main de Pablo et le regarda comme si elle avait voulu faire passer dans cette étreinte et ce regard toutes les pensées de reconnaissance et d'amour que sa bouche ne pouvait exprimer tout haut.

— Comme vous êtes changé! murmura-t-elle d'une voix dont l'accent ému et inquiet descendit comme une caresse jusqu'au fond du cœur du créole.

— J'ai été un peu malade, répondit-il; mais je ne souffre plus maintenant.

Toute sa physionomie rayonnait d'une joie si profonde, que des larmes d'attendrissement montèrent jusqu'aux yeux de Berthe.

Elle aussi était bien changée. La fatigue, l'inquiétude et l'insomnie avaient creusé ses traits et rougi ses paupières.

Les autres mineurs avaient aussi reconnu madame Vandeilles. Ils accoururent auprès d'elle. Bucolick arriva le premier et se jeta aux genoux de Berthe en pleurant comme un enfant.

— Levez-vous, mon brave Bucolick, lui dit la jeune femme, en lui tendant la main que l'Irlandais osait à peine toucher. Il n'y a nullement de votre faute dans ce qui m'est arrivé. Une reine ne pouvait être entourée de plus de soins et de sollicitude que je ne l'ai été par vous tous, mes bons amis. Aussi suis-je bien heureuse de vous revoir.

En parlant ainsi, son regard cherchait involontairement celui de Pablo, qui la contemplait avec une émotion contenue. Le cœur du créole débordait de joie et de reconnaissance en voyant l'affection que tous ses compagnons témoignaient à la jeune femme. En ce moment, il eût donné dix ans de sa vie pour pouvoir les enrichir tous.

Tandis que Berthe racontait à ses amis les divers incidents de son enlèvement, et leur présentait Loïc Kermainguy, Benito et Goliath tenaient conseil avec leurs compagnons.

— Au diable tous nos projets maintenant, s'écria Benito. Cette maudite femme va tout raconter à ses amis. Elle reconnaîtra Ramon et Domingo... Misérables brutes! reprit-il avec colère, en s'adressant aux deux vaqueros, pourquoi ne pas l'avoir tuée comme je vous l'avais ordonné?

— Nous la croyions noyée, répondit Domingo. Comment diable a-t-elle fait pour se sauver?

— Voyons, Benito, dit Philip Smithson, en arrêtant le métis qui éclatait en reproches et en injures contre les deux vaqueros, laissons de côté ce qui est fait. Puisque malheureusement cette Française est vivante, il ne faut pas chercher ce que nous aurions fait si elle était morte. Quel parti prenons-nous?

— Il faut attendre, dit Tom.

— Je ne crois pas, moi, fit Domingo. La bande de Bras d'Acier est plus nombreuse que la nôtre, ils vont tout à l'heure nous tomber sur le corps : avec leurs fusils et leurs pistolets, ils auront l'avantage sur nous.

— Aujourd'hui, ils hésiteraient à s'en servir, dit Benito.

— Pourquoi cela?

— A cause des Indiens.

— Les Indiens sont loin. Le danger présent est toujours celui dont on s'occupe le premier.

— Mon avis, reprit Benito, est de profiter du moment où tous ces imbéciles sont occupés de cette jeune femme et ne songent pas à nous. Nous en tuerons toujours bien un ou deux avant qu'ils soient sur leurs gardes. Après cela, nous serons maîtres des autres.

— Soit, dit le géant. Moi je me charge de Bras d'Acier; une fois celui-là mort, nous aurons bon marché du reste.

— Faites marcher les femmes en avant, dit Philip; cela donnera moins de défiance, et nous pourrons les attaquer à l'improviste.

— Non pas, s'écria Benito : elles n'auraient qu'à recevoir quelques balles. Elles resteront au contraire derrière nous.

— Alors laissez-moi passer devant, fit Tom avec humeur.

Tout absorbé par la joie que lui causait le retour de madame Vandeilles, Pablo avait oublié les ennemis dont il était entouré. Craddle, toujours calme et prudent, veillait heureusement sur ses compagnons.

Il se glissa entre les jambes des deux mineurs qui le précédaient et parvint jusqu'à Bras d'Acier.

— Méfiez-vous, lui dit-il tout bas. Voici Benito et les Goliath qui s'approchent.

En face du péril, Pablo reprit à l'instant son sang-froid.

— Que personne ne bouge de place, dit-il aux deux mi-

neurs qui se trouvaient le plus près de lui. Transmettez-vous mes paroles de l'un à l'autre, sans tourner la tête. On va nous attaquer. Que chacun de vous s'occupe de l'homme près duquel il marchait tout à l'heure. Quant à vous, Madame, continua-t-il en s'adressant à la jeune femme, restez un peu en arrière, je vous en conjure, et ne bougez pas de derrière les chevaux; à l'abri de ce rempart vivant, vous n'aurez rien à craindre.

— Que va-t-il se passer? demanda-t-elle avec anxiété.

— Un combat que votre arrivée n'avait fait que différer.

— Mon Dieu! mon Dieu! fit-elle avec angoisse, en levant les yeux au ciel.

— Pouvez-vous d'ici reconnaître les deux hommes qui vous ont enlevée?

— Oui, répondit-elle. Ce sont les hommes que vous voyez derrière Philip Smithson. Le premier des deux est celui qui me tenait sur son cheval.

Le souvenir des paroles que lui avait adressées Ramon et du sort dont il l'avait menacée fit monter une rougeur brûlante au front de madame Vandeilles.

— Il vous a insultée? dit Pablo d'une voix frémissante.

Elle détourna la tête pour cacher sa rougeur et sa confusion qui ne répondaient que trop à la question de Bras d'Acier.

Un éclair traversa les yeux de Pablo, dont les lèvres se contractèrent violemment. Il prit son élan, et saisit une forte branche de chêne qui pendait à huit ou dix pieds au-dessus du ravin. Puis, par un brusque mouvement de reins, il se lança en avant, et vint retomber entre Craddle et José, qui se trouvaient les plus rapprochés de la bande de Benito.

Au moment où les pieds de Pablo touchaient la terre, Goliath se jeta sur Craddle, qu'il renversa d'un coup de crosse de fusil dans la poitrine. Le géant épaula aussitôt son arme pour tirer à bout portant sur Bras d'Acier. Celui-ci se jeta à plat-ventre, passa comme une couleuvre à côté de l'Américain stupéfait, et se précipita sur Ramon. Il lui porta un coup de machete, asséné avec tant de force, ou, pour mieux dire, avec tant de rage, que le fer pénétra de plusieurs pouces dans le crâne du vaquero. Ramon étendit les bras et tomba comme une masse.

L'arme de Bras d'Acier était tellement enfoncée dans le crâne du malheureux, que, pour la dégager, il fut obligé

d'appuyer le pied sur la tête du cadavre. Pepe Nieto profita de ce moment pour jeter son lazo sur Bras d'Acier, qui se sentit tout à coup les deux bras étreints le long du buste par le terrible nœud coulant. Il se rua aussitôt sur Nieto. Le choc fut si violent qu'ils tombèrent tous les deux. Nieto se trouvait dessous, mais il n'avait point lâché le lazo, et paralysait ainsi tous les mouvements de Bras d'Acier.

— A moi ! cria le bandit. Un bon coup de couteau entre les deux épaules de ce *coyote*. Il n'y a pas de danger... Il ne peut pas bouger les bras.

Benito et Domingo ne l'entendirent pas. Tous deux s'étaient jetés à travers bois et se glissaient en rampant dans le fourré pour prendre de flanc et à l'improviste les compagnons de Bras d'Acier.

Il n'y avait derrière Pepe Nieto que Philip Smithson, qui se disposait à frapper le créole. Au moment où l'Américain levait son *bowie-knife*, Bras d'Acier donna une telle secousse à son adversaire que tous deux changèrent de position, et qu'il se trouva sous Nieto, dont le corps lui servait ainsi de bouclier.

— Goddem ! s'écria Philip, dont l'arme avait failli rencontrer la tête du vaquero.

— Tenez le lazo, lui cria Nieto... Bon... Tournez-le autour d'un arbre... Tendez bien la corde pour que ce *coyote* ne puisse bouger... Tendez-la donc, demonio !

— J'ai beau la tendre, Bras d'Acier avance toujours vers l'arbre... Cela relâche la corde.

— Passez par-dessus nous alors, et prenez-lui les pieds... Comme cela il ne pourra bouger... Y êtes-vous?

Maintenant du genou et du poids de son corps Bras d'Acier, que les forces en sens contraire de Philip et du lazo empêchaient désormais de remuer, Nieto porta la main à sa ceinture pour y prendre sa fidèle *navajá*.

A ce moment, une femme se pencha au-dessus des deux combattants. Pablo sentit le nœud coulant se relâcher tout à coup.

Rosina venait de couper le lazo.

— Damn your eyes! (damnés soient vos yeux) hurla Philip, qui ajusta la jeune femme.

Bras d'Acier avait déjà saisi Nieto à la gorge et à la ceinture. Il l'arracha de dessus lui, et du même coup le jeta sur Smithson. Ce dernier trébucha, et sa balle se perdit en l'air.

Il laissa tomber sa carabine pour reprendre son bowie-knife, mais Pablo ne lui en donna pas le temps. Un coup de pistolet en pleine poitrine renversa le bandit, qui tomba cette fois pour ne plus se relever.

Quant à Nieto, qui arrivait la navajá à la main, un coup de machete qu'il ne put parer le renversa expirant sur le cadavre de Philip.

— Merci, Rosina! murmura Pablo, en faisant un geste de reconnaissance à la jeune femme, à laquelle Cypriana parlait avec vivacité en ce moment.

Puis, sautant par-dessus les corps de ses adversaires, Bras d'Acier s'élança au secours de ses compagnons.

A l'autre extrémité de la cañada, la bande de Benito avait l'avantage, grâce à la force prodigieuse de Goliath. Celui-ci avait déchargé sa carabine sur José, mais le Mexicain s'était baissé assez promptement pour que la balle passât au-dessus de sa tête. Alors Tom, saisissant son arme par le canon, s'en était servi comme d'une massue. Du premier coup, il avait renversé le malheureux José, dont le machete venait de le blesser légèrement à la cuisse. Puis il avait culbuté Ribonneau qu'il allait achever d'un second coup, lorsque Vandeilles, mettant le pied sur le corps de son compatriote, se jeta entre lui et l'Américain.

Celui-ci était trop près de Vandeilles pour pouvoir désormais se servir de sa carabine. Il la laissa tomber et saisit son bowie-knife. Malheureusement pour Vandeilles, Ribonneau fit un brusque effort pour le lever, et faillit renverser son compatriote.

De l'autre côté du Français, Bucolick, le fusil à l'épaule, cherchait vainement à ajuster Goliath, que lui masquait Vandeilles.

Quant à Loïc Kermainguy, auquel on avait confié la garde des chevaux, il contemplait ce combat acharné avec une singulière expression de physionomie. On voyait que sa douceur naturelle et ses idées de religion et de mansuétude luttaient contre les inspirations belliqueuses du vieux sang *kymri* qui commençait à bouillonner dans ses veines.

Il était pâle et tremblait de tous ses membres. Ce n'était pas de peur, cependant, car il restait en avant des chevaux, derrière lesquels il lui eût été facile de s'abriter. Ses yeux, si doux d'habitude, étincelaient en ce moment.

A côté de lui se tenait madame Vandeilles, à laquelle ses

angoisses avaient fait oublier les prudentes recommandations de Bras d'Acier.

Au moment où Vandeilles se baissait pour éviter un coup que lui portait Goliath, en même temps que pour permettre à Bucolick d'ajuster le géant, Benito et Domingo sortirent du fourré. Leurs vêtements étaient en lambeaux, et le sang couvrait leurs figures et leurs mains déchirées par les buissons.

Souples et agiles comme des chats sauvages, tous deux avaient rampé jusqu'auprès de Bucolick à travers les arbres et les arbustes épineux. Tous deux fondirent à la fois sur l'Irlandais. Un cri perçant de madame Vandeilles avertit ce dernier du danger qui le menaçait. Il se retourna précipitamment, mais il était déjà trop tard. Le machete de Benito s'abattit sur Bucolick sans que celui-ci eût le temps de parer le coup. Le mouvement que l'Irlandais avait fait pour se détourner lui sauva la vie. Au lieu de l'atteindre entre les deux épaules, le machete lui entama seulement le bras gauche en effleurant les côtes.

Malgré sa blessure, Bucolick saisit son adversaire à bras le corps. Domingo s'élança au secours de son compagnon. Vandeilles et Ribonneau réunirent leurs forces contre Goliath.

— Laisserez-vous donc assassiner un honnête homme, un chrétien, par deux misérables? murmura Berthe à l'oreille de Kermainguy. Si vous avez peur, laissez-moi passer.

— Peur! répéta le petit paysan, qui rougit jusqu'aux oreilles, et dont les yeux se mouillèrent de larmes de honte.

Puis, cédant à l'impulsion contre laquelle il luttait depuis longtemps, il s'élança sur Domingo. Ce dernier se détourna en levant sa *navajá*, mais il reçut au milieu de la poitrine un coup de tête à la bretonne qui l'envoya rouler entre les jambes de Benito.

Une fois lancé, Kermainguy s'abandonna au penchant batailleur que l'on retrouve chez le paysan le plus pacifique du sol armoricain.

— Garde à vous, cria-t-il à Benito, qu'une sorte de loyauté chevaleresque l'empêchait d'attaquer par derrière.

Le vaquero se détourna, para le coup de tête que lui portait Loïc et saisit le paysan par ses longs cheveux. Au moment de tomber, Loïc jeta ses deux bras autour du corps de Benito, et s'y cramponna de toutes ses forces pour ne pas

être terrassé. Obligé de se défendre contre Bucolick, le vaquero ne pouvait, heureusement, frapper le petit Breton de son machete.

— Tenez bon, Benito, cria Goliath, je viens à vous.

Puis, renversant de deux coups de crosse Ribonneau qui tomba sans connaissance, et Vandeilles, qu'il ne fit que blesser à l'épaule, Goliath s'élança sur Bucolick.

Au même instant, Pablo arrivait au secours de ses compagnons. Goliath jeta un rapide regard autour de lui et vit que la partie était perdue pour ses amis. De toute la bande, Benito et Domingo restaient seuls en état de combattre. Ils n'étaient donc plus que trois pour faire face à Pablo, Craddle, Bucolick, Kermainguy et Vandeilles, car ce dernier se relevait déjà.

XVI

D'un coup d'œil, Goliath se rendit compte de la situation. Il prit son élan et se précipita en avant avec une telle furie qu'il renversa du même coup Bucolick et Benito. Ce dernier entraîna naturellement Loïc dans sa chute. Puis le bandit s'élança d'un bond sur madame Vandeilles et lui appuya son bowie-knife sur sa poitrine.

— Si vous faites un mouvement contre moi, je la tue, s'écria-t-il.

— Arrêtez ! dit Pablo à ses amis d'une voix frémissante... Laissez-moi passer, ajouta-t-il.

Il se glissa en rampant sur les flancs du ravin jusqu'à ce qu'il se trouvât en face de Goliath.

— Ah ! ah ! je suis le maître maintenant, dit l'Américain avec un rire insolent et cruel. Dites à vos compagnons de se tenir à distance, Bras d'Acier, et surtout qu'on ne touche pas aux fusils ; car, par le Dieu vivant, cette femme mourra avant moi.

Pablo éprouvait une telle angoisse qu'il pouvait à peine parler.

— Que veux-tu? demanda-t-il à l'Américain.

— Je veux que tu nous laisses partir, mon frère et moi, sans nous inquiéter.

— Promets-tu de ton côté de ne plus nous attaquer?

— A quoi vous servirait la parole d'un brigand comme moi? répliqua le bandit en ricanant. Je veux qu'on me rende aussi ma carabine, qui est tombée là, à côté de cet animal d'Irlandais.

— Pour que tu t'en serves contre nous?...

— Je le veux.

— Soit, dit Pablo, qui songea que la carabine était vide, et qu'il aurait le temps de tirer sur le géant si ce dernier essayait de la recharger. Tu as ma parole... Maintenant lâche cette dame.

— Non pas... mon frère et ma carabine d'abord.

— N'acceptez pas cette condition, Bras d'Acier, dit Craddle; Goliath vous en imposerait alors de nouvelles.

— Tu entends? dit Pablo. Contente-toi de ma parole. Dans toute la Californie, il n'est pas un homme qui osât la mettre en doute.

— C'est possible, mais, moi, je m'en méfie... Allons, ne bougez donc pas, vous, dit-il brutalement à madame Vandeilles, que son bras gauche serrait à l'étouffer.

— Vous faites mal à cette jeune dame, dit Pablo, qui était pâle comme un mort.

— Bah! ce sera bien pis si vous refusez de consentir à mes conditions. Mon bowie-knife entrera jusqu'au manche dans sa poitrine, je vous le jure.

— Écoute, dit Bras d'Acier, devant Dieu et sur le salut de mon âme, je jure que, s'il arrive malheur à madame Vandeilles, je vous couperai par morceaux ton frère et toi, et je vous ferai rôtir à petit feu!

Il y avait un tel accent de résolution et de fureur concentrée dans la voix de Pablo en prononçant ces terribles paroles, que Goliath se sentit froid jusque dans la moelle des os.

— Si j'accepte votre parole en échange de la liberté de cette femme, reprit le bandit d'un ton hargneux, qui me garantit que vos compagnons observeront les conditions que vous aurez acceptées?

— Moi... moi, car je brûlerais la cervelle au premier qui chercherait à t'attaquer.

— Vous nous laisserez nos chevaux, nos armes et nos provisions ?

— Je te le promets.

Tom hésita encore un moment. Puis, prenant enfin son parti, il abaissa son bowie-knife et lâcha madame Vandeilles.

— Merci, Pablo, dit la jeune femme, vivement touchée de l'angoisse profonde qu'elle avait lue sur les traits du créole, mais, tout attristée des suites de son imprudence.

Si elle avait suivi, en effet, les prudentes recommandations de Pablo en se tenant à l'abri derrière les chevaux, le créole aurait eu le temps d'arrêter Goliath avant qu'il n'arrivât jusqu'à elle.

— Passez derrière moi, lui dit Pablo, dont les yeux étincelaient de joie, et tâchez de rester au milieu de nous.

— Mon frère? dit Goliath, auquel Pablo tendait sa carabine.

— On va vous l'envoyer, lui dit Craddle.

Puis il ajouta tout bas, en s'adressant à Vandeilles.

— Prévenez Bras d'Acier que Philip est mort. Qu'il se tienne sur ses gardes au moment où Goliath verra le cadavre.

Un instant après, le corps de Philip Smithson passait de main en main jusqu'à Bras d'Acier. Celui-ci ignorait que le bandit eût déjà succombé à sa blessure. Mis sur ses gardes par l'avis de Craddle, il passa silencieusement le corps de Philip à l'aîné des Smithson, en ayant soin de tenir sa carabine prête.

Tom posa son frère sur le sol et s'agenouilla près de lui. Voyant qu'il restait immobile, il mit sa main sur la poitrine de Philip. Le cœur ne battait plus. Philip n'était qu'un cadavre.

Tom se leva d'un bond en poussant un rugissement de fureur.

— Mort! s'écria-t-il, mort! vous l'avez tué.

Puis, saisissant son fusil par le canon, il s'élança sur Pablo.

Ce dernier le tenait déjà en joue.

— Un pas de plus, et tu es mort, dit-il à l'Américain.

— Tu m'as trompé.

— J'ignorais que ton frère fût mort. D'ailleurs cela...

— Oh! je vous tuerai tous, interrompit Goliath, qui se

tordait les bras dans le transport de sa rage impuissante. Mon frère, mon pauvre frère!...

Il se jeta sur le corps de Philip et se remit à l'embrasser en pleurant.

Quoique ces deux hommes fussent des misérables souillés de tous les crimes, le désespoir de Tom était si profond et si vrai qu'il émut jusqu'à ses ennemis. Ils restèrent immobiles et silencieux, respectant la douleur de ce bandit, dont l'affection pour son frère était peut-être le seul sentiment humain.

— Veux-tu qu'on t'aide à creuser une fosse pour l'enterrer? dit Bras d'Acier au géant.

— Non, répondit celui-ci d'une voix farouche, je ne veux rien de vous! Soyez tous maudits!

Il jeta sa carabine en bandoulière, chargea le cadavre de son frère sur ses épaules et s'éloigna lentement.

Pablo et Bucolick le suivirent, dans la crainte qu'il ne dispersât les chevaux. Effrayés du tumulte et des coups de feu, ces animaux s'étaient réfugiés à deux cents pas de là, dans un endroit un peu plus large de la cañada.

Goliath s'approcha du mustang que lui avait donné Benito. Il mit en travers sur la selle le cadavre de Philip, qu'il assujettit avec une courroie; puis, enfourchant lui-même une autre monture qui pliait sous son poids énorme, il poussa devant lui le cheval de Philip, à la bride duquel il avait attaché un lazo, et qu'il conduisait ainsi comme avec de longues guides.

— Soyez maudits, maudits! s'écria-t-il encore en se retournant sur sa selle pour jeter cette imprécation à ses ennemis.

Bras d'Acier et Bucolick le suivirent des yeux jusqu'à cinq ou six portées de fusil; puis ils rassemblèrent les chevaux. Ils se disposaient à les ramener vers le gros des mineurs, lorsqu'ils virent ceux-ci revenir vers eux.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Pablo en courant au-devant de ses compagnons.

— Rien de nouveau, répondit Craddle, qui marchait en tête. Seulement, nous avons pensé que nous serions plus à l'aise ici pour interroger les prisonniers et pour en finir avec eux. Là où nous étions, il n'y avait pas moyen de se tenir deux de front.

— Combien avons-nous de prisonniers? demanda Pablo.

— Deux, sans compter les femmes, répondit Craddle, qui parlait avec difficulté.

Pablo s'aperçut alors que l'Américain crachait le sang à chaque mot.

— Ce n'est rien, Bras d'Acier, dit Craddle, qui prévit la question que Pablo allait lui adresser. Ce damné Goliath m'a donné dans la poitrine un coup de crosse qui aurait brisé une charpente moins solide que la mienne; mais j'en ai reçu bien d'autres, allez!

— Et José? demanda Bras d'Acier, qui cherchait vainement le Mexicain parmi ses compagnons.

— Le pauvre garçon est mort, ou peu s'en faut, répondit Vandeilles; ma femme est près de lui en ce moment.

— Laissez-moi passer, dit Pablo, il faut que je les voie... Nous nous occuperons plus tard des prisonniers.

Les mineurs se rangèrent pour lui faire place et le suivirent jusqu'à l'endroit où l'on avait couché le pauvre Mexicain.

Madame Vandeilles et Loïc Kermainguy étaient agenouillés auprès du moribond. Berthe tenait la tête de José sur ses genoux. Loïc soutenait le corps du blessé, et murmurait des prières.

— José! dit Pablo en s'agenouillant aussi auprès du Mexicain, dont il prit la main.

José entr'ouvrit ses yeux, déjà fixes et éteints, et fit un effort pour regarder le créole.

— Bras d'Acier, murmura-t-il.

— Oui, José, oui, c'est moi, mon pauvre ami. Que puis-je faire pour toi?

José secoua faiblement la tête.

— Rien, dit-il. Je me connais en blessures... dans une heure...

Il n'acheva pas; mais Pablo ne comprit que trop bien sa pensée.

— Espérons encore, reprit le créole d'une voix émue.

— Non, dit le blessé. Vous ferez dire des messes pour moi, n'est-ce pas?

— Je te le promets. La moitié de la part que je t'avais promise dans l'expédition y sera consacrée, à moins que tu ne laisses quelqu'un à qui la remettre.

— J'ai un enfant, Pablo.

— Où est-il?

— A Tehuantepec, chez sa tante, la sœur de ma femme.

— Le nom de cette sœur?

— Juanita Osorio.

— Bien. Je lui ferai remettre ce que je t'ai promis. Quant aux messes je me charge de les payer. N'as-tu rien de plus à me demander?

— Non, Pablo... Donnez mon machete et mon cheval à ce......

Il ne put achever, mais son regard désigna Loïc Kermainguy, qui venait de lui donner un petit crucifix et qui priait et pleurait auprès de José.

Il y eut un moment de silence. Le blessé faisait des efforts inouïs pour parler, mais la vie s'éteignait rapidement.

On l'entendit, ou plutôt, on le vit murmurer :

— Mon Dieu, ayez pitié de moi! pardonnez-moi...

Il appuya le petit crucifix sur ses lèvres, balbutia encore deux ou trois mots, qu'on ne put entendre, et poussa un profond soupir, qui fut le dernier.

Il était mort.

— Pauvre José, dit Pablo en se couvrant la figure de ses deux mains. Il était brave et dévoué. Que Dieu lui fasse paix! Prions pour lui!

Les mineurs s'agenouillèrent avec un profond recueillement.

Quoique malheureusement trop disposés à tourner en ridicule tout ce qui concernait la religion, Vandeilles et Ribonneau sentaient si bien leur faiblesse devant la sombre et majestueuse pensée de la mort, qu'ils courbèrent humblement la tête comme leurs compagnons. Au milieu du silence général, Loïc éleva la voix et récita quelques prières.

Lorsqu'il eut achevé, on creusa une fosse dans laquelle fut déposé le corps du pauvre Mexicain. On recouvrit ensuite le cadavre de branches et de pierres, pour le mettre à l'abri des bêtes féroces.

Cette triste cérémonie accomplie, Craddle fit observer à ses compagnons qu'il leur restait un devoir d'un autre genre à remplir.

— Maintenant que nous avons enterré le pauvre José, dit Craddle, il faut faire justice de ses assassins.

— Attendons encore, répondit Bras d'Acier. Nous sommes trop à l'écart ici, et nous ne pourrions y bivouaquer cette nuit. Un mille plus loin, nous trouverons un endroit plus

large où nous pourrons nous réunir en cercle et dresser nos tentes.

— Allons-y tout de suite, alors, s'écria Ribonneau.

— Veillez sur les prisonniers, dit Pablo.

— Soyez tranquille, je réponds d'eux, répliqua Craddle.

On se mit en marche pour gagner l'endroit indiqué par Bras d'Acier. C'était une sorte de demi-cercle formé par une échancrure naturelle du revers gauche de la cañada.

— Nous passerons la nuit ici, dit Pablo. Qu'on prépare tout pour le souper.

— Savez-vous que si les Indiens nous attaquaient en cet endroit, nous serions pris comme dans une cave, fit observer Craddle.

— Il n'y a pas moyen de faire autrement, répliqua Bras d'Acier. Il nous faut au moins six heures de marche pour sortir de ce défilé. Nos blessés sont incapables de faire ce trajet. Quant aux autres, la fatigue les en empêcherait aussi.

— C'est vrai, fit Craddle, mais je donnerais bien quelque chose pour être hors de ce maudit ravin.

— Et moi donc! s'écria Ribonneau.

— Si nous commencions par nous débarrasser des brigands qui ont assassiné ce pauvre José? dit Bucolick.

— Il faut les pendre ! s'écrièrent Craddle et Vandeilles.

— Jugeons-les d'abord, dit Pablo.

Les mineurs s'assirent sur l'herbe. Adossés à l'escarpement du ravin, ils formaient ainsi une sorte de demi-cercle et se trouvaient rangés comme les membres d'un jury. Au milieu se tenait Bras d'Acier, dont le front soucieux révélait de graves préoccupations.

On amena Benito et Domingo, que Craddle et Bucolick avaient solidement garrottés à la fin du combat, et qu'ils avaient fait marcher devant eux non sans leur administrer maints coups de crosse de fusil à chaque mouvement suspect.

Benito était pourtant hors d'état de s'enfuir, non-seulement à cause de ses liens, mais encore par suite de ses blessures.

A l'instant où Goliath avait pris la fuite, le *capataz*, resté presque seul contre plusieurs de ses adversaires, et déjà blessé d'un coup de sabre, avait essayé de se jeter dans le fourré. Bucolick lui avait alors asséné sur les jambes un tel coup de crosse de fusil que Benito était tombé en criant qu'il avait la jambe cassée.

Quoique l'accident fût moins grave qu'on ne le supposait, le métis avait le genou tellement enflé qu'il lui eût été complétement impossible de marcher durant un quart d'heure. Il avait en outre perdu beaucoup de sang par suite de son autre blessure, et son énergie seule le soutenait. Ce fut néanmoins le front haut et l'air arrogant qu'il parut devant ses juges.

Quant à Domingo, blessé aussi, mais très-légèrement, il avait pris un air tout contrit.

Bras d'Acier se doutait déjà du motif de l'enlèvement de madame Vandeilles; il songeait à l'effet que produirait sur Vandeilles les paroles de Benito si celui-ci répondait, comme cela était probable :

« J'ai fait enlever madame Vandeilles parce qu'elle est aimée de Bras d'Acier, votre chef; j'espérais prendre l'avance pendant que vous resteriez à chercher cette jeune femme. »

Cette réflexion fit tressaillir Bras d'Acier. Rien qu'en examinant le sourire insolent et railleur de Benito, le créole pressentait la réponse de ce dernier, enchanté de jeter le trouble parmi ses vainqueurs. Mais comment empêcher cette réponse?

Pablo se creusait en vain l'imagination pour trouver un moyen de sortir de cette position difficile. Il n'y en avait qu'un : faire sauter la cervelle au métis avant qu'il eût le temps de s'expliquer. Pablo y avait songé dès le premier moment, mais il lui répugnait de frapper un ennemi désarmé, et surtout de tuer le mari de Rosina.

— J'ai déjà causé tant de douleur à cette pauvre femme, se disait-il; ce serait la récompenser bien mal de m'avoir sauvé la vie tout à l'heure.

Tandis qu'il hésitait ainsi et restait la tête cachée dans ses deux mains, au grand étonnement des autres mineurs, Cypriana parlait à sa compagne de route avec une vivacité incroyable de gestes et de paroles.

— Allons, disait-elle, allons, dona Rosina; c'est à vous de les sauver. Demandez leur grâce. Ce Bras d'Acier vous doit bien cela.

— Peut-être ne voudra-t-il m'accorder que la grâce de Benito, répondit Rosina.

— Il faut que la vie de Domingo soit aussi épargnée, s'écria Cypriana d'un ton impérieux; oui, dona Rosina, il le faut... ou bien...

— Ou bien?...

— Ou bien je dis à Benito que je vous ai vue couper le lazo qui enlaçait Bras d'Acier, et sauver ainsi le chef de nos ennemis. Il faudra bien alors que vous laissiez Benito périr avec Domingo ; car, si on lui laissait la vie, le premier usage qu'il ferait de sa liberté serait de vous poignarder à l'instant.

— Plût à Dieu que sa navajá fût levée sur mon sein, dit Rosina en couvrant de ses deux mains ses yeux remplis de larmes. Je consentirais à mourir à l'instant, si cela pouvait sauver les jours de Benito sans que je fusse obligée de demander sa grâce à Bras d'Acier.

— Pourquoi cela?

— Que t'importe...

— Voilà Bras d'Acier qui se lève, reprit Cypriana. Au nom de la Sainte Vierge, dona Rosina, sauvez Benito et Domingo.

Rosina poussa un soupir et s'avança vers Pablo en passant derrière les autres mineurs ; arrivée auprès du créole, elle lui posa doucement la main sur l'épaule.

Il se retourna brusquement.

— Rosina, murmura-t-il.

— Benito est le père de mon enfant, dit la jeune femme. En vous sauvant la vie, j'ai causé sa perte. S'il meurt, je le suivrai dans la tombe. Pablo, je vous en conjure...

Les larmes lui coupèrent la parole.

Bras d'Acier prit la main de la jeune femme et la serra doucement.

— Je vous promets d'épargner la vie de Benito, lui dit-il.

— Et celle de Domingo aussi?

— De Domingo?

— Il le faut, don Pablo. Je vous jure qu'il le faut, à cause de moi. Ne me demandez pas pourquoi, mais croyez-en ma parole.

— Domingo aussi vivra, dit Bras d'Acier.

— Merci, dit l'Espagnole, qui s'éloigna en relevant son rebozo, dont elle se couvrit presque entièrement la figure.

XVII

— Eh bien? dit Vandeilles, surpris des hésitations du chef, que décidons-nous enfin?

— Je viens de promettre d'épargner la vie de ces deux hommes, répondit Bras d'Acier.

Il y eut un murmure de mécontentement. Pablo promena autour de lui son regard calme et impérieux. Tout le monde se tut.

— En partant pour cette expédition, dit Pablo, chacun a fait ses conditions, stipulé quelques avantages pour sa propre personne. Moi seul, moi qui vous conduis à un trésor que je pouvais garder, je n'ai rien demandé, rien voulu. Est-ce trop de réclamer pour ma part la vie de ces hommes?

— Non, répondirent enfin les mineurs, malgré leur évidente contrariété.

— Qu'en ferons-nous, alors? dit Craddle.

Là se présentait encore un grand embarras.

Abandonner Benito et Domingo blessés comme ils l'étaient, c'était les livrer à une mort presque certaine, eux et Rosina, qui ne les aurait certainement pas quittés. D'ailleurs, ils pouvaient tomber entre les mains des Indiens et donner ainsi à ces derniers des renseignements qui mettraient les sauvages à même de rejoindre les mineurs. Les emmener offrait aussi plus d'un inconvénient. C'était les initier à la route que devaient suivre les compagnons de Bras d'Acier et les mettre au courant de leurs projets. Lorsque viendrait le moment de les relâcher, on aurait encore tout à craindre de leur indiscrétion, et même de leurs entreprises, s'ils trouvaient quelques autres mineurs pour les seconder.

— Eh bien? répéta encore Vandeilles.

— Qu'on les éloigne un peu, dit Bras d'Acier, et qu'ils ne puissent entendre notre conversation... Bien... C'est assez loin... qu'ils restent là... Maintenant, écoutez-moi. Du moment où nous ne tuons pas ces deux hommes, nous n'avons qu'un seul parti à prendre à leur égard.

— Lequel? fit Ribonneau.
— Les associer à notre expédition.
— A nos profits? s'écrièrent à la fois tous les mineurs avec indignation.
— La diminution de vos parts ne sera pas aussi grande que vous paraissez le supposer.
— Comment cela? demanda Vandeilles avec humeur.
— Ce pauvre Mundiaz étant mort et ne laissant ni femme ni enfant, sa part serait à donner.
— Nous l'aurions partagée entre nous, s'écria Craddle.
— Et Kermainguy? dit Bucolick.
— Il aura une part aussi, répliqua Bras d'Acier.
— Et la demi-part que vous avez promise au fils de José? demanda Craddle.
— C'est une dette sacrée. Elle sera payée avant les autres.
— Alors il ne restera plus rien pour nous, grommelèrent les mineurs.
— Vous ne pensez qu'au résultat, reprit Bras d'Acier, et vous oubliez les moyens d'y parvenir. Songez donc que nous avons déjà deux hommes de moins dans notre bande. En outre, vous êtes presque tous blessés. Plusieurs d'entre vous sont hors d'état de travailler et de combattre avant quinze jours au moins. Si les Indiens nous attaquent, cependant, comme cela n'est que trop à craindre après tous ces coups de fusil, ne vaut-il pas mieux n'avoir qu'un septième ou un dixième du trésor que de succomber au moment où nous sommes sur le point de réussir?

Il parla ainsi durant quelques minutes. Craddle, qui ne manquait pas de bon sens, se rendit le premier. Bucolick et Vandeilles furent les plus difficiles à persuader. L'Irlandais ne pouvait pardonner au vaquero le meurtre du brave José. Le second avait sur le cœur l'enlèvement de sa femme. A la fin, cependant, ils se rangèrent à l'avis général, mais ce fut de mauvaise grâce. Bucolick déclara même qu'il *n'était* nullement convaincu de l'importunité de la mesure, mais qu'il y consentait pour faire plaisir à Pablo.

D'après les conditions qu'il avait faites à ses compagnons au moment du départ, Bras d'Acier aurait pu leur imposer tout simplement sa volonté sans en discuter ainsi les *motifs*; mais, dans les occasions importantes, il préférait ramener chacun à son avis par la persuasion. Dans cette circonstance surtout, il tenait à ce que la grâce accordée aux deux va-

queros ne vint pas de lui seul et ne donnât pas naissance à une foule de conjectures. A force de chercher, en effet, Vandeilles aurait pu soupçonner un des motifs de la clémence qui guidait en ce moment la conduite du gambusino.

Lorsque tout le monde fut d'accord, Pablo ordonna de ramener les deux prisonniers.

— Demandez-leur donc pourquoi ils ont enlevé madame Vandeilles! dit le Français avec humeur.

Pablo fit semblant de n'avoir pas entendu, et se hâta de prendre la parole pour annoncer aux Mexicains le pardon qu'on leur accordait et la faveur qu'on y ajoutait.

Tout lié, tout blessé qu'il était, Domingo fit un bond de joie à cette conclusion inattendue.

— Vive Bras d'Acier! s'écria-t-il. Que Dieu conserve le roi des *placeres!*

Benito accueillit plus froidement les paroles de Pablo. Méfiant et jaloux, il cherchait à deviner quel pouvait être le motif secret de cette indulgence. Il pensait bien que la crainte qu'éprouvait Pablo d'entendre raconter devant Vandeilles le motif de l'enlèvement de la jeune femme était pour quelque chose dans la résolution de Bras d'Acier, mais il s'étonnait, en même temps, que ce dernier n'eût pas pris le parti, beaucoup plus simple, de se débarrasser à jamais de toute révélation par un coup de pistolet ou de machete. A la place du créole, Benito n'eût certes pas hésité un instant à mettre en usage ce moyen expéditif.

Malgré toutes les suppositions du capataz, la vie lui semblait pourtant une assez bonne chose pour qu'il se résignât à l'accepter, n'importe à quel risque. Il remercia Bras d'Acier avec cette dignité qui se trouve parfois chez le dernier mendiant espagnol ou mexicain.

— Un mot encore, reprit Pablo. La seule chose que nous demandions à vos compagnons et à vous, en échange du pardon que nous vous accordons, c'est la promesse de vivre avec nous en fidèles camarades et de vous conformer comme les autres à ma volonté. Le jurez-vous?

— Des deux mains, fit Domingo en levant les bras, de ces deux mains, dans chacune desquelles je voudrais bien avoir en ce moment un bon morceau de *cecina* ou de *tasajo.*

— Et vous, Benito?

— Moi aussi, répondit avec plus de circonspection le ca-

pataz, moi aussi, pourvu que vous en usiez avec nous comme on doit le faire envers des *caballeros*.

En entendant cette orgueilleuse réponse sortir du métis, Pablo réprima un sourire méprisant.

— Benito, dit-il en regardant fixement le capataz, que tout soit oublié. Qu'il ne soit plus question de ce qui s'est passé avant aujourd'hui, du temps où nous étions ennemis. L'union entre nous tous est nécessaire pour que nous réussissions dans notre périlleuse entreprise. Nous touchons au but de nos efforts. Que rien ne vienne désormais troubler notre bonne intelligence et mettre le désaccord parmi nous.

— Vous avez raison, don Pablo, répliqua le capataz en répondant par un regard d'intelligence au regard perçant de l'Espagnol. Pour ma part, du moins, il ne sera question de rien.

Tandis que Bras d'Acier enrôlait ainsi dans sa troupe Benito et Domingo, Berthe parvenait enfin à s'approcher de Rosina. Depuis qu'elle avait reconnu la jeune Espagnole, madame Vandeilles avait cherché à lui parler, mais Rosina s'était toujours arrangée de manière à éviter son ancienne amie.

A la fin, cependant, Berthe, marchant à elle, lui avait pris la main.

— Vous ne m'avez donc pas reconnue, Rosina? dit madame Vandeilles avec douceur.

L'Espagnole murmura quelques mots en tenant les yeux baissés pour ne pas rencontrer le regard de la Française.

— Pourquoi me fuir, alors? reprit Berthe.

Rosina ne répondit pas.

— Voyons, reprit madame Vandeilles, asseyez-vous ici près de moi, et causons. Ne détournez pas ainsi vos yeux, ou vous me ferez croire que vous êtes fâchée contre moi.

Cédant malgré elle à la séduction de cette voix affectueuse, Rosina s'assit en silence à côté de madame Vandeilles.

— Qu'êtes-vous devenue depuis que j'ai quitté l'hacienda de San-Fernando? demanda Berthe. Que de fois j'ai pensé à vous et à votre famille! Je n'oublierai jamais l'accueil si amical de vos parents et toutes les bontés qu'ils ont eues pour moi.

Rosina poussa un soupir, mais ne répondit pas davantage.

— Comment se porte votre mère? demanda Berthe.

D'après ce que Bras d'Acier lui avait raconté à San-Francisco. Berthe connaissait une partie des événements survenus à San-Fernando depuis son départ, mais elle préférait que Rosina ignorât cette circonstance. Cela permettai à l'Espagnole de ne raconter de son histoire que ce qu'il lu plaisait d'en dire et ne l'exposait pas à rougir devant sa rivale.

— Vous ne voulez pas me parler, Rosina? reprit encore madame Vandeilles, après un instant de silence; que vous ai-je donc fait?

Les yeux de Berthe se mouillèrent de larmes. Cette fois, sa voix émue parvint jusqu'au cœur de l'Espagnole. Rosina fondit en larmes.

— Je suis bien malheureuse! dit-elle en serrant la main de madame Vandeilles.

Puis, ne pouvant résister à son émotion, elle appuya sa tête sur l'épaule de Berthe.

— Votre mari se conduit mal envers vous? demanda madame Vandeilles.

— Mon mari! fit la jeune femme en levant les yeux au ciel.

— Ce Benito n'est-il pas votre mari?

Rosina releva la tête, et regarda un instant madame Vandeilles avec une sorte de sentiment de défiance; mais, à l'aspect de cette figure qui exprimait tant d'intérêt et de compassion, l'Espagnole oublia tous ses soupçons jaloux. Depuis longtemps, elle n'avait pu causer à cœur ouvert avec une autre femme de sa condition. Son secret lui brûlait les lèvres. Puis elle sentait le besoin de justifier devant Berthe ce que sa position près de Benito avait d'étrange et de blâmable.

— Je suis bien à plaindre, ma pauvre Berthe, dit enfin l'Espagnole. Dieu m'a punie cruellement d'avoir cédé à un mouvement de désespoir. Je vais tout vous raconter. Laissez votre main dans la mienne, mais ne me regardez pas, car je ne pourrais continuer mes tristes aveux.

Berthe passa un bras autour de la taille de l'Espagnole, qui commença son récit d'une voix émue et tremblante.

— Vous savez, dit Rosina, que je devais épouser M. de Verrières... Je l'aimais de toute mon âme, et je croyais qu'il

partageait mon affection... Je suis sûre qu'un moment lui aussi m'a aimée... avant votre arrivée, Berthe... Que de fois je vous ai maudite!...

— Vous savez pourtant, Rosina...

— Je sais bien qu'il n'y avait pas de votre faute, interrompit l'Espagnole en lui fermant la bouche. Mais je souffrais tant! Il ne regardait plus que vous... Il vous suivait partout... Quand je voyais ses grands yeux fixés sur vous avec cette expression si tendre, si passionnée!.. Oh! tenez, Berthe, il me prenait des envies de vous tuer!... Je devenais folle. Je pleurais toutes les nuits... Je doutais encore, cependant; je voulais douter malgré l'évidence, car je sentais bien que la certitude me briserait le cœur.

Un jour, Pablo fut obligé de partir pour se rendre auprès de sa mère, qui se mourait. Berthe, j'ai honte de le dire, mais moi qui aimais tant madame de Verrières, eh bien, j'étais presque heureuse de cette absence de Pablo. J'espérais qu'à son retour il vous aurait oubliée. Quelques jours après, votre mari vint vous chercher : avec quelle joie...

— Vous me vîtes partir, n'est-ce pas? acheva madame Vandeilles, en voyant que l'Espagnole s'interrompait tout à coup. Dites-le, Rosina; je ne comprends que trop ce qui devait se passer dans votre cœur. Vous deviez haïr l'étrangère qui avait récompensé votre hospitalité en brisant tous vos projets de bonheur.

— J'attendais avec impatience le retour de Pablo, reprit la jeune femme. Tous les matins, j'allais prier à la chapelle et faire brûler des cierges pour obtenir que M. de Verrières oubliât son affection pour vous et revînt à son premier amour.

Un jour, enfin, je le vis arriver. Il était bien loin encore... Que j'étais heureuse! Je remerciais Dieu. Il montait son beau cheval gris... Il arriva comme la foudre devant l'hacienda.

« Ma pauvre mère est morte! » me dit-il.

Nous le consolâmes de notre mieux. Chacune de ses larmes me tombait sur le cœur. J'aurais voulu être sa femme pour pouvoir essuyer ses pleurs avec mes lèvres.

Tout en nous parlant, il regardait autour de lui.

« Où donc est madame de Mareuil? demanda-t-il enfin.

— Elle est partie, répondis-je; son mari est venu la chercher. »

Il devint pâle comme un mort.

« Son mari! répéta-t-il.

— Oui, M. de Mareuil.

— Je la croyais veuve.

— Son mari l'avait quittée pour courir les placeres; on le croyait mort, mais c'était une erreur. »

Il ne dit plus rien, mais il se leva presque aussitôt. Il avait l'air tout éperdu et ne savait plus ce qu'il faisait. Ma mère et moi, nous nous regardâmes tristement. Il sortit. Je n'osai le suivre. Je me jetai en pleurant dans les bras de ma mère. Tout à coup, j'entendis le galop furieux d'un cheval. Je m'élançai à la fenêtre. Pablo disparaissait déjà au détour de la route. Stefano, qui venait de lui parler, le suivait des yeux d'un air tout stupéfait.

« Où va-t-il? demandai-je à Stefano.

— Dieu seul le sait, me répondit-il. Je crois que la mort de sa mère l'a rendu fou.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit?

— Il m'a demandé quelle route avaient prise M. et madame de Mareuil.

— Tu le lui as dit?..

— Sans doute... Alors il m'a jeté une pièce d'or. Puis il a mis son cheval au galop, et il est parti ventre à terre. »

Je ne sais pas ce que je répondis à Stefano; ma pauvre tête était perdue. Dieu m'avait abandonnée. Je montai dans ma chambre, j'écrivis à Pablo un petit billet que je laissai sur ma table; puis, dans ma folle douleur, oubliant ma pauvre mère et Dieu, je courus me jeter dans le lac sur lequel Pablo et moi nous avions si souvent navigué ensemble.

Elle s'arrêta brusquement. Berthe, qui la serrait dans ses bras, la sentit trembler de tous ses membres.

— Ah! pourquoi ne suis-je pas morte ce jour-là, mon Dieu! reprit tout à coup l'Espagnole dans un désespoir qui avait quelque chose de sauvage... Ne me regardez pas, continua-t-elle; laissez-moi achever ainsi la tête cachée dans vos bras.

Il y avait dans la maison de mon père un *capataz* qu'on appelait... qu'on appelait... Benito.

— Benito?

— Oui, Benito... J'avais souvent remarqué qu'il me regardait avec des yeux singuliers et que je le rencontrais plus souvent que cela n'aurait dû être... mais à peine y faisais-je attention. Pouvais-je supposer qu'il était amoureux

de moi?... Un métis!... un métis, répéta-t-elle avec une sorte de colère méprisante.

Il y eut un moment de silence.

— Benito m'avait vue me jeter dans le lac, reprit l'Espagnole. Il se jeta après moi. Il me sauva... me sauva!... répéta-t-elle encore avec une sombre ironie... Il paraît que je restai quelque temps sans connaissance. Lorsque je revins à moi... je...

Elle s'arrêta encore.

— Non, dit-elle, non. Je ne puis achever, Berthe.

— Je comprends tout, pauvre malheureuse enfant, dit madame Vandeilles, en étreignant la jeune femme contre son cœur. Oh! le misérable!

— Pendant plusieurs mois, je restai comme folle, reprit Rosina. A peine ai-je souvenir de ce qui s'est passé durant tout ce temps. Benito m'avait emmenée chez sa mère du côté de Monterey. Il m'entourait de soins et de tendresse. Peu à peu, la raison me revint. Je compris toute l'étendue de mon malheur. Oh! que j'aurais voulu mourir!

Benito se jeta à mes pieds... je le repoussai. Il pleura. Je ne répondis à ses prières, à ses supplications, que par mes reproches et par mes larmes; je voulais sortir. Je ne sais trop où le désespoir m'aurait conduite. Benito crut sans doute que j'allais me tuer. Il me saisit dans ses bras. Nous étions dans la hutte de sa mère, une pauvre métisse, qui m'avait soignée pendant ma longue maladie.

Elle s'approcha de moi et me dit tout bas :

« Il faut vivre, Rosina. Dieu vous l'ordonne, sinon pour vous, du moins pour votre enfant. »

Je ne sais quelle révolution se fit dans mon cœur à ces paroles. Je m'assis et me mis à pleurer silencieusement. Sur un signe de sa mère, Benito nous laissa seules. Cinq mois après, je donnai le jour à une pauvre petite créature. N'est-ce pas, qu'il est joli, mon fils? continua-t-elle en montrant du regard l'enfant qui dormait près de là dans un petit berceau. Pauvre enfant! Savez-vous quel nom je lui ai donné, Berthe?

— Non, dit la jeune femme, qui pressentait pourtant quel devait être ce nom.

— Il s'appelle Pablo, murmura l'Espagnole, Pablo... Il me semblait que ce nom me faisait encore aimer davantage ce pauvre petit ange. Tout mon cœur se trouvait ainsi concentré sur lui.

A peine étais-je rétablie que la mère de Benito mourut. Elle avait été bonne pour moi, et sa mort me fit un grand vide. Benito me voyait dépérir ; il crut que c'était l'ennui et le chagrin de vivre dans une position misérable. Il songea aux mines d'or. Tout m'était indifférent, à moi, et je consentis à ce qu'il voulut.

Quelques jours après, nous partîmes pour les placeres, mais nous avions mal choisi notre direction. Il fallut revenir sur nos pas. Chemin faisant, Benito s'associa avec trois vaqueros et un matelot déserteur que nous rencontrâmes dans une posada. Ce matelot a été tué par un cheval sauvage qu'il voulait monter. Deux des trois vaqueros, Ramon et Nieto, ont été tués par vos amis. Domingo était le troisième.

Il y eut un long silence. Rosina pleurait, la tête appuyée sur l'épaule de madame Vandeilles. Celle-ci fixait à terre ses yeux mouillés de larmes.

Dire ce qui se passait dans l'esprit de la jeune femme serait impossible. En ce moment, si le sacrifice de sa vie avait suffi pour rendre à Rosina le repos et l'honneur, elle y aurait consenti de bon cœur et sans hésitation. Si on lui avait demandé pourtant le sacrifice de son amour pour Pablo, peut-être aurait-elle balancé davantage. Jamais elle n'avait aussi bien compris à quel point elle aimait M. de Verrières qu'en ce moment. Au milieu de la sincère et profonde compassion que lui inspirait Rosina, elle ne pouvait s'empêcher de ressentir une sorte de contentement égoïste de ce que la position de Rosina rendait inutile le sacrifice de son propre amour pour Pablo. Berthe ne s'avouait pas cette pensée, qu'elle repoussait avant de l'avoir complétement perçue, mais elle la sentait poindre au fond de son cœur assez pour se la reprocher.

XVIII

Depuis quelques instants, Benito rôdait autour des deux jeunes femmes, qu'il observait d'un œil inquiet et jaloux. On voyait qu'il se tenait à quatre pour ne pas interrompre leur entretien.

— Benito vous attend, dit tout bas madame Vandeilles à Rosina.

Celle-ci fit un geste d'impatience et de dédain.

— Il est blessé, reprit Berthe avec douceur, et puis, enfin, c'est le...

Elle n'osa achever.

Rosina releva la tête et fixa ses grands yeux noirs sur la figure de madame Vandeilles.

Par une susceptibilité que n'excusaient que trop ses tristes confidences, elle craignait toujours un reproche, une humiliation, une raillerie. Cette fois encore, elle sentit toutes ses mauvaises suppositions se dissiper sous le regard affectueux et franc de sa compagne.

— C'est le père de mon enfant, n'est-ce pas? murmura-t-elle lentement... Vous avez raison, Berthe. *Et lui*, ajouta-t-elle après un instant de silence; *il* vous aime toujours, n'est-ce pas?

Ce fut au tour de madame Vandeilles de baisser les yeux.

— Je l'ai bien vu tout à l'heure, reprit lentement Rosina. Tandis que Goliath appuyait la pointe de son bowie-knife sur votre poitrine, Pablo tremblait de tous ses membres. Puis, il vous regarde par instants!.. Vous n'êtes pas la maîtresse d'un métis, vous, Berthe, ajouta-t-elle avec amertume.

— Je suis la femme d'un autre, murmura Berthe.

— Qu'importe? Du moins, il ne peut vous mépriser. Ah! vous êtes bien heureuse!

— Heureuse, moi, murmura Berthe, heureuse! Ah! Rosina, moi aussi, j'ai de cruels chagrins.

— Des chagrins... et il vous aime!.. Vous ne l'aimez donc pas, que vous vous préoccupez du reste?... Il vous parle souvent de son amour, n'est-ce pas?

— Jamais.

— Jamais?.. fit Rosina surprise, ce n'est pas possible, Berthe; vous me trompez...

— Je vous jure que, depuis notre départ de San-Francisco, il ne m'a pas adressé un seul mot d'amour.

— Quand vous êtes seuls tous deux, cependant?

— Nous ne le sommes jamais. Pablo me parle à peine.

— Il ne vous aime donc plus? s'écria l'Espagnole.

Un éclair de tendresse orgueilleuse traversa les yeux de madame Vandeilles. Rosina comprit que sa compagne se sentait toujours aimée.

— Vous autres Européennes, vous ne savez pas aimer, murmura l'Espagnole avec une sorte de dédain douloureux.

— Rosina! dit Benito, qui s'approchait en marchant péniblement.

Rosina fronça les sourcils. Néanmoins, elle quitta Berthe après lui avoir fait jurer de garder un secret absolu sur ce qu'elle venait de lui raconter.

Elle rejoignit aussitôt le capataz.

Ce dernier s'était assis sur l'herbe et entourait d'un linge sa blessure, dont il venait de déranger l'appareil.

— Que racontiez-vous donc à cette Française? demanda le capataz d'un air mécontent.

— Je lui racontais ma vie, dit-elle avec calme, en s'asseyant près de lui.

Soulagée par la confidence qu'elle venait de faire, par les pleurs qu'elle avait versés et par l'affectueuse compassion de madame Vandeilles, Rosina avait le cœur moins gonflé et moins aigri.

En même temps, cependant, elle en voulait plus que jamais à Benito, parce que, plus que jamais aussi, elle se rendait compte de la triste position que lui avait faite le crime du métis.

Obéissant néanmoins, et comme malgré elle, à ce sublime instinct de charité que Dieu a mis dans le cœur de la femme, Rosina se mit en devoir de panser la blessure de Benito. Il repoussa avec humeur la main de la jeune femme.

— A quoi bon? dit Benito avec amertume. Laissez; je panserai tout seul ma blessure. Une blanche comme vous

fait un trop grand sacrifice en daignant panser un malheureux métis, même lorsque ce métis est son mari.

— Ne me parlez pas ainsi, Benito, dit-elle, vous voyez que je ne vous fais aucun reproche, moi, et que je viens de mon plein gré.

— Demonio ! s'écria un instant après la capataz, qui ne pouvait venir à bout d'arranger le bandage.

— Voulez-vous que je vous aide? demanda en s'approchant Kermainguy, qui regardait de loin les efforts maladroits du *capataz*.

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde, vous! répondit brutalement le métis sans le regarder.

Loïc ne sourcilla pas. Comme s'il n'avait rien entendu, il s'agenouilla devant Benito, lui prit le bras et se mit à tourner la bande de linge avec toute la dextérité d'un infirmier.

Benito regardait avec surprise cette tête douce et calme, qui faisait un si étrange contraste avec les figures rébarbatives de la plupart des mineurs.

— On dirait que vous avez passé votre vie à panser des blessures, murmura le capataz d'un ton radouci.

— J'ai souvent accompagné la vieille femme de charge du marquis dans ses tournées de malades, répondit Loïc. Bien souvent aussi, j'ai porté le panier des sœurs de charité de Douarnenez.

— Qu'appelez-vous des *sœurs de charité?* demanda Benito.

Kermainguy le lui expliqua en quelques mots.

— Ces femmes-là ne sont donc pas comme les autres? dit Benito en regardant Rosina, qui secondait silencieusement le petit Breton. Elles soignent les pauvres comme les riches, les paysans comme les hidalgos?

— Elles sont au service de Dieu, et, devant le Seigneur, il n'y a ni rang, ni fortune.

— Si c'était un nègre ou un Indien, cependant?

— Qu'importe à Dieu la couleur de celui qui souffre ! répondit Loïc.

— Mais un ennemi?

— Tout à l'heure, vous étiez le mien. Cela ne m'eût pas empêché de vous rendre service. Voilà qui est terminé. Bonsoir, Monsieur, bonsoir, Madame.

Au moment où il se levait, ses yeux rencontrèrent les grands yeux noirs de Rosina, qui le regardait avec un mé-

lange de surprise, de raillerie et d'admiration. Il devint rouge comme une cerise et resta tout interdit.

— Bonsoir, répéta-t-il de nouveau d'une voix qui tremblait un peu.

Puis il s'éloigna tout d'une pièce sans oser retourner la tête.

— Quel singulier garçon! murmura Benito, qui le suivait des yeux... A quoi songes-tu donc? demanda-t-il au bout d'un instant à l'Espagnole, qui restait toute pensive... As-tu entendu ce qu'a dit ce jeune Français?

— Oui, il a le cœur bon et généreux.

— Il sait pardonner, lui.

— Il n'aime pas et moi j'aimais, murmura Rosina, si bas que Benito ne put l'entendre.

— Que dis-tu?

— Rien.

— Tu connaissais donc cette dame Vandeilles, que tu lui as ainsi révélé nos secrets.

— Oui.

— Où l'as-tu vue?

— A San Fernando.

— Comment se fait-il, alors, que tu n'aies pas connu son mari?

— Je l'ai vu aussi à San-Fernando.

— *Capa de Dios!* pourquoi m'as-tu dit le contraire?

— Pour ne pas exciter ta jalousie. Maintenant que tu le vois avec sa femme, il ne te fera plus ombrage.

— Mais lui aussi m'a soutenu qu'il ne te connaissait pas.

— Je l'avais prévenu.

— Et l'autre, ce Bras d'Acier?

— Je le connais aussi... Son véritable nom est Pablo de Verrières.

— Pablo de Verrières! s'écria Benito, qui se leva d'un bond. Celui que tu aimais?

— Oui... Où vas-tu?

— Où je vais, Caramba! je vais enfoncer ma navajá dans la poitrine de ce maudit.

— Il est plus fort que toi, répondit Rosina. D'ailleurs, à quoi bon le frapper... Il ne m'aime pas, il aime madame Vandeilles.

— Tu mens!

— Demande-le à tous ses compagnons.

— N'importe, reprit Benito en se rasseyant, un de nous deux est de trop dans ce monde. Dès que j'aurai la force de tenir mon machete, je tuerai ce Pablo.

Rosina ne répondit rien.

— Voto al Demonio! s'écria le métis après un instant de silence, en frappant la terre de son poing fermé. Ainsi vous étiez tous d'accord pour me tromper?

— C'est moi qui les avais priés de se taire.

— Pourquoi me l'apprends-tu maintenant?

— Le mensonge me pèse, dit la jeune femme. Il me faudrait le soutenir pendant tout le reste du voyage, et je ne pourrais m'y décider.

— Sais-tu que j'ai eu envie de te tuer lorsque tu m'as appris que tu étais d'accord avec ce Pablo pour me tromper?

— Je l'ai vu dans tes yeux.

— Et tu n'as pas bougé?

Elle haussa doucement les épaules.

Il y avait dans ce geste et dans l'expression de sa figure un tel renoncement à la vie que la colère de Benito se brisa devant cette indifférence. Il baissa la tête, et, comme d'habitude, un retour s'opéra dans son esprit mobile et passionné.

— Puisqu'elle m'a dit tout cela, pensa-t-il, c'est qu'elle ne veut pas me tromper. Je l'ai bien mal récompensée de sa franchise.

Cinq minutes après, il était aux genoux de la jeune femme et la suppliait de lui pardonner sa violence.

Le lendemain, vers trois heures de l'après-midi, les mineurs sortirent enfin de la cañada et se trouvèrent en rase campagne.

Autour d'eux s'étendait une plaine immense. En avant, à l'horizon lointain, se dressait une chaîne de montagnes.

— Voilà la sierra del *Zatecas*, dit Pablo. C'est de l'autre côté de ces montagnes que se trouve le placer.

Les mineurs poussèrent un joyeux hourra.

— Ne vous réjouissez pas trop, reprit Bras d'Acier, nous n'y sommes pas encore. Il nous faut au moins quatre jours pour gagner le pied de la sierra et pour la gravir. C'est l'endroit le plus périlleux de notre voyage.

— Pourquoi cela? demanda Craddle.

— Il n'y a pas de route, et le terrain est très-mauvais pour chevaux.

— Nous les soutiendrons, dit Ribonneau.

— Puis, s'il y a des Indiens dans les environs, c'est évidemment de ce côté qu'ils se tiendront en embuscade.

— Bah! fit Vandeilles, nous sommes trop près du port pour échouer désormais. Maintenant que j'ai là devant les yeux l'endroit où se trouve la fortune, il me semble que cinq cents Indiens ne m'empêcheraient pas d'y parvenir.

— Ni nous non plus! s'écrièrent les autres mineurs.

Pablo ne répondit qu'en donnant le signal du départ. Il était loin de partager le confiance générale. Ce qui l'inquiétait surtout, c'était la composition de sa petite troupe et le manque d'union entre les hommes qui la composaient. Un mot suffisait pour tout bouleverser. Un accès de jalousie de Rosina ou de Benito, une maladresse de Ribonneau ou de Bucolick, un moment de colère de Vandeilles, une querelle entre les deux vaqueros et leurs anciens ennemis, il n'en fallait pas davantage pour leur mettre les armes à la main.

Et que serait-ce donc aux mines, une fois qu'on aurait arraché l'or des entrailles de la terre et que les fauves reflets du précieux métal auraient allumé le feu de la convoitise et de la cupidité? Malgré leur obéissance aux ordres de Pablo, et malgré le serment qu'ils avaient prêté au départ, les autres mineurs ne voyaient pas sans jalousie la part énorme attribuée à M. Vandeilles. Oubliant à quelle condition ils avaient été admis dans l'expédition, ils ne songeaient plus qu'au résultat et se regardaient comme frustrés de tout ce que Vandeilles avait en plus que ses compagnons.

Bras d'Acier connaissait trop les hommes pour ne pas prévoir ce résultat, mais il n'y pouvait rien. Il fallait accepter les hommes avec leurs défauts, et se contenter de se tenir toujours sur ses gardes contre les divisions de ses amis aussi bien que contre les attaques de ses ennemis.

D'un autre côté, si les Indiens étaient en campagne, ils devaient tôt ou tard rencontrer les traces du passage des Européens. Il fallait alors s'attendre à les voir accourir auprès de ceux-ci. Toute la question était de savoir si l'on aurait affaire à des tribus amies ou hostiles. Ce dernier cas semblait, malheureusement, le plus probable.

Enfin, si Goliath parvenait soit à regagner San-Francisco, soit à rencontrer sur sa route quelques-uns de ces aventuriers, de ces gens de sac et de corde dont fourmille la Californie, la vengeance et la cupidité se réuniraient pour déci-

der l'Américain à conduire ses nouveaux alliés au placer del Desierto.

Malgré toutes ces graves préoccupations, la pensée de Berthe restait toujours maîtresse absolue du cœur de Bras d'Acier.

Par un sentiment plein de délicatesse et de générosité, il s'étudiait néanmoins plus que jamais à dissimuler l'intérêt qu'il portait à la jeune femme, afin de ne pas blesser le cœur de la pauvre Rosina.

Celle-ci ne quittait plus madame Vandeilles. Tantôt elle la couvrait de caresses et pleurait dans ses bras; tantôt elle la repoussait et la maudissait au fond de son cœur.

De son côté, Berthe était inquiète et troublée. Elle se tourmentait de la persistance de Pablo à se tenir éloigné d'elle. Quelquefois, elle le remerciait au fond de l'âme de cette réserve, dont elle comprenait la générosité. Mais, quelquefois aussi, elle se laissait aller à l'accuser d'indifférence et d'oubli. Elle en venait même à se demander si la présence de Rosina n'était pas pour quelque chose dans cette froideur. Alors, cédant à une impression nerveuse plus forte que sa volonté, elle versait des larmes amères et parlait froidement à sa compagne de route. Cela ne durait que quelques instants, et son caractère généreux reprenait bien vite le dessus. Mais c'en était assez pour la faire souffrir et pour attiser encore l'amour qui dévorait son cœur. Il suffisait désormais d'un mot pour faire éclater cet amour et pour révéler à M. de Verrières la passion qui, depuis si longtemps, répondait à la sienne.

Quant à Cypriana, déchue de son rôle de confidente depuis l'arrivée de madame Vandeilles, elle s'ennuyait et maudissait la Française. Elle en était même arrivée à lui vouer une haine profonde et n'attendait qu'une occasion de la lui prouver.

Benito caressait la même pensée de vengeance à l'égard de Bras d'Acier. Assez mal vu par les autres mineurs, à cause du sang mêlé qui coulait dans ses veines, il se tenait d'habitude à côté de Domingo, et quelquefois de Loïc Kermainguy. Celui-ci, que Bucolick avait pris en grande amitié, cheminait toujours de compagnie avec l'Irlandais. Comme ce dernier ne quittait jamais madame Vandeilles, près de laquelle était constamment Rosina, Loïc voyageait le plus souvent à côté des deux dames. Malgré leurs ennuis et leurs

tristes pensées, celles-ci causaient de temps en temps avec le petit Breton : sa naïveté, sa franchise et son caractère original les amusaient.

Il leur chantait des *noëls* bretons et leur racontait des histoires de saints, à la grande joie de Bucolick, qui aurait passé la nuit à écouter les légendes.

L'Irlandais ne s'occupant que de madame Vandeilles, dont il guidait le cheval dans les endroits difficiles, Loïc s'était trouvé tout naturellement le protecteur habituel de Rosina. Le premier jour, la jeune femme fut obligée de lui demander son aide, car il demeurait tranquillement à côté d'elle, sans penser à lui porter secours, perdu qu'il était dans ses rêveries, qui touchaient un peu à l'illuminisme. Insensiblement pourtant, Loïc avait suivi l'exemple de Bucolick. Chaque fois que son secours pouvait être utile à Rosina, il se présentait de lui-même. Dès le second jour, il était devenu le cavalier attentif et fidèle de la jeune Espagnole.

— Est-ce que par hasard vous seriez devenu amoureux de ma femme ? lui dit Benito, un soir que Loïc aidait Rosina à descendre de cheval.

— Moi ! s'écria Kermainguy, qui rougit jusqu'aux oreilles, suivant sa constante habitude, moi !...

Il lâcha la bride de la jument que montait Rosina, et s'éloigna furieux. Benito courut après lui.

— Nigaud, lui dit-il, je plaisantais. Reste à côté d'elle tant que tu voudras. Tu me feras plaisir même en ne la quittant pas. Allons, donne-moi la main, et va rejoindre Rosina, qui me bouderait toute la nuit sans cela.

Loïc se fit longtemps prier. Il fallut que Benito le menât presque de force auprès des deux jeunes femmes.

— Tu n'es donc pas jaloux de celui-là? dit le soir Rosina à Benito, qui racontait en riant cet incident.

— Non, je sais trop bien quel est celui que tu aimes. Je garde pour lui toute ma jalousie, et je...

— Et... quoi ? demanda-t-elle en voyant qu'il s'interrompait brusquement.

— Rien, répondit-il en étouffant les paroles de haine et de vengeance qu'il allait prononcer.

Le huitième jour, à midi, on arriva au pied de la sierra Zatecas.

Il fut convenu que l'on s'arrêterait à cet endroit pour se

reposer, et qu'on commencerait l'ascension le lendemain à la pointe du jour.

— Demain soir, dit Pablo, autour duquel se pressaient les mineurs, si Dieu nous permet de gravir la montagne sans accident, demain soir nous apercevrons l'emplacement du rio del Desierto et les rochers qui renferment les filons d'or. Prions Dieu de veiller sur nous jusque-là!

TROISIÈME PARTIE

XIX

Entre la rivière des Daims (Deer's-river) et celle du Moulin (Mill's-river), qui se jettent toutes deux dans le Sacramento, la sierra Zatecas étend ses hauteurs couronnées d'épaisses forêts de pins. A peu près vers le milieu de sa longueur, cette montagne change de direction et décrit une sorte d'angle obtus dont l'ouverture regarde le Sacramento. En cet endroit, des rochers de forme étrange et d'un aspect triste et sombre surgissent de la terre au milieu des arbres. Une centaine d'yards plus loin, en marchant vers le fleuve, se trouve le peñon *del Desierto.*

On dirait que quelque épouvantable convulsion de la nature a arraché cette colline des flancs de la montagne, et l'a jetée en avant.

Le versant du peñon opposé au coude de la montagne n'offre d'autre végétation que des broussailles et des chênes rabougris qui poussent çà et là entre des rochers de quartz et d'ardoise. De l'autre côté, au contraire, des arbres de tout genre, et surtout des pins magnifiques, élèvent vers le ciel leurs cimes verdoyantes. La vallée, qui commence au pied du peñon et s'étend le long de la sierra, est arrosée par de nombreux cours d'eau qui, pendant l'hiver, descendent de la montagne en torrents fougueux. Un de ces filets d'eau part du sommet de la sierra Zatecas, précisément à l'angle

dont nous avons parlé, descend sur le plateau et le contourne en suivant les sinuosités de la base de la montagne. Il retombe ensuite dans la vallée et se joint aux autres ruisseaux.

Le passage par lequel on descend de la sierra dans cette vallée est tellement encaissé entre des rochers et des arbres gigantesques, qu'on n'aperçoit le peñon qu'en arrivant au bas de la montagne.

La route (il faut bien lui donner ce nom, faute d'un autre terme), la route débouche dans la vallée en avant du peñon. Pour arriver au plateau dont nous avons parlé, il faut, par conséquent, prendre sur la droite et gravir le versant du peñon pour redescendre ensuite de l'autre côté.

Huit jours après la mort de Philip et du pauvre José, les mineurs, conduits par Bras d'Acier, débouchèrent enfin dans le vallon.

— Voilà le peñon del Desierto, dit Pablo en leur montrant la colline.

A ce nom, chacun oublia sa fatigue. On se hâta de gravir le peñon. Un quart d'heure après, on aperçut le plateau.

— Faites halte et reposez-vous un instant, dit Pablo.

— Nous reposer! s'écria Vandeilles, quand nous sommes à deux pas des trésors que vous nous avez promis:

— Attendez-moi quelques instants, du moins. Il faut que j'aille reconnaître le terrain.

— Je vous accompagnerai, dit Vandeilles.

— Non, je veux être seul.

Il descendit lentement vers le plateau. Une fois qu'il y fut arrivé, il jeta les yeux autour de lui comme s'il cherchait à reconnaître un endroit. Bientôt il sortit de son immobilité et marcha droit à un petit rocher de quartz dont la pointe seule perçait le sol.

Au bout de cinq minutes, et sans autre outil que sa *barreta,* Pablo eut creusé un trou d'un pied ou deux environ autour du rocher. A cette profondeur, la terre, rougeâtre jusque-là, prenait une teinte grise rappelant un peu celle de la cendre. Bras d'Acier examina quelque temps le rocher, puis il l'attaqua vigoureusement avec sa barreta. Au troisième coup, il fit tomber un éclat de quartz. Il le releva et le mit dans sa poche. Puis il resta quelque temps immobile, appuyé sur sa barreta et les yeux fixes comme s'il était plongé dans une profonde rêverie.

— A quoi pense-t-il donc? se demandaient les mineurs, qui suivaient tous les mouvements du gambusino avec une anxiété facile à comprendre.

Enfin, Pablo secoua la tête en passant la main sur son front comme un homme qui veut chasser des idées pénibles. Il jeta un long et dernier regard autour de lui et revint lentement vers ses compagnons.

— Eh bien? lui crièrent à la fois Ribonneau, Vandeilles et Domingo.

— La *bonanza* est devant vous, répondit Pablo d'un ton presque solennel.

— Vive Bras d'Acier! s'écrièrent les mineurs en poussant des hourras de joie.

Dans leur enthousiasme, ils jetèrent leurs chapeaux en l'air et s'embrassèrent en riant comme des enfants.

— Le morceau de quartz que vous avez détaché tout à l'heure contient-il de l'or? demanda Craddle.

— Oui, répondit le gambusino.

Il se tourna en même temps vers madame Vandeilles. Otant son chapeau par un geste plein de grâce et de dignité, il fléchit le genou devant la jeune femme et lui offrit le morceau de quartz, que constellaient un assez grand nombre de paillettes d'or.

— Madame, dit Pablo, permettez-moi de vous offrir les prémices de ce placer. Puisse-t-il être aussi riche que je le désire et vous dédommager de tous les dangers et de toutes les fatigues que vous avez eues à braver pour arriver jusqu'ici!

— Je vous remercie, don Pablo, murmura Berthe, vivement émue.

— Attendez! s'écria Bras d'Acier, en arrêtant les mineurs, qui s'élançaient déjà vers le plateau, la barreta ou la pioche à la main. Avant d'arracher cet or des entrailles de la terre et, pour ainsi dire, de lui donner la vie, remercions Dieu de nous avoir conduits jusqu'ici. Demandons-lui de bénir nos travaux et de nous accorder un heureux retour. Prions-le aussi pour ceux de nos pauvres compagnons qui ont succombé avant d'arriver au but de leur voyage.

Les mineurs ôtèrent leurs chapeaux et s'agenouillèrent sur le rocher, mais leur prière ne fut pas longue; dévorés d'impatience et de curiosité, ils ne quittaient pas des yeux le terrain aurifère que venait de leur montrer Pablo.

Bientôt tous s'élancèrent dans la direction du placer.

Après un instant d'hésitation, provenant d'une lutte entre son orgueil et sa curiosité, Loïc finit par suivre ses compagnons; mais avec lenteur, et tout en conservant une certaine dignité.

Cypriana avait suivi Rosina, que Benito avait entraînée, ou pour mieux dire emportée, afin de lui montrer les monceaux d'or qu'il rêvait pour elle depuis si longtemps.

Berthe et Pablo restèrent seuls. Un triste sourire errait sur les lèvres du créole en voyant les mineurs se précipiter à la curée de l'or comme une meute affamée. Il se retourna pour regarder Berthe, et surprit les yeux de la jeune femme fixés sur les siens avec une profonde expression de reconnaissance. Tous deux échangèrent un long regard. Berthe tendit silencieusement sa main amaigrie au créole, qui la serra dans les siennes avec une vive émotion.

— Merci, Pablo, lui dit-elle à voix basse, merci.

— Je suis bien payé, répondit-il en souriant avec un profond sentiment de bonheur.

Il y eut un moment de silence.

— Comment m'acquitterai-je jamais envers vous? reprit enfin madame Vandeilles.

Pablo ne répondit à la jeune femme que par un regard passionné qui pénétra jusqu'au fond du cœur de madame Vandeilles.

Elle baissa les yeux et appuya sa main sur sa poitrine haletante, comme pour comprimer les élans tumultueux de son cœur.

Poussé par son amour, mais retenu par la crainte de réclamer le prix du service qu'il venait de rendre, Pablo contemplait toujours madame Vandeilles.

Dans cette circonstance presque solennelle, il mourait d'envie de laisser déborder tous les trésors d'amour qui gonflaient son cœur depuis si longtemps, et de savoir quels étaient les sentiments de Berthe à son égard. Enfin, il ne put résister davantage aux élans de son cœur.

— Berthe, s'écria-t-il en saisissant la main de madame Vandeilles, qui ne fit qu'un bien faible mouvement pour la retirer, Berthe!...

Au même instant Rosina, qui était revenue sur ses pas, accourut vers les deux amants.

Elle s'assit à côté de Berthe, et se mit à parler à ma-

dame Vandeilles, qui ne l'écoutait guère, et dont toutes les pensées étaient ailleurs.

Pressant son front brûlant entre ses deux mains, Pablo regardait les deux jeunes femmes d'un œil rêveur,

— Oh! si je pouvais lire dans le cœur de madame Vandeilles comme dans celui de Rosina! se disait le créole. Est-ce l'amour ou la reconnaissance qui brillait tout à l'heure dans ses yeux?

Sur le plateau les mineurs s'escrimaient à l'envi, de la pioche et de la barreta, et poussaient de temps en temps des cris joyeux.

En levant les yeux vers le ciel, Pablo s'aperçut que le soleil avait déjà parcouru les deux tiers de sa carrière.

— Si vous êtes reposées, voulez-vous que nous descendions maintenant sur le plateau? dit-il à Berthe et à Rosina.

Toutes deux le suivirent.

Au moment où Pablo tendait la main à madame Vandeilles pour l'aider à franchir un passage difficile, elle lui dit à voix basse :

— Donnez donc la main à cette pauvre Rosina.

— Tout à l'heure, répondit-il sur le même ton ; vous d'abord.

— Non, reprit Berthe, elle d'abord... *à cause de moi...* ajouta-t-elle encore plus bas avec un sourire et un accent qui firent tressaillir le cœur de Bras d'Acier.

— J'obéis, murmura Bras d'Acier en s'arrêtant pour attendre Rosina.

Celle-ci repoussa d'abord le secours tardif de Bras d'Acier; mais, comme il insistait avec douceur, elle finit par l'accepter. Puis, au lieu de s'appuyer simplement sur la main que lui tendait le créole, elle se laissa pour ainsi dire glisser dans ses bras comme brisée de fatigue et ne pouvant plus se soutenir. Pablo fut obligé de la porter durant deux ou trois minutes. Elle avait jeté ses deux bras autour du cou du jeune homme, et ses grands yeux noirs plongeaient dans ceux de Pablo. Berthe, qui se détourna pour regarder ses deux compagnons, devint toute pâle en voyant Rosina dans les bras de Pablo. Ce dernier ne pouvait voir madame Vandeilles, mais Rosina remarqua le mouvement de contrariété de la Française, et rapprocha encore sa jolie tête du visage de Pablo, dont ses longs cheveux effleuraient le front et les joues.

En arrivant auprès de madame Vandeilles, Pablo fut frappé de sa pâleur.

— Qu'avez-vous donc? demanda-t-il avec une profonde inquiétude. Vous êtes blessée peut-être?

— Ce n'est rien, répondit-elle en souriant. Je me suis heurté le pied contre une racine d'arbre.

— Vous souffrez encore?

— Non, don Pablo, c'est fini.

La voix et le regard inquiets de Bras d'Acier avaient en effet dissipé comme par enchantement la sensation douloureuse que Berthe avait éprouvée en voyant Rosina dans les bras de Pablo. Néanmoins, sans avoir le temps de se rendre compte du motif de son action, elle prit le bras du créole et ne le quitta qu'en arrivant sur le plateau.

Les mineurs accoururent vers Bras d'Acier pour lui montrer divers morceaux de quartz au milieu desquels brillaient des paillettes d'or. Plus observateur et plus expérimenté que les autres, Craddle avait déjà recueilli un certain nombre de pépites. Un de ses nuggets pouvait peser trois ou quatre onces. Surexcités par un si brillant résultat, les mineurs travaillaient avec une ardeur fiévreuse.

— C'est assez pour aujourd'hui, leur dit Bras d'Acier.

— Nous avons encore quatre heures de jour, s'écria Ribonneau.

— Oui, répondit Bras d'Acier, mais nous devons en profiter pour un travail plus pressé que la recherche de l'or.

— Lequel? dirent les mineurs, qui cessèrent un moment de frapper le rocher de leurs pioches.

— Il faut que nous élevions une maison. Où renfermerions-nous notre or et nos provisions? A chaque instant nous pouvons être découverts par les Indiens. Dans un ou deux mois, les mineurs vont arriver aux placeres, et les bushrangers (voleurs de grande route) paraîtront en même temps qu'eux. Une maison demandera sept ou huit jours de travail tout au plus.

On commença aussitôt les travaux.

Les cabanes furent adossées à la montagne qui les défendait contre le vent du nord. On coupa des jeunes chênes pour en faire des pieux, qu'on enfonça profondément dans le sol, de manière à décrire un rectangle allongé. On planta ensuite une seconde rangée de pieux parallèlement à la première, et à deux pieds environ de celle-ci. De fortes bran-

ches furent placées horizontalement en travers des troncs d'arbres, de manière à former une sorte de cloison. Entre le treillage extérieur et le treillage intérieur, on mit de grosses pierres jusqu'à hauteur d'homme. D'autres branches, serrées les unes contre les autres et recouvertes de feuilles, servirent de toit. Deux peaux de buffle furent en outre étendues et clouées par-dessus les couvertures de la cabane de M. et madame Vandeilles. L'habitation de Benito et de Rosina, adossée à celle des deux Français, était construite de la même manière, mais avec moins de soin. Quoique Bras d'Acier eût veillé à ce que rien n'y manquât, ses compagnons, qui éprouvaient tous pour Berthe autant de respect que d'affection, avaient montré beaucoup plus de zèle pour arranger l'habitation de la jeune femme que pour celle de Benito.

La cabane qui devait servir aux autres mineurs fut placée à la suite de celle du couple mexicain. Quant à Pablo, il se construisit avec quelques perches et trois peaux de buffle une sorte de *wigwam* en face de la maison de madame Vandeilles, dans laquelle nul ne pouvait ainsi pénétrer à son insu. Il prit avec lui Loïc Kermaingny, que Ribonneau, Craddle et les deux Mexicains tourmentaient quelquefois, et qui n'accueillait pas toujours fort bien leurs plaisanteries sur sa dévotion et sur ses naïves réponses.

Une fois ces travaux terminés, on se livra complétement à la recherche de l'or.

XX

Les cinq ou six premiers jours, les produits furent énormes. On trouvait l'or presque à fleur de terre. En moins d'une semaine, et, malgré l'inexpérience des travailleurs, on recueillit près de soixante livres du précieux métal.

Encouragés par ce succès inespéré, les mineurs travail-

laient avec une ardeur incroyable. La fièvre de l'or, la fièvre jaune, comme on dit aux placeres, les dévorait.

On eut bientôt épuisé cependant ces richesses, jetées, pour ainsi dire, à la merci du premier venu. Il fallut se livrer aux travaux, plus pénibles, d'une exploitation régulière.

Les procédés employés pour l'extraction de l'or varient selon la nature du terrain sur lequel on opère. Pour l'extraction à sec, on écrase tous les fragments de pierre aurifère et de terre argileuse. On les fait ensuite sécher au soleil pour les pulvériser de nouveau. Lorsque cette opération est terminée, on met la poussière qui en provient dans une sorte de crible ou de van qu'on agite au-dessus d'une couverture placée à terre. Le vent emporte la terre, tandis que l'or, plus pesant, tombe presque perpendiculairement aux pieds du *gold-finder* (trouveur d'or).

Quant à l'extraction de l'or par le lavage, voici quels sont les procédés les plus généralement employés.

On remplit aux deux tiers une *batea* (sébille en bois) de la terre aurifère qu'on vient de recueillir. Puis on plonge cette sébille dans une eau courante, en l'agitant avec rapidité jusqu'à ce que la terre soit assez délayée pour être emportée par l'eau. L'or se dépose au fond de la batea en même temps qu'un sable noir composé de fer oxydulé et de quelques parties terreuses. On fait sécher au soleil le résidu de la *batea*, et le sable est séparé de l'or par le procédé du vannage.

Il faut une certaine habitude pour manier la *batea*. Les débutants surtout perdent beaucoup d'or qu'ils laissent emporter par le courant.

Quant à l'appareil appelé *craddle*, dont nous avons déjà parlé, nous allons en donner une courte description :

Qu'on se figure une sorte de pirogue ou de berceau de cinq à huit pieds de long, supporté par une bascule dans le genre de celles des chevaux de bois. La partie supérieure est garnie d'une grille sur laquelle on jette le sable aurifière et qui empêche les pierres de pénétrer dans l'intérieur du *craddle*. A sa partie inférieure se trouve une sorte de filtre qui laisse passer l'eau et la terre détrempée, tandis que l'or et le sable noir, plus pesants, retombent dans le fond du *craddle*.

Le résidu est ensuite séché au soleil et vanné comme celui des *bateas*.

Quatre hommes suffisent habituellement au service d'un craddle de moyenne dimension. Le premier creuse la terre

ou le sable; le second l'apporte au craddle et le jette sur la grille supérieure; le troisième fait mouvoir la bascule; enfin le quatrième puise de l'eau qu'il verse constamment sur le craddle.

Durant les premiers jours, lorsqu'il suffisait de creuser un peu la terre pour se procurer le précieux métal dont on rencontrait quelquefois de fort gros nuggets, chacun travaillait avec une ardeur fiévreuse. A peine songeait-on à boire et à manger. Bientôt cependant, lorsqu'il fallut vanner la terre et la pierre pulvérisées, on commença à se plaindre des maux de gorge et d'yeux causés par l'absorption de la poussière.

Travaillant pour son propre compte, chacun se fût montré plus courageux, mais la grosse part réservée à Vandeilles rendait les autres mineurs beaucoup moins laborieux.

Vandeilles lui-même leur donnait le mauvais exemple. Son naturel paresseux commençait déjà à reparaître. Il regardait tranquillement travailler les autres, en fumant sa pipe, absolument comme s'il eût été désintéressé dans le résultat des travaux. Cela produisait le plus mauvais effet.

— Nous prend-il donc pour ses domestiques? disait souvent Craddle avec humeur.

Le poids du travail reposait surtout sur l'Américain, qui s'entendait mieux qu'aucun de ses compagnons à manier la pioche, et surtout à manœuvrer l'instrument dont il avait tiré son surnom. Bucolick l'aidait de son mieux, mais il n'était pas adroit. Benito et Domingo étaient peu laborieux de leur nature et ne pouvaient rester deux heures de suite à l'ouvrage. Quant à Ribonneau, il travaillait par quintes, et ne manquait jamais de venir causer avec Vandeilles aussitôt que ce dernier quittait la besogne.

Par suite de la nature du terrain et de la dureté de la roche, il devint bientôt fort difficile d'exploiter le premier gîte indiqué par Bras d'Acier. Il est vrai que cette bonanza avait déjà produit près de 20,000 dollars en fort peu de temps.

— Il faudra maintenant employer la poudre, dit Craddle; cela ira bien plus vite.

— Attendons au dernier moment pour cela, dit Pablo. Les détonations pourraient attirer les Indiens de notre côté.

— Et d'ici là, demanda Vandeilles, faudra-t-il donc nous croiser les bras?

— Ah! pour ce travail-là, il n'y a personne qui s'y entende aussi bien que vous! s'écria Craddle d'un ton aigre-doux.

— Du moment que cela me convient, répondit Vandeilles avec hauteur.

— Mais cela conviendrait aussi à tout le monde, reprit l'Américain. Croyez-vous donc que ce soit pour mon plaisir que je m'éreinte à travailler?... pour ce qui m'en reviendra surtout. Si quelqu'un doit travailler, c'est vous, et, damnés soient vos yeux, vous regardez faire les autres comme s'ils étaient vos domestiques.

— Je fais ce qui me plaît, dit Vandeilles, et vos observations m'ennuient.

— Assez, interrompit Pablo de sa voix impérieuse, taisez-vous et écoutez-moi. La *bonanza* que nous venons d'exploiter n'est pas la seule richesse du peñon. Au pied de la montagne, à l'endroit où le torrent vient tomber sur le plateau, il doit avoir déposé une certaine quantité de pépites arrachées aux flancs de la sierra. Il nous sera facile de recueillir, par le lavage au craddle, cet or, que recouvre une couche de sable. De cette manière vous éviterez également les inconvénients du vannage à sec, et les dangers que présente l'emploi de la poudre.

Un murmure joyeux accueillit cette communication de Bras d'Acier. Les mineurs se précipitèrent aussitôt vers le lit du torrent, mais Pablo les arrêta.

— Cette fois, dit-il, je veux que le travail soit organisé régulièrement et que chacun ait sa tâche fixée à l'avance.

— Bravo! s'écrièrent Craddle, Bucolick et les Mexicains.

— Il faut quatre hommes au craddle, reprit Bras d'Acier. Chacun y passera à son tour. On se relayera deux par deux: Vandeilles, Ribonneau, Bucolick et Domingo commenceront. Craddle et Benito prendront ensuite la place des deux premiers, qui, deux heures après, viendront à leur tour remplacer Bucolick et Domingo. Toutes les deux heures, on changera.

— Et Loïc? demanda Craddle.

— Loïc n'a pas encore la force de faire un travail suivi, répondit Pablo; mais il vous secondera autant qu'il le pourra, j'en suis bien certain. Moi je chasserai, car nos provisions sont fort justes, et quelques quartiers de gibier ne feront pas de mal à notre ordinaire.

— Certes, non, fit Ribonneau. J'avoue que je commence à m'ennuyer du bœuf fumé et du jambon que nous mangeons depuis notre arrivée ici.

— Vous êtes encore bien faible pour vous remettre en chasse, don Pablo, dit Bucolick.

— Quand vous ne serez plus là, qui apaisera les querelles? ajouta Berthe à demi voix.

Pablo baissa la tête, car il sentait toute la justesse de cette observation.

— Eh bien, dit-il, Bucolick et Vandeilles, qui sont les meilleurs tireurs de nous, chasseront à tour de rôle.

— Et qui fera la cuisine? demandèrent Craddle et Ribonneau, que cette question intéressait vivement.

— Cypriana, répondit Pablo; Loïc lui coupera du bois, la secondera dans les gros ouvrages, et soignera les chevaux.

Le lendemain était un dimanche. En dépit de Vandeilles et de Ribonneau, tous deux systématiquement opposés à ce qui provenait d'un sentiment religieux, il fut décidé qu'on se reposerait le jour du Seigneur. Bras d'Acier tenait d'autant plus à ce qu'on adoptât cette habitude, qu'il savait l'heureuse influence d'un jour de repos sur la santé des travailleurs.

Vandeilles et Ribonneau prirent leurs fusils et partirent pour la chasse avec Bucolick. Encore affaibli par les suites de son indisposition, Bras d'Acier ne put les accompagner.

Partagé entre son amour pour la chasse et sa jalousie, Benito finit par rester au bivouac. Quant à Domingo, la paresse dominait trop chez lui pour qu'elle eût à lutter contre tout autre sentiment. Il s'empressa de profiter du dimanche pour dormir sur le gazon et pour fumer des cigarettes.

Vers deux heures de l'après-midi, cependant, Craddle étant retourné à la pêche, cette occupation sans fatigue tenta le vaquero.

Rassuré par le peu d'attention que Pablo témoignait à Rosina, Benito se décida aussi à suivre ses deux compagnons avec l'intention bien arrêtée de revenir de temps en temps voir ce qui se passait sur le plateau. Comme on pêchait à cinquante yards tout au plus du bivouac, la chose était facile.

Cypriana ayant suivi Domingo, il ne resta sur le plateau que Berthe, Rosina, Bras d'Acier et Loïc Kermaingny.

Toujours distrait et perdu dans les nuages, ce dernier s'é-

tait donné sur le pied gauche un coup de pioche qui le mettait hors d'état de marcher pour quelques jours.

Pablo s'était assis à l'écart à l'une des extrémités du plateau; il contemplait de loin le groupe formé par Loïc et Rosina. Berthe ne perdait pas de vue M. de Verrières. Elle remarqua qu'il étanchait fréquemment avec son mouchoir la sueur qui ruisselait sur son front, et qui provenait bien plutôt de son état de faiblesse que de la chaleur.

Pendant dix minutes au moins, elle chercha un prétexte pour se rapprocher de Pablo. Après bien des hésitations, elle alla prendre dans sa cabane un petit flacon de *quinine*, médicament dont les mineurs ne manquent jamais de se munir; puis elle s'avança vers Pablo.

XXI

— Vous avez encore la fièvre, j'en suis sûre, dit-elle au créole, en essayant de prendre un air enjoué.

— Non, répondit-il machinalement, plus occupé de contempler les traits de celle qu'il aimait que de songer à son propre état.

— Mais si, reprit-elle. Voyons, donnez-moi votre bras. Puisque nous n'avons pas de médecin, je m'institue la sœur de charité de toute la bande. Vous savez bien que j'ai déjà guéri Craddle avec ma petite pharmacie.

— Je sais que vous êtes un ange de bonté, répondit Pablo, et que votre affectueux intérêt suffirait à lui seul pour soulager un malade.

— Bon, bon, vous me ferez des compliments plus tard. Commencez par obéir à mon ordonnance. Donnez-moi votre bras.

Il lui tendit sa main amaigrie, dont une femme eût envié la petitesse et l'élégance.

— Je savais bien que vous aviez la fièvre, dit la jeune femme, votre pouls a plus de cent pulsations à la minute.

Allons, soyez docile jusqu'au bout et prenez ma quinine.

Pablo ne répondit pas. Ses yeux, attachés sur le doux visage de Berthe, contemplaient la jeune femme avec une ivresse passionnée. Sous le feu de ce regard, qu'elle sentait à travers ses paupières abaissées, madame Vandeilles sentit bientôt son cœur battre avec tant de violence qu'elle fut obligée de s'appuyer contre un arbre.

— Vous souffrez, lui demanda Pablo, qui la vit pâlir.

— Non, dit-elle en souriant; mais j'attends que vous m'obéissiez.

— Donnez, dit le jeune homme; ce serait du poison que je serais encore heureux de le prendre de vos mains.

— Si c'était du poison, répondit-elle avec un de ces élans par lesquels son cœur se trahissait quelquefois... l'autre moitié...

Elle s'arrêta brusquement en rougissant.

— L'autre moitié serait pour moi, avait-elle été sur le point d'ajouter.

— Eh bien? demanda Pablo.

— L'autre moitié serait pour Bucolick, dit-elle en essayant de sourire, car il me tuerait certainement à son retour. Il vous est si attaché, ce brave garçon!

— Ah! c'était là votre pensée, dit tristement Bras d'Acier.

— Oui, Monsieur, répondit Berthe, dont l'enjouement affecté masquait mal l'émotion.

Il baissa la tête et ne répondit rien. Cet homme, si clairvoyant lorsqu'il s'occupait des autres, perdait sa pénétration dès qu'il s'agissait de lui-même. Comme la fièvre modifie toutes nos sensations physiques, l'amour faussait son jugement et lui faisait douter de la voix intérieure qui lui disait qu'il était aimé.

— Comment allez-vous maintenant? demanda Berthe au bout de quelques minutes de silence.

— Bien, répondit-il en levant sur la jeune femme ses yeux tristes encore, mais brillants de reconnaissance et d'amour, tout à fait bien depuis que vous êtes là.

— Vous ne souffrez plus?

— Oh! non! Je suis heureux!

— La présence du médecin produit toujours cet effet-là, reprit-elle en souriant. Maintenant que vous voilà guéri, je vous laisse à vos réflexions et à vos rêveries.

— Vous me quittez déjà? fit le créole, qui ne pouvait se décider à lâcher la petite main qu'il sentait trembler dans les siennes.

— On m'attend, dit-elle en montrant du regard Rosina, qui les examinait de loin. Tenez, on vient me chercher.

Ne pouvant se contenir plus longtemps, Rosina s'avançait en effet vers les deux jeunes gens.

Pablo fit un geste d'impatience, et Berthe lut dans son regard l'ennui que lui causait cette interruption de leur tête-à-tête.

— Pauvre Rosina, dit la Française, avec cette affectueuse compassion qu'une femme ressent aisément pour une rivale dédaignée, elle vous aime tant! Il faut être bon pour elle, don Pablo. On doit être si malheureuse d'aimer sans être aimée.

— Oh! oui, murmura Pablo, mais peut-être le doute est-il encore plus cruel. Suspendu entre le ciel et l'enfer... on...

— Il faut toujours croire au ciel, interrompit vivement madame Vandeilles, emportée par son émotion.

Puis, toute confuse des paroles qui venaient de lui échapper, et dont sa conscience lui exagérait encore l'importance, elle dégagea vivement sa main de celle de Pablo. Néanmoins, quelque rapide qu'eût été son mouvement, nous n'affirmerions pas que ses jolis doigts n'aient pas rendu la pression de ceux de Bras d'Acier.

Elle détourna la tête pour fuir le regard de Pablo, qui rayonnait d'amour et de bonheur.

L'arrivée de Rosina empêcha Pablo de répondre.

— Loïc va vous jouer un air de *biniou*, dit l'Espagnole, dont la voix tremblait d'une jalousie mal dissimulée. Je l'ai prié de se placer à l'autre extrémité du plateau, pour ne pas trop nous écorcher les oreilles. Cela vous distraira un peu.

Madame Vandeilles et Bras d'Acier répondirent à Rosina du ton le plus aimable et le plus affectueux, mais aucun d'eux n'avait bien nettement conscience de ce qu'ils disaient. L'Espagnole s'en aperçut. Un sourire plein d'amertume glissa sur ses lèvres rouges comme la fleur du grenadier.

Plus Berthe se sentait heureuse de l'amour de Pablo, plus il lui semblait être coupable envers la pauvre Rosina. Elle en éprouvait une sorte de remords et de compassion affectueuse qu'elle ne savait comment témoigner à l'Espagnole.

— Asseyez-vous là, dit-elle, en montrant à Rosina une

place à côté de Pablo. Vous aurez le dos appuyé contre le rocher, et vous serez plus à l'aise.

— Et vous? demanda Rosina, dans le cœur de laquelle l'injustice inséparable de la jalousie luttait contre la voix affectueuse de madame Vandeilles.

— Moi je me mettrai de l'autre côté de vous, dit Berthe.

Rosina se trouvait ainsi entre Bras d'Acier et madame Vandeilles. Celle-ci s'était placée un peu en arrière. De cette manière, elle pouvait regarder Pablo sans rencontrer les yeux du créole et sans être remarquée par Rosina.

Ces petites ruses féminines, qui se reproduisent chaque jour dans le monde, peuvent échapper à des hommes, mais non pas à des femmes, et surtout à des rivales. Aussi Rosina devina-t-elle bien vite le calcul instinctif que Berthe ne s'avouait pas à elle-même.

A ce moment, Loïc, caché derrière une des cabanes, à l'autre extrémité du plateau, commença à jouer quelques airs bretons sur son biniou. Cet instrument, qui ressemble beaucoup à la cornemuse écossaise, ainsi qu'au pifferare italien, a des sons étranges qui agaceraient les nerfs et feraient rire dans un salon, mais qui impressionnent singulièrement lorsqu'on les entend dans les bois à une certaine distance. Il ne faut pas non plus voir le musicien qui est forcé d'enfler les joues et de faire maintes grimaces. Comme on s'était souvent moqué de Loïc, à cause de cette circonstance, il n'avait garde de se montrer et continuait à rester caché derrière la grande cabane.

Le petit Breton jouait avec sentiment de son rustique instrument, et ses mélodies simples et naïves devenaient charmantes à cette distance. Il faut ajouter aussi que ses auditeurs étaient dans un état d'esprit qui les prédisposait singulièrement à l'émotion. Au bout de quelques minutes, des larmes roulèrent dans les yeux des deux jeunes femmes. Les yeux fixés à terre, Rosina pleurait avec amertume. L'émotion de Berthe était plus douce. Elle se sentait aimée, et c'étaient surtout les cordes de reconnaissance et d'amour que les sauvages mélodies de Kermainguy faisaient résonner dans son cœur. Quant à Pablo, que son état de faiblesse rendait plus impressionnable encore que d'habitude, il se couvrait le front de ses deux mains, à travers lesquelles il lui semblait toujours apercevoir les traits de celle qu'il aimait.

Au moment où Loïc finissait son morceau par une de ces notes bizarres et prolongées qu'affectionnent les joueurs de biniou, Pablo leva brusquement la tête en se retournant un peu. Son regard rencontra celui de Berthe, fixé sur lui avec une telle expression de tendresse, que Pablo tressaillit de tout son corps. Berthe rougit et détourna la tête, mais, un instant après, ses yeux se reportèrent malgré elle sur M. de Verrières. Les deux amants échangèrent un long regard; sans Rosina, qui les séparait, leurs mains se fussent rencontrées comme leurs yeux. Enfin, Berthe abaissa ses paupières comme pour protéger sa raison contre l'enivrement qui commençait à s'emparer de tout son être. Puis, afin d'échapper aux pensées qui précipitaient les battements de son cœur et empourpraient ses joues, elle se mit à parler avec une vivacité fébrile à Loïc qui était venu s'asseoir à côté d'elle, après avoir déposé son biniou. Le petit Breton la regarda d'un air si étonné qu'elle reprit son sang-froid et continua la conversation d'un ton plus calme:

— Vous m'avez promis de me raconter votre histoire, lui dit-elle. Vous devriez bien tenir votre promesse aujourd'hui.

Il rougit et fit un signe négatif.

— Pourquoi cela?

— Je n'ai pas d'histoire.

— Dites-nous du moins les motifs qui vous ont conduit en Californie.

— Cela ne vous intéresserait pas beaucoup, fit Loïc, de plus en plus embarrassé. Vous vous moqueriez de moi, comme ils l'ont tous fait à bord du navire.

— Vous êtes injuste, Loïc, dit madame Vandeilles avec vivacité. Je ne me moque jamais de personne, vous le savez bien, et ne commencerai pas par celui à qui je dois la vie.

— Vous n'avez pas peur de moi non plus, je l'espère, dit Pablo de sa voix douce et grave.

— Oh! non, répondit Loïc, qui avait la plus grande vénération pour le créole, et qui savait aussi que ce dernier lui portait beaucoup d'affection. Vous êtes si bon pour moi, don Pablo, que je ne sais vraiment comment vous témoigner ma reconnaissance.

— Tu ne me dois aucune reconnaissance, mon ami, reprit Pablo en regardant Berthe : c'est moi, c'est nous tous qui t'en devons, au contraire, pour avoir sauvé madame Van-

deilles. Aussi, sois tranquille, puisque c'est la fortune que tu es venu chercher en Californie, je me charge de te la faire trouver.

— C'est qu'il me faut bien de l'argent, murmura le petit Breton.

— Combien?

— Soixante-dix mille francs.

— Si je t'en faisais gagner soixante mille?

— Ce ne serait pas assez, don Pablo, dit Loïc, dont l'accent révélait une détermination bien arrêtée.

— Et si je t'en faisais trouver quatre-vingt mille?

— Je n'ai besoin que de soixante-dix mille.

— N'importe, tu es très-ambitieux!

— Oh! ce n'est pas pour moi!

— Et pour qui?

Il baissa la tête et ne répondit pas.

— Quelque jeune fille qu'il aime là-bas, dit Rosina en souriant malicieusement.

— Comment pouvez-vous supposer cela? dit Loïc d'un air désolé.

— Alors racontez-nous votre histoire, reprit Rosina, qui sentait tout son pouvoir sur le petit Breton, et qui en abusait quelquefois. Voyons, Loïc, continua-t-elle, en fixant ses grands yeux noirs sur ceux de Kermainguy, vous qui êtes toujours si gentil, si complaisant, me refuserez-vous ce que je vous demande?

Loïc balbutia une réponse, mais le pauvre garçon ne put achever, tant il était troublé par le regard de Rosina.

— Comme vous voudrez, dit Kermainguy, qui était devenu rouge comme une cerise. Après tout, il n'y a rien de mal dans ce que j'ai fait, et je veux bien vous le raconter, si vous y tenez. Mais alors, ajouta-t-il, avec cette crainte de la raillerie qui fait le fond du caractère breton, promettez-moi de ne pas vous moquer de moi. Je ne sais pas bien raconter, et, si je vous vois rire, je ne pourrai plus continuer.

L'Espagnole prit sa voix la plus douce pour le rassurer et n'eut pas de peine à y parvenir.

Pablo fronça les sourcils. Quelque innocente que fût la coquetterie de Rosina, il n'aimait pas à la voir jouer avec le cœur de cet enfant. Dès le premier jour, il avait jugé Kermainguy. De tous ses compagnons, c'était celui pour lequel il se sentait le plus de sympathie et d'affection. La pensée

que Loïc avait sauvé madame Vandeilles entrait sans doute pour beaucoup dans cette prédilection, mais le caractère du petit Breton eût été, même sans cela, apprécié à sa juste valeur par le créole. Aussi n'était-ce pas par un sentiment de curiosité, mais bien avec la pensée de lui être utile, que Pablo désirait connaître l'histoire de Kermainguy et le motif qui lui faisait désirer avec tant d'ardeur cette somme de soixante-dix mille francs.

— Nous écoutons, Loïc, dit Rosina.

Par un sentiment tout féminin elle se complaisait un peu à faire parade de son pouvoir sur Loïc devant le créole qui la dédaignait.

— Eh bien ! dit enfin Loïc, qui n'osait lever les yeux, mon père et ma mère sont morts alors que j'étais encore un tout petit enfant. Mon grand-père me recueillit chez lui avec mon frère et ma sœur. Il faut vous dire que mon grand-père, qui s'appelait Ivon Kermainguy, avait servi longtemps chez le marquis de Tregastel-Kerlo, qui habitait le château de Tregastel, auprès de Douarnenez. Quand mon grand-père atteignit ses soixante ans, le marquis lui donna un lopin de terre et une petite maison, dans laquelle le bonhomme vint demeurer avec sa femme. Mon père aussi avait été garde-chasse du marquis. Tout le temps de sa maladie, madame de Tregastel lui avait envoyé tous les jours du bouillon, de la viande et des remèdes qui coûtaient bien cher, dit-on, et qu'elle fournissait pour rien aux pauvres du pays. Mais, quand la volonté de Dieu est là, il faut s'y soumettre. Tous les médecins et tous les remèdes du monde n'empêchent point un homme de subir sa destinée, et mon pauvre père mourut.

Le marquis lui-même vint à l'enterrement de mon père. Il tenait un des coins du poêle, comme mon grand-père me l'a raconté bien souvent. Aussi vous comprenez combien nous l'aimions. Dans notre famille, nous nous serions tous fait tuer pour lui, voyez-vous.

Mon frère Jobic était un gars fort et hardi. Il aidait mon grand-père à faire valoir ses champs ; ma sœur tenait la maison avec la *bonne femme*. Moi j'étais tout *petiot*, et, pendant longtemps même, on a cru que je resterais contrefait. J'avais quasiment l'air d'un *innocent* *. Je n'étais pas bon à grand'-chose dans la maison ; puis j'étais paresseux et j'aimais

* Expression bretonne voulant dire *insensé, idiot.*

mieux lire des histoires au coin du feu et courir par les champs ou bien au bord de la mer que de piocher la terre et de sarcler le blé. Cela mettait mon grand-père en colère, et il me battait quelquefois. Il avait raison, après tout, mon pauvre grand-père ; quand on est pauvre, il faut bien gagner sa vie.

Le ménétrier du village, le *Sonneux*, comme on dit chez nous, m'avait pris en amitié parce qu'il avait remarqué que je le suivais partout et que je l'écoutais avec une grande attention. Il m'apprit à jouer du biniou et de la bombarde, et il disait que je deviendrais un fameux musicien. C'est lui aussi qui m'a montré à faire des vers en breton, et même en français, mais je crois qu'il n'était pas bien fort pour les vers français, le père Dommenech.

Tout cela ne faisait point l'affaire d'Ivon Cöz (Ivon le vieux). Un jour que j'avais laissé courir à travers un champ de blé les vaches qu'il m'avait donné à garder, le bonhomme se fâcha tout à fait. Il empoigna une gaule et il se mit à me corriger. J'étais dans mon tort ; et je recevais les coups sans crier et sans me débattre, quand le marquis vint à passer.

— Eh bien, Ivon, dit-il à mon grand-père, pourquoi frappez-vous cet enfant?

— C'est un fainéant, répondit le bonhomme ; il ne veut pas gagner le pain qui le nourrit, et passe son temps à griffonner du papier ou bien à me casser les oreilles avec son maudit biniou.

Le marquis, qui était la bonté même, me questionna doucement. J'avouai tout. Je dis que mon grand-père était dans son droit de me corriger, mais que c'était plus fort que moi, et que, quand je voyais un livre ou un biniou, j'oubliais tout le reste. Le marquis causa quelque temps avec moi. Il me fit lui montrer mes vers, qu'il emporta avec lui.

Le lendemain, l'abbé Lemarec, le chapelain du château, vint me chercher de la part du marquis. Quoique mon grand-père fût quelquefois un peu dur pour moi, je ne voulais pas d'abord le quitter, mais le bonhomme ne comprenait pas que l'on pût résister à la volonté du marquis, et je dus obéir. L'abbé Lemarec me fit habiller de neuf des pieds à la tête et il m'emmena au château. A cette époque-là, je savais lire et écrire tant bien que mal. Le maître d'école m'avait montré aussi à calculer, mais je n'étais pas bien fort en arithmétique.

Il me semble que je vois encore le grand salon dans lequel me conduisit l'abbé Lemarec.

Le marquis lisait dans un coin. La marquise cousait des vêtements pour les pauvres gens. Elle passait sa vie à cela.

M. de Tregastel me frappa sur la joue en m'appelant *gros chérubin*. Il me dit que je servirais de secrétaire à la marquise et à l'abbé, et que j'irais porter les secours aux malades et aux pauvres de leur part.

Comme vous pensez bien, je n'avais pas grand'chose à faire au château. M. Lemarec, qui voyait que je n'étais guère instruit, se mit à me donner des leçons. Il me demandait toujours ce que je comptais devenir. Je n'en savais trop rien, moi. Il me demanda si je ne me sentais pas de la vocation pour me faire prêtre.

Dans notre pays, c'est un grand honneur pour un pauvre paysan que d'embrasser l'état ecclésiastique. Je dis à l'abbé que j'étais trop pauvre pour cela.

— Bah! me dit-il, le bon Dieu y pourvoira.

Le lendemain, il m'annonça que le marquis se chargerait de toutes les dépenses si je me décidais plus tard à entrer au séminaire. A partir de ce jour-là, M. Lemarec me donna des leçons de grec, auquel je ne mordais guère, et de latin, que j'apprenais assez facilement. Mon professeur était assez content de moi, mais il poussait de gros soupirs chaque fois qu'il me voyait jouer du biniou ou composer des vers. Quand c'était sur des sujets religieux encore, il ne disait trop rien, mais lorsqu'il trouvait des *sônes* (poésies bretonnes), où il y avait le mot *amour,* il tournait sa calotte sur sa tête avec impatience et finissait par jeter mes vers au feu.

— Vous étiez donc amoureux, dit Rosina, que vous faisiez ainsi des vers sur l'amour?

— Non, señora, non, Dieu m'en est témoin. Je n'avais d'amour pour aucune femme, je vous jure. Pourtant, lorsqu'en me promenant sur le bord de la mer ou dans les grands bois de sapins, je rencontrais quelque jeune fille causant avec des jeunes garçons, cela me rendait tout triste. Je me demandais ce qu'ils pouvaient se dire, et, sans m'en apercevoir, je me racontais toute la conversation que je supposais qu'ils tenaient. La plupart du temps même, je m'identifiais tellement avec eux que, dans les rêves que je faisais tout éveillé, c'était moi qui devenais le jeune homme.

— Et la jeune fille? demanda Berthe en souriant.

— Eh bien! c'était tantôt l'une, tantôt l'autre, ou plutôt ce n'était ni l'une ni l'autre; tenez, vous allez comprendre la chose. J'ai vu au château un grand peintre qui composait de beaux tableaux. Il faisait des têtes qui ne ressemblaient à personne et qu'il tirait de sa propre imagination. Eh bien! moi, je faisais comme cela. Alors, je ne puis vous dire toutes les folies qui me passaient par la tête. Je me rappelle qu'un jour, l'abbé Lemarec, qui me cherchait depuis longtemps, me trouva assis sur un rocher devant la mer et pleurant à chaudes larmes.

— Qu'as-tu, mon pauvre garçon? me demanda-t-il.

J'étais si ahuri, absolument comme un homme qu'on réveille en sursaut, que je répondis à l'abbé, sans avoir conscience de mes paroles, que je pleurais Jeannic, qui venait de se noyer. M. Lemarec eut grand'peur d'abord, puis il me demanda quelle était cette Jeannic? Je fus forcé de lui avouer qu'elle n'avait jamais existé que dans mon cerveau. Il commença par rire, puis il me gronda bien fort et me dit que je deviendrais fou si je continuais à rêver ainsi tout éveillé. Je lui promis de ne plus recommencer, mais c'était plus fort que ma volonté. Alors je me mettais à composer des vers ou bien à jouer au hasard des airs sur mon biniou : sans cela, il me semblait que mon cœur eût éclaté. Ce que je vais dire vous fera peut-être rire; mais, quand je chantais mes vers ou que je tirais des sons de mon pauvre biniou, c'était comme si j'épanchais mon cœur dans le cœur d'un ami.

XXII

— Vous n'aviez donc pas de camarades? demanda Pablo.

— Non. Je me serais fait tuer de bon cœur pour le marquis, pour son fils, ou pour l'abbé Lemarec, mais ils étaient trop au-dessus de moi pour que je pusse les considérer comme des amis...

— Pauvre garçon! murmura Berthe.

— Depuis quelque temps, reprit Loïc, M. et madame de

Tregastel devenaient tout tristes. Je voyais souvent des larmes dans les yeux de la marquise... Je remarquai bientôt que cela se reproduisait toutes les fois qu'elle recevait des lettres de son fils, le comte Maurice, qui était toujours à Paris, ou en voyage. D'après ce que j'entendais dire autour de moi, je compris que le comte faisait beaucoup de chagrin à ses parents. Il paraît qu'il était devenu amoureux d'une... d'une... d'une actrice, dit enfin Loïc en baissant les yeux avec un naïf embarras. Il dépensait beaucoup d'argent avec cette créature, comme l'appelait M. Lemarec. Un jour, le vieux marquis me fit appeler dans son cabinet. Il me demanda si je voulais toujours me faire prêtre. Je répondis affirmativement, et pourtant, je ne sais pourquoi, j'avais le cœur bien serré.

« Prends garde, mon enfant, me dit le marquis. Réfléchis bien à ce que tu veux faire. »

Je le vois encore, le noble seigneur, assis dans un grand fauteuil, avec ses longs cheveux blancs et sa belle figure calme et imposante.

« Prends garde, répéta-t-il. Si tu ne te sens pas la vocation nécessaire, il vaut mieux ne pas prendre les ordres. Tout le monde ici a de l'affection pour toi, et nous voudrions te voir heureux. Il en est temps encore; tu peux choisir une autre carrière. Quoique ma fortune soit bien diminuée par suite d'événements que tu n'as pas besoin de connaître, je te mettrai à même de faire ton chemin.

— Monsieur le marquis, lui dis-je tout honteux, qui vous fait croire que je ne veux plus être prêtre.

— Ta tristesse, mon garçon; puis les vers que tu fais et dans lesquels le mot d'*amour* revient bien souvent. Voyons, es-tu amoureux de quelque jeune fille? Tu es bien jeune encore pour te marier, mais enfin nous verrions à arranger cela pour plus tard. »

J'eus bien de la peine à persuader au marquis que je n'étais pas amoureux.

« Alors où diable as-tu pris tout ce que tu as écrit? » me dit-il.

Je le lui expliquai de mon mieux.

« Allons, me dit-il, la marquise l'avait bien deviné. Ta tête court trop vite, mon pauvre garçon. Dieu veuille que cela ne te rende pas malheureux. Enfin, veux-tu, oui ou non, entrer au service de Dieu? Si tu es bien décidé, je t'en-

verrai au séminaire, où je payerai ta pension : mais il faudra dire adieu pour toujours à tes vers et à ton biniou. Choisis. »

Les paroles de M. de Tregastel me causèrent une telle émotion que je ne pus répondre. Il me semblait qu'en consentant au sacrifice que me demandait le marquis, et dont j'étais le premier à sentir la nécessité, c'était absolument comme si je m'enterrais tout vivant. J'eus honte de moi-même et je me mis à pleurer.

« Ne te désole pas, mon pauvre enfant, me dit le marquis, je me suis chargé de toi devant Dieu et je ne manquerai pas à mon devoir. Nous te trouverons quelque occupation qui convienne à ton caractère, et tu vivras près de nous. »

Je me jetai à ses pieds en le remerciant. J'avais le cœur si plein que j'aurais voulu pouvoir me faire tuer devant lui pour lui prouver ma reconnaissance et mon dévouement. Nous autres, Bretons, voyez-vous, nous haïssons bien, mais nous aimons de même. Le mal et le bien, nous n'oublions pas plus l'un que l'autre. Au moment où je remerciais M. de Tregastel, la marquise entra dans la chambre. Elle avait l'air désolé, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux. Elle me fit signe de sortir. Je m'éloignai tout inquiet. Je sentais un malheur dans cette noble maison. Quelques jours après, je sus la vérité. Le comte Maurice avait mis le pied dans un endroit maudit qu'on appelle la *Bourse*. Je n'ai jamais bien compris ce que c'est que cet endroit, mais il paraît que beaucoup de gens s'y ruinent. Le comte de Tregastel y avait perdu plus de 400,000 francs qu'il ne pouvait payer. Son père partit tout de suite pour Paris. D'après ce que j'ai entendu dire aux hommes de loi qui sont venus plus tard pour la vente, il paraît que le marquis n'était pas forcé de payer ces 400,000 francs, mais c'était un gentilhomme qui tenait avant tout à l'honneur de son nom. Il fit mettre en vente tous ses biens. Les métairies et les rentes furent vendues aux enchères. Quant au château, un négociant de Saint-Malo, M. Boninet, l'acheta à l'amiable. Il ne voulut le payer que 60,000 francs, avec le parc et *la tenue*, parce qu'on avait stipulé dans l'acte de vente que pendant trois ans le marquis aurait le droit de rentrer en possession du château en remboursant à M. Boninet les 60,000 francs avec les intérêts.

— Alors c'est pour gagner cet argent que vous êtes venu en Californie? dit Rosina, étonnée de la singularité de cette histoire sans incident et sans amour.

— Oui, señora.

— Mais comment l'idée vous en est-elle venue, demanda Pablo.

— Vous pensez bien que j'avais été plus malheureux que personne de la ruine de la noble famille à laquelle je devais tant. Je me disais quelquefois que c'était moi qui avais attiré le malheur sur mes bienfaiteurs. La terrible nouvelle n'était-elle pas arrivée juste au moment où je venais de refuser de me consacrer au service de Dieu? Cette pensée me tourmentait jour et nuit. Je me creusais la cervelle pour trouver un moyen de venir en aide à mon protecteur, et je ne trouvais rien.

Un matin, je trouvai la marquise occupée à emballer elle-même tous ses bijoux. Elle les envoyait à Paris pour les y faire vendre.

Je voulus l'aider.

« Merci, mon pauvre Loïc, me dit-elle, tous ces bijoux me rappellent quelques doux souvenirs. Au moment de m'en séparer pour jamais, c'est à moi seule de les toucher. Il me semble que je serre encore une fois les mains des parents et des amis qui me les ont donnés. »

Du coin où je m'étais mis, je voyais ma bonne maîtresse prendre tous ces bijoux l'un après l'autre et les mettre dans la caisse. De grosses larmes roulaient dans ses yeux. Elle me fendait le cœur. Dans ce moment-là, voyez-vous, si l'on m'eût dit qu'en me jetant dans le feu, je pouvais rétablir la fortune de mes bienfaiteurs, je vous jure que je l'aurais fait sans hésiter.

Ce qui me tourmentait surtout, c'était de penser que le marquis et sa femme seraient obligés de quitter le château s'ils ne parvenaient pas à se procurer les 60,000 francs dans le délai fixé. Or, ils ne l'espéraient déjà plus, car un de leurs parents, sur l'héritage duquel ils comptaient un peu, s'était fâché contre eux à cause de M. Maurice.

Je savais bien que mes pauvres maîtres mourraient de chagrin le jour où il leur faudrait quitter le château, où leur famille demeurait depuis deux ou trois cents ans.

« Mon Dieu, dis-je tout bas, mon Dieu, vous qui faites tant de miracles, inspirez-moi le moyen de sauver mes bien-

faiteurs et de leur conserver au moins leur château. Si vous m'exaucez, je jure de vous dévouer ma vie et de me faire prêtre, moine ou missionnaire, suivant ce que me conseillera l'évêque de notre diocèse. »

Je n'avais pas encore achevé ces paroles qu'on apporta une lettre du comte Maurice. Il me vint tout de suite à l'idée que Dieu m'avait entendu et qu'il m'envoyait l'inspiration que je lui avais demandée. Le comte Maurice écrivait de Londres. Il annonçait qu'il partait pour la Californie dans l'espoir de faire fortune aux mines d'or, et donnait beaucoup de détails sur les placeres. Il envoyait même plusieurs journaux anglais qui contenaient de longs détails là-dessus. L'abbé Lemarec, qui parlait très-bien l'anglais et l'italien, traduisit au marquis et à sa femme les détails que donnaient ces journaux. Moi, j'écoutais de toutes mes oreilles. C'était évidemment le bon Dieu qui m'envoyait toutes ces informations; aussi, je n'hésitai pas à partir. Malheureusement, il fallait de l'argent, et je n'avais que vingt écus dans ma bourse. Je quittai un soir le château sans rien dire et je me mis en route pour Saint-Malo. Là, on me dit qu'il faudrait aller jusqu'à Nantes pour trouver des navires en destination pour la Californie. Je revins à Tregastel.

Il y avait à Douarnenez un petit caboteur qui devait faire voile pour Nantes vers la fin de la semaine. Je m'arrangeai avec le capitaine. Il fut convenu que je servirais à bord comme matelot pour payer mon passage, et que je lui donnerais ensuite cinq écus.

Cela me faisait bien du chagrin de quitter mon pays et mes parents, je vous assure. Je pleurais toutes les nuits. Enfin, le capitaine me fit prévenir qu'il allait mettre à la voile. Je partis sans dire adieu à personne. On se serait moqué de moi, voyez-vous, et l'on m'aurait empêché de m'embarquer. Les autres ne pouvaient pas entendre, comme moi, la voix qui, du fond de mon cœur, me criait : « Suis l'inspiration que le bon Dieu t'a envoyée. »

J'écrivis à tout le monde, au marquis, à la marquise, à l'abbé Lemarec, au recteur (curé) de Douarnenez, à mon grand-père et à ma grand'mère, à mon frère et à ma sœur. Je donnai les lettres à un aubergiste de Douarnenez qui me promit de ne les faire porter au château qu'après mon départ.

En arrivant à Nantes, le capitaine, qui était un bien brave

homme quoiqu'il jurât comme un païen toute la sainte journée, me mena chez un capitaine au long cours qu'il connaissait. Le frère de ce capitaine commandait un trois-mâts, qui allait partir pour San-Francisco. Il était du pays, lui aussi, et quand il me vit arriver avec mon biniou, il me donna une bonne tape sur l'épaule et m'engagea tout de suite. Là aussi, je devais payer mon passage en travaillant à bord. C'était une grande faveur que me faisait le capitaine Gourio. Je n'avais pas la force d'un matelot et je n'avais jamais navigué que sur des barques de pêche, mais, je vous l'ai dit, M. Gourio était un *pays*. Puis, comme il avait plusieurs Bretons à bord, il disait que mon biniou leur donnerait plus de cœur dans les moments difficiles qu'une double ration de vin.

Une fois à bord, j'ai fait de mon mieux pour gagner ma vie. Dans les premiers temps, les vieux matelots me malmenaient souvent parce que je n'étais pas assez leste, et que je m'*affalais* quelquefois tout de mon long sur le pont. Peu à peu, je suis devenu plus fort et plus adroit. Puis, Jann Toulhéry, et Fanche Lekaër, deux gars Saint-Pol qui étaient à bord et qui aimaient à m'entendre jouer du biniou, ont pris mon parti. A la fin du voyage, j'étais si bien avec tous les matelots que chacun m'a fait un petit cadeau en me quittant. Toulhéry et Lekaër sont venus me mettre à terre dans la yole. Ils ne pouvaient pas se décider à me laisser partir.

J'avais déjà été bien étonné, bien ahuri en arrivant à Nantes, mais ce fut bien pis à San-Francisco. Souvent je me demandais si j'étais bien éveillé et si je n'avais pas le cerveau détraqué. Les premières nuits, j'ai couché en plein air, car les logements étaient trop chers pour ma bourse. Puis, une pauvre femme que j'avais défendue contre des ivrognes et dont le mari venait d'arriver des mines avec quelque argent, me donna une place dans sa tente. Son mari m'indiqua les objets qu'il me faudrait acheter pour mon voyage, mais, avec quatorze écus qui me restaient en comptant ceux que mes pays avaient glissés dans ma poche en me quittant, je ne pouvais pas faire toutes ces emplettes-là. Je demandai seulement au mineur qu'il m'indiquât la route à suivre, et je partis en me confiant à la Providence. Vous voyez bien que j'avais raison de compter sur elle. Le bon Dieu sait bien que ce n'est pas pour moi que je veux de l'or, et j'espère qu'il ne m'abandonnera pas.

— Vous êtes un brave et honnête garçon, Loïc, dit Pablo en tendant la main au petit Breton. Si Dieu permet que nous réussissions dans notre expédition, je ferai en sorte que vous atteigniez le but de votre pieuse entreprise.

Berthe lui témoigna de son côté tout l'intérêt que lui inspiraient sa courageuse résolution et son dévouement à ses bienfaiteurs. Rosina le félicita aussi ; mais il était évident qu'avec son caractère romanesque, elle avait été un peu désappointée par ce récit sans amour et sans incident dramatique.

Tant qu'avait duré son récit, le petit Breton, emporté par sa narration, avait parlé sans embarras et sans confusion. Mais, dès qu'il eut terminé, et surtout dès qu'il entendit Berthe et Rosina le complimenter, il balbutia, rougit et n'osa plus lever les yeux.

— Alors, lui dit Berthe, c'est sans doute à bord du navire que vous avez fait la chanson que vous chantiez quand vous êtes arrivé si à propos pour moi à la Birds's-river?

— Oui, Madame.

— Quelle est donc cette chanson? demanda Rosina.

— Priez Loïc de vous la chanter, dit madame Vandeilles.

Berthe éprouvait ce sentiment de bonheur calme et confiant qu'une femme ressent auprès de l'homme qu'elle aime, lorsque la présence d'autres personnes lui ôte toute crainte d'avoir à lutter contre sa passion et contre la voix de son propre cœur.

Elle aurait voulu que quelqu'un parlât toujours, afin que toute l'attention se concentrât sur lui et qu'elle pût savourer son bonheur sans être remarquée ni distraite. Il en était de même de Pablo et de Rosina, quoique pour des motifs un peu différents.

A l'insu du petit Breton, Rosina avait acquis trop d'empire sur lui pour qu'il fût capable de résister aux désirs de la séduisante Californienne.

Après un instant de silence et, pour ainsi dire, de recueillement, il chanta les couplets que Berthe avait déjà entendus; mais, ainsi qu'il arrive à la plupart des poëtes et des chanteurs de campagne, il fallait que ses chants fussent un peu à l'unisson des pensées qui remplissaient son cœur pour qu'il les dît de manière à faire plaisir. Un barde incomplet et rustique comme l'était Kermainguy ne peut, en effet, émouvoir ses auditeurs qu'en obéissant lui-même à une vive émotion. Malgré

les souvenirs si poignants que ce chant de Loïc rappelait à madame Vandeilles, elle ne put s'empêcher de faire remarquer au petit Breton que sa voix n'avait plus la même énergie, la même ardeur que lorsqu'elle résonnait au-dessus des grondements de la rivière débordée.

Pablo jouissait de la précieuse faculté de comprendre promptement les caractères de chacun jusque dans leurs moindres détails. Il devina ce qu'éprouvait Loïc.

— Chantez-nous autre chose à votre choix, lui dit-il.

Comme toutes les Espagnoles, Rosina adorait la musique. Elle appuya la motion de Pablo et prit sa mandoline pour accompagner le petit Breton. Ce dernier, habitué à chanter sans accompagnement, fut quelque temps à s'y habituer, mais, comme il avait l'oreille musicale, il se remit assez promptement. Au milieu des gorges de la sierra Zatecas, sa voix, un peu rauque et traînante, impressionnait plus vivement que ne l'eussent fait les fioritures de grands chanteurs à roulades.

L'AUBÉPINE *.

I.

Un sentier qui part du village
Conduit au manoir du seigneur.
Là, sous une voûte d'ombrage,
Sur un sentier penchant sa fleur,
Est l'aubépine au vert feuillage
Qu'aime tant le fils du seigneur.

Je voudrais être l'aubépine,
Pour qu'il me cueillît de sa main,
De sa main plus blanche et plus fine
Que la blanche fleur du jasmin;
Je voudrais être l'aubépine;
Pour que le seigneur
Me mît sur son cœur.

* Cette chanson est imitée d'un petit chant breton dont M. de La Villemarqué a donné la traduction dans son excellent ouvrage sur les chants populaires de la Bretagne.

(*Note de l'auteur.*)

II.

Pour Paris quittant la Bretagne,
Quand l'hiver entre en la maison,
Il revient à notre campagne
Avec la nouvelle saison.
L'hirondelle qui l'accompagne
Nous dit le retour du baron.

Ah ! je voudrais que l'hirondelle,
Que mes yeux vont toujours chercher,
Ne quittât jamais, infidèle,
Nos pauvres toits, notre clocher.
Retenant chez nous l'hirondelle,
Puisse le printemps
Fleurir plus longtemps !

III.

Quand marguerites, pâquerettes,
Parfument les bords du ruisseau,
Quand pinsons, linots et fauvettes
Chantent gaiement le temps nouveau,
Il vient assister à nos fêtes...
Et tout alors me semble beau !

Je voudrais voir les pâquerettes
Dans nos prés refleurir toujours,
Les pinsons, linots et fauvettes
Chanter sans cesse leurs amours.
Je voudrais qu'on donnât des fêtes,
Qu'on eût des *pardons*
En toutes saisons.

Au moment où Loïc allait chanter le quatrième couplet, Pablo se leva d'un bond en saisissant sa carabine.

— Caspita ! ne tirez pas, s'écria Benito, qui sortit du bois, tout pâle de cette frayeur que les armes à feu ont le privilége d'inspirer aux gens de sa race, quelque braves qu'ils soient par ailleurs.

— Que faisiez-vous là ? demanda Bras d'Acier.

Benito raconta tout une histoire pour motiver sa présence

et son arrivée, mais ni Pablo ni Rosina n'en furent la dupe.

Bras d'Acier se rassit en haussant les épaules. Quant à l'Espagnole, elle tourna le dos à Benito et se mit à causer avec Kermainguy.

Heureusement pour le métis, qui commençait à être embarrassé, malgré sa rare impudence, les chasseurs arrivèrent cinq minutes après lui. Quoiqu'ils fussent partis avec leurs chevaux, tous trois revenaient à pied. Leurs physionomies exprimaient la fatigue et le dépit. Nous verrons tout à l'heure ce qui leur était arrivé. Il faut auparavant que nous disions un mot de la conversation qui avait eu lieu entre Benito, Domingo, Craddle et Cypriana, et par suite de laquelle Benito était venu se cacher dans le bois pour épier Bras d'Acier et Rosina.

Craddle s'entendait presque aussi bien à la pêche qu'à l'extraction de l'or. Comme le poisson, et principalement la truite saumonée, abondent dans les rivières de la Californie, l'Américain eut bientôt rempli son panier. Quoique moins habile que Craddle, Benito était assez heureux de son côté. Quant à Domingo qui s'était étendu à plat-ventre pour pêcher avec moins de fatigue, il n'avait guère tardé à s'endormir. Une grosse truite, qui lui emportait sa ligne sans plus de cérémonie, réveilla le vaquero par la secousse qu'elle lui donna.

— Caramba ! s'écria Domingo, en se frottant les yeux d'une main et en menaçant de l'autre la truite qui se sauvait avec le courant.

— Cours après, *muchacho*, lui dit Benito en riant.

— La route qu'il suit est trop humide.

— Appelez-le, dit Craddle.

— Il ne comprend pas l'espagnol, repartit Domingo. A ses manières d'agir, vous voyez bien qu'il est Américain.

— En effet, dit Craddle, c'est pour cela qu'il se moque de vous.

— Bah ! fit Domingo, il en a plus qu'il ne pourra digérer. Il sera mort avant dix minutes.

— Ah çà ! dit tout à coup Craddle, frappé d'une idée, où avez-vous donc pris votre hameçon ?

— Je l'ai trouvé dans une boîte que j'ai rencontrée...

— Dans mon coffre, n'est-ce pas ? riposta Craddle avec humeur. C'est bien la peine de me voler (aux mines on emploie volontiers les mots énergiques) un hameçon tout neuf pour le perdre ainsi.

— Ce n'est pas ma faute.

— C'est la faute du poisson, n'est-ce pas? A-t-on jamais vu un homme se mettre à plat-ventre pour pêcher, comme un lézard au soleil?

— Tiens, je suis fatigué.

— Il faut convenir que nous faisons un rude travail, dit Benito, qui eût accompli sans se plaindre une traite de soixante lieues à franc étrier, mais qui ne pouvait s'habituer aux travaux suivis des placeres.

— Un rude travail, certes, oui, répéta Domingo en s'allongeant de nouveau au soleil aux pieds de Cypriana, qui s'était approchée peu à peu de ses compagnons.

— Encore si l'on travaillait pour soi, reprit Benito, poursuivant son idée du jour précédent.

— Cela vaudrait mieux, dit Craddle de sa voix tranquille.

— Bien mieux, répéta Domingo avec un soupir.

— Bien mieux, murmura aussi Cypriana, qui finit peu à peu par se mêler à l'entretien.

Une fois la conversation entamée sur ce chapitre intéressant, elle continua, surtout entre Benito et Domingo.

Plus réservé, à cause de son caractère d'abord, et puis parce qu'il craignait quelque trahison qui l'exposât à la colère de Pablo, Craddle ne disait pas grand' chose en commençant. Ce ne fut guère qu'à la fin qu'il se livra un peu.

Au bout d'un quart d'heure de cet entretien, qu'une méfiance réciproque continuait à prolonger, tout le monde se trouva d'accord pour reconnaître que Vandeilles était de trop dans la bande.

— Or, dit Domingo avec beaucoup de logique, quand vous avez quelque chose de trop, vous le supprimez.

— Voilà, dit Benito.

— Voilà, répéta la voix flûtée de Cypriana.

— Voilà, voilà, répéta Craddle en haussant les épaules, voilà votre décision! Mais les moyens de la mettre à exécution?

— Bah! fit Benito, ce Français n'est pas si redoutable, après tout.

— Il est brave et résolu, dit Craddle; mais ce n'est pas lui que je crains.

— Qui donc?

— Bras d'Acier, parbleu!

— Nous sommes trois contre lui déjà.

— Oui, mais il aurait de son côté Bucolick.

— Un imbécile, dit Benito.

— Ribonneau.

— Un bavard.

— Et Loïc.

— Un enfant.

— Imbécile, bavard et enfant, tant que vous voudrez; cela n'empêche pas que tous les trois se battraient fort bien. Avec l'appoint de Pablo et de Vandeilles par là-dessus, ils seraient certainement plus forts que nous.

— La ruse vaudrait mieux, reprit Benito en regardant sournoisement Craddle.

— Sans doute.

— Si l'on pouvait susciter une querelle entre Vandeilles et Pablo.

— Bah! l'autre jour nous avons essayé, et cela n'a pas réussi.

— Il faudrait trouver un motif plus sérieux. En provoquant par exemple la jalousie de Vandeilles contre Pablo.

— Qui s'en chargera?

Il y eut un moment de silence. C'était toujours l'histoire du grelot. Nul ne se souciait d'encourir la colère du terrible gambusino.

— Bah! fit Cypriana, qui semblait méditer profondément depuis quelques instants, est-ce que la jalousie existe aux placeres? La passion de l'or éteint toutes les autres. Voyez Benito, qui était si jaloux de sa femme, maintenant il la laisse en tête-à-tête avec deux jeunes gens.

— Loïc est un enfant, répondit Benito.

— Oui, mais Bras d'Acier...

— Il aime madame Vandeilles.

— Pablo est à moitié Français, dit Domingo, et ces Français, on assure qu'ils sont bien capables d'aimer deux femmes à la fois.

— Allons donc, dit Benito en haussant les épaules.

Malgré l'assurance affectée du capataz, les paroles de Domingo et de Cypriana lui avaient monté la tête. Un rien suffit, en effet, pour éveiller les inquiétudes d'un jaloux. Sans l'amour-propre qui le retenait, le métis eût couru immédiatement auprès de sa femme. Au bout de cinq minutes, il ne put y résister davantage. Il prit pour prétexte que sa ligne était cassée et s'en retourna au bivouac. Mais, au lieu

de se montrer, il se cacha dans le bois ainsi que nous l'avons vu plus haut.

A peine eut-il tourné les talons que Cypriana et Domingo se mirent à rire.

— Nous en voilà débarrassés, dit Domingo. C'est cela que tu voulais, n'est-ce pas, Cypriana? Parle maintenant, quel est ton moyen?

— Le voici : Rosina est *folle* de Pablo et jalouse de madame Vandeilles.

— Oh! oh! fit Craddle, est-ce bien sûr?

— Oui; il faut que ce soit Rosina qui pousse Vandeilles contre Pablo.

— C'est une bonne idée.

— Oui, dit Craddle, qui n'avait jamais l'air de bien comprendre, afin de laisser les autres s'engager; mais comment?

— Quelque jour que Rosina sera bien animée contre Berthe, elle peut révéler devant M. Vandeilles quelque secret de nature à éveiller la jalousie et la colère du Français.

— Bah! fit Craddle, et quoi donc?

— Je l'ignore; mais un jour que dona Rosina était en colère contre madame Vandeilles, elle a dit devant moi, en parlant de la Française et de Pablo : « Qu'ils prennent garde tous deux, et surtout que Berthe ne me raille jamais! Je veux bien me taire par bonté; mais, si on me pousse à bout, je raconterai à son mari tout ce qui s'est passé à San-Fernando entre elle et Pablo. Cinq minutes après, Vandeilles aura quitté notre bande ou se sera battu avec Bras d'Acier. »

— Tu parles d'or, ma fille, dit Domingo.

— Malheureusement, dit Craddle, madame Vandeilles est si bonne pour tout le monde, et surtout pour dona Rosina, que celle-ci n'aura jamais l'occasion de se fâcher sérieusement.

— Bah! dit Cypriana avec un sourire malicieux et rusé, ne suis-je pas là pour pousser à la roue?

— Ah çà! vous en voulez donc à Bras d'Acier ou à madame Vandeilles? demanda Craddle.

— A Pablo?... pas beaucoup; mais quant à la Française, je la hais de tout mon cœur!

— Pourquoi cela?

— Je la hais! Depuis qu'elle est avec nous, on dirait que nous ne sommes tous que ses domestiques; jusqu'à cet im-

bécile de Domingo, qui est allé l'autre jour lui cueillir un bouquet.

— Tu es jalouse? *preciosita de mi alma,* fit Domingo en tordant ses longues moustaches d'un air conquérant.

— Crois-tu qu'elle fasse attention à toi? Elle est trop fière pour cela. Tu n'avais pas plus tôt le dos tourné qu'elle a jeté ton bouquet.

— Ce n'est pas vrai, s'écria Domingo, qui, malgré la galanterie prétentieuse de son discours, conservait au fond toute la brutalité du vaquero à demi sauvage.

— Je te dis que si, moi, reprit Cypriana en se levant avec colère.

— Silence, fit Domingo; ta jalousie m'ennuie; si tu ne te tais pas à l'instant...

— Eh bien? dit-elle d'un air de défi.

— Eh bien! je te calmerai avec ceci, répondit Domingo, en montrant le manche de sa gaule de pêche.

Cypriana, furieuse, se jeta sur lui. Il la repoussa, et, d'un coup de poing vigoureusement appliqué, il l'envoya rouler à cinq ou six pas de lui.

Elle se releva comme une lionne blessée et fondit sur le vaquero la navajá à la main. Domingo, qui riait aux éclats, saisit le bras de la jeune fille et le tordit si violemment que Cypriana, vaincue par la douleur, poussa un cri et laissa échapper son arme.

Domingo prit la navajá, la mit dans sa poche et alluma tranquillement une cigarette. Il est bon de dire qu'il avait assez l'habitude des scènes de ce genre, et que c'était bien la vingtième fois depuis le départ que les deux amants se disputaient ainsi.

— Maintenant que votre petite explication est terminée, dit Craddle, qui les avait regardés faire, sans bouger et d'un air impassible, parlons un peu raison. Le plan de Cypriana a du bon. Il faudra que nous y songions. Il me semble que...

— *Hombre!* interrompit Domingo, voici les chasseurs. Que diable ont-ils donc fait de leurs chevaux?

— Allons voir, dit Craddle en se hâtant de mettre en ordre tout son attirail de pêche.

Quelques minutes après, les pêcheurs rejoignaient sur le plateau les chasseurs, qui expliquaient à Bras d'Acier pourquoi ils revenaient à pied. Tandis que Vandeilles et Bucolick poursuivaient un chevreuil blessé, on avait volé les trois che-

vaux laissés sous la garde de Ribonneau, qui s'était endormi.

— Et vous n'avez rien vu, Ribonneau? dit Bras d'Acier.

— Rien du tout, don Pablo.

— Vous n'avez pas suivi les traces?

— Je vous demande pardon, dit Vandeilles; mais en arrivant au pied de la montagne nous les avons perdues tout à coup. En vain sommes-nous restés plus de deux heures à cet endroit, il nous a été impossible de retrouver aucun indice.

— Ils auront gravi la montagne, dit Craddle.

— En cet endroit la sierra est à pic, et je défie bien, non-seulement un cheval ou un mulet, mais une chèvre même de gravir la pente que nous avions devant nous. Un singe n'y parviendrait pas.

— Il fait trop sombre maintenant pour que nous puissions reconnaître aucune piste. Remettons cela à demain. En attendant, faisons bonne garde cette nuit..

Malgré sa fatigue, Bucolick, toujours complaisant, courut aider Cypriana à presser les apprêts du repas. Loïc le suivit ainsi que Berthe. Quant à Rosina, elle resta auprès du groupe des mineurs.

— Quelle est votre opinion sur nos voleurs? demanda Vandeilles en s'adressant à Pablo.

— Ce sont probablement des Indiens. Si nous étions plus au nord, cela me semblerait tout naturel, car, de ce côté, il ne manque pas d'Indiens *horses's-thieves*, comme on les appelle, parce qu'ils volent les chevaux pour les manger.

— Et les hommes, dit Vandeilles, est-ce qu'ils ne les attaquent pas aussi?

— Les *hacenderos*, dont ces brigands ravagent les *querencias* (pâturages) leur font naturellement une guerre acharnée. Aussi les Indiens horses's-thieves * s'empressent-ils de leur rendre la pareille. Néanmoins, j'aimerais mieux avoir affaire à des horses's-thieves qu'à des Apaches.

— Est-ce que les Apaches viennent jusqu'ici? demanda Craddle.

— Quelquefois. Ils ont des tribus qui font de longs voyages pour chasser et pour piller. Dieu nous préserve de les rencontrer, car leur cruauté est affreuse.

— Alors, dit Vandeilles en riant, je suis d'avis que nous soupions afin de prendre des forces pour demain.

* Voleurs de chevaux.

Grâce à la pêche de Craddle et de Benito, le dîner fut somptueux. Les truites saumonées de la Californie sont délicieuses, et Craddle en avait pêché une qui pesait trois livres et demie. Tout en dînant, ou plutôt en soupant, car il était près de huit heures quand on se mit à table, on régla l'emploi de la journée du lendemain.

Il fut convenu que Bucolick, Craddle et Ribonneau resteraient au camp, tant pour le garder que pour travailler à l'extraction de l'or. Pablo emmènerait avec lui Benito et Domingo, les deux meilleurs *rastreadores* de l'expédition. Vandeilles les accompagnerait pour montrer l'endroit où se trouvaient les chasseurs lorsqu'on leur avait enlevé les chevaux.

Les mineurs fumèrent une pipe ou deux au coin du foyer; puis on fit ses préparatifs pour la nuit. Les deux couples rentrèrent dans leurs cabanes. Restés seuls dans la grande cabane, ils étendirent sur le sol, les uns leur *zarape*, les autres la dépouille de quelque bête fauve, et se jetèrent tout habillés sur ce lit peu moelleux. Cinq minutes après, tous dormaient du plus profond sommeil.

L'obscurité la plus profonde couvrait encore la vallée lorsque Bras d'Acier et ses compagnons se mirent en route.

Au moment où le soleil commençait à dorer la cime des montagnes, Pablo et les trois mineurs arrivaient à l'endroit où les chevaux étaient à paître la veille lorsqu'ils avaient si subitement disparu.

Pablo choisit une clairière voisine comme point de ralliement. Partant de ce centre commun, chaque mineur devait explorer un espace déterminé de terrain et prévenir ses compagnons par un signal aussitôt qu'il aurait trouvé quelque indice important.

Ce signal, qui était un sifflement aigu, devait être répété par le *rastreador* le plus voisin, de manière à parvenir successivement jusqu'au plus éloigné.

A cet appel, chacun avait pour consigne de revenir sur ses pas jusqu'à la clairière, afin de s'y réunir à ses compagnons.

Au bout d'une heure et demie environ, Benito donna le signal, que répétèrent Vandeilles et Pablo, qui se trouvaient à la gauche et à la droite. Domingo, toujours paresseux, était resté fort loin en arrière, et l'épaisseur du bois l'em-

pêcha d'entendre le signal; aussi n'arriva-t-il à la clairière que longtemps après les autres.

XXIII

Le métis conduisit ses compagnons jusqu'à l'endroit où il avait commencé à découvrir des traces. Entre cet endroit et la clairière où paissaient les chevaux lors de leur disparition, se trouvait une fourré inextricable précédé d'un petit tertre. Le sol pierreux et desséché de ce tertre rendait toute recherche inutile.

— Il n'y a qu'une chose à faire, dit Benito, prendre le contre-pied.

Cette piste, suivie avec une patience et une sagacité inouïes, conduisit bientôt les mineurs au bas de la montagne. Là, le terrain devenant sec et rocailleux, ils perdirent de nouveau toute espèce de trace.

— Examinons un peu ces rochers, dit Pablo; j'ai remarqué que les terrains de ce genre contiennent souvent des excavations.

Benito avait décidément la chance ce jour-là. Au bout d'un quart d'heure tout au plus, il appela Bras d'Acier.

— Voyez, dit-il, en lui montrant une étroite ouverture habilement masquée par des pierres et du feuillage.

— Les chevaux n'ont pu passer par là, fit observer Pablo. Il faut qu'on les ait tués et dépecés auparavant.

— Bras d'Acier, dit Domingo un instant après, voici un endroit où les chevaux, en se débattant, ont rayé le rocher avec la pointe de leurs fers.

— On dirait aussi que le sable est humide, fit Pablo. Le vent vient cependant du côté opposé et n'a pu en porter à cet endroit.

— Le rocher a été lavé, dit Vandeilles qui venait d'en-

lever avec son mouchoir le sable collé aux parois d'un bloc de quartz.

— Et voici des taches de sang, ajouta Domingo.

Quelques autres découvertes de ce genre suffirent pour prouver aux chasseurs que leurs chevaux avaient péri à cet endroit.

— Il n'y a qu'une chose à faire, dit Vandeilles, qui rachetait ses nombreux défauts par une bravoure poussée jusqu'à la témérité, il faut pénétrer dans cette ouverture.

Benito et Domingo échangèrent un regard.

Il se fût agi de tout autre individu, que Pablo l'eût probablement laissé s'engager dans cette tentative périlleuse, mais presque nécessaire. Néanmoins, en songeant à sa position vis-à-vis de Vandeilles, Bras d'Acier eut peur de la terrible responsabilité qu'il allait encourir vis-à-vis de Berthe.

Il fit son possible pour retenir le Français, mais inutilement. En vain lui objecta-t-il qu'il ne connaissait pas assez les ruses des Indiens, qu'il n'avait ni la souplesse ni la vue perçante de Benito et de Domingo ; Vandeilles persista dans son intention. Il est vrai que Benito avait une manière d'offrir de le remplacer qui eût suffi pour décider Vandeilles à le refuser, lors même qu'il eût été disposé à céder aux conseils de Pablo.

— Si Vandeilles craint d'exposer ses os dans cette circonstance, disait le métis d'un air moqueur, je suis tout disposé à le remplacer.

— Va-t'en au diable, mal blanchi ! s'écria Vandeilles. Quand il s'agit d'un danger à braver, je ne demande à personne de me remplacer.

— Je passerai le premier, alors, dit Pablo.

— Je ne le souffrirai pas, dit Vandeilles. S'il vous arrivait malheur que deviendrait notre expédition ?

— Qui maintiendrait l'ordre dans notre bande ? ajouta Benito. Songez que nous avons trois femmes avec nous et pour plus de 60,000 dollars d'or. Cinq minutes après votre mort, nous serions tous en train de nous égorger pour posséder l'or et les femmes.

Bras d'Acier connaissait trop bien ses compagnons pour qu'il lui fût possible de méconnaître la justesse de l'observation de Benito, quelque intéressée qu'elle pût être.

Tandis qu'il hésitait entre tous ces sentiments divers, Vandeilles s'engagea dans l'ouverture ; comme elle était fort

étroite, il fut obligé de ramper comme un serpent pour se glisser entre les rochers.

Au moment où il allait disparaître, Pablo lui mit dans la main le bout du lazo de Domingo.

— Écoutez, lui dit-il, dès que vous serez en face de quelque danger, donnez une secousse à cette corde, dont Domingo tiendra l'extrémité.

— Oui, répondit Vandeilles dont on ne voyait déjà plus que les pieds, et qui se défiait avec raison des deux Mexicains, mais j'aimerais mieux que la corde restât entre vos mains, don Pablo.

— Soit, dit Bras d'Acier ; mais, de grâce, arrêtez-vous dès que vous verrez le moindre danger.

Cinq minutes s'écoulèrent. La corde que Bras d'Acier filait à mesure, restait toujours à demi-tendue. Tout à coup, Bras d'Acier sentit qu'elle se relâchait. Il la tira doucement à lui. Elle suivit l'impulsion qu'il lui donnait.

— Vandeilles reviendrait-il ? se dit le créole.

Il tira plus fort et plus vite. Le lazo, au bout duquel on avait attaché une corde pour en augmenter la longueur, n'offrit aucune résistance. Bientôt, son autre extrémité parut à l'entrée de la caverne. Le cuir du lazo avait été coupé tout près de la main de Vandeilles, ainsi que le prouvait la petite quantité de tresse qui manquait.

Au même instant, on entendit dans le lointain quatre coups de fusil qui venaient du côté du campement. Un d'eux avait retenti plus fort que les autres.

— On se bat sur le plateau, dit Benito, ce dernier coup vient du *rifle* de Craddle, je le jurerais sur ma tête.

— Courons au campement, dit Domingo.

— Et Vandeilles, dit Bras d'Acier avec angoisse, nous ne pouvons l'abandonner ici.

— En ce moment on égorge peut-être ma femme et mon enfant, reprit Benito. Venez, Bras d'Acier, venez !

— Songez au sort affreux que les sauvages réservent à leurs prisonniers, reprit Domingo.

Le malheureux créole n'y songeait que trop. Il lui semblait déjà voir Berthe se débattant entre les bras d'un sauvage. Une sueur glacée coulait sur son front.

— Nous ne pouvons abandonner Vandeilles, murmura-t-il encore.

Il s'approcha de l'ouverture et se mit à appeler Vandeilles

de toute la force de ses poumons. Il n'obtint aucune réponse.

Il écouta et n'entendit aucun bruit.

— Voilà que la fusillade recommence, dit Benito. Au nom de Dieu, Bras d'Acier, ne laissez pas égorger ces trois pauvres femmes!

— Mon Dieu, mon Dieu! reprit Pablo en se déchirant la poitrine de ses ongles crispés par une affreuse angoisse.

S'il se fût agi de tout autre que de Vandeilles, Bras d'Acier n'aurait pas hésité à tout abandonner pour courir au secours de celle qu'il adorait. Mais, précisément parce que Vandeilles était le seul obstacle qui s'élevait entre Berthe et le créole, ce dernier hésitait à abandonner son rival.

Malgré les représentations et les supplications des deux Mexicains, Bras d'Acier s'engagea à son tour dans l'étroite ouverture. Au bout de cinq ou six pas faits dans l'obscurité et le calme le plus profond, il se sentit tout à coup saisir par les pieds.

— C'est moi, don Pablo, lui dit Domingo. On voit de la fumée et des lueurs rougeâtres au-dessus du campement. On aura mis le feu aux cabanes. Au nom du ciel, venez! ou Benito et moi nous partons.

Il n'y avait pas à balancer.

Pablo appela plusieurs fois encore M. Vandeilles d'une voix dont l'anxiété doublait la puissance. Le silence le plus complet lui répondit.

Il revint à reculons sur ses pas.

— Domingo, dit-il au vaquero, tu vas rester ici.

— Caramba! don Pablo, non bien certainement. Je veux...

— Tais-toi et obéis. Si tu bouges d'ici avant mon retour, foi de Pablo, je te fais sauter le crâne. Surveille l'entrée par laquelle a disparu Vandeilles, et, si tu le voyais sortir, porte-lui secours en cas de besoin.

Depuis longtemps, les mineurs avaient reconnu qu'il ne fallait pas essayer de résister au gambusino. Tout en murmurant avec colère, Domingo prit le parti d'obéir et se hâta de grimper sur un chêne, dans le feuillage duquel il se cacha de son mieux.

Quant à Bras d'Acier et à Benito, ils partirent en courant avec une telle vitesse qu'un cheval aurait eu peine à les suivre. Néanmoins, malgré l'agilité du capataz, ce dernier fut bientôt devancé par Bras d'Acier, qui courait avec une

rapidité inouïe et qui disparut aux yeux de son compagnon déjà essoufflé.

Laissons-les voler au secours de leurs amis et voyons ce qu'était devenu M. Vandeilles.

Après avoir rampé sur le ventre et sur les mains durant l'espace de cinquante à soixante pieds, le Français s'était senti frappé au visage par une bouffée d'air frais. Pressentant avec raison qu'il allait bientôt atteindre quelque ouverture plus large, Vandeilles avait continué à s'avancer.

Tout à coup, on le saisit à la gorge. Avant qu'il eût le temps de pousser un cri, on lui enveloppa la tête avec une peau de loup qu'on lui fixa autour du cou de manière à ce qu'il lui fût impossible de faire entendre un seul son. Puis, deux hommes le prirent par les pieds et par la tête et le jetèrent dans un coin contre le rocher.

Au bout d'un quart d'heure, qui lui parut un siècle, il sentit qu'on dénouait les liens au moyen desquels on avait fixé la peau de loup autour de son cou. Il était temps, car le pauvre diable commençait à étouffer.

Le sang lui portant à la tête, au point de le faire chanceler comme un homme ivre, on lui jeta de l'eau à la figure. Lorsqu'il fut un peu revenu à lui, il reconnut qu'il était dans une grotte assez spacieuse, tapissée de stalactites. Près de lui, se tenaient trois Indiens armés de *macanas* ou casse-tête qu'ils lui montraient d'un air menaçant. Il voulut faire un pas, et s'aperçut alors qu'on lui avait attaché les jambes. Il se baissa pour ôter ses liens, mais, aussitôt, un des sauvages leva son *macana* de manière à lui faire comprendre qu'il devait se résigner à conserver ses entraves.

On lui mit un bâillon et on le rejeta dans un angle de la grotte. A huit ou dix pas de lui, les Indiens causaient avec vivacité. Un d'eux, que Vandeilles n'avait pas encore vu, semblait raconter quelque chose. A la pantomime animée qui accompagnait le récit de cet Indien, Vandeilles crut comprendre que cet homme annonçait une nouvelle importante. Bientôt, cet homme sortit de la grotte avec quatre autres Indiens. Deux sauvages seulement restèrent avec le Français, dont ils eurent soin de visiter et de resserrer les liens.

La patience n'avait jamais été la qualité dominante de Vandeilles, qui, pour le moment, étouffait de colère et de rage. Ses liens lui faisaient, en outre, un mal affreux, et

ce n'était qu'avec de grands efforts qu'il pouvait changer de position.

Au bout d'une heure, il parvint à se débarrasser un peu de son bâillon. Puis, à force de tendre les jambes et de roidir les bras, il relâcha les cordes qui le garrottaient, de manière à pouvoir faire quelques mouvements.

Ses yeux commençaient à s'habituer à l'obscurité. Il lui sembla bientôt distinguer quelque chose qui brillait sur le sol au fond de la grotte. Il mit près d'une demi-heure à se traîner jusqu'à cet objet.

Ses deux mains toujours liées s'en emparèrent. C'était un couteau. Vandeilles eut un mouvement de joie indicible. Il appuya sur le tranchant du couteau les liens qui entravaient ses poignets, et manœuvra ses bras de manière à scier pour ainsi dire la courroie de cuir qui lui réunissait les deux mains.

A peine avait-il commencé, que deux Indiens arrivèrent en courant dans la grotte. Ils semblaient essoufflés par une longue course et poussaient des cris de rage et de désespoir. Les autres Indiens leur adressèrent la parole avec vivacité. Les nouveaux venus commencèrent un récit fréquemment interrompu par les hurlements et les lamentations d'une douzaine de squaws (femmes sauvages) qui étaient accourues du fond de la grotte.

Lorsque les Indiens eurent terminé leur narration, il y eut une explosion de cris et de hurlements. Puis deux des sauvages élevèrent la voix comme pour proposer aux autres une motion qui sembla être accueillie avec enthousiasme.

Quoiqu'il n'entendît pas un mot de la langue de ces Indiens, Vandeilles devina qu'on parlait d'une vengeance à accomplir sur des prisonniers. Aussi, appuya-t-il plus fortement encore ses poignets sur le couteau, au risque de se blesser les mains. Enfin, ses deux poignets se trouvèrent libres. A ce moment, les squaws se jetèrent sur lui. Une d'elles, une vieille au visage hideux, le prit par les cheveux pour le traîner au milieu de la grotte. Elle poussa un cri de triomphe, bientôt suivi d'un cri de détresse, car un formidable coup de poing la jeta à la renverse.

Les Indiens se précipitèrent à son secours.

Au même instant, Vandeilles coupa la longue lanière de cuir qui lui entourait les jambes, et s'élança vers l'étroite

ouverture de la grotte, suivi par les Indiens, qui brandissaient leurs sabres et leurs *macanas*. Par bonheur pour le fugitif, l'Indien qui courait en tête trébucha contre une femme qui venait de tomber et roula entre les jambes de ses compagnons.

A l'instant où Vandeilles se jettait à plat-ventre pour sortir de la grotte, une tête de sauvage se dressa devant lui. Par un mouvement presque instinctif, Vandeilles leva le bras et frappa de son couteau l'Indien qui lui barrait le passage. Celui-ci se rejeta en arrière en hurlant de douleur.

XXIV

. . . .

Si quelque observateur voulait se rendre compte de ce que la nature humaine peut supporter de fatigue et fournir de travail, il n'aurait qu'à passer quelques jours aux placeres de la Californie. Stimulé par la soif de l'or, chaque mineur travaille avec acharnement et n'abandonne guère sa tâche que lorsqu'il est brisé de lassitude.

Aussi, dès le lever du soleil, Craddle, Bucolick, Loïc et Ribonneau étaient-ils sur pied. Plus matineuse que Cypriana, Berthe leur servit un déjeuner composé de viandes froides, de biscuit et de thé.

— Quelle bonne créature ! dit Craddle en suivant des yeux la jeune femme, qui marchait dans la tente en souriant aux mineurs de son doux et mélancolique sourire. Tandis que ces damnées Mexicaines dorment sur les deux oreilles, elle est ici a nous servir, elle, qui pourrait se croiser les bras toute la journée si elle le voulait.

— Dona Rosina est bien bonne et bien aimable aussi, dit Loïc en rougissant jusqu'aux oreilles.

— C'est inutile, je plaisantais. Voyons, vous avez eu une querelle avec vos camarades?

Pour rien au monde Loïc ne l'eût dit à la jeune femme. D'abord, il aurait craint de l'affliger; puis, dans sa loyauté scrupuleuse, il eût regardé cela comme une sorte de dénonciation. Il suffisait que lui-même eût pris la défense de Rosina pour qu'il n'en voulût pas parler à la jeune femme.

— Eh bien! dit Rosina en frappant la terre de son petit pied, eh bien?...

— Eh bien! señora, dit Cypriana, qui s'était approchée silencieusement, eh bien, ces brutes d'Anglais (elle parlait de Craddle et de Bucolick), ont dit que nous n'étions bonnes à rien, et ce bon Loïc a pris notre défense, c'est-à-dire la vôtre, dona Rosina.

— Comment sais-tu cela?

— J'écoutais un peu.

— Est-ce vrai, Loïc? demanda Rosina.

— Oui, dit le petit Breton en baissant les yeux comme un coupable.

— C'est bien, cela. Donnez-moi la main, mon ami... Qu'avez-vous donc? vous tremblez?

Cypriana se mit à rire et s'éloigna en haussant les épaules.

Complétement hors de lui, Loïc balbutia une réponse que Rosina ne put entendre; mais il la regarda d'un air si doux et si tendre qu'elle se sentit tout émue et laissa retomber la main de Kermainguy.

Si Loïc avait été plus hardi, s'il lui avait parlé de son amour, elle l'aurait probablement arrêté dès le premier mot. Pourquoi donc, alors qu'il se taisait, le forçait-elle pour ainsi dire à parler en ramenant la conversation sur ce sujet? Ceux qui ont étudié le cœur de la femme, et surtout celui de la créole, comprendront ce sentiment, si complexe que nous ne pouvons ni l'analyser, ni même lui donner un nom.

— Pourquoi vous taquinent-ils toujours ainsi à mon sujet? reprit l'Espagnole.

— Je ne sais pas, señora; ils disent...

— Quoi?

— Je n'oserais point vous le répéter.

— Enfant! dit Rosina, qui prenait souvent un air protecteur et maternel envers ce jeune homme, sans songer que leur âge à tous deux était à peu près le même. Voyons...

— Ils disent...

— Ils disent?... Allons donc, Loïc, fit la petite despote en frappant ses deux mains l'une contre l'autre avec une certaine impatience.

— Eh bien! ils disent que je suis amoureux de vous, dit Loïc tout d'une haleine.

Après ce terrible aveu, il baissa la tête sans oser regarder l'Espagnole.

Pour un rien, il eût pleuré.

Rosina se mit à rire.

— Quelle sottise! dit-elle... Et que leur répondez-vous, Loïc?

— Moi? rien... je m'en vais.

— Poltron! pourquoi ne pas leur répondre?

— Je ne pourrais pas.

— Allons donc! Vous parlez pourtant avec plus de facilité que cette brute d'Américain et que ce grand nigaud d'Irlandais.

— Peut-être bien, dona Rosina; mais, quand on prononce votre nom, je perds la tête et je ne trouve plus rien à répondre.

— Vraiment!... Et pourquoi cela?

— Je ne sais pas... Il suffit que j'entende parler de vous, même lorsqu'on ne m'adresse pas la parole, pour que cela me produise un effet extraordinaire... Mon cœur se met à battre si fort, si fort, que je ne puis plus respirer et que je n'entends plus rien. C'est comme maintenant... Tenez, voyez plutôt.

Il saisit la main de Rosina, qui souriait, et l'appuya sur sa poitrine.

— Pauvre garçon! murmura l'Espagnole, devenu tout à coup sérieuse.

— Eh bien! señora, rien que de penser à vous, cela me produit le même effet. Quand je suis avec les autres, je n'ose même pas dire votre nom, tant il me semble que tout le monde va me regarder aussitôt.

— Pourquoi donc?

— Je ne sais pas... et pourtant j'aime tant à le prononcer, ce nom, que je me le répète souvent à moi tout seul. Tenez, dona Rosina, je ne puis vous dire ce qui se passe en moi; mais, dès que je suis à côté de vous, je suis si heureux que mon cœur se gonfle comme si je souffrais. Enfin... tenez... Vous ne vous moquerez pas de moi, n'est-ce pas?... parfois

cela m'étouffe tellement que je sens les larmes me venir aux yeux.

Et il levait sur Rosina ses yeux inondés de larmes.

— Pauvre enfant! répéta dona Rosina, vivement touchée de ce naïf amour.

Puis, cédant à un mouvement de compassion, de reconnaissance, que sais-je, enfin, elle saisit son mouchoir et le passa avec une sorte de brusquerie caressante sur les yeux du Breton.

— Petit nigaud! lui dit-elle en souriant, pour cacher sa propre émotion, si l'on vous voit pleurer, on va croire que je vous ai grondé. Allons, ne parlons plus de cela et causons d'autre chose.

—Vous n'êtes pas fâchée contre moi, au moins, dona Rosina? demanda-t-il d'un air tout craintif.

— Non, sans doute, mon pauvre Loïc. Seulement il ne faut pas penser si souvent à moi.

— J'y pense toute la journée.

— Vous avez tort, Loïc; vous savez bien que je ne vous aime pas autrement que comme un ami, moi, et que vous ne devez pas non plus m'aimer autrement.

— Pourquoi cela?

— Je suis la femme de Benito. Vous savez bien, d'ailleurs, ajouta-t-elle avec douceur au bout d'un instant, vous savez bien que vous avez fait vœu de prendre les ordres.

La figure de Loïc changea tout à coup d'expression.

— C'est vrai, murmura-t-il... Mon Dieu, mon Dieu, que je voudrais être tué auprès de vous et en vous défendant, dona Rosina!

— Il vaut mieux vivre, Loïc, vivre raisonnable et heureux.

— Non, señora, je sens bien que je ne serai jamais heureux, moi... J'ai honte de ma propre faiblesse... Je voudrais... Si je mourais auprès de vous, vous penseriez quelquefois à moi, n'est-ce pas, dona Rosina?

— Oui, mon pauvre Loïc, et avec une sincère affection, je vous jure; mais chassez ces folles idées. Je ne sais ce que vous avez aujourd'hui, car...

Elle fut interrompue par d'affreux hurlements. Une douzaine d'Indiens surgirent à vingt pas d'elle sur le plateau.

Avant qu'elle eût le temps de faire un mouvement pour fuir, plusieurs flèches passèrent en sifflant entre elle et le petit Breton. Une de ces flèches effleura le bras de Rosina, qui tomba à la renverse dans un mouvement instinctif qu'elle fit pour l'éviter. Loïc saisit la jeune femme dans ses bras et l'emporta dans la cabane.

— Rosina, ma bien-aimée Rosina! murmurait-il en déposant sur une natte l'Espagnole, qu'il croyait blessée à mort, Rosina!

Sans se rendre compte de ce qu'il faisait, Kermainguy approcha ses lèvres du visage de la jeune femme. Celle-ci, qui n'avait eu d'autre mal que la peur et l'étourdissement de sa chute, repoussa doucement la tête de Loïc.

— Laissez-moi, Loïc, murmura-t-elle; je ne suis pas blessée.

— Dieu soit loué! s'écria-t-il.

Puis, songeant aux paroles qu'il avait laissé échapper et qui ne lui permettaient plus de douter lui-même de l'état de son propre cœur, Loïc cacha son front brûlant entre ses deux mains.

— Mon Dieu! pourquoi ne suis-je pas mort! murmura-t-il avec un désespoir si profond que Rosina eut pitié de lui et lui tendit la main.

Il la porta vivement à ses lèvres, saisit un des fusils qu'il aperçut accroché à un bois d'élan, et se précipita hors de la cabane.

— Loïc, s'écria Rosina, où allez-vous?

Il rentra presque aussitôt.

— Venez dans la cabane de madame Vandeilles, dit-il à la jeune femme. C'est la plus solide; nous vous y défendrons mieux.

Puis, sans lui donner le temps de répondre, il la saisit dans ses bras et l'emporta en courant avec une force et une agilité qu'on n'aurait jamais attendues de lui.

Quoiqu'il eût à peine dix pas à parcourir, les Indiens lui lancèrent une grêle de flèches. Une seule l'atteignit à la poitrine, mais le fer glissa sur une côte et lui fit une large estafilade sans pénétrer profondément.

Kermainguy déposa Rosina près de Berthe, qui la reçut dans ses bras. Puis le petit Breton rejoignit les autres mineurs.

Loïc n'était plus le même. Au feu de l'amour, au bruit du

combat, l'enfant s'était fait homme. Ses yeux étincelaient. Sa figure, si douce, exprimait une sorte d'enthousiasme et de rage. C'était l'amant combattant pour sa maîtresse, et devant elle; c'était la lionne défendant ses petits. Sa folle intrépidité faillit le perdre. Après avoir déchargé son fusil sur les Indiens, il s'élança hors de la cabane sans écouter les avis de Bucolick et des autres mineurs. Puis, une hache à la main, il se rua comme un fou sur les Indiens. En un clin d'œil il en abattit deux; mais, une seconde après, lui-même roulait à terre, renversé par un coup de *macana* sur la tête.

— Le damné petit enragé! fit Bucolick en s'arrachant les cheveux de désespoir. Il faut le sauver, mes amis, ou bien sa pauvre chevelure...

Il s'interrompit pour envoyer une balle à un Indien qui venait de s'agenouiller auprès de Loïc, un couteau à scalper à la main.

— En avant! s'écria Bucolick, qui s'élança avec Craddle et Ribonneau sur les Indiens.

Quoique ces derniers fussent beaucoup plus nombreux, les balles des revolvers les forcèrent de battre un instant en retraite. Bucolick saisit du bras gauche le corps de Kermainguy, en même temps que d'un coup de sabre, il fendait la tête d'un Indien déjà blessé qui se cramponnait encore au petit Breton, puis il revint en courant vers la cabane. Craddle et Ribonneau, le revolver au poing, protégèrent sa retraite. Une nuée de flèches s'abattit sur la porte de la cabane, au moment où ils rentrèrent. Par bonheur, les Indiens, n'osant se montrer trop à découvert à cause des terribles revolvers, la justesse de leur tir se ressentait de la gêne de leurs mouvements.

Au premier moment, on crut que Loïc était mort. Le coup qu'il avait reçu avait été si vigoureusement asséné qu'on l'avait entendu de la cabane. Mais Loïc devait prouver une fois de plus la dureté proverbiale des crânes armoricains. Au bout de deux ou trois minutes, il entr'ouvrit les yeux et saisit instinctivement la main de Rosina, qui soutenait le front décoloré du petit paysan.

— Il vit! s'écria l'Espagnole. Mon pauvre Loïc...

A cette voix si douce à ses oreilles, Kermainguy se dressa sur son séant. Il regarda autour de lui d'un air encore égaré. Les détonations des coups de fusil et les hurlements des sauvages lui rendirent tout à coup la mémoire. Il se leva préci-

pitamment et saisit la première arme qui lui tomba sous la main. Comme il chancelait encore sur ses jambes, les trois femmes firent leur possible pour le retenir.

Il était comme un fou en ce moment. L'amour et la colère avaient bouleversé toutes les passions endormies du *Kymry*, poëte amoureux et batailleur. Il ne se connaissait plus. Il serra la main des trois femmes et voulut de nouveau s'élancer au dehors.

— Que le diable me torde le cou si je te laisse sortir, maudit démon ! s'écria Craddle en le saisissant à bras-le-corps. Voyons, perds-tu la tête ? Veux-tu faire massacrer toutes ces femmes ?... A vous, Bucolick ! cria-t-il en montrant du doigt un Indien qui s'avançait vers la cabane une hache à la main.

Bucolick se pencha silencieusement sur le canon de son rifle, qu'il venait de passer par une des meurtrières que les mineurs avaient pratiquées à coups de hache dans le mur de la cabane. Quelques secondes après, une détonation retentit; l'Indien fit cinq ou six pas et tomba en poussant des hurlements de rage impuissante.

— En voilà toujours sept par terre, dit Ribonneau. Voyez-vous combien il en reste encore, Bucolick ?

— Quinze ou vingt, je pense.

— Tron de l'air ! plus on en tue, plus il y en a donc, de cette vermine !

— Les autres se tiennent cachés, dit Bucolick.

— Méfions-nous, fit Craddle ; quelques-uns d'entre eux pourraient bien avoir l'idée de nous tourner. Veillez de ce côté, vous autres ; je vais faire un trou dans la cloison qui regarde la montagne.

— Nous les aurions vus passer, répondit Bucolick.

— Peut-être. Ces enragés-là se traînent comme des serpents.

Tout en parlant, Craddle cherchait une hache dans un coin de la cabane. Ribonneau vint l'aider, tandis que Kermainguy et Bucolick veillaient aux autres côtés. Puis, lorsqu'on eut trouvé la hache nécessaire pour entamer les troncs d'arbres et le levier pour écarter les pierres, Ribonneau reprit son poste du côté qui regardait le ruisseau.

— Tiens, s'écria Bucolick, qu'est-ce qu'ils font donc, ces sauvages ?

— Que voyez-vous ?

— Ils s'en vont les uns après les autres; maintenant on n'en voit plus que cinq.

— Est-ce qu'ils auraient la bonne idée de nous délivrer de leur présence? dit Ribonneau.

— N'y comptez pas, fit Craddle en secouant la tête... Eh bien, Bucolick? ajouta-t-il en s'adressant à l'Irlandais, qui faisait face à la vallée.

— En voilà qui remontent, dit Bucolick. Ils apportent du bois... Ils le jettent à terre... en voici encore d'autres...

— Avec du bois?

— Oui; chacun d'eux en apporte sa charge.

— Que diable veulent-ils faire de tout cela? demanda Ribonneau.

— Les brigands comptent mettre le feu aux cabanes! s'écria Craddle... Prenez le levier à ma place, Bucolick, et laissez-moi votre poste...

— Eh bien? dit Bucolick au bout de quelques minutes.

— Ils apportent toujours des charges de bois... Ah! ils mettent le feu à leurs fagots, ajouta-t-il au bout de deux ou trois minutes.

— Cela ne nous fera pas grand mal à cette distance, dit Ribonneau.

— Je ne comprends rien à leur projet... Ah! si Pablo était ici, soupira Bucolick.

— *Damn my eyes!* s'écria Craddle... Je devine leur plan maintenant. Voyez-vous cette fumée?

— Ils veulent nous enfumer! fit Ribonneau.

— Ils veulent approcher de la cabane à la faveur de la fumée, dit Craddle... Malédiction sur ces vermines! On ne les voit déjà plus... Comment viser, maintenant?

— Sainte Vierge, mère de Dieu, s'écria Cypriana en pleurant, et toi, ma sainte patronne, ayez pitié de moi!

— Silence, les femmes, répondit durement Craddle, ne nous cassez pas la tête avec vos jérémiades!... Voyons, mes amis, qu'allons-nous faire?

— Il faut profiter de la fumée pour risquer une sortie et pour passer au milieu de ces coquins.

— Non, fit Craddle; nous serions massacrés en un instant.

— Écoutez, dit Berthe en s'avançant. Si Bucolick agrandissait le trou qu'il a creusé dans la cloison du côté de la montagne, nous pourrions...

— Sortir par là, n'est-ce pas? interrompit Ribonneau.

Vous avez raison, Madame; qu'en dites-vous, Craddle?

— C'est, en effet, le seul parti que nous puissions prendre, fit l'Américain après un instant de réflexion. Allons, travaillons avec Bucolick.

En moins de deux minutes on eut pratiqué un passage suffisant pour une personne.

Les trois femmes passèrent les premières.

— Arrêtez-vous, dit Craddle; voici ces démons qui viennent à la cabane.

— Qu'allons-nous devenir? s'écria Cypriana d'un ton lamentable.

— Silence donc! dit l'Américain. Le son de votre voix suffirait pour nous attirer une grêle de flèches. Parlons tout bas, et surtout pas de conversations inutiles...

En achevant ces mots, il épaula son fusil et fit feu sur un Indien qu'il venait d'apercevoir au milieu de la fumée et tout près de la porte de la cabane.

— A vous, Bucolick! ajouta-t-il presque aussitôt. Là, auprès du brasier... On en voit deux ou trois... Bien tiré, mon vieux.

— Voulez-vous que je charge vos fusils? demanda Berthe, qui s'aperçut qu'à l'exception de Domingo et de Loïc chaque mineur avait deux armes.

— Saurez-vous le faire? dit Craddle.

— Ce ne serait pas la première fois, répondit Berthe en prenant la carabine de l'Américain.

Six coups de fusil se succédèrent assez rapidement, et quatre Indiens mordirent la poussière. Néanmoins les sauvages avançaient toujours à l'abri de leur rempart de fumée. Avec une longue perche, ils poussaient devant eux les branches enflammées, qui touchaient déjà les cabanes. Quant aux mineurs, qui avaient reculé jusqu'au pied de la montagne, ils ne pouvaient désormais fuir plus loin. Le rocher, lisse et à pic, qui se dressait derrière eux, leur enlevait tout espoir de fuite. Encore quelques instants et ils allaient se trouver enveloppés dans les nuages de fumée qui recélaient leurs ennemis.

Tout à coup, ils entendirent trois coups de fusil du côté de la vallée. Les hurlements des Indiens y répondirent.

— C'est Pablo qui vient de tirer, s'écria Bucolick, nous sommes sauvés!

Il achevait à peine ces paroles qu'un homme bondit au

milieu des flammes et de la fumée, et accourut auprès des mineurs, qui le saluèrent par un joyeux hourra.

Le regard perçant du créole s'arrêta d'abord sur les femmes, en commençant par Berthe.

— Personne n'est blessé? dit-il.

— Des égratignures, répondit Craddle.

— Couchez-vous à terre, Mesdames, dit Pablo en s'adressant aux jeunes femmes; vous serez moins exposées aux flèches. Quant à nous, mes amis, en avant! Qu'il ne reste pas un seul de ces brigands; il suffirait d'un fuyard pour nous attirer quelque autre bande sur les bras. Toi, Bucolick, reste ici...

En parlant ainsi, il s'élança de nouveau au milieu des nuages de fumée; Ribonneau, Loïc et Craddle le suivirent.

Attaqués en même temps de l'autre côté par Benito, qui tirait sur eux de derrière un rocher, les Indiens lâchèrent pied. On les poursuivit; Loïc, qui avait le diable au corps ce jour-là, suivant l'expression de Bucolick, était toujours en avant de ses compagnons.

— Quel enragé que ce petit Loïc! disait Ribonneau, qui bavardait même en se battant. Eh bien, si c'est comme cela qu'il convertit les infidèles, je demande à ne pas lui passer par les mains.

XXV

Sur une douzaine d'Indiens qui restaient au moment de l'arrivée de Pablo, sept avaient succombé dans le combat et sous les machetes ou les *bowie-knives* des mineurs.

Un huitième se roulait à terre avec Loïc, au secours duquel Pablo s'élança juste à temps pour éviter au petit Breton un coup de sabre qui aurait bien pu lui fendre la poitrine. Debout sur une pointe de rocher, Craddle guettait un autre sauvage qui s'était jeté à terre derrière une petite éminence de terrain, et qui ne pouvait quitter cet endroit sans s'exposer au feu de l'Américain.

Quant à Ribonneau, il courait inutilement après un Indien qui se sauvait dans la vallée, et que le Provençal, essoufflé, manqua successivement de deux coups de fusil.

— Tâchons maintenant d'avoir deux ou trois prisonniers, dit Pablo en garrottant précipitamment l'Indien de Loïc.

Puis, laissant le sauvage aux mains de Ribonneau, il se précipita sur les traces de l'autre fugitif. Celui-ci courait comme un cerf, mais le créole n'avait guère de rival à la course et gagnait visiblement sur lui. On les perdit bientôt de vue.

— Loïc, dit Craddle, maintenant que votre homme est convenablement ficelé, aidez-moi donc à saisir cette vermine qui se cache là derrière cette petite butte. Prenez le lazo de Domingo et marchez tout droit devant vous... Là... encore... maintenant à droite... allez toujours... Le voyez-vous?... hein?...

Loïc ne répondit pas, mais il s'élança tout à coup en avant. Au même instant un Indien, couché à plat-ventre derrière un rocher, bondit comme un lièvre pris au gîte. Avant qu'il eût fait trois pas, une balle l'atteignit à la jambe et le fit tomber. Une minute après, Loïc et Craddle le garrottaient comme son camarade.

Quelques instants plus tard, on aperçut dans le lointain Bras d'Acier qui venait vers le plateau. Il faisait marcher devant lui le fugitif, dont les mains étaient attachées derrière le dos et qu'une forte corde empêchait de courir.

En arrivant près de ses compagnons, il compta neuf cadavres d'Indiens étendus côte à côte.

— J'en ai trouvé quatre autres dans la vallée, dit Pablo; qu'on aille vérifier s'ils sont bien morts.

Craddle et Ribonneau s'empressèrent d'obéir, mais ils ne trouvèrent que trois cadavres. Le quatrième Indien, qui n'était que blessé et qui avait fait le mort pour échapper à Bras d'Acier, s'était glissé derrière une touffe de cactus. Malheureusement pour lui, Craddle l'aperçut et lui envoya une balle qui lui traversa la poitrine.

Treize morts et trois prisonniers, tel était le total des pertes éprouvées par les Indiens. En ajoutant à ce nombre celui des deux autres sauvages qui s'étaient échappés, on pouvait évaluer à une vingtaine d'hommes la bande qui était venue attaquer le camp des mineurs.

Ce sont bien des *horses's thieves*, dit Pablo d'un ton mépri-

sant. Ces Indiens ne sont bons qu'à voler. Des Apaches se seraient battus avec bien plus de courage et d'habileté.

— Maintenant, Bras d'Acier, demanda Craddle en montrant les prisonniers, dont un était grièvement blessé, qu'allons-nous décider de ces trois coquins? Mon avis est qu'ils feraient une figure fort convenable au bout de trois belles cordes attachées au premier arbre venu.

— Ce n'est pas mon avis, dit Benito. Je demande, moi, qu'on les pende par les pieds, afin que le supplice dure un peu plus longtemps.

— Il ne faut pas les tuer, repartit Bras d'Acier. Ils nous serviront à retrouver M. Vandeilles, s'il est encore vivant. En attendant, resserrez leurs liens et veillez soigneusement sur eux.

On se dirigea vers le plateau avec les trois prisonniers. Berthe, Rosina et Cypriana vinrent au-devant des mineurs, suivies de Bucolick, qui marchait la tête basse et l'air désolé. Le brave Irlandais ne pouvait se consoler de n'avoir pu prendre part au combat.

— Qu'est devenu M. Vandeilles? demanda Berthe en s'approchant de Pablo.

Celui-ci baissa les yeux. Quoiqu'il n'y eût en rien de sa faute dans le malheur de M. Vandeilles, il se reprochait de l'avoir abandonné.

— Est-il blessé... mort? reprit avec anxiété la jeune femme, que le silence de Bras d'Acier inquiétait encore davantage.

— J'espère que non, Madame, répondit enfin le créole...

— Vous espérez... Que veut dire..? parlez, de grâce; vous me faites mourir.

Pablo lui raconta tout ce qui s'était passé jusqu'au moment où les coups de fusil qu'il avait entendus dans la direction du camp l'avaient forcé de revenir en toute hâte.

— Et vous avez abandonné M. Vandeilles? murmura Berthe avec un accent de reproche douloureux.

— Pour courir à votre défense, Madame, répondit Bras d'Acier d'une voix émue.

— Nous allons partir tout de suite pour voler à son secours, n'est-ce pas?

— Sans doute. Seulement nos hommes meurent de fatigue, de soif et de faim. Nous n'avons plus de cartouches. Il faut attendre quelques minutes.

— Et pendant ce temps les Indiens vengeront sur mon mari la mort de leurs compagnons!... Oh! non, Pablo, et dussé-je partir seule...

— Seule! répéta Pablo d'un ton de reproche.

— Il s'agit de mon mari.

— Partons alors, dit Pablo avec un accent de tristesse qui navra le cœur de madame Vandeilles.

— Vous souffrez, lui dit-elle vivement. Votre bras saigne... vous êtes blessé..... mon Dieu! Et moi qui vous accusais...

— Ce n'est qu'une égratignure, dit le créole, dont l'organisation nerveuse éprouvait la faiblesse qui succède presque toujours à une violente surexcitation. Allons, mes amis, reprit-il en élevant la voix, il s'agit maintenant de sauver M. Vandeilles.

— Un moment, Bras d'Acier! s'écria Craddle, nous ne sommes pas de fer, nous autres. Donnez-nous au moins cinq minutes de répit.

Les autres mineurs firent la même demande. Ils étaient véritablement exténués. Lors même qu'il se fût agi de leur propre vie, ils n'auraient pu se remettre en route sans un instant de repos.

— Vous voyez? dit Pablo en se retournant vers madame Vandeilles, dont les yeux se remplirent de larmes à ce muet reproche de son injustice.

— Vous êtes cruel, Pablo, murmura-t-elle en joignant les mains.

— Voyons, dit Bras d'Acier en s'adressant de nouveau aux mineurs, que chacun prenne un morceau de viande et une ration de rhum. Pendant ce temps, je préparerai des cartouches.

Comme toutes les natures vivant par le cœur, Pablo était excessivement impressionnable. Il avait cru, à tort cependant, lire un reproche dans l'accent de madame Vandeilles, et il souffrait de la voir si mal apprécier son dévouement.

Berthe comprit ce qui se passait dans le cœur du jeune homme. Elle déchira son mouchoir et en fit une compresse pour la blessure que Pablo avait reçue au bras gauche, et qui n'était, du reste, qu'une égratignure, comme il le lui avait dit. Il la laissa faire en silence et la remercia tristement.

— Vous ne prenez rien, vous, don Pablo? dit-elle le cœur

tout gonflé par la tristesse du créole, qu'elle se reprochait d'avoir causée.

— Non, Madame.

— Vous souffrez?

— Non, répondit-il encore en détournant la tête.

— Vous êtes fâché contre moi, Pablo? reprit-elle d'une voix tremblante.

— Mon Dieu, non; seulement... je voudrais que M. Vandeilles fût ici à ma place et que je fusse à la sienne.

— Pourquoi?

— Parce qu'alors vous seriez moins tourmentée. Rassurée sur le sort de celui que vous aimez, peut-être daigneriez-vous accorder une pensée au pauvre Pablo, auquel vous n'auriez plus à reprocher une vie qu'il serait si heureux de sacrifier pour vous.

Le cœur bouleversé par l'accent douloureux de ces paroles, Berthe ne put résister plus longtemps aux sentiments qui gonflaient son cœur.

— Pablo, dit-elle d'une voix basse et vibrante, en saisissant la main du créole, qu'elle serra avec énergie entre les siennes, Pablo, je vous aime.

Il tressaillit et devint si pâle qu'elle poussa un cri.

— Pablo, dit-elle, Pablo!

— Tu m'aimes, dit-il à voix basse, tu m'aimes! Dieu du ciel! dis-tu vrai?

— Oui, Pablo; mais calmez-vous...

— Tu m'aimes, tu m'aimes! reprit encore Pablo, qui ne pouvait croire à son bonheur.

Berthe lui abandonna sa main, qu'il couvrit de baisers.

— Vous voyez bien qu'il faut que nous le sauvions, maintenant! dit la jeune femme avec une adorable expression de tendresse et de confiance.

— Oui, s'écria-t-il, je jure devant Dieu de le sauver ou de périr avec lui; mais auparavant, répète encore que tu m'aimes!

— Non, mon ami, répondit-elle avec une douceur infinie, mais en même temps avec beaucoup de fermeté. C'est la dernière fois que vous entendrez cet aveu, qui m'est échappé à la vue de votre souffrance. Ma franchise, dans un moment comme celui-ci, doit vous prouver surtout mon estime, et la confiance absolue dans la noblesse de votre caractère. A votre tour, soyez généreux. Ne me faites pas regretter

d'avoir prononcé les paroles qui ont adouci vos peines. Ne me parlez plus de votre amour, afin que je puisse continuer à m'appuyer sur le bras d'un ami.

— J'obéirai, Berthe, répondit Bras d'Acier avec une profonde et respectueuse tendresse.

— Merci, mon ami. Maintenant, songez que mon mari est prisonnier, et que notre devoir à tous deux, désormais, est de le sauver.

— Vous avez raison, dit le gambusino.

Ils échangèrent un dernier serrement de mains et un dernier regard, dans lesquels ils firent passer toute leur âme; puis Bras d'Acier courut appeler les mineurs qui étaient allés chercher des provisions.

— Encore un instant, Bras d'Acier, dit Craddle, qui tenait d'une main un morceau de viande froide, et, de l'autre, un grand verre d'eau-de-vie.

— Pas une seconde! s'écria Pablo; allons, allons, debout... Je pars immédiatement. Me laisserez-vous partir seul... Hâtons-nous!

— Qui gardera le camp? demanda Craddle.

— Loïc et Ribonneau, puisqu'ils sont blessés.

— Ma blessure n'est rien, dit le petit Breton, je puis marcher.

— N'importe! répliqua Bras d'Acier. Il faut que vous restiez ici. Faites bonne garde et tirez deux coups de fusil coup sur coup si vous êtes attaqués. Allons, mes amis, venez: ne perdons pas un moment.

Électrisés par l'énergie de leur chef, les mineurs oublièrent leur fatigue et se mirent en route. Madame Vandeilles marchait entre Pablo et Bucolick, qui la soutenaient dans les endroits difficiles. Rosina et Cypriana restèrent au bivouac. L'Espagnole avait le démon de la jalousie dans le cœur. Elle avait vu Pablo baiser les mains de Berthe, et, quoiqu'elle n'eût pas entendu un seul mot de leur entretien, elle l'avait presque deviné. Elle se retira dans sa cabane et se jeta sur son lit, pleurant et trépignant de colère et de douleur. Cypriana, qui l'a trouva dans cet état, fit son possible pour l'exciter encore davantage contre madame Vandeilles et n'y réussit que trop.

— Je me vengerai, disait l'Espagnole, folle de colère et de jalousie... Oui, je me vengerai, j'en jure par ma sainte patronne... C'est la mort de son mari qui rend Berthe si impru-

dente, mais je ne me laisserai pas braver ainsi. Elle n'épousera pas M. de Verrières, dussé-je la poignarder dans ses bras.

Tandis qu'elle s'abandonnait ainsi à sa jalousie, les mineurs se dirigeaient en toute hâte vers la grotte de la sierra. Une vingtaine de pas avant d'y arriver, ils aperçurent Domingo qui venait au-devant d'eux. Il leur dit qu'il n'avait rien vu et les questionna à son tour avec une anxiété facile à comprendre.

— Les Indiens qui se sont échappés ont dû rentrer dans la caverne, dit Pablo. Les avez-vous vus, Domingo?

— Non, Bras d'Acier, répondit le vaquero.

— Il faut interroger les prisonniers, dit Craddle, en montrant les trois Indiens qu'on avait amenés. Peut-être y a-t-il une seconde entrée.

— Nous n'en tirerons rien, repartit Pablo.

— Nous leur mettrons de la poudre entre les doigts, dit Craddle.

— Quelle horreur! s'écria madame Vandeilles.

— Comme vous voudrez, ma petite dame, repartit Craddle en haussant les épaules.

— Il faut bien pourtant combattre ces coquins-là avec leurs propres armes, Madame, dit Benito.

On essaya d'arracher aux Indiens, à force de menaces et de promesses, le secret de la seconde entrée, mais ils persistèrent à faire semblant de ne pas comprendre ce qu'on leur demandait.

— Nous n'avons qu'une chose à faire, dit Pablo; il faut pénétrer dans la grotte. Nous pousserons les prisonniers devant nous pour nous servir de boucliers.

— Les autres couperont les liens de ceux-ci et ils se retourneront contre nous.

— Nous ne leur en donnerons pas le temps, répliqua Pablo; d'ailleurs, il n'y a pas d'autre moyen.

Il prit un des Indiens et lui fit signe d'entrer dans la grotte. Le sauvage voulut résister. Alors Pablo le poussa devant lui et le força à s'engager dans l'étroite ouverture. Il le suivit, tenant d'une main son revolver et de l'autre une des jambes de l'Indien. Il avait en outre un poignard entre les dents. Bucolick et Craddle s'engagèrent après lui.

Tout à coup l'Indien poussa un grand cri et se rejeta en arrièrea vec tant de violence que Pablo fut obligé de reculer.

XXVI

C'était cet Indien que Vandeilles avait rencontré dans le passage et frappé d'un coup de couteau. Vandeilles le suivit dans sa retraite.

Arrivé à la moitié de l'étroit passage qui conduisait de la grotte à l'extérieur, le Français entendit tout à coup les voix des mineurs : il reconnut même celle de Pablo.

— Qui va là? cria-t-il.

— Ami! répondit la voix de Pablo.

— Donnez-moi vite un revolver et laissez-moi le passage libre, fit Vandeilles, qui continuait à avancer.

Pablo s'empressa de faire ce qu'il lui demandait.

Vandeilles prit l'arme de la main gauche. Il était temps que ce secours lui arrivât. Un des Indiens lui avait saisi le bras droit et cherchait à lui arracher son couteau. Le Français appuya le canon du revolver sur le front du sauvage et lâcha la détente. On entendit un cri. L'Indien fit un mouvement convulsif et s'affaissa à la place même où il était. La balle lui avait brisé le crâne. Les autres reculèrent et disparurent dans la caverne.

Au lieu de rejoindre ses amis, Vandeilles s'élança à la poursuite des sauvages. Ne le voyant pas sortir, les mineurs s'engagèrent résolûment dans l'étroit passage. Guidés par le son de la voix de Vandeilles, les compagnons de Pablo se dirigèrent vers le fond de la caverne. Malheureusement l'obscurité les forçait à n'avancer qu'avec circonspection. Lorsqu'ils arrivèrent à la seconde grotte, les Indiens avaient disparu.

— Où sont-ils donc passés, ces brigands? demanda Benito à Vandeilles, qui revenait lentement en essuyant la lame de son couteau.

— Il est inutile de les poursuivre désormais, répondit-il; la caverne aboutit de ce côté à d'interminables prairies. Les Indiens se sont élancés sur leurs chevaux et sont partis ventre à terre.

— Il faut leur donner la chasse, s'écria Craddle.



— Ils ont emmené tous leurs chevaux, et nous ne pouvons espérer de les rattraper sans autre secours que celui de nos jambes. D'ailleurs, le revers de la montagne au milieu duquel débouche la grotte est à pic comme une falaise, et lisse comme un miroir.

— Ils l'ont bien descendu, eux.

— Oui, mais avec une échelle de lianes ; or, ils ont eu soin de la briser et d'en tirer à eux les débris. Venez voir plutôt.

Il les conduisit au bord de la grotte et leur montra les débris de l'échelle de lianes qui gisaient dispersés à terre à cinquante pieds au moins au-dessous de l'ouverture de la caverne.

Quant aux Indiens, ils étaient déjà hors de la portée des rifles.

Tout en causant avec Vandeilles, Pablo visitait l'intérieur de l'immense caverne, qui traversait presque toute la largeur de la montagne.

— N'allons-nous pas bientôt retourner au camp ? demanda Benito, qui brûlait d'envie de revoir sa femme et son fils.

— Oui, dit Pablo ; seulement, avant de partir, il nous faut dissimuler autant que possible l'entrée de cette caverne.

— A quoi bon ?

— Qui sait ? Elle peut nous être utile quelque jour.

— Craignez-vous donc quelque nouveau danger ? demanda Ribonneau.

— Aux mines, il faut toujours craindre, et prendre ses précautions pour le danger à venir.

Benito, Craddle et Bras d'Acier entassèrent des branchages, des roches et de la terre de manière à cacher les deux ouvertures.

Ce travail, qui dura près de deux heures, fut fait avec tant d'habileté qu'on aurait passé à dix pas de la caverne sans en soupçonner l'existence. Lorsqu'on eut achevé, on se mit en route pour regagner le bivouac. Plus impatient que les autres, Benito prit les devants.

Rosina, Cypriana et Domingo accoururent au-devant des mineurs. Tandis que Ribonneau, l'orateur habituel de la bande, leur racontait les détails de l'expédition, Berthe rentra dans sa cabane avec Vandeilles. Au fond du cœur,

Berthe se sentait coupable envers ce dernier, à cause de l'aveu qu'elle avait fait à Pablo. Elle cherchait à se justifier à ses propres yeux en redoublant de soins et de prévenances pour son mari. A peine même avait-elle parlé à Bras d'Acier, excepté pour le remercier au moment où elle avait vu Vandeilles en sûreté. Mais Bras d'Acier avait assez de délicatesse dans le cœur pour comprendre ce sentiment. D'ailleurs, il était encore sous l'influence de l'enivrement que lui avait causé l'aveu inespéré de la jeune femme. Sa pensée souriait encore au rayon de soleil qui avait tout éclairé, tout embelli autour de lui.

Une demi-heure plus tard, tous les mineurs se trouvaient réunis pour le dîner dans la grande cabane. Dès qu'ils eurent apaisé leur robuste appétit, aiguisé par tant de fatigues, chacun alluma sa pipe.

Excepté Berthe et Loïc, tout le monde fumait; Rosina et Cypriana elles-mêmes roulèrent des cigarettes. On se mit ensuite à causer des incidents de la journée.

Craddle proposa de poursuivre les Indiens fugitifs, mais sa proposition n'eut pas d'écho...

— Ils vont en amener d'autres, vous pouvez y compter, dit l'Américain, et nous ne nous en tirerons peut-être pas à si bon marché qu'aujourd'hui.

— Je crains plutôt le retour des Apaches, dont nous avons vu le pied en venant, dit Pablo. Aussi mon avis serait-il que nous songions au retour.

Un cri unanime s'éleva contre lui.

— Quitter un tel placer! cria-t-on de toutes parts, abandonner la fortune au moment de recueillir les fruits d'un si pénible voyage!

— Si vous profitiez du moment où nous sommes réunis et tranquilles pour faire le compte de chacun? dit Vandeilles.

Pablo fit un geste de contrariété. Il pressentait l'inconvénient de ces évaluations, qui remettaient pour ainsi dire sous les yeux de chaque mineur l'immense part attribuée à Vandeilles. Mais l'avis du Français fut si vivement appuyé par ses compagnons que Pablo ne put s'y opposer. Craddle, qui tenait les comptes avec madame Vandeilles, énonça les quantités d'or déjà recueillies, qu'on inscrivait chaque soir sur deux petits registres. Du reste, il aurait pu se dispenser de cette énumération; car chaque mineur savait, à un dollar près, le chiffre exact du total, qui montait à 248 livres d'or,

représentant une valeur d'environ 64,500 dollars ou 322,000 francs. La moitié réservée à Vandeilles, d'après les conditions acceptées au départ par tous les mineurs, se composait donc de 161,000 francs.

Même somme restait à partager entre Ribonneau, Craddle, Bucolick, Benito, Domingo et Kermainguy. De plus, une part devait être réservée pour être divisée entre le fils de José et les héritiers de Mundiaz, le Mexicain tué par Goliath, si on les retrouvait. Il fallait donc diviser en sept les 161,000 francs restants, ce qui donnait 23,000 francs pour la part de chaque mineur.

En toute autre circonstance, cette somme eût paru un fort beau résultat; mais la grosse part de Vandeilles faisait paraître presque insignifiante celle de ses compagnons. Alléché par ce brillant résultat et poussé par le démon de la cupidité, qui règne aux placeres plus que partout ailleurs, lui-même avait en outre rêvé de tels monceaux d'or qu'il était à peine satisfait de son lot. Ce fut peut-être celui de tous qui insista le plus pour qu'on prolongeât le séjour sur le plateau del Desierto.

Inquiet pour la sûreté de celle qu'il aimait, Bras d'Acier se rendit à regret. Peut-être même eût-il persisté dans son intention, si Berthe elle-même n'avait élevé la voix pour le prier de différer ce départ.

Ce n'était certes pas un motif d'intérêt qui poussait la jeune femme à cette demande, que lui avait soufflée son mari. Elle ne songeait qu'à une chose, c'est qu'aux mines elle voyait Pablo chaque jour, et qu'une fois à San-Francisco il lui faudrait s'en séparer, probablement à jamais. Si cette pensée avait eu le temps de se dessiner nettement dans son esprit, peut-être n'y eût-elle pas obéi, mais, lorsque, aux paroles de Vandeilles, cette idée eût surgi dans le cœur de la jeune femme, elle s'empressa de parler alors qu'elle pouvait encore se faire illusion et se figurer qu'elle obéissait au désir de son mari.

Depuis qu'il se savait aimé, depuis que l'étreinte du doute ne fermait plus l'entrée de son cœur à la lumière, Pablo lisait presque à livre ouvert dans l'âme de madame Vandeilles. Devinant l'intention que la jeune femme ne s'avouait pas à elle-même, il en remercia Berthe par un regard qui fit bondir de bonheur et de confusion le cœur de madame Vandeilles.

Malheureusement le regard du créole et le trouble de Berthe n'échappèrent ni à Rosina ni à Cypriana.

— Avez-vous vu comme il obéit à toutes ses volontés? dit tout bas la métisse à Rosina.

Rosina ne répondit rien, mais elle mordit jusqu'au sang ses lèvres crispées.

— Eh bien! dit Bras d'Acier, puisque tout le monde est de cet avis, nous resterons encore quelque temps ici.

En achevant ces paroles, il s'éloigna un peu avec Craddle, auquel il avait à faire quelques recommandations. Une querelle s'engagea presque aussitôt entre Vandeilles et Benito à propos d'une plaisanterie aigre-douce de Ribonneau, qui annonçait à chacun de ses associés un magnifique cadeau de la part de Vandeilles.

— Je sais ce que j'ai à faire, repartit ce dernier, froissé des éclats de rire des autres mineurs, et je n'ai besoin des conseils de personne.

— Cela m'eût étonné, dit Benito d'un ton aigre. J'ai remarqué que Vandeilles n'était généreux que de l'argent des autres.

— Si je ne suis pas généreux de mon or, je le suis au moins de mon sang, répliqua Vandeilles avec vivacité. Je connais beaucoup de beaux parleurs qui n'élevaient pas si haut la voix cette après-midi lorsqu'il s'agissait d'entrer dans la caverne.

— Chacun son tour, repartit Benito.

— Le vôtre n'arrive pas souvent pour le courage, dit Vandeilles.

— Demonio! s'écria le capataz, répète donc ce que tu viens de dire.

— Parfaitement, répondit Vandeilles, qui répéta sa phrase du ton le plus insultant.

Benito s'élança sur lui en tirant son machete. Vandeilles, qui n'avait pas d'armes en ce moment, saisit le capataz à bras-le-corps et voulut le désarmer. Malheureusement pour le Français, Domingo, qui se trouvait auprès des combattants, étendit la jambe de façon à faire trébucher les deux adversaires. En même temps, et comme s'il cherchait à les retenir, il donna une impulsion qui fit tomber Vandeilles sous Benito. Puis il glissa sournoisement un couteau dans les mains du capataz, qui avait laissé échapper son machete.

Le commencement de cette querelle avait échappé à Bras d'Acier, qui causait avec Bucolick un peu à l'écart.

Aux cris que poussèrent Berthe et Rosina en voyant tomber Vandeilles et Benito, Pablo s'élança d'un bond vers les deux adversaires. Il arracha Benito de dessus le Français, et lança le vaquero à l'autre bout de la pièce avec tant de force que Benito faillit se briser la tête contre le mur.

Pendant ce temps, Bucolick retenait Vandeilles, ivre de fureur.

Rosina courut à Benito, mais il se releva en proférant toutes les malédictions que pouvait lui suggérer le riche répertoire de la langue mexicaine.

— Silence ! s'écria Pablo.

Tandis que les amis de Vandeilles le contenaient à grand'peine, Berthe, qui exerçait un certain empire sur Benito, s'approcha du capataz pour tâcher de le calmer. Malheureusement, dans l'état de jalousie et d'exaspération où était Rosina depuis le matin, la présence de Berthe ne pouvait arriver plus mal à propos.

— Allez-vous-en ! lui dit Rosina en la repoussant, allez retrouver votre amant !

— Rosina ! dit Berthe d'une voix douloureusement émue.

— Laissez-moi ! Croyez-vous donc que je sois dupe de votre hypocrisie ?

— Bien répondu, murmura Cypriana à l'oreille de l'Espagnole, qui ne se connaissait plus.

— Je vous en conjure, Rosina, reprit madame Vandeilles avec douceur, calmez-vous, écoutez-moi.

— Non, s'écria la jalouse Californienne, que Cypriana excitait toujours, non ! J'ai assez de vos mensonges. Croyez-vous donc que j'ignore tout ce qui se passe entre vous et don Pablo ? Ne me poussez pas à bout, ou je raconterai ce que je sais. N'ai-je pas vu ce matin encore Pablo vous baiser les mains ?

— Qu'avez-vous vu ? dit Vandeilles, qui n'avait entendu que les derniers mots, et qui s'approcha les yeux étincelants.

— Rosina ! murmura Berthe d'une voix suppliante.

— Courage, dit Cypriana, qui vit que sa maîtresse hésitait, montrez-leur que vous n'avez pas peur d'eux.

Excitée par la métisse et par Benito, Rosina répéta ce qu'elle avait dit.

— Est-ce vrai? demanda Vandeilles, qui devint pâle de fureur et de jalousie.

— C'est vrai, répondit Pablo en intervenant, et de sa voix calme et ferme : Madame Vandeilles pleurait de vous savoir prisonnier. J'ai juré de vous sauver ou de périr avec vous. Madame Vandeilles m'a tendu sa main, que j'ai baisée; voilà tout.

— Oui, répondit Berthe en baissant les yeux.

Rosina se mit à rire avec amertume.

— Il n'y a de pires aveugles que ceux qui ne veulent pas voir, dit-elle.

— Que signifient ces paroles? demanda Vandeilles avec humeur.

— Rosina, dit Pablo en interrompant la jeune femme qui allait répondre, vous jouez là un triste rôle. Vous devriez au moins sentir tout ce qu'il y a de noblesse et de générosité dans le silence de madame Vandeilles.

— Qu'elle parle si cela lui plaît, répondit l'Espagnole avec colère. Je ne veux accepter...

— Et moi je vous ordonne de vous taire, s'écria Pablo, mis hors de lui par le danger que courait madame Vandeilles et par les larmes que versait la pauvre jeune femme.

— Parlez, Rosina, dit Vandeilles, je le veux.

— Allez jusqu'au bout, murmura Cypriana, qui s'épanouissait d'aise.

— Rosina ! fit Pablo d'un ton menaçant.

— Eh bien? repartit fièrement la jeune femme, oseriez-vous donc me frapper, vous? Tenez, voici ma navajá..... Frappez donc.

Pablo jeta le couteau à terre avec une rage contenue. S'il se fût agi d'un homme il l'eût tué sur place, mais que faire contre une femme?

Il y eut un moment de silence. Une vive anxiété oppressait les poitrines. Chacun sentait que l'arrêt de mort d'un homme allait tomber des lèvres de l'Espagnole.

Elle-même hésitait. Peut-être regrettait-elle déjà ses paroles imprudentes, mais l'orgueil l'empêchait de reculer.

XXVII

— Du courage, dona Rosina, reprit Cypriana à voix basse, mais pas assez bas cependant pour que Pablo ne devinât pas le sens de ses paroles.

— Misérable créature ! s'écria-t-il en s'élançant vers elle. Éloigne-toi à l'instant ou, par mon saint patron, je te fais attacher à un arbre et fouetter de verges. Va-t'en !

Effrayée du regard de Pablo, la métisse s'éloigna en tremblant. Domingo et Benito voulurent prendre son parti, mais Bras d'Acier leur imposa silence.

— Assez, dit-il avec cette voix et ce regard impérieux qui faisaient plier les plus intrépides. Il est honteux pour des hommes tels que nous de prêter plus longtemps l'oreille aux bavardages d'une femme emportée. Elle oublie qu'abuser de sa faiblesse et de son sexe pour faire le mal est une lâcheté qui ne peut lui attirer que le mépris de tous les cœurs honnêtes.

Ces derniers mots, et l'accent avec lequel Pablo les prononça, tombèrent comme un morceau de glace sur la colère de Rosina. Par une soudaine réaction, elle baissa la tête et fondit en larmes.

Au même instant, un coup de fusil tiré par Craddle fit tout le monde se retourner.

— A moi ! dit l'Américain en se précipitant vers les sapins qui couvraient la pente de la montagne.

Bucolick, Benito et Loïc s'élancèrent sur ses traces. Cinq minutes après, ils revinrent portant le corps d'un individu qu'ils avaient trouvé dans le bois. Cet homme, que la balle de Craddle avait frappé en pleine poitrine, portait un costume dans le genre de ceux des mineurs. Ce devait être un Anglais ou un Américain.

Il respirait encore, mais il ne pouvait parler. Il succomba presque aussitôt sans avoir prononcé une seule parole.

— Vous êtes trop prompt, Craddle, dit Bras d'Acier d'un ton mécontent. Peut-être ce malheureux n'avait-il pas de mauvaises intentions.

— Alors pourquoi se cachait-il ? répondit l'Américain. Il

m'a tout l'air d'un *bush-ranger* *. Voyez plutôt son équipement. Des armes de tout genre et pas un seul outil... et puis une figure de brigand.

L'inconnu avait, en effet, une physionomie patibulaire. Bras d'Acier, qui connaissait tous les types des *placeres,* se rangea de l'avis de Craddle. Il lui répéta néanmoins qu'il avait eu tort de tirer ainsi, au lieu d'appeler ses camarades pour cerner l'espion.

— Ma foi, répondit Craddle, il m'a semblé que son rifle était dirigé sur moi, et j'ai tué pour ne pas être tué moi-même.

— Cet homme doit faire partie de quelque bande, dit Pablo. Il faudra éclaircir cela le plus tôt possible.

— Demain matin, alors, répondit Craddle. Il fait trop nuit maintenant ; d'ailleurs, nous sommes tous sur les dents.

— A demain, soit, dit Bras d'acier ; mais il sera nécessaire de veiller cette nuit.

— Je crains que nous ne soyons entourés par quelque troupe de salteadores **, dit Craddle. Celui-ci m'a tout l'air d'un espion envoyé pour reconnaître notre position.

— Je le crois comme vous, dit Benito.

— Peut-être Goliath aura-t-il rencontré quelque camarade de son espèce, fit Vandeilles.

Personne ne répondit. Chacun partageait l'opinion du Français, et cette perspective de nouveaux dangers à courir rendait tout le monde sombre et silencieux.

Il fut décidé que deux hommes monteraient la garde à tour de rôle jusqu'au jour. Pablo déclara qu'il veillerait toute la nuit. L'inquiétude qu'il éprouvait au sujet de Berthe et de l'entretien qu'elle allait avoir avec son mari l'empêchait, en effet, de goûter un instant de repos. Il aurait donné tout au monde pour qu'il lui fût possible de dire quelques mots à madame Vandeilles avant qu'elle se retirât, mais il ne put approcher d'elle.

Lorsque M. et madame Vandeilles rentrèrent dans leur cabane, tous deux étaient sous l'empire d'une vive émotion. Nous n'avons pas besoin d'expliquer les inquiétudes qui déchiraient le cœur de la pauvre Berthe. Elle s'attendait à des questions pressantes de la part de son mari, et ne savait que

* Bush-ranger, voleur de grands chemins.

** Voleurs.

lui répondre. Si sa propre vie à elle eût été seule en jeu, Berthe aurait dit simplement la vérité, au risque de tout ce qui pouvait en arriver. Mais, dans cette circonstance, elle sentait que son aveu rendrait un duel inévitable entre M. Vandeilles et Bras d'Acier. Quel que fût le vainqueur, ce combat devait avoir un résultat terrible pour la pauvre femme. Le devoir ou l'amour ferait couler ses larmes et briserait son cœur.

Quant à Vandeilles, sa vie de débauche, de café et de maison de jeu n'avait pas encore éteint dans son âme tout sentiment d'honneur. Il comprenait que s'il découvrait une intrigue entre sa femme et Pablo, il ne pouvait plus désormais rien accepter de ce dernier. Or, quelle que soit la vertu d'un homme, il y regarde à deux fois avant de jeter la fortune qu'il a dans les mains. Malgré sa jalousie, Vandeilles avait toujours devant les yeux les cent soixante mille francs de poudre de d'or qu'il devait à la générosité de Bras d'Acier, et que de nouvelles recherches allaient peut-être doubler. D'un autre côté, il se demandait avec une certaine inquiétude ce que deviendrait l'expédition s'il la privait d'un chef aussi indispensable que le gambusino. Il était enfin dans l'état de ces gens qui veulent éclaircir un doute, tout en désirant au fond du cœur s'être trompés dans leurs conjectures.

Au lieu de se coucher en rentrant dans sa cabane, Vandeilles prit un flacon d'eau-de-vie et s'en versa un plein verre.

— Un moment, dit-il à Berthe, qui se jetait tout habillée sur son lit, j'ai à vous parler. Que signifie cette scène entre vous et Rosina?

— Je n'en sais pas plus que vous là-dessus, répondit la pauvre femme, plus morte que vive.

— Il faut convenir que le moment était singulièrement choisi pour vous faire baiser la main par ce don Juan à peau de citron.

— Il vous a dit lui-même...

— On dit ce qu'on veut; mais, Dieu merci! je ne suis pas assez stupide pour croire à de pareilles sornettes. Il vous tardait donc bien d'être veuve, que vous étiez déjà en train de vous réjouir avec votre amant? Vous auriez dû au moins vous observer assez pour qu'on ne pût vous voir. Vous qui avez toujours à la bouche les mots de vertu, de devoir, etc., vous n'y songez guère pour votre propre compte...

S'animant peu à peu par ses propres paroles, il arriva bientôt à un état de colère effrayant. Berthe, épouvantée, se sauva dans un coin, mit la tête dans ses deux mains et resta immobile et silencieuse. Cette douleur résignée ne fit qu'exaspérer davantage M. Vandeilles.

— Voyons, s'écria-t-il, en écartant brutalement les mains de la jeune femme, répondez-moi donc, au lieu de me braver ainsi par votre impassibilité.

— Que puis-je vous répondre, dit-elle en pleurant, puisque vous refusez de me croire?

— Que voulait dire Rosina lorsqu'elle a parlé de circonstances qu'elle pourrait révéler sur Bras d'Acier et sur vous?

— Je l'ignore, répondit Berthe en baissant les yeux.

— Vous mentez, s'écria-t-il, vous mentez... mais je vous forcerai bien de me dire la vérité. Je veux savoir à quoi Rosina faisait allusion.

Berthe ne répondit pas.

— Berthe! reprit-il avec colère.

Même silence.

— Berthe! s'écria Vandeilles exaspéré, en saisissant la main de la jeune femme toujours immobile... mais répondez donc! reprit-il en grinçant les dents.

Dans sa colère, il serrait les mains de la jeune femme avec tant de brutalité qu'elle laissa échapper un cri de douleur.

— Vous me faites mal, Monsieur, dit-elle d'une voix contenue.

— Et que m'importe? reprit-il brutalement, répondez à ma question, ou, de par Dieu!...

Il n'acheva pas, mais le couteau qu'il venait de prendre à sa ceinture n'expliqua que trop la portée de sa menace.

Berthe le regarda d'un air de pitié méprisante, et ne répondit pas.

Animé par la jalousie, ainsi que par l'eau-de-vie qu'il avait bue machinalement, Vandeilles écumait de rage. Il était hideux à voir. Nul ne sait jusqu'où l'aurait emporté son aveugle fureur, si deux coups frappés à la porte n'eussent détourné son attention. A ce bruit inattendu, il sauta sur son fusil et s'élança vers la porte, qui s'ouvrit au même instant et livra passage à Rosina.

— Rosina! s'écria-t-il, tout stupéfait d'une visite si inattendue.

— Moi-même, señor, dit l'Espagnole, dont les yeux rouges et gonflés révélaient bien des larmes récentes.

— Vous, à pareille heure... si tard!...

— Il n'est jamais trop tard pour réparer une faute, dit la jeune femme d'une voix émue.

Puis, ne pouvant se contenir plus longtemps, elle courut se jeter aux genoux de madame Vandeilles.

— Pardon, Berthe, lui dit-elle en sanglotant, pardon de tout le chagrin que je vous ai causé... Que j'ai été méchante et injuste envers vous! Oh! je ne me le pardonnerai jamais... J'étais folle... je ne savais plus ce que je disais... Pardonnez-moi.

— De grand cœur, ma pauvre enfant, dit Berthe en attirant la jeune femme dans ses bras.

Toutes deux s'embrassèrent en pleurant.

— Que vous êtes bonne! reprit Rosina avec exaltation... et moi... Tenez, j'ai honte de ma conduite. Tant que j'ai été là devant tout le monde, l'orgueil m'a soutenue; j'ai persisté dans mes injures; mais, dès que j'ai été rentrée et que j'ai repris mon sang-froid, dès que j'ai songé à ce que je venais de faire, je me suis trouvée si méprisable que je me serais frappé la tête contre les murs, si Benito ne m'en avait empêchée. Il m'a été impossible de m'endormir. Je souffrais tant que je n'aurais pu y résister davantage. Je me suis levée et je suis partie bien doucement pour ne pas réveiller Benito, qui m'aurait retenue. Ainsi, c'est bien vrai, vous me pardonnez, Berthe?

Madame Vandeilles, vivement émue, ne répondit à l'Espagnole qu'en la baisant au front.

—Tout cela est fort bien, dit Vandeilles avec humeur, mais permettez-moi de vous parler à mon tour, dona Rosina. Que s'est-il donc passé entre madame Vandeilles et Bras d'Acier?

— Rien, Monsieur, rien je vous assure.

— Aujourd'hui peut-être; mais vous parliez d'autres incidents, d'un mystère que vous seule connaissez. « Je raconterai tout ce que je sais! » disiez-vous. Que signifient ces paroles?

— Le sais-je moi-même? répondit l'Espagnole; j'étais folle de douleur et je disais tout ce qui me passait par la tête.

— Cependant...

— Tenez, monsieur Vandeilles, de grâce, ne parlons plus de cette terrible scène; ce serait me prouver que vous m'en gardez encore rancune.

— Mais...

— Vous savez bien que nous autres femmes nous sommes très-impressionnables. Il faut me pardonner mes folies. Vous vous mettez bien en colère, vous aussi.

Il aurait fallu avoir le cœur bien dur pour résister aux prières, à la douce voix et au regard caressant de la belle Espagnole. Aussi Vandeilles finit-il par se laisser fléchir.

Tandis que la jeune femme s'oubliait auprès de madame Vandeilles, une voix irritée répéta plusieurs fois le nom de Rosina dans l'enceinte du bivouac.

— Mon Dieu! c'est Benito, s'écria Rosina, qui devint toute pâle. Il doit être furieux.

— Je vais vous reconduire, dit Vandeilles, qui, comme bien des maris, réservait toute sa galanterie pour les femmes des autres.

— Oh! non, Monsieur, ce serait l'exaspérer encore; laissez-moi sortir seule.

— Je sortirai avec vous, moi, dit Berthe...

— Appelez-le plutôt, fit Vandeilles, qui se mit à héler le capataz de toute la force de ses poumons.

Benito arriva en courant.

— Rosina est ici, lui dit madame Vandeilles.

— Ici... et pourquoi?

Berthe le lui raconta de la manière la plus favorable pour Rosina qui se montra aussitôt.

Benito avait l'air furieux.

Berthe voulut l'apaiser, mais il ne l'écouta pas.

— Adieu, dit Rosina en embrassant encore madame Vandeilles.

— Votre mari m'a l'air bien en colère, murmura Berthe à l'oreille de Rosina; j'ai peur pour vous.

L'Espagnole haussa doucement les épaules.

— Ne craignez rien, dit-elle.

— S'il allait vous frapper, vous tuer peut-être...

— Il n'y aurait qu'une méchante petite créature de moins sur la terre, répondit-elle avec un triste sourire... je serais bien vite oubliée.

En achevant ces paroles, elle pressa une dernière fois la main de Berthe et s'éloigna avec Benito.

— Qu'êtes-vous allée faire chez ce Vandeilles? lui demanda le capataz.

Elle le lui raconta simplement.

Le capataz s'était promis monts et merveilles de cette querelle entre les deux Français. Quel que fût celui qui succombât, il espérait le partage de l'énorme part réservée à Vandeilles. La démarche de Rosina, qui détruisait tous ses plans, le mit dans une colère facile à comprendre. Il s'ensuivit une scène comme il n'y en avait que trop souvent entre les deux époux. Rosina, cependant, ne répondit rien. Plongée dans une profonde préoccupation qui avait pour objet Pablo et madame Vandeilles, elle entendait à peine les reproches et les malédictions du Mexicain furieux. A peine fit-elle un mouvement, en le voyant la menacer de son machete. Un sourire méprisant crispa les lèvres de la jeune femme, dont les yeux étincelants soutinrent avec audace le regard sinistre du capataz.

Ce dernier, vaincu par cette indifférence et par ce mépris de la vie, lança son arme sur le sol et sortit de la cabane en blasphémant tous les saints du calendrier.

Comme il n'avait plus qu'une demi-heure pour attendre le moment de son quart, il vint trouver Bucolick, qu'il devait remplacer. Il trouva Bras d'Acier assis à côté de l'Irlandais.

C'était une rude tâche que celle de Pablo. Commander aux hommes est difficile en toutes circonstances, et surtout quand il s'agit d'individus comme ceux dont Bras d'Acier avait la direction. Grâce à son énergie, à sa force, à son adresse, à son caractère, à son sang-froid et à sa bravoure, il en imposait à ces hommes possédés des passions les plus fougueuses. Les circonstances particulières dans lesquelles le plaçait sa préférence pour les Vandeilles lui faisaient cependant perdre beaucoup de son prestige et de son autorité. La hauteur, la violence, et surtout la paresse de Vandeilles lui nuisaient énormément. Il fallait toute l'autorité du gambusino, tout le besoin qu'on avait de son expérience, pour qu'une révolte n'eût pas lieu parmi les mineurs.

Pablo ne se faisait aucune illusion et se rendait parfaitement compte des difficultés qu'il avait à surmonter, et qui croissaient de jour en jour, mais il ne pouvait rien changer à l'état des choses. Ce soir-là, du reste, il y avait dans le cœur du créole trop d'ivresse et de bonheur pour que ses pensées ne se ressentissent pas quelque peu de l'état de son cœur. Les yeux à demi fermés, il voyait encore Berthe lui tenant les mains et le regardant avec ses grands yeux rem-

plis d'amour. Il l'entendait murmurer : « Je vous aime, Pablo. » Chacun de ces mots si doux vibrait encore à son oreille comme les sons d'une divine mélodie. En ce moment, tout avait disparu devant lui ; « Elle m'aime, » telle était sa seule pensée. S'il songeait par instants aux dangers qui menaçaient encore ses compagnons, ce n'était que pour madame Vandeilles. Mais la pensée de cet amour qui planait sur lui inspirait à Pablo une telle force, une telle confiance en lui-même, qu'il se sentait capable de lutter contre les plus terribles dangers pour sauver celle qu'il aimait.

Ces pensées le tinrent éveillé toute la nuit, qui se passa du reste sans aucun accident. Il en fut de même des trois journées suivantes, pendant lesquelles on reprit les travaux, forcément suspendus le jour précédent.

La présence de l'inconnu tué par Craddle préoccupait Bras d'Acier. Il était évident pour lui que cet homme devait faire partie d'une bande de mineurs, ou plutôt encore de *bush-rangers*. Aussi, Pablo n'avait-il rien négligé pour vérifier ses doutes à cet égard. Il avait d'abord essayé de prendre le contre-pied de cet homme pour remonter jusqu'à son point de départ. Malheureusement, la pluie qui était tombée à torrents durant la nuit avait enlevé toutes les traces. Le gambusino ne pouvait donc se confier qu'au basard pour diriger ses recherches.

En assez peu de temps, les mineurs recueillirent près de vingt-huit livres d'or. C'était un résultat magnifique, car le produit de la journée du travailleur des placeres ordinaires ne s'élève guère, en moyenne, qu'à deux ou trois onces tout au plus.

Pablo, qui voyait les choses de loin, commençait déjà à songer au départ. Il s'occupait de chercher quelque *caval-lada mestena* (troupe de chevaux sauvages). Dans ce but, il faisait de longues excursions dans la vallée, accompagné de Benito et de Domingo, qui connaissaient tous deux parfaitement ce genre de chasse.

QUATRIÈME PARTIE

XXVIII

Neuf jours s'étaient écoulés depuis que l'espion inconnu avait été tué par Craddle. Le samedi soir, après une laborieuse journée, les mineurs, assemblés dans la grande cabane, achevaient leur repas. Le dimanche étant pour eux un jour de repos, ils prolongeaient la veillée un peu plus que d'habitude.

Durant les quatre derniers jours, on avait fait jouer la mine, dont l'emploi avait donné de magnifiques résultats. La veille, cependant, on s'était vu obligé de renoncer à ce moyen si expéditif par suite d'un singulier phénomène. Quoiqu'on n'eût fait jouer la mine que sur la surface seule du plateau, l'action de la poudre avait produit une perturbation extraordinaire sur les flancs de la montagne à l'endroit où les deux branches de la sierra Zatecas se réunissaient pour former le coude à l'abri duquel on avait construit les cabanes. Sans qu'on pût s'expliquer la cause de ce phénomène, des crevasses s'étaient produites entre les rochers; des pièces énormes de quartz, sortant de la masse terreuse qui les unissait, restaient suspendues au-dessus du plateau. Comme il y avait un certain espace vide entre les cabanes et le sommet de l'angle formé par les deux montagnes, la chute de ces portions chancelantes de terre et de rochers ne menaçait pas d'une manière imminente la sûreté des mineurs.

Pablo, qui était parvenu à grimper, au péril de sa vie, jusqu'à l'endroit où s'était opéré la plus forte convulsion, avait remarqué néanmoins le peu de consistance qu'offrait ce terrain, en apparence si solide. Sous la voûte de terre, durcie par le soleil et par l'action du temps, qui lui formait une sorte d'enveloppe, existaient de nombreuses crevasses. En beaucoup d'endroits même, la roche, composée d'éléments hétérogènes et mal agrégés, se brisait sous la main comme une motte de terre desséchée. Cette nature de terrain expliquait la formation de l'immense caverne qui avait servi de retraite aux Indiens Horses's Thieves dans l'autre branche de la sierra.

En revenant de cette exploration, dont le résultat semblait l'inquiéter beaucoup, Pablo trouva les mineurs occupés à peser les quantités d'or recueillies pendant la semaine. Ce produit était magnifique et montait à près de 62 livres d'or, valant environ 16,000 dollars ou 80,000 francs. Cette somme, jointe à celles recueillies précédemment, portait la part de Vandeilles à 200,000 francs environ et celle des autres mineurs à 28,000 francs.

Lorsqu'on eut pesé les pépites et les nuggets, le tout fut mis dans des sacs en peau de daim que Pablo, Vandeilles et Ribonneau scellèrent avec de la cire et qu'on enfouit ensuite sous le sol de la grande tente.

— Maintenant, mes amis, dit Bras d'Acier lorsqu'on eut terminé cette dernière opération, maintenant il faut faire tous nos préparatifs pour partir la semaine prochaine.

— A la fin de la semaine? s'écria Craddle.

— Au commencement, répondit Pablo d'une voix ferme. Le plateau est épuisé, et nous ne pouvons y travailler désormais avec succès que par l'emploi de la mine, que la nature de la montagne rendra bientôt fort dangereux. D'ailleurs, je crains toujours que les explosions n'attirent de ce côté quelques-unes de ces troupes de maraudeurs, blancs ou Indiens, qui errent dans ces contrées. Dès demain nous commencerons nos préparatifs, et lundi nous nous mettrons en route.

Excepté Domingo, Bucolick et Loïc, chacun se récria de nouveau.

— Vous êtes insatiables, dit Bras d'Acier avec un sentiment de tristesse et de dégoût qu'il ne put dissimuler entièrement.



— 5,600 dollars après tant de fatigues et de dangers, c'est bien peu, dit Craddle.

— Cela vaut toujours mieux que la mort entre les mains des *bush-rangers* ou des Apaches, répliqua Pablo. D'ailleurs, songez-y bien, ce voyage n'est que le premier. Vous savez que j'ai promis une seconde expédition à ceux d'entre vous qui feraient partie de celle-ci, entreprise principalement dans l'intérêt de M. Vandeilles. Le placer del Desierto n'est pas le seul que je connaisse. Comme, pour l'autre expédition, vous diviserez le produit en portions égales, votre part, jointe aux 28,000 francs que vous avez déjà, vous donnera une certaine somme. Quant à M. Vandeilles, il me semble qu'avec 200,000 francs il peut vivre partout.

— Un capital de 200,000 francs ne rapporte guère, en France, que 7 à 8,000 francs de revenu, fit observer Vandeilles ; c'est peu pour vivre à Paris.

— Nous irons vivre en province, dit Berthe, révoltée de cette égoïste cupidité.

— Merci, répliqua vivement Vandeilles. J'aime autant alors recommencer pendant quelque temps l'existence des placeres, dussé-je courir quelques risques de plus.

— Si vous étiez seul, je comprendrais cela, Monsieur, répondit Loïc. Cette vie aventureuse de la Californie peut avoir quelques attraits pour un homme, mais elle est trop pénible pour une femme ; madame Vandeilles y succomberait tôt ou tard.

— Écoutez-moi, tous, dit Pablo après un instant de silence. Pesez bien chacune de mes paroles, et réfléchissez avant de me répondre.

Il y eut un profond silence.

Tous les yeux étaient fixés sur Pablo ; toutes les oreilles se tendaient de son côté.

— La passion de l'or, reprit Bras d'Acier, est une de celles que la possession ne fait qu'accroître. Plus vous aurez de pépites, plus vous en demanderez. Fixez d'avance le chiffre auquel vous consentez à borner votre ambition... Je parle, bien entendu, d'un chiffre raisonnable, et non d'une fortune fabuleuse.

Un instant de silence suivit encore cette question. Chacun faisait ses calculs et se consultait. Puis, tout le monde se mit à parler à la fois.

L'un voulait 20,000 dollars, l'autre 100,000, un troisième

50,000, Benito et Domingo demandaient de l'or plein leur chapeau.

— Eh bien, dit enfin Pablo, avez-vous fixé un chiffre?

Tant s'en fallait. Ils avaient beaucoup discuté et fort peu décidé. A la fin, cependant, ils réussirent à se mettre d'accord, grâce à Craddle, qui avait proposé de voter sur la question soumise par Bras d'Acier et d'indiquer à celui-ci le chiffre fixé par la majorité.

Après un débat fort orageux, le scrutin, pour lequel le chapeau de Loïc servait d'urne, donna le chiffre de 80,000 dollars (150,000 fr.).

— Ce chiffre est bien arrêté? dit Bras d'Acier. Vous me promettez de n'y rien changer? et vous me jurez aussi de partir dès que nous aurons réalisé cette somme?

— Nous le jurons, répondit le chœur.

— C'est bien, reprit le gambusino. Vous pouvez alors commencer les préparatifs de départ dès ce soir.

— Comment? s'écrièrent-ils, stupéfaits d'une conclusion si inattendue.

— Lundi, quelques heures avant le lever du soleil, je vous aurai mis à même de recueillir plus de cent-vingt livres de nuggets!

Il y eut un hourra de joie, car les paroles de Pablo n'excitaient jamais le moindre doute. Puis les questions commencèrent à pleuvoir sur le gambusino, mais il refusa d'y répondre.

— Lundi vous saurez tout, leur dit-il. D'ici là, occupez-vous de vos préparatifs.

Chacun se mit à l'œuvre avec une joyeuse activité. On prépara de grands sacs en peau de buffle pour loger les petites poches de poudre d'or. D'autres sacs furent cousus à l'avance pour les nuggets que Pablo venait de promettre. Benito, Domingo et Vandeilles travaillèrent à raccommoder l'équipement des huit chevaux que possédaient encore les mineurs, et qui paissaient dans les vastes prairies situées au pied du plateau. Craddle et Bucolick s'occupèrent des tentes et des gros objets qu'on jugea nécessaire d'emporter. Comme il était important de s'encombrer le moins possible de bagage, il fut convenu qu'on abandonnerait sur le plateau les craddles et une partie des outils les plus lourds.

Secondées par Loïc et par Ribonneau, les trois femmes se hâtèrent d'emballer les objets de petite dimension, et de

réparer les vêtements dont les mineurs avaient besoin pour le voyage.

Quant à Pablo, il allait de l'un à l'autre, dirigeant et surveillant tout, et portant à chacun les conseils que lui suggérait son expérience de la vie des placeres et des forêts.

Malgré l'excitation générale, la fatigue prit bientôt le dessus. Vers dix heures, c'est-à-dire au moment où commencent nos soirées à Paris, mais où les travailleurs des placeres dorment depuis longtemps, Pablo donna le signal de la retraite. Lui seul ne partageait pas la joie générale. Il semblait oppressé par un sombre pressentiment.

— Redoutez-vous quelque danger ? lui demanda Craddle, en lui disant adieu.

— Pas plus que les autres nuits; mais j'ai vu tant de preuves de la vanité des espérances humaines, que c'est toujours au moment où le succès semble le plus proche que je crains quelque catastrophe imprévue. Enfin, je ne *sais* pourquoi, mais, ce soir, je ne suis pas tranquille. Je voudrais que nous eussions quitté ce plateau, et pourtant Dieu sait si jamais...

Si jamais je retrouverai le bonheur que j'ai goûté ici, allait-il dire, mais il n'acheva pas.

— Qui fait le guet pendant les premières heures? demanda-t-il brusquement.

— Moi, répondit Ribonneau.

— Puis Bucolick, n'est-ce pas ?

— Oui, don Pablo.

Un quart d'heure après, tout le monde dormait dans les cabanes, excepté Bras d'Acier et Ribonneau. Le premier, qui couchait toujours tout habillé sur une peau de bison, ne pouvait s'endormir. Quant à Ribonneau, il se promenait de long en large devant la cabane pour combattre le sommeil qui commençait à le gagner en dépit de tous ses efforts. En vain se frottait-il les yeux, en vain précipitait-il le pas et se livrait-il aux mouvements les plus désordonnés, ses yeux se fermaient peu à peu. Bientôt il fut plongé dans une sorte de somnambulisme, qu'on observe fréquemment chez les officiers de marine qui font le quart de nuit sur la dunette de leur bâtiment. Il marchait les yeux complétement fermés, et son intelligence s'affaissait tout à fait sous le poids du sommeil, qui semblait n'avoir épargné que les jambes de la sentinelle inattentive.

A cent cinquante pas de lui, cependant, quelques objets, dont l'obscurité profonde de la nuit empêchait de distinguer la forme, s'approchaient insensiblement. De temps en temps, ces objets mystérieux s'arrêtaient et restaient complétement immobiles. Puis, dès que le pas de Ribonneau leur semblait plus éloigné, ils continuaient leur marche lente et prudente. Bientôt, ils restèrent immobiles, excepté celui qui marchait en tête. Ce dernier, couché sur le ventre, s'avançait, au moyen des mains et des genoux, avec autant de patience que d'habileté.

Arrivé tout près de la piste que suivait Ribonneau dans sa promenade machinale, l'homme en question s'aplatit littéralement derrière un rocher qui pouvait avoir un pied de haut tout au plus.

Au moment où Ribonneau, revenant à son point de départ, passait à côté de l'homme embusqué, celui-ci bondit comme un tigre sur le malheureux Provençal. De la main gauche, il le saisit à la gorge, tandis que de la droite, il lui enfonçait son couteau dans la poitrine. Frappé au cœur, Ribonneau tomba en poussant un cri étouffé. Le meurtrier lui donna encore plusieurs coups de couteau jusqu'à ce qu'il fût bien sûr de sa mort. Puis il se replia vers les siens.

Heureusement pour les mineurs, le bruit de la chute du pauvre Ribonneau était parvenu jusqu'aux oreilles de Bras d'Acier. Le gambusino sauta sur son fusil et sortit avec précaution de la cabane. Après avoir inutilement cherché à percer du regard l'obscurité de la nuit, il se dirigea du côté où il pensait trouver Ribonneau. Surpris de ne pas entendre le retentissement des pas du Marseillais, Pablo pressentit quelque malheur. Il se baissa prudemment, et n'avança qu'en rampant lui-même avec une précaution infinie. Bientôt ses mains rencontrèrent un corps humain. Il les retira pleines de sang. Alors il s'arrêta, colla son oreille sur le sol et retint son haleine. Un frôlement, imperceptible pour tout autre qu'un Indien ou qu'un homme habitué à la vie des bois comme l'était Pablo, parvint aux oreilles du gambusino. Il revint vers les cabanes, toujours en rampant, et réveilla les mineurs. Puis, tandis que Domingo allait avertir Benito, Rosina et Cypriana, et que Craddle en faisait autant pour M. Vandeilles, Pablo donna précipitamment quelques ordres.

— Ce sont des *blancs,* dit-il à voix basse. J'ai vu briller

des canons de fusil. Ils marchent vers les cabanes. Que les femmes se retirent dans l'angle formé par les deux montagnes. Couchez-vous derrière le banc de rocher qui se trouve en cet endroit. Pas un mot, pas un mouvement avant mon signal. Loïc et vous, Bucolick, allez avec les femmes. Que les autres me suivent avec précaution; ni souliers, ni chapeau... les fusils dans la main droite et rasant la terre... Ne tirez que lorsque je dirai : *feu*.

Chacun obéit sans répliquer.

Une minute après, les mineurs faisaient halte tout près de l'endroit où gisait le corps du malheureux Ribonneau. Outre l'obscurité de la nuit, ils étaient encore protégés par l'ombre des cabanes. Sans prononcer une seule parole, Pablo appuya sa main sur l'épaule de Vandeilles, qui marchait, ou plutôt rampait après lui; puis il lui montra du doigt une petite lueur, à peine visible, à trente pas d'eux tout au plus.

Cette lueur devait provenir d'un canon de fusil ou d'un sabre dégaîné. Vandeilles fit à l'égard de son voisin de droite le même geste, qui fut transmis jusqu'au mineur qui fermait la marche de ce côté.

Un instant après, Pablo appuya ses lèvres presque contre l'oreille de Vandeilles, et lui dit :

— Vous, Loïc et Domingo, vous allez tirer à mon premier signal. Bucolik, Craddle et moi nous tirerons après sur la lumière des coups de feu de nos ennemis. Vous autres, visez au point brillant que je vous ai montré. Un genou en terre dès que vous aurez tiré.

Vandeilles transmit l'ordre de Pablo avec la même précaution qu'avait employée ce dernier. Une minute, qui sembla un siècle, s'écoula encore. Le point brillant qui s'arrêtait de temps en temps et près duquel paraissait quelquefois d'autres lueurs plus faibles, n'était plus qu'à vingt pas tout au plus des mineurs.

— Feu ! cria Pablo d'une voix tonnante.

Trois coups de feu partirent à la fois du côté des mineurs. Dix-huit détonations y répondirent presque aussitôt dans le camp de leurs ennemis. Mais, au moment même, Pablo, Bucolick et Craddle tirèrent sur les adversaires que le feu des amorces leur avait permis d'apercevoir une seconde.

Pendant ce temps, les trois autres mineurs saisissaient des fusils chargés que leur apportaient Benito et Cypriana.

Celle-ci tendit aussi trois autres rifles aux mineurs qui avaient tiré les derniers.

Des pas rapides résonnèrent sur le rocher, et des formes humaines, que l'obscurité empêchait de compter, surgirent à quelques pas des mineurs.

— Feu, cria de nouveau Bras d'Acier.

Cinq coups partirent à la fois. On entendit des cris de douleur et de rage. Quelques-uns des assaillants tombèrent à terre; les autres firent halte. Deux seulement s'élancèrent en avant. Pablo, qui n'avait pas tiré, arrêta le premier d'une balle en pleine poitrine. Vandeilles se jeta à plat-ventre sur le chemin du second, qui le heurta dans l'obscurité et tomba en laissant échapper sa carabine. Avant qu'il eût eu le temps de faire un mouvement, Pablo le cloua à terre d'un coup de machete.

Déconcertés par cet accueil, les assaillants battirent précipitamment en retraite. Quant aux mineurs, ils s'étaient hâtés de recharger.

— Je crois que nous voilà tranquilles pour cette nuit, dit Craddle. Les coquins ne savent plus où ils en sont.

— Oui, dit Vandeilles, mais demain...

— A la grâce de Dieu! répondit Craddle.

— Que faire maintenant? demanda Vandeilles à Bras d'Acier, qui restait immobile.

— Il nous faudrait quelques prisonniers, dit Pablo. Domingo?...

— Señor, fit le vaquero.

— Suis-moi. Ton couteau d'une main, ton lazo de l'autre. Il faut *lacer* quelques-uns de leurs blessés et les amener ici.

Une ou deux minutes s'écoulèrent. Puis on entendit un cri étouffé et le bruit d'une lutte. Bientôt Pablo et Domingo reparurent, traînant après eux deux prisonniers. Celui de Domingo, évanoui et couvert de sang, n'avait pas dû lui donner beaucoup de peine à prendre. Celui de Pablo, serré à la gorge par le poignet de fer du gambusino, était à moitié étranglé. L'un était un Anglais; l'autre un Mexicain espagnol.

— Don Pablo, dit tout bas Bucolick, l'homme que vous avez traversé d'un coup de machete respire encore.

— Bien, ne le tuez pas... Domingo, Craddle et Bucolick, restez là et prévenez-moi au moindre bruit. Loïc, va me chercher, dans la grande cabane, les huit livres d'or qui restaient après avoir formé les sacs de dix livres.

En achevant ces paroles, Pablo desserra l'étau vivant de ses doigts et rendit la respiration à son prisonnier. Celui de Domingo, que Vandeilles avait solidement garrotté, commençait aussi à reprendre connaissance.

— Au premier cri, tu es mort, dit Bras d'Acier à l'homme qu'il tenait, en lui appuyant sa navajá sur la poitrine.

De son côté, Vandeilles faisait à peu près la même menace à son prisonnier.

— Écoute, reprit Pablo en traînant son homme plus loin, pour que le Mexicain de Vandeilles ne pût entendre la réponse de son compagnon d'infortune; tu vois ce sac : il contient huit livres de pépites. Si tu me réponds la vérité, il sera pour toi. Si tu mens, je t'enfonce à l'instant mon couteau dans le cœur. C'est moi qu'on appelle Bras d'Acier, ajouta-t-il, certain de l'effet que produirait ce nom sur l'aventurier. Diras-tu la vérité?

— Oui, répondit le blessé, qui parlait avec peine.

— Songe que vous êtes deux prisonniers. Si tu mens, je le saurai tout de suite. Combien êtes-vous?

— Vingt trois.

— Je n'ai entendu que quinze ou seize coups de fusil.

— Six d'entre nous n'arrivent que demain.

— Pourquoi?

— On les a envoyés reconnaître les traces qui pénétraient à droite dans la montagne.

— Il y a neuf jours, nous avons tué un homme qui rôdait autour de notre camp; appartenait-il à votre troupe?

— Un gros brun?

— Avec une barbe très-épaisse, des yeux bleus, une cicatrice à la tempe droite et un morceau de la lèvre emporté?

— C'est John Poker, du Massachusetts. On l'avait envoyé en éclaireur.

— Qu'avez-vous pensé de sa disparition?

— Qu'il avait été dévoré par quelque grizly, ou bien découvert et fusillé par vous.

— Qui vous a conduits ici?

— Goliath l'Américain.

— Vous veniez pour nous piller et pour nous assassiner? reprit Pablo... Voyons, répondez?

— Oui, señor, murmura bien bas le pauvre diable.

— Comment est composée votre bande?

— Il y a des individus de toutes les nations : Anglais, Américains, Français.

— Combien de Français ?

— Un, señor.

— Et puis ?

— Neuf *salteadores* (voleurs de grands chemins) de la bande de Mannelito.

— Quel est le chef actuel de votre bande ?

— Mannelito ; mais Goliath a déjà plus d'autorité que lui... Maintenant surtout, on l'écoutera bien mieux encore. Goliath ne voulait pas qu'on vous attaquât cette nuit. Il disait qu'il ne fallait pas espérer de vous surprendre. C'est Mannelito qui a tout décidé.

— Qu'aurait voulu faire Goliath ?

— Il voulait d'abord qu'on attendît le retour des six hommes absents. Il disait de se cacher jusque-là dans le bois, et d'épier le moment où vous iriez à la chasse pour tomber sur les autres mineurs.

— Croyez-vous qu'on nous attaque de nouveau cette nuit ?

— Je ne crois pas ?

— Combien de vos compagnons pensez-vous que nos balles aient mis hors de combat ?

— Cinq ou six, au moins.

— Vous m'avez bien dit la vérité ? Avant que j'aille interroger votre compagnon, songez encore à l'alternative que je vous ai annoncée.

— J'ai dit la vérité, señor.

— Nous allons voir. Craddle, veillez sur cet homme. S'il reste tranquille, qu'on ne le maltraite pas ; s'il bouge, tuez-le à l'instant.

Bras d'Acier s'avança vers le prisonnier de Domingo, qui avait repris connaissance, mais dont la vie s'échappait par une affreuse blessure. On ne put tirer que quelques mots de ce malheureux, qui expira quelques instants après. Il en dit assez, cependant, pour prouver la véracité de l'Anglais, Dick Burnell.

Malheureusement pour ce dernier, se laissant prendre à la ruse de Craddle, qui feignit de s'endormir, il fit une tentative pour s'enfuir, tout lié et tout garrotté qu'il était.

Avant qu'il se fût éloigné de trois pas, le bowie-knife de Craddle lui fendait la tête.

— Un ennemi de moins et une demi-livre d'or de plus,

murmura l'Américain en essuyant son arme sanglante sur l'habit de son adversaire.

Puis il s'en alla tranquillement rendre compte de cette exécution à Bras d'Acier. Celui-ci resta cinq ou six minutes plongé dans une profonde préoccupation. Chacun attendait qu'il parlât, avec une anxiété facile à comprendre. On sentait, en effet, que de lui seul dépendait le salut de tous.

XXIX

— Mes amis, dit-il enfin, nous n'avons qu'un seul parti à prendre. Demain nous serons attaqués par quinze ou seize hommes bien armés, et pour la plupart bons tireurs. Nous ne pouvons espérer de leur résister, maintenant que nous ne sommes plus que sept combattants; puis ce serait exposer les pauvres femmes que nous accompagnons. Il faut profiter de la nuit pour quitter le plateau.

— Où irons-nous? demanda Benito.

— Dans la caverne qui servait de refuge aux Indiens. Il nous sera facile de nous ỳ défendre. Puis, nous pourrons fuir par la vallée qui s'étend de l'autre côté de la montagne, aussitôt que nous nous serons procuré des chevaux.

— On nous verra partir, dit Craddle.

— Non; la nuit est sombre et les cabanes masqueront nos préparatifs.

— On s'apercevra bien vite qu'il n'y a plus personne dans notre camp.

— Un de nous y restera, répondit Pablo. Qui veut se dévouer pour le salut de ses compagnons?

— Moi, dit Bucolick en se grattant l'oreille avec fureur, ce qu'il ne manquait jamais de faire chaque fois qu'il lui fallait prendre une prompte décision.

— Moi aussi, fit Loïc, tout honteux de se mettre ainsi en avant.

— Moi aussi, ajouta Vandeilles, mais avec une visible hésitation.

Ce n'était pas qu'il eût peur. Sa témérité dans la grotte le justifiait assez de ce reproche ; mais il lui en coûtait de renoncer à la vie au moment où il allait jouir des trésors qu'il rêvait depuis si longtemps.

— Vandeilles s'est dévoué l'autre jour, dit Pablo ; c'est maintenant au tour d'un autre.

— Je suis le plus jeune et le plus faible, fit observer le petit Breton. Bucolick vous est plus utile que moi. Je dois rester.

— C'est vrai, dit Pablo.

Bucolick et Vandeilles voulurent réclamer, mais Bras d'Acier leur imposa silence.

— C'est décidé, leur dit-il, et nous n'avons pas de temps à perdre en discussions. Vous, Bucolick et Benito, vous allez déterrer les sacs d'or et les porter jusqu'au bas du plateau. On les attachera sur la selle d'un des chevaux. Allez. Que les femmes descendent avec vous dans la vallée en emportant les objets les plus indispensables. Prenez autant de vivres et de munitions que vous pourrez en porter. Si vous avez le temps, vous ferez plusieurs voyages.

— Nous avons encore environ cinq heures de nuit devant nous, dit Craddle.

— Vous, Craddle, avec Domingo, vous allez creuser dans le rocher, juste au-dessus de l'endroit où nous sommes, des trous que vous chargerez avec la poudre de mine qui nous reste ; faites le moins de bruit possible.

— Ce sera difficile, dit Craddle.

— Moins que vous le supposez. Le rocher est très-friable. Loïc vous rejoindra tout à l'heure. J'ai à lui parler.

Les deux mineurs s'éloignèrent. Ils allèrent prendre des outils dans la grande cabane et se mirent à l'ouvrage. Bientôt, cependant, Craddle cessa d'entendre le bruit du travail de son compagnon. Au bout de quelques minutes, l'Américain quitta sa place pour voir ce qu'était devenu le vaquero. Ce dernier n'était plus à son poste. Comme on le savait paresseux au point de rester oisif même en face du danger le plus pressant, Craddle pensa qu'il allait revenir et se remit à l'ouvrage. Au bout d'un quart d'heure, cependant, il descendit de dessus le rocher dans l'intention de chercher de nouveau le Mexicain. A peine avait-il fait dix pas sur le plateau, qu'il aperçut Domingo qui arrivait du côté opposé.

— D'où viens-tu donc? lui demanda-t-il.

— J'avais oublié un de mes outils, dit le vaquero.

Puis il grimpa sur le rocher et se mit à travailler avec une ardeur extraordinaire chez lui, même dans les circonstances les plus critiques.

— Il y a quelque chose là-dessous, murmura le soupçonneux Américain en hochant la tête.

Il ne se trompait pas. Domingo n'avait oublié aucun outil. Il avait seulement abandonné son travail pour écouter la conversation de Loïc et de Bras d'Acier. Grâce à l'obscurité, il avait pu se traîner en rampant jusqu'à cinq ou six pas du gambusino et n'avait perdu que les premiers mots de la conversation suivante, dont le drôle avait pressenti l'intérêt.

— Ainsi vous êtes bien décidé? avait demandé Bras d'Acier au jeune Breton.

— Tout à fait.

— Je vous préviens que c'est la mort qui vous attend et que vous n'avez pas une chance sur mille d'y échapper.

— N'importe.

— Alors, écoutez-moi avec attention, car j'ai bien des recommandations à vous faire. Le ruisseau qui coule à vos pieds et qui descend du sommet de l'angle formé par les deux branches de la sierra renferme un énorme dépôt d'or. Cet amas se trouve précisément à l'endroit où l'eau tombe sur le plateau et prend son cours horizontal. Cet or, arraché aux flancs de la montagne et accumulé par les siècles à cet endroit, forme une sorte de bloc. Peut-être cependant sont-ce des nuggets réunis sous la même gangue. Enfin, peu importe! il y a là un dépôt de cent cinquante ou deux cents livres d'or; peut-être plus. Je l'avais découvert, il y a plusieurs jours, et je l'avais gardé pour une circonstance que je prévoyais. Si je l'avais révélé de suite, ce nouveau trésor n'aurait fait qu'accroître encore la soif insatiable de nos compagnons; aussi ai-je eu soin de le couvrir de pierres. Maintenant, même, je ne leur en parle pas. Ils ne pourraient se décider à l'abandonner, et cela retarderait notre départ. D'une heure de plus ou de moins peut dépendre la vie des trois femmes que nous accompagnons.

— Pauvres femmes! murmura Loïc avec une profonde tristesse.

— Dans une demi-heure, tout sera prêt pour notre départ, reprit Pablo avec le calme inouï qui le caractérisait. Si

Dieu nous permet de voyager sans encombre jusqu'à la grotte, nous y serons avant le lever du soleil. Pour vous, mon ami, voilà ce que vous avez à faire. D'après ce que m'ont dit les prisonniers, je ne crois pas que l'ennemi attaque le camp avant le jour. Notre silence même lui paraîtra une ruse de plus. Néanmoins, faites du bruit de temps en temps. Je vais vous laisser trois longues mèches et de quoi les allumer. Disposez-les, dès que nous aurons quitté le plateau. A l'instant où nos ennemis se précipiteront sur les cabanes, réfugiez-vous à l'angle de la montagne et tirez quelques coups de fusil pour les attirer. Je vais faire porter à cet endroit tout ce que nous devons laisser ici, et même une dizaine de livres de pépites. Les salteadores se précipiteront de ce côté. Mettez alors le feu à la mèche. Tandis que les brigands se disputeront notre dépouille, la mine éclatera et fera tomber sur leurs têtes les rochers qui surplombent cet endroit. Je les ai examinés de près l'autre jour, et la moindre commotion déterminera leur chute. Quant à vous, mon ami, puissiez-vous échapper à ce désastre. Je n'ose vous dire que je l'espère, et pourtant j'ai confiance en Dieu, qui récompense le courage et le dévouement. Si la Providence perme que vous ne soyez pas atteint, venez nous rejoindre à la grotte des Indiens. Pour nous avertir de votre présence, vous pousserez trois fois le sifflement que je vous ai montré l'autre jour. Un de nous restera toute la journée et toute la nuit aux aguets à l'entrée de la grotte pour vous attendre. Maintenant, un mot encore au sujet des nuggets du ruisseau. Couvrez-les de nouvelles pierres, car il est à craindre que la violence de l'explosion ne les fasse surgir au-dessus du sable. Que nous puissions ou non revenir les chercher, il ne faut pas que ces misérables en profitent. M'avez-vous bien compris?

— Parfaitement.

— Et vous êtes toujours décidé?

— Toujours.

Bras d'Acier contempla un instant le petit Breton, dont la voix ferme et assurée révélait la détermination inébranlable. Le gambusino était vivement ému. Il prit la main de Loïc et la serra avec une énergie qui en disait plus que bien des paroles.

Puis il reprit au bout d'un instant :

— A votre tour, n'avez-vous aucune recommandation à me faire?

— Envoyez au marquis de Trégastel la part de pépites qui

me sera attribuée, et faites dire des messes pour le repos de mon âme.

Pablo lui serra la main.

— Devant Dieu, qui nous entend, répondit le créole, je jure de remplir votre dernier vœu, dussé-je faire le voyage de France dans ce seul but.

A ce moment, Bucolick vint chercher Pablo pour quelques dispositions à prendre.

— J'y vais, répondit le gambusino.

Puis, lorsque l'Irlandais fut parti, il se retourna vers Loïc et lui prit la main :

— Vous êtes un brave et noble cœur, lui dit-il. Embrassons-nous, et que Dieu vous protége!

Les deux hommes se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Tous deux avaient les yeux mouillés de larmes.

— Adieu! don Pablo, reprit enfin Loïc, puissiez-vous être heureux! Dites à madame Vandeilles et à la señora Rosina de prier Dieu pour moi.

— Tout est prêt, don Pablo, dit Benito en s'approchant de Bras d'Acier.

Bras d'Acier serra encore la main de Loïc et courut passer une dernière inspection.

Chacun vint prendre congé de Loïc. Les femmes pleuraient. Le sentiment qui remplissait les cœurs était trop profond, trop poignant pour qu'on parlât beaucoup. Les hommes lui serrèrent la main en silence: les femmes l'embrassèrent en pleurant.

— Vous prierez pour moi, dit Loïc à Rosina, qu'il rétint sur son cœur un peu plus longtemps que les autres.

— Tous les jours de ma vie, répondit-elle en étouffant ses sanglots.

Ce fut un cruel moment pour chacun des mineurs que celui où ils s'éloignèrent du noble jeune homme qui se dévouait à une mort certaine. Craddle lui-même, tout égoïste qu'il était, se sentait les larmes aux yeux.

En arrivant au bas du plateau, les trois femmes montèrent à cheval. Benito avait pris un quatrième cheval et partit en avant avec elles.

Pablo, Vandeilles, Bucolick, Craddle et Domingo formaient l'arrière-garde et protégeaient la retraite.

Ils arrivèrent sans encombre à la caverne et trouvèrent Benito, qui les attendait à l'entrée.

— Et Domingo? demanda Cypriana, en cherchant du regard le vaquero.

Domingo avait disparu. Son absence parut inquiéter vivement Bras d'Acier.

— Il se sera peut-être égaré, dit Bucolick.

— Non, répondit Pablo; un rastreador tel que lui ne se trompe pas ainsi. D'ailleurs, il était avec nous tout à l'heure; son absence m'inquiète.

— Craignez-vous qu'il ne lui soit arrivé quelque accident? demanda Vandeilles.

— Je crains plutôt quelque trahison, répondit Pablo. Enfin, nous ne pouvons qu'y faire; malgré toute notre inquiétude, il faut attendre.

— Que vont devenir nos chevaux? demanda Craddle.

— Nous allons leur attacher des petits fagots de mimosas à la queue et les lancer dans la vallée, répondit Bras d'Acier après un instant de réflexion. Aiguillonnés par les épines, ils ne s'arrêteront que lorsqu'ils tomberont de fatigue. Si, par bonheur, la bande de Goliath pouvait s'y tromper et les suivre, cela nous donnerait quelques jours de plus.

Tout en parlant, Benito, secondé par Bras d'Acier et par Craddle, préparait les fagots de mimosas. On les attacha solidement à la queue des huit chevaux; puis on tourna la tête des pauvres animaux du côté de la vallée et on leur appliqua quelques coups de fouet, qui les firent partir au galop. Quelques secondes après, ils avaient disparu dans la profonde obscurité de la nuit; mais, pendant une dizaine de minutes, on entendit le retentissement lointain de leur course furieuse.

Les mineurs écoutaient d'un air attristé le bruit de leur fuite. On s'attache à ces nobles animaux, compagnons de nos fatigues et de nos dangers. Chacun regrettait son cheval. Berthe pleurait silencieusement la perte de la pauvre Rita, qu'elle aimait tant; mais il n'y avait pas moyen de faire autrement que ne l'avait conseillé Bras d'Acier. Il était impossible, en effet, d'introduire des chevaux par l'étroite ouverture de la caverne. D'un autre côté, les laisser à l'entrée, c'était livrer aux ennemis le secret de la retraite des mineurs.

— Maintenant, dit Pablo, reposez-vous pendant le reste de la nuit. Demain, il faut à tout prix que nous trouvions la trace de quelque *cavallada mestena*, afin de nous procurer d'autres chevaux.

— Je suis certain qu'il doit y en avoir dans la vallée qui s'étend de l'autre côté de la montagne, répondit Benito.

— Je le crois aussi : vous viendrez demain avec moi faire quelques recherches.

— Si Domingo est de retour, nous ferons bien de l'emmener, dit le capataz. Il a un talent tout particulier pour trouver des aguages (abreuvoirs) de chevaux sauvages.

— Je ne crois pas que nous revoyions Domingo, dit Bras d'Acier en secouant mélancoliquement la tête. Plaise à Dieu qu'il ne nous ait pas quittés pour nous trahir!

— Alors, nous sommes perdus, dit Bucolick.

— En tout cas, reprit Craddle, il faut essayer autant que possible de dissimuler les traces de notre entrée dans cette caverne.

Pablo n'avait garde d'oublier cette précaution. Tandis que les trois femmes se reposaient dans la caverne sous la garde de Bucolick, Benito, Craddle et le gambusino travaillèrent à masquer l'ouverture de la grotte ainsi qu'à détruire les traces de leur passage jusqu'à une certaine distance du pied de la sierra.

XXX

Ainsi que l'avait révélé le malheureux Anglais tué par Craddle, la bande de Goliath se composait d'aventuriers de toute nation. Ce qu'il y aurait eu de difficile à rencontrer parmi eux, c'eût été un honnête homme. Tous ces bandits, expatriés pour la plupart à la suite de quelque forfait, ne vivaient que de brigandage et n'avaient d'autres liens que le crime. Aussi Goliath commençait-il à jouir parmi eux d'une autorité qui menaçait de détruire bientôt celle de Manuelito, le chef des *salteadores*. Il n'est pas besoin d'ajouter que ces deux hommes se haïssaient cordialement. Chacun d'eux n'attendait qu'une bonne occasion pour se défaire de son rival.

Quant au moyen, peu leur importait lequel, pourvu qu'il réussît. Ils avaient la conscience fort large à cet égard.

Le mauvais résultat de l'attaque nocturne, tentée contre l'avis de Goliath, avait naturellement augmenté le crédit de ce dernier.

Quelques heures avant le lever du soleil, les six *salteadores* envoyés en exploration dans la montagne rallièrent le gros de leurs compagnons. On leur apprit les événements de la nuit. Sur les dix-sept combattants qui avaient attaqué le camp des mineurs de Bras d'Acier, neuf étaient morts, prisonniers ou grièvement blessés. Il ne fallait donc plus compter que sur quatorze combattants.

Assis dans le bois, sur le revers de la montagne et à sept ou huit cents pieds au-dessus du plateau, les bandits tenaient conseil.

Craignant de provoquer le mécontentement de ses hommes s'il décidait à lui seul la marche à suivre, Manuelito demandait à chacun son opinion sur le parti qu'il conviendrait de prendre.

— Et vous ? dit-il en s'adressant à Goliath, quel est votre avis?

— Je n'en ai pas, répondit l'Américain.

— Allons donc! fit un autre Américain. Tu es le seul qui sache à qui nous avons affaire. Parle.

— A quoi bon! fit le géant en haussant les épaules, à quoi bon, puisqu'on ne m'écoute pas?

— C'est vrai, murmurèrent deux ou trois bush-rangers.

— Parce qu'une fois on n'a pas voulu céder à votre volonté, ce n'est pas une raison pour qu'on ne vous écoute pas lorsque vous avez un bon avis à donner, dit Manuelito avec humeur.

— Il me semble que celui que j'ai donné hier soir n'était pas si mauvais, répliqua aigrement Smithson.

— Nous savons ce qu'il nous en a coûté pour ne pas l'avoir suivi, répondit un des Américains.

— C'est possible, reprit le salteador, mais il s'agit du présent, et non du passé.

— Voyons, voyons, dit un des bush-rangers, ne perdons pas notre temps en querelles. Maintenant que nous voilà tous réunis, faut-il tenter une nouvelle attaque?

— Et non, pardieu! dit Goliath, nous sommes encore moins nombreux que lorsque nous avons fait notre pre-

mière attaque, et cette fois nos ennemis sont sur leurs gardes.

— C'est juste, dit Manuelito. Nous attendrons jusqu'au lever du soleil. Mais alors que ferons-nous?

Comme il achevait ces paroles, on entendit du bruit à cinq cents pas du cercle formé par les brigands. Un instant après, deux hommes qui faisaient le guet autour du camp amenèrent un prisonnier qu'ils venaient de faire.

Ce prisonnier, qui n'était autre que maître Domingo, ne paraissait nullement inquiet et regardait tranquillement les figures patibulaires qui l'entouraient.

— Que venais-tu faire ici? demanda Manuelito d'une voix rude.

— Êtes-vous le chef? dit Domingo.

— Oui, répondit le salteador.

— Non, s'écrièrent quelques voix.

— Et qui donc? fit Manuelito en dégaînant son machete.

— Goliath! répondirent les mêmes voix.

Il s'ensuivit une longue discussion, que Domingo écouta le plus tranquillement du monde. Goliath y coupa court en tuant d'un coup de pistolet le chef des salteadores, qui lui tournait le dos en ce moment.

— Voilà la chose décidée, dit le géant, en poussant du pied le cadavre de son rival. C'est moi qui suis définitivement le chef. N'est-ce pas, camarades?

Des acclamations lui répondirent. Les anciens partisans de Manuelito criaient plus haut que les autres pour se faire pardonner leur opposition passée. Goliath promena autour de lui son regard abruti, et reprit l'interrogatoire du prisonnier.

— Qui es-tu, toi? lui dit-il. Il me semble que ta voix ne m'est pas inconnue... Eh! pardieu! c'est Domingo.

— Lui-même.

— Tu t'es donc laissé prendre, brute que tu es?

— Non pas. Je suis venu de mon plein gré.

— Tiens! Et pourquoi ce désir de te faire pendre?

— Je viens ici pour vous apporter de bonnes nouvelles.

— Parle donc, alors, chien.

— Je ne veux parler qu'au chef, señor. Puisque vous l'êtes maintenant, ordonnez à ces nobles caballeros de nous laisser seuls un instant.

— Vous entendez, dit Goliath avec un gros rire. Allons, reculez-vous tous, et plus vite que ça.

— Éloignons-nous nous-mêmes, dit Domingo, ce sera plus sûr.

Ils firent quelques pas et ne s'arrêtèrent qu'à une dizaine d'yards des autres salteadores.

— Eh bien?

Domingo réfléchissait.

Le drôle avait entendu une grande partie de la conversation qui avait eu lieu entre Loïc et Bras d'Acier. Depuis ce moment, il n'avait qu'une seule pensée : s'emparer du bloc d'or et le garder pour lui. Il fallait pour cela se débarrasser de Bras d'Acier et de ses compagnons, il fallait aussi faire en sorte que Goliath et sa bande ne missent pas la main sur le trésor. Le vaquero avait bien songé un moment à laisser les bandits attaquer le camp abandonné, afin que Loïc mît le feu à la mine; mais ce projet, qui souriait à Domingo sous plus d'un rapport, offrait aussi beaucoup d'inconvénients. D'abord les salteadores pouvaient découvrir le bloc d'or. Puis, si Loïc tombait entre leurs mains, il chercherait probablement à se tirer d'affaire en révélant le secret de ce trésor. Enfin, ce qui était encore plus important peut-être, c'est que la troupe de Goliath, une fois diminuée par les ravages de la mine, ne serait plus de force à lutter contre les amis de Bras d'Acier.

— Parleras-tu? dit le géant avec colère.

— Voici, dit Domingo, qui prit son parti et révéla à l'Américain le secret de la caverne.

— Courons-y tout de suite! s'écria Goliath, nous allons les y enfumer comme des chacals.

— Un moment! reprit Domingo.

— Quoi?

— Vous supposez bien que ce n'est pas pour vous rendre service seulement que je suis venu vous raconter cela?

— Je m'en rapporte à toi.

— Il me faut une part du trésor que vous trouverez dans la caverne.

— Vous avez donc recueilli beaucoup d'or?

— Oui.

— Combien?

— Pour 60 ou 70,000 dollars, répondit le vaquero, qui jugea prudent de ne pas révéler toute la vérité.

— Oh! oh!... Eh bien! qu'est-ce qu'il te faut pour ta part?

— Un tiers.

— Oui-da... et si je te payais ta trahison avec ceci, fit Goliath en montrant au vaquero la crosse de ses pistolets.

— Vous ne trouveriez pas la caverne, voilà tout! répondit Domingo, fort peu rassuré néanmoins.

— Et si je te faisais rôtir un peu, pour obtenir ta confiance? reprit Goliath.

Domingo fit un bond et disparut dans l'obscurité.

— Reviens donc, animal, lui cria l'Américain désappointé, je plaisantais.

Domingo revint lentement, en regardant autour de lui d'un air soupçonneux.

— Aurai-je le tiers du butin?

— Oui.

— Vous le jurez?

— Certainement.

— C'est que je voudrais quelque chose de plus certain.

— Insolent!

— Caramba! ne nous fâchons pas. Nous nous connaissons trop bien tous les deux pour nous offenser de ces petites précautions.

— Eh bien! voyons, quelle autre garantie veux-tu que je te donne?

Domingo n'en savait trop rien lui-même.

— Bah! dit-il enfin, j'ai mieux que toutes vos promesses.

— Quoi donc?

— Votre intérêt. Me croyez-vous donc assez niais pour vous avoir tout appris? Non pas! Je sais trop bien ce qui se passe en pareille circonstance. Appelez vos compagnons et dépêchons-nous.

A la voix de Goliath, les saltoadores se trouvèrent bientôt autour du géant. Il voulut leur raconter ce que lui avait dit Domingo, mais celui-ci s'aperçut que le colosse s'embrouillait singulièrement. Aussi lui coupa-t-il effrontément la parole pour exposer lui-même le plan d'attaque de la caverne.

On se hâta de faire les paquets, et trois quarts d'heure avant le lever du soleil la bande des salteadores se mit en marche.

Arrivés à quelque distance de l'ouverture, les bandits se mirent à ramper. Le soleil commençait à paraître à l'horizon, et il était important pour eux de profiter de la demi-

obscurité qui régnait encore. Ils atteignirent l'entrée de la grotte sans avoir rien aperçu qui pût leur faire supposer qu'on les avait découverts.

— Il s'agit d'entrer, maintenant, dit Domingo, qui se souciait fort peu d'ouvrir la marche.

— Passez le premier, répondit le géant.

— Pourquoi cela?

— Pourquoi? Eh! pardieu! parce que votre apparition n'excitera aucune défiance. On croira que vous venez retrouver vos compagnons. Nous autres, nous marcherons derrière vous et nous profiterons du tumulte que causera votre arrivée pour faire notre entrée sans danger.

Domingo eut beau se débattre, il lui fallut obéir à l'Américain. Ce dernier le poussa en avant dans l'étroite ouverture et le suivit, le revolver au poing et le couteau entre les dents.

Les autres bandits en firent autant, et tous disparurent bientôt dans l'humide et sombre passage.

Il faut maintenant que nous apprenions à nos lecteurs ce qu'étaient devenus les compagnons de Bras d'Acier.

Leur premier soin avait été de prendre toutes les dispositions nécessaires pour repousser une attaque de leurs ennemis.

Pablo commença par faire creuser dans le passage même, à droite et à gauche, des excavations assez grandes pour qu'un homme pût y tenir, en se *pelotonnant* un peu. Bucolick et Craddle, sur le sang-froid desquels Pablo pouvait compter, furent placés dans ces excavations. Voici ce qui fut convenu : Aussitôt qu'un certain nombre d'ennemis auraient pénétré dans la grotte, Bras d'Acier devait tirer un coup de pistolet en criant : « En avant les mineurs. » A ce signal, Bucolick et Craddle sortiraient de leur poste et barreraient le passage aux autres bandits. Ils empêcheraient en même temps la retraite de ceux qui seraient déjà entrés. On leur fabriqua pour cela deux espèces de lances dont la poignée formait un angle droit avec le manche. L'obscurité la plus complète régnant dans le passage, il suffisait aux deux sentinelles de tendre brusquement leurs lances, l'une en avant, l'autre en arrière, pour arrêter d'un côté les fuyards, de l'autre les assiégeants. La longueur de leur arme les mettait à l'abri des bowie-knifes comme des machetes, et les excavations dans lesquelles ils étaient blottis leur rendaient

le même service à l'égard des coups de pistolet. Leurs mains seules risquaient d'être atteintes.

On chargea à l'avance tous les fusils et tous les pistolets, qui furent posés sur un rocher à portée de la main des mineurs. Ceux-ci se collèrent contre la muraille de la caverne, à l'angle formé par le passage, qui avançait de deux pieds environ dans la grotte, dont la forme était presque circulaire de ce côté.

Benito, qu'on avait mis en sentinelle dans le passage, tout près de l'ouverture, se replia bientôt vers ses compagnons en annonçant qu'il avait entendu du bruit au pied de la montagne.

Chacun prit son poste.

XXXI

Quelques minutes s'écoulèrent. Enfin on entendit un frôlement, imperceptible pour tout autre que pour des gens prévenus.

Bientôt le bruit devint plus fort, bien que les arrivants fissent évidemment leur possible pour l'étouffer. De temps en temps, les bandits écoutaient avant d'aller plus loin. Puis, rassurés par le silence absolu qui régnait autour d'eux, ils reprenaient leur marche dans les ténèbres.

Enfin une tête d'homme parut à l'orifice intérieur du passage. Ne voyant rien autour de lui, cet homme sortit tout à fait du couloir et se dressa d'un bond. Un autre homme le suivit, puis un troisième et un quatrième. Au moment où le cinquième débouchait à son tour dans la caverne, Pablo bondit sur les deux premiers en poussant le signal convenu.

Leur connaissance des lieux et la surprise des ennemis, étourdis encore de leur trajet, donnaient un immense avantage aux mineurs. Domingo fut la première victime. Le sabre de Vandeilles lui fendit la tête. Quant à Goliath, atteint d'une

balle au bas ventre, il se jeta sur Bras d'Acier en essayant de le frapper de son bowie-knife. Son élan avait été si impétueux qu'il renversa le créole sous son énorme masse. Tous deux se roulèrent quelques instants sur le sol. N'espérant plus échapper à la mort, Goliath ne songeait qu'à tuer son ennemi. Il ne cherchait pas à parer et se contentait de frapper avec une rage aveugle. La fureur et le désespoir décuplaient encore la force extraordinaire du géant. Pablo ne pouvait s'en rendre maître. Plusieurs fois déjà, Goliath avait saisi à pleines mains l'arme du créole, qui n'était parvenu qu'avec peine à l'arracher aux doigts ensanglantés de l'Américain. Les poings, les ongles, les dents, Goliath employait tout contre son ennemi. Le colosse rugissait comme une bête féroce et accompagnait chaque coup d'une malédiction.

Par un effort désespéré, Bras d'Acier parvint à se mettre sur ses pieds, en enlevant Goliath, cramponné à sa ceinture. Malheureusement pour Pablo, ses pistolets étaient tombés dans sa chute. Goliath mit la main dessus par hasard et poussa un cri de triomphe. Pablo fit un bond en arrière et se trouva ainsi à cinq ou six pas du géant. Tandis que ce dernier s'avançait avec précaution et cherchait à le distinguer dans l'obscurité, Pablo ôta précipitamment sa veste et la mit au bout de son machete, en l'élevant d'une main, tandis que lui-même se couchait à terre tout de son long. En apercevant les boutons de la veste qui brillaient dans l'obscurité, Goliath fit feu immédiatement. La détonation du pistolet retentissait encore que Pablo bondissait à son tour sur le colosse. Avec la rapidité de l'éclair, il lui porta deux coups de machete en pleine poitrine. Blessé à mort, Goliath s'élança en avant comme un taureau qui charge son ennemi. Mais Pablo s'attendait à ce mouvement de désespoir. Il étendit son machete, qui pénétra jusqu'à la garde dans la poitrine du géant. Goliath poussa une dernière malédiction, et tomba en proférant les plus affreux blasphèmes. Quelques secondes après, il n'était plus qu'un cadavre.

Aucun des compagnons de Bras d'Acier n'avait pu lui porter secours. Chacun d'eux avait un salteador à combattre. Ainsi que nous l'avons raconté, Vandeilles s'était élancé sur Domingo et lui avait ouvert le crâne d'un coup de sabre. Mais lui-même s'était senti prendre à la gorge par un bush-ranger, dont la force égalait au moins la sienne. Sans l'avantage que lui donnait la connaissance du terrain sur lequel il combat-

tait, Vandeilles eût probablement succombé. Heureusement pour lui, le bush-ranger trébucha contre une roche. Au moment où il portait la main en avant pour se retenir, Vandeilles le repoussa rudement et tomba sur lui comme la foudre. Étourdi par sa chute, le bandit ne put parer les coups que lui portait le Français, qui l'acheva d'un coup de poignard à la gorge.

Pendant ce temps, Bucolick et Benito s'escrimaient aussi de leur mieux contre les trois autres ennemis et contre deux salteadores qui étaient sortis du passage pendant le combat.

Au moment où tombait le dernier des neuf salteadores qui avaient pénétré dans la grotte, Craddle sortit du passage et montra à Bras d'Acier sa lance, dont le bois venait d'être coupé à quelques pouces du fer.

— Les salteadores me suivent de près, dit-il à Pablo.

On se hâta de rejeter les cadavres dans un coin de la grotte, puis chacun des mineurs reprit sa position à l'entrée de la caverne.

Dès que cinq autres bandits furent sortis du passage, Bras d'Acier donna le signal. Les mineurs tombèrent sur les assaillants et les taillèrent en pièces.

Tout à coup, Pablo crut voir quelque chose qui se glissait à terre en se dirigeant vers l'entrée. Il se jeta au-devant et saisit le fuyard par les jambes, mais ce dernier avait déjà donné l'alarme à ceux de ses compagnons qui rampaient encore dans le souterrain. Pablo l'arracha du passage, en dépit de ses efforts pour se cramponner aux rochers, et le jeta dans la caverne, où Craddle l'acheva d'un coup de bowie-knife.

Puis Bras d'Acier déchargea précipitamment tous les coups de son revolver dans le passage. Des cris de rage et de douleur succédant immédiatement aux détonations firent supposer aux mineurs que les balles avaient atteint quelques salteadores.

— Il faut les poursuivre, s'écria Pablo, suivez-moi.

Il s'élança dans l'étroit passage et se mit à ramper pour rejoindre les bush-rangers, qui fuyaient devant lui. Deux cadavres couchés dans le couloir le retardèrent un peu, car il n'y avait de place que pour une seule personne. Il lui fallut les pousser dans les excavations pratiquées par Bucolick et par Craddle avant de pouvoir continuer sa route. Lorsqu'il

arriva à l'orifice extérieur du passage, il aperçut les salteadores assemblés à une centaine de pas de la montagne et probablement occupés à tenir conseil.

Les bandits n'étaient plus que sept.

Voyant les mineurs sortir un à un de la galerie, ils saisirent leurs fusils et tirèrent précipitamment sur eux.

Les compagnons de Pablo s'attendaient à cette réception. Avant que la crosse de chaque fusil fût appuyée à l'épaule des salteadores, les mineurs s'étaient jetés à plat-ventre derrière quelque rocher. Comprenant les dangers de leur position, les bandits coururent à toutes jambes vers quelques arbres qui se trouvaient à cinquante ou soixante pas.

Trois d'entre eux seulement furent arrêtés dans leur fuite par les balles de Bras d'Acier, de Craddle et de Bucolick. Quant aux quatre qui restaient, ils comprirent l'inutilité d'une plus longue résistance, et se sauvèrent de toute la vitesse de leurs jambes. On les poursuivit pendant quelque temps, mais ils disparurent bientôt dans les profondeurs de la forêt.

Bras d'Acier et Benito auraient été assez agiles pour les attraper à la course, mais le premier avait reçu à la jambe une blessure qui, bien que légère, l'empêchait de déployer sa vitesse habituelle.

Quant à Benito, il semblait assez peu soucieux de serrer seul et de trop près les bandits armés de rifles et de carabines.

— Vous pouvez les laisser partir, dit-il à Bras d'Acier. Je vous garantis qu'ils ne reviendront pas nous tourmenter. Ils sont capables de gravir la montagne et de s'en retourner par où ils sont venus.

— Alors revenons à la grotte, dit Craddle; j'ai un appétit d'enfer.

— Hâtons-nous, dit Pablo; il faut que nous allions voir ce qu'est devenu ce pauvre Loïc.

Les mineurs revinrent à la caverne. Une sentinelle resta à l'entrée du passage pour veiller à ce qu'on ne risquât pas d'être surpris par le retour des salteadores ou de quelques nouveaux ennemis.

Berthe et Rosina accoururent au-devant des mineurs. Elles apprirent avec des transports de joie faciles à comprendre la victoire complète de leurs compagnons.

Ceux-ci n'avaient reçu que de légères blessures. Craddle

était le plus maltraité ; il avait reçu un coup de bowie-knife qui lui avait fait une profonde entaille à l'épaule.

— Et Cypriana? demanda Bras d'Acier.

— Elle s'est jetée sur le corps de Domingo en criant et en pleurant, dit Rosina. Maintenant elle semble plus calme.

— N'a-t-elle pas proféré quelque menace contre nous, quelques serments de vengeance?

— Si, répondit Rosina; mais il faut pardonner aux premiers moments de sa douleur.

— Sans doute, reprit Pablo. Néanmoins, il est bon de veiller sur elle.

— Que va-t-on faire de tous ces cadavres, demanda Vandeilles en montrant les corps des salteadores réunis dans un coin de la caverne.

— Il faut les jeter dehors. Hâtons-nous de débarrasser la caverne des corps de ces malheureux.

Les mineurs portèrent les cadavres vers l'ouverture de la grotte située du côté opposé au petit passage, et les jetèrent en bas des rochers. Dans leur empressement de courir au secours du pauvre Loïc, ils furent obligés de remettre au lendemain le soin de rendre les derniers devoirs à leurs ennemis.

Ils se hâtèrent de prendre quelques aliments, et partirent pour leur ancien campement, laissant dans la caverne Bucolick et Benito, placés en sentinelles à chaque extrémité, et Cypriana qui roulait dans sa tête des projets de vengeance contre les meurtriers de son amant. Il était évident, cependant, que les mineurs n'avaient fait qu'user d'un droit légitime en tuant le traître qui venait les attaquer; mais Cypriana détestait, par instinct, tous ses compagnons de voyage, excepté Loïc et Benito, et se complaisait trop dans ses projets de vengeance et de méchanceté pour se laisser convaincre même par l'évidence.

On trouva Loïc au poste que lui avait assigné Bras d'Acier.

Nous n'avons pas besoin de dire avec quels transports de joie il fut accueilli par ses compagnons qui avaient si longtemps tremblé pour lui. On s'occupa ensuite de suivre les traces des salteadores, derniers débris de la troupe de Manuelito. Benito et Pablo se convainquirent que les fugitifs avaient pris le chemin de la montagne ainsi qu'on l'avait supposé, et qu'ils cherchaient sans doute à regagner au plus

vite la vallée située de l'autre côté de la sierra Zatecas.

Pablo se décida alors à révéler à ses compagnons le secret du dépôt d'or accumulé au pied de la montagne. Il fut décidé que Vandeilles et Bucolick seraient chargés d'extraire et de transporter l'or. Pendant ce temps, Bras d'Acier et Benito devaient s'occuper de trouver quelque *aguage* et de chercher les traces d'une *cavallada mesteña*. On laissait dans la caverne Craddle et Loïc avec madame Vandeilles, Rosina et Cypriana.

Le lendemain, avant le lever du soleil, les mineurs partirent pour leurs diverses missions.

L'extraction du dépôt d'or amassé au pied de la montagne, et le transport des gros bagages abandonnés sur le plateau, demandèrent deux jours. Les mineurs recueillirent, dans ce seul endroit, près de cent soixante-dix livres d'or, c'est-à-dire une valeur de 44,000 dollars ou de 220,000 francs.

Bras d'Acier et Benito avaient moins de chance que leurs compagnons dans leurs recherches. Ce ne fut qu'au bout de cinq jours qu'ils parvinrent à découvrir un *aguage*, autour duquel ils rencontrèrent enfin des indices certains de la présence habituelle de chevaux sauvages.

Cette nouvelle fut accueillie avec des transports de joie, car une grande distance séparait les mineurs de San-Francisco, et les chevaux sont une précieuse ressource dans ces contrées lointaines.

Malheureusement, les compagnons de Pablo étaient bien peu nombreux pour la chasse qu'ils projetaient. Il aurait fallu une vingtaine d'hommes au moins, et les mineurs n'étaient plus que six, encore tous ne pouvaient-ils quitter la grotte en même temps.

— Il n'y a qu'un moyen, dit Benito. Bouchons complétement l'entrée de la grotte du côté du plateau avec des blocs de rocher et de la terre. Nous laisserons les femmes dans la caverne. Après notre départ, elles tireront à elles l'échelle qui nous aura servi à descendre. Elles seront alors dans une véritable forteresse.

— Il faudrait qu'un homme restât avec elles, dit Bras d'Acier.

— Alors nous ne serons jamais assez nombreux pour pousser les chevaux dans le *corral*.

— C'est vrai, dit Vandeilles, Benito a raison.

— Eh bien, dit Berthe, il y a encore un autre moyen.

Nous marchons toutes trois assez bien, et nous vous accompagnerons jusqu'à l'*aguage*. Il vous faudra d'ailleurs quelqu'un pour préparer vos repas.

— Sans doute, dit Benito, d'autant plus que nous mettrons au moins deux ou trois jours à construire le *corral*.

— Raison de plus pour que nous vous suivions, reprit madame Vandeilles; n'est-ce pas, Rosina?

— Certainement, s'écria l'Espagnole.

— Et que ferons-nous de tous les bagages? demanda Craddle.

— Nous les laisserons dans la caverne.

— Allons, soit, dit Pablo après quelques instants de réflexion. Faisons nos préparatifs dès ce soir.

— Que faut-il emporter? demanda Craddle.

— Des haches, des cordes, des éperons, des *bozals* (sorte de caveçons en crin), des *reatas* (longes) et des lazos de rechange.

— Et les selles? demanda Loïc.

— Elles sont ici, répondit Vandeilles. Nous avions eu soin d'enlever à nos pauvres chevaux leurs brides et leurs selles avant de les lâcher dans la vallée.

— Si nous commencions par aller à leur recherche? s'écria Bucolick.

— Comment les faire passer de l'autre côté de la montagne? répliqua Pablo. Il faudrait plus de quinze jours pour cela. D'ailleurs, ils ne pourraient jamais gravir les rochers de la sierra.

— Et des provisions? demanda Craddle. Qu'emportons-nous?

— De la farine pour faire le *pinole*, répondit Pablo, du thé, de l'eau-de-vie et du sel.

— C'est peu nourrissant, murmura Craddle.

— Il faut nous charger le moins possible de bagage. D'ailleurs, nous trouverons du gibier.

— Il faut que Craddle qui est blessé reste dans la grotte, dit Bras d'Acier, pour enlever l'échelle, et pour nous la jeter à notre retour.

— J'y resterai aussi, si vous le voulez, dit Cypriana.

— Très-bien, s'écria Vandeilles. Occupons-nous tout de suite de nos préparatifs.

Le lendemain, à la pointe du jour, les mineurs quittèrent la caverne, et descendirent un à un dans la vallée. Avant de

partir, Pablo avait eu la précaution d'enfouir les sacs de poudre d'or dans un endroit dont il ne révéla le secret qu'à Vandeilles, à Bucolick et à Loïc, qui l'avaient aidé dans ce travail.

XXXII

Le premier jour presque tout entier fut employé à se rendre à l'*aguage* découvert par Benito. Pendant la seconde journée, on abattit à coups de hache les troncs d'arbre nécessaires pour former le *corral*. On appelle ainsi une sorte d'enceinte en forme d'ellipse qui s'établit aux environs de l'*aguage*. On commence par observer la route que suivent habituellement les chevaux pour se rendre à l'abreuvoir. De chaque côté de cette route, on plante des troncs d'arbres, qu'on enfonce solidement dans la terre et qu'on relie entre eux au moyen de cordes, de courroies et de fortes branches. A l'extrémité du corral se trouve ce qu'on appelle l'*estero*, sorte d'étranglement ou passage plus étroit qu'on peut fermer assez rapidement au moyen de longues et solides traverses en bois qui unissent l'un à l'autre les deux côtés de chaque *estero*. Aussitôt que les chevaux sont engagés dans le corral, des hommes postés à chaque extrémité ferment précipitamment les barrières des esteros. Dès lors, il ne s'agit plus que de prendre au lazo les prisonniers, qu'on laisse s'épuiser quelque temps en efforts superflus pour recouvrer leur liberté.

Dans les chasses, telles qu'elles se font d'habitude au Mexique, de nombreux domestiques, pions, vaqueros, etc., recrutés de tous côtés, viennent aider les chasseurs. Ils font des battues qui forcent le gibier à se rabattre sur le *corral*. Puis par leurs clameurs et leurs poursuites, ils obligent ces animaux, souvent indécis, à pénétrer dans le passage qui s'ouvre en apparence devant eux.

Cette fois les mineurs avaient à peine la vingtième partie du monde nécessaire pour une chasse de ce genre. Ils manquaient en outre de montures, ce qui est indispensable

pour obtenir un bon résultat. Enfin Bras d'Acier et Benito étaient les seuls qui connussent parfaitement la marche à suivre et les précautions à prendre.

Quant à Vandeilles, qui aimait passionnément les chevaux, il était fort bon cavalier et jetait le lazo avec une habileté fort rare chez un Européen, mais bien inférieure encore à celle du vaquero le moins adroit.

Les préparatifs durèrent trois jours. On avait soin de rentrer dans le bois et de se tenir assez loin de l'*aguage* aux heures où les chevaux venaient habituellement se désaltérer. Au lieu d'un seul *corral,* Bras d'Acier en avait fait construire deux, reliés entre eux par un étroit passage. Nous verrons pourquoi tout à l'heure.

Pablo craignait beaucoup que les chevaux ne devinassent la présence des chasseurs et ne prissent la fuite avant le moment décisif. Aussi avait-il recours à des précautions inouïes pour qu'ils ne pussent remarquer les travaux du corral. Grâce à ces précautions, qui prolongèrent la besogne de plusieurs heures, les chevaux continuèrent à venir à leur abreuvoir.

Pour mieux les rassurer, les mineurs quittèrent pendant deux jours les environs de l'*aguage.*

Vandeilles et Bucolick profitèrent de ce moment pour retourner à la caverne. Ils en rapportèrent un supplément de provisions. Les opérations ne devant désormais durer qu'un jour ou deux, ils ramenèrent avec eux Craddle, dont la blessure était déjà presque tout à fait guérie.

En apprenant que Cypriana était restée seule dans la caverne, Bras d'Acier parut vivement contrarié.

— Vous avez eu tort de quitter votre poste, dit-il à l'Américain.

— Est-ce que vous redoutez quelque danger pour notre or?

— Je me défie de Cypriana.

— Seule, que peut-elle faire contre nous?

— Il est toujours possible de faire le mal, repartit Bras d'Acier; mais laissons cela. Demain, l'un de nous fera une pointe jusqu'à la caverne. Maintenant, occupons-nous de notre chasse.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, les chasseurs avaient entrepris une tâche fort pénible et fort difficile. Ils ne pouvaient réussir qu'à force d'adresse, de ruse et d'activité.

Pendant toute la matinée, Pablo, Benito et Bucolick bat-

tirent les environs pour rejeter les chevaux sauvages du côté de l'abreuvoir. Craddle et Kermainguy furent placés en sentinelle à chaque *estero*, avec mission de les fermer aussitôt que la cavallada se serait engagée dans le corral.

Quant aux deux femmes, on leur fit, entre les maîtresses branches de deux *ahuehuelts*, une sorte d'estrade élevée à douze ou quinze pieds de terre, d'où elles pouvaient tout voir sans danger.

Vers une heure de l'après-midi, les cris des quatre traqueurs commencèrent à se rapprocher. Bientôt on entendit dans le bois un bruit pareil à celui de l'orage le plus violent. La cavallada arrivait à fond de train en brisant tout sur son passage. Des hennissements furieux déchiraient de temps en temps les airs. On entendait aussi de loin le bruit que faisaient les arbustes écrasés, les branches brisées et le sol martelé par le sabot furieux des *mustangs*.

Bientôt la cavallada se trouva dans l'avenue, encaissée par les mineurs, qui conduisait au corral. C'était le moment décisif. Les chevaux n'avançaient plus qu'avec une sorte de répugnance. Ils semblaient se défier de quelque piége.

A la vue des vaqueros, les sauvages animaux reprirent leur course ; mais, en arrivant à cent pas du corral, les étalons qui marchaient en tête levèrent en l'air leur naseaux fumants, dressèrent leurs oreilles inquiètes et s'arrêtèrent.

Évidemment, ils sentaient la présence de l'homme et se disposaient à faire volte-face. Aussitôt les vaqueros s'élancèrent vers eux, en faisant claquer leurs fouets et en poussant des cris furieux.

La cavallada se précipita en avant avec l'impétuosité d'un torrent débordé. Une minute après, elle entrait tout entière dans le corral.

Malheureusement, Loïc, qui n'avait pas l'habitude de ce genre de chasse, ne sut pas refermer à temps la barrière de son *estero*. Avant qu'il eût placé la dernière barre, une douzaine de chevaux bondirent par-dessus la barricade incomplète et furent bientôt hors de vue.

Bien d'autres que Loïc eussent perdu la tête au milieu de ces animaux furieux qui se ruaient autour de lui, mais le petit Breton ne manquait ni de sang-froid ni de courage. Il acheva bravement sa tâche, et la cavallada se trouva définitivement emprisonnée.

Il y avait là trente à quarante chevaux qui hennissaient,

criaient, bondissaient, mordaient la palissade, la frappaient du pied, renâclaient, se cabraient, se mordaient entre eux et se livraient à d'incroyables transports de fureur et de rage. Quelques-uns essayèrent de franchir l'enceinte du corral ; mais, quelle que fût la puissance de leur élan désespéré, ils retombèrent dans le corral sans avoir pu franchir la palissade, qui s'élevait à neuf ou dix pieds de terre.

Les chasseurs n'ayant pas de chevaux, il était fort dangereux pour eux de pénétrer dans le corral pour y *lasser* les captifs qu'ils voulaient garder. On avait calculé que dix-huit chevaux suffiraient pour le voyage : neuf serviraient de montures; cinq autres porteraient les bagages; les quatre derniers seraient là pour remplacer ceux auxquels il arriverait quelque accident. En attendant, on les emploierait aux excursions des chasseurs, ainsi qu'au transport des chevreuils, daims, etc., que tueraient les pourvoyeurs de la bande.

Le tout était de se rendre maître des farouches animaux. Comme il eût été impossible aux six cavaliers de *briser* chacun trois chevaux (en supposant même que Bucolick, Loïc et Craddle fussent capables d'en dresser chacun un), on était convenu de ne prendre d'abord que six chevaux. Quant aux autres, on les laisserait dompter à demi par la faim et par le manque de sommeil. Une fois affaiblis, on en aurait meilleur marché. Pendant ce temps, on s'occuperait du dressage des six autres.

— Comment diable pénétrer là-dedans? dit Bucolick en montrant du doigt l'enceinte du corral.

— Le chevaux vont tout à l'heure se masser dans un coin, répondit Benito, et ils s'y tiendront entassés comme des enfants en pénitence.

— Oui, mais comment leur jeter le lazo, alors?

— Il y a un moyen, repartit Bras d'Acier, qui réfléchissait depuis quelques instants; Benito, Bucolick, Vandeilles et moi, nous allons grimper avec nos lazos en dehors du corral. Nous enfoncerons dans les troncs d'arbre des morceaux de bois disposés en échelons, de manière à ce qu'en nous dressant sur le dernier nous dominions la palissade de toute la hauteur de notre buste. Dès que nous serons installés à notre poste, en ayant soin d'abord de nous cacher, Craddle et Loïc monteront sur la palissade à l'endroit où se trouveront les chevaux. Ils les effrayeront par leurs cris et les repousseront de notre côté. Nous pourrons alors les *lasser* de

notre place. Nous les ferons ensuite passer par force ou par ruse dans le petit corral. On fermera aussitôt le passage qui le sépare du grand. Nous n'aurons plus alors qu'à seller les chevaux.

— Je comprends maintenant pourquoi vous nous avez fait construire un double corral, dit Craddle.

Un quart d'heure après, sept chevaux se trouvaient mis à part dans le petit corral de l'entrée. Les chasseurs descendirent auprès d'eux. Les futurs cavaliers portaient une selle et un bozal, ou caveçon en crin. Les prisonniers furent saisis l'un après l'autre à l'aide du terrible lazo que Bras d'Acier et Benito maniaient avec une adresse prodigieuse, et dont Vandeilles se servait déjà fort habilement.

Aussitôt qu'on tenait un captif, on lui jetait sur les yeux une épaisse frazada (couverture). Il restait alors immobile et tremblait de tous ses membres. On lui mettait sur le dos la lourde selle mexicaine avec son pommeau élevé. Puis on lui nouait autour des naseaux le bozal, qui devait servir en même temps de bride et de caveçon.

Deux chevaux, cependant, se débattirent tellement qu'il fallut les abattre, ce qui se fit en un instant au moyen de deux lazos qui prenaient, le premier leurs deux jambes de devant, le second celles de derrière, et que l'on tirait brusquement en sens contraire. Les deux récalcitrants reçurent à terre le bozal, et la selle qu'on sangla dès qu'il se furent relevés. Bras d'Acier et Benito, plus experts que les autres à tous ces équipements, aidèrent leurs compagnons à se mettre en selle. Puis ils montèrent sur les chevaux qu'ils s'étaient réservés. On avait décidé que Craddle resterait auprès de Berthe et de Rosina pour veiller à leur sûreté.

Ce fut lui qui leur ouvrit la barrière du petit corral, qu'il se hâta de remettre en place dès que les cavaliers furent sortis.

Furieux de sentir leurs reins comprimés par le poids de la selle et du cavalier, irrités par le frôlement des étriers, par les morsures de l'éperon et par l'étreinte du bozal, les chevaux se précipitèrent hors de l'enceinte avec la rapidité de la foudre. Quelques-uns prirent aussitôt leur course vers la forêt en faisant des bonds prodigieux. D'autres restèrent à la même place hennissant, renâclant, ruant et se cabrant tour à tour. Tantôt, ils cherchaient à heurter contre un arbre leur cavalier, qui les en détournait avec l'aide du caveçon et

de l'éperon ; tantôt, ils donnaient d'effrayants coups de reins qui faisaient plier comme des roseaux le corps souple et vigoureux du dompteur.

Presque tous essayaient de mordre les jambes de leurs cavaliers, qui ripostaient par de formidables coups de leurs lourds étriers, et les attaquaient ensuite de leurs énormes éperons.

Celui que Pablo s'était réservé, le plus beau, mais le plus féroce de toute la bande, se roulait à terre en poussant de véritables rugissements de rage impuissante. Debout près de l'animal furieux, dont il tenait toujours le bozal, Pablo attendait que le mustang se relevât. A peine le cheval s'était-il replacé sur ses jambes nerveuses et pliait-il les jarrets pour prendre son élan, que Bras d'Acier se retrouvait de nouveau en selle.

A la fin, cependant, le mustang, meurtri par la cuarta et déchiré par l'éperon, prit le parti de suivre ses sauvages compagnons. Il fit cinq ou six bonds accompagnés chacun d'une ruade épouvantable, et se lança à fond de train vers la forêt.

XXXIII

Berthe et Rosina avaient assisté à cette chasse avec un intérêt facile à comprendre.

Habituée à ces luttes entre les cavaliers et les chevaux sauvages, qu'elle voyait se reproduire chaque année aux *herraderos* des haciendas de sa famille, Rosina éprouvait une inquiétude moins vive que madame Vandeilles. Celle-ci était pâle comme une morte et respirait à peine.

— Leurs chevaux les tueront contre quelque tronc d'arbre ou contre quelque rocher, murmura la jeune Française en joignant les mains.

— Non, repartit l'Espagnole avec un certain orgueil; vous ne connaissez pas encore les cavaliers de notre pays, Berthe. Peut-être les autres se laisseront-ils désarçonner, mais

je réponds bien que Bras d'Acier et Benito ramèneront leurs chevaux complétement *quebrantados* (brisés).

— Mais mon mari?

— Il monte fort bien pour un Français, répondit Rosina. Le moins habile est Bucolick, mais il a tant de sang-froid et il est si robuste, qu'il parviendra peut-être à ne pas tomber.

— Combien de temps vont-ils rester absents? demanda Berthe.

— Deux ou trois heures; peut-être plus. Cela dépendra de la vigueur des chevaux et du train dont chacun les aura poussés. D'ailleurs ils ne resteront pas ensemble, croyez-le bien. Ils reviendront un à un..... et dans quel état!... Tout déchirés par les branches et par les ronces, excepté pourtant Bras d'Acier. Je ne sais comment il se penche sur sa selle, mais il trouve toujours moyen de se préserver la figure. Benito passait pour le premier dompteur de chevaux de la contrée, mais Pablo est encore plus fort que lui.

— Est-ce que les autres chevaux ne vont pas tenter de s'enfuir?

— Ils l'essayeront certainement; mais comment voulez-vous qu'ils renversent des palissades comme celles-ci, qui ont le double d'épaisseur de celles des *corrals* ordinaires?

— Mon Dieu, que j'ai hâte de les voir de retour! dit madame Vandeilles après un instant de silence.

Les chasseurs arrivèrent enfin l'un après l'autre, ramenant leurs chevaux couverts de sueur et sillonnés de coups d'éperon. Benito parut le premier. Bras d'Acier seul ne venait pas.

En attendant Pablo, dont on ne pouvait s'expliquer le retard, Benito transporta sa selle sur le dos de l'un des chevaux qui restaient dans le petit corral. L'intrépide capataz se proposait de *briser* encore cette nouvelle monture avant de retourner à la caverne. Au moment où il allait se mettre en selle, on aperçut Pablo qui arrivait ventre à terre.

Le gambusino fit halte à deux pas des mineurs, en arrêtant court son cheval ruisselant de sueur.

— Je suis poursuivi par une bande d'Indiens, dit-il précipitamment. Courez bien vite à la caverne et tenez-vous y renfermés. Je suis parvenu à dépister les Indiens et à gagner quelques moments d'avance sur eux. Mais ils re-

trouveront ma trace; ils l'ont même sans doute retrouvée, et se mettront à ma poursuite. Ainsi partez sans perdre un instant.

— Quels sont ces Indiens? demanda Vandeilles.

— Des Apaches, les plus cruels de tous, dit Bras d'Acier. Prenez votre femme en croupe. Benito sera chargé de la señora Rosina. Partez. Une fois à la caverne, vous lâcherez les chevaux, qui rejoindront leur cavallada : mais gardez les selles. Adieu; partez vite.

— Et vous, don Pablo? dit Bucolick.

— Je vais tâcher de retrouver les Indiens, afin de me faire poursuivre et de les emmener dans une autre direction, avant qu'ils aient vu le corral et rencontré vos traces.

— Vous reviendrez ensuite à la caverne?

— Oui. Je pousserai trois glapissements de chacal pour vous avertir de ma présence et vous prévenir de me jeter une corde.

— Les Indiens se diviseront peut-être en deux bandes, comme ils le font souvent, dit Benito. Vous devriez emmener quelqu'un avec vous pour vous aider ou pour vous remplacer si par malheur il vous arrivait un accident.

— Vous êtes déjà si peu nombreux! répondit Pablo, qui rajustait les sangles de sa selle et lavait avec de l'eau fraîche les naseaux fumants de son cheval.

— Laissez-moi vous accompagner, Bras d'Acier, s'écria Loïc. Pour cela, du moins, il n'y a pas besoin de force, et je puis me rendre utile tout comme un autre.

— Soit, mon ami, répondit Pablo, qui comprenait la noble émulation du petit Breton. Viens avec moi et courbe-toi sur ta selle pour ne pas avoir la figure déchirée par les épines. Adieu, mes amis.

Il jeta un dernier regard sur madame Vandeilles et partit au galop avec Loïc Kermainguy, qui résistait vaillamment aux bonds de sa sauvage monture.

Tout en parlant à Bras d'Acier, les mineurs avaient fait leurs préparatifs de départ. En même temps que le gambusino disparaissait dans la prairie, ses compagnons tournaient bride vers la caverne. Benito avait pris Rosina en croupe, et Berthe était avec son mari.

Le difficile fut de lancer dans la direction voulue les chevaux, qui se défendaient avec fureur et qui ne cédèrent qu'après une longue résistance aux volontés de leurs intré-

pides cavaliers. Une fois en route, on ne fit qu'un temps de galop jusqu'à la caverne.

Arrivés au pied de la montagne, les mineurs appelèrent à grands cris Cypriana, qui avait promis de se tenir toujours à l'entrée de la grotte, afin d'être prête à jeter l'échelle à ses amis. Elle tarda quelques instants à paraître.

— Hâtez-vous donc, fille de l'enfer, lui dit Craddle de sa voix de stentor. Nous sommes poursuivis par les Indiens.

Comme il achevait ces paroles, Cypriana avança la tête au-dessus du rocher.

— Ah ! les Indiens vous poursuivent? répéta la métisse avec un accent singulier.

— Dépêche-toi donc de nous jeter l'échelle, s'écria Vandeilles.

— Reste à savoir s'il me plaît de vous la donner, répondit Cypriana en se reculant un peu.

— Que veux-tu dire, impertinente pécore ? s'écria Vandeilles.

— Je veux dire que depuis assez longtemps je supporte vos injures et vos mépris. Je veux dire que vous avez tué mon Domingo et que je vais le venger..... Chacun son tour.

— Cypriana, dit Benito, en retenant Vandeilles qui allait répondre, Domingo était un traître qui sacrifiait ses amis et vous-même à sa cupidité. La mort n'a été que la juste punition de sa trahison. C'est lui, d'ailleurs, qui est venu nous attaquer.

Ce raisonnement était fort juste, mais Cypriana se trouvait dans un de ces états d'exaspération où l'on n'écoute même pas les objections de ses amis. Depuis la mort de Domingo, elle n'avait pas un seul instant cessé de rouler dans sa tête des projets de vengeance dans lesquels l'orgueil froissé jouait un plus grand rôle que son affection pour le vaquero. En se voyant seule dans la caverne, elle avait eu un vagu pressentiment qu'elle pourrait enfin trouver un moyen de mettre à exécution ses sinistres projets.

En vain essaya-t-on de lui faire comprendre qu'elle se vouait elle-même à la mort, et que, seule dans ces solitudes, elle n'avait d'autre perspective que de mourir de faim, d'être dévorée par les bêtes féroces, ou de devenir la proie des Indiens.

Exaspérée par ses rêveries solitaires et par sa haine si long-

temps concentrée, la métisse trouvait un sauvage plaisir à savourer sa vengeance, même au prix de sa vie. Les supplications de Berthe et de Rosina échouèrent devant son obstination, de même que les raisonnements et les menaces des mineurs.

La première pensée de ceux-ci fut naturellement de chercher à gravir le rocher, mais les parois en étaient tellement à pic et tellement lisses qu'on dut y renoncer.

— Que faire? dit Craddle en accompagnant cette question d'une série de jurements.

Chacun donna son avis. Malheureusement, aucun de ces avis ne fournissait le moyen de parer à la difficulté. Chaque minute était précieuse, cependant. Les Indiens pouvaient arriver d'un moment à l'autre. Pris comme dans une impasse, les mineurs ne pouvaient manquer d'être égorgés s'ils restaient à cet endroit.

Tandis qu'ils se consultaient, on entendit le galop rapide d'un cheval qui s'approchait de la caverne. Les mineurs saisirent leurs armes et se tinrent sur la défensive. Bientôt Bras d'Acier arriva tout près de ses compagnons.

— Que faites-vous là? s'écria-t-il. Hâtez-vous donc. Les Indiens me suivent. Ils seront ici dans dix minutes.

On lui expliqua précipitamment la trahison de Cypriana. Il jeta un regard d'angoisse sur madame Vandeilles et resta un instant silencieux.

— Il y a un moyen, s'écria tout à coup Craddle.

— Parlez vite, dirent les autres mineurs en se rapprochant de l'Américain.

— Nous avons des haches. Coupons bien vite les trois sapins les plus élevés que nous trouverons; nous en assemblerons deux ensemble par un bout de manière à ce qu'ils soient croisés et réunis par l'extrémité la plus mince, tandis que l'autre sera enfoncée dans la terre..... Tenez, comme une échelle double ou comme le support d'une balance. Quant au troisième, nous le fixerons à l'extrémité des deux autres.

— Atteindrons-nous ainsi soixante-dix pieds de hauteur? dit Vandeilles.

— Oui. Hâtons-nous de commencer.

— Comment grimper jusqu'au sommet? demanda Bucolick.

— On appuyera les arbres contre le rocher, puis on y fera des entailles pour poser le pied.

— Craddle a raison, dit Bras d'Acier. Dépêchez-vous d'exécuter son projet.

— Loïc est-il revenu? demanda-t-il pendant que, malgré l'obscurité, les mineurs se mettaient à l'ouvrage avec une précipitation facile à comprendre.

— Non, répondit Berthe.

— Le malheureux enfant se sera laissé prendre. Il a été atteint tout à l'heure au bras par une flèche. Je crains qu'il n'ait pu guider son cheval.

— Vous avez donc rencontré les Indiens?

— Oui. Ils nous ont envoyé une volée de flèches. Loïc m'a suivi quelque temps, mais il m'aura perdu. Peut-être son cheval aura-t-il été blessé. Il faut que je coure à sa recherche.

— Et si les Indiens arrivent avant que les señoras soient en sûreté dans la caverne? dit Benito.

— Pauvre Loïc! murmura tristement Bras d'Acier.

Il y eut un moment de silence lugubre, que troublait seul le retentissement des coups de hache.

— Écoutez! dit tout à coup Bras d'Acier. Ne frappez plus... Silence.

On entendit dans le lointain le galop de plusieurs chevaux.

— Ce sont les Indiens, dit Pablo. S'il viennent jusqu'ici nous sommes perdus!

— Que faire? murmura Benito.

— Il faut tout risquer, dit Pablo; je vais essayer de les détourner.

Il s'élança sur le cheval qui lui parut le moins fatigué et s'éloigna au galop après avoir recommandé de garder pendant quelque temps un profond silence et de ne se servir que de la scie pour abattre les arbres.

Il y eut un moment d'anxiété terrible. Pendant deux ou trois minutes, le galop des chevaux des Indiens continua à se rapprocher. Les mineurs, immobiles, retenaient leur respiration et n'osaient faire un mouvement. Bientôt, cependant, le bruit parut s'éloigner et les mineurs se remirent au travail avec une ardeur fiévreuse.

Malgré l'obscurité, ils parvinrent à terminer assez promptement l'espèce d'échelle proposée par Craddle, qui montrait autant d'adresse que d'invention pour les travaux de ce genre.

Ainsi disposés, les trois sapins représentaient assez bien

un grand arbre soutenu par deux étais obliquement placés écartés du bas et se réunissant du haut. Seulement l'arbre du milieu ne descendait pas jusqu'à terre et ne commençait presque qu'à la jonction des deux autres.

On les dressa contre le rocher en faisant le moins de bruit possible pour ne pas éveiller l'attention de Cypriana, qui ne donnait plus signe de vie. Benito, le plus léger, le plus souple et le plus agile de tous, monta le premier en se servant des entailles faites alternativement à droite et à gauche sur les arbres. Au moment où il arrivait au sommet, il s'aperçut qu'il s'en fallait encore de trois pieds environ que l'échelle ne touchât le niveau de la grotte. Il appuya les deux mains sur le rebord, enfonça ses ongles dans la pierre et s'enleva à la force des poignets.

Jusque-là l'obscurité avait empêché Cypriana de s'apercevoir de la tentative des mineurs. Le frôlement des pieds de Benito le long du rocher excita l'attention de la métisse. Elle se pencha à l'entrée de la grotte et se trouva face à face avec le capataz, qu'elle ne reconnut pas. Par un mouvement instinctif, elle repoussa Benito, qui faillit tomber à la renverse et ne se soutint que par un effort inouï. La malheureuse, éperdue et consternée, voulut frapper de sa navajá le capataz, dont les genoux venaient de toucher le sol de la caverne et qui se relevait précipitamment. La main de Cypriana, troublée par la surprise et par la frayeur, ne porta qu'un coup mal assuré, qui déchira seulement l'épaule du métis. Il se releva furieux et s'élança sur Cypriana, qu'il tua d'un seul coup de couteau. Puis il se mit à chercher à tâtons l'échelle de corde, qu'il trouva par bonheur tout près de l'entrée. Cinq minutes après, les mineurs étaient en sûreté dans la caverne.

Tous étaient épuisés de fatigue. Ils se hâtèrent de manger un morceau et de se jeter sur leurs couches de feuilles sèches. Chacun fut chargé de faire le guet à son tour pour épier la venue des Indiens et le retour de Bras d'Acier et de Loïc.

Au moment où Vandeilles, qui s'était proposé pour le premier quart de deux heures, allait réveiller Bucolick, il entendit au pied du rocher les trois glapissements de chacal convenus avec Bras d'Acier. Il se hâta de jeter l'échelle au gambusino.

XXXIV

— Et Loïc? demanda Pablo en mettant le pied dans la grotte.

— Pas de nouvelles.

— Alors je ne me trompais pas. Le malheureux enfant a été pris par les Indiens. Du reste, nous allons probablement savoir ce qui en est, car les Apaches vont arriver. Ils m'ont perdu de vue, il y a longtemps; mais je connais assez leur talent de rastreadores pour être certain qu'ils sauront retrouver mes traces.

— Et votre cheval?

— Je viens de le lâcher. Il galope maintenant à fond de train pour rejoindre la cavallada. Ma selle est cachée dans un buisson de mimosas.

— N'y a-t-il pas quelque moyen de porter secours à ce pauvre Loïc? Ne puis-je descendre dans la vallée le chercher?...

— Vous ne trouverez pas Loïc, répondit Bras d'Acier, et vous livrerez le secret de notre retraite.

— Qu'allons-nous faire? demanda Craddle.

— Nous fuirons par l'autre entrée de la grotte.

— Mais, alors, nous...

— Chut, interrompit Bras d'Acier avec un geste impérieux... Écoutez.

Chacun prêta l'oreille. On entendit le galop de plusieurs chevaux.

— Les Indiens, murmura Pablo.

Il se coucha à l'entrée de la grotte, de manière à ce que son front seul dépassât le rebord du rocher.

Dix minutes après, les sauvages arrivèrent au pied de la montagne. L'obscurité était si profonde qu'on ne pouvait, du fond de la grotte, distinguer ni chevaux ni cavaliers, mais Pablo se rendait compte de leurs mouvements d'après les bruits divers qui montaient de la vallée.

Il entendit les Indiens descendre de cheval et lâcher leurs mustangs, qui se mirent à paitre dans les environs.

Une partie des sauvages allumèrent un grand feu à sept ou huit cents pas de la caverne. D'autres, munis de branches enflammées, se mirent à chercher les traces de leurs ennemis. Ils arrivèrent bientôt au pied du rocher. A la lueur des brandons qu'ils tenaient à la main, on les vit se courber vers le sol, puis regarder autour d'eux comme pour se demander ce qu'étaient devenus les blancs dont ils avaient trouvé la trace jusque-là. Ils passèrent plus d'une heure à examiner les flancs de la montagne, espérant y découvrir quelques traces d'escalade, mais les mineurs avaient pris leurs précautions pour cela.

A ce moment, le brasier, qu'on alimentait sans cesse avec du bois mort, commença à jeter une flamme plus vive, qui projetait sa brillante clarté jusqu'à vingt-cinq ou trente pas de son foyer.

— Loïc est prisonnier, dit Pablo en touchant de la main le bras de Vandeilles, couché près de lui.

Le Français suivit la direction du doigt de Bras d'Acier, et aperçut en effet Kermainguy couché auprès du feu des Indiens. Le pauvre garçon paraissait solidement garrotté. Grâce à la clarté de la flamme qui donnait en plein sur sa figure, on pouvait distinguer jusqu'à l'expression de sa physionomie. Il avait le visage couvert de sang, et ses yeux à demi fermés révélaient sa fatigue et son épuisement.

Bientôt un des Indiens, celui qui semblait être le chef, s'approcha du petit Breton. Il lui enleva une partie de ses liens, le força à se lever et parut le questionner avec vivacité. Tantôt il avait l'air de lui faire des promesses, tantôt il levait son machete sur le front du jeune homme avec des gestes de fureur et de menace. Loïc restait impassible.

— Ils veulent savoir de Loïc ce que nous sommes devenus, dit Pablo. Tenez, ils l'emmènent au bas du rocher, à l'endroit probablement où ils auront trouvé la dernière trace.

Les Indiens, en effet, conduisirent le petit Breton au pied de la sierra. Kermainguy refusa sans doute de leur donner aucun renseignement, car ils le ramenèrent auprès du brasier.

Deux d'entre eux coupèrent un arbre d'un pied environ de diamètre et l'enfoncèrent en terre à quelques pas du foyer. Puis on dépouilla le petit Breton de tous ses vêtement et on l'attacha à cet arbre.

— Que vont-ils faire? demanda Vandeilles.

— Ils vont soumettre le pauvre enfant à quelque torture pour le forcer de révéler notre retraite, dit Pablo, dont la voix tremblait.

— Nous ne pouvons le laisser périr ainsi, dit Vandeilles; il faut...

— Silence, reprit Pablo; écoutez-moi. Craddle, Vandeilles et Benito, vous allez déblayer l'entrée par laquelle nous avons pénétré dans la grotte l'autre jour. Dès que vous serez sur le point de terminer, prévenez-moi; nous enverrons les femmes en avant sous la conduite de deux d'entre nous. Puis, les autres et moi, nous ferons tout ce qui sera humainement possible pour sauver ce pauvre Loïc.

— Mais ce travail demandera plusieurs heures, s'écria Bucolick avec désespoir, et, d'ici là, le pauvre enfant aura souffert mille morts.

— Dieu m'est témoin, que je donnerais ma vie pour arracher ce pauvre enfant aux supplices qu'il va endurer, mais, pour un seul, je ne puis sacrifier sept personnes.

— Je descendrai seul, alors, dit Bucolick.

Il prit une corde qu'il se mit en devoir d'attacher en dedans de la grotte. Pablo la lui retira avec cette fermeté grave et mélancolique qui le caractérisait; puis il entraîna l'Irlandais vers l'endroit où Berthe et Rosina s'étaient retirées d'après le conseil du gambusino.

— Regardez, dit Bras d'Acier en lui montrant les deux femmes qui cherchaient vainement à dissimuler leurs angoisses. Voulez-vous que, dans une heure, ces pauvres créatures soient entre les mains des Indiens? Leur sort serait encore plus affreux que celui de Loïc.

— J'irai seul, murmura l'Irlandais.

— A vous seul croyez-vous pouvoir sauver Loïc?... Non! Que résultera-t-il de votre folle tentative? On se demandera d'où vous venez, et les sauvages devineront bien vite notre retraite. Quant aux conséquences, songez, je vous le répète, au sort qui attendrait ces deux pauvres femmes dont nous avons juré d'être l'appui.

Bucolick laissa tomber sa tête sur sa poitrine et se couvrit les yeux de ses deux mains.

Quant à Pablo, il s'approcha de Berthe et de Rosina.

— Nous allons être obligés de quitter encore cet asile, leur dit-il. Préparez bien vite les provisions que nous devons emporter. Chacun de nous prendra aussi dans sa ceinture la

part d'or qui lui revient, car nous pouvons être séparés d'un moment à l'autre.

Il leur expliqua ce qu'elles avaient à faire et les quitta pour retourner à l'entrée.

Kermainguy, complétement dépouillé de ses vêtements, était attaché à un poteau tout près du brasier, dont la flamme devait le faire cruellement souffrir. En ce moment, les Indiens s'amusaient à lui lancer des flèches en cherchant à les faire passer le plus près possible de son corps sans le toucher. Quelques maladroits avaient sans doute effleuré de trop près la malheureuse victime, car quelques taches de sang marbraient le visage et le corps de Loïc. De temps en temps, le chef faisait un signe pour arrêter les tireurs, et s'approchait de Kermainguy. Il lui parlait tantôt d'un air insinuant, tantôt d'un air de menace. Chaque fois, Loïc répondait par un signe de tête négatif.

Pablo n'eut pas de peine à deviner que l'Indien demandait au prisonnier de lui révéler la retraite des autres blancs, et que Loïc refusait héroïquement de racheter sa vie aux dépens de celle de ses compagnons.

Ses persécuteurs se lassèrent bientôt de cette torture inutile. Ils cherchèrent quelque autre supplice. Quelques-uns d'entre eux prirent dans le feu des charbons embrasés et les promenèrent légèrement sur diverses parties du corps de Loïc. Bras d'Acier voyait tout le corps du pauvre enfant frémir et se tordre de douleur.

Cet affreux spectacle causait une telle impression au créole, que lui-même sentait ses nerfs se crisper et tout son corps frémir chaque fois qu'un Indien approchait son brandon de Loïc.

De temps en temps, malgré son empire sur lui-même, Pablo était forcé de détourner les yeux. Alors il allait voir où en étaient les travaux de ses compagnons occupés à déblayer l'entrée du côté cpposé.

Trois quarts d'heure, qui semblèrent un siècle au créole, se passèrent ainsi.

Au moment où Pablo allait encore retourner à l'autre entrée, il entendit marcher derrière lui. Il se hâta de se retourner et reconnut Benito.

— Est-ce fini? demanda Bras d'Acier.

— Non, Dieu merci! répondit le capataz.

— Comment, Dieu merci?

— Il y a des Indiens de ce côté comme de celui-ci.

— Des Indiens ! vous en êtes bien sûr?

— Oui, malheureusement.

— Comment le savez-vous?

— Il y avait une petite crevasse au-dessus du rocher que nous avons mis dans le passage. J'ai enfoncé ma pique dans cette crevasse afin de voir ce que nous avions encore de terre à enlever. Comme j'avais ajouté un long bâton au manche de ma pique, elle a traversé complétement. Par le trou qu'elle avait fait, il m'a semblé distinguer la lueur d'un feu. J'ai agrandi le trou avec précaution et j'ai reconnu que je ne m'étais pas trompé. Plusieurs hommes étaient assis autour de ce feu. D'autres passaient et repassaient. Nous n'avons pu les compter, mais ils sont très-nombreux.

Malgré son courage et sa force d'âme, Pablo resta un instant écrasé sous le poids de ce nouveau malheur.

— Ainsi, nous sommes cernés! murmura-t-il enfin... Allons, visitez vos armes, prenez votre or et quelques provisions, et puis que Dieu nous protége!

Dix minutes après, les mineurs étaient prêts à partir. Pablo et Bucolick avaient pris sur eux une partie de l'or destiné à Vandeilles. Ce dernier n'en portait que soixante livres. Berthe en avait une vingtaine. Chacun des autres mineurs portait sa propre part.

La partie la plus difficile de toute l'entreprise était de descendre le long des rochers sans éveiller l'attention des Indiens.

Ceux-ci, par bonheur, avaient momentanément renoncé à torturer le pauvre Loïc. Vaincus par la fatigue et le sommeil, ils avaient probablement remis au lendemain le spectacle, si doux pour les Indiens, des souffrances de leur ennemi. Ils avaient cessé d'alimenter le brasier, qui brûlait toujours, mais qui ne jetait plus de lueur et dont la cendre étouffait en partie la flamme. Les sauvages se rallièrent autour du feu et s'endormirent presque aussitôt. Quelques sentinelles seules veillaient de chaque côté du camp. On n'avait heureusement mis personne au pied de la sierra, dont la hauteur et l'escarpement avaient rassuré les Indiens. Quant à Loïc, ses bourreaux l'avaient laissé attaché à son poteau après lui avoir fait avaler de force quelques aliments. Le malheureux enfant restait là, tout nu, couvert de sang et tremblant de fièvre, de douleur et de froid.

Enfin, trois glapissements de chacal retentirent de l'autre côté du bivouac.

— Dieu soit loué! *Elles* sont sauvées! murmura Pablo. A Loïc maintenant!

— Ecoutez, dit Craddle en posant la main sur le bras du gambusino.

On entendait un léger frôlement le long du rocher.

— On remonte l'échelle et les cordes.

— Les Indiens de l'autre vallée ont pénétré dans la caverne, reprit Pablo. Ils auront vu les Apaches et craignent sans doute d'être attaqués. Il me vient une idée : éloignez-vous et gagnez en rampant sur la gauche; puis courez à Loïc aussitôt que je tirerai un coup de pistolet.

Au même instant, les sentinelles indiennes poussèrent un cri d'alarme et se précipitèrent vers le petit bouquet de bois. Les sauvages venaient d'entendre le galop précipité des mustangs qu'emmenaient les compagnons de Bras d'Acier.

En moins d'une minute, tout le camp fut sur pied.

Cet instant avait suffi à Pablo pour attacher aux franges des zarapes quelques poignées d'herbes sèches.

Il y mit le feu en tirant deux coups de revolver. Puis, se jetant à plat ventre au milieu des hautes herbes, il rejoignit Craddle au moment où ce dernier se levait pour s'élancer vers Loïc.

Tandis qu'une partie des Indiens courait après les mustangs; les autres, dont l'attention venait d'être attirée du côté de la montagne par les deux coups de revolver, se précipitaient vers les ouvertures que la flamme leur avait un instant permis d'apercevoir le long du rocher. Habitués aux ruses des autres peuplades indiennes, les Apaches se figurèrent presque tous que la fuite des chevaux était une ruse pour détourner leur attention du rocher. L'échelle de cordes dont ils distinguaient le mouvement leur prouvait en effet assez clairement que des ennemis étaient cachés dans cette partie de la montagne.

Pablo et Craddle profitèrent de cet instant de tumulte, de confusion et d'indécision pour s'élancer vers Loïc, auquel les sauvages ne pensaient plus en ce moment. En un clin d'œil ils eurent tranché les liens du pauvre garçon. Pablo le prit dans ses bras et se mit à courir, précédé par Craddle.

XXXV

Le gambusino lança le signal convenu avec Benito, qui répondit aussitôt et accourut vers ses amis avec deux chevaux sans compter le sien. Ces animaux, que la présence des blancs effrayait à un point extraordinaire, n'avaient, malheureusement, pas de brides ; mais Pablo avait tout prévu. Chaque mineur portait en ceinture un bridon qu'il passa précipitamment dans la bouche du mustang. Avant que cette opération, que la résistance des chevaux rendait fort difficile, fût complétement terminée, une douzaine d'Indiens s'élancèrent sur les mineurs.

— Benito ! cria Bras d'Acier, prenez Loïc devant vous et partez.

Tandis que le capataz se hâtait d'obéir, Craddle et Bras d'Acier déchargeaient leurs revolvers sur les sauvages. Cinq Indiens roulèrent à terre. Un d'eux, blessé à mort cependant, saisit Pablo par la jambe et faillit le renverser. Bras d'Acier lui fendit le crâne d'un coup de crosse de revolver et s'élança sur l'un des mustangs.

— En avant! cria Pablo dès qu'il vit que ses compagnons étaient prêts.

Craddle déchargea son revolver et ses pistolets sur les Indiens qui accouraient pour les retenir, et les trois chevaux partirent au galop. Un Indien était parvenu à grimper sur la croupe du cheval de Pablo, mais ce dernier lui saisit le bras, l'arracha des arçons et le jeta à terre la tête la première. Quelques sauvages s'élancèrent après les fugitifs, mais, quelle que fût leur vitesse, ils n'étaient pas de force à suivre le galop des chevaux.

Occupé à protéger ses compagnons, Pablo n'avait pu brider son propre cheval, qu'il ne maîtrisait que par la puissante action de ses jambes. Il lui mit la bride tout en galopant, et passa devant ses deux amis. Les chevaux de ceux-ci se défendaient de temps en temps contre leurs cavaliers, dont ils ne reconnaissaient ni l'odeur, ni les mouvements, ni la voix.

Il rejoignit bientôt Benito, dont le mustang était retardé

par son double fardeau, puis les trois coursiers galopèrent de conserve.

— Comment va Loïc? demanda Pablo.

-- Je crois qu'il a perdu connaissance, répondit Benito. Le malheureux enfant est dans un état affreux. Il n'en réchappera pas. Peut-être même est-il déjà mort.

— Donnez-le-moi, reprit Bras d'Acier; votre cheval doit être fatigué. Chacun de nous prendra Loïc à tour de rôle.

— Eh bien! demanda Craddle au gambusino, qui avait mis Loïc devant lui et qui posait sa main sur le cœur du petit paysan.

— Il vit, répondit Pablo, mais d'une voix si triste que chacun se sentit froid au cœur.

Au premier ruisseau qu'on rencontra, Pablo descendit de cheval et jeta un peu d'eau à la figure de Kermainguy, qui reprit enfin connaissance.

— Comment vas-tu, mon pauvre Loïc? lui demanda le gambusino.

— Moi, je suis perdu, répondit-il avec une douceur résignée; mais les autres? Madame Vandeilles et la señora Rosina?

— Elles sont devant nous, mon ami.

— Rejoignons-les! s'écria Loïc. Je ne veux pas mourir ici.

Pablo comprit ce qui se passait dans le cœur du Breton, qui voulait revoir Rosina avant de mourir.

— A cheval! s'écria-t-il.

Au moment où les mineurs se remettaient en route, ils entendirent le galop de cinq ou six chevaux qui venaient du côté de la caverne.

— Quelques mustangs nous auront échappé dans l'obscurité, dit Benito, et ces damnés Indiens s'en seront emparés.

— Galopons toujours, répondit Bras d'Acier; nous sommes, Dieu merci, de force à leur résister.

Vers cinq heures du matin, au moment où le soleil paraissait à l'horizon, les mineurs se trouvèrent non loin du corral.

— Arrêtons-nous un instant, dit Bras d'Acier, dont le cheval commençait à s'épuiser sous son double fardeau, car Pablo n'avait pu se décider à confier à d'autres le pauvre Loïc.

Celui-ci, le bras passé autour du cou du gambusino, et le

corps enveloppé dans la *manga* de ce dernier, appuyait sur la poitrine du créole sa tête endolorie et son visage couvert de brûlures et de sillons sanglants.

— Qu'allons-nous faire? demanda Craddle.

— Attendons d'abord les Indiens qui nous poursuivent, afin qu'ils ne puissent rejoindre nos amis. Puis nous irons au corral.

— Cela nous prendra bien du temps!

— Oui, mais nous aurons des chevaux frais, et surtout nous lâcherons ceux que nous ne pourrons emmener, et qui, sans cela, tomberaient entre les mains des Indiens.

— Vous avez toujours raison, Pablo, dit Craddle. Attendons.

Dix minutes après, sept Indiens, lancés à fond de train et courbés sur leurs selles de bois, apparurent dans le lointain. Chacun d'eux était armé d'un sabre ou d'un *macana,* d'un arc et de cinq ou six flèches. N'apercevant pas les blancs cachés dans le bois, les sauvages continuèrent à presser de nouveau l'allure de leurs mustangs. Au moment où ils arrivèrent à quarante pas des mineurs, Pablo commanda le feu. Quatre coups de carabine retentirent. Un des Indiens tomba à terre. Deux autres se cramponnèrent à la crinière de leurs chevaux, que leurs mains défaillantes ne pouvaient plus guider. Le premier tomba au bout de quelques minutes. L'autre allait disparaître, lorsqu'une balle, lancée par Bras d'Acier, atteignit le cheval et le fit tomber sur les genoux. Le pauvre animal se releva, fit quel bonds désordonnés qui désarçonnèrent son cavalier, et roula bientôt sur le gazon avec le cadavre de son maître.

Pendant ce temps, les quatre autres Indiens se lançaient sur les mineurs en poussant des hurlements furieux. Craddle, toujours calme, en laissa approcher un à dix pas et lui envoya deux balles de revolver qui lui traversèrent la poitrine. Un cinquième, plus adroit, fit cabrer son cheval au moment où l'Américain l'ajustait : la balle se perdit dans l'encolure du mustang. Avant que Craddle pût tirer un second coup, l'Indien lui décocha une flèche qui lui déchira la joue droite à quelques millimètres de l'œil en glissant sur l'os de la pommette. La commotion fut si forte et si douloureuse que l'Américain se renversa en arrière et fut sur le point de perdre connaissance. Heureusement pour lui, l'Indien gouvernait avec peine son cheval, rendu furieux par la blessure

que lui avait faite la balle de Craddle. Au moment où le sauvage levait son sabre pour frapper son ennemi, Craddle lui tira, à bout portant, un troisième coup de revolver. Au même instant, Pablo assénait un coup de machete au sauvage. Atteint à la fois de deux blessures mortelles, l'Indien tomba sur le cou du cheval, dont les ruades l'eurent bientôt renversé.

Quant aux deux autres Apaches, l'un avait été *lassé*, et jeté à bas de son cheval par Benito. Le capataz avait ensuite poignardé son ennemi, déjà à moitié étranglé.

Enfin le septième Indien avait péri sous le machete de Pablo.

— Vite au corral, dit ce dernier. Prenons leurs chevaux, qui sont moins fatigués que les nôtres et dont les selles pourront nous servir, quoiqu'elles soient bien incommodes.

— Et nos chevaux? dit Craddle.

— Il faut leur couper le jarret, répondit Pablo. Sans cela, ils retourneraient à la caverne et pourraient servir aux Indiens. Gardons le meilleur de la bande pour celui qui portera Loïc.

Cette cruelle, mais nécessaire opération terminée, les mineurs se hâtèrent de gagner le corral. Les trois autres mineurs se mirent en devoir de *lasser* trois chevaux. Ils auraient bien voulu pouvoir en emmener davantage, mais ils savaient qu'il leur serait impossible de guider à la fois deux de ces sauvages animaux. A peine même chacun d'eux pouvait-il diriger sa nouvelle et indocile monture.

Grâce à l'habileté extraordinaire de Pablo et de Benito, on eut bien vite *lassé* les trois mustangs, qui furent sellés et bridés comme nous l'avons raconté plus haut.

Au bout d'une demi-heure de lutte, les captifs se résignèrent à suivre la direction que voulaient leur donner leurs énergiques cavaliers. Dans l'état de surexcitation où se trouvaient les mineurs, chacun de ces hommes, naturellement fort et énergique, sentait sa vigueur et son courage doublés par les dangers de la situation.

Pendant que Pablo et Benito s'occupaient à faire boire les chevaux sauvages, que la soif dévorait, Craddle avait lavé et pansé de ses mains les affreuses blessures de Loïc Kermainguy. Ce dernier avait supporté ces soins douloureux avec un admirable courage.

— Avez-vous encore besoin de quelques instants de re-

pos? demanda Bras d'Acier en revenant auprès du petit Breton, dont il serra les mains avec une profonde émotion.

— Non, don Pablo ; partons, je vous en conjure.

— Vous souffrez cruellement, mon pauvre garçon?

— Un peu, mais n'importe, partons.

Les mineurs se hâtèrent d'étancher leur soif et de tremper leurs visages dans les ondes de l'aguage. Cinq minutes après, ils galopaient de nouveau dans la direction qu'avaient suivie leurs amis quelques heures plus tôt.

Vers huit heures du matin, les mineurs aperçurent devant eux la rivière que Bras d'Acier avait engagé Vandeilles à côtoyer.

— Avant une heure, nous aurons rejoint nos amis, dit Pablo. Je vois aux empreintes que leurs chevaux sont épuisés de fatigue. Un d'eux s'est même abattu, là, sur cette butte. Il n'ira pas loin désormais.

Une demi-heure après, en effet, les mineurs rencontrèrent Vandeilles, Bucolick, Berthe et Rosina, qui les attendaient au bord de la rivière que leur avait indiquée Bras d'Acier.

Cette rivière, connue sous le nom de Horses's-river, à cause du grand nombre de chevaux sauvages qu'on rencontre sur ses bords, avait plus d'un quart de lieue de largeur en cet endroit. Au milieu, se trouvait un roc escarpé, couvert de bois et de plantes touffues.

Les mineurs se serrèrent la main avec l'effusion de gens qui viennent d'échapper par miracle aux plus terribles dangers. Leur joie eût été complète sans l'affreux état dans lequel se trouvait le pauvre Loïc. Ce dernier, qui avait toujours refusé de s'arrêter, avait fini par perdre connaissance. Il respirait à peine lorsqu'on le descendit au bord de la rivière.

Tandis que Berthe et Rosina, les larmes aux yeux, s'empressaient autour de leur petit compagnon, Pablo interrogeait Bucolick.

— Que sont devenus les mustangs que vous chassiez devant vous? demanda Bras d'Acier.

— Ils m'ont presque tous échappé.

— C'est malheureux, car ils seront retournés au camp des Indiens.

— Je le sais bien, don Pablo, mais je n'ai pu mieux faire. Tant que le terrain les a forcés de rester en bande je les ai gardés devant nous ; mais, en arrivant à une grande clai-

rière que vous avez dû traverser, il y a deux heures environ, les maudits animaux se sont dispersés malgré tous nos efforts.

— Qu'allons-nous faire maintenant? demanda Benito, qui avait fini par se soumettre complétement aux ordres du gambusino, qu'il continuait cependant à haïr comme auparavant.

— Je vais étudier le terrain, dit Pablo. Je crois qu'à deux milles d'ici se trouvent des marécages qu'il est impossible de traverser.

— Alors il faudrait passer la rivière maintenant, reprit Benito.

— Donnez-moi le cheval le moins fatigué. Je vais pousser une reconnaissance vers l'endroit où je crois que commencent les marécages. En attendant mon retour, commencez les préparatifs d'un radeau, si vous en avez la force.

Quoique harassés de fatigue et se soutenant à peine, les mineurs se mirent aussitôt à couper du bois pour faire un radeau.

Pendant ce temps, Berthe et Rosina cherchaient à calmer les cruelles douleurs qu'endurait le pauvre Loïc. Le malheureux enfant souffrait horriblement. De douloureux élancements crispaient à chaque instant ses membres brisés et faisaient tressaillir tout son corps. Il avait pris la main de Rosina et la tenait appuyée sur son cœur. L'Espagnole sanglotait et couvrait de baisers la main du petit Breton, qu'elle avait prise dans les siennes.

— Vous penserez quelquefois à moi, n'est-ce pas? disait Loïc en la regardant avec ses grands yeux bleus, dont les paupières brûlées et sanglantes pouvaient à peine se soulever.

— Mon pauvre Loïc! mon pauvre Loïc! répétait Rosina en sanglotant. C'est pour nous sauver que vous vous êtes laissé torturer ainsi.

— Tout autre aurait fait comme moi, répondit Loïc. Mais, au milieu de toutes mes tortures, j'étais bien heureux de penser que je souffrais pour vous. Vous prierez pour moi quelquefois, n'est-ce pas, señora?... Tenez, laissez-moi vous donner ce chapelet. Il n'est pas beau, mais ce sera un dernier souvenir de votre pauvre compagnon de route.

— Il ne me quittera jamais, dit Rosina en baisant le chapelet que lui tendait le petit Breton.

— Que j'ai soif! murmura Loïc que la fièvre dévorait.

Rosina fit un mouvement pour aller lui chercher de l'eau. Il la retint doucement.

— Ne me quittez pas, dit-il. Si j'allais mourir pendant que vous ne serez pas là!

Berthe revint avec Bucolick, qui apportait de l'eau dans son chapeau, au fond duquel il avait mis quelques grandes feuilles d'arbre. Loïc le remercia affectueusement et but à longs traits.

— Comme vous souffrez! mon ami, lui dit Berthe avec émotion. Oh! pourquoi êtes-vousvenu dans cet affreux pays?

— Je ne me plains pas de mon sort. Si j'étais resté en Bretagne, je ne vous aurais pas connue, murmura-t-il tout bas à l'oreille de Rosina. J'aime mieux mourir ainsi, la tête sur votre épaule, que de vivre n'importe où.

— Tu m'aimais donc bien, mon pauvre Loïc? dit Rosina, émue jusqu'au fond du cœur.

— Oh! oui! Je le sens bien maintenant. Aussi je regarde ma mort comme une juste punition de ce que j'ai oublié près de vous le vœu que j'avais fait de me consacrer à Dieu. Les tourments que j'ai supportés m'obtiendront peut-être mon pardon.

— Que Dieu te conserve la vie, mon pauvre Loïc, interrompit Rosina avec élan, et je fais vœu de couper mes cheveux pour les suspendre à l'autel de la Sainte-Vierge!

— Vous feriez ce sacrifice pour moi! dit Loïc avec une joie profonde.

— Certes oui, et de grand cœur. Tu ne sais donc pas combien je t'aime, mon pauvre Loïc?

Il sourit doucement.

— Oui, dit-il tout bas, mais ce n'est pas comme cela que vous aimez don Pablo?

Rosina baissa les yeux et rougit.

— Vous voyez bien qu'il vaut mieux que je meure, reprit Loïc avec douceur. Depuis que j'ai commencé à vous aimer je ne suis plus le même. Je serais devenu jaloux, méchant... Mon Dieu, mon Dieu, que j'aurais voulu trouver un prêtre ici pour me confesser. Si l'abbé Lemarec était là, comme il aurait de la peine à me reconnaître. Je n'oserais plus le regarder en face... et le marquis, il me dirait...

Le délire commençait à s'emparer du pauvre garçon. Bientôt il battit complétement la campagne. Il prenait Bucolick,

tantôt pour le marquis de Trégastel, tantôt pour Bras d'Acier, auquel il demandait pardon de sa jalousie. Lorsque Pablo revint auprès de lui, cependant, il eut une lueur de raison et reconnut le gambusino, qu'il embrassa avec effusion en le remerciant de toutes les bontés qu'il avait eues pour lui. Pablo pleurait à chaudes larmes, ainsi que les autres mineurs, groupés autour du pauvre enfant, que tous avaient pris en affection.

Connaissant la confiance aveugle que Loïc avait dans ses paroles, Bras d'Acier essaya de lui faire comprendre qu'il se chargeait des 70,000 fr. du marquis de Trégastel et de l'avenir du grand-père de Loïc. Kermainguy sembla comprendre, car un sourire de joie glissa sur sa pauvre figure déchirée, mais il ne répondit pas et continua de déraisonner. Il parlait de son pays, de son grand-père, de son biniou, de ses poésies; puis il joignait à tout cela le nom de ses compagnons de voyage, et surtout celui de Rosina, qui revenait à chaque instant. Il reconnut aussi Bucolick, pour lequel il avait une affection toute particulière, et lui tendit la main en même temps qu'à madame Vandeilles.

Enfin, au bout d'un quart d'heure d'une affreuse agonie, le malheureux enfant rendit le dernier soupir dans les bras de Rosina. Pablo s'en aperçut le premier. Il posa la main sur le cœur de Loïc et dit d'une voix profondément émue :

— Loïc est mort, mes amis. Prions pour lui.

Les mineurs se laissèrent tomber à genoux. Jamais aucun d'eux n'avait été aussi vivement impressionné que par la mort de ce courageux enfant, si bon, si affectueux et si aimé d'eux tous. Craddle lui-même, qui se faisait presque gloire de son égoïste insensibilité, détournait la tête pour essuyer ses larmes.

L'enfant de Rosina, que Loïc portait presque continuellement et pour lequel il était d'une bonté charmante, sanglotait en voyant les autres pleurer, et voulait absolument réveiller son ami, que le pauvre petit croyait endormi. Sa mère fut obligée d'employer la force pour le retirer de dessus le corps de Kermainguy.

XXXVI

— Il faut lui creuser une fosse, dit Bucolick.

— Cela nous est impossible en ce moment, répondit Pablo. Notre temps est précieux. Achevons le radeau. Nous emporterons le corps de Loïc, et nous l'enterrerons dans l'îlot.

— Nous y allons donc décidément? demanda Vandeilles.

— Oui, répliqua Bras d'Acier.

— Et les chevaux? demanda Benito.

— Il faut les chasser dans les marécages, répondit Vandeilles.

— Non, dit Pablo. D'abord ils nous sont indispensables pour notre fuite. Ensuite les Indiens les trouveraient immédiatement, et devineraient facilement ce que nous sommes devenus.

— Ils nous suivront à la nage, et nous les attacherons à la remorque du radeau.

— Le courant les entraînera.

— Essayons toujours, dit Benito, car, si nous nous retrouvons encore sans montures, notre situation ne sera guère améliorée.

— Attendez, dit Pablo, je vais aller porter une corde à l'îlot. Je lui ferai faire un tour sur quelque arbre solide, et j'en rapporterai ici l'extrémité. Nous ferons ensuite marcher le radeau en le halant du rivage avec la corde.

Il exécuta la manœuvre qu'il venait d'annoncer, et revint ensuite auprès de ses compagnons. Ceux-ci s'embarquèrent sur le radeau, après lequel ils attachèrent les chevaux.

Quant à Pablo, il se réserva le rôle le plus dangereux, celui de rester le dernier sur l'îlot, afin de défendre le câble contre les Indiens si ceux-ci essayaient de le couper avant que le radeau fût parvenu à sa destination.

Les mineurs venaient à peine de quitter la rive, lorsque Bras d'Acier entendit les feuilles et les branchages du bois craquer sous des pas précipités.

— Hâtez-vous, voici les Indiens! cria-il à ses amis, tout

en armant son fusil et en préparant son revolver, qu'il prit entre les dents.

Les mineurs se cramponnèrent au câble de toutes leurs forces pour résister au tourbillon qui commençait à attirer leur esquif. Malgré leurs efforts désespérés, la puissance du courant était si grande, que presque toutes les amarres du radeau se rompirent. Une minute de plus et tout sombrait. Les mineurs parvinrent cependant à gagner le bord; mais le radeau était si démembré, qu'il se divisa en cinq ou six morceaux en touchant le rivage.

Pendant ce temps, Bras d'Acier tenait tête aux Apaches qui venaient de déboucher près de lui. Il tira successivement deux coups de carabine et quatre coups de revolver. Chaque balle tua un homme. Les Indiens s'arrêtèrent un moment. Ils étaient une vingtaine, cependant; mais leurs flèches ne pouvaient lutter contre les armes terribles du créole.

Aussitôt que ce dernier vit que ses amis avaient gagné le rivage, il coupa le câble, et se jeta à la nage pour les rejoindre. Tout à coup, soit que la force lui eût manqué, soit qu'il eût heurté quelque tronc d'arbre ou quelque rocher, soit que la fatigue lui eût donné une crampe, soit enfin qu'il eût été blessé, il se débattit un instant comme un homme qui se noie, et disparut dans les roseaux qui s'avançaient jusqu'à dix à douze pieds de l'ilot.

Les mineurs poussèrent un cri de détresse, auquel les Indiens répondirent par des hurlements de joie.

— Sauvez Pablo! s'écrièrent en même temps Berthe, Rosina et Bucolick.

— Il est mort, répondit Benito, nous ne pouvons plus rien pour lui.

— Peut-être va-t-il reparaître, s'écria Berthe. Attendez, encore un instant.

— Non, dit Benito; voici déjà trois ou quatre minutes qu'il a disparu. Son sort est maintenant certain, et ce serait folie que de vouloir lui porter secours. Voici les Indiens qui se jettent à la nage pour nous rejoindre. Songeons à nous, et partons.

Il s'élança sur un cheval, prit sa femme et son enfant dans ses bras, malgré la résistance de Rosina, et s'éloigna au galop.

— Venez, Berthe, dit Vandeilles, en cherchant à entraî-

ner la jeune femme, qui, pâle, immobile et muette, semblait frappée de stupeur et d'engourdissement. Venez-vous? reprit-il avec colère.

Elle passa la main sur son front, et regarda Vandeilles comme si elle n'avait rien entendu.

Voyant qu'elle restait toujours immobile, le Français suivit l'exemple de Benito, qui galopait déjà le long de la rivière. Il monta à cheval, prit Berthe dans ses bras, et partit ventre à terre.

Craddle et Bucolick restèrent seuls.

— Partez, dit Bucolick en montrant à l'Américain le cheval qu'on leur avait laissé.

— Et vous?

— Moi, je reste. Peut-être Bras d'Acier vit-il encore. Je vois des Indiens plonger à l'endroit où il a disparu. Dites à madame Vandeilles que je ne m'éloignerai d'ici que lorsque je serai certain du sort de Pablo. Dites-lui aussi que, s'il vit encore, je le sauverai, ou que je mourrai avec lui.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main silencieuse, et Craddle s'éloigna de toute la vitesse de son cheval, qui, moins chargé que les autres mustangs, eut bientôt rejoint ses camarades.

Quant à Bucolick, qui s'était caché dans une touffe de plantes aquatiques, en se couvrant la tête de leurs larges feuilles, il épiait tous les mouvements des Indiens qu'il voyait courir sur le rivage.

D'autres Apaches continuaient à plonger pour retrouver le gambusino.

Au bout de deux ou trois minutes, un des Indiens poussa un cri de joie et leva au-dessus de l'eau la tête de Bras d'Acier. Les autres sauvages vinrent à son secours, et dégagèrent les pieds du créole, qui s'étaient pris dans les roseaux. Bucolick comprit alors pourquoi Bras d'Acier avait enfoncé si promptement. Pablo paraissait complétement inanimé, et sa tête pendait inerte sur l'épaule des Indiens qui le portaient.

A l'exception des sauvages qui traversaient en ce moment la rivière à la nage, tous les Indiens firent volte-face et rentrèrent dans lè bois.

Bucolick resta près d'une demi-heure sans rien voir et sans rien entendre. Au bout de ce temps, il aperçut une pirogue montée par douze indiens, qui traversait la rivière à

deux ou trois portées de fusil de lui. Au milieu des rameurs, Bucolick reconnut Bras d'Acier couché à l'arrière du bateau. La barque aborda bientôt. Bucolick attendait ce moment avec anxiété pour savoir dans quel état se trouvait Pablo. Autant qu'il pouvait en juger à cette distance, le gambusino descendit à terre d'un pas assez ferme, quoiqu'il fût solidement garrotté.

Les Indiens sautèrent sur le rivage, à l'exception de deux d'entre eux, qui restèrent sur la barque et retournèrent vers l'autre bord. Quatre sauvages restèrent sur la rive avec Pablo, tandis que les six autres suivaient la trace des mineurs le long de la rivière.

Toute l'attention des quatre gardiens étant concentrée sur leur prisonnier et sur leurs camarades qui s'éloignaient, Bucolick put se glisser au milieu des arbres et se rapprocher peu à peu du gambusino. Comme il était assez maladroit à ce genre d'exercice, il n'avançait que très-lentement, et, de plus, il était obligé de faire des haltes fréquentes. Son intention était d'attaquer les Indiens qui gardaient Bras d'Acier; mais il attendait pour cela que les autres se fussent éloignés.

Une centaine de pas le séparaient encore du gambusino, lorsqu'il vit reparaître la pirogue. Cette fois, elle contenait quatorze Indiens. Ceux-ci étaient obligés de conserver l'immobilité la plus complète pour ne pas faire sombrer leur esquif, qui n'était destiné à porter que sept ou huit personnes tout au plus.

Bucolick se blottit de nouveau dans les roseaux, et attendit que les Indiens eussent débarqué. Deux fois encore, la barque fit le même voyage. Au dernier trajet, elle revint moins chargée. L'Irlandais compta en tout trente-quatre sauvages, en y comprenant les gardiens de Bras d'Acier.

Aussitôt réunis, les Indiens partirent en courant dans la direction qu'avaient déjà suivie quelques-uns de leurs camarades. Bientôt il ne resta plus que Bras d'Acier et deux Indiens. Ceux-ci portèrent leur prisonnier dans la pirogue, prirent les pagaies et suivirent la rivière en longeant le rivage.

Pendant ce temps, le gros de la bande continuait à chercher à terre la trace des blancs; mais la barque les eut bientôt perdus de vue. Malgré sa fatigue, Bucolick réunit toutes ses forces pour suivre la pirogue. Il ne put la rejoindre qu'à la nuit.

Il eût été dangereux de voyager dans l'obscurité sur cette rivière, qui charrie continuellement des troncs d'arbre, et présente à chaque instant des obstacles contre lesquels viendraient se briser les bateaux. Aussi les Indiens s'étaient-ils arrêtés et avaient-ils attaché leur pirogue à un arbre du rivage.

Un d'eux descendit à terre pour chercher du bois mort, afin d'allumer du feu et de faire cuire leur repas.

Épuisé par la rapidité de sa course, Bucolick fut obligé de s'arrêter à une quarantaine de pas de l'embarcation pour reprendre haleine. Lorsqu'il se fut enfin reposé, il s'approcha, en rampant, de la pirogue : ses chaussures en corde, assez semblables à celles des montagnards de certaines parties de l'Espagne, lui étaient d'un grand secours, parce qu'elles faisaient beaucoup moins de bruit que des chaussures ordinaires. Son costume aussi, composé d'une *gamusa* (sorte de blouse ou de chemise), en peau de daim, le servait merveilleusement et se confondait avec la terre.

Malgré toutes les précautions de Bucolick, l'ouïe subtile de l'Indien distingua le bruit des branches froissées par les mains de l'Irlandais. Il poussa un cri d'alarme et se précipita vers l'endroit où se trouvait Bucolick. Ce dernier comprit que la ruse était désormais inutile et se jeta à l'eau, son revolver entre les dents, en nageant de toutes ses forces, afin de gagner la pirogue. L'Indien, qui s'était douté de son intention, y arriva avant lui. Au moment où Bucolick posait la main gauche sur l'embarcation, il reçut en même temps un coup de sabre qui lui coupa presque le poignet gauche, et un coup de *macana* qui lui aurait fendu la tête, si la main de son ennemi n'avait été en partie détournée par Bras d'Acier. Hors d'état de remuer les pieds, et les mains garrottées de manière à faire jaillir le sang, Pablo s'était laissé couler entre les jambes de l'Indien, qu'il avait fait trébucher au moment où l'Apache levait le bras pour frapper Bucolick.

Malgré son poignet brisé, celui-ci eut le courage de ne pas lâcher la barque. Il tira un coup de revolver sur le jeune Indien, et le tua. Une seconde balle de revolver, tirée presque au hasard, cependant, fit justice du vieil Apache qui fut ensuite jeté par-dessus le bord.

Mais déjà les sauvages, attirés par les cris de leurs compagnons et par la détonation des revolvers, accouraient en toute hâte vers la pirogue.

Bucolick se hâta de trancher les liens de Pablo.

— Coupez l'amarre et prenez les pagaies, lui dit-il précipitamment; les forces m'abandonnent...

— Je ne puis faire un mouvement, lui répondit Pablo. Les Indiens m'avaient tellement serré, que mes bras et mes mains sont maintenant comme ceux d'un cadavre.

L'Irlandais, qui venait de se laisser couler au fond de la pirogue, se releva à demi sur les genoux et se mit à couper l'amarre. Déjà les Indiens n'étaient plus qu'à une portée de pistolet tout au plus des deux mineurs. Enfin l'amarre se rompit. Pablo ne pouvant encore bouger, Bucolick fit un effort désespéré pour éloigner la pirogue du rivage. Au même instant, les Indiens arrivaient sur le bord. Quelques-uns se jetèrent à la nage; d'autres tendirent leurs arcs et lancèrent une grêle de flèches sur la pirogue, dont le remous leur indiquait la position.

— Voici deux Indiens qui nous arrivent à droite, dit Bucolick. Prenez garde, Pablo... Tenez, un d'eux lève la *main* pour saisir le bord de la pirogue.

Pablo fit un effort désespéré et se jeta sur le sauvage, dont il écrasa les doigts d'un coup de ses deux poings fermés. Mais déjà cinq ou six autres sauvages surgissaient de chaque côté de la pirogue.

Galvanisé par l'imminence du danger, Pablo saisit les pagaies et parvint à s'éloigner du bord. Au bout de deux ou trois minutes, il avait repris la liberté de ses mouvements, et, sous ses bras robustes, la pirogue vola rapidement sur le fleuve.

— Où sont nos amis? demanda-t-il à Bucolick.

— Je crois qu'ils ont suivi le rivage, répondit l'Irlandais.

Malgré tous les dangers que présentait la navigation du fleuve pendant la nuit, Bras d'Acier se vit forcé de continuer son trajet. La tâche qu'il entreprenait était d'autant plus difficile, que la pirogue, faite pour quatre rameurs au moins, était fort difficile à mener pour un seul individu, quelles que fussent sa vigueur et son adresse. Or, la blessure que Bucolick avait reçue au poignet le mettait hors d'état de rendre aucun service à son compagnon.

Plusieurs fois, l'embarcation rencontra des troncs d'arbre et des rochers. Il fallut toute la présence d'esprit et toute l'adresse de Pablo pour échapper à ces dangers sans cesse renouvelés.

XXXVII

Pendant ce temps, Craddle galopait sur la trace des autres mineurs. Les chevaux de Vandeilles et de Benito ayant à porter un double fardeau, son mustang les eut bientôt rejoints.

En voyant arriver l'Irlandais, Berthe et Rosina se précipitèrent vers lui pour demander ce qu'était devenu Bras d'Acier.

Les deux pauvres femmes faisaient pitié. Rosina pleurait et maudissait Benito, qui l'avait entraînée de force. Berthe ne disait rien, mais on lisait la douleur et l'angoisse sur sa figure décomposée. Quant à Vandeilles et Benito, leurs sourcils froncés et la rudesse de leur parole trahissaient assez la jalouse colère qui les dévorait.

Craddle raconta son entretien avec Bucolick et la détermination qu'avait prise ce dernier de rester pour sauver Pablo ou pour mourir avec lui.

— Noble cœur! murmura Berthe.

— Allons, ne nous arrêtons pas, dit Vandeilles; chaque minute est précieuse.

— Ainsi, vous allez laisser périr celui à qui vous devez tout? fit Berthe avec indignation.

— Nous ne pouvons faire autrement, répondit Benito. Qu'il soit mort ou prisonnier, notre présence ne lui servirait à rien. Ce seraient quelques victimes de plus pour ces brigands de peaux rouges.

— D'ailleurs, reprit Vandeilles, Pablo lui-même nous a toujours recommandé de partir sans l'attendre, quel que fût le danger auquel il parût exposé. Seul, il sait toujours se tirer d'affaire.

— Il fait bien, en effet, de ne pas compter sur vous, dit Berthe avec amertume.

— Taisez-vous, interrompit durement Vandeilles à demi voix, votre désespoir de tout à l'heure ne m'a que trop révélé quelle était la reconnaissance que je devais à ce Pablo, que l'enfer maudisse.

— C'était avant d'accepter ses bienfaits qu'il fallait penser à cela, répondit la jeune femme, folle d'inquiétude et d'angoisse.

— Oh ! vous ne sauriez désirer plus que moi qu'il soit encore de ce monde, dit Vandeilles. Dès que vous serez en sûreté, vous et mon trésor, j'irai à la recherche de Bras d'Acier. Plaise à Dieu que je parvienne à le trouver ! Nous serons quittes, alors, et nous aurons un autre compte à régler.

Une scène analogue, mais plus vive encore, se passait entre Benito et Rosina. Depuis la mort de Loïc, Rosina, tout entière au souvenir du pauvre petit Breton, semblait avoir oublié son amour pour Bras d'Acier, dont elle s'était beaucoup moins occupée depuis quelques jours. Mais l'héroïque dévouement du gambusino et le sort terrible dont elle le voyait menacé avaient, en un instant, ravivé toutes les passions qui couvaient au fond du cœur de l'Espagnole.

Furieuse de la lâcheté de Benito, elle accablait ce dernier de reproches sanglants qui faisaient bondir le métis de colère et de jalousie.

Quant à Craddle, il galopait en avant et ne se mêlait en aucune manière de ces querelles conjugales.

En réalité, les trois mineurs étaient moins à blâmer qu'on aurait pu le croire au premier abord. Comme l'avait bien dit Vandeilles, leur présence vis-à-vis de l'îlot les aurait exposés à une mort certaine, sans être d'aucune utilité à Bras d'Acier. Celui-ci, d'ailleurs, avait déjà échappé à tant de dangers, qu'il pouvait fort bien se soustraire encore une fois à la mort qui semblait le menacer.

Vandeilles se répétait cela pour justifier sa conduite à ses propres yeux, mais, au fond du cœur, il était mécontent de lui-même. N'eût été sa jalousie, il serait retourné sur ses pas pour rejoindre Bucolick, dont la conduite lui semblait un reproche.

Les mineurs galopèrent presque toute la nuit. Tout à coup, cependant, ils durent s'arrêter brusquement. Une montagne à pic commençant à la rivière, et pénétrant fort avant dans les terres, semblait leur barrer complétement le passage.

Ils avaient cru d'abord qu'il serait possible de gravir la montagne, mais ils en reconnurent bien vite l'impossibilité. De même que la plupart des roches volcaniques de cet endroit, le revers de la montagne semblait coupé dans un bloc immense et n'offrait aucun moyen d'ascension, même au piéton le plus intrépide.

Benito lança son cheval au galop et s'éloigna de la rivière

ligne perpendiculaire, en longeant, par conséquent, le ed de la montagne.

Pendant ce temps, Craddle et Vandeilles descendirent de eval et cherchèrent à découvrir un défilé, un passage qui ur permît de tenter l'ascension.

Au bout d'une demi-heure de recherches inutiles, ils rent revenir Benito, qui n'avait pas été plus heureux 'eux-mêmes. La montagne se prolongeait toujours à perte vue. Elle décrivait même une sorte d'arc qui semblait mprisonner les mineurs dans un cercle infranchissable.

Il n'y avait que deux partis à prendre : ou suivre la montagne, ce qui rejetait les mineurs sur les Indiens, qui devaient connaître cette disposition du terrain et s'être dirigés en conséquence ; ou traverser la rivière, qui avait à cet endroit une largeur et une rapidité effrayantes.

Commé on le voit, ces deux moyens étaient presque aussi impraticables l'un que l'autre.

En supposant même, ce qui n'était guère probable, qu'un radeau pût affronter le courant, on n'avait ni le bois, ni les liens, ni surtout le temps nécessaire pour le construire, quelquè informe et quelque incomplet qu'il pût être.

— L'enfer est contre nous, s'écria Vandeilles avec rage. Nous sommes perdus. Il ne nous reste qu'à attendre la mort, ou plutôt à nous tuer nous-mêmes pour échapper aux tortures que nous réservent ces scélérats de peaux rouges..

Berthe ne répondit rien. Depuis qu'elle avait perdu l'espoir de revoir Pablo, tout lui était devenu indifférent. A demi couchée sur le sol et la tête dans ses mains, elle restait immobile et silencieuse, ne demandant à Dieu que de l'envoyer le plus tôt possible rejoindre celui qu'elle aimait. Rosina, que son enfant rattachait seul à la vie, priait le Seigneur de protéger la pauvre petite créature, qu'elle couvrait de baisers et de larmes.

Quant à Benito, cédant à sa nature sauvage et violente, il rugissait de colère. Tantôt il blasphémait tous les saints du paradis, tantôt il leur promettait de riches offrandes. Par suite de ce besoin inné chez les hommes de rejeter leur malheur sur quelqu'un, le capataz s'en prit à Vandeilles de leur situation, et lui reprocha amèrement de s'être obstiné à suivre le cours de la rivière.

Une querelle, la vingtième au moins depuis un mois, allait encore s'engager entre ces deux hommes, aussi violents

l'un que l'autre, lorsque Craddle appela ses compagnons.

— Écoutez, leur dit-il, voici un bateau qui arrive.

Les mineurs se hâtèrent d'interrompre leur conversation et se blottirent derrière les buissons.

Bientôt une barque lancée rapidement passa comme une flèche à une demi-portée de pistolet du rivage. Une ou deux minutes après, on entendit retentir les trois cris de chacal au moyen desquels Pablo avait l'habitude d'annoncer sa présence lorsqu'il revenait durant la nuit au camp des mineurs.

— Pablo ! s'écrièrent à la fois Berthe et Rosina.

— C'est impossible, fit Benito.

— C'est Bras d'Acier, vous dis-je, reprit Berthe ; répondez donc à son signal.

— Si ce sont des Indiens, comme tout doit nous le faire supposer ? répliqua le capataz.

— Non ; j'ai reconnu le signal de don Pablo, dit Rosina.

— Les Indiens l'auront imité, repartit Vandeilles.

— C'est Pablo, j'en suis certaine, s'écria Berthe.

Puis, cédant à la joie immense qui gonflait sa poitrine, elle éleva la voix pour appeler Bras d'Acier.

— Imprudente ! fit Vandeilles en lui fermant la bouche.

Le bruit des pagaies et l'eau qui jaillissait sous la proue ne tardèrent pas à révéler le retour de la pirogue. Bras d'Acier, car c'était lui, répéta son signal.

Cette fois, ce fut Vandeilles qui répondit.

Deux minutes après, Bras d'Acier était au milieu de ses amis. Les mineurs l'accueillirent avec des transports de joie. Malgré leur jalousie, Vandeilles et Benito n'osèrent empêcher leurs femmes de se jeter dans les bras de l'homme courageux et dévoué qui venait encore leur sauver la vie et l'honneur.

— Mon Pablo bien-aimé ! murmura Berthe à l'oreille du gambusino, qui la pressait sur son cœur avec un profond attendrissement.

Rosina aussi l'embrassa tendrement, mais avec ce sentiment de tristesse et de découragement que la jeune femme apportait maintenant à tout.

On pressa Bras d'Acier de questions pour savoir comment il avait pu échapper aux flots et aux Indiens, mais il n'eut pas le temps de répondre.

— Les Apaches ! s'écria tout à coup Bucolick, dont une flèche venait d'effleurer la joue.

— Vite à la pirogue, dit Pablo en saisissant dans ses bras madame Vandeilles, qu'il emporta vers l'embarcation.

D'un bond, Bras d'Acier s'élança dans la pirogue, que deux Indiens allaient déjà pousser au large. Mais Benito avait devancé le gambusino. Au moment où ce dernier mettait le pied sur la pirogue, un des Indiens tombait à l'eau, et le second alla l'y rejoindre quelques secondes plus tard, le ventre ouvert d'un coup de navajá. Pablo n'eut alors qu'à prendre les pagaies pour rapprocher la pirogue du rivage.

On se hâta d'embarquer, car d'autres Indiens accouraient déjà à travers bois. Puis Vandeilles, Craddle, Bucolick et Benito prirent chacun une pagaie, tandis que Bras d'Acier se servait d'une cinquième pagaie à l'arrière pour gouverner et pour *godiller*.

On navigua ainsi le reste de la nuit, c'est-à-dire près de trois heures, au milieu de dangers de tout genre.

Au lever du soleil, les mineurs se trouvèrent tout près d'une colline élevée dont l'abord paraissait assez facile. Pablo descendit à terre avec Benito afin de jeter un coup d'œil sur le pays. Soit que les Indiens eussent abandonné la poursuite, soit qu'ils fussent encore bien loin, le gambusino et son compagnon n'aperçurent rien qui fût de nature à donner de l'inquiétude.

Autour d'eux s'étendaient de vastes prairies coupées çà et là de petits bouquets de bois.

Les rameurs, épuisés par un travail incessant, prirent un peu de repos. Il était temps, car leurs bras fatigués pouvaient à peine tenir le manche de leurs pagaies. On partagea les provisions, qui se réduisaient à quelques morceaux de biscuit et à quelques poignées de farine de maïs. Puis un des mineurs fut placé en vedette sur le rocher le plus élevé pour veiller à la sûreté de ses compagnons, qui prirent un instant de sommeil. Mais leur repos fut de courte durée, car Pablo se défiait toujours des ruses indiennes et craignait que la sentinelle, quelque habile qu'elle fût, ne tombât dans quelque piége. Au bout de deux heures de halte, on se remit en marche. Cette fois, deux rameurs seulement prirent les pagaies, tandis que les autres dormaient au fond de la pirogue, en attendant le moment de remplacer leurs camarades.

On avait arrangé à l'arrière, avec des zarapes, une sorte de lit sur lequel Berthe et Rosina s'étendirent à tour de

rôle. Puis Bras d'Acier avait suspendu sur leur tête un autre zarape pour les garantir du soleil.

Quelques heures avant le coucher du soleil, Bras d'Acier aperçut un troupeau de bisons qui se désaltéraient dans une mare aux bords du fleuve. Il fit arrêter la barque et descendit avec Craddle. Au bout d'une demi-heure, ceux qui étaient restés sur la pirogue entendirent deux coups de fusil, suivis de quatre autres détonations à un certain intervalle. Puis Bras d'Acier grimpa sur un petit arbre qui dominait la prairie, et fit signe à ses amis d'avancer. Bucolick et Vandeilles reprirent les pagaies, et se dirigèrent en toute hâte vers l'endroit où se trouvait Bras d'Acier.

— Nous avons tué un bison, leur cria le gambusino ; venez nous aider à le dépecer et à l'emporter.

Bucolick et Benito ne se firent pas répéter l'invitation et sautèrent sur le rivage. C'était, en effet, une précieuse acquisition pour les pauvres gens que la chair de ce bison.

En moins d'une heure, l'animal fut écorché et dépecé. On porta sur la pirogue les meilleurs morceaux, ainsi que la peau, qui pouvait servir à une foule d'usages.

— Caramba! s'écria joyeusement Benito, ce bison est venu se faire tuer juste à point pour notre dîner.

Toute crainte d'attaque immédiate de la part des Indiens ayant disparu par suite de la distance qu'avait parcourue la pirogue, les mineurs amarrèrent leur embarcation, dont ils eurent soin, pourtant, de ne pas s'éloigner. Puis on alluma du feu, sur lequel on mit les tranches encore sanglantes du bison.

Les pauvres voyageurs, exténués par trois jours de fatigue et de privations, firent enfin un bon repas qui leur rendit des forces et du courage.

— Je crois que les plus grands dangers sont maintenant passés, leur dit Bras d'Acier. Cette nuit nous allons amarrer notre pirogue et nous reposer. A partir de ce rocher que vous voyez là-bas, à 300 yards de nous, il devient impossible de suivre la rivière. Demain nous descendrons à terre. Deux ou trois jours nous suffiront, je l'espère, pour rejoindre la route que suivent d'habitude les mineurs qui se rendent aux *placeres* en partant du fort *Sutter*.

— Si nous allions, ce soir, jusqu'au rocher où la navigation de la rivière devient impossible ? dit Vandeilles.

— Non, répondit Pablo. D'abord, vous avez tous besoin

d'un peu de repos. Puis, en cas d'une attaque, nous y serions moins avantageusement placés pour nous défendre.

La nuit se passa tranquillement. Pour la première fois depuis plusieurs jours, les mineurs goûtèrent enfin quelques instants de repos.

On apprit plus tard que les Apaches avaient renoncé à la poursuite des mineurs pour se mettre à la recherche des autres Indiens qui avaient pénétré dans la grotte par la vallée du plateau del Desierto.

Ces derniers étaient des *horses's-thieves*, de même que les premiers Indiens qui avaient attaqué les mineurs sur le plateau.

Moins nombreux et moins belliqueux que les Apaches, les voleurs de chevaux avaient pris la fuite devant leurs ennemis, mais ceux-ci les avaient rejoints et les avaient presque tous massacrés.

Tous ces détails ne parvinrent que longtemps après à Bras d'Acier, et lui furent rapportés par des mineurs auxquels il avait indiqué l'existence du plateau del Desierto et l'or qu'on devait encore y trouver.

Tandis que les Apaches montaient à la caverne pour poursuivre les *horses's-thieves*, les mineurs continuaient leur route à travers d'interminables prairies.

Le soir du cinquième jour, ils rencontrèrent une caravane de vingt-deux chercheurs d'or en route pour les placeres. Plusieurs d'entre eux connaissaient Bras d'Acier. Ils coururent à lui et le prièrent de leur indiquer quelque placer qui pût les enrichir.

— Soit, leur dit Pablo ; mais, cette fois, j'y mets une condition.

— Laquelle ? s'écrièrent les chercheurs d'or.

— Vous avez plusieurs chariots et un grand nombre de chevaux, de bœufs et de mules. Vous allez nous céder un de ces chariots, huit bœufs et six chevaux. Nous vous les payerons le double de ce qu'ils vous ont coûté au fort Sutter. Si ce chariot et ces animaux vous sont tout à fait indispensables, je m'engage à vous les faire conduire au plateau del Desierto aussitôt après notre arrivée à San-Francisco. Pour vous récompenser de ce service, je vous indiquerai de plus la route du plateau del Desierto.

La proposition fut accueillie avec des transports de joie. Telle était la renommée de Bras d'Acier, que s'il avait de-

mandé tous les chevaux pour prix de ses indications, les chercheurs d'or les lui eussent accordés sans difficulté. Aussi l'arrangement fut-il promptement conclu.

Les deux troupes soupèrent ensemble autour d'un énorme brasier, et la soirée se passa gaiement au milieu des récits des uns et des projets des autres. Au point du jour, les deux caravanes se mirent en marche dans des directions opposées, et ne tardèrent pas à se perdre de vue.

XXXVIII

Grâce aux moyens de transport qu'on leur avait procurés, les compagnons de Bras d'Acier firent de longues journées de marche. Bientôt ils se trouvèrent dans des parages fréquentés et rencontrèrent des habitations. A partir de ce moment, ils n'avaient plus à redouter que des hommes de la même race qu'eux-mêmes, car les Indiens *mansos* (soumis) étaient les seuls qui s'offrissent désormais à leurs regards.

Malgré les longues traites qu'ils faisaient chaque jour, ils reprirent promptement leurs forces. Qu'était-ce, en effet, qu'une pareille fatigue pour des gens qui venaient de mener une existence si occupée, si remplie de travaux pénibles, de dangers et de privations.

Benito, Craddle, Bucolick et Vandeilles voyaient avec bonheur approcher le moment tant désiré de se reposer et de jouir du fruit de leurs travaux. Pablo seul devenait plus sombre à mesure que l'on approchait de San-Francisco.

Encore quelques jours, et il lui faudrait se séparer de Berthe et dire adieu pour jamais à cette existence qu'il avait trouvée si douce jusque dans ses dangers, puisqu'il les partageait avec celle qu'il aimait. Chaque jour, chaque minute s'écoulait pour le créole avec une rapidité désespérante.

Il ne comprenait pas qu'il pût vivre encore lorsqu'il ne verrait plus madame Vandeilles. Il lui semblait qu'en lui enlevant la présence et le doux sourire de la jeune femme, on allait lui arracher le cœur et l'air qu'il respirait.

Berthe ne devinait que trop ce qui se passait dans le cœur de Bras d'Acier. Son regard attristé répondait à celui du créole. Elle non plus ne comprenait pas la vie loin de l'ami qui lui avait montré tant de dévouement et tant d'amour. Elle passait les nuits à pleurer. Bien souvent, elle n'osait même plus prier, de peur qu'une pensée coupable ne se glissât parmi les prières qu'elle adressait au Seigneur.

Sans se rendre compte de ce qui se passait dans le cœur des deux amants, Vandeilles sentait que Berthe aimait M. de Verrières. Froissé dans sa vanité plus encore peut-être que dans son affection pour sa femme, Vandeilles avait des accès de rage qui le rendaient fou. Par instants il eut presque souhaité que Berthe fût coupable pour avoir le droit de la punir, elle et son complice. Mais que faire, que dire à une femme dont la conduite ne donne prise à aucun blâme, et dont le cœur seul est coupable? Malgré l'injustice commune à chacun lorsqu'il s'agit de sa propre cause, Vandeilles ne pouvait se dissimuler ni le courage et la vertu de sa femme, ni la noble et loyale conduite de Bras d'Acier. Ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas, il cherchait à amoindrir le dévouement de son rival; mais, au fond du cœur, il était forcé de le reconnaître. Loin de lui en savoir gré, il lui en voulait davantage, de cette noblesse de sentiments, sous laquelle lui-même se sentait écrasé.

Dans certains moments, il eût été capable de se faire tuer pour Pablo; dans d'autres, il l'aurait tué de sa propre main. Aussi aspirait-il avec impatience au moment d'arriver à San-Francisco et se promettait-il de partir aussitôt pour la France, afin de rompre ses relations avec Bras d'Acier. Dans ses fréquents moments d'emportement, il lui échappait souvent de faire allusion à ce projet de départ, que Berthe ne connaissait que trop et qui désespérait la pauvre femme.

Quant à Benito, cinq ou six jours avant d'arriver à San-Francisco, il annonça sa résolution de se séparer de ses compagnons et de gagner Monterey. Rosina s'y opposa formellement.

— Non, dit-elle au capataz, il faut continuer jusqu'à San-Francisco. Notre situation à tous deux offense les lois de Dieu, et nous devons y mettre ordre. Il faut qu'un prêtre consacre notre union.

— Dis-tu vrai? s'écria Benito. Tu consens à être ma femme devant Dieu?

— Oui, Benito.

— Toi!... mais non, c'est impossible; c'est une ruse, un prétexte pour rester plus longtemps avec cet homme, que je hais autant que je t'aime.

— Non, Benito, je t'ai dit vrai.

— Tu me jures qu'en arrivant à San-Francisco tu deviendras ma femme?

— Je le jure.

— Mais à Monterey aussi, on peut bénir notre union.

— Je veux être mariée à San-Francisco. A Monterey il y a des amis de ma famille, et je ne veux pas...

— Tu ne veux pas qu'on sache que tu épouses un métis, n'est-ce pas? interrompit le capataz avec colère... *Voto al Demonio!* si une fois à San-Francisco tu allais revenir sur ta promesse et demander à retourner chez tes parents!...

— Et mon fils? dit-elle avec cette tristesse résignée qui faisait depuis quelque temps le fond de son caractère.

— Jure-moi sur ton crucifix, reprit le métis, qui doutait encore.

Rosina prit le petit crucifix que lui avait donné Loïc, et qu'elle avait toujours porté depuis la mort du petit Breton, et renouvela son serment. Un peu tranquillisé par cette promesse solennelle, Benito consentit à continuer jusqu'à San-Francisco.

Les derniers jours du voyage furent fort tristes. Bucolick lui-même était tout chagrin de la pensée qu'il lui faudrait bientôt se séparer de Bras d'Acier, qu'il révérait comme un dieu, ainsi que de madame Vandeilles et du petit garçon de Rosina, près duquel il avait remplacé le pauvre Loïc. Craddle était peut-être le seul qui parût complétement heureux d'arriver, quoique, malgré l'égoïsme dont il se faisait gloire, il éprouvât pour Bras d'Acier et pour Berthe plus d'affection qu'il ne s'était cru capable d'en ressentir pour personne au monde. Ce fut un moment solennel que celui où les mineurs, arrivés au sommet d'une colline, aperçurent, pour la première fois depuis leur départ, les maisons de San-Francisco. Berthe et Pablo échangèrent un indicible regard. Puis, par une touchante sympathie, ils tournèrent les yeux en même temps vers la pauvre Rosina, qui les regardait avec une tristesse navrante.

Berthe s'approcha d'elle et lui prit la main comme pour l'associer à leurs pensées et à leurs regrets. Rosina laissa

tomber sa tête sur l'épaule de la jeune femme, et toutes deux mêlèrent leurs sanglots en dépit de tous leurs efforts pour se contenir.

— Que le diable emporte les femmes et leurs pleurnicheries ! s'écria Vandeilles avec colère. Tant qu'il y a eu du danger, elles n'ont pas versé une larme; maintenant que nous voilà hors d'affaire et sur le point de jouir du fruit de notre expédition, elles commencent à geindre et à larmoyer !

Benito ne dit rien, mais il courut à Rosina et la prit par le bras. Elle se laissa entraîner sans résistance, et ne répondit pas aux reproches du capataz, qui l'accusait de pleurer à cause de Bras d'Acier. Elle l'écouta silencieusement et rejoignit Berthe dès que Benito eut cessé de gronder et de menacer.

— Qu'allez-vous faire, ma pauvre Rosina ? lui demanda madame Vandeilles. Vous retournerez sans doute auprès de votre famille ?

— Non.

— Alors vous suivrez Benito ?

— Oui; en arrivant à San-Francisco, je vais faire consacrer notre union.

Berthe ne répondit pas, mais l'Espagnole surprit dans son regard un sentiment de compassion que madame Vandeilles cherchait vainement à dissimuler.

— Vous me plaignez, n'est-ce pas ? lui dit-elle. Consolez-vous, Berthe; quelque chose me dit que je n'aurai pas longtemps à souffrir. C'est pour cela que je désire que notre mariage soit consacré, afin que mon pauvre enfant ait un nom et qu'il puisse se présenter en enfant légitime devant mes parents. Le sang de son père sera toujours une tache pour lui, mais ma mère est bonne, et je suis sûre qu'elle aura pitié du pauvre orphelin et qu'elle me remplacera auprès de lui.

— Vous remplacer, Rosina ? Comptez-vous donc abandonner votre enfant ?

— Oh ! non ! répondit Rosina; non, certes, tant que je vivrai; mais un pressentiment me dit que désormais je n'ai plus longtemps à vivre.

— Quelle idée ! Chassez cette crainte.

— Cette crainte, répéta tristement l'Espagnole, Dieu m'est témoin, Berthe, que sans mon pauvre enfant la mort serait mon plus ardent désir.

— Vous voulez mourir !

— Je ne veux plus vivre ; je ne m'en sens ni la force ni le courage.

— Pauvre Rosina, dit Berthe en lui serrant la main, vous aimez toujours don Pablo?

— Oui, Berthe ; mais ce n'est plus comme autrefois. Je n'ai de force désormais ni pour aimer ni pour haïr, et je ne sais si son amour même me donnerait maintenant le courage de vivre. Comme le voyageur fatigué de la route aspire au repos du sommeil, moi, j'aspire au repos de la tombe. J'ai si bien abandonné tout espoir de bonheur en ce monde, que je ne puis désormais rien espérer, ni même rien désirer. Oh ! tenez, je voudrais être morte avec Loïc !

— Vous commenciez peut-être à l'aimer ? dit Berthe.

— Je ne crois pas. S'il avait vécu, il me semble que je n'aurais jamais eu pour lui que l'affection d'une sœur, et maintenant, pourtant, maintenant qu'il est mort, j'y pense à chaque instant. Comme il m'aimait, le pauvre enfant !.. Tenez, Berthe, c'est à lui que je dois de m'être résignée et de voir votre bonheur sans amertume et sans envie. Le dévouement et l'abnégation de Loïc m'ont fait rougir de mon amour égoïste. Oh ! si un autre avait pu m'aimer ainsi !

Elle s'arrêta brusquement et cacha sa tête dans les bras de Berthe, qui l'embrassa en pleurant.

Deux heures après, les mineurs arrivèrent au milieu des tentes établies aux environs de San-Francisco. Elles formaient une sorte de faubourg. De tous côtés, ils apercevaient des gens se hâtant de se diriger vers les *placeres* qu'eux-mêmes venaient de quitter.

Il fut décidé qu'on descendrait au même hôtel. Vandeilles et Benito seuls élevèrent quelques objections à cet arrangement, mais Craddle fit observer qu'il fallait bien se trouver réunis pour une foule de petites choses qui restaient encore à régler. Cet avis l'emporta, et les mineurs descendirent à l'hôtel Graham.

Ils dînèrent ensemble pour la dernière fois. Le repas fut triste, malgré quelques éclats de bruyante gaieté de la part de Craddle et de Bucolick, qui avaient bu un peu plus que de raison.

A la fin du dîner, Craddle proposa de porter un toast à Bras d'Acier, l'organisateur, le chef et le sauveur de l'expédition. Cette proposition fut accueillie avec enthousiasme.

Pablo imposa silence à ses compagnons par un geste grave et solennel.

— Non, mes amis, leur dit-il; avant de me remercier, nous avons tous un devoir plus sacré à remplir. Buvons à la mémoire des amis que nous avons perdus; à Mundiaz, à José, à Ribonneau. Buvons surtout à celui qui a sacrifié sa vie pour sauver la nôtre, à Loïc Kermainguy.

A ces mots, prononcés d'une voix émue, chacun leva son verre et le heurta contre celui de son voisin. Un morne silence régna pendant quelque temps dans l'appartement. Les paroles de Bras d'Acier venaient de réveiller de tristes et cruels souvenirs. Au milieu des dangers sans cesse renaissants qu'ils affrontaient chaque jour, et des fatigues qui les accablaient, les mineurs avaient à peine eu le temps de songer à ceux de leurs compagnons qui étaient morts durant le voyage. Maintenant qu'ils se voyaient tranquilles et en sûreté, ils pouvaient enfin détourner leur attention d'eux-mêmes et donner une larme aux amis qu'ils ne devaient plus revoir.

Les hommes repoussèrent loin d'eux la bouteille qu'ils commençaient à utiliser un peu trop : les femmes se mirent à pleurer.

Bras d'Acier profita de ce moment d'émotion où les cœurs attendris devaient être moins égoïstes et plus disposés à la conciliation, pour parler du partage des trésors recueillis et de la portion réservée à la famille des morts.

On demanda des balances. Puis on ferma soigneusement la porte, et les ceintures remplies d'or furent placées sur la table, après que chacun eut visité l'amorce de ses pistolets et de son revolver.

Ainsi qu'on l'a vu dans un autre chapitre, la part de Vandeilles montait à 230 livres d'or, c'est-à-dire à près de 300,000 francs. Chacun des autres mineurs avait 32 livres, environ 41,000 francs. En outre, déduction faite de la part de Loïc, que les Indiens avaient enlevée au petit Breton, il restait encore à distribuer : 1° une somme de 23,000 francs destinée aux héritiers de José et de Mundiaz, en supposant que ce dernier en eût laissé ; 2° deux parts de 32 livres chacune devenues libres par la mort de Domingo et de Ribonneau.

— Avant tout, dit Bras d'Acier, il convient de retirer de ceci les 2,300 dollars destinés au fils de José. Je me charge

de les lui faire parvenir. Quant à la même somme revenant aux héritiers de Mundiaz, on la versera entre les mains du consul mexicain, qui se chargera de faire les recherches nécessaires. Dans le cas où l'on ne pourrait retrouver la famille de Mundiaz, ces 2,300 dollars seront employés en bonnes œuvres et en messes pour lui et pour José. Ribonneau n'ayant pas laissé d'héritiers, il nous restera sa part et celle de Domingo, soit 82,000 francs.

— A partager entre nous, dirent Craddle et Benito.

— Non, répondit Bras d'Acier. Cette somme doit être consacrée à payer la dette sacrée que nous avons tous contractée envers Loïc. 70,000 francs seront envoyés à la famille de Trégastel, et les 12,000 francs restant aux parents de notre pauvre petit Loïc.

— C'est beaucoup trop ! s'écrièrent Craddle et Benito.

— Non, certes, dit Pablo ; nous leur devons bien cela. Oubliez-vous donc que, sans eux, vous seriez en ce moment ou morts, ou prisonniers des Indiens ? Laissez au moins à notre pauvre ami la part qu'il a payée de tout son sang, et n'offensez pas sa mémoire par une égoïste ingratitude.

Benito voulut répliquer, mais Bras d'Acier lui ferma la bouche par un geste écrasant de hauteur et d'indignation.

— Assez, lui dit-il; ce serait une honte pour nous que d'élever une discussion à ce sujet.

— Mais vous-même, don Pablo, dit Bucolick, vous ne vous réservez donc rien?

Il sourit tristement.

— Non, mon ami, lui répondit-il. J'ai peu de besoins, et les *pépites* que je recueille dans mes excursions me suffisent amplement. Il est probable que je repartirai bientôt pour quelque autre expédition. Une fois hors des villes, ma carabine et mon machete ne me laisseront manquer de rien.

A ces mots, prononcés avec une tristesse involontaire, Berthe leva les yeux sur le gambusino. Il y avait désormais une telle communion de pensées entre madame Vandeilles et Pablo, qu'elle comprit immédiatement toute la sublime délicatesse de son ami.

Quoiqu'elle se fût répété bien souvent qu'une séparation était indispensable, et qu'elle se fût juré d'être la première à la provoquer, Berthe se sentit sans force et sans courage,

lorsque ces paroles de Bras d'Acier firent surgir pour ainsi dire devant elle le spectre de cette séparation. Il lui sembla que son cœur se brisait. Elle sentit que les larmes la gagnaient et se hâta de baisser ses yeux humides pour qu'on ne pût y lire toute sa douleur.

Vandeilles lui-même comprit la noblesse et la grandeur du sacrifice de Bras d'Acier, et fut sur le point d'aller lui serrer la main pour l'en remercier. Mais une mauvaise honte le retint. Cet homme avait eu dans l'origine quelques nobles qualités que la débauche, le jeu et d'indignes sociétés avaient flétries et viciées. Il en conservait encore le germe. Malheureusement, il vivait dans une atmosphère si corrompue que chaque bonne pensée qui naissait dans son cœur était presque aussitôt étouffée.

— Maintenant que tout est décidé, nous n'avons plus qu'à nous séparer, dit-il. Pour mon compte, je tombe de sommeil, et j'avoue que je me sens tout heureux de la pensée de coucher ce soir dans un lit.

— Vous savez, Bras d'Acier, reprit Craddle, que vous nous avez promis d'indiquer un autre *placer* à ceux qui, comme Bucolick et moi, n'ont eu qu'une petite part dans la première expédition ?

— Je tiendrai ma promesse, répondit le gambusino, et, dès demain, vous aurez les renseignements nécessaires.

— Oh! nous voulons nous reposer un peu avant de partir, dit Craddle.

— Je veux en être aussi, moi, s'écria Benito.

— Non pas, répliqua Craddle, vous n'étiez pas encore avec nous quand Pablo nous a fait cette promesse.

Une querelle faillit s'élever à ce sujet, mais Bras d'Acier y coupa court en déclarant que Benito ayant partagé leurs dangers, il entendait qu'il fît partie de la nouvelle expédition, s'il le désirait.

Ce dernier point réglé, les mineurs se séparèrent, et chacun se retira dans sa chambre.

Malgré son empire sur elle-même, Berthe eut à peine la force de monter l'escalier. Elle eût donné tout au monde pour être seule durant quelques moments afin de laisser éclater les sanglots qui l'étouffaient. Son mari lui parlait, mais elle l'entendait à peine et lui répondait tout de travers. La pauvre femme souffrait horriblement et n'avait plus la tête à elle. Vandeilles s'en aperçut et n'en devina que trop faci-

lement le motif. Cela le mit dans un incroyable état d'exaspération. Il poussa Berthe dans la chambre avec tant de force qu'elle trébucha et faillit tomber. Honteux lui-même de sa brutalité, et sentant qu'il allait se laisser entraîner à quelque violence, il prit le parti de s'éloigner.

— Je sors, dit-il à sa femme, car vous commencez à m'exaspérer avec votre figure de *mater dolorosa*. Tâchez que vos jérémiades soient finies lorsque je rentrerai, car toutes vos grimaces me fatiguent. Je vous préviens que nous partirons la semaine prochaine pour la France ; j'espère pour vous et pour lui que votre don Quichotte d'adorateur n'essayera pas de vous y suivre. Dites-le-lui de ma part.

Il sortit en jetant la porte avec violence, sans trop savoir où aller à cette heure si avancée de la soirée. A peine eut-il mis le pied dans la rue que ses instincts de joueur reprirent le dessus.

— Voilà trois mois que je n'ai joué, se dit-il. Peut-être aurai-je du bonheur! Cela arrive toujours après une longue interruption. Au reste, je ne jouerai que 1,000 dollars ; si je les perds je rentrerai immédiatement.

Le malheureux ne rentra qu'au jour, après avoir perdu 2,800 dollars.

Furieux contre lui-même de ce triste début, et certain qu'il n'aurait pas la force de renoncer au jeu tant qu'il serait à San-Francisco, Vandeilles s'occupa le jour même de chercher un navire qui fît voile pour la France ou l'Angleterre.

La chose était d'autant plus difficile à trouver à cette époque que la moitié des équipages, en proie à la *yellow mineral fever* (la fièvre jaune métallique), désertaient leurs navires pour courir aux placeres.

Il rencontra enfin un capitaine avec lequel il convint de son passage et de celui de sa femme. Malheureusement, le navire ne devait partir que quinze ou vingt jours plus tard. Cela contrariait un peu Vandeilles, mais, comme il n'y avait pas moyen de faire autrement, il fallut bien se résigner.

Quant à Benito, lui aussi désirait ardemment quitter San-Francisco. Mais il était obligé d'attendre divers papiers nécessaires pour la célébration de son mariage avec Rosina. Aussi joueur que Vandeilles, il passait son temps à courir les cabarets et les maisons de jeu.

Sur ces entrefaites, Pablo tomba malade. Quelle que fût l'admirable constitution du gambusino, il devait tôt ou tard se ressentir des fatigues inouïes qu'il avait supportées et qui étaient réellement au-dessus des forces humaines. Tant que le danger avait duré, tant que Pablo s'était senti nécessaire au salut de ses compagnons, il avait continué à marcher, soutenu par son énergie et par l'amour immense qui doublait ses forces et son courage. Mais, lorsque la caravane fut en sûreté, lorsque Pablo n'eut plus cette pensée qui galvanisait tout son être, qu'il répondait de la vie de madame Vandeilles, lorsqu'il cessa de voir la jeune femme, qu'une indisposition retenait aussi dans sa chambre, Bras d'Acier éprouva à son tour une sorte d'affaissement. Privé de la vue de celle qu'il aimait, il lui sembla que tout se brisait dans son existence et qu'il en était de ses facultés physiques et morales comme d'une gerbe de blé qui s'éparpille aussitôt qu'on a coupé le lien qui en retenait les épis.

Un soir, en rentrant à l'hôtel Graham, il tomba dans l'escalier et resta plusieurs heures sans connaissance. On le porta dans sa chambre et l'on courut prévenir Bucolick, qui logeait dans le même hôtel ainsi que Craddle. Quant à Vandeilles et à Benito, tous deux avaient déménagé; l'un habitait l'hôtel Murphi; l'autre une maison tenue par un Mexicain à l'entrée de la ville.

XXXIX

Durant les premières années de la découverte des mines d'or, le savant le plus célèbre, le plus grand politique, ou le ministre le plus influent de n'importe quel État aurait pu séjourner deux ou trois ans à San-Francisco sans exciter la moindre curiosité. Personne n'aurait fait attention à sa présence. Bras d'Acier était peut-être le seul homme dont les faits et gestes eussent quelque importance pour les mineurs. Il n'était guère de chercheur d'or, même à sa première expédition, qui n'eût entendu parler du célèbre gambusino, de ses prodiges d'adresse et de bravoure, de sa générosité

et des services qu'il avait rendus. Il va sans dire que la renommée, comme toujours, grossissait le tout, et que l'individu auquel Pablo avait indiqué un placer, ayant rapporté 50 livres d'or, passait pour avoir trouvé 3 ou 400 livres du précieux métal.

L'expédition de Vandeilles avait d'ailleurs éveillé l'attention publique, et tous les mineurs parlaient des trésors immenses recueillis par les heureux compagnons du gambusino.

Aussi le bruit de la mort de Pablo se propagea-t-il avec une rapidité extraordinaire dans toute la ville. En moins d'une heure, il vint plus de soixante mineurs demander des nouvelles de Bras d'Acier.

Ce dernier avait repris connaissance, mais il était encore trop faible pour qu'il lui fût possible de se lever. Enveloppé dans son zarape, il restait étendu sur une sorte de chaise longue que le maître de l'hôtel s'était empressé de lui faire apporter. Pablo était certes le seul de tous les locataires pour lequel un habitant de San-Francisco fût capable d'une pareille attention; mais la présence de Pablo était une fortune pour l'hôtel, dont les mineurs louaient les chambres à tout prix dans l'espoir de se rencontrer avec le célèbre gambusino.

En voyant l'intérêt que sa maladie excitait dans toute la ville, Pablo craignit que cette nouvelle ne parvînt aux oreilles de Berthe et de Rosina avec l'exagération qui se produit presque toujours en pareilles circonstances. La chose était d'autant plus à craindre que, dans sa chute, causée par une sorte d'étourdissement, le front du gambusino avait porté sur la rampe de l'escalier, de sorte que Pablo était tout couvert de sang lorsqu'on l'avait emporté dans sa chambre. Aussi, presque tous les mineurs qui venaient s'informer de son état demandaient-ils si Bras d'Acier était mort ou vivant.

Toujours préoccupé de madame Vandeilles, Pablo pria Bucolick de se rendre chez elle et chez Rosina, afin de les prévenir de ce qui était arrivé.

— Tu leur diras que mon état n'a rien de dangereux, ajouta-t-il, et tu leur feras comprendre qu'il serait imprudent de venir me voir, à cause de tous les gens qui remplissent l'escalier.

C'était un grand sacrifice que faisait là Bras d'Acier, car il aurait donné tout au monde pour avoir près de lui, en ce

moment, la femme qu'il aimait avec tant de passion. Il lui semblait qu'il eût cessé de souffrir rien qu'en la voyant, rien qu'en sentant dans sa main la main tremblante de la jeune femme. Mais ce noble cœur, habitué à vivre de sacrifices et de dévouement, oubliait cette fois encore son propre bonheur pour ne songer qu'au repos de celle qu'il aimait.

Il y avait à peine dix minutes que Bucolick avait quitté l'hôtel, quand Pablo entendit tout près de sa chambre le frôlement d'une robe de soie. Puis, une main tremblante frappa deux ou trois coups à la porte.

— Entrez, dit Pablo dont le cœur battait avec violence, car il songeait à madame Vandeilles.

Au lieu de Berthe, ce fut Rosina qui entra. Elle courut à Bras d'Acier. Quel que fut l'empire de ce dernier sur lui-même, il ne put déguiser complétement la déception qu'il venait d'éprouver. Un homme s'y fût trompé, mais non pas une femme aimante et jalouse.

— Ce n'est que moi, dit-elle avec une tristesse résignée et sans amertume. Je viens d'apprendre que vous étiez mourant, et je suis accourue.

La pauvre femme tremblait de tous ses membres. Sa voix altérée et sa figure décomposée décelaient assez toutes ses inquiétudes et toutes ses souffrances. Pablo fut ému jusqu'au fond du cœur de la touchante résignation avec laquelle Rosina avait prononcé ces mots : « Ce n'est que moi. »

Il tendit la main à la jeune femme et attira Rosina sur son cœur par un mouvement rempli d'affection et de reconnaissance. Elle fondit en larmes et se laissa tomber aux genoux du gambusino, comme pour le remercier de cette marque d'affection.

— Relevez-vous, Rosina, lui dit-il d'une voix émue, relevez-vous, de grâce. Si l'un de nous doit être à genoux devant l'autre, c'est moi, moi qui vous ai abreuvée de chagrin et qui suis cause de tous vos malheurs. Pauvre Rosina! vous avez un bon et noble cœur... oh! pourquoi le ciel m'a-t-il mis sur votre route? La pensée des malheurs dont je suis la cause empoisonnera toujours ma vie.

— Vous avez tort de vous faire des reproches, Pablo, lui dit-elle avec douceur; moi je vous pardonne de tout mon cœur, mon ami. Je ne sais que trop qu'on n'est pas maître de son amour. Berthe est plus belle, plus instruite que moi; elle vous rendra heureux... car elle vous aime... mais

moi, je vous aimais bien aussi ! ajouta la pauvre femme qui ne pouvait plus se contenir et dont les sanglots étouffèrent la voix.

— Je le sais, Rosina, reprit tristement le gambusino; je le sais, mon amie, et c'est là ce qui cause mes remords. Dieu m'est témoin que j'ai pour vous la plus profonde affection et que je donnerais ma vie pour vous voir heureuse.

Trop émue pour pouvoir parler, Rosina lui fit signe de se taire. Elle s'assit près de lui, en essuyant ses yeux remplis de larmes. Pablo prit la main de l'Espagnole, et tous deux restèrent à côté l'un de l'autre, n'osant se regarder et pleurant silencieusement.

Tout à coup, Pablo tressaillit et laissa tomber la main de Rosina, qu'il avait gardée dans les siennes. Au même instant, on ouvrit la porte, et Berthe parut sur le seuil de la chambre. En apercevant Rosina, elle eut une de ces expressions de physionomie que nul pinceau ne saurait rendre. Il y avait de la surprise, de la crainte, de la jalousie, de tout enfin dans le regard rapide dont Berthe enveloppa les deux jeunes gens.

— Il se trouve mal, s'écria Rosina, qui vit Pablo retomber sur sa chaise, les bras pendants.

A ce cri, Berthe oublia tout. Elle referma précipitamment la porte et courut à Bras d'Acier.

Malgré son indulgence, sa bonté et son entière confiance en l'honneur de Pablo, Berthe éprouva un de ces moments d'irritation nerveuse qui font tant de mal aux femmes, et qui rendent injustes et méchantes pendant un instant des anges de douceur et de bonté. Elle fut obligée de se faire violence pour ne point parler durement à Rosina, et pour ne pas la repousser brusquement. Il lui semblait que celle-ci lui volait son bien et la blessait cruellement en osant toucher le créole et appuyer ses lèvres sur le front décoloré de Pablo. Malgré ses efforts pour se contraindre, il y avait dans sa voix un tel tremblement, que Rosina devina ce qui se passait dans le cœur de sa rivale. Elle retira vivement son bras passé autour du cou de Pablo, qui entr'ouvrit les yeux; puis elle poussa doucement Berthe devant elle.

— Prenez ma place, Berthe, lui dit-elle avec une douceur angélique; il vaut mieux que ce soit vous que ses yeux rencontrent la première. Cela lui fera plus de bien.

Cette abnégation de Rosina toucha profondément madame

Vandeilles, et la fit rougir de son mauvais mouvement. Si elle n'avait eu à soutenir la tête de Pablo, elle se fût jetée aux genoux de Rosina pour lui demander pardon.

— Berthe, dit le créole en revenant à lui, Berthe, que je suis heureux de vous voir !

— Je ne suis pas seule, lui dit-elle, en attirant doucement Rosina qui s'était cachée derrière le fauteuil. Rosina était ici avant moi. Il faut la remercier aussi, car elle est meilleure que moi, Pablo.

Puis, cédant au généreux repentir qui gonflait son cœur, Berthe mit la main de Rosina dans la main de Pablo, et passa elle-même ses deux bras autour du cou de l'Espagnole, qu'elle embrassa en pleurant.

— Pardon, Rosina, lui dit-elle, pardon. J'ai été ingrate et méchante, et Dieu sait pourtant que c'est moi qui devrais...

— Chut! interrompit Rosina, en comprimant avec un courage surhumain les sanglots qui l'étouffaient; ne parlons pas de tout cela aujourd'hui. En ce moment, nous ne devons nous occuper que de notre malade.

— Vous êtes deux anges! s'écria Pablo, en leur prenant la main avec une profonde émotion; deux anges du ciel, et je ne sais comment vous exprimer toute ma reconnaissance et toute mon affection!

— Que vous est-il donc arrivé? lui demanda Berthe.

— Un étourdissement m'a pris tout à coup dans l'escalier.

— Qu'a dit le médecin?

— Rien de précis. Il doit revenir ce soir.

— Mais pourtant, que craint-il?

— Je vous assure qu'il n'a rien précisé. Peut-être ne sera-ce rien... l'effet de la fatigue et d'une tension d'esprit continuelle.

— Vous dites cela pour nous rassurer.

— Je vous jure que c'est la vérité; depuis que je vous vois là, toutes les deux, près de moi, il me semble que je vais déjà mieux. N'êtes-vous pas mes deux anges gardiens?

Comme il achevait ces paroles, on entendit le pas rapide d'un homme qui gravissait l'escalier de toute la vitesse de ses jambes.

Oubliant sa faiblesse et son état de souffrance, Pablo s'élança vers la porte pour la fermer. Malheureusement il n'y avait pas de verrou, et la clef se trouvait en dehors.

— Cachez-vous dans le cabinet de toilette qui est à droite, s'écria Bras d'Acier en entr'ouvrant la porte pour reprendre la clef.

Les deux femmes s'étaient déjà réfugiées dans le cabinet, que masquaient d'épais rideaux de tapisserie. Avant que Pablo eût le temps de refermer la porte, quelqu'un la repoussa brusquement et entra dans la chambre malgré la résistance de Bras d'Acier.

— C'est vous, monsieur Vandeilles, dit le créole en reprenant tout son sang-froid. Que voulez-vous?

— Ma femme est ici, s'écria Vandeilles.

— Qui vous l'a dit? répondit Pablo avec hauteur.

— Je causais avec Davys au coin de votre rue; je venais savoir de vos nouvelles. J'ai vu une femme, enveloppée dans un manteau noir, qui entrait précipitamment à l'hôtel. Il m'a semblé reconnaître ma femme. Je suis accouru; j'ai dit que je venais rejoindre la dame qui était montée chez vous; on m'a indiqué votre numéro. Où est Berthe?

— Vous vous êtes trompé, répliqua Bras d'Acier, ce n'est pas..

— Oh! n'essayez pas de me tromper, interrompit Vandeilles, dont les dents grinçaient de colère et dont la violence naturelle reprenait le dessus. Où est-elle, cette malheureuse?

Il pénétra plus avant dans la chambre et regarda autour de lui comme un tigre qui cherche sa proie.

— Oh! dans ce cabinet s'écria-t-il en s'élançant vers la porte de tapisserie.

Pablo se jeta au-devant de lui.

— Vandeilles, lui dit-il avec fermeté, je suis ici chez moi, et je suis malade. Je vous défends d'aller plus loin.

— Je veux voir la femme qui se cache dans ce cabinet, dit Vandeilles au comble de la colère.

Puis, éclatant en grossières injures contre sa femme, il s'élança de nouveau vers le cabinet.

Pablo le saisit à bras-le-corps pour l'empêcher de passer.

Malheureusement, le gambusino, affaibli par le sang qu'il avait perdu, ne pouvait en ce moment lutter contre un homme dont la colère doublait les forces.

— Vandeilles! s'écria le créole poussé à bout, si vous avez le malheur de mettre la main sur ces rideaux, je vous tiens pour un misérable et pour un lâche.

— Tenez-moi pour tout ce que vous voudrez, répondit Vandeilles qui se débattait avec fureur, mais j'entrerai.

Il repoussa violemment le gambusino, dont sa main, volontairement ou non, effleura la joue. Ce dernier, déjà exaspéré, devint d'une pâleur livide, et asséna sur la figure de son adversaire un soufflet qui retentit d'un bout de la chambre à l'autre.

Au même instant, Rosina sortit du cabinet, enveloppée dans une mante noire, et se jeta entre les deux adversaires.

— C'est moi que vous avez vue entrer, dit-elle à Vandeilles, sur la rage duquel sa présence opéra une heureuse diversion.

— C'est bien, dit le Français, dont les dents claquaient de colère et qui pouvait à peine parler. Je m'étais trompé; mais vous m'avez souffleté, don Pablo... En ce moment vous êtes malade et dans l'impossibilité de vous battre... sans cela, oh! sans cela je vous aurais déjà tué!... Un soufflet!... un soufflet à moi!... oh!... Dès que vous serez rétabli...

La colère le suffoquait tellement qu'il ne put en dire davantage. Il sentait que, s'il restait un moment de plus, il allait se laisser entraîner à quelque violence qui serait une lâcheté dans l'état où se trouvait Bras d'Acier.

Enfin, ne pouvant y résister, il brisa d'un seul coup la chaise qu'il tenait à la main, et sortit comme un fou de la chambre.

Dès qu'il fut sorti, Bras d'Acier barricada la porte et courut à madame Vandeilles. La pauvre femme avait perdu connaissance. Rosina et Pablo eurent beaucoup de peine à la ranimer.

— Mon Dieu, mon Dieu, qu'allons-nous devenir? dit-elle en passant ses deux bras autour du cou de M. de Verrières. Oh! mon ami, qu'avez-vous fait?

— Pardon, Berthe, murmura-t-il en se mettant à genoux devant la jeune femme, qu'on avait assise dans le grand fauteuil, et dont il avait pris la main, qu'il couvrait de baisers; mais, quand je l'ai entendu insulter la noble femme qui avait tout sacrifié pour lui, quand j'ai senti sa main effleurer mon visage, j'ai perdu la tête et j'ai frappé.

— Ma bonne Rosina, reprit Berthe en embrassant l'Espagnole, comme vous vous êtes noblement vengée de mon injustice! Sans vous j'étais perdue. Dieu m'est témoin que ce n'était pas pour ma vie que je craignais en ce moment.

Je l'aurais donnée avec joie pour éviter cette querelle entre M. Vandeilles et don Pablo : mais, si mon mari m'avait trouvée ici, ah ! il aurait tué M. de Verrières ! Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi suis-je venue ! C'est mon imprudence qui est cause de tout.

— Peut-être feriez-vous bien de retourner chez vous ? dit Rosina. Si M. Vandeilles est allé vous y chercher...

— Et que m'importe, maintenant, s'écria Berthe, qu'il me trouve ou non, si ce duel... Oh ! mon ami, jurez-moi de ne pas vous battre avec lui.

— Je le promettrai si vous l'exigez, Berthe, répondit le gambusino, qui devint pâle comme un mort, mais je...

— Parlez, parlez donc !...

— Mais je serai déshonoré.

— Et il se tuera, ajouta Rosina, qui comprit la pensée que le gambusino n'osait avouer de peur d'alarmer madame Vandeilles.

— Oh ! non, non, s'écria la jeune femme. Vous tuer, Pablo, et que deviendrais-je alors, moi ?... Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de nous. Si vous tuez mon mari...

Elle s'arrêta.

« Un abîme éternel nous sépare ! » pensait-elle, mais elle n'osa continuer, et ses paroles se perdirent dans un torrent de larmes.

— Calmez-vous, Berthe, reprit Bras d'Acier, je vous jure d'épargner la vie de votre mari.

— Mais alors il vous tuera, lui... et je ne veux pas que tu meures ! s'écria-t-elle en jetant ses deux bras autour du cou de Pablo, agenouillé devant elle.

— Écoutez, Berthe, lui dit-il, ma pauvre tête est si faible en ce moment et je suis moi-même tellement bouleversé par votre douleur que je ne sais à quoi m'arrêter. Laissez-moi réfléchir un peu et peut-être trouverai-je un moyen.

Elle secoua tristement la tête.

— Vous voulez calmer mes craintes, dit-elle. Oh ! je sais bien que, s'il y avait au monde un moyen d'éviter ce combat, vous l'emploieriez, mais je sais aussi qu'il n'y en a pas.

— Nous verrons, dit-il encore. En attendant, rentrez chez vous... Je tremble que Vandeilles ne retourne vous y chercher. Que nous nous battions ou non, Vandeilles et moi, il faut que votre nom ne soit pas prononcé. Adieu, mon ange

bien-aimé, rentrez chez vous. Que Dieu vous protége, et qu'il m'envoie quelque bonne inspiration.

Berthe s'enveloppa dans sa mante, dont elle rabattit le capuchon sur sa figure. Puis, après avoir offert son front brûlant aux lèvres du gambusino, qui la serra une dernière fois sur son cœur, elle entr'ouvrit doucement la porte de sortie.

Malheureusement, la scène qui avait eu lieu entre Vandeilles et Bras d'Acier et le tapage qui en était résulté avaient excité la curiosité des nombreux locataires de l'hôtel. Quelques-uns d'entre eux avaient vu Vandeilles descendre l'escalier comme un furieux, jurant, blasphémant et se répandant en injures et en menaces contre Pablo. Par suite de la célébrité de ce dernier, cette nouvelle avait en un instant circulé de bouche en bouche. Plus de cinquante personnes étaient déjà réunies sur le palier de l'escalier et dans les corridors ; les unes pour causer, les autres pour voir sortir la femme dont on soupçonnait vaguement la présence chez Bras d'Acier.

En apercevant tout ce monde, Berthe se hâta de refermer la porte et rentra précipitamment.

— Il est impossible de sortir en ce moment, dit Bras d'Acier lorsqu'il eut appris ce dont il s'agissait. Il faut attendre.

— Et mon mari! murmura la pauvre femme avec angoisse ; s'il est rentré !...

— Attendons quelques moments seulement, reprit Bras d'Acier, après un instant de réflexion. Tout à l'heure, je sortirai et je parlerai à deux ou trois personnes, en me plaignant de tout le bruit qui se fait dans l'hôtel et qui me fatigue. Je suis persuadé que chacun rentrera dans sa chambre. Cinq minutes après, vous pourrez sortir.

— Mais vous pouvez à peine marcher, s'écria Berthe. Je ne veux pas que vous sortiez.

Il la rassura doucement.

— Votre présence à toutes deux et vos bons soins m'ont presque guéri, dit-il en souriant. Ne craignez rien.

Il se leva en chancelant et fit quelques pas dans la chambre. Berthe et Rosina se précipitèrent vers lui et chacune lui offrit son bras. Soutenu par les deux charmantes femmes dont le cœur lui appartenait tout entier, Pablo fit cinq ou six tours de chambre.

— Que vous êtes bonnes et que je vous aime toutes deux,

murmura-t-il, le cœur gonflé de reconnaissance pour ces deux nobles créatures qui risquaient pour lui leur vie et leur honneur. Comment m'acquitterai-je jamais envers vous, mes deux anges gardiens?

— Vous avez pris l'avance depuis longtemps envers moi, répondit Berthe ; c'est à Rosina que nous devons tous deux une profonde reconnaissance.

— Ma bonne Rosina ! murmura Pablo en tendant la main à l'Espagnole.

Emportée par l'élan de son cœur, celle-ci prit la main de Pablo et la porta à ses lèvres.

Sans voir la figure de Berthe, Pablo sentit que madame Vandeilles avait pâli à cette caresse qu'elle avait devinée au mouvement que l'Espagnole avait fait pour se baisser. Mais Berthe rougit aussitôt de ce petit élan de jalousie et se jeta dans les bras de Rosina, qu'elle embrassa avec effusion comme pour lui demander pardon.

— Maintenant, je puis sortir, dit Bras d'Acier. Entrez dans le cabinet de toilette. Ne craignez rien. Je marcherai bien seul.

Elles se retirèrent en hésitant et suivirent d'un œil inquiet le gambusino, qui marchait vers la porte en s'appuyant contre la muraille.

Il leur fit un signe de la main pour les rassurer, et ouvrit la porte. Elles l'entendirent parler à quelqu'un sur le palier et s'éloigner en causant.

Au bout d'une dizaine de minutes, il rentra dans la chambre et se laissa tomber sur un fauteuil.

Voyant que ses forces étaient à bout, les deux femmes accoururent à lui.

— C'est fait, leur dit-il; seulement je suis resté plus longtemps que je ne croyais. Il m'a fallu parler à tout le monde. Maintenant qu'on est rassuré et que j'ai dit que le bruit me fatiguait, on va se retirer. Donnons seulement à chacun le temps de rentrer chez soi et de sortir de l'hôtel.

— Vous souffrez ! lui dit Berthe avec anxiété.

— Non... un peu d'étourdissement... ce n'est rien.

Il fut cependant sur le point de perdre de nouveau connaissance; mais les soins empressés des deux femmes le ranimèrent. Toutes deux, agenouillées à côté de lui, soutenaient, l'une son bras droit, l'autre son bras gauche, qu'elles avaient passés autour de leur cou. Puis, par un mouvement

charmant de grâce et d'affectueuse reconnaissance, Berthe prit la main de Rosina et la garda dans la sienne.

Leurs deux mains réunies reposaient ainsi sur les genoux du gambusino, dont le cœur débordait de reconnaissance, d'amour et de compassion; car il comprenait ce que devait souffrir la pauvre Rosina, malgré sa courageuse abnégation.

Oh! qu'il eût désiré pouvoir s'endormir ainsi entre ses deux anges gardiens! Ses paupières, alourdies par la faiblesse et la fatigue, se fermaient peu à peu; mais il fit un effort sur lui-même, et se redressa sur son fauteuil.

— Allons, dit Pablo, il faut nous séparer. Partez, mes deux anges, et que Dieu vous conduise.

L'affectueuse bonté de Berthe et de Pablo, et la délicatesse avec laquelle tous deux associaient l'Espagnole à leurs pensées, et presque à leur amour, avaient profondément touché Rosina. Ne pouvant plus, ne voulant plus haïr, son âme mobile et passionnée avait besoin d'un autre sentiment pour épancher la surabondance de vie et d'affection qui bouillonnait en ce moment dans son cœur. Elle eût donné tout au monde pour pouvoir se faire tuer pour Berthe et pour Pablo, et pour graver ainsi son souvenir dans le cœur de l'homme qu'elle avait tant aimé!...

— Attendez, dit-elle à Bras d'Acier, laissez-moi descendre la première. Si je rencontre du monde, je remonterai, et vous attendrez encore; si, au contraire, vous ne me voyez pas reparaître au bout de cinq à six minutes, Berthe pourra sortir.

— Mais c'est vous exposer vous-même, Rosina! s'écria madame Vandeilles. Je ne veux pas.

— Laissez-moi sortir la première, je vous en prie, dit Rosina d'une voix suppliante.

— Nous descendrons ensemble.

— Non, reprit encore l'Espagnole. Ne m'enlevez pas le seul bonheur qui me soit permis, Berthe, celui de me dévouer pour vous deux. Vous avez son amour, vous; laissez-moi au moins avoir sa reconnaissance et la vôtre.

Berthe et Bras d'Acier avaient trop bien eux-mêmes les délicatesses du cœur pour ne pas comprendre qu'ils froisseraient la pauvre Rosina, en lui refusant ce qu'elle demandait. Quoique cela les contrariât d'accepter cette nouvelle preuve de dévouement, ils embrassèrent Rosina avec effusion et la laissèrent sortir.

Néanmoins, à peine avait-elle ouvert la porte, que Berthe et Pablo, poussés par une sorte de pressentiment, s'élancèrent en même temps pour la retenir. Elle les repoussa doucement et courut vers l'escalier, malgré leur résistance.

Alors, appuyant l'oreille contre la porte, ils écoutèrent avec anxiété le bruit des pas de la jeune femme qui s'éloignait. Tous deux avaient le cœur serré.

Tout à coup on entendit au dehors un bruit de voix, suivi d'un cri déchirant.

Pablo saisit ses armes, et s'élança vers l'escalier avec la force qu'un homme de son énergie sait trouver dans les grandes circonstances, fût-il à son lit de mort.

— Restez ici, Berthe, je vous en conjure, dit-il en repoussant la porte sur Berthe, qui voulait sortir avec lui.

Mais madame Vandeilles avait reconnu la voix qui avait poussé le cri déchirant qu'elle venait d'entendre, et rien au monde n'aurait pu l'empêcher de suivre Bras d'Acier.

XL

Malgré les obligations que Vandeilles avait à Bras d'Acier, et peut-être même à cause de ces obligations, il avait de tout temps haï le gambusino. Aussi eût-il été parfaitement heureux du duel qui venait d'être convenu entre eux, sans la position toute spéciale dans laquelle il se trouvait vis-à-vis de Bras d'Acier. Ce dernier lui avait sauvé la vie; il ne pouvait, de plus, se dissimuler que c'était à Pablo qu'il devait sa nouvelle fortune. En vain cherchait-il à se faire illusion à cet égard. En dépit de tous ces raisonnements, sa conscience lui criait qu'avant de se battre avec Bras d'Acier, il devait lui rendre l'or que ce dernier lui avait si généreusement donné.

D'un autre côté, renoncer à cette fortune, acquise au prix de tant de fatigues et de dangers, au moment même où il allait en jouir, ce sacrifice était au-dessus des forces de Vandeilles.

Harcelé par ces pensées contraires, il prit un parti qui

n'était que trop en rapport avec son caractère de joueur.

Il avait malheureusement sur lui une grande partie de ses pépites, qu'il allait porter chez un changeur pour avoir de l'or français et des mandats sur Paris. Au lieu d'entrer chez le changeur, il entra dans une maison de jeu.

— Si je gagne, s'était dit le malheureux, je rendrai à Bras d'Acier tout l'or que je dois à son intervention. Puis je pourrai me battre avec lui, sans que personne y trouve à redire. Si je perds, eh bien ! je n'aurai plus rien à lui, et nôtre combat sera encore parfaitement excusable.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer en quoi péchait ce raisonnement. La chose est trop évidente pour que nous nous y arrêtions. Mais ce n'en fut pas moins avec la sincère persuasion d'agir fort raisonnablement que Vandeilles se mit à une table de trente et quarante.

Au bout d'une heure, il avait perdu 128,000 fr.

Furieux de ce qu'il regardait comme un acharnement de la fortune à le poursuivre, il quitta le jeu quelques minutes pour se reposer et pour changer la veine. Tandis qu'il se rendait au buffet et s'y faisait verser de l'absinthe, Benito vint boire du refino de Catalogne à côté de lui.

Ces deux hommes avaient l'un pour l'autre une aversion profonde. L'orgueil de Vandeilles lui rendait la familiarité du métis de plus en plus déplaisante, et Benito s'amusait exprès à traiter toujours Vandeilles en camarade. Le métis, de son côté, haïssait profondément le Français et ne pouvait lui pardonner la part énorme qu'il avait recueillie dans leur expédition.

Pour comble de malheur, tous deux venaient de perdre au jeu, et leur humeur irascible se ressentait de leur mauvaise fortune.

— Eh bien, que fais-tu, Vandeilles? demanda Benito.

— Je perds, répondit sèchement l'autre, très-froissé du tutoiement du métis.

— Combien?

— Je ne sais pas.

— Caramba!... tu es si riche!... moi aussi je perds... 500 piastres au moins.

Vandeilles haussa les épaules d'un air dédaigneux.

— Ah! je sais bien que 500 piastres sont fort peu pour toi, dit Benito, choqué de l'air méprisant du Français, qui venait de lui tourner le dos; mais je n'ai pas de gambusino

qui me porte assez d'intérêt, à moi ou aux miens, pour me faire gagner 50 ou 60,000 dollars, par amour pour mes beaux yeux.

Le ton dont Benito avait prononcé ces paroles déplut à Vandeilles, déjà exaspéré par sa querelle avec Bras d'Acier et par la perte qu'il venait de faire.

Il fixa le métis d'un air hautain et lui répondit d'une voix mordante :

— Peut-être auriez-vous plus de chance avec un gambusino de sang mêlé comme vous, répondit-il.

— Vous croyez? répliqua Benito, qui pâlit à cette injure, la plus cruelle de toutes celles qu'on pût lui adresser.

— Parbleu! Bras d'Acier n'a dans les veines que du sang noble et pur. Il est tout naturel qu'il s'occupe de ses compatriotes avant de songer à des fils d'Indiennes et d'aventuriers.

— Est-ce pour m'insulter que vous dites cela? s'écria Benito, qui brisa son verre sur le comptoir.

— Je parle en général, répondit Vandeilles en haussant les épaules.

— Si vous cherchiez bien, reprit Benito, peut-être trouveriez-vous un autre motif pour la bienveillance toute spéciale que Bras d'Acier vous témoigne. Mais il n'y a de pire sourd que celui qui ne veut pas entendre.

— Voilà la seconde fois que vous me dites cette phrase, fit Vandeilles en s'élançant sur le métis. Qu'entendez-vous par là?

— Vous le savez bien, repartit Benito, encouragé par l'attitude des spectateurs, composés pour la plupart de Mexicains, généralement fort mal disposés pour Vandeilles, qui se faisait haïr par son insolence et sa brutalité.

A ce moment, un Mexicain qui s'était trouvé parmi les curieux de l'hôtel Graham lorsque Vandeilles était sorti de la chambre de Bras d'Acier s'approcha de Benito et lui dit quelques mots à l'oreille.

Benito se mit à rire et lança en espagnol quelques sarcasmes que Vandeilles ne put entendre, mais qui excitèrent l'hilarité de la foule.

— Qu'as-tu dit? s'écria le Français en s'approchant de Benito. Répète-le devant moi, si tu oses.

— J'ai dit que 60,000 dollars étaient une jolie somme, répartit Benito d'un air railleur, mais qu'il était bien gênant,

lorsqu'on avait besoin de sa femme, d'être obligé d'aller la chercher chez un autre.

A cette allusion à la visite de Vandeilles à l'hôtel Graham, de grossiers éclats de rire firent retentir l'appartement.

— C'est sans doute pour cela que tu restes ici et que tu laisses tranquillement ta Rosina chez Bras d'Acier, répliqua Vandeilles d'une voix mordante.

— Rosina! s'écria Benito, qui devint livide de jalousie; tu mens!

— Fils de louve! s'écria Vandeilles en s'élançant sur le métis le machete à la main.

Celui-ci avait aussi dégaîné et s'était mis en garde.

Les spectateurs s'écartèrent prudemment et formèrent un cercle autour des combattants.

— Courage, Benito! s'écrièrent quelques Mexicains; soutiens l'honneur du pays.

— Allons, Vandeilles! dirent à leur tour les Américains, donne une leçon à ce mal blanchi.

Les deux adversaires n'avaient pas besoin d'excitations pour ranimer leur colère. Ils s'attaquaient avec fureur et se portaient des coups terribles qui se succédaient avec une rapidité inouïe.

Vandeilles, qui maniait admirablement le sabre et l'épée, avait une grande supériorité sur Benito, quoique ce dernier passât pour l'un des plus habiles tireurs de machete de la Californie.

Incapable de lutter de pied ferme contre le jeu net et serré de son adversaire, Benito ne se tirait d'affaire que par son agilité et par les bonds au moyen desquels il évitait les coups qu'il ne pouvait parer avec son machete : tantôt il se courbait à terre et se tenait presque accroupi comme un chat tigre qui va s'élancer; tantôt il bondissait sur Vandeilles, faisait pleuvoir sur le Français une grêle de coups et se rejetait en arrière avant que Vandeilles pût riposter.

Malgré la prodigieuse agilité du métis, l'avantage restait toujours du côté de Vandeilles, et Benito avait déjà reçu plusieurs blessures. Voyant qu'il allait succomber, le métis rassembla toutes ses forces et s'élança sur Vandeilles. Ce dernier détourna le coup de Benito par une parade si rudement exécutée, qu'il fit sauter le machete de la main de Benito.

— Ramasse ton machete, fils de louve! lui cria le Fran-

çais, qui, malgré sa colère, hésitait à frapper un ennemi désarmé.

Ivre de rage, Benito saisit le revolver qu'un de ses compatriotes venait de lui mettre sournoisement dans la main, et tira deux fois sur Vandeilles.

Atteint à la poitrine, ce dernier laissa retomber son machete déjà levé sur la tête de Benito, et fit deux ou trois pas en chancelant. Puis il tourna sur lui-même et tomba dans les bras de quelques curieux qui s'étaient élancés vers lui.

Tout le monde se précipita de son côté pour voir s'il respirait encore. Benito profita du tumulte et de la confusion pour s'élancer hors de l'appartement.

Les paroles de Vandeilles tintaient encore aux oreilles du métis. Tout entier à sa jalousie, à peine songeait-il au meurtre qu'il venait de commettre.

Tenant à la main le revolver avec lequel il pouvait encore tirer quatre coups, il se dirigea en courant vers l'hôtel Graham.

Une sorte d'ivresse furieuse causée par tout ce qui venait de se passer et par la triple excitation de la jalousie, de la colère et du sang versé, faisait bouillir son sang. Avec ses yeux égarés et sa figure décomposée, il ressemblait plutôt à une bête féroce qu'à un homme.

Le malheur voulut qu'en arrivant à la porte de l'hôtel Graham, il se trouvât face à face avec Rosina qui sortait. Il se jeta sur elle et la renversa d'un coup de revolver tiré à bout portant. Craignant de l'avoir manquée, il la frappa de nouveau avec sa navajá. La malheureuse femme avait déjà reçu trois coups de poignard avant que les employés de l'hôtel eussent pu venir à son secours.

Ils s'élancèrent sur Benito, mais celui-ci se redressa comme un tigre, en les menaçant du canon, fumant encore, de son terrible revolver. En même temps, il reculait vers la porte, qu'il allait atteindre, lorsque Bras d'Acier parut sur l'escalier.

— Rosina! s'écria le gambusino en se précipitant vers la jeune femme.

— Elle est morte, répondit une des femmes de l'hôtel, qui était bravement accourue auprès de l'Espagnole.

Le métis ne manquait pas de bravoure, on le sait, et la fureur doublait encore, en ce moment, son courage habituel.

Néanmoins, il se sentit tressaillir des pieds à la tête en rencontrant le regard implacable de Bras d'Acier. Glacé par une terreur inouïe, il se retourna pour fuir, mais on avait profité de ce moment pour fermer la porte d'entrée.

— Rangez-vous tous! dit Bras d'Acier avec un accent qui fit passer un frisson dans les veines de toutes les personnes présentes.

Chacun se hâta de lui obéir. Bras d'Acier et Benito se trouvèrent alors en face l'un de l'autre, à une distance de huit ou dix pas tout au plus. Debout sur l'une des premières marches de l'escalier, Pablo dominait la scène. Benito s'était adossé contre la porte de sortie. Il tenait son machete de la main gauche et son revolver de la main droite. Un nuage de sang couvrait ses yeux. On eût dit que le regard de Pablo le fascinait. Un silence de mort régnait autour des deux ennemis. Chacun retenait son souffle et se sentait le cœur serré par une angoisse indicible.

En voyant Bras d'Acier faire un mouvement pour descendre, Benito passa rapidement la main sur ses yeux comme pour chasser le nuage qui obcurcissait sa vue. Puis, ajustant le gambusino, il lâcha la détente. Le bruit de la détonation retentissait encore que le métis roulait déjà sur le sol.

D'un seul bond, Bras d'Acier s'était élancé sur son ennemi et l'avait frappé d'un coup de poignard. Le coup avait été porté avec tant de force et de précision, que non-seulement la lame du couteau avait pénétré tout entière, mais que la garde même avait creusé son empreinte sur la poitrine meurtrie du métis.

Ce coup est resté célèbre à San-Francisco et revient dans la conversation chaque fois qu'on parle de duel et de navajá.

Benito tomba comme un homme foudroyé. Le poignard lui avait traversé le cœur.

Laissant l'arme vengeresse plantée dans la poitrine du métis, Pablo courut à Rosina, dont la tête décolorée reposait sur les genoux de madame Vandeilles.

Le gambusino prit la pauvre enfant dans ses bras et la transporta dans la salle la plus voisine. Malgré la curiosité des spectateurs, personne n'osa suivre le gambusino, excepté Bucolick, qui venait d'arriver.

Rosina respirait encore, mais elle ne put parler. En voyant Berthe et Pablo, qui pleuraient à côté d'elle, la pauvre en-

fant leur sourit avec une douceur angélique. Elle parvint à prendre la main de Berthe et la mit dans celle de Pablo. Puis elle leur montra le petit chapelet que Loïc Kermainguy lui avait donné à son lit de mort et leva en même temps les yeux vers le ciel.

— Je vais aller rejoindre Loïc, semblait-elle leur dire, et prier Dieu pour vous avec lui.

Un prêtre qu'on avait envoyé chercher en toute hâte arriva en ce moment. Soutenue par Berthe, Rosina se leva sur son séant. Tout espoir de la sauver étant complétement perdu, on lui fit prendre un cordial qui la soutint un peu et lui donna la force d'achever sa confession. Comme on venait de lui administrer les derniers sacrements, Bucolick entra, portant dans ses bras le petit Pablo, l'enfant de Rosina, qu'il était allé chercher à son hôtel. Le pauvre Irlandais avait couru si vite, qu'il était hors d'haleine et pouvait à peine parler. Rosina le remercia par un doux sourire et lui tendit sa petite main, que Bucolick couvrit de larmes.

Effrayé de la figure attristée de tout ce monde et du sang qu'il voyait sur les vêtements de sa mère, le petit garçon se mit à pleurer. Rosina voulut le prendre; mais elle n'en eut pas la force. Berthe, que l'enfant aimait beaucoup, le saisit dans ses bras et le calma par ses baisers et ses douces paroles. Malgré sa frayeur, le petit reconnut Bras d'Acier, qu'il adorait, et lui tendit les bras sans quitter ceux de madame Vandeilles. Un nuage passa sur la figure de Rosina.

Comme pour chasser toutes les mauvaises pensées qui venaient de surgir dans son cœur, elle baisa plusieurs fois le crucifix qu'elle tenait à la main. Puis, levant sur Berthe et sur Pablo son regard, redevenu calme et pur, elle leur sourit comme auparavant et leur montra l'enfant d'un regard inquiet et suppliant. Bras d'Acier mit la main sur la tête du petit Pablo :

— J'adopte cet enfant, dit-il, et je jure de veiller sur lui comme si c'était mon propre fils.

— Et s'il arrivait malheur à M. de Verrières, je fais le même serment! s'écria Berthe en embrassant le petit garçon.

Cette fois encore Rosina eut un tressaillement, mais elle regarda de nouveau le crucifix et reprit sa sérénité. On mit l'enfant à côté d'elle pour qu'elle pût l'embrasser. Quelques minutes après, la pauvre femme rendit le dernier soupir, la

tête appuyée sur le sein de Berthe, les yeux fixés sur Pablo, qui pleurait, et le bras autour du cou de son enfant.

Quoique la mort de Vandeilles fût déjà connue de presque tous les habitants de l'hôtel, personne n'avait osé l'annoncer à sa femme. Dès que Rosina eut rendu le dernier soupir, Bucolick s'approcha de Bras d'Acier et l'attira un peu à l'écart.

— Vandeilles est mort, lui dit-il à voix basse.

— Mort! s'écria le gambusino.

— Benito l'a tué.

— Et comment? Pourquoi?

— Williams, qui était présent à leur bataille, vous expliquera mieux que moi ce qui s'est passé, répondit l'Irlandais.

— Où est-il?

— Dans le corridor.

Pablo courut à l'homme que lui indiquait Bucolick, et qui était un Américain de Boston. Williams raconta le duel dont il avait été témoin, et la fin tragique du Français.

— Qu'a-t-on fait de Vandeilles? demanda le gambusino.

— On l'a porté dans sa chambre, répondit Williams; mais ce n'est plus qu'un cadavre.

Pablo laissa tomber sa tête dans ses deux mains. Tandis qu'il cherchait un moyen d'annoncer cette affreuse nouvelle à madame Vandeilles, il entendit la jeune femme pousser un cri et se précipiter vers l'escalier.

Un de ces officieux, comme on en rencontre partout, venait d'annoncer à la malheureuse femme la mort de M. Vandeilles.

— Courez près d'elle, mon père, dit Pablo en s'adressant au *padre*, qui priait encore auprès de Rosina.

Il essaya de suivre l'ecclésiastique, mais ses forces, épuisées par tant de secousses réitérées, le trahirent tout à coup. Il tomba à la renverse et resta près de trois heures sans connaissance. Tout le monde le croyait mort.

Il revint à lui, cependant, mais avec une fièvre épouvantable.

Pendant plus d'un mois, il eut le délire. Puis il lui prenait par instants des transports si furieux qu'il fallait huit ou dix hommes pour le tenir et pour l'empêcher de se jeter par la fenêtre.

Pendant quelques jours, un sentiment facile à comprendre empêcha madame Vandeilles de venir chez Bras d'Acier. La

scène de la maison de jeu et les paroles de Benito mettaient la jeune femme dans la situation la plus cruelle vis-à-vis du seul ami qui lui restât au monde.

Ce n'était pas la crainte du blâme public qui l'arrêtait. Indépendamment de l'amour qu'elle avait pour Bras d'Acier, ce dernier lui avait donné tant de preuves de dévoûment que, ne fût-ce que par reconnaissance, elle eût bravé pour lui l'opinion publique et toutes les autres considérations. Une seule chose retenait la pauvre femme : c'était une sorte de respect pour la mémoire de son indigne mari. Néanmoins, lorsque Bucolick vint lui annoncer qu'on désespérait de Bras d'Acier, et que, dans son délire, il appelait sans cesse Berthe auprès de lui, le cœur de la pauvre créature ne put y résister davantage. Elle courut chez Pablo et ne quitta plus son chevet.

Dieu eut enfin pitié d'elle, et Pablo revint à la santé. Mais sa convalescence fut très-longue, car la fièvre avait épuisé le gambusino, déjà affaibli par la fatigue excessive de l'expédition. Dans son état de faiblesse, il eût été incapable de supporter une rechute. Aussi les premiers jours de sa convalescence furent-ils remplis d'inquiétudes et d'angoisses pour la pauvre femme qui veillait à son chevet.

Pendant trois mortelles semaines, Berthe passa toutes ses nuits auprès de Pablo. Ni instances ni prières ne purent lui faire abandonner son poste.

Tenant les mains du malade dans les siennes, elle couvrait Pablo de son regard passionné, comme pour le disputer à la mort et le réchauffer au feu de son cœur.

Comment cette pauvre femme, épuisée déjà par tant de fatigues, de luttes et de douleurs, put-elle résister à de pareilles épreuves? Dieu seul pourrait le dire, Dieu qui donne aux mères la force de passer des mois entiers au chevet de leurs enfants.

Ce fut seulement lorsque les médecins eurent déclaré Pablo hors de tout danger, que Berthe consentit à prendre un peu de repos et se laissa remplacer par Bucolick, qui, lui aussi, avait tenu fidèle compagnie au gambusino.

Ainsi qu'il arrive souvent en pareille circonstance, madame Vandeilles tomba malade elle-même, lorsque Pablo fut complétement rétabli; mais cette maladie, causée par la fatigue, ne fut pas de longue durée.

Est-il nécessaire de raconter la fin de cette histoire? On

la devine assez. Berthe et Pablo avaient acheté leur bonheur au prix de tant de dangers, d'amour, de souffrances et de dévouement, que personne n'aurait eu le courage de le leur reprocher.

A l'expiration de son deuil, Berthe épousa celui qu'elle aimait. Ils quittèrent le pays où tout rappelait à la jeune femme de cruels souvenirs, et partirent pour la Havane. C'est là qu'ils habitent maintenant avec le fils de Rosina, qu'ils élèvent comme leur propre enfant. Ceux-ci l'appellent mon frère, et l'œil le plus observateur ne découvrirait aucune différence entre les soins prodigués aux fils de M. de Verrières ou au petit orphelin.

Cet enfant sera riche un jour. Ni Berthe, ni Pablo, n'ont voulu toucher aux 170,000 francs qui restaient encore à M. Vandeilles au moment de sa mort. Ils ont placé cet argent sur la tête du fils de Rosina, qui se trouvera, lors de sa majorité, à la tête d'une somme de 3 ou 400,000 francs au moins.

Quant aux enfants de madame de Verrières, ils ont la fortune personnelle de Pablo, qui a vendu ses propriétés de Californie pour acheter une habitation à la Havane. Bucolick a renoncé à tenter une nouvelle expédition aux placeres, et demeure avec Bras d'Acier. C'est le favori des enfants, qu'il aime de tout son cœur, et auxquels il raconte souvent les hauts faits du célèbre gambusino.

Pour ne laisser personne de côté, nous ajouterons que Craddle a fait fortune en Californie et qu'il demeure maintenant près de New-York dans une superbe usine qui lui appartient. Tous les deux ans, il fait une visite à M. et à madame de Verrières, les seuls êtres, dit-il, dont il se soit donné la peine de conserver le souvenir.

FIN.

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.

COLLECTION MICHEL LÉVY

SCÈNES

DE LA

VIE CONTEMPORAINE

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

SCÈNES

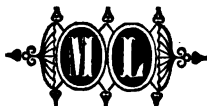
DE LA

VIE CONTEMPORAINE

PAR

ALFRED DE BRÉHAT

Guézenec



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

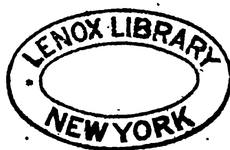
RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1858

—

M. N.


LENOX LIBRARY
NEW YORK

A MADAME LA VICOMTESSE

CAMILLE DU MONCEL

(Née de Montalivet).

Madame,

Permettez-moi de vous dédier ce volume. J'en ai écrit bien des pages sous les beaux arbres de votre parc de Lébizey, dans le calme animé de cette belle vie de la famille et des champs, où tout favorise la pensée et le travail.

Votre nom si aimé, si respecté, servira de passeport à mon livre pour pénétrer jusqu'au foyer des gens de bien. Tout ce que j'ambitionne pour le succès de mes *Nouvelles*, c'est que mes lecteurs en gardent un aussi bon souvenir que celui que j'ai conservé de votre gracieuse hospitalité.

Veuillez agréer, Madame, les hommages affectueux de votre très-respectueux et très-dévoué serviteur.

Alfred de Bréhat.

ELLEN

I

A quelque distance de Pontivy, se trouve le petit village de C... Il se compose d'une douzaine de maisons réunies et de quelques fermes disséminées dans la campagne.

Dans la partie qui se rapproche de Pontivy, le pays est assez bien cultivé. Du côté opposé, l'œil du voyageur est attristé par la vue de landes sombres et tristes. Elles étendent jusqu'à la forêt de L... . leur terre noirâtre recouverte çà et là de courtes bruyères et de maigres touffes d'ajoncs épineux.

De temps en temps, un champ d'avoine ou de sarrasin, quelquefois un bouquet de taillis, sentinelle perdue de la forêt voisine, viennent rompre la monotonie de ces steppes arides.

Le voyageur qui suit la route vicinale de Pontivy à

L...., aperçoit, errant sur la vaste étendue des landes, quelques moutons à laine grossière, et des vaches maigres et sales qui, malgré leur triste apparence, donnent à leurs pauvres propriétaires un lait bien supérieur à celui que produisent les magnifiques bestiaux du centre de la France. Quelques chevaux, généralement aussi de petite taille, appartenant à la race disgracieuse mais infatigable des bidets du pays, et de grosses juments de labour, aux sabots pesants, à la large croupe, traînent leurs entraves dans les douves qui séparent la lande du chemin.

Les troupeaux de chaque ferme se composent de huit ou dix animaux tout au plus. La garde en est confiée à quelques enfants. Quelquefois pourtant le *pâtour* est un vieillard d'une soixantaine d'années, ou bien une vieille femme du même âge. L'un tresse de la paille pour faire des chapeaux; l'autre file ou tricote au bord du chemin tout en égrenant son chapelet. Pauvres vieillards, le cœur saigne à les voir tristes et résignés, à peine vêtus de misérables haillons, et n'ayant pour se protéger contre le froid, la neige ou la pluie, qu'un morceau de toile à sac, un vieux tablier ou quelques lambeaux de *limousine.* — Le plus souvent, ils n'ont rien que leur veste ou leur casaquin en lambeaux. — Les enfants ne sont pas mieux protégés, mais ils ont la gaîté de leur âge; ils rient, ils jouent, et trouvent toute une journée de bonheur dans le sou que leur jette parfois un passant charitable.

Il y a douze ans de cela, en 1846 par conséquent, la

gardeuse de vaches de la métairie du Gourio était une jeune fille de 15 à 16 ans, qu'on appelait Hélène. L'histoire de cette enfant était assez extraordinaire.

En 1831, Mathurin Lecall, devenu plus tard fermier du Gourio, habitait, en Plouezec, une autre métairie appartenant au même propriétaire, le comte de Kernoë. Un matin qu'il traversait une grande *jonnée* pour se rendre à la foire de Lanvollon, il trouva une pauvre petite fille de 3 à 4 ans, couchée dans la douve, et dormant du plus profond sommeil. Son costume n'était pas celui des enfants du pays. Quoique neuf et de bon drap, il était déchiré en plusieurs endroits, comme si l'enfant avait été traînée dans un hallier d'épines.

Mathurin réveilla la petite et essaya de la questionner pour savoir comment elle se trouvait là. Il ne put obtenir aucun renseignement de l'enfant, qui semblait presque idiote, quoique au premier abord sa figure douce et régulière fût loin de faire soupçonner un pareil malheur.

Cette enfant venait sans doute d'éprouver quelque vive frayeur, d'assister à quelque événement terrible qui avait jeté le désordre dans sa frêle organisation. Au moindre geste un peu brusque, au moindre mot prononcé d'une voix plus haute, elle se rejetait en arrière en poussant des cris affreux, et l'on voyait ses pauvres petits membres se tordre comme si elle avait été prise d'une attaque de nerfs.

Le peu de mots qu'elle prononçait sans suite et sans paraître les comprendre elle-même, appartenaient à une

langue étrangère. On sut plus tard que c'était de l'anglais.

Touché de compassion, mais fort embarrassé de sa trouvaille, le brave Mathurin emporta l'enfant dans sa ferme. Puis il envoya sa femme prévenir le recteur (curé) de ce qui venait de lui arriver. Quant au maire (qui chez les Bas-Bretons ne vient jamais qu'en second lieu), Mathurin savait qu'il le trouverait à la foire de Lanvollon.

Mais on eut beau s'adresser à toutes les autorités de la commune, d'abord, puis à celles du chef-lieu, il fut impossible d'obtenir aucun renseignement sur la petite abandonnée.

On vit cependant (ce qui excita au plus haut point la curiosité des habitants) deux gendarmes arriver dans la commune au bout de quelques jours.

Ils fouillèrent tous les bois des environs, pénétrèrent dans chaque ferme sous différents prétextes et restèrent plus d'une semaine dans le village.

Quelques mots échappés à l'un d'eux apprirent à leur aubergiste qu'ils avaient l'ordre de surveiller surtout les environs de la ferme de Lecall, et d'arrêter tout étranger qui viendrait réclamer l'enfant ou même prendre des renseignements sur son compte.

Le maire fut probablement le seul à connaître le véritable motif de ces recherches; mais, contre son habitude, il en garda fidèlement le secret.

Peut-être sa discrétion ne se serait-elle pas indéfiniment prolongée, s'il ne s'était noyé, deux mois après, en pêchant des *chevrettes* (crevettes) à la basse mer.

On oublia bientôt les incidents mystérieux qui avaient accompagné l'arrivée de l'enfant trouvée par le père Mathurin. Seulement la petite conserva le surnom de l'*Anglaise*, que les autres enfants de la commune lui jetèrent bien souvent comme une injure.

A la métairie de Lecall, où la fermière voulut garder la pauvre abandonnée, on l'appelait Hélène, parce qu'on l'avait entendue répéter plusieurs fois ce nom d'Ellen sous lequel elle semblait se désigner.

Elle suivit Lecall lorsqu'il vint prendre la métairie du Gourio. A la mort du vieux fermier, elle resta chez son successeur. Elle n'avait d'autre tâche que de garder les bestiaux et de traire les vaches. C'étaient du reste les seules occupations dont sa faible intelligence lui permît de s'acquitter convenablement. On lui donnait, en échange, un logement dans l'étable, un lit de paille avec une vieille couverture, la nourriture (qu'excepté le souper, elle emportait aux champs), et quelques vêtements mis au rebut par la fermière, c'est-à-dire d'affreux haillons sans forme et sans couleur.

Du reste, peu lui importait. Son *idiotisme* (je suis forcé de me servir de cette expression, rop forte cependant, faute d'en trouver une autre convenable pour rendre l'état de son esprit) son idiotisme était d'une nature particulière et n'avait rien de repoussant.

Il semblait que son intelligence, brusquement arrêtée dans ses progrès par quelque émotion terrible, fût restée précisément au même point que le jour où le

père Mathurin l'avait rencontrée dans la *jonnée* de Plouézec.

D'une taille moyenne, mais déjà formée, quoiqu'un peu frêle, Ellen eût paru jolie sans l'expression qui contractait ses traits dès qu'on s'approchait d'elle, et surtout sans le désordre de ses haillons et de ses cheveux épars.

Cette sauvagerie et cette frayeur continuelle tenaient d'abord à la nature d'Ellen, puis aux mauvais traitements qu'elle avait reçus des autres enfants du village. La pauvre anglaise, frêle de corps et *innocente* d'esprit (comme disent les paysans), n'avait que trop éprouvé à ses dépens combien l'enfance est impitoyable pour toutes les infirmités. Raillée, injuriée, tourmentée, quelquefois même battue par les gamins du village, elle avait fini par s'isoler complétement.

Les pâturages du Gourio étaient situés tout près de la forêt de L... Dès qu'Ellen apercevait une figure humaine sur la lande, elle se réfugiait dans le taillis.

Il lui arrivait souvent de passer des journées entières sans adresser la parole à un être humain. En revanche, elle avait d'interminables conversations avec ses bestiaux qu'elle adorait, et qui étaient bien certainement les mieux soignés de tout le canton.

A certaines heures de la journée, les vaches se groupaient autour de la jeune fille. Les bons animaux, fixant sur elle leurs grands yeux doux et placides, semblaient comprendre ses paroles caressantes, et léchaient les

petites mains qui leur distribuaient des poignées de leurs herbes préférées.

Un jour, deux mauvais drôles revenant d'un *pardon* (1) où ils avaient fêté outre mesure le cidre de *cazeaux* (2) et l'eau-de-vie, arrivèrent auprès d'Ellen sans qu'elle s'en aperçût. Ils voulurent l'embrasser de force. La pauvre enfant se débattait en criant, lorsque la Providence lui envoya un secours inattendu.

Un jeune homme portant le costume des chasseurs alors en garnison à Pontivy, tomba tout à coup sur les deux mauvais sujets.

Doué d'une force herculéenne, qu'augmentait encore une violence excessive, Yvon Le Marec asséna un tel coup de poing au premier adversaire qui se présenta que celui-ci, assommé du coup, ne se releva que pour s'enfuir à toutes jambes. Le second, pris à la gorge, fut si rudement serré, qu'à peine échappé à l'étau qui l'étouffait, il s'empressa de suivre la déroute de son compagnon.

Ce fut l'affaire d'un instant.

Yvon était, on le voit, brave et vigoureux, mais il ne brillait ni par sa galanterie, ni par le charme de sa conversation. Sans dire un seul mot à celle qu'il venait de défendre, il ramassa son schako tombé durant la ba-

(1) Pardon : nom des assemblées ou fêtes patronales de village.

(2) Cazeaux : les pommes de Cazeaux sont des pommes d'une espèce particulière qui donnent beaucoup de *montant* au cidre.

taille, le mit sous son bras, et s'en alla laver au ruisseau voisin le sang qui coulait d'une écorchure qu'il avait reçue à la joue.

En relevant la tête, il aperçut Ellen qui, agenouillée près de lui au bord du ruisseau, pleurait en le regardant.

— Pourquoi pleurer comme ça, ma petite? lui dit le chasseur. Ce n'est rien, allez !... une écorchure qui sera guérie demain.

Ellen continuait à le regarder avec ses grands yeux fixes. Elle prit un coin de son pauvre tablier et, le trempant dans l'eau, elle essaya d'étancher le sang qui coulait toujours, quoique la blessure ne fût rien en réalité.

Tout honteux d'être ainsi soigné par une femme, le chasseur voulut arrêter le bras de la jeune fille. Elle frappa du pied avec impatience et se remit à pleurer.

Sous les dehors les plus durs et les plus brusques, Yvon cachait un excellent cœur.

— Allons, ne vous fâchez pas, dit-il en lâchant le bras d'Ellen qu'il laissa faire à sa guise.

Tandis qu'elle essuyait le sillon rougeâtre creusé probablement par le bouton de la manche d'un des paysans sur la joue du soldat, Yvon regardait autour de lui d'un air inquiet. S'il avait aperçu quelqu'un, il se fût sauvé à toutes jambes.

Il ne tarda pas à remarquer le triste état de l'intelligence d'Ellen. Lui-même était d'un caractère sombre et concentré. Outre quelques autres causes que nous ferons connaître plus tard, la sauvagerie d'Yvon tenait beau-

coup à sa timidité. Il avait toujours peur qu'on se moquât de lui.

En voyant sa supériorité sur Ellen, il se sentit plus à l'aise, et se mit à causer avec la petite. Celle-ci ne le comprenait pas toujours et lui répondait le plus souvent de travers, ou ne lui répondait pas. Elle semblait cependant faire des efforts inouïs pour comprendre, et ses grands yeux, fixés sur le chasseur, suivaient avec une profonde attention tous les mouvements de la physionomie de ce dernier.

Souvent, à quelques naïvetés, à quelques réponses saugrenues de la petite, Yvon (qui ne se déridait pourtant pas une fois tous les deux mois), se mettait à rire d'un gros rire plein de bonté et d'indulgente commisération. Alors Ellen riait aussi.

Elle le mena voir ses vaches. Yvon, élevé à la campagne, avait commencé par être *pâtour*. La conscription l'avait forcé de quitter, bien malgré lui, la ferme où il était premier garçon. Il n'aspirait qu'à redevenir laboureur. Aussi aimait-il tout ce qui touchait aux travaux des champs, et trouvait-il le même plaisir à contempler des bœufs et des moutons qu'un jockey à considérer un cheval de course.

La vue de l'uniforme effaroucha d'abord les vaches d'Ellen, qui s'enfuirent en soufflant bruyamment. Néanmoins elles se rapprochèrent peu à peu. Yvon les examina avec tout le sérieux d'un connaisseur et les caressa. Une d'elles, plus familière que les autre , vint appuyer

sa grosse tête sur l'épaule du soldat avec cet instinct qu'ont les animaux pour deviner les gens qui les aiment. Yvon était ravi. Quant à Ellen, elle sautait de joie autour d'Yvon et de sa favorite.

Malheureusement, la joie d'Ellen fut bientôt troublée. Elle aperçut cinq ou six individus qui sortaient en courant de la lisière du bois. Grâce à l'étendue extraordinaire de sa vue, la jeune fille reconnut du premier coup d'œil les vauriens de tout à l'heure, assistés de quatre camarades tenant des fléaux à battre le grain, arme terrible entre les mains des paysans.

Yvon, naturellement batailleur, voulait tout de suite marcher à leur rencontre et charger lui-même les assaillants.

La petite se cramponna à ses habits et le supplia de ne pas se montrer.

— Bah ! disait le chasseur en tourmentant la poignée de son sabre, je ne me moque pas mal de leurs fléaux, moi. Il ne sera pas dit qu'un gars de Pleudaniel, un chasseur du 2e, a reculé devant cinq ou six *faillis gars*.

— Ils vous tueront, bien sûr, dit la petite, et puis ils me battront après.

— *Fé d'ann Doué* (1) ! s'écria le digne garçon dont les yeux étincelèrent, s'ils avaient le malheur de frapper une pauvre innocente comme toi, aussi vrai que je m'appelle Yvon Le Marec, je les tuerais comme des chiens !

(1) Jurement breton.

Néanmoins, et fort heureusement pour la pauvre Ellen, qui tremblait de tous ses membres, Yvon se rappela que son colonel était excessivement sévère au sujet des querelles avec les paysans. Il rentra dans le taillis avec la petite et attendit que les paysans eussent disparu sur la route. Quant à lui, il prit un chemin de traverse qui conduisait aussi à Pontivy.

— Bonsoir, petite, dit-il à la gardeuse de vaches; je viendrai demain savoir si ces *feignants*-là ont essayé de te battre, et alors...

— Oh! dit Ellen, je vais me cacher dans la brousse du Téniau. Ils ne me trouveront pas.

— N'importe, répéta Yvon en s'éloignant, je reviendrai demain, et s'ils ont eu le malheur de te toucher, foi d'Yvon, je vais les trouver jusque sur leur aire, et, malgré leur nombre, ils ne s'en trouveront pas bien, je te jure.

Ellen le suivit longtemps des yeux; puis elle alla se cacher dans sa retraite habituelle. Pour la première fois peut-être de sa vie, une pensée se fit jour dans sa pauvre tête.

Yvon avait parlé de revenir le lendemain, et cette idée la préoccupa beaucoup.

L'uniforme, le pantalon rouge, le sabre, le schako et les tresses éclatantes du chasseur avaient vivement frappé l'imagination de la jeune fille. La force et le courage d'Yvon, ainsi que sa bonté pour elle, avaient aussi fortement impressionné la petite gardeuse de vaches.

Elle rêva toute la nuit de son libérateur.

Fils d'un petit cultivateur de Pleudaniel, dans la Bretagne bretonnante, Yvon était arrivé au régiment, sortant pour la première fois de son village et ne sachant pas un mot de français. Son air gauche et sa démarche embarrassée, sa difficulté pour parler et pour comprendre en firent, dès les premiers jours, un objet de risée pour ses camarades.

Fier et susceptible, Yvon fut profondément froissé des railleries dont il était l'objet.

Son cœur, naturellement bon et affectueux malgré ses brusques dehors, se replia sur lui-même. Il devint d'une susceptibilité exagérée et vécut complétement en dehors de ses camarades, qui l'appelaient *l'Ours de Pleudaniel.*

On essaya bien, dans les commencements, de lui faire quelques mauvaises farces ; mais, comme il était peu endurant et d'une violence terrible dans sa colère, on comprit bien vite qu'il serait imprudent de le pousser à bout.

Dans tout le régiment, un seul homme exerçait sur Yvon un empire moral indépendant du grade et de l'autorité.

C'était un jeune capitaine, nommé M. de Landy, dont la famille habitait aussi les environs de Pleudaniel. M. de Landy, grand et beau garçon de vingt-huit ans, l'un des premiers écuyers du régiment, étourdi, prodigue, un peu mauvais sujet, mais plein de cœur, de courage et de loyauté, avait pris Yvon sous sa protection. Il le fit entrer dans sa compagnie et le recommanda aux autres

officiers. Bien souvent, en passant à côté d'Yvon, il prenait la blague de ce dernier et la remplissait de tabac; ou bien il glissait dans la main du chasseur une petite pièce blanche que la cantine et le débit de tabac finissaient toujours par se partager.

Yvon était loin de se montrer insensible à ces petits cadeaux ; mais ce qui le touchait le plus dans les manières du capitaine, c'étaient les paroles amicales de ce dernier.

D'après ce que nous venons de dire, toute personne connaissant un peu le cœur humain comprendra facilement à quel point Yvon devait aimer son jeune capitaine. C'était une adoration, un fanatisme digne des sectateurs du vieux de la montagne.

Un seul fait en donnera une idée :

Deux chasseurs se permirent un jour de traiter de *grand carcan* le cheval noir de M. de Landy. Une pareille irrévérence choqua tellement maître Yvon, qu'il tomba sur les deux détracteurs de Mustapha, et les roua de coups, non sans recevoir lui-même maints horions.

Le digne garçon y gagna quinze jours de prison et un long sermon de la part du capitaine. Il est vrai que ce sermon, tout officiel, fut terminé par une vigoureuse poignée de main qui laissa un louis entre les mains du chasseur.

Cette péroraison n'était pas tout à fait conforme à la discipline ; mais il était bien difficile de ne pas être touché de l'attachement du pauvre garçon. Tout ce qui ap-

partenait au capitaine était sacré pour Yvon. Sa figure si sombre et si triste se transformait dès qu'il apercevait M. de Landy. D'un mot dit en passant, au galop de son cheval, M. de Landy mettait du baume dans l'âme d'Yvon pour tout le reste de la journée.

II

Le lendemain, dès une heure de l'après-midi, Ellen était en embuscade sur la lande, cherchant à reconnaître un militaire dans chaque personne qui paraissait sur le chemin poudreux.

Elle aperçut Yvon à une grande distance et courut à lui en sautant de joie.

— Bonjour, Ellen, bonjour, disait le digne garçon en riant des joyeuses démonstrations de la petite; mais, ne sautez pas comme ça; vous êtes, *sans comparaison*, comme une chèvre, ma pauvre innocente.

— Ellen est bien contente, bien contente! répétait la jeune fille en frappant ses mains l'une contre l'autre.

— Eh bien, moi aussi, je suis bien content de vous voir, dit Yvon tout ému de l'accent affectueux de cette pauvre créature. On ne vous a pas battue au moins?

—Oh! non, fit Ellen, je me suis cachée dans le taillis.

Tandis qu'Yvon, qui avait marché très-vite, s'asseyait

sur une élévation de terrain en s'essuyant le front, Ellen posa le doigt sur la trace de l'écorchure reçue la veille pour la défendre.

— Bah! dit Yvon, c'est déjà guéri. Si nous avions été en Afrique combattre les Bédouins, comme on l'avait promis à notre colonel, j'en aurais peut-être reçu bien d'autres.

Ellen n'avait jamais entendu parler des Bédouins. Tout fier d'avoir quelque chose à enseigner, Yvon entreprit la tâche difficile de faire comprendre à la petite ce que c'était que l'Algérie et ses habitants. Dieu sait quelle était l'instruction d'Yvon à cet égard et quelles devaient être ses explications! Mais il pérora fort longtemps là-dessus. Ellen n'y comprenait probablement rien du tout, mais elle écoutait avec admiration.

Pourtant, elle l'interrompit au beau milieu de son discours pour lui offrir d'un air triomphant un morceau de pain et deux carrés de lait caillé, deux *cailles*, comme on dit en Bretagne, qu'elle retira de son bissac.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse de ça? lui dit Yvon un peu vexé de se voir ainsi arrêté dans son éloquence.

— C'est mon dîner que j'ai gardé pour vous, reprit l'enfant tout étonnée qu'on ne fît pas un meilleur accueil à son cadeau.

La pauvre petite, qui n'avait que bien juste ce qu'il lui fallait pour sa nourriture, appréciait en effet son présent en raison du sacrifice qu'il lui coûtait.

Yvon commença par rire de ce singulier cadeau, mais, à la réflexion, les larmes lui vinrent aux yeux.

— Vous avez du chagrin ? lui demanda la petite.

— Eh non, petite sotte, fit-il tout honteux de son émotion ; au contraire, vous êtes une bonne fille, une bonne et brave fille, ma pauvre innocente ; mais mangez votre pain et vos *cailles ;* moi, je n'ai pas faim... là, bien vrai.

Ce n'était pas le compte d'Ellen, qui s'était mis dans la tête que le chasseur mangerait ses petites provisions ; aussi, revint-elle à la charge avec l'obstination des enfants.

Tout ce que put obtenir Yvon, ce fut qu'Ellen partagerait avec lui. Le pauvre garçon n'avait pas la moindre faim et le festin n'était pas fort tentant ; mais il se fût étouffé plutôt que de chagriner sa petite camarade.

Ce repas de Lucullus terminé, la conversation reprit de plus belle. Yvon causait comme on cause à la campagne, c'est-à-dire par intervalles. Après chaque phrase, il réfléchissait, en *menuisant* avec son couteau des morceaux de bois qu'il donnait à la petite. Il lui parlait absolument comme à une enfant de quatre ans.

Un travail incroyable s'accomplissait dans la tête d'Hélène. Elle tendait tous les ressorts de sa faible intelligence pour comprendre ce que disait Yvon. On voyait sur sa physionomie la souffrance qu'elle éprouvait chaque fois que ses idées si péniblement rassemblées, se dispersaient tout à coup.

Avez-vous vu quelquefois un joueur d'échecs médi-

tant une longue et savante combinaison perdre tout à coup le fil de ses laborieux calculs, au moment de les mettre à exécution? Hélène éprouvait une sensation analogue; mais, avec une patience inaltérable, Yvon recommençait cent fois la même explication.

Le temps passa si vite pour les deux jeunes gens qu'Yvon arriva en retard au quartier et fut consigné pour le jour suivant.

Cent fois peut-être dans le courant de l'après-midi, Hélène monta et descendit la petite colline d'où l'on découvrait la route de Pontivy. Elle rentra toute désolée à la ferme et se coucha sans souper. Pour la première fois de sa vie, une impression morale exerça quelqu'influence sur son appétit.

Lorsque le chasseur revint au bout de deux jours, Ellen se mit à lui parler avec une volubilité incroyable. Il était d'autant plus impossible de la comprendre que ne pouvant trouver des mots pour rendre ses idées, elle employait à tort et à travers la première expression qui lui venait en tête.

Néanmoins, Yvon vit bien qu'elle lui reprochait sa longue absence. Pour se justifier, il essaya de lui faire comprendre ce que c'était que la salle de police et le maréchal des logis chef.

— Bah, s'écria-t-il au bout d'une heure, que je suis donc bête de perdre mon temps à expliquer tout cela à cette pauvre *innocente*. Tiens, petite, lui dit-il, regarde ce que je t'ai apporté.

Il ôta son schako, magasin universel du soldat, y prit son mouchoir, et, de ses plis soigneusement déroulés, il retira une de ces petites bouteilles en verre blanc, de la dimension du pouce, qui contiennent de petites dragées à l'anis. Cela se vend un ou deux sous, tout rempli chez les confiseurs ou chez les apothicaires des petites villes.

Ellen n'avait jamais reçu de cadeau. Elle resta émerveillée de la munificence du chasseur.

Jamais loge aux Italiens, cachemire, équipage, ou premier mobilier en acajou ne causèrent à une fille d'Eve une joie pareille à celle qu'éprouva la petite gardeuse de vaches en recevant la bouteille de deux sous.

Yvon, de son côté, s'épanouissait en voyant le contentement de l'enfant. Il frappait du pied, riait de son gros rire et se frottait les mains à s'en enlever l'épiderme.

Lorsqu'un pauvre être disgracié de la nature et rebuté de ceux qui l'entourent, ne devient pas tout à fait haineux et méchant, il est habituellement d'une bonté admirable pour ceux qu'il voit malheureux. Il en était ainsi d'Yvon.

Il se fit une habitude de venir chaque jour à la lande du Gourio. Dès qu'il avait un moment de libre, et quelque temps qu'il fît, il franchissait presque en courant les deux ou trois lieues qui le séparaient de sa petite camarade. A peine sorti de Pontivy, ce n'était plus le même homme ; sa figure s'animait, il marchait d'un pas

délibéré. De temps en temps, sa joie intérieure faisait explosion par des refrains de vieux noëls ou de chansons en langage bas-breton.

Un de ses camarades qui l'aurait vu alors franchir d'un bond les douves et les petits talus de la lande, en chantant à tue-tête, aurait éprouvé de graves inquiétudes sur la raison du jeune chasseur si taciturne d'habitude.

Quant au motif qui l'attirait chaque jour auprès d'Ellen, Le Marec ne se l'était jamais demandé.

On l'eût singulièrement surpris et indigné en lui disant qu'il était amoureux de la petite *innocente* du Gourio.

Par malheur pour les deux jeunes gens, les visites si fréquentes d'un militaire ne pouvaient manquer d'être remarquées dans le pays.

Les pâtours des environs s'en aperçurent les premiers et suivirent Yvon de loin. Cela leur fut d'autant plus facile qu'Yvon ne se méfiait nullement de cet espionnage, et ne songeait pas plus qu'Ellen aux suppositions peu favorables que pouvaient faire naître leurs relations journalières.

Dieu sait pourtant combien de conjectures bâtirent là-dessus tous les garçons et servantes de ferme du pays. Ces bavardages étaient d'autant plus fâcheux pour la vertu de la pauvre Ellen qu'à la campagne (et non sans raison peut-être) le titre de militaire est synonyme de séducteur.

Puis on remarqua le changement survenu dans les

manières de la jeune fille. Elle poussait la coquetterie jusqu'à se laver tous les jours la figure, et relevait tant bien que mal ses grands cheveux blonds auparavant toujours épars. Puis, Yvon lui avait donné quelques colifichets de toilette dont elle se parait avec une joie enfantine. On commença par la plaisanter sur son *bon ami*. Ne comprenant qu'à moitié ce qu'on lui disait, Hélène, déjà beaucoup moins farouche avec tout le monde, prenait les railleries pour des compliments. Elle avouait tout ce qu'on voulait lui faire dire, et riait joyeusement dès qu'on lui parlait du chasseur.

Bientôt cependant, chacun s'évertuant à faire de l'esprit à ses dépens, et inventant quelque nouveau moyen de la tourmenter, elle finit par voir qu'on se moquait d'elle. Les pleurs remplacèrent les éclats de rire.

Un jour qu'on s'était amusé à la retenir de force à la métairie, elle arriva tout éplorée auprès d'Yvon.

Ce jour-là même, ce dernier venait de s'apercevoir qu'on le suivait. Deux gamins qu'il attrapa payèrent pour les autres, et reçurent deux ou trois taloches qui les renvoyèrent hurlant comme des écorchés.

Dans tout ce qu'Hélène lui raconta, Yvon devina des méchancetés, que n'avait pu soupçonner la naïve imagination de la jeune fille. Cela le mit en fureur.

Au milieu de son exaspération, il entendit un bruit de voix dans le taillis et vit cinq ou six paysans qui sortaient d'un sentier à quelques pas de lui.

C'étaient des garçons d'une ferme voisine qui cou-

paient du bois dans les environs. Un des pâtours corrigés tout à l'heure par Yvon leur servait de guide.

Ils commencèrent par ricaner bien haut en s'arrêtant près d'Ellen et d'Yvon, puis, s'animant mutuellement, ils se mirent à insulter les deux jeunes gens , d'abord par de grossiers propos, puis par des injures.

Yvon était trop en colère pour pouvoir répondre. Il se leva et s'avança vers eux les poings fermés. Un grand gaillard qui le dépassait de toute la tête, s'avança à la rencontre du chasseur, en continuant à le narguer.... Il reçut l'explosion de la colère si longtemps comprimée du chasseur et s'en alla tomber à deux pas le nez écrasé et les dents brisées par un coup de poing qui mit en sang les doigts d'Yvon.

Les autres paysans se jetèrent sur ce dernier, mais il était trop fort et trop bon lutteur pour se laisser renverser.

La pauvre Ellen s'était jetée plusieurs fois au milieu des combattants, au risque de se faire tuer. Avec une énergie qu'on n'aurait jamais attendue d'une aussi faible créature, elle se cramponnait aux bras des paysans. Plus d'une fois, elle détourna des coups qui étaient destinés à Yvon ; mais la pauvre enfant finit par recevoir elle-même un coup qui la rejeta en arrière, presque sans connaissance.

Lorsqu'elle reprit ses sens, elle aperçut le chasseur agenouillé près d'elle et cherchant à la faire revenir.

Tout autre qu'Yvon eût été tué d'un coup qu'il avait reçu sur la tête ; mais les crânes des Bas-Bretons sem-

blent être composés d'une substance toute particulière de la même nature que les rochers de leurs grèves.

Elle voulut lui offrir le bras pour l'aider à marcher. Il refusa ce qu'il eût regardé comme une humiliation. Il se mit en route, après avoir fait son possible pour rassurer la pauvre enfant, et revint au quartier fort inquiet de la punition que lui vaudrait certainement sa bataille avec les paysans.

Pour comble de malheur, on lui apprit que M. de Landy, son conseiller, son protecteur habituel dans toutes les circonstances critiques, venait de partir pour Lorient avec une permission de huit jours.

Bien qu'Yvon s'évertuât à prouver que ses blessures n'étaient rien, on le fit conduire à l'hôpital.

Dans la nuit, une fièvre ardente s'empara de lui. Il eut le délire et l'on fut obligé de le faire tenir de force par des infirmiers.

Les blessures d'Yvon n'offraient aucun danger pour sa vie, mais l'état d'esprit du pauvre garçon nuisait beaucoup à son rétablissement. Le colonel se montrait fort sévère pour toutes les querelles entre bourgeois et militaires, et Le Marec s'attendait à quelque longue punition. Il craignait, en outre, les reproches de M. de Landy; mais, ce qui le tourmentait plus que tout le reste, c'était la pensée de ce qu'allait devenir sa petite amie du Gourio.

La pauvre Ellen eut en effet bien des chagrins à supporter.

Chacun l'accabla de railleries et d'injures. On lui reprocha *les malheurs* causés par son *galant*. A toutes les dures paroles qu'on lui adressait, elle ne répondait que par des larmes.

Quant aux coups (et la pauvre fille en reçut aussi), elle se laissait battre sans résistance et sans essayer de se défendre.

Les voisins engagèrent même le père Antoine, le successeur de Lecall, à renvoyer sa *coureuse* de servante : mais ce n'était pas l'affaire du bonhomme dont les intérêts passaient avant toute autre considération. Or Ellen s'acquittait fort bien de ses humbles fonctions et ne coûtait pas un sou de gages au fermier...

— Bah! disait-il, en prenant un air de commisération, elle ne sait point ce qu'elle fait; faut bien avoir pitié d'une pauvre innocente.

Quelques jours se passèrent. Chaque après-midi, Ellen montait à la petite colline d'où l'on découvrait la route de Pontivy ; de temps en temps, elle courait donner un coup d'œil à ses bestiaux, puis elle revenait à son poste.

Sa pauvre tête était dans un état de fermentation incroyable.

Durant ces huit jours, Ellen vécut plus que dans les treize années qui venaient de s'écouler.

Jusque là, malgré toutes les privations qu'elle avait eues à subir, Ellen n'avait jamais été malade. Le réveil lent, mais continu de son cœur et de son intelligence la

rapprochant peu à peu des lois de l'humanité, elle devait en subir toutes les conséquences. Pour la première fois de sa vie, elle tomba malade : comme personne à la ferme ne daignait s'occuper d'elle, on n'y fit même pas attention, Ellen souffrit en silence, sans se plaindre et sans rien faire pour se soigner.

Au bout de quelques jours, la jeune fille ne put résister à son inquiétude. Elle ne s'était jamais rendu compte bien exactement de la position d'Yvon comme militaire.

Seulement, elle savait qu'il demeurait à Pontivy dans une grande maison où il y avait beaucoup d'autres soldats comme lui.

Laissant ses bestiaux à la garde de Dieu, et bravant les reproches qu'elle ne pouvait manquer de recevoir à son retour, Ellen partit pour Pontivy; elle n'en connaissait pas la route, mais elle suivit le chemin qu'elle avait vu prendre à Yvon.

En entrant dans la ville (qui n'a rien de beau sous aucun rapport), elle resta tout effrayée de voir tant de belles maisons et tant de monde. Le désir de revoir Yvon l'emporta cependant sur la terreur mystérieuse qui commençait à s'emparer d'elle dans ces régions inconnues. Ne sachant vers quel côté se diriger, elle errait au hasard, lorsqu'elle rencontra un militaire portant le même uniforme qu'Yvon.

Elle courut à lui toute joyeuse et lui posa la main sur le bras.

— Eh ! laisse-moi donc tranquille, je n'ai rien à te donner, lui dit le chasseur, qui la prit pour une mendiante.

— Où est Yvon ? demanda-t-elle.

— Quel Yvon ? dit le soldat en regardant la petite plus attentivement.

— Yvon Le Marec.

— Ah ! oui ; l'ours de Pleudaniel ? Ce n'est pas un beau galant que vous avez là, ma petite.

— Où est Yvon ? reprit Ellen, tout entière à son idée.

— A l'hôpital.

— Où est l'hôpital ?

— La deuxième rue à gauche, répondit le soldat, mais on ne vous laissera pas entrer. Vous feriez bien mieux de.....

Ellen était déjà loin.

Ce mot d'hôpital est un épouvantail pour les paysans. Ils se figurent qu'à l'hôpital on laisse les pauvres mourir de faim, et qu'on donne leurs corps à disséquer aux chirurgiens. Ellen avait confusément entendu parler de tout cela. Il lui en était resté une impression générale de lugubre terreur.

Néanmoins, elle courut de toute la vitesse de ses jambes jusqu'à l'endroit qu'on venait de lui indiquer. Puis, après bien des irrésolutions, elle interrogea une bonne femme qui passait. Celle-ci lui montra l'hôpital à deux pas devant elle.

Arrivée à la porte, les angoisses de la jeune fille recommencèrent. Elle laissa retomber le lourd marteau du portail ; mais son cœur battait comme si elle eût commis un crime.

Un vieux portier à la figure rébarbative, entr'ouvr un judas grillé.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il brusquement.

— Je veux voir Yvon.

— Quel Yvon ?

— Un militaire.

— Cet Yvon est-il votre frère, votre parent ?

L'enfant interdite balbutia quelques mots confus. Le portier haussa les épaules, et ferma brusquement le judas. Dieu sait quelle supposition il fit sur le compte d'Ellen.

Celle-ci attendit quelque temps, espérant toujours qu'on allait lui ouvrir.

Enfin, elle se décida à frapper une seconde fois. Le portier revint, et s'emporta contre Ellen qui crut avoir commis quelque grande faute, et prit la fuite à toutes jambes.

La pauvre créature eut encore cependant le courage de retourner sur ses pas. Cette fois, elle n'osa s'approcher du portail, et se contenta d'errer comme une âme en peine autour de l'hospice, en contemplant tour à tour chaque fenêtre.

Lorsque vint la nuit, les frayeurs de la pauvre enfant redoublèrent. Néanmoins elle ne quitta pas son poste. Vers minuit, brisée de fatigue, elle s'endormit sur le

banc de pierre placé tout près de la porte de l'hospice. La pluie qui tombait à torrents ne tarda pas à la réveiller. Après avoir encore erré quelque temps dans les rues voisines, Ellen rencontra une de ces maisons bâties suivant l'ancienne architecture, dont le premier étage faisait saillie au-dessus du rez-de-chaussée. Elle se blottit sous cette espèce d'auvent, et passa le reste de la nuit assise par terre, le dos appuyé contre la muraille, et la tête reposant sur ses deux mains.

Quand vint le jour, elle retourna se placer devant l'hospice.

Sa présence et sa tournure un peu étrange finirent par attirer l'attention des voisins.

Aux questions qu'on lui adressa, elle répondit comme au portier, comme à tout le monde, qu'elle attendait Yvon Le Marec. On s'aperçut bientôt qu'elle avait l'esprit un peu dérangé, et l'on eut pitié d'elle.

— Vous avez donc passé la nuit dehors ? lui dit une vieille marchande de sabots qui voyait la pauvre enfant grelotter sous ses haillons mouillés.

— Oui, dit Ellen.

— Depuis quand êtes-vous là ?

— Je ne sais pas.

— Vous n'avez donc pas de parents, personne qui s'occupe de vous ?

— Non, dit la petite, qui se mit à pleurer.

— Bonne sainte Vierge, s'écria la vieille femme, cela fend le cœur. Allons, venez avec moi, ma pauvre fille.

Je ne suis pas riche non plus; mais il ne sera pas dit qu'une créature du bon Dieu aura souffert de faim et de froid devant la porte de Madeleine Gaurial tant qu'il restera un morceau de pain dans sa huche.

— Je ne veux pas m'en aller d'ici, répondit Ellen, qui, malgré la faim dont elle commençait à souffrir, ne voulait pas s'éloigner de l'hospice.

— Pauvre *innocente*, dit la bonne femme, cet Yvon est quelque mauvais garnement qui l'aura trompée. Enfin, c'est au bon Dieu, et pas à moi de la juger. — Allons, venez donc, petite, continua-t-elle en s'emparant du bras d'Ellen ; tenez, voilà ma boutique là, juste vis-à-vis de la maison; vous verrez l'hospice aussi bien que d'ici.

Ellen suivit alors la bonne vieille, qui lui donna du pain et du beurre, ainsi qu'un peu de lait, qu'elle alla chercher chez une voisine.

Au bout d'un quart-d'heure, toutes les commères du quartier étaient réunies chez la Madeleine et harcelaient la petite paysanne de questions. Mais il y avait de la bienveillance et de la commisération dans leur curiosité. Chaque femme s'en retourna chez elle fouiller dans son armoire et rapporta quelque chose pour l'habillement de la pauvre abandonnée.

Le bruit de la bataille qui avait eu lieu la veille, auprès du Gourio, entre un soldat et des paysans, commençait déjà à circuler en ville. Puis, une cardeuse de matelas qui travaillait souvent au Gourio reconnut Ellen pour l'avoir vue à la métairie.

On essaya de décider Ellen à s'en retourner à la ferme ; elle refusa. Persuasion, raisonnements, menaces, tout échoua devant son obstination. On voulut l'emmener de force ; mais elle se débattit avec tant de violence et poussa des cris si déchirants, qu'il fallut la laisser tranquille.

Quelqu'un eut l'idée d'aller prévenir le commissaire de police, cet homme universel de la province, dont chacun se moque et médit assez volontiers, mais chez lequel on accourt à la plus petite difficulté.

Il vint lui-même chez la Madeleine. Ses regards inquisiteurs et sa voix un peu brusque effrayèrent la petite; elle garda un silence obstiné. Le fonctionnaire, qui était un ancien sous-officier décoré, se rendit alors à l'hospice dans l'espoir d'obtenir d'Yvon quelques renseignements.

Ce dernier entrait en convalescence.

Dès qu'on lui parla de la présence d'Ellen, il sauta en bas de son lit en réclamant à grands cris ses vêtements et le droit de sortir. Le double refus qu'il essuya le mit dans un tel état d'exaspération, qu'il frappait du pied, injuriait les infirmiers et jurait comme un païen, quoique ce ne fut pas dans ses habitudes.

Ce que le commissaire tenait surtout à éclaircir, c'était la nature des relations qui existaient entre Ellen et le militaire.

L'indignation d'Yvon, au premier mot qu'on lui toucha de ce sujet, rendit inutile un plus long interrogatoire.

— Voyons, chasseur, disait le brave homme de com-

missaire, qui voyait Yvon se désoler comme un enfant en songeant à ce qu'allait devenir la pauvre Ellen, voyons, un peu de courage, que diable ! Je vais ramener cette petite à la métairie, et quand vous serez rétabli...

— On va la battre, *bien sûr*, disait Yvon.

— Ne craignez rien ; j'irai la conduire moi-même, et je ferai mes recommandations. Allons, du courage, mon garçon, ne vous désespérez donc pas ainsi.

Il revint chez la vieille Madeleine, et les nouvelles qu'il apportait sur la santé d'Yvon firent oublier à Ellen l'impression désagréable qu'elle avait éprouvée aux premières paroles du commissaire. Après de bien longs pourparlers, et grâce au nom d'Yvon dont il se servit à propos, le commissaire parvint enfin à la ramener à la ferme du Gourio.

Il fit promettre au père Antoine de ne pas punir la petite de sa *désertion*, et menaça de sévères châtiments tous ceux qui lui feraient quelques mauvais traitements.

On n'osa pas, dans la ferme, désobéir aux recommandations du fonctionnaire si redouté ; mais on s'en dédommagea par des quolibets et des railleries, et par toutes ces mille petites vexations que nulle autorité ne peut ni prévoir ni défendre.

Ellen supporta tous ces ennuis avec une insensibilité complète. Au bout de deux jours, lorsqu'elle ne vit pas revenir Yvon, ainsi que le lui avait promis M. Morin (le commissaire), elle partit de nouveau pour Pontivy.

Cette fois, elle se rendit tout droit chez Madeleine,

qui fit mine de vouloir la mettre à la porte et n'en eut pas le courage. Le commissaire fut prévenu : mais, cette fois, son éloquence fut inutile, quoiqu'il allât jusqu'à menacer Ellen de la mettre en prison, si elle ne retournait pas de suite au Gourio.

Quelques mots échappés à un infirmier apprirent en même temps à Yvon le retour de la petite anglaise. Il allait probablement commettre quelque extravagance, lorsque, par bonheur, il vit arriver M. de Landy. Yvon courut à lui et se jeta presque à ses genoux.

— Qu'as-tu donc, mon pauvre garçon ? lui demanda M. de Landy avec intérêt.

Yvon lui raconta toute l'histoire d'Ellen, et le supplia de venir en aide à la pauvre enfant. Le récit du digne garçon ne brillait ni par l'éloquence, ni par la clarté ; mais c'était tout son cœur qui parlait, M. de Landy fut vivement ému de l'affection de ces deux pauvres êtres.

— Je me charge de tout, dit-il à son compatriote. Soigne-toi bien, mon pauvre garçon, rétablis-toi vite, et, foi de Breton, ton Ellen ne manquera de rien.

Une promesse du capitaine était pour Yvon parole d'évangile. Il remercia M. de Landy avec effusion, et, dès ce moment, son esprit plus calme contribua beaucoup à son rétablissement.

Tandis qu'il se recouchait sans murmurer, le capitaine, guidé par la première personne qu'il rencontra, se rendait chez la Madeleine.

Yvon avait souvent parlé à la petite paysanne de son

capitaine, M. de Landy. Aussi Ellen accueillit-elle l'officier avec tant de joie et d'expansion qu'il en fut tout ému.

Sur le conseil du commissaire, qui se trouvait là, il fut convenu qu'Ellen resterait chez la marchande de sabots.

Le capitaine remit à cette dernière le peu d'argent qui lui restait après son voyage et promit de lui payer régulièrement une petite pension pour la nourriture et le logement d'Ellen. Afin de calmer un peu la petite, il lui assura qu'il ferait son possible pour lui obtenir la permission de voir Yvon, tout en la prévenant que ce serait bien difficile et probablement impossible.

Cette espérance, malgré son peu de certitude, releva le courage d'Ellen. Elle s'endormit là-dessus, tout heureuse de coucher sur un matelas et dans une chambre.

La position de cette pauvre enfant préoccupa beaucoup M. de Landy. Il sentait bien qu'elle ne pouvait rester à Pontivy, mais il la voyait si désespérée dès qu'on lui parlait de retourner au Gourio, qu'il n'avait plus le courage d'insister. Il prit le parti d'aller trouver Yvon lui-même et de lui faire comprendre la difficulté de la position. A force de le sermonner, il finit par lui faire entendre raison. Le difficile était d'arriver au même résultat auprès d'Ellen. Grâce à l'entremise du commissaire, on obtint une permission toute spéciale pour qu'elle pût avoir une entrevue avec le blessé.

M. de Landy alla chercher la petite, la conduisit à

l'hôpital, et la fit entrer dans le parloir où l'attendait Le Marec.

La pauvre petite se jeta dans les bras d'Yvon. Celui-ci, honteux de laisser voir son émotion, cherchait à se contenir, mais de grosses larmes coulaient sur ses joues.

L'entretien des deux jeunes gens fut si touchant dans sa naïve et profonde affection, que la religieuse, les deux infirmiers et le capitaine lui-même en avaient les larmes aux yeux.

Ellen se jeta aux genoux de la religieuse pour la supplier de la garder dans la maison.

— Je servirai de domestique, disait-elle, je travaillerai nuit et jour, si l'on veut. Vous ne me donnerez point de gages. Puis, je ne suis pas difficile à nourrir ; un morceau de pain, voilà tout ce qu'il me faut.

La bonne religieuse sanglotait en l'écoutant, mais il n'y avait pas moyen d'exaucer le désir de la petite. Pressé par le capitaine, Yvon parvint à faire comprendre à Ellen la nécessité de retourner au Gourio.

Cette fois, ce fut le capitaine qui se chargea de ramener la petite déserteuse.

En voyant arriver le bel officier, le père Antoine comprit bien vite qu'il avait quelque chose à gagner dans tous ces arrangements.

Il prit un air de colère, jura ses grands dieux que rien au monde ne pourrait le décider à reprendre Hélène, une *peste*, un *fléau*. Mais deux pièces de cinq

francs apaisèrent bientôt ce grand courroux. M. de Landy promit en outre de revenir à la fin du mois et de donner encore dix francs, pourvu qn'Ellen eût été bien soignée, et qu'on n'eût laissé personne la tourmenter.

Antoine jura par tous les saints du paradis qu'il y veillerait lui-même, et M. de Landy prit congé de sa petite protégée qui, deux heures après, fut réinstallée dans ses importantes fonctions.

La promesse conditionnelle des dix francs fit merveille. C'est une somme pour les paysans, car l'argent est rare à la campagne. Dans deux ou trois occasions où l'on paraissait disposé à molester Ellen, le père Antoine, qui ne badinait pas dès que son intérêt était en jeu, alla prendre à la cheminée un joli bâton de houx et le montra aux mauvais plaisants. Cette simple mais éloquente démonstration coupa court à tous les quolibets.

Au bout de quelques jours, Yvon put enfin quitter l'hôpital. Bravant la fatigue, la défense du colonel, et le danger de rencontrer ses anciens adversaires dans l'état d'affaiblissement où il était encore, le chasseur revint comme auparavant voir sa petite camarade.

Son projet, son plus vif désir était d'épouser Ellen ; mais, vu les trois ans de service qui lui restaient à faire, cela ne pouvait avoir lieu de longtemps.

Un soldat ne peut épouser qu'une femme réunissant certaines conditions de fortune et de moralité. Même avec toutes ces conditions réunies, les permissions de mariage sont encore très-difficiles à obtenir.

Tandis que les deux amoureux prenaient patience en bâtissant de superbes projets pour l'avenir, un grand chagrin se préparait pour Yvon. M. de Landy, nommé chef d'escadron dans un régiment de spahis, fut obligé de partir immédiatement pour l'Algérie.

Il fit tout son possible pour emmener Yvon, qui, jusqu'alors, avait appelé de tous ses vœux le moment d'aller combattre les Arabes. Mais l'amour d'Ellen l'emporta sur tout autre sentiment dans l'âme du Bas-Breton.

— Qu'est-ce que la pauvre fille deviendrait sans moi ? disait-il au capitaine.

Pourtant le cœur du pauvre garçon se brisa lorsqu'il fallut dire adieu au compatriote si bon, si généreux, qui lui avait rendu tant de services et témoigné tant d'intérêt.

M. de Landy, généreux et prodigue, et par conséquent toujours endetté, n'avait que bien juste de quoi faire son voyage. Néanmoins, en prenant congé d'Yvon, il lui glissa dans la main deux pièces d'or.

Ce dernier, qui venait d'entendre cinq minutes auparavant un créancier exigeant menacer le jeune officier, voulut rendre les deux napoléons.

— Garde-les, va, mon pauvre garçon lui dit M. de Landy. S'il arrivait quelque malheur à Ellen, cela pourrait te servir. Adieu Yvon ; ne fais pas la mauvaise tête et si tu as besoin de ton compatriote, écris-lui sans hésiter.

Le départ du capitaine bouleversa toute l'existence d'Yvon. Le service lui devint odieux. Son humeur peu sociable et son caractère susceptible lui avaient fait bien des ennemis. Toutes les petites rancunes contenues jusque là par la protection du capitaine ne tardèrent pas à se faire jour. Ses amours avec Ellen étaient naturellement connus de ses camarades, et plus d'un Lovelace de l'escadron éprouvait une certaine jalousie de voir un garçon aussi peu brillant que le pauvre Yvon devenir le héros d'une aventure amoureuse.

Un jour, on se donna le mot pour attaquer Yvon au sujet de ses amours. A la première plaisanterie qu'on fit sur Ellen, il s'emporta outre mesure. Il s'ensuivit une querelle qui amena encore la prison.

Malheureusement pour Yvon, il ne savait pas écrire. N'ayant aucun camarade à qui se confier, et retenu par une sorte de honte dès qu'il fallait dicter ses pensées à une main étrangère, il ne put prévenir Ellen de sa nouvelle mésaventure.

Ce qu'il craignait ne manqua pas d'arriver. Au bout de quelques jours, Ellen abandonna de nouveau ses bestiaux, et revint à Pontivy trouver la vieille Madeleine.

Depuis quelque temps, l'intelligence d'Ellen avait fait des progrès extraordinaires. Sauf un peu de désordre et une naïveté enfantine dans ses paroles, ainsi qu'un peu d'égarement dans son regard, c'était désormais une personne ordinaire. Seulement, elle était devenue fort

jolie, et sa nature anglaise prenant le dessus, elle apportait à sa toilette une propreté et des soins dont se dispensent trop souvent les jeunes filles du Morbihan.

Cette fois, la vieille Madeleine parvint aisément à faire comprendre à la jeune fille qu'elle risquerait de nuire au chasseur si elle allait le demander au quartier; mais il fut impossible de la faire retourner au Gourio.

Voyant son obstination, Madeleine finit par céder à ses instances. On acheta une quenouille, un fuseau et un peu de chanvre, et la petite Anglaise apprit assez vite à filer.

Ce travail, fort peu rétribué, lui rapportait environ trois ou quatre sous par jour; c'est-à-dire, bien juste de quoi vivre. Néanmoins, elle se trouvait fort heureuse et attendait avec impatience la sortie d'Yvon pour lui annoncer cette grande nouvelle.

A peine en liberté, Yvon courut chez Madeleine.

Ellen lui raconta tous les talents qu'elle avait acquis, et la possibilité que cela lui donnait de rester à Pontivy.

Yvon avait encore les deux louis du capitaine. Il en remit un à Madeleine, et l'on acheta les deux ou trois objets nécessaires à l'installation de la petite.

Le bonheur des deux jeunes gens fut de courte durée. On remarqua bien vite dans le quartier les fréquentes visites du chasseur, et on les interpréta d'une manière d'autant moins charitable qu'Ellen était vraiment devenue une fort jolie fille.

Madeleine défendit de son mieux les deux amoureux : mais toutes les commères du quartier se moquèrent d'elle, et lui jetèrent la pierre.

La vieille marchande avait besoin de tout le monde et voyait sa petite clientèle l'abandonner peu à peu. Elle finit par prévenir Ellen qu'elle eût à chercher un autre logement.

Tout le monde regardant la jeune fille comme la maîtresse du soldat, elle eut mille peines à trouver une chambre ; encore la lui fit-on payer fort cher.

Les derniers vingt francs du capitaine furent promptement dépensés.

Les camarades d'Yvon, apprenant qu'il avait loué une chambre pour la jeune fille, recommencèrent leurs quolibets. Il s'ensuivit une nouvelle querelle dans laquelle l'adversaire d'Yvon fut grièvement blessé.

Le colonel se fit rendre compte de l'affaire ; apprenant que c'était la seconde querelle qui avait lieu à propos de la même femme, il pria le maire de renvoyer Ellen de Pontivy.

Malgré les bons renseignements que le commissaire de police donna sur la jeune fille, on prévint Ellen qu'elle eût à quitter la ville dans les vingt-quatre heures.

Comme elle s'y refusait, on la fit conduire de brigade en brigade jusqu'à la commune où le père Mathurin l'avait trouvée endormie dans une *jonnée.*

Un maréchal des logis de l'escadron d'Yvon, mauvais drôle s'il en fût sous tous les rapports, s'empressa d'aller

raconter cette triste nouvelle au pauvre Bas-Breton.

Ce dernier, désespéré, voulut sortir du quartier.

Le maréchal des logis lui rappela, toujours en le raillant, qu'il était consigné pour quinze jours.

Yvon continua son chemin ; le sous-officier se mit devant lui et voulut l'arrêter.

La tête du pauvre Yvon se perdit ; il repoussa le sous-officier et le frappa violemment.

La punition d'une telle conduite ne pouvait être que la peine de mort, et, dès le premier jour, Yvon ne se fit aucune illusion à cet égard. Sa mauvaise intelligence avec ses camarades, ses querelles, ses duels et le bruit de ses relations avec Ellen, qu'on interprétait naturellement de la manière la plus défavorable, tout se réunit pour faire envisager sous le plus mauvais jour la conduite du pauvre Yvon.

Cependant, il lui arriva un secours imprévu. Pieux comme la plupart des Bas-Bretons, Yvon avait lié connaissance avec l'aumônier de l'hôpital, bon et digne vieillard aux longs cheveux blancs, à la figure calme et indulgente. En apprenant le malheur arrivé au jeune soldat, le digne prêtre, qui lui portait un sincère intérêt, accourut chez le colonel et obtint la permission de voir le prisonnier.

Il trouva Yvon déjà tout résigné à la mort, et ne s'occupant que de ce que deviendrait Ellen.

— Je vous jure devant le bon Dieu qui nous entend, que j'ai toujours respecté Ellen comme si elle avait été ma sœur, disait-il à l'aumônier qui cherchait à le cal-

mer. Je ne m'occupe pas de ce que font les autres, moi; pourquoi viennent-ils me tourmenter? Ils sont cause que la pauvre créature a été emmenée par les gendarmes comme une fille perdue, comme une voleuse...

A cette pensée, Yvon retombait dans une exaspération terrible.

L'aumônier eut grand'peine à calmer ce pauvre cœur ulcéré.

Le lendemain, il revint avec une bonne nouvelle. Ellen avait quitté Plouézec une heure après le départ des gendarmes, et venait d'arriver à Pontivy.

Le bon aumônier n'eut garde de raconter au chasseur que la malheureuse enfant, qui avait marché jour et nuit, était tombée presque morte de fatigue et de faim en entrant chez la vieille Madeleine.

— J'ai été moi-même trouver le procureur du roi, dit l'aumônier, et j'ai obtenu qu'on laisserait cette pauvre enfant demeurer à Pontivy jusqu'à nouvel ordre. Maintenant, je vais m'occuper de la placer quelque part.

En sortant de chez Yvon, il alla trouver en effet une de ses pénitentes, vieille fille riche et bienfaisante, et la supplia de se charger de la petite paysanne.

La dévote se montra d'abord un peu récalcitrante, à cause des bruits fâcheux répandus sur le compte d'Ellen ; mais elle fut détrompée par l'aumônier qui venait de causer longuement avec la petite d'abord, puis avec la vieille Madeleine.

L'aumônier alla chercher la jeune fille et la conduisit lui-même chez mademoiselle Vialon.

L'état de la pauvre enfant, la douleur de sa physionomie, son air épuisé, ses yeux rougis par la fatigue et les larmes plaidèrent si éloquemment sa cause que Mlle Vialon lui fit aussitôt préparer une petite chambre dans la maison.

Dans l'entretien qu'il venait d'avoir avec Ellen, l'aumônier avait été douloureusement étonné de voir que la pauvre enfant ne possédait aucunes notions religieuses. Mlle Vialon se chargea d'instruire la jeune fille, et sa tâche fut beaucoup plus facile qu'elle n'aurait osé l'espérer. Surexcitée par le danger que courait Yvon, et qu'on n'avait pu lui cacher complétement, Ellen apporta bientôt une telle ferveur à sa dévotion qu'on fut obligé de ralentir son zèle... Si on l'eût laissée faire, elle se fût tuée à force de jeûnes et de pénitences.

Sur les instances de l'aumônier et de Mlle Vialon, le procureur du roi écrivit à Plouézec, puis à St-Brieuc et et à Vannes, afin d'obtenir, s'il était possible, quelques renseignements sur l'origine d'Ellen.

Durant tout cet échange de lettres, l'affaire d'Yvon marchait vers son triste dénouement.

Par un de ces revirements si fréquents de l'opinion publique, toute la ville commençait à s'intéresser au malheureux prisonnier. Le colonel lui-même, ramené à de meilleurs sentiments sur le compte d'Yvon par les renseignements qu'il recevait, se montrait désolé de cette affaire. Il aurait donné ses deux plus beaux chevaux pour qu'il lui fût permis de sauver le coupable : mais la chose était impossible.

Yvon passa donc au conseil de guerre, et fut condamné à mort, ainsi que tout le monde ne l'avait que trop prévu.

Au moment où il sortait du conseil entre quatre chasseurs, un commandant de spahis fendit la foule et vint serrer la main du pauvre condamné.

Celui-ci, qui avait écouté les débats et même la sentence avec une morne impassibilité, fondit tout à coup en larmes, en sentant sa main serrée par la main affectueuse de M. de Landy.

— Que Dieu soit béni! s'écria enfin le pauvre garçon, maintenant je mourrai tranquille. Vous aurez soin d'*elle*, n'est-ce pas, M. de Landy?

— Oui, mon pauvre Yvon, répondit le commandant vivement ému; mais je n'ai pas encore renoncé à tout espoir de te sauver. Je pars pour Paris dès ce soir afin de m'en occuper.

Yvon secoua la tête d'un air mélancolique.

—Merci, mon commandant, lui dit-il, mais occupez-vous d'elle avant tout.

M. de Landy lui fit signe qu'il se conformerait à son désir; et se rendit immédiatement chez le colonel. Quelques heures après, il prenait la malle-poste pour Paris.

Le jeune officier ne se dissimulait aucune des difficultés presque insurmontables de son entreprise. Mais, tant qu'il restait une lueur d'espoir, il se fût reproché de renoncer à sauver le pauvre garçon qui lui portait un si profond attachement.

Arrivé à Paris, il courut chez tous ses amis, et chez toutes les connaissances de sa famille qu'il supposait devoir lui être de quelque utilité pour le succès de sa demande en grâce. Enfin une personne, haut placée dans la magistrature et alliée au président du conseil, se chargea de mettre sous les yeux du roi la supplique apostillée déjà par plusieurs noms considérables.

Pendant qu'il attendait la décision avec une inquiétude facile à comprendre, une vieille amie de sa mère, la comtesse de Rimont, le fit prier de passer chez elle.

— Mon enfant, lui dit-elle, des idées que votre mère a, je crois, conservées comme moi, m'ont empêché de faire aucune démarche en faveur de votre protégé. On me connaît si bien pour une légitimiste endurcie que ma recommandation ne pourrait que nuire à ce pauvre garçon auprès des hauts fonctionnaires qui vont décider de son sort. Afin que vous ne m'en gardiez pas rancune, voici 2,000 fr. pour votre compatriote. S'il est gracié, comme je l'espère, vous lui achèterez un remplaçant et vous lui donnerez le surplus.

— Et si je ne réussis pas? fit le commandant; l'exécution de ce pauvre garçon est fixée au 27 et nous voilà déjà au 24. J'ai encore écrit ce matin pour lui, mais je vous avoue qu'il ne me reste plus grand espoir.

— Alors, répondit-elle, cet argent sera pour le bureau de bienfaisance de Saint-G.... (la commune où était situé le château de la comtesse).

Comme il rentrait à l'hôtel, une ordonnance arrivait au galop. Le commandant descendit d'un bond les dix marches qu'il venait de monter, et saisit la dépêche.

C'était la grâce d'Yvon!

Il courut à l'hôtel des postes et partit le soir même.

En descendant la côte à Mortagne, les chevaux de la malle-poste, effrayés par la rencontre d'un chariot de ménagerie, se jetèrent de côté et tombèrent avec la voiture, dans la vallée profonde qui borde la route.

Le postillon et l'un des voyageurs furent tués sur le coup.

Le conducteur et M. de Landy reçurent d'assez graves blessures. Ce dernier resta plusieurs heures sans connaissance. A peine eut-il repris ses sens, qu'il pria de lui chercher une voiture et des chevaux de poste. On lui fit toutes les représentations possibles sur le danger auquel il s'exposait; mais ce fut inutile. Comme il ne lui restait pas assez d'argent pour payer la voiture et faire la route en poste, il allait vendre sa montre, sa chaîne et sa chevalière, lorsqu'il songea aux deux billets de banque de la comtesse de Rimont. Avec cet argent, il acheta une espèce de cabriolet à quatre roues; mais, avant que le cabriolet fût prêt et les chevaux attelés, il s'écoula plusieurs heures, malgré l'activité que déployait l'énergique blessé.

Enfin le postillon se mit en selle et partit au galop, stimulé par la promesse d'un triple pourboire.

Le commandant courut ainsi, toujours ventre à terre, jusqu'à Pontivy. Il n'arrêta qu'à la porte de la prison. On lui dit que le condamné venait de partir.

M. de Landy sauta sur le cheval d'un gendarme, attaché près de la route, et partit au galop.

Il rejoignit Yvon et son escorte à dix pas du lieu où devait se faire l'exécution.

M. de Landy tendit la grâce à l'officier, et sauta au cou du pauvre Yvon ; puis, épuisé par la fatigue et par le sang qui coulait de sa blessure dont le mouvement du cheval avait dérangé l'appareil, il se laissa tomber sur le bord du chemin.

La triste destinée d'Yvon avait fini par lui concilier l'intérêt et la compassion de ceux même qui le détestaient auparavant, Aussi, les chasseurs poussèrent-ils un hourrah joyeux en apprenant qu'il était gracié, et vinrent-ils lui serrer la main avec effusion.

Quant à lui, il paraissait bien plus occupé de l'état du commandant dont le chirurgien pansait la blessure, que de la mort à laquelle lui-même venait d'échapper.

Dès qu'on eut replacé l'appareil, M. de Landy prit le chemin de Pontivy avec le petit détachement.

— Le père d'Ellen est venu la réclamer et l'a emmenée en Angleterre, dit Yvon à M. de Landy.

— Eh bien, tu iras la chercher s'il le faut jusqu'en Angleterre, répondit gaîment le commandant qui lui annonça le cadeau de la comtesse de Rimont.

Pour calmer l'impatience qui dévorait le pauvre

Yvon, M. de Landy lui promit d'aller de suite au parquet demander quelques renseignements sur la famille d'Ellen, et sur la manière dont elle avait quitté Pontivy.

Le procureur du roi auquel M. de Landy expliqua le motif qu'il avait de s'intéresser à la jeune Anglaise, lui donna fort gracieusement les renseignements suivants :

Le père d'Ellen était un Anglais du nom d'Albert Defferson. Il appartenait à une famille riche et considérée du comté de Derby; mais sa jeunesse avait été tellement orageuse que tous ses parents s'étaient séparés de lui. Après avoir essayé de tous les métiers, il finit par se faire contrebandier entre les îles anglaises et les côtes de Bretagne et de Normandie. Son mariage avec la fille d'un simple patron de barque acheva de le séparer de sa famille.

Sa femme, élevée sur les flots, et brave comme un vieux marin, accompagnait Defferson dans toutes ses expéditions.

Après 1830, Albert, tout en continuant sa contrebande, se chargea de transporter en Bretagne quelques fidèles soldats de la légitimité. On sait quel fut le résultat de la plupart de ces tentatives.

Presque toujours, la police française était prévenue à l'avance du départ des conjurés par les espions qu'elle avait en Angleterre.

Lorsque, à force d'adresse et d'intrépidité, les royalistes avaient réussi, en trompant la vigilance des doua-

niers, à débarquer sur quelque point de la côte, ils étaient traqués de tous côtés par la gendarmerie.

Dans une de ces expéditions, le lougre que commandait Defferson fut jeté par la tempête sur les rochers de C...

Il avait à bord Defferson, sa femme, la petite Ellen, trois matelots, et deux gentilshommes déjà compromis dans la première insurrection.

L'un d'eux sauva la petite Ellen, mais la femme de Defferson et un matelot furent noyés.

Malgré son affreux désespoir, Albert accomplit jusqu'au bout la mission dont il s'était chargé.

Un de ses matelots, qui était du pays, fut envoyé à un petit port voisin, pour acheter à tout prix une barque de pêcheur qu'il devait ensuite conduire à un endroit désigné.

L'autre matelot resta dans les bois de C... avec la petite Ellen.

Quant à Defferson, qui connaissait parfaitement la contrée, il conduisit ses deux passagers à travers des périls de tous genres, jusqu'au château de B...

Après avoir ainsi rempli ses engagements, il revint à l'endroit désigné à ses matelots comme lieu de rendez-vous.

Le matelot auquel il avait laissé la garde d'Ellen s'était vu forcé de la quitter un instant pour aller chercher des provisions dans une ferme voisine. Comme il revenait pour prendre l'enfant, il fut aperçu par des gendarmes qui le poursuivirent vigoureusement.

Le pauvre diable ne connaissait pas le pays. Il ne tarda pas à s'égarer, et toutes les recherches que Defferson fit par la suite pour le retrouver restèrent inutiles. Il n'en entendit jamais parler. On croit qu'il gagna Saint-Malo, et que là il s'embarqua pour l'Amérique.

L'autre matelot attendait Albert avec une barque qu'il était parvenu à se procurer.

Le malheureux père, espérant toujours qu'on lui ramènerait son enfant, différa le plus longtemps possible le moment de son départ. Les gendarmes et les douaniers commençaient cependant à retrouver ses traces, et le danger croissait à chaque minute.

Force lui fut de mettre à la voile. A peine arrivé en Angleterre, il fut arrêté, un peu à cause de sa contrebande, et beaucoup par suite des démarches de sa famille. On lui laissa le choix entre son jugement dont l'issue ne pouvait être douteuse, et son départ pour l'Australie ou la nouvelle Zélande. Il partit pour ce dernier pays.

Les entreprises, les affaires et les accidents où le jetait sans cesse son caractère aventureux, l'empêchèrent durant plusieurs années de revenir en Angleterre.

A son retour, comme avant son départ, il écrivit en Bretagne pour tâcher d'obtenir quelques renseignements sur l'enfant qu'il avait perdue si malheureusement. Il ne reçut aucune réponse satisfaisante.

Les lettres que le procureur du roi avait écrites au sujet d'Ellen à la demande de l'aumônier et de mademoiselle Vialon, firent songer à celles de M. Defferson,

On transmit à ce dernier les renseignements qui faisaient supposer au parquet qu'Ellen était l'enfant pour laquelle il avait fait tant de recherches. Au lieu de répondre, il arriva lui-même, fit constater l'identité d'Ellen, la mit en chaise de poste malgré les supplications de la jeune fille et partit avec elle pour l'Angleterre.

— Il paraît qu'il jouit maintenant d'une certaine fortune, dit le procureur du roi en terminant. Du reste, voici son adresse.

M. de Landy remercia le magistrat de ses obligeantes communications, et courut chez le colonel afin de lui raconter son voyage et le prier d'obtenir un congé qui permît à Yvon de s'absenter jusqu'à son remplacement.

— Ah çà, mon cher ami, lui dit le colonel après avoir serré la main du jeune officier dont il aimait le caractère loyal et chaleureux ; que diable feriez-vous donc si vous étiez amoureux pour votre propre compte, vous qui vous mettez en quatre pour les amours des autres ?

— Je me mettrais en huit, répondit M. de Landy en riant. Tenez, mon colonel, depuis que j'ai contribué à sauver la vie de ce pauvre garçon si bon et si dévoué, c'est pour moi un point d'honneur de le rendre heureux. S'il ne parvenait pas à épouser cette Hélène dont il est amoureux fou, il me semblerait que mon œuvre est restée incomplète et que je n'ai rempli que la moitié de ma tâche.

— Ah ! commandant, dit le colonel, tout en signant les papiers que lui demandait M. de Landy, si la sa-

gesse et l'économie étaient chez vous à la hauteur du cœur, quel militaire accompli vous feriez !

— Bah ! la perfection n'est pas de ce monde, fit le jeune officier ; je garde ces deux vertus-là pour l'avenir, afin de remplacer les autres qualités qui s'en vont, dit-on, en vieillissant. Il ne faut pas tout dépenser à la fois.

Le colonel se mit à rire et M. de Landy le quitta pour rejoindre Yvon.

Ce dernier l'attendait dans une impatience facile à comprendre. Il aurait voulu se mettre en route dès le soir même.

Ce ne fut pourtant qu'au bout d'une semaine que le commandant et lui purent se rendre à St-Malo, et de là à New-Garden, campagne qu'habitait M. Defferson aux environs de Douvres.

M. de Landy prit les devants, et, laissant Yvon à l'hôtel, il se rendit chez M. Defferson.

Il le trouva dans la désolation. Sa fille se mourait. L'intelligence d'Ellen semblait complétement revenue; mais, depuis que la jeune fille avait mis le pied sur le sol de l'Angleterre, il avait été impossible d'obtenir d'elle une seule parole. Elle ne répondait que par des signes, mangeait à peine et dépérissait chaque jour.

Lorsqu'elle aperçut M. de Landy, elle se leva toute droite sur la chaise longue qu'elle ne quittait plus, et resta debout, la respiration haletante, et les yeux fixés sur la figure du commandant.

— Yvon est sauvé, lui dit l'officier.

La pauvre enfant poussa un cri, joignit les mains comme pour remercier Dieu et tomba à la renverse.

Defferson et le commandant s'élancèrent pour la relever.

Ne pouvant résister à son impatience, Yvon avait suivi le commandant. Au cri d'Ellen, il entra comme un fou dans le salon, repoussa l'Anglais et M. de Landy, et saisit dans ses bras la pauvre enfant toujours évanouie.

Furieux de cette singulière manière de se présenter, Defferson s'apprêtait à malmener le chasseur. M. de Landy le retint en lui montrant Ellen qui commençait à reprendre ses sens.

Elle appuya ses deux mains sur l'épaule d'Yvon en se rejetant en arrière comme pour mieux le regarder. Puis, laissant retomber sa tête sur la poitrine du jeune homme, elle se mit à pleurer silencieusement.

On voyait les sanglots soulever sa poitrine et les larmes couler le long de ses joues ; mais ses lèvres ne laissaient échapper ni une plainte ni une parole.

Le médecin, qu'on avait envoyé chercher, arriva presqu'aussitôt. Il prit la main que la jeune fille lui abandonna sans résistance, et peut-être sans s'en apercevoir, et la garda quelques instants dans les siennes. Puis il la laissa retomber.

— Voulez-vous que nous allions faire un tour au jardin, dit-il à M. Defferson et au commandant qui épiaient

tous deux avec anxiété chaque mouvement de la physionomie du docteur.

Les deux hommes le suivirent en silence.

— Eh bien? demanda M. Defferson, dès qu'on eût refermé la porte du salon.

— Je n'ose encore vous répondre de rien, lui dit le médecin. Cependant, si, comme je l'espère, votre fille peut résister à la crise qu'elle vient d'éprouver, je la regarde comme sauvée.

Defferson poussa un cri de joie.

— Sauvez-la, dit-il au docteur, et demandez-moi ensuite tout ce que vous voudrez. C'est le portrait de ma pauvre Anna, et j'aime déjà cette malheureuse enfant comme si elle ne m'avait jamais quitté.

— Dans la circonstance actuelle, mon art est impuissant, répliqua le médecin, en secouant la tête. Mais, Dieu est bon, il aura pitié de votre fille et de vous.

Au bout de quelques minutes, et sur le conseil du médecin, M. de Landy remonta seul au salon. Il trouva les deux jeunes gens assis à côté l'un de l'autre et causant à voix basse. En voyant le commandant, Ellen se laissa glisser du canapé, et, tombant à genoux devant M. de Landy, elle saisit la main de l'officier et la porta à ses lèvres, malgré la résistance de ce dernier.

— Je prierai pour vous tous les jours de ma vie, lui dit-elle avec un accent si touchant, si pénétré, que M. de Landy se sentit bouleversé jusqu'au fond du cœur.

— Je voudrais pouvoir me faire tuer pour vous, mon

commandant, lui dit Yvon en serrant l'autre main de l'officier.

— J'en serais bien fâché, répondit M. de Landy qui essuyait en souriant ses yeux un peu humides. Il vaut bien mieux vivre pour ta femme, mon garçon.

Yvon poussa un gros soupir.

— M. Defferson ne voudra jamais pour gendre d'un pauvre garçon comme moi, dit-il tristement.

Le pauvre père écoutait derrière la porte.

Il entra vivement, suivi du docteur, et tendit la main à Yvon qui tremblait comme un enfant.

— Sauve ma fille, lui dit-il, et, devant Dieu, je te la promets pour femme!

Ellen se jeta dans les bras de son père et l'embrassa avec effusion.

— Maintenant, je réponds d'elle, dit tout bas le docteur à Defferson.

Au bout de huit jours, Ellen était complétement rétablie.

On pressa d'autant plus le mariage que le commandant, qui voulait y assister, avait hâte de repartir pour l'Afrique...

L'année dernière, M. de Landy, nommé colonel, était à Paris et faisait ses préparatifs de départ pour l'armée d'Orient.

Son domestique accourut lui annoncer qu'on venait de lui amener deux chevaux.

Le colonel, étonné, descendit dans la cour de l'hôtel

qu'il habitait, et vit deux chevaux d'un noir d'ébène, aux larges jarrets, à la tête fine, aux mouvements magnifiques. Chacun d'eux valait au moins de 4 à 5,000 fr.

Tandis que le colonel se demandait d'où pouvait lui venir ce superbe présent, une calèche s'arrêta devant le perron. Il en descendit une jeune femme, deux messieurs et trois enfants ravissants.

C'était Ellen, Yvon et leurs enfants, accompagnés de M. Defferson.

Le colonel n'eut plus besoin de se demander qui lui avait envoyé les chevaux.

Un changement extraordinaire s'était opéré chez Yvon. Le désir de se rendre digne d'Ellen, et de ne pas l'exposer à rougir de son mari, avait inspiré des résolutions héroïques au jeune Bas-Breton. Il savait maintenant lire et écrire, et son éducation, acquise par un long et pénible travail, le mettait à peu près au niveau des *gentlemen-farmers*, ses voisins.

M. Defferson paraissait enchanté de son gendre.

— Une tête de mule, disait-il à M. de Landy, mais quel brave garçon! Nous nous querellons tous les soirs, et nous ne pouvons nous passer l'un de l'autre. C'est le premier tireur de tout le Comté, et quand il tient un cheval entre ses jambes, colonel, il l'étoufferait plutôt que de ne pas le faire passer par où il veut.

Il était évident que ces deux supériorités d'Yvon flat taient beaucoup l'amour-propre du beau-père.

On causa longtemps de Pontivy, du bon aumônier,

de mademoiselle Vialon à laquelle Ellen écrivait souvent, et de la vieille Madeleine qui vivait encore.

— Mon mari et moi nous sommes allés l'année dernière passer huit jours à Pontivy, dit Ellen. Personne ne voulait nous reconnaître, et la vieille Madeleine s'écriait en me regardant : « Jésus, mon Dieu, est-il possible » que cette dame qui a une si belle toilette soit la petite » idiote du Gourio! »

Il eût été difficile en effet de se douter en regardant Ellen du triste état d'intelligence dans lequel s'était écoulée une partie de sa vie. Un peu de lenteur dans la manière de parler, quelque chose de mélancolique et de distrait dans le regard, voilà tout ce qu'aurait pu découvrir l'observateur le plus clairvoyant. Du reste, ces particularités ne faisaient qu'ajouter un nouveau charme à la personne de la jeune femme.

M. de Landy ne pouvait se lasser de la regarder, elle et ses trois enfants, dont l'aîné portait le prénom du colonel.

Le jour du départ de M. de Landy, Yvon alla le conduire jusqu'au chemin de fer. Le soir même, il repartit pour l'Angleterre avec toute sa famille.

A l'heure où j'écris ces lignes, il chasse probablement le renard ou la *grouse* en compagnie de son beau-père.

LA PENNÈRE

DE TRELEVERN

I

C'était en 1822. Gustave de Kermaës, alors sous-lieutenant au 8e régiment de hussards, se trouvait en garnison dans la ville de Tours. Le jeune officier, tout récemment sorti de l'école de Saumur, était un beau garçon de vingt ans, grand et mince, portant la tête haute, et arrêtant volontiers son regard sur les jolies femmes. Sous sa fine moustache noire, un sourire, à la fois spirituel et bienveillant, donnait un charme extrême à sa physionomie. Un peu étourdi et tant soit peu mauvaise tête, il rachetait ces petits défauts par un cœur excellent et une franchise toute bretonne.

Son régiment étant sur le point de changer de garnison, Gustave obtint un congé de trois mois, qu'il vint passer dans le département des Côtes-du-Nord,

auprès de ses parents. Ceux-ci habitaient le vieux manoir de Kermaës, à trois lieues environ de Tréguier, en pleine Armorique, comme on voit. Le pays de Tréguier, qui forme une sorte de presqu'île sillonnée de nombreux cours d'eau, est un des cantons les plus pittoresques, les plus poétiques de notre vieille Bretagne. C'est aux cloarecs (élèves prêtres) de ce diocèse qu'on doit la plupart des ballades et des *sônes* qui se chantent encore aux veillées et sur les aires neuves.

Brisant ses flots contre la falaise, et toujours houleuse sur cette côte hérissée de rochers, la mer lance son écume argentée jusqu'aux murs du parc de Kermaës.

Trois personnes habitaient le château : le père et la mère de Gustave ; puis un oncle de madame de Kermaës, nommé M. Dumier. Cet oncle était un vieux garçon, gai et spirituel, mais frondeur, caustique et maniaque. Il passait sa vie à jardiner, ou bien à faire de la politique avec quelques voisins de campagne. Faute de mieux, quand il ne trouvait personne avec qui blâmer le gouvernement, il médisait un peu de son prochain, voire même si l'occasion s'en présentait, de sa propre famille. Au demeurant, bon diable et assez obligeant lorsqu'on savait le prendre à ses heures, et qu'on lui demandait de ces services qui ne dérangent en rien les habitudes.

Madame de Kermaës sortait peu. Ange de douceur et de piété, elle tenait fidèle compagnie à son mari, presque toujours cloué dans son fauteuil. Des rhuma-

tismes et la croix de Saint-Louis, voilà tout ce que le digne châtelain avait retiré des guerres de la Vendée, qui lui avaient coûté la moitié de sa fortune.

A l'âge qu'avait Gustave, et avec un caractère aussi turbulent que le sien, on n'apprécie pas encore beaucoup les joies de la famille. D'un autre côté, les voisins étaient peu nombreux et très-éloignés. Aussi le jeune officier se serait-il trouvé fort embarrassé de l'emploi de ses journées s'il n'avait eu la chance de tomber à Kermaës cinq ou six jours avant l'ouverture de la chasse. Dès le lendemain de son arrivée, Gustave se mit à faire tous ses préparatifs de chasse, afin de tromper les ennuis de l'attente. Si le gibier des environs avait pu deviner ses projets destructeurs, la plume se fût hérissée sur le dos des perdrix, le lapin se fût cloîtré dans sa falaise, et plus d'un vieux *bouquin* eût déserté les genêts et les ajoncs voisins pour fuir dans les landes de Boloï ou dans les solitudes sauvages du Mené-Brès. Malheureusement pour le garde-manger du château, une occupation imprévue vint détourner le jeune Nemrod de ses idées meurtrières.

A une demi-lieue environ de Kermaës, et dans la commune de Trelevern, demeurait un honnête cultivateur nommé Guill (Guillaume) Cozic. Son habitation, qu'on appelait Kervohr, était située sur la route de Kermaës à Tréguier. Ses champs s'étendaient du côté de la mer, jusqu'à une épaisse *jonnée* (champs d'ajoncs épineux) attenant au petit bois de Ploumaria, qui borde une

partie de la baie de Pommerec. Ce Cozic jouissait, disait-on, de mille à douze cents écus de rente. A cette époque, un tel revenu constituait une véritable fortune en Basse-Bretagne, et, bien qu'il eût trois enfants, ses deux filles passaient pour de riches *pennères* (héritières). Comme elles étaient, en outre, sages et jolies, les danseurs se pressaient autour d'elles à chaque *pardon*, et tous les jeunes gens de la paroisse choyaient à qui mieux mieux le cultivateur.

Quant au frère, Erouann (Yves) Cozic, c'était un gros garçon, taillé en Hercule et d'une force extraordinaire. Il passait pour le plus vigoureux *porte-bannière* du pays, et l'on ne connaissait guère de rival qui pût lutter avec lui aux pardons, pour *tirer le bois* ou pour faire sortir de l'ornière la brouette pesamment chargée. Moins heureusement doué sous le rapport de l'intelligence, Erouann s'était vu obligé d'interrompre de fort bonne heure des études dont il ne retirait aucun profit, et de revenir travailler aux champs avec son père.

Marianne, l'aînée des demoiselles Cozic, — on les appelait des demoiselles dans tout le canton, — était ce qu'on nomme, à la campagne, un *beau brin de fille*. Ses traits, un peu hâlés par le soleil et le grand air, manquaient peut-être de délicatesse et de distinction, mais sa figure avenante respirait la franchise et la bonté. On la citait comme le modèle des ménagères. Elle possédait surtout une supériorité incontestée pour la confection des crêpes, des flans d'œufs, des *pains de Savoie*

et des petits *gâteaux à la fleur d'oranger.* — A la campagne ces talents-là sont fort prisés.

Durant la première semaine du séjour de Gustave à Kermaës, Marianne vint seule aux parties de pêche et de danse qui se faisaient dans le voisinage. Une indisposition retenait à Kervohr sa sœur Marie, plus jeune qu'elle de six ans, et dont la santé délicate inspirait souvent de vives inquiétudes à sa famille.

Dans certaines parties retirées de la Basse-Bretagne, loin des villes et des grandes routes, on conserve encore les mœurs patriarcales des aïeux. Plus dédaigneuse que partout ailleurs à l'égard des bourgeois enrichis, la noblesse des campagnes se montre, en revanche, affable et bonne envers les paysans. Elle s'intéresse à leurs joies, à leurs douleurs de famille, et se mêle volontiers à leurs divertissements. Sous les lambris sculptés de plus d'un vieux manoir armoricain, dont l'écusson brillait aux croisades, le cultivateur se voit accueilli avec une politesse, une cordialité qu'il ne rencontre pas toujours chez le plus infime fonctionnaire ou marchand de la ville voisine. Sûre d'être respectée parce qu'elle se respecte elle-même, la noblesse de nos campagnes n'a rien à redouter de cette familiarité, dont n'abusent ni le gentilhomme ni le paysan. Bien des causes, que nous n'avons point à détailler ici, tendent chaque jour à faire disparaître ces relations exceptionnelles : mais, en 1822, l'héritier des seigneurs de Kermaës pouvait fort bien s'associer aux fêtes et aux plaisirs des cultivateurs, sans

que personne songeât à s'en étonner. Les châteaux étant fort éloignés les uns des autres, et les communications très-difficiles, chaque famille noble vivait dans sa paroisse, et n'en sortait guère que dans les grandes occasions, c'est-à-dire trois ou quatre fois par an. Il en résultait que les jeunes gens, avides en Bretagne, comme ailleurs, de plaisirs et de société, obéissaient à la fois à la coutume et à l'instinct naturel à leur âge, en se rendant ponctuellement aux *pardons*. Bien qu'on témoignât toujours une déférence marquée aux habitants du château, leur présence ne gênait en rien les amusements, dont ils prenaient si volontiers leur part.

Après deux ou trois rencontres, le jeune officier témoigna quelque attention à Marianne Cozic. De son côté, la pennère semblait accepter avec satisfaction le bras qu'il ne manquait jamais de lui offrir pour la reconduire à Kervohr. Soit condescendance pour M. de Kermaës, soit plutôt que la chose ne leur parût pas sérieuse, les amoureux de Marianne laissaient au jeune officier le champ libre auprès de leur belle, de leur *bonne amie*, comme on dit en Bretagne. Gustave commençait à déployer ses voiles sur le fleuve de Tendre, quand un nouvel incident vint faire dévier son esquif.

Le jour du pardon de Pengall, un dimanche, la famille Cozic fut invitée à dîner au château, avec quelques personnes des environs. Pour la première fois, Gustave aperçut Marie Cozic.

Toute pâle encore de sa récente indisposition, cette jeune fille offrait un type de beauté complétement opposé à celui de sa sœur. Marianne était une belle fermière, fraîche et alerte : Marie semblait une tête de Greuze, enfouie sous les larges dentelles de la coiffe bretonne. Mince, frêle et blanche, comme une jeune Anglaise, souple, mignonne et gracieuse comme une créole, d'un caractère très-impressionnable et d'une sensibilité presque maladive, Marie riait du moindre incident, de même qu'elle pleurait à la plus légère contrariété. Ce qui frappait surtout en elle, outre sa ravissante figure, c'était une spontanéité d'émotion, une adorable naïveté de gestes et de paroles, qui ne pouvaient s'expliquer que par le calme de sa vie retirée et par sa complète ignorance du monde. Bien qu'il n'y eût aucune comparaison possible entre les deux sœurs, les robustes attraits de l'aînée étaient beaucoup plus appréciés par les jeunes gens du pays, que la mignonne beauté de Marie. La frêle santé de celle-ci paraissait d'ailleurs un grand inconvénient à la plupart des épouseurs, gens fort positifs en tous lieux et surtout en Basse-Bretagne.

Si la cour de Marie était moins nombreuse que celle de sa sœur, elle comptait en revanche un adorateur qui valait à lui seul tout un escadron d'amoureux, par son zèle, sa persistance et sa soumission absolue aux volontés souvent capricieuses de la jolie héritière.

Il portait le beau nom de Sidoine Pâturon, et devait le

jour à une famille d'origine picarde. Maître à vingt-neuf ans de trois à quatre mille francs de rente au soleil, il passait naturellement pour un des plus beaux partis du pays. Le drôle était laid comme une chenille, peureux comme une chouette, curieux comme un singe, bavard comme une pie et bête comme une oie. Néanmoins, sa sottise ne l'empêchait pas d'entendre fort bien ses intérêts, de mener parfaitement ses affaires, et d'être en outre la plus mauvaise langue de tout le canton.

M. Dumier, l'oncle de Gustave, s'était coiffé du Pâturon, qui flattait ses manies, et l'amusait en lui racontant la petite chronique scandaleuse du canton. Il l'invitait de temps en temps à venir dîner au château de Kermaës. En revanche, la physionomie sournoise et mielleuse de maître Sidoine avait inspiré, dès le premier jour, une sorte de répulsion instinctive au jeune hussard. Cette antipathie s'accrut encore lorsque Gustave vit arriver au château Pâturon donnant le bras à la plus jeune des demoiselles Cozic.

Tout fier de servir d'appui à la faiblesse de sa charmante compagne, Pâturon marchait à pas comptés, le nez au vent, et la tête emprisonnée dans un immense col de chemise qui lui guillotinait les oreilles. A les voir s'avancer ainsi, Marie et lui, elle, si gracieuse, lui si roide et si gourmé, on eût dit une jeune vigne avec son échalas. Sans trop savoir pourquoi, Gustave se prit à détester Pâturon. Quant à la jeune fille, elle accueillait les assiduités de son adorateur d'un air fort insouciant. Cette

indifférence causait un certain plaisir à Gustave. Il ne pouvait cependant s'empêcher d'éprouver un moment d'humeur chaque fois que Marie arrivait au château accompagnée de Pâturon. Il eût donné tout au monde pour trouver un prétexte honnête de chercher querelle à ce dernier. L'humeur pacifique et le caractère mielleux du Picard rendaient la chose difficile; mais, avec de la patience, on arrive à tout.

Un jour, voulant faire de l'esprit pour amuser M. Dumier, Pâturon s'avisa de plaisanter Marianne au sujet de M. de Kermaës. La famille Cozic, Pâturon, Gustave, Dumier et plusieurs autres personnes se trouvaient ce jour-là réunis chez l'adjoint de Louannec, qui fêtait à son tour le pardon de sa commune. Gustave n'eut garde de manquer une si belle occasion de donner un libre cours à la mauvaise humeur qu'il couvait depuis longtemps. L'intervention de M. Dumier l'empêcha seule d'aller aussi loin qu'il espérait, et de corriger vertement Pâturon. Celui-ci, tout effrayé, entama une interminable justification. Il courut faire mille excuses à Marianne, et revint combler Gustave de tant de protestations d'innocence, de dévouement et d'amitié, que le bouillant officier dut renoncer à lui chercher querelle, du moins pour le moment,

— Parbleu! dit le jeune Kermaës à Marianne, près de laquelle il était placé à dîner, puisqu'on ne m'a pas laissé donner à cet imbécile la leçon qu'il méritait, je vais le punir d'une autre manière. Il paraît fort épris...,

fort jaloux de mademoiselle votre sœur. A partir d'aujourd'hui, je m'établis, bon gré, mal gré, le cavalier de mademoiselle Marie, et je n'abandonnerai mon poste que lorsque Pâturon aura demandé grâce et merci.

II

Ce genre de vengeance ne parut sourire que très-médiocrement à sa voisine. Elle lui prêcha, en bonne chrétienne, le pardon des injures; mais ses exhortations ne purent désarmer le courroux de Gustave. En sortant de table, il mit son projet à exécution. Il commença par offrir le bras à Marie pour se promener dans les jardins. Puis, il dansa plusieurs fois avec elle, et ne la quitta presque pas de toute la soirée.

Enfin, lorsqu'il fallut se séparer, Gustave se constitua de nouveau le serviteur de Marie pour la reconduire à Kervohr. Ce fut un désespoir pour maître Sidoine, qui s'était fait une douce habitude de ce privilége. N'ayant personne à qui donner le bras, assez mal accueilli en outre quand il cherchait à se mettre en tiers auprès de quelque autre couple, il allait de l'un à l'autre la tête basse et l'air piteux comme un carlin égaré. Gustave le fit remarquer à Marie. Loin de s'attendrir sur les infortunes de son adorateur, la petite ingrate ne

fit que rire de sa mine éplorée, et ne parut nullement disposée à quitter le bras de l'officier, pour aller consoler le malheureux Pâturon.

Une partie de pêche, qu'on organisa peu de temps après pour la grande marée, permit à Gustave de poursuivre une vendetta qui lui offrait tant de charme.

Il avait été convenu qu'on commencerait par suivre le *bas de l'eau* et qu'on reviendrait *seiner* dans quelques grandes flaques ou réservoirs naturels, profondément creusés dans le sable et communiquant avec les filières. Des *trois-mailles*, placés d'avance aux issues de ces mares d'eau salée, devaient arrêter le poisson au passage et l'empêcher de suivre le mouvement rétrograde de la mer.

Dans les grandes marées, le flot, qui s'avance sur le rivage au delà de ses limites habituelles, se retire aussi à une bien plus grande distance, et laisse à découvert des portions de grèves ensevelies sous les eaux tout le reste de l'année. Ce sont les moments les plus favorables pour se livrer à la pêche dite du *bas de l'eau*, qui consiste à suivre la marée descendante, en cherchant sur la grève les poissons surpris par la brusque retraite de l'élément qui les protégeait.

Chaque pêcheur s'arme en cette occasion, suivant les ressources de son arsenal, l'un d'une *foëne,* petite fourche en fer à deux branches, l'autre d'un simple pieu aiguisé par le bout et passé au feu pour le durcir. Ces instruments sont employés à *piquer* les soles, les plies,

les barbues, et autres petits poissons plats. Tel pêcheur porte une espèce de pince destinée à retirer de son trou le homard blotti sous les rochers; tel autre, nouvel Hercule, marche armé en guise de massue d'un bâton de houx, dont il se sert pour assommer les *roussettes*, ou chiens de mer, qui sont restés à rôder imprudemment dans les filières. D'autres sont chargés de *havenets* (ou *havenots*), longues poches en filet, maintenues à l'ouverture par un cercle de fer ou de bois emmanché d'une gaule. C'est avec cet instrument qu'on prend les *chevrettes* (crevettes). Enfin, quelques pêcheurs de circonstance ont tout bonnement dans leur poche une simple fourchette en fer. Secondés par les porteurs de leviers qui soulèvent les grosses pierres, ils livrent une guerre acharnée aux anguilles avec l'arme pacifique qui leur servira un instant après à retourner leurs prisonnières sur des charbons ardents pour les dévorer sans pitié.

Comme toute expédition bien organisée, cette armée de pêcheurs avait son corps de réserve, composé des vétérans, des éclopés et des paresseux. Assis à l'abri de la falaise, sur des tas de goëmon (*varech*) desséché, les vieillards causaient tranquillement en regardant les évolutions de la jeunesse dispersée dans le lointain. Quant aux paresseux, qui ne s'étaient pas senti le courage de faire une ou deux lieues sur la grève, on leur avait indiqué un endroit où ils devaient trouver des *lançons* (petits poissons de la forme des anchois). Ils

creusaient de longs sillons dans le sable mouillé, soit avec un bâton ferré, soit simplement avec un couteau; puis, dès que le *lançon* paraissait en frétillant dans ces rigoles improvisées, une main rapide l'envoyait continuer ses évolutions au fond du panier que chaque pêcheur portait au bras.

Pendant ce temps, la joyeuse et bruyante cohorte du bas de l'eau, divisée par petits groupes de deux ou trois personnes, poursuivait en riant, et les pieds nus, la mer qui battait en retraite. La colonne d'invasion conservait assez mal son alignement. De temps en temps, quelque éclaireur trop aventureux se voyait subitement assailli par une vague à la frange d'écume qui semblait couvrir la retraite de ses compagnes, en exécutant une charge désespérée contre l'avant-garde ennemie. La victime de ce retour imprévu ralliait à la hâte le corps de bataille en secouant ses vêtements inondés. C'était alors des éclats de rire, de joyeux défis et des plaisanteries, auxquelles la riposte ne se faisait guère attendre.

Quand on eut poussé l'excursion jusqu'aux limites fixées par la prudence et suffisamment ravagé le territoire ennemi, le butin fut réuni dans des hottes que portaient les plus vigoureux de la bande. Chacun criait déjà famine et menaçait le dîner d'une rude attaque. On s'en revint bras dessus bras dessous en chantant des rondes et de vieux noëls bretons.

Malheureusement les provisions n'étaient pas débal-

lées lorsqu'on rejoignit la réserve. Pour ne pas perdre de temps, quelques jeunes gens *donnèrent un coup de seine* dans la flaque d'eau la plus voisine. Pendant ce temps, les autres vidaient les mannequins, et disposaient sur l'herbe les viandes froides, les gâteaux, les fruits, les bouteilles de cidre et de vin. Les cordons-bleus de la troupe préparaient une partie de la pêche sur un feu d'ajoncs et de broussailles, protégé contre le vent par un rempart de galets.

Quoique remise depuis bien peu de temps de sa maladie, Marie supportait vaillamment les fatigues de cette expédition. Ses pieds, d'une forme charmante, d'une blancheur mate que sillonnaient des veines azurées et que l'âcreté pénétrante de la mer nuançait d'une teinte rose, glissaient sur le sable sans y laisser de traces. Elle s'appuyait sur une petite *foëne* très-légère, apportée exprès pour elle du château. Gustave s'était chargé de son *havenet* et de son panier. Quand on arrivait à des endroits rocailleux, dont les aspérités la faisaient chanceler, Marie accourait d'elle-même prendre le bras de Gustave. Elle applaudissait par ses cris de joie à la capture de chaque beau poisson. Se tenant presque toujours un peu à l'écart de leurs compagnons, nos deux jeunes gens avaient associé leur fortune. Ils jetaient leur butin dans le même panier. Sidoine Pâturon essaya pourtant plusieurs fois de se joindre à eux. Ils auraient eu beaucoup de peine à s'en débarrasser, si le hasard n'était venu à leur secours. Dans son maladroit em-

pressement à s'emparer d'un congre ou anguille de mer qu'il avait vu se glisser sous une roche, l'importun personnage eut le malheur de fourrer la main dans le trou d'un superbe homard. Indigné de cette violation de domicile, le crustacé saisit entre ses formidables pinces la main téméraire qui l'arrachait à ses *méditations*. Maître Pâturon, pris au trébuchet, se mit à pousser des cris de détresse. On se rassembla autour de lui. Tandis que chacun accablait de railleries la malheureuse victime de cet accident, Marie et Gustave s'éloignèrent du groupe des curieux. Cette fois, Pâturon, humilié de sa mésaventure, les laissa enfin tranquilles.

Chaque division de pêcheurs mettant un certain amour-propre à l'emporter sur les autres par le nombre de ses prisonniers, ce fut une grande joie pour Marie et pour le jeune officier de constater le magnifique résultat de leurs opérations. Marie battait des mains comme un enfant chaque fois qu'on retirait un beau poisson de la hotte de Gustave, et M. de Kermaës n'était guère plus raisonnable que sa charmante associée. Les grands yeux bleus de la jeune fille, animés par le plaisir autant que par l'air vif et pénétrant de la mer, étincelaient de gaîté. Deux ou trois boucles de cheveux s'échappaient en désordre de sa petite coiffe, dont les dentelles, tourmentées par la brise, frissonnaient comme le duvet d'un cygne sur ses joues fraîches et rosées.

Un instant avant le dîner, Gustave fut obligé de la quitter pour aller donner un coup de main aux *seineurs*,

et les aider à tirer sur le rivage le pesant filet dont ils s'étaient servis. Dès qu'on put se passer de son concours, il se hâta de revenir auprès de Marie. A sa grande surprise, les dispositions de la jeune fille parurent complétement changées. Elle le reçut d'un air assez froid et lui répondit à peine. Puis, prenant d'elle-même le bras de Pâturon, ébahi de ce retour de fortune, elle s'éloigna, laissant Gustave stupéfait de ce revirement qui lui paraissait inexplicable.

Dans son dépit, il n'essaya pas de la suivre. Il resta à sécher les filets avec le fils Cozic et deux ou trois autres *sauvages* de la bande. Malgré l'attention qu'il paraissait apporter à cette grave occupation, ses yeux quittaient bien souvent les *plombs* et les *flottes* pour se diriger vers Marie.

Pendant quelque temps, il la vit rire et causer joyeusement avec son cavalier. Peu à peu cependant, la gaîté de la jeune fille sembla s'évanouir. Gustave crut même, deux ou trois fois, surprendre les regards de Marie tournés de son côté; mais elle détournait précipitamment les yeux dès qu'il levait la tête.

Les filets ayant été convenablement étendus sur le sable, Gustave rejoignit le reste de la compagnie. On se mit à table à l'ombre de quelques arbres verts dans un champ voisin du rivage où l'herbe servait à la fois de nappe, de table et de banc. Quelqu'un eut la lumineuse idée d'improviser un siége plus commode avec deux larges galets posés l'un sur l'autre. Son exemple trouva

bientôt de nombreux imitateurs. Pâturon lui-même, qui se disposait à s'asseoir près de Marie, quitta un instant sa *bonne amie* pour aller lui chercher un *coussin* de pierre. Dans l'espoir de prévenir son rival, Gustave redescendait précipitamment la falaise par un autre sentier, quand il rencontra un jeune écolier qui remontait courbé sous le poids d'un superbe galet. L'enfant s'empressa de l'offrir à M. de Kermaës avec la joie qu'à cet âge on éprouve à se rendre utile. Gustave revint bien vite présenter sa facile conquête à Marie, et s'assit à côté de la jeune fille, qui se trouva ainsi placée entre M. Dumier et lui. Elle le remercia d'un air contraint, puis elle continua sa conversation avec M. Dumier, ne paraissant faire aucune attention à la présence de Gustave, ni au dépit que causait à M. de Kermaës cet accueil singulier. Cependant, elle ne put s'empêcher de regarder Gustave en dessous et de sourire malgré elle lorsque Pâturon arriva, tout essouflé, portant triomphalement un galet monumental, digne de servir d'enclume au maréchal-ferrant de Trelevern. En s'apercevant qu'il avait été prévenu, le pauvre Picard s'arrêta et laissa tristement tomber son pesant fardeau. Son désappointement se traduisit sur sa laide physionomie par une grimace si expressive que tout le monde se mit à rire. Il errait piteusement autour de la table, quand Marie lui fit signe de venir s'asseoir entre elle et M. Dumier, qui s'était hâté de faire une petite place à son ami Pâturon.

Gustave donna intérieurement son oncle à tous les

diables. Piqué de l'attention de Marie pour son rival, il ne put s'empêcher de dire à demi-voix à la jeune fille :

— Si j'avais su, mademoiselle, que vous teniez tant à jouir du voisinage de M. Pâturon, je lui aurais offert ma place.

Elle ne fit pas semblant de l'entendre ; mais il revint à la charge par une observation du même genre.

— Je ne vois pas, dit-elle enfin, pourquoi je vous aiderais à tourmenter ce pauvre garçon, contre lequel, *moi*, je n'ai aucune vengeance à exercer.

— Ah ! s'écria-t-il, mademoiselle Marianne m'a trahi !

— Marianne m'a tout raconté, M. de Kermaës, dit Marie, en le regardant d'un air à la fois triste et moqueur.

— Oui... tout ce qu'elle savait.

— Eh bien ?...

— Je n'avais eu garde de lui avouer le véritable motif de mon aversion pour ce grand nigaud au nez rouge qui se bourre de gâteaux en ce moment comme s'il était à jeun depuis quinze jours, répondit Gustave, qui, nous devons l'avouer, avait rapporté du régiment certaines locutions plus énergiques et plus pittoresques que bien choisies.

— Taisez-vous donc ; s'il vous entendait !...

— Bah ! tant mieux !... Si vous saviez comme il me déplaît !...

— Pourquoi donc ?

— D'abord, il est fort laid.

— En quoi cela vous regarde-t-il ?

— Fort sot.

— Qui vous force à causer avec lui ?

— Puis, je lui en veux surtout parce qu'il ne vous quitte pas un instant... Jamais guérite à la porte d'un fonctionnaire n'a été plus immobile à son poste que cet ennuyeux personnage ne l'est auprès de vous.

— Quelle idée !...

— C'est au point que les premiers jours que j'ai eu le plaisir de vous voir, il m'a été impossible de m'approcher de vous une seule minute.

Marie fit une petite moue qui ne prouvait pas précisément qu'elle fût convaincue.

— Enfin, mon plus grand grief contre lui, ajouta Gustave, le seul véritable peut-être, c'est qu'il se permet de vous faire la cour.

— Eh bien ! qu'est-ce que cela peut vous faire à vous, M. de Kermaës ? dit Marie en le regardant fixement.

La naïveté d'une femme vous déconcerte souvent bien plus que sa coquetterie ; aussi Gustave n'osa-t-il pas faire à cette question la réponse si naturelle qu'il avait pourtant sur les lèvres. Tandis qu'il entortillait sa pensée dans une foule de périphrases plus ou moins spirituelles, Marie souriait malignement de sa pâteuse éloquence, tout en mordillant une poire à demi mûre, qu'on entendait craquer sous ses jolies dents. Gustave saisit cette occasion de sortir honorablement d'embar-

ras, et offrit à mademoiselle Cozic le plus beau fruit qu'il put trouver dans les paniers.

— Eh bien! eh bien! à quoi pensez-vous donc? s'écria-t-elle en le voyant attaquer le fruit qu'il venait de lui retirer... cette poire ne vaut rien.

Pour toute réponse, il lui montra l'empreinte que les dents de la jeune fille avaient laissée sur un des côtés de la poire, et porta cette empreinte à ses lèvres.

Marie devint très-rouge, et se détourna avec un petit mouvement d'impatienee qui lui était familier.

— On vous a vu, dit-elle d'un ton de reproche, en désignant du regard Sidoine Pâturon.

Le drôle les épiait sournoisement, et le geste de Gustave ne lui avait pas échappé.

— Ma foi, vous avez raison, mademoiselle, s'écria l'officier à voix haute, cette poire ne vaut pas le diable.

Et Gustave lança par-dessus son épaule une autre poire, qui eût été digne, par sa dureté, de figurer parmi les pétrifications d'un minéralogiste.

Dupe de cet escamotage, Pâturon suivit d'un œil furtif la course vagabonde du fruit méprisé. Une minute après, il se leva sous prétexte d'aller chercher du vin. M. de Kermaës le vit bientôt revenir sur la pointe du pied, la main cachée dans la poche de son habit, l'air mystérieux et rayonnant.

— La chasse à la poire a été heureuse, dit Gustave à mademoiselle Cozic qui regardait toutes ces évolu-

tions avec une certaine curiosité..., mais Pâturon a pris le change, ajouta-t-il plus bas, en montrant en même temps à sa jolie voisine le fruit qu'il avait conservé, et sur lequel il appuya de nouveau les lèvres à l'endroit que celles de Marie avaient touché.

Comme mademoiselle Cozic se détournait pour cacher le sourire involontaire que lui arrachait cette espiéglerie d'écolier, son regard rencontra la figure épanouie de Pâturon. Le scélérat accompagnait d'une œillade assassine chaque coup de dent qu'il décochait à sa récalcitrante conquête, dont il persistait héroïquement à vouloir détacher quelques morceaux. Il avait si bien l'air d'un babouin épluchant une noix verte, que Marie et Gustave ne purent retenir un fou rire, qui finit par attirer l'attention de leurs voisins.

— Qu'avez-vous donc à rire ainsi tous les deux? demanda Marianne en se penchant pour parler à sa sœur.

Gustave répondit à la place de Marie par quelque plaisanterie, et, comme on se levait de table en ce moment, il ne fut plus question de l'incident. Marianne, seule, se doutant de quelque chose, revint à la charge. Elle s'approcha de sa sœur pour lui demander ce qui s'était passé. Marie lui raconta ce qui concernait personnellement Pâturon, mais elle garda le silence sur tout le reste.

Grâce à la mauvaise humeur du Picard, Gustave resta toute la soirée paisible possesseur du bras de mademoiselle Cozic, dont il devint, à partir de ce jour, le cava-

lier fidèle et attentif. Elle feignit encore quelque temps de croire qu'elle n'était pour lui qu'un instrument de vengeance contre Pâturon; mais il lui fallut bien, à la longue, renoncer à ce prétexte de taquiner Gustave, et de tourner en plaisanterie tout ce qu'il lui disait.

Marie était une vraie fleur des champs; simple et naïve, elle se laissait aller au penchant de son cœur, et ne cherchait même pas à dissimuler le plaisir qu'elle éprouvait à voir M. de Kermaës. Grâce à elle, celui-ci était presque toujours informé à l'avance de tous les projets de visite et de promenade de la charmante jeune fille, qui le secondait gaîment dans les mille petites ruses qu'emploient les amoureux pour se trouver ensemble. De son côté, il ne s'occupait que d'elle et profitait avec empressement de toutes les occasions de la rencontrer.

Les deux premières semaines de leurs amours passèrent comme un songe. Pauvre Marie, elle était si gaie, si rieuse alors! Comme une rose aux rayons du soleil, son cœur semblait s'épanouir, et sa santé renaître à la chaleur d'un sentiment inconnu. Un incarnat plus vif nuançait son teint délicat. Elle reprit en quelques jours la force qu'elle avait perdue pendant sa longue indisposition.

Un soir que Gustave avait soupé avec elle, sa sœur et son frère, chez le père d'un des prétendants à la main de Marianne, Kermaës et le fils de la maison reconduisirent les demoiselles Cozic jusqu'à Kervohr. Il était

déjà fort tard, et l'on avait une demi-lieue environ à faire à travers champs. Cela paraîtra sans doute singulier à bien des personnes : mais, au fond de nos campagnes, les choses se passent ainsi, et nul n'y voit à redire.

Marianne marchait devant son frère Erouann et Pierre Le Morzec, entre lesquels Gustave avait réussi à établir une chaude discussion au sujet de la coupe du goëmon. Malgré plusieurs injonctions de la sœur aînée, qui n'aimait guère à laisser Marie et Gustave à l'arrière-garde, ceux-ci étaient parvenus à rester un peu derrière les autres. Ils marchaient lentement...., elle, toute pensive, lui, heureux d'être près d'elle et de serrer contre son cœur le bras de la jeune fille.

Autant la journée avait été brûlante, autant la soirée était douce et fraîche. La lune, se levant à l'horizon, éclairait de ses pâles rayons la voûte azurée du ciel, et jetait une lueur indécise sur les champs qui semblaient couverts d'un voile de gaze aux reflets argentés. Des milliers d'étoiles scintillaient au ciel, et le souffle insensible d'une faible brise apportait de tous côtés les émanations des fleurs et les parfums sans nom de la terre. Tout se taisait autour des deux amants. On entendait seulement dans le lointain le bruit sourd des lames déferlant sur la grève. D'indicibles et enivrantes rêveries ouvraient aux pensées un magique horizon. L'air même qu'on respirait semblait empreint d'une mystérieuse tendresse.

Au détour d'un de ces *échaliers* si communs en Bretagne, Gustave et Marie s'aperçurent que leurs compagnons de route avaient déjà traversé le champ et franchi le talus opposé que surmontaient d'immenses ajoncs. Ils étaient seuls.... Par un mouvement sympathique, leurs yeux humides confondirent leurs regards. Une sensation brûlante parcourut comme un frisson les veines de Gustave. Il sentit le bras de Marie trembler sur le sien. Une puissante émotion agitait le petit fichu de la jeune fille, et précipitait les battements de son cœur.

— Marie, Marie..., m'aimes-tu ?... dit-il enfin d'une voix émue.

Et, les yeux fixés avec ivresse sur les grands yeux bleus de la jeune fille, il glissait son bras autour de la taille de sa charmante compagne.

— Marie, je t'en conjure, dis, m'aimes-tu ?... reprit-il d'un ton suppliant, en voyant qu'elle ne répondait pas, et voilait son regard sous les franges de ses longs cils abaissés.

— Oh oui!... oui, soupira-t-elle enfin, bien bas, bien bas, et comme malgré elle, avec une ineffable expression de tendresse.

Puis, sa petite main pressa celle de l'officier. Ivre de joie, il serra Marie contre sa poitrine, en lui prodiguant les plus tendres paroles, et ses lèvres frémissantes se posèrent sur celles de la jeune fille. La pauvre enfant, trop frêle et trop nerveuse pour résister à cette émotion

enivrante, se laissa aller dans les bras de Gustave, la tête renversée en arrière et les joues décolorée. Elle fut sur le point de perdre complétement connaissance. La voix du frère de Marie réveilla tout à coup les deux jeunes gens, et vint les rappeler à eux-mêmes...

Inquiète de leur retard, Marianne avait envoyé Erouann au-devant d'eux. Il les *hêlait* à tue-tête de l'autre extrémité du champ. Malgré l'obscurité, tout autre qu'Erouann se fût certainement aperçu de leur trouble; mais le brave garçon ne brillait point par sa pénétration. Il se contenta de les plaisanter sur leur lenteur. Cette fois, Marianne, qui les attendait un peu plus loin, les fit passer devant elle, et se tint si bien sur leurs talons, que, malgré toute la diplomatie de Gustave, il lui fut impossible de reprendre le doux entretien qu'Erouann était venu interrompre si mal à propos.

Une ou deux fois seulement, Gustave put presser furtivement le bout des jolis doigts de Marie. Lorsqu'ils arrivèrent à Kervohr, leurs mains comme leurs regards échangèrent un long et tendre adieu.

III

Dans les grandes villes, des facilités de tout genre favorisent les amours à leur naissance. Les visites, les bals, les concerts, les promenades, les spectacles et les soirées offrent continuellement aux amoureux le moyen, sinon de se parler, du moins de se voir. Or, le langage des yeux ne manque ni d'éloquence ni de douceur.

A la campagne, les pauvres amants ne jouissent d'aucune de ces ressources. Séparés la plupart du temps par de longues distances, ils ont fort peu d'occasions de se rencontrer. Rien que pour s'absenter le dimanche, afin d'aller contempler de loin celle qu'on aime, il faut souvent un échafaudage incroyable de ruses et de petits mensonges. Il y a bien, par-ci par-là, une partie de pêche ou de chasse, un dîner, une veillée, une noce; mais ces réunions fortuites sont tellement disséminées sur les trois cent soixante-cinq jours de l'année, qu'à moins de loger porte à porte, on ne se voit que fort rarement.

Plusieurs jours se passèrent sans que Gustave pût revoir mademoiselle Cozic. Une visite qu'il fit à Kervohr n'eut d'autre résultat que de lui procurer un tête-

-à-tête avec Erouann Cozic, qui lui apprit que ses sœurs étaient allées passer la journée à Tréguier. Erouann était peu amusant, mais il était le frère de Marie; aussi Gustave resta-t-il plus d'une heure à causer avec lui, et ne s'ennuya-t-il nullement. Il était chez Marie, et parlait d'elle. En pareille circonstance, un amoureux peut s'impatienter, mais il ne s'ennuie jamais.

Quelques jours après, Fanche Lebras, ancien fermier des Kermaës, vint inviter Gustave au mariage de sa fille Yvonne. Bien certain de rencontrer à la noce les demoiselles Cozic, Gustave n'eut garde de refuser l'honnête cultivateur.

Le fameux festin de Gamache pourrait seul donner une idée de ce que sont les noces des cultivateurs aisés dans certaines parties de la Basse-Bretagne. Fanche Lebras passait pour un des richards de Trelevern, et sa fille unique, la grosse Yvonne, épousait un jeune cultivateur de Plougrescant, qui jouissait aussi de quelque fortune. Longtemps à l'avance, toutes les amies d'Yvonne avaient été convoquées pour la seconder dans ses immenses préparatifs. On avait en outre enrôlé toutes les cuisinières des environs. Celle de Kermaës, le cordon-bleu du pays, était allée offrir ses services de la part de madame de Kermaës, qui savait tout le plaisir que cette petite attention causerait à son ancien métayer. On comprendra facilement, du reste, quel personnel il fallait pour veiller aux fourneaux, quand on saura que le nombre des invités montait à plus de trois

cents, et que les provisions auraient amplement suffi pour en défrayer le double.

On avait mis en perce cinq ou six pièces de cidre, trois barriques de vin de Bordeaux et un petit baril d'eau-de-vie. Cent ou cent cinquante bouteilles de vin de Malaga (fabriqué à Morlaix), le *vin d'extra* de l'hospitalité bretonne, étaient alignés en bataille, comme des grenadiers de la vieille garde. Entassées en pyramides, les crêpes, les biscuits et les macarons se comptaient par centaines. Plusieurs *gâteaux de Savoie* gigantesques faisaient vis-à-vis à pareil nombre de nougats de dimensions colossales. Une vingtaine au moins de dindons, flanqués de trois fois autant de poulets et de canards, se prélassaient sur les tables, en compagnie de longes de veau, de gigots de mouton, de *flans d'œufs* et d'immenses saladiers de *crème aigre* ou de *lait tourné*. Enfin, toute la matinée, on avait confectionné, dans de grandes marmites, du chocolat et du café, qui auraient pu, j'en conviens, être préparés d'une manière plus délicate, mais qu'il eût certainement été difficile de servir avec plus d'abondance et de cordialité. Tout était à l'avenant.

Suivant l'usage, la desserte, renforcée de quelques pièces de bœuf et de lard, devait d'abord servir à l'alimentation des nombreux domestiques. On distribuait ensuite les restes, encore très-présentables de ce second festin, aux mendiants accourus de sept ou huit lieues à la ronde. Chacun de ces mendiants recevait en outre

deux écuellées de cidre et une pièce de deux sous.

Tous ces détails, toutes ces observations de mœurs ne préoccupaient que fort peu M. de Kermaës. Il ne les envisageait que sous un seul point de vue, l'occasion de passer quelque temps auprès de Marie. Le jeune hussard avait mis le comble à la satisfaction d'Yvonne et de son fiancé en acceptant les fonctions de garçon d'honneur ainsi qu'en leur promettant de figurer à la cérémonie en grand uniforme. Il fut amplement récompensé de ce que le vieux serviteur de sa famille regardait comme une faveur insigne, car on lui donna pour fille d'honneur la seconde des demoiselles Cozic. Il aurait volontiers embrassé la grosse Yvonne lorsqu'elle lui annonça cette bonne nouvelle, en ajoutant d'un air malin :

— Eh bien ! notre maître, vous ne serez pas trop mal partagé, hein?... J'espère que vous ne vous plaindrez pas de moi ?

Gustave ne répondit qu'en lui appliquant sur l'épaule une tape qui aurait renversé une Parisienne et que la jeune fille, enchantée, reçut comme une gracieuse marque de satisfaction.

Enfin le grand jour arriva.

Marie, jolie comme un ange et radieuse de plaisir, donnait le bras à Gustave, et regardait de tous ses yeux le brillant uniforme que portait l'officier et qui excitait l'admiration de la commune entière. Les mendiants, accroupis sous le porche de l'église pour attendre le pas-

sage du cortége, appelaient Gustave mon colonel ou mon général. Toute fière de l'effet que produisait son cavalier, la petite coquette se penchait sur son bras, plus tendrement encore que de coutume, en lui racontant les remarques de ses amies sur le costume et la personne du garçon d'honneur.

— L'uniforme, disait-elle, obtient des éloges... sans restriction.

— Et la personne?

— Mais ces demoiselles la trouvent aussi... assez bien... Seulement...

— Eh bien?

— Eh bien! ce n'est pas tout à fait comme pour l'uniforme... il y a des restrictions.

— Diable! fit Gustave avec une certaine inquiétude... qu'est-ce donc?

— On trouve que vous êtes trop mince et trop pâle, dit-elle en riant.

En Basse-Bretagne, en effet, une taille élevée, une large carrure et un teint florissant, sont les qualités constitutives du bel homme. Or, Gustave n'avait que le premier de ces avantages.

— Voilà qui rabat votre orgueil, monsieur l'officier, reprit malicieusement la jeune fille... Je parie que vous êtes furieux de l'observation de mes amies?

— Ma foi, non! dit-il en riant; cela m'est bien égal. Mais vous, Marie, êtes-vous aussi de leur avis?

— Moi... je ne sais pas, vraiment... je n'y ai jamais

pensé... D'ailleurs, cela serait, que je ne m'en apercevrais peut-être pas... maintenant.

— Pourquoi donc ?

— Parce que... dit-elle d'un air pensif.

— Eh bien ?

— Parce que... enfin... parce que!... reprit-elle en prenant tout à coup un petit ton mutin et sans achever sa phrase.

Puis elle se mit brusquement à reprocher à Gustave d'avoir accroché sa robe avec ses éperons, ce qui était complétement faux. Un instant après, elle l'attaqua de nouveau sous quelque prétexte aussi injuste. Elle le taquina ainsi toute la matinée. Quand elle croyait avoir réussi à l'impatienter, elle se mettait à rire, et, les deux mains croisées sur le bras de Gustave, elle se penchait en avant pour regarder M. de Kermaës en face, afin de voir, disait-elle, s'il *était bien en colère*.

Au moment de partir pour l'église, les dispositions de Marie changèrent subitement. Elle devint tout à coup aussi pensive, aussi taciturne, qu'elle avait été folle et rieuse jusque là. Pendant tout le temps que dura la messe, elle parut vivement émue... Plusieurs fois même, surtout pendant le petit discours du recteur (curé), Gustave surprit des larmes dans ses grands yeux bleus. Elle priait avec ferveur, et la foi la plus vive rayonnait dans le regard limpide qu'elle levait de temps en temps vers le ciel.

— Pour qui priiez-vous donc ainsi tout à l'heure, Marie? lui demanda Gustave en sortant.

— Pour Yvonne et pour son mari... d'abord.

— Et puis?

— Pour d'autres encore.

— Que vous ne voulez pas nommer?

Elle lui jeta un regard de reproche et ne répondit pas.

— Écoutez, Marie, reprit-il, quelque chose me disait au fond du cœur que vous priiez aussi pour moi... mais je serais bien heureux de savoir que je ne me suis pas trompé et de vous l'entendre dire à vous-même.

Elle rougit un peu, et sa main pressa légèrement le bras de M. de Kermaës.

— Hélas! dit-elle enfin, pourquoi le demander? Vous ne le saviez que trop.

Puis, pour l'empêcher de la remercier, elle se mit à lui reprocher ses distractions pendant l'office, et lui fit un sermon en quatre points. Elle s'interrompit en voyant qu'il était plus occupé à contempler la mobile physionomie de la jolie *prêcheuse* qu'à écouter sa morale.

Pendant le dîner, qui dura plus de trois heures, Marie reprit sa folle gaîté.

En sortant de table, on se mit à danser en plein air des *rondes* et des *dérobées*, au son d'un orchestre champêtre venu d'assez loin et composé d'un biniou, d'une bombarde èt d'un tambourin. Le soir, après souper, les danses recommencèrent de plus belle ; mais, cette fois,

elles eurent lieu dans la grange. Un *instrumentiste*, tailleur de profession, grimpé sur une barrique, et nanti d'un mauvais violon qu'il grattait frénétiquement avec un archet formé d'un demi-cercle de tonneau, joua le même quadrille pendant toute la nuit. Il se reposait pendant les *rondes* et les *dérobées* que les danseurs chantaient en chœur. Soutenu par force rasades et bientôt couché sur son instrument par une joyeuse ivresse, le rustique Musard accomplit sa tâche jusqu'au bout avec tant de conscience et de vigueur, qu'à la fin de la soirée il ne restait qu'une corde à son violon et dix crins tout au plus à son archet.

Malgré son apparence frêle et délicate, Marie avait dansé toute la journée. Les représentations de sa mère ne purent la faire renoncer à une seule contredanse. Suivant l'expression de madame Cozic, la jeune fille était *dépassée*. Grâce à cette animation, elle ne se ressentit nullement d'une journée si fatigante. On se sépara fort tard. Il fallait pourtant recommencer le lendemain, car on devait conduire la mariée à la maison du futur.

La mère de Gustave, dont l'attentive bonté prévoyait les moindres désirs d'un fils chéri, lui avait permis de disposer de leur voiture. A cette époque, un carrosse n'était pas chose commune dans nos campagnes. Il y en avait, tout au plus, deux ou trois dans un rayon de sept à huit lieues. Gustave s'empressa d'offrir la calèche pour conduire les mariés. Si cette proposition, un peu en dehors des traditions du château, fit grommeler tout bas

M. de Kermaës père, Yvonne et son époux en furent tellement flattés, qu'ils ne savaient comment exprimer leur reconnaissance. Deux places furent naturellement réservées au garçon et à la fille d'honneur. Le lourd et massif carrosse, auquel un cocher de fiacre de notre temps rougirait d'atteler ses maigres rosses, passait, à cette époque, pour une des merveilles du lieu et ne sortait que dans les grandes occasions. D'ailleurs, tout était nouveauté, tout était plaisir pour Marie, qui venait à peine de quitter le couvent. Ses plus longues excursions ne lui avaient jamais fait perdre de vue les clochers de Lannion ou de Tréguier. Elle semblait si contente, si émerveillée de s'étendre sur les coussins en velours de la calèche, et de se sentir rapidement emportée sans secousses ni cahots, dans une belle voiture, que Gustave était heureux lui-même rien qu'à contempler la joie enfantine qui rayonnait dans les grands yeux de la petite Bretonne.

— Vous aimez donc bien à voyager en voiture, Marie? lui demanda-t-il en arrivant à Plougrescant.

— Oh oui! répondit-elle, c'est si amusant!... et puis nous étions si bien là tous les quatre!

Il y a des inflexions de voix que rien ne saurait rendre, et dont deux cœurs qui s'aiment ont seuls le secret. La manière dont Marie avait prononcé sa dernière phrase révélait tous les mystères de son âme aimante et naïve.

Cette journée fut, à peu de chose près, la répétition

de ce qui s'était passé la veille. Marie eut un grand succès parmi les jeunes gens de Plougrescant.

— Jamais je ne m'étais autant amusée que ces deux jours-ci, dit-elle à Gustave, vers la fin de la soirée, avec une sorte de mélancolie... Tenez, monsieur Gustave, je suis trop heureuse maintenant... Vous verrez qu'avant longtemps il m'arrivera quelque chagrin.

De son côté, Gustave songeait tristement qu'une fois toutes ces fêtes terminées, les occasions de revoir Marie deviendraient bien rares. A force d'y penser, il lui vint à l'idée que le petit bois de Ploumaria, si rapproché de Kervohr, serait un endroit bien propice à leurs entretiens et qu'il serait facile de s'y rencontrer chaque jour. Il en parla aussitôt à Marie, en la priant de s'y rendre le lendemain... Elle devint sérieuse et refusa. Il insista, il supplia... Elle persista dans son refus, et parut même blessée de l'obstination du jeune officier.

Têtu comme un vrai Bas-Breton, ce dernier revint à la charge et finit par impatienter Marie, qui n'était pas d'ailleurs, ce soir-là, dans son état habituel. La fatigue qu'elle commençait à ressentir, quoiqu'elle ne voulût pas l'avouer, agissait à son insu sur son organisation nerveuse, et lui causait une sorte d'agitation et de malaise. Pour mettre fin aux instances de Gustave, elle prit le bras d'un des amis du marié, Job (Joseph) Larmor, le plus célèbre *souleur* (1) du canton. Déjà contrarié du re-

(1) La *soule*, maintenant défendue, était un des jeux les plus dangereux et les plus renommés en Bretagne.

fus de Marie, Kermaës fut doublement piqué en la voyant le quitter pour un autre cavalier. Il affecta de ne plus chercher à lui parler, et se mit à causer avec d'autres jennes filles.

Au bout de quelques instants, on commença à danser une ronde, durant laquelle chacun, entrant dans le cercle au refrain, avait le droit d'embrasser une personne de son choix. Lorsque ce fut au tour de Gustave, il fit, malgré lui, quelques pas du côté de Marie, dont les yeux baissés et le corsage palpitant décelaient une certaine anxiété. Au même instant, Job Larmor, qui tenait la main de la jeune fille, se pencha vers elle et lui dit quelques mots. Il n'en fallut pas davantage pour renouveler le dépit de Gustave ; se détournant brusquement, il alla embrasser la jeune et jolie fille d'un notaire des environs.

Marie devint très-pâle ; mais presqu'aussitôt elle se remit à causer en riant avec son danseur, et ce fut ce dernier qu'elle embrassa un moment après. Gustave s'en vengea en ne *dérobant* pas une seule fois mademoiselle Cozic, que se disputaient tous les jeunes gens de Plougrescant.

Comme on avait près de trois lieues à faire pour s'en retourner, la soirée devait naturellement se terminer de meilleure heure que la veille. Les grands parents ne tardèrent pas à signifier qu'on ne danserait plus qu'une seule et dernière ronde.

A cette annonce, la gaîté de Marie s'évanouit tout à

coup. Son regard, d'abord inquiet, exprima bientôt un douloureux reproche. Pour résister à la tendre et muette prière de ses grands yeux, il fallait avoir un cœur de tigre ; mais un jaloux est plus impitoyable qu'un tigre. D'ailleurs, Gustave était d'autant plus furieux qu'il regrettait amèrement d'avoir si mal profité de cette soirée, dont il s'était promis tant de plaisir. Il s'entêta dans sa bouderie et continua à éviter Marie, au lieu de la seconder dans les tentatives qu'elle faisait pour se débarrasser de Job Larmor.

Pour comble de malheur, il pleuvait à verse quand on se mit en route, et Gustave ne put se dispenser d'offrir sa place dans la calèche à quelques voisines, qui s'empressèrent d'y abriter leurs coiffes ou leurs chapeaux. Quant à l'officier, il revint sans manteau et sous la pluie, dans une affreuse carriole, fort peu suspendue et nullement couverte, tirée par un cheval de ferme, aussi insensible au fouet qu'à la voix.

A peine en voiture, les compagnons du hussard glissèrent sous les banquettes et entamèrent un trio de ronflements qu'ils soutinrent, avec force variations, pendant toute la route. Le jeune officier se vit donc obligé de conduire, et ne rentra que fort tard à Kermaës, mouillé jusqu'aux os, et de fort mauvaise humeur. Il se coucha en maudissant le temps, la carriole, le cheval, la noce, Marie et lui-même, et s'endormit en roulant les plus sombres pensées.

IV

Toutes ces mésaventures avaient tellement aigri le caractère de Gustave, que, le lendemain, il lui restait encore un levain de mauvaise humeur. Il était pourtant sur le point de se mettre en route pour se rendre à un *pardon* où les demoiselles Cozic devaient se trouver, lorsque Pâturon vint faire une visite à Kermaës. A peine assis, ce dernier commença à défiler son chapelet de nouvelles. Entre autres choses, il raconta que Job Larmor, le beau *souleur* de Plougrescant, avait profité du pardon pour venir rapporter un châle oublié la veille par madame Cozic, et qu'il était resté à dîner à Kervohr. Par suite de l'injustice commune à tous les jaloux, Gustave sentit renaître ses griefs imaginaires contre Marie. Au lieu d'aller au *pardon*, il partit pour la chasse.

Il n'avait pas traversé trois champs qu'il s'en voulait déjà de sa sottise, mais il était trop tard. L'amour-propre ne lui permettait plus de reculer. Le diable se mit de la partie pour faire enrager notre chasseur; Gustave tira en dépit du bon sens, et fut obligé de rentrer au château sans avoir tué d'autre gibier qu'une malheureuse perdrix.

L'oncle Dumier, naturellement taquin, le plaisanta sur le triste résultat de sa chasse pendant une bonne partie du souper, auquel assistait Pâturon. Ce dernier profita de ces plaisanteries pour donner à Gustave le coup de pied de l'âne, en lui lançant deux ou trois pointes de l'air le plus bénin. Gustave, de nature peu endurante, éprouvait une envie féroce de répondre à Pâturon par quelque grosse impertinence. La présence de sa famille ne lui permettant pas de s'accorder cette petite consolation, il n'eut d'autre ressource que d'aller se coucher aussitôt après le repas, pour mettre fin plus vite à cette néfaste journée.

Quand il s'éveilla, le soleil, s'élevant à l'horizon, éclairait déjà les campagnes, et faisait étinceler au loin, sous ses ardents rayons, la mer houleuse, qui semblait rouler des vagues de pourpre, d'or et d'argent. Les oiseaux voltigeaient de branche en branche, et chantaient gaîment dans le jardin en déjeunant aux dépens des espaliers. Une brise légère, agitant la cime des arbres, inclinait mollement sur les flots les voiles blanches des gabarres et des bateaux de pêche qui se croisaient au milieu des rochers. Tout présageait une belle journée.

Une demi-heure après, Gustave partait pour la chasse, le fusil sur l'épaule et la gibecière garnie de gigantesques sandwiches, qu'accompagnaient un demi-poulet, et un petit flacon d'osier rempli de vin d'Espagne.

A deux heures de l'après-midi, il avait déjà rétabli sa réputation de chasseur par le meurtre de quinze perdrix et d'un lièvre. Il se trouvait alors dans les environs du

petit bois de Ploumaria, qui touche d'un côté à la grève, et s'étend de l'autre jusqu'à trois ou quatre portées de fusil de Kervohr.

Après avoir suivi la lisière du bois du côté de la baie, Gustave se mit à parcourir la grève, fort attentif en apparence à poursuivre quelques bandes de chevaliers (petits oiseaux de mer), qui picoraient au bord des vagues. En réalité, il ne pensait qu'à trouver un moyen de revoir Marie. Il lui semblait qu'un secret pressentiment aurait dû amener la jeune fille à Ploumaria, juste au moment où il y arrivait lui-même. Il lui en voulait presque de son absence.

Ce qu'il y avait de plus simple à faire, c'était d'aller tout bonnement faire une visite à Kervohr, mais Gustave en était empêché par son amour-propre de jaloux, ainsi que par cette timidité commune à tous les amoureux, qui se font une affaire d'état des choses les plus naturelles. Il finit pourtant par se mettre en route pour Kervohr, avec le projet d'offrir quelques perdrix à la famille Cozic.

La tête basse, Gustave longeait le taillis en ruminant comme un diplomate chaque phrase du discours qui devait accompagner son présent, lorsqu'il entendit soudain de l'autre côté du fossé (1) une petite

(1) On appelle *fossé*, en Bretagne, les amoncellements de terre faits en forme de talus qui séparent les champs. Ils ont souvent deux ou trois mètres de hauteur, et sont, en outre, surmontés d'ajoncs épineux très-fourrés, parmi lesquels poussent quelques chênes rabougris. Il y a presque toujours de chaque coté de ces talus, une douve assez profonde, où s'écoulent les eaux.

toux qui le fit tressaillir de la tête aux pieds. Sans prendre le temps de chercher un passage, Gustave escalada le fossé en deux bonds, et se laissa glisser dans le bois aux pieds de Marie Cozic.

La jeune fille avait entendu de loin les coups de fusil que Gustave tirait sur la grève, et, devinant sa présence, elle était accourue si vite, si vite, qu'elle en était encore tout essoufflée. Elle essaya pourtant de prendre un petit air boudeur, et commença par gronder bien fort le jeune officier de sa maussaderie des deux jours précédents, mais son regard n'était pas toujours d'accord avec ses paroles. De son côté, Gustave récriminait vivement à propos du beau souleur de Plougrescant. Sa jalousie ne semblait pas trop déplaire à Marie, bien qu'elle prétendît le contraire, et qu'elle prît sa plus grosse voix pour appeler Gustave *vilain jaloux*. La paix ne tarda pas à se conclure, et tous les petits griefs furent promptement oubliés.

Les deux jeunes gens avaient tant de choses à se dire, tant d'explications à échanger, qu'ils restèrent bien longtemps à côté l'un de l'autre, tantôt se parlant à voix basse, tantôt se contemplant avec un bonheur silencieux qui rayonnait de leurs cœurs dans leurs regards. Ce qu'ils éprouvaient, nous n'essaierons pas de le décrire. Ceux-là seuls qui ont aimé peuvent le comprendre. Rien au monde ne saurait exprimer les sensations infinies, les folles aspirations, les ardentes rêveries qui gonflent les poitrines et semblent passer d'un cœur dans l'autre à chaque pression des mains entrelacées. De même que

les accords de divers instruments s'unissent, se confondent pour ne former qu'une seule et même symphonie, de même le chant des oiseaux, le murmure des vagues, les parfums pénétrants de la grève et de la campagne, la douce fraîcheur de l'air... toutes les suaves impressions de la nature, enfin... n'arrivaient aux deux amants que perdues, noyées dans l'intime harmonie dont l'amour inondait leurs cœurs.

Lorsque le brouillard du soir, envahissant la grève, les avertit qu'il fallait enfin se séparer, il leur sembla sortir d'un songe. Chacun d'eux s'aperçut qu'il avait oublié de dire les trois quarts des choses dont il comptait parler. Ils revinrent dix fois sur leurs pas avant de pouvoir se quitter..

Depuis ce jour, presque tous leurs après-midi se passèrent dans le bois de Ploumaria, où Marie accourait dès qu'elle pouvait trouver un prétexte pour s'échapper de Kervohr. Quant à Gustave, il partait le matin de bonne heure, le fusil sur l'épaule, et ne rentrait qu'à midi pour dîner avec sa famille. Puis, fort pressé en apparence de se remettre en chasse, il se levait de table un peu avant la fin du repas pour aller prendre son dessert à l'office. Cela étonnait et flattait beaucoup la vieille cuisinière, fort intriguée de voir à un officier de cavalerie un goût si prononcé pour les gâteaux et les sucreries, mais très-fière de cet hommage rendu à ses talents. Médor, le bel épagneul de Gustave, l'attendait, couché au soleil, à la porte de la cour. Dès qu'il reconnaissait le pas de son maître, il s'élançait et le précédait joyeusement, sans

que Gustave eût besoin de lui indiquer le chemin à suivre.

Afin de ne pas éveiller les soupçons et de dérouter les curieux, M. de Kermaës commençait prudemment par tourner le dos à Kervohr, et n'arrivait à Ploumaria qu'après un assez long détour. Il s'enfonçait dans le bois, s'asseyait au même endroit où Marie s'était assise la veille, et attendait son amie, songeant à elle et se rappelant tous les détails de leur dernière entrevue. Il l'entendait bientôt arriver à travers le feuillage, et courait au-devant d'elle. Puis, tous deux s'asseyaient sur l'herbe, au milieu du bois, et partageaient le contenu du carnier de Gustave. Marie apportait souvent des crêpes de sa façon, que Gustave trouvait délicieuses, ou des fruits du jardin de Kervohr, cueillis par les jolies mains que l'officier aimait tant à baiser. Quelles joyeuses collations ils faisaient tous deux, se disputant les morceaux, ou se forçant réciproquement à les prendre, se lutinant à tout propos, et se réconciliant pour recommencer bien vite une autre querelle !

Le seul témoin de leurs jeux et de leurs enfantillages était maître Médor, qui, couché à leurs pieds, finissait presque toujours par avoir la meilleure part du goûter. Il s'approchait pas à pas de Marie, de manière à venir appuyer familièrement sa grosse tête sur les genoux de la jeune fille. Puis, il suivait chaque morceau qu'elle portait à sa bouche d'un regard si éloquent, que Marie se hâtait de partager avec lui. Lorsqu'on faisait trop at-

tendre sa part au solliciteur, il ne tardait pas à protester par un *crescendo* de gémissements contre une attente trop prolongée.

Marie l'avait pris en grande affection, et le rusé matois le savait bien. Dès qu'il avait commis quelque méfait, il se glissait promptement auprès d'elle en prenant un air de piteuse contrition qui allait tout de suite au cœur de la jeune fille. Posant sa petite main sur les oreilles du coupable, elle le couvrait de sa protection toute-puissante. Alors, l'épagneul, parfaitement rassuré, se couchait aux pieds de sa protectrice en regardant Gustave d'un air de béatitude sournoise, qui prouvait assez qu'il se savait désormais à l'abri de sa colère.

Médor était, du reste, fort utile aux jeunes gens, en ce qu'il servait de sentinelle avancée et les avertissait dès que quelqu'un s'approchait du bois. Quand les amants le voyaient lever la tête, dresser les oreilles et grogner sourdement, ils se hâtaient de baisser la voix ou de se réfugier dans le fourré. Lorsque le danger avait disparu, Gustave et Marie reprenaient leur poste favori, semblables à ces oiseaux qui, chassés par un coup de fusil, reviennent sur la même branche reprendre leurs chants et leurs jeux.

Quelquefois, après avoir longtemps exploré du regard le rivage et les champs d'alentour, les deux jeunes gens descendaient sur la grève et se promenaient le long de la lisière du bois. Plus souvent encore, saisissant le moment propice, ils grimpaient par un sentier escarpé jus-

qu'au sommet de la falaise, et se blottissaient dans un enfoncement de rochers, disposés de telle sorte par la nature, que, du côté de la terre, il était impossible de les découvrir. Ils restaient là des heures entières à causer de leur amour, ou bien à regarder les vagues, dont l'écume jaillissait jusqu'à eux, les oiseaux de mer dispersés sur les herbiers, ou rasant les flots de leur aile rapide, les barques de pêcheurs mouillées dans le lointain et les navires qui apparaissaient comme un point blanc à l'horizon brumeux.

Deux après-midi de suite, Marie manqua au rendez-vous. Le troisième jour, elle n'y vint pas encore. Après une assez longue attente, Gustave ne put résister à son inquiétude. Prenant son courage à deux mains, il entra résolûment chez les Cozic.

— La chasse m'a conduit de ce côté, leur dit-il, et je n'ai pas voulu passer si près de Kervohr sans vous souhaiter le bonjour.

Il craignait un peu que les Cozic ne se doutassent de quelque chose ; mais leur accueil plein de franchise et de joyeuse cordialité le rassura complétement. Marianne seule lui jeta un regard moqueur, qui lui fit voir qu'elle soupçonnait un autre motif à sa visite.

Lorsqu'il entra, les deux hommes fumaient silencieusement leurs pipes sur les bancs fixés à la muraille en dedans du foyer de la cuisine. Madame Cozic et ses deux filles tricotaient ou brodaient près de la table, sur laquelle une douzaine d'écuelles en terre, remplies de

lait *ribot* (1) et garnies de cuillères de bois, étaient symétriquement rangées autour d'une *torche* (2) de paille destinée à soutenir la bassinée de *peuz*, ou bouillie de sarrasin, qui cuisait en ce moment sur le feu. Du pain d'orge et du beurre, placés à côté, complétaient la collation préparée pour les ouvriers et les domestiques de Kervohr.

L'arrivée de M. de Kermaës mit tout le monde sur pied, et produisit l'effet d'un branle-bas de combat. Bon gré, mal gré, on le fit passer au salon, dont on ouvrit précipitamment les volets. Suivant l'usage des campagnes, on apporta des rafraîchissements de toute espèce. Le père courut à la cave chercher du vin de Malaga. Le fils alla tirer un pot de cidre. Pendant ce temps, Marianne et sa mère remplissaient deux assiettes de crêpes et de macarons.

Marie aussi s'était levée du siége où elle travaillait tristement. Tout émue encore de cette visite inattendue, rougissant et pâlissant tour à tour, elle courait de droite et de gauche, sans trop savoir ce qu'elle cherchait, et n'avançait à rien malgré son empressement. Ses yeux, continuellement fixés sur Gustave, s'occupaient bien plus d'échanger des regards d'intelligence avec le jeune homme, que de surveiller la symétrie des pêches qu'elle disposait sur une assiette. Aussi la pyramide s'écroula-

(1) Lait aigre d'un goût agréable et rafraîchissant.

(2) Cercle en paille tressée, dans le genre de ceux dont on se sert pour porter des fardeaux sur la tête.

t-elle au premier mouvement que fit Marie pour en offrir. La pauvre petite resta toute confuse de sa maladresse et des plaisanteries de ses parents.

Tandis qu'agenouillé près de Marie, Gustave l'aidait à faire la chasse aux fruits qui roulaient sur le plancher, elle lui dit tout bas avec vivacité :

— Il m'a été impossible d'aller à Ploumaria ces trois jours-ci... Ma sœur ne me quitte pas un instant... Elle a quelques soupçons... Ce doit être M. Pâturon qui l'a prévenue... Vous n'êtes pas fâché contre moi, n'est-ce pas, monsieur Gustave?

La pauvre enfant avait les larmes aux yeux en parlant ainsi.

Pour toute réponse, Gustave feignit de vouloir ramasser une pêche que Marie tenait déjà. Leurs mains se rencontrèrent et échangèrent une tendre pression. La jeune fille reprit aussitôt sa gaîté; elle reconstruisit sa pyramide sur des bases plus régulières et se défendit vaillamment contre les plaisanteries de son frère et de sa sœur.

Lorsque Gustave quitta les Cozic, Erouann voulut l'accompagner pour lui montrer deux compagnies de perdrix qu'il connaissait dans les environs. Une adroite insinuation de Marie amena son père à proposer que toute la famille vînt reconduire M. de Kermaës *un bout de chemin*. Les deux amants eurent ainsi quelques minutes de plus à passer ensemble, mais ils faillirent s'en repentir, grâce à maître Médor, que Gustave avait pré-

demment laissé à la porte de la cour, et auquel il ne songeait plus. Dès que l'épagneul les vit arriver, il s'élança vers Gustave d'abord, puis vers Marie, à laquelle il fit tant de caresses, tant de *chère* (suivant une expression du pays), que les amants faillirent se déconcerter. Madame Cozic, continuellement souffrante, n'avait pu les accompagner, mais leur embarras fut remarqué par la sœur aînée, dont les plaisanteries, fort intelligibles pour Marie et pour Gustave, prouvèrent à ce dernier que Marianne avait plus de pénétration que son père et que son frère. Ceux-ci ne se doutèrent de rien, et ne firent que rire de cet incident, qu'ils ne cherchèrent même pas à s'expliquer. La situation, néanmoins, devenait d'autant plus embarrassante, que Médor, prenant pour un jeu les efforts de Marie pour le repousser, continuait de plus belle ses démonstrations intempestives.

En ce moment critique, Gustave avisa par bonheur le tablier de Marianne, un vrai tablier de ménagère, dont les vastes poches s'entr'ouvraient sous le poids d'un trousseau d'énormes clefs. Il glissa adroitement dans un de ces profonds réceptacles deux ou trois crêpes sucrées que madame Cozic avait mises bon gré, mal gré, dans son carnier. Puis il désigna du geste et de l'œil à Médor la poche qui renfermait les friandises que leur parfum n tarda pas à déceler à l'odorat exercé de l'épagneul.

La gourmandise l'emporta sur l'amitié. L'ingrat abandonna Marie pour venir faire le beau devant Marianne.

Lui léchant les mains, mordillant le bout de ses souliers, se dressant debout devant elle, l'œil toujours fixé sur la bienheureuse poche, il s'évertuait en vain à faire comprendre à mademoiselle Cozic ce qu'il attendait de sa munificence. Ce fut alors le tour de la pauvre Marianne d'être tourmentée par sa sœur. Celle-ci lui rendit avec usure toutes ses plaisanteries.

On arriva ainsi à l'endroit marqué pour la séparation. Gustave s'éloigna avec Médor, dont l'œil désolé suivi longtemps encore l'inexorable poche que toutes ses bassesses n'avaient pu faire ouvrir.

V

Marie ne s'était point trompée en attribuant aux manœuvres de Pâturon la défiance de sa sœur aînée. Naturellement bonne et indulgente, Marianne fut assez généreuse pour ne pas communiquer ses soupçons à madame Cozic; mais, à partir de ce moment, elle surveilla Marie de si près que celle-ci ne put s'absenter que bien difficilement et seulement pour quelques minutes. Après l'avoir inutilement attendue quelquefois trois ou quatre jours de suite, à peine Gustave avait-il le temps de lui serrer la main et de lui dire quelques mots.

Je ne sais trop ce qu'ils seraient devenus sans une indisposition qui força madame Cozic à garder le lit et obligea ses filles à se relever dans sa chambre, afin de lui tenir toujours compagnie. Malgré ce surcroît d'embarras, Marianne essaya bien encore de continuer sa surveillance ; mais, outre la direction de la maison, dont elle était déjà chargée, il lui fallait désormais soigner sa mère et la remplacer dans tous les petits détails de ménage que la bonne femme s'était réservés jusque là. Il lui devint bientôt impossible de lutter contre la diplomatie d'une jeune fille dont toutes les pensées, dirigées vers un seul but, ne laissaient jamais passer la moindre occasion de s'échapper. Dieu sait d'ailleurs toutes les ruses, tous les prétextes que l'amour inspirait à Marie. Elle les racontait à Gustave à chacune de leurs entrevues, tantôt riant avec lui du succès de son adresse, tantôt pleurant de ce qu'elle appelait ses mensonges et ses folies.

— Je vous en prie, lui disait-elle quelquefois, ne venez plus à Ploumaria. Chaque matin, je prends la résolution de n'y plus venir moi-même... puis, quand arrive l'heure de notre rendez-vous, je pense que vous êtes là, que vous m'attendez, et je n'ai plus la force de résister à l'envie de vous voir. C'est bien mal... et pendant que ma pauvre mère est malade surtout !... Je vous en conjure, Gustave, ayez du courage pour nous deux : ne venez plus.

Elle disait cela d'une voix si douce, si tendre, avec

tant de gentillesse et de naïveté, que Gustave se sentait aussi incapable qu'elle d'un pareil sacrifice. Tant que dura la maladie de madame Cozic, ils continuèrent à se voir ainsi presque tous les jours. Mais, lorsque la mère commença à se rétablir, leurs entrevues menacèrent de devenir tout aussi rares que précédemment.

— Tenez, Gustave, lui disait un jour Marie, je crois vraiment que je deviens folle. Tout le temps que ma pauvre mère a été couchée, je pleurais de la voir malade. J'aurais voulu prendre pour moi toutes ses souffrances. Eh bien! maintenant que le bon Dieu la guérit, je me surprends encore à pleurer en songeant que bientôt je ne vous verrai presque plus.

Plus elle lui racontait les sermons de sa sœur, qui lui reprochait souvent la froideur qu'elle témoignait à son ancien soupirant, Sidoine Pâturon. Chaque visite du Picard à Kervohr était suivie d'un redoublement de surveillance. Gustave le détestait d'autant plus qu'il le soupçonnait depuis longtemps d'épier furtivement ses démarches. Il aurait donné tout au monde pour surprendre Sidoine en flagrant délit d'espionnage, mais nul indice ne venait lui fournir l'occasion qu'il désirait.

Une après-midi, la mère de Gustave retint ce dernier un peu plus longtemps que d'habitude dans la salle à manger. Le dîner était terminé depuis quelques minutes lorsqu'il put enfin se mettre en route pour son cher petit bois de Ploumaria. Au moment où il partit, toute la famille était déjà descendue au jardin avec maître Pâtu-

ron que l'oncle Dumier avait encore eu l'idée d'inviter à dîner ce jour-là.

Tandis que, longeant extérieurement les murs du jardin, Gustave passait près de la petite porte de sortie, il fut aperçu par M. Dumier. Grimpé sur une échelle, ce dernier s'occupait à installer des filets pour protéger son raisin contre le maraudage des oiseaux. Il lança au hussard quelques plaisanteries que le jeune homme ne fit pas semblant d'entendre. Tout en donnant au diable son cher parent, Gustave continuait rapidement son chemin, lorsqu'en jetant un regard derrière lui, il vit M. Dumier se détourner pour parler à quelqu'un. Il suivit la direction de ses yeux, et crut distinguer, à travers le feuillage de la vigne, une chevelure rousse et mal peignée qui disparut presque aussitôt.

Arrivé à quelque distance, Gustave s'arrêta pour écouter. Il lui sembla entendre refermer avec précaution la petite porte du jardin donnant sur les champs.

— Parbleu, se dit-il, ce doit être mon ami Pâturon.

C'était bien lui, en effet.

Une fois Gustave sur ses gardes, il lui fut facile de se convaincre que Pâturon le suivait de loin avec les plus grandes précautions. Le plan du hussard fut bientôt arrêté. Il continua quelque temps à marcher très-vite dans la même direction, sans laisser paraître aucun signe de méfiance. Puis, profitant d'un moment où Pâturon l'avait perdu de vue, il se blottit précipitamment dans une douve profonde, protégée par un énorme talus. La main

sur le collier de Médor, un genou en terre et retenant sa respiration, il attendit son trop fidèle Achate, dans la position du braconnier à l'affût. Un instant après, il lui sembla que son gibier s'arrêtait de l'autre côté du fossé, se livrant, sans doute, à une inspection préalable avant de s'aventurer plus loin. Ne voyant personne et croyant Gustave devant lui, Pâturon sauta dans le champ, qu'il traversa en courant jusqu'à l'autre fossé ; là, il s'arrêta encore.

Placé dans la douve, à une soixantaine de pas de Gustave qu'il venait de dépasser, et regardant à travers les ajoncs du fossé, le Picard tournait le dos à M. de Kermaës. Malheureusement pour l'espion, un des coups du fusil de Gustave était chargé à *cendrée*, en l'honneur des cailles assez communes à cette époque. Le jeune officier ne put résister à la tentation. Ajustant soigneusement un infortuné linot qui sautillait sur l'herbe tout près de maître Sidoine, il fit feu, avec le secret espoir que quelques grains égarés se chargeraient de punir Pâturon de son espionnage et de ses méchants rapports. L'oiseau resta sur place ; mais on entendit un cri effroyable, qui ne devait pas certainement provenir du gosier du pauvre linot. Quant à Pâturon, il avait disparu dans les épines et les orties dont la douve était remplie. Seul vestige de sa disparition, son chapeau, accroché à une branche, s'agitait au gré du vent comme pour appeler au secours de son infortuné propriétaire.

Au moment où Gustave arrivait près du blessé pour

lui porter secours, non sans quelque crainte d'avoir poussé sa vengeance trop loin, il vit tout à coup Pâturon surgir de la douve, en jetant un regard effaré de son côté, et s'enfuir aussitôt de toute la vitesse de ses jambes, sans même se donner le temps de reprendre son chapeau. Supposant sans doute à M. de Kermaës les intentions les plus féroces, il arpentait rapidement le terrain. Gustave se hâta de ramasser et chapeau et linot, et partit aussi à toute vitesse, précédé de Médor, fort joyeux de ce nouveau genre de chasse. L'épagneul menait Pâturon comme il eût mené un lièvre au déboulé, et *donnait* comme un vrai chien courant. Au bout d'un quart d'heure, le gibier, littéralement forcé, se laissa lourdement choir sur l'herbe, sans même essayer de faire tête à la meute. Pâturon s'attendait évidemment à recevoir une rude correction. Il resta tout ébahi lorsqu'il entendit Gustave lui adresser force excuses d'une voix à laquelle l'essoufflement donnait une touchante expression d'intérêt.

— Comment diable, aussi, aurais-je deviné que vous étiez là herborisant au milieu des ronces? lui dit Kermaës.

Sidoine ne répondit d'abord que par une sorte de grognement.

— Vous deviez bien me voir, pourtant? murmura-t-il enfin.

— Pensez-vous, par hasard que je l'ai fait exprès? s'écria Gustave avec une inflexion de voix à la fois com-

patissante et moqueuse. Ah! Pâturon!... Pâturon!... Comment pouvez-vous me croire tant de noirceur dans l'âme?... D'ailleurs, quel motif aurais-je de vous en vouloir?

— Aucun, bien sûr... aucun! fit le Picard embarrassé; mais souvent on se figure... on croit...

— Allons donc!... Quelques mauvaises langues m'ont, il est vrai, raconté que vous aviez fait je ne sais quelles *histoires* sur mon compte, que vous m'aviez plusieurs fois suivi furtivement... mais vous pensez bien que je n'ai pas cru un seul mot de tout cela.

— Ce sont d'affreuses calomnies, murmura Sidoine fort peu rassuré.

— Parbleu! je n'en ai pas douté un seul moment, mon bon Pâturon. Vous comprenez, du reste, que si j'avais cru quelqu'un capable d'une pareille infamie, ce n'est pas du plomb à caille que je lui aurais envoyé, mais une balle de pistolet ou six pouces de fer dans la poitrine.

— Il faudrait être bien certain, fit Pâturon dont les dents claquaient de frayeur... il faudrait des preuves... puis, enfin, moi je suis votre ami... et vous devez bien penser...

— Sans doute! sans doute! Ce que je vous en dis, c'est tout bonnement pour causer. Je tiens même beaucoup à ce que ceci reste entre nous... vous comprenez?

— Oui... oui... je vous jure que je n'en dirai pas un mot.

Il reprit lentement le chemin du château, et s'éloigna la tête basse, et le cœur rempli d'un ressentiment que sa poltronnerie l'empêchait de manifester hautement en présence de M. de Kermaës.

VI

Dès que l'ennemi eut disparu, Gustave prit sa course à travers champs, et se dirigea en courant vers Ploumaria. A peine était-il entré dans le bois que Médor l'abandonna. Il retrouva son épagneul couché aux pieds de mademoiselle Cozic.

Marie avait les yeux rouges. Elle prit une petite mine boudeuse pour recevoir son ami et parut plus occupée de caresser Médor que de répondre au tendre bonjour de Gustave. Celui-ci commençait à raconter pour sa justification les motifs de son retard, lorsqu'en levant furtivement les yeux vers lui, Marie aperçut la sueur qui coulait à grosses gouttes sur les joues du jeune homme. Oubliant aussitôt son courroux, elle tira un mouchoir de sa poche et se mit à essuyer le front et les yeux de Gustave, tantôt le grondant d'être venu si vite, tantôt lui reprochant de l'avoir fait attendre. Elle lui frappait sur les doigts avec une feinte impatience, chaque fois qu'il

essayait de saisir au passage, pour la porter à ses lèvres, la jolie main qui effleurait son front et ses joues.

— Laissez-moi, monsieur, disait-elle en cherchant à prendre un air courroucé... je ne suis pas en humeur de plaisanter. Peut-on s'échauffer ainsi! Après cela, vous prendrez froid, vous aurez une fluxion de poitrine, on vous portera en terre, et moi je mourrai de chagrin... Ce sera bien sot de ma part, mais ce sera comme ça... Gustave, Gustave, voyons! je vais me fâcher!... Ah! mais bien sûr! Voilà qui est fini..... attendez un peu.

Avec une espièglerie d'enfant gâté, Marie s'amusait à brouiller ses cheveux, en ayant l'air de lui essuyer le front; elle finit par lui donner sur le nez deux ou trois petits coups de son mouchoir mouillé.

— Voilà qui est bien fini cette fois, reprit-elle en appuyant elle-même le dos de sa main sur les lèvres de Gustave, comme pour le récompenser de sa docilité. Oh! mon pauvre mouchoir! Voyez donc comme il est trempé! Heureusement, j'en ai un autre dans la poche de mon tablier.

— Cela se trouve bien, lui dit-il, vous allez me laisser celui-là... ce sera un souvenir.

— Un beau souvenir! fit-elle avec une petite moue dédaigneuse... un mouchoir en grosse toile!... qu'est-ce qu'en ferait un beau *monsieur*, un petit-maître comme vous?

Il ne répondit qu'en baisant le mouchoir qu'il plia

soigneusement et plaça sur son cœur, tout mouillé qu'il était. Elle essaya de le reprendre; mais Gustave défendit héroïquement sa conquête, et finit par la conserver.

— Encore, si c'était un des beaux mouchoirs qu'on m'a donnés au premier de l'an! murmurait Marie avec un accent de naïf regret.

La paix ainsi rétablie, Marie se rassit au bord du talus, à côté de Gustave, et fit signe à Médor, qui vint gravement appuyer ses oreilles soyeuses sur les genoux de la jeune fille. Gustave prit dans sa main droite la main de Marie, qu'il pressa sur ses lèvres. Puis passant doucement son bras gauche autour de la taille de la gracieuse enfant, il l'attira peu à peu vers lui, jusqu'à ce qu'elle fût appuyée sur son cœur, sa tête mignonne tout près de celle de son ami.

Qu'elle était jolie ainsi posée, quand ses grands yeux bleus se levaient vers lui avec une expression d'ineffable tendresse, ou se voilaient sous la frange de ses longs cils pour fuir le regard ivre d'amour du jeune officier!

— Je vous en prie, Gustave, ne me regardez pas ainsi! disait-elle quelquefois; cela me fait mal...je n'ose plus lever les yeux de peur de rencontrer les vôtres..., je voudrais pourtant bien vous regarder aussi, moi.

Elle disait tout cela d'une voix si douce, si douce, qu'il n'avait garde de lui obéir. Il continuait à s'enivrer de son haleine, à baiser ses jolis doigts, quelque-

fois même son front ou ses yeux, malgré les gronderies et les menaces de la jeune fille. Un instant même, il s'oublia jusqu'à effleurer ses lèvres, mais elle s'élança aussitôt de ses bras comme une biche effarouchée.

— Je ne veux pas que vous m'embrassiez ainsi, Gustave! dit-elle d'un air tout chagrin. Non, non, je m'en irai plutôt! L'autre soir, en revenant de chez Jane Le Morzec, quand vous m'avez embrassée là... (et, rouge comme une cerise, elle posait son doigt sur ses lèvres), j'étais comme folle... j'étouffais... et, le lendemain, j'avais encore des palpitations de cœur... comme maintenant..., tenez, voyez plutôt.

Elle prit la main de l'officier et l'appuya sur son cœur. Effrayé lui-même de l'agitation de Marie, Gustave jura d'être plus sage à l'avenir. Ses promesses rassurèrent peu à peu la jeune fille. Elle reprit sa place, et laissa de nouveau sa jolie tête reposer sur l'épaule du jeune homme. Puis ils continuèrent à causer tout bas, quoique personne ne pût les entendre, passant brusquement d'un sujet à un autre, s'interrompant à chaque minute, et revenant sans cesse sur le chapitre de leurs amours.

Il lui raconta le tour qu'il venait de jouer à Pâturon. Tout en grondant l'officier de ce qu'elle appelait sa barbarie, Marie ne put s'empêcher de rire de son récit.

— Pauvre Sidoine! dit-elle enfin. Si vous l'aviez estropié, pourtant?

— La belle perte! Mon seul regret, c'est qu'il ne se

soit pas trouvé plus près de moi d'une vingtaine de pas.

— Quelle méchanceté!

— N'est-ce pas lui qui est cause de tous les sermons de votre sœur et des difficultés que nous éprouvons maintenant pour nous voir?

— C'est vrai..., mais peut-être n'a-t-il cru agir que dans mon intérêt? car, voyez-vous, Gustave, ce qui me fait le plus de peine dans les observations de Marianne, c'est qu'au fond je sens bien qu'elle a raison. Aussi, ce matin encore, j'ai pleuré..., pleuré comme une Madeleine..., regardez mes yeux... comme ils sont rouges!

— Pauvre ange bien-aimé, lui dit-il en attachant un regard attendri sur les paupières en effet un peu gonflées de Marie, que de chagrins je te cause! Tu finiras par me haïr?

Elle répondit par un signe de tête négatif, accompagné d'un ravissant sourire.

— Mais enfin, reprit-il, que peut-elle donc te dire contre moi, ta sœur?... J'espère bien, ma chérie qu'elle ne cherche pas à te faire douter de mon amour?

— Mais si!... mais si!... justement.

— Et tu ne la crois pas, au moins?

— Dame! qui sait?... fit-elle en détournant la tête.

— En vérité, Marie, dit-il avec chagrin, comment peux-tu avoir de pareils doutes? Voyons, c'est à toi-même que j'en appelle..., sois franche! Depuis que je te

connais, me suis-je un seul instant occupé d'une autre personne ? Tu es mon seul amour, ma seule pensée, tu le sais bien. Je ne compte dans ma vie que les moments que je passe près de toi, ma bien-aimée. Si je t'aime Marie ! Ah ne devrais-tu pas le comprendre rien qu'à mes regards, rien qu'à l'émotion de ma voix, rien qu'aux battements de mon cœur ?

Il parlait avec tant de chaleur et de conviction qu'une coquette seule eût pu affecter de mettre en doute sa sincérité.

— Eh bien ! oui, Gustave, oui, je crois que tu m'aimes..., maintenant..., répondit Marie d'une voix émue. Ce serait si mal d'ailleurs de se jouer d'une pauvre enfant sans expérience, qui t'aime de tout son cœur. Mais tu ne seras pas toujours ici, mon ami..., il te faudra retourner au régiment.

— Ne puis-je avoir d'autre congé, un semestre ?

— Une fois dans vos grandes villes de garnison, continua-t-elle, tu rencontreras de belles dames, nobles, jolies, aimables, élégantes... Tu oublieras bien vite la pauvre petite paysanne de Trelevern, qui ne savait que t'aimer... Oh ! n'essaie pas de soutenir le contraire, reprit-elle précipitamment en lui fermant la bouche. Mon Dieu, avant même que ma sœur me l'eût dit, je ne le savais que trop... Je me le répète tous les jours... quoique je ne t'en aie jamais parlé à toi... Aussi, j'ai bien prié Dieu pour qu'il me fît t'oublier !

— Marie, ma bien-aimée, interrompit-il en cherchant

à calmer l'agitation croissante de la jeune fille, je te jure...

— Mais je ne puis pas, mon Dieu ! reprit-elle en éclatant en sanglots ; non, Gustave, je ne le puis pas ! Je n'ose même plus le demander à Dieu. Il me semble que je serais plus malheureuse encore s'il m'exauçait. Quand je pense qu'un jour peut-être... oh ! c'est plus fort que moi !.., et le jour où tu te marieras, j'en mourrai de chagrin ou je me ferai religieuse... Tu viendras à mon enterrement ou à ma prise d'habit, n'est-ce pas, Gustave ?... Tu me le promets ? dit-elle en essayant de sourire au milieu de ses larmes, et en mordant son mouchoir pour étouffer ses sanglots.

Les paroles de la pauvre enfant navrèrent le cœur de Gustave.

Honteuse tout à coup de son émotion, Marie essaya de tourner en plaisanterie ce qu'elle venait de dire ; mais les larmes lui coupèrent la parole. Elle se remit à pleurer silencieusement, la tête appuyée sur l'épaule du jeune officier.

Les appréhensions de la pauvre fille n'étaient que trop justes ; la conscience de Gustave le forçait d'en convenir. Il n'avait jamais pensé sérieusement, ou, pour dire la vérité, il avait toujours évité de songer au dénoûment de leur liaison. Les naïves paroles de Marie furent pour lui un cruel reproche. Ce jour-là seulement, en voyant couler ses larmes et en songeant que bientôt peut-être il faudrait la quitter, il comprit combien elle

lui était chère. Dans son émotion, il n'écouta que la voix de son cœur. Il parla de son amour avec cette chaleur, avec cette éloquence qu'une passion véritable peut inspirer à un cœur de vingt ans. Gustave était sincère en effet. Eût-il été certain, comme dans les contes de fées, de voir sa tête tomber à son premier mensonge, il n'aurait certes pas retranché un seul mot de tout ce qu'il disait en ce moment à Marie. Ses tendres protestations ne tardèrent pas à rassurer la jeune fille.

— Mon Dieu, que je suis donc sotte ! dit-elle en essuyant ses yeux, dans lesquels un doux sourire scintillait au milieu des larmes, comme un rayon de soleil sur la rosée du matin. Je dois vous paraître bien niaise, mon pauvre Gustave. Je ne sais pas ce que j'ai aujourd'hui, mais mon cœur est triste et inquiet. Toute la matinée je me sentais des envies de pleurer, sans savoir pourquoi. Puis, ma sœur, qui est venue me dire... Allons ! voilà que je vais recommencer, fit-elle en séchant bien vite une larme qui perlait sur ses longs cils.

Comme elle achevait ces paroles, Médor leva sa grosse tête, et huma l'air dans toutes les directions ; puis, les oreilles dressées, et les yeux fixés d'un air menaçant du côté de Kervohr, il gronda sourdement. Évidemment un ennemi approchait. Les deux amoureux se hâtèrent de gagner le fourré et se blottirent à vingt pas du talus, derrière un épais buisson de houx et d'ajoncs.

Gustave écarta quelques branches pour se ménager

une petite vue sur l'allée qu'ils venaient de quitter. Ils entendirent bientôt les feuilles sèches du sentier bruire sous les pas qui s'approchaient. Ils aperçurent Marianne s'avançant avec précaution et regardant autour d'elle d'un air inquisiteur.

Il devenait évident pour les deux amants qu'on les avait trahis, et que Marianne connaissait l'endroit précis de leur rendez-vous. Les yeux de Gustave et de Marie se rencontrèrent et reflétèrent la même pensée, la même contrariété.

— Il faut absolument que je rentre à Kervohr avant ma sœur, dit tout bas Marie.

— Déjà nous quitter! fit Gustave avec tristesse et le cœur serré par un sombre pressentiment.

— Il le faut bien, mon ami! Encore serai-je obligée de courir de toutes mes forces pour arriver avant Marianne.

— Prends garde de te rendre malade, ma bien-aimée! Songe que si tu étais indisposée, nous ne pourrions plus nous voir, et que j'en souffrirais doublement.

— Oh! je suis bien maintenant, fit-elle en secouant la tête d'un petit air mutin; et puis...

Elle s'arrêta brusquement et lui serra la main par un mouvement passionné. Une larme brillait dans ses grands yeux bleus. Gustave attira vers lui la jeune fille et la pressa sur son cœur.

— Tu reviendras demain, n'est-ce pas, Marie? lui dit-il; tu me le promets?

— Je ferai mon possible... mais je crains bien... enfin, je tâcherai. Allons, Gustave, adieu ; laissez-moi partir.

Tout en parlant ainsi, elle ne faisait qne de bien faibles efforts pour se dégager des bras du jeune homme. Lui-même ne pouvait se décider à la quitter.

— Mon Dieu! reprenait Marie, il faut pourtant bien que je m'en aille... j'arriverai trop tard... Voyons, Gustave, soyez raisonnable... donnez-moi l'exemple... Dites-moi donc de m'en aller. Adieu, adieu ; aime-moi bien!

Puis, s'arrachant tout à coup de ses bras, elle disparut à travers le fourré. Lorsqu'elle eut atteint le sentier, elle se retourna pour lui envoyer de la main un dernier baiser d'adieu. Gustave la perdit aussitôt de vue.

Kermaës fit un détour pour éviter Marianne, et revint tout pensif au château, sans songer à tirer les perdrix que Médor arrêtait devant lui.

Le lendemain, il prit à peine le temps de dîner et courut à Ploumaria. Marie n'y était pas.

— Je suis venu trop tôt, se dit-il, inquiet malgré lui.

Il attendit jusqu'à six heures du soir ; mais en vain.

Il en fut de même le jour suivant. N'osant retourner à Kervohr, Gustave erra comme une âme en peine autour de la maison, cherchant à deviner ce qui s'y passait, et se cachant dès qu'il voyait paraître quelqu'un. Le pauvre garçon s'en revint désespéré. Il passa une partie de la soirée et de la nuit à chercher un prétexte

pour se présenter le lendemain chez les Cozic. A force de diplomatie, il parvint à se faire donner une *commission* par sa mère. Le lendemain, à huit heures du matin, Gustave arrêtait, à la porte de Kervohr, son cheval couvert de sueur. A peine dans la cour, il pressentit quelque malheur.

— Marie est tombée malade mercredi dernier, lui dit le père Cozic qui était venu au-devant de l'officier. Voilà deux nuits qu'elle tousse beaucoup et qu'elle tremble la fièvre.

— Que pense le médecin de cette indisposition? demanda Gustave en faisant un effort surhumain pour raffermir sa voix.

— Nous ne l'avons pas encore vu. En allant demain au marché de Tréguier, Erouann passera chez M. Mauvières pour le prier de venir.

— Mon Dieu, reprit Gustave, je puis lui éviter cette peine. Mon intention était de me rendre à Tréguier en sortant d'ici. Je passe à la porte de M. Mauvières, et je lui ferai votre commission si vous voulez.

M. Cozic accepta avec force remercîments. Gustave l'engagea à demander à ces dames si elles n'avaient pas quelque message pour Tréguier. Le cultivateur monta dans la chambre de ses filles, et redescendit un instant après. Il tenait un petit billet sur lequel Marie avait écrit au crayon le nom d'un ouvrage qu'elle priait Gustave de demander pour elle à la bibliothèque du couvent. Le jeune homme comprit qu'elle avait saisi cette occasion

pour lui faire parvenir quelque chose d'elle, et lui fournir un prétexte de revenir. A peine était-il hors de la cour, qu'il tira de sa poche le billet de Marie, et couvrit de baisers les caractères tracés par les mains de la pauvre malade.

Le cheval ne fit qu'un temps de galop de Kervohr à Tréguier. Lorsque Gustave arriva chez M. Mauvières, on lui dit que ce dernier était à Louannec. A une demi-lieue de Tréguier, il rencontra le docteur qui revenait au petit trot de sa jument. M. Mauvières promit de se rendre immédiatement chez les Cozic. Gustave retourna aussitôt à Tréguier et courut au couvent chercher les livres que désirait Marie. Avant de repartir pour Kervohr, il les parcourut un instant, et souligna au crayon les passages qui lui semblaient de nature à exprimer son amour et ses inquiétudes. — Pauvre mère Sainte-Apolline ! si elle avait su à quel usage on faisait servir ses livres de piété !...

Gustave voulait n'arriver à Kervohr qu'un peu de temps après M. Mauvières, afin de le rencontrer sur la route et de savoir ainsi des nouvelles de Marie. Il lui fallut pour cela rester une bonne demi-heure à Tréguier. Il en partit encore trop tôt, car il fut obligé de s'arrêter de nouveau à un quart de lieue de Kervohr pour attendre le docteur. Dès que Gustave entendit sur les cailloux du chemin le trot lentement cadencé du cheval de M. Mauvières, il se remit en marche. Il s'arrêta pour saluer M. Mauvières et chercha à lire d'avance sur la fi-

gure de ce dernier ce qu'il pensait de l'état de Marie.

— Ah! vous voilà, docteur! dit Gustave, le cœur haletant d'émotion... Eh bien! comment va la malade?

— Heu!... heu!... fit M. Mauvières, allongeant les lèvres et secouant la tête d'un air de mauvais augure, je ne sais trop encore. Elle n'est pas bien; elle tousse beaucoup; le pouls est dur, agité; la respiration difficile... Elle commence à se plaindre d'un point de côté... Ça m'a tout l'air d'une pleurésie.

— D'une pleurésie! mon Dieu! s'écria Gustave. Et c'est bien dangereux, n'est-ce pas, docteur?

— Sans doute. Il y a toujours du danger avec ces maladies-là.., surtout pour les personnes aussi délicates que mademoiselle Marie. Ce point de côté m'inquiète... Enfin demain tout sera décidé, et nous saurons au juste à quoi nous en tenir... Adieu, monsieur Gustave; mes respects à votre famille. — Allons la Grise.

Et, docile à ce signal, la jument reprit sa monotone allure.

Quant à Gustave, il resta foudroyé. Le docteur avait disparu depuis longtemps, qu'il était encore à la même place, immobile et la tête penchée sur sa poitrine, entendant toujours ce mot terrible, *pleurésie*, retentir à ses oreilles comme un glas funèbre.

Dans l'après-midi, Gustave retourna à Kervohr. Il trouva la famille Cozic moins effrayée qu'il ne s'y attendait. On le remercia de sa complaisance. Les livres furent aussitôt portés à Marie, qui les réclamait avec in-

stance, bien qu'on lui eût défendu toute espèce de lecture. Tout en répétant à M. Cozic les recommandations dont la mère Sainte-Apolline l'avait chargé pour Marie, Gustave avait, comme par distraction, monté l'escalier avec le bonhomme. Au moment où ce dernier ouvrait la porte de la chambre de ses filles, Kermaës entendit Marie demander « si M. Gustave était déjà reparti pour le château. » Sur la réponse de M. Cozic que M. de Kermaës était sur l'escalier, elle pria son père de laisser un instant entr'ouverte la porte qu'il allait refermer :

— Je vous remercie, monsieur Gustave, cria-t-elle de son lit, en essayant de donner un peu de force à sa voix épuisée par la fièvre et par la souffrance. Veuillez bien présenter mes respects à madame de Kermaës. Dites-lui que mon indisposition n'a rien de grave. Avant longtemps, je pourrai marcher jusqu'au château.

Marianne imposa silence à la petite malade. Gustave redescendit le cœur brisé.

— Il paraît qu'elle a *pris chaud et froid* mercredi dernier, lui dit M. Cozic en le reconduisant. Il faut si peu de chose pour la rendre malade, cette pauvre enfant. Ah ! quelle santé, monsieur Gustave, quelle santé ! J'espère que le bon Dieu nous la conservera. Pauvre petite ! Elle est si gaie, si gentille quand elle se porte bien ! C'est la joie de ma maison, voyez-vous, monsieur Gustave. Enfin !... la volonté du bon Dieu soit faite ! ajouta-t-il en détournant la tête pour cacher son émotion.

Gustave lui serra la main. Tous deux avaient de grosses larmes dans les yeux.

VII

L'état de Marie ne fit qu'empirer de jour en jour. Lorsque la fièvre eut cessé de lui imprimer ses violentes secousses, elle tomba dans un état de faiblesse et d'épuisement que la mort devait seule terminer. Chaque matin, Gustave allait prendre de ses nouvelles. Une partie de la journée du jeune homme se passait à errer dans les environs de Kervohr. Le reste du temps il s'asseyait, la tête plongée dans ses mains, aux endroits où il avait passé de si doux moments auprès de Marie. Le fidèle Médor accompagnait toujours son maître. Dès qu'on approchait de Ploumaria, il s'élançait dans le taillis, qu'il parcourait en tous sens pour retrouver sa protectrice. Après quelques instants d'inutiles recherches, il revenait tristement se coucher aux pieds de Gustave, lui léchait les mains et le regardait d'un air morne et affectueux, comme s'il eût compris la douleur de son maître. Que de longues heures Gustave passa ainsi, le front appuyé contre un tronc d'arbre, tout à sa tristesse, abîmé dans une sorte d'anéantissement physique et moral dont il aurait voulu ne jamais sortir.

Un jour, en arrivant à Kervohr, il fut tout surpris de rouver Marie à demi-couchée dans un grand fauteuil en tapisserie que madame de Kermaës avait envoyé du château. Combien la jeune fille était changée ! Rien au monde ne saurait rendre la poignante émotion que Gustave ressentit en voyant sa pâleur, ses joues amaigries, ses traits creusés par la souffrance. On eût dit une ombre prête à s'évanouir. Toute la vie semblait s'être réfugiée dans ses grands yeux cernés de noir. Ils paraissaient d'une grandeur démesurée et donnaient un étrange caractère à sa physionomie.

Kermaës fit effort sur lui-même pour dissimuler la douleur qui venait de déchirer son cœur comme un coup de poignard ; mais la jeune fille avait deviné sa pensée. Elle y répondit par la douce résignation de son sourire.

— Vous me trouvez bien changée, n'est-ce pas, monsieur Gustave? dit-elle en lui tendant sa petite main, qui tomba sans force dans la main du jeune homme.

Gustave essaya aussi de sourire et de prendre un air rassuré pour répondre. Il étouffait... Il aurait donné dix ans de sa vie pour pouvoir pleurer en liberté.

— Ah ! monsieur Gustave, dit madame Cozic, aidez-moi donc à gronder cette petite obstinée. Figurez-vous que, cette après-midi. elle s'est mis en tête de se lever et de quitter sa chambre. Il m'a fallu, bon gré, mal gré, céder à ses volontés. Elle avait déjà commencé à s'habiller toute seule. Ça lui a valu un évanouissement qui a duré près d'une heure..... Je vous en prie, grondez-la

bien fort de ses imprudences qui nous mettent tous au désespoir.

La pauvre femme avait les larmes aux yeux, en parlant ainsi.

— Tu sais bien, mère, que le docteur a dit ce matin de me laisser faire tout ce qui me plairait, répliqua Marie. Cela me fait penser qu'il m'a aussi autorisée à manger quelques fruits... Si tu étais assez bonne pour m'aller cueillir des pêches, nous en offririons à M. Gustave.

Un regard expressif de Marie arrêta le geste de refus que Gustave allait faire.

— M. de Kermaës me tiendra compagnie pendant ce temps-là, reprit Marie..... Va, je t'en prie, ma petite mère.

La pauvre femme hésita un instant et finit par céder; elle sortit en s'essuyant les yeux. Dès que les deux amants furent seuls, Marie prit la main de Gustave dans les siennes.

— Pourquoi vous être levée aujourd'hui, Marie? lui dit-il. Au moment où vous commencez à vous rétablir, vous exposer ainsi à une rechute!

— Je voulais vous voir, Gustave, reprit-elle avec un ineffable accent de tendresse. Il m'eût été trop pénible de mourir sans vous avoir dit adieu... Oh! n'essayez pas de m'abuser, mon ami, je sais que mon état est désespéré. Je n'ai que bien peu de jours à vivre. Bientôt il ne restera plus rien de votre petite Marie, qui vous aime tant.

Cette fois, le cœur du pauvre garçon se brisa. Malgré tous ses efforts pour se contenir, il se mit à pleurer comme un enfant. Il appuya la main de Marie sur ses lèvres, pour étouffer ses sanglots, mais ce fut en vain.

— Calme-toi, Gustave, dit-elle, tu le vois bien, je suis résignée, moi... Je t'en conjure, ne pleure pas ainsi, tes larmes me font un mal affreux, et je souffre de te voir souffrir... Voyons, ami, approche-toi de moi que j'essuie ces pleurs qui t'empêchent de regarder ta petite Marie.

Il se mit à genoux devant la jeune fille, afin qu'elle pût passer son mouchoir sur les yeux de son ami sans être obligée de lever les bras. La main de la jeune fille vint ensuite se poser sur les cheveux de Gustave, qu'elle s'amusait à lisser tout en parlant.

— Te rappelles-tu, Gustave, reprit-elle, combien de fois tu m'as essuyé les yeux dans notre cher petit bois de Ploumaria, en me grondant doucement de ce que je pleurais sans raison? Tu y vas encore de temps en temps, n'est-ce-pas?

— Oui! bien souvent! lui dit-il. J'y vais chaque jour, aux heures que nous y passions ensemble. J'y reste jusqu'au soir à penser à toi, à me rappeler ce que nous nous disions tous deux. Je ferme les yeux pour te voir, et je te parle comme si tu étais encore là près de moi.

Elle lui serra la main avec émotion... Ils restèrent un instant silencieux.

— Et Médor, reprit Marie, mon fidèle Médor!... Pourquoi ne l'as-tu pas amené avec toi?

— Il est dans la cour; je n'ai pas osé le faire entrer à cause de sa turbulence.

— Fais-le venir, je t'en prie. Pauvre Médor, qu'il sera content de me voir!

Gustave courut ouvrir la porte, et Médor, s'élançant d'un bond dans l'appartement, vint se rouler, en aboyant aux pieds de Marie. Elle recevait ses caresses avec une joie enfantine. Le bon animal était comme un fou. Gustave fut obligé de mettre ordre à ses turbulentes démonstrations, dont Marie n'avait plus la force de se défendre.

— Mon pauvre Médor, mon bon chien, disait Marie, tu ne m'as donc pas oubliée?.. Gustave, veux-tu me donner le sucrier qui est là sur la cheminée?

Lorsque Médor se fut couché aux pieds de la jeune fille, après avoir croqué deux ou trois morceaux de sucre, elle le montra des yeux à M. de Kermaës:

— Regarde, Gustave, nous voilà encore aujourd'hui, comme nous étions à Ploumaria, assis l'un près de l'autre, avec Médor à nos pieds, ta main dans la mienne, et nos yeux confondant leurs regards... pour la dernière fois, sans doute soupira-t-elle en laissant retomber sa tête sur sa poitrine.

— Pour la dernière fois! s'écria-t-il, oh! non, non!... Ne te laisse pas aller à de pareilles idées! Tu es trop jeune, trop belle et trop aimée, pour songer à la mort!

Tu t'effraies à tort de ton état, qui n'a désormais rien de grave. Dès que tu sera rétablie...

— Tu sais bien que je ne me rétablirai pas, Gustave... Mais, comme tu es changé, toi aussi !... tu as maigri... tes yeux sont enflés comme si tu avais passé plusieurs nuits sans dormir.

Gustave porta la main de Marie à ses lèvres et garda le silence.

— Il ne faut pas te désoler, mon ami, continua la jeune fille comprenant la profonde douleur que cachait ce silence... Loin d'envisager la mort avec effroi, je la regarde, moi, comme un bonheur pour tous deux.

— Pour tous deux !

— Oui, Gustave, et c'est peut-être cette pensée qui me fait si facilement me résigner à la volonté du Ciel. Depuis que je suis malade, il me semble que mes idées se sont agrandies. J'ai réfléchi à bien des choses. En songeant à l'avenir, en pensant à la différence de nos positions dans le monde, j'ai compris combien de chagrins nous préparait cet amour qui nous a rendus si heureux jusqu'ici....... Moi, je le sens, je t'aurais toujours aimé... oh oui ! toujours !... mais toi...

— Ecoute, Marie, interrompit le jeune homme avec entraînement, je ne sais ce que l'avenir nous réserve, mais je te jure devant Dieu que, dès que tu auras recouvré la santé, tu seras ma femme bien-aimée.

Marie baisa la main de Gustave avant qu'il pût l'en empêcher, et ses grands yeux se remplirent de larmes.

— Merci, Gustave, dit-elle, merci ! tu viens de me rendre bien heureuse... je sens là que c'est ton cœur qui a parlé. Mais as-tu jamais songé aux difficultés qui se seraient opposées à la réalisation de tes vœux ?... Qui sait d'ailleurs si plus tard tu n'aurais pas rougi de m'avoir offert ton nom ?

— Marie, s'écria-t-il, t'ai-je jamais donné lieu de m'affliger ainsi ?

Elle lui fit signe de la laisser parler.

— J'aime bien mieux mourir maintenant, continua-t-elle avec l'animation de la fièvre, seule dans ton cœur et sûre de ton amour, mourir dans mon pays, dans les bras de ma mère et de ma sœur, peut-être dans ce fauteuil que ta mère m'a donné et sur lequel tu t'es assis bien souvent. Ici, du moins, je reposerai près des lieux où s'est passée mon enfance, près du petit bois où je te voyais chaque jour, près de la grève que nous avons tant de fois parcourue ensemble.

— Marie, lui dit-il en pleurant, par pitié ne parle pas ainsi... laisse-moi espérer encore. Cette affreuse pensée de te perdre pour toujours me rend fou de désespoir.

— Puis, reprit-elle en poursuivant toujours son idée, tu finiras sans doute par revenir dans ce pays. Lorsque tu reverras les endroits où nous avons passé ensemble, mon bras appuyé sur le tien, lorsque tu viendras à Kervohr visiter mes parents, ou qu'en traversant le cimetière, tu apercevras la croix qui portera mon nom, alors

du moins, tu penseras à ta petite Marie qui t'aimait de tout son cœur..... Voici ma mère qui revient, interrompit-elle brusquement. Je t'en conjure, Gustave, ne pleure pas devant elle ! Ne lui ôte pas la faible espérance qui la soutient encore.

Elle essuya précipitamment les larmes qui remplissaient ses yeux, et se mit à parler avec une feinte gaîté de fleurs et de graines, qu'elle pria Gustave de lui apporter du château pour son parterre.

Au moment où Gustave allait la quitter, elle retint longtemps la main du jeune homme dans les siennes, en la serrant avec une énergie extraordinaire pour son état de faiblesse.

Comme Gustave rôdait le lendemain dans les environs de Kervohr, le son d'une clochette le fit tressaillir. Il monta sur un talus élevé. A cinquante pas de lui, le *recteur*, traversant un sentier, retournait à Trelevern ; le prêtre portait le saint viatique.

— Marie se meurt pensa Gustave.

Il voulut la revoir. Toute autre considération disparut à ses yeux. Avant d'avoir eu le temps de se rendre compte de son action, il était dans la chambre de Marie. Toute la famille se trouvait réunie autour du lit sur lequel Marie était étendue, pâle, défaite, sans mouvement. On l'aurait crue morte déjà. Sa respiration était si faible qu'on ne l'entendait plus. Ses yeux fixes et sans expression virent pourtant arriver M. de Kermaës. Un faible sourire entr'ouvrit les lèvres décolorées de la jeune fille.

Sa main qui pendait inerte sur le lit, fit un mouvement pour se lever vers l'officier. S'agenouillant près du lit, Gustave couvrit cette petite main de pleurs et de baisers. Marie balbutia quelques mots dans lesquels Gustave crut reconnaître son nom ; puis la jeune fille poussa un soupir, et sa figure reprit son immobilité.

Madame Cozic, effrayée, posa la main sur le cœur de Marie ; il ne battait plus : Marie était morte.

Huit ans plus tard, M. de Kermaës, devenu lieutenant-colonel, se faisait tuer en Afrique. Il n'avait jamais voulu se marier. D'après le dernier vœu du mourant, son corps fut transporté en France et enterré dans le modeste cimetière de Trelevern. La moitié de la fortune de Gustave passa aux mains d'un parent éloigné : Marianne Cozic, mariée depuis six ans, eut un legs de quatre-vingt mille francs ; son frère, un autre de quarante mille francs ; enfin, soixante mille francs furent employés en œuvres de bienfaisance et de piété.

Le nom de Kermaës s'éteignit avec Gustave.

JOHANNES KLAUSS

Pendant un séjour d'une semaine que j'ai fait l'année dernière à Mayence, je me suis amusé à visiter les petites villes et même les villages des environs. Je prenais souvent pour guide un ouvrier menuisier de Mayence, qu'une blessure au bras empêchait depuis quelque temps de se livrer à ses travaux habituels. Un jour que nous revenions du village de Monbach, nous rencontrâmes un joli petit garçon de douze à treize ans, dont la figure me frappa par son expression douce et triste.

— C'est le petit Wilhem, me dit tout bas mon guide, en me poussant le bras; le fils de Johannes Klauss..... Vous savez bien ?

— Quel Johannes Klauss?

— Johannes Klauss, de Bieberich... Comment, vous n'avez jamais entendu raconter l'histoire de ce pauvre garçon ?

— Non, lui dis-je en souriant. Vous oubliez que je ne suis à Mayence que depuis six jours.

— C'est vrai, monsieur ; mais tout le monde la connaît à dix lieues à la ronde, cette histoire. Cela a fait tant de bruit dans le pays !

— Racontez-moi donc cela.

— Ah ! monsieur, moi, je ne sais pas raconter. Le maître de votre hôtel, M. Œrling, qui parle si bien français, vous fera ce récit bien mieux que moi.

— Je n'en crois rien. En tout cas, j'aime mieux l'entendre de votre bouche.

— Comme vous voudrez, monsieur. Quant aux détails, je les sais mieux que pas un, car mon frère travaillait avec Johannes au chantier de M. Hernsheim.

— Eh bien, mon ami, entrons dans le jardin de cette brasserie. Je vais faire apporter de la bière, et vous me raconterez votre histoire, tandis que nous nous reposerons.

Voici, dans toute sa naïve simplicité, le récit que me fit le menuisier. J'y ai seulement ajouté quelques détails que me donna mon maître d'hôtel quand je le questionnai en rentrant, pour éclaircir deux ou troi scirconstances que le menuisier n'avait pu m'expliquer bien clairement.

Bieberich est une jolie petite ville jetée sur la rive droite du Rhin, à une demi-lieue tout au plus de Mayence. Les passagers des bateaux à vapeur la reconnaissent facilement au château en pierres rouges qui se dresse à l'une de ses extrémités et que les ducs de Nassau habitent pendant la belle saison.

Un peu en dehors de la ville, du côté opposé au château, demeurait, il y a quelques années, un ouvrier nommé Johannes Klauss. Il travaillait chez le riche marchand de bois Ulrich Hernsheim.

Tous les habitants de Bieberich connaissaient ce digne garçon. Entré tout jeune chez M. Hernsheim, il ne l'avait jamais quitté. Quoiqu'il ne fût guère plus payé que les autres ouvriers, et qu'il n'eût aucun titre officiel pour les commander, c'était lui qui remplissait l'office de contre-maître et dirigeait la construction des piles de bois dans le chantier. Il faisait en outre presque tous les recouvrements de la maison.

Tout autre que Johannes aurait facilement obtenu un salaire plus élevé ; mais le brave ouvrier était trop modeste et trop peu exigeant pour qu'on eût l'idée de lui proposer une augmentation qu'il ne songeait pas à demander.

Certes oui, tout le monde à Bieberich connaissait Johannes Klauss. Quand il passait le soir dans les rues pour regagner son logis, les commères, établies sur le seuil de leurs portes, lui criaient un amical bonsoir. Il leur répondait gaîment sur le même ton. Plus d'une jeune fille de Bieberich se serait volontiers résignée à devenir madame Klauss. Johannes n'avait pourtant d'autre fortune que ses deux bras et sa bonne conduite ; mais la franchise, la bienveillance et la probité se lisaient sur sa physionomie.

Ce n'était pas ce qu'on appelle un beau garçon. Il

avait l'air un peu lourd et sa figure ne brillait ni par la régularité ni par l'intelligence. En revanche, il était grand, solidement bâti et d'une force remarquable. Avec cela, doux, obligeant et timide comme une jeune fille... du temps où les jeunes filles étaient timides.

Si Johannes restait insensible à toutes les agaceries, ce n'était pas qu'il eût l'intention de rester célibataire. Son choix était déjà fait. Pour se marier, il attendait seulement qu'il eût réuni une somme de cinq cents florins que les parents de la future jugeaient nécessaire pour monter le ménage et pourvoir aux dépenses de la noce.

Ce diable de Johannes était si amoureux et si pressé de donner son nom à sa jolie fiancée, Louisa Helling, qu'il se fût volontiers marié tout de suite, quitte à monter le ménage plus tard. On disait même que Louisa ne se fût pas trop fait prier pour y consentir. Mais la vieille Margarett, la mère de la jeune fille, était loin de se montrer aussi accommodante.

Pendant deux ans, Johannes, qui n'était point avare de sa nature cependant, vécut avec une économie qui eût fait rougir le juif le plus juif de tout Francfort.

Il est vrai que Louisa était bien jolie et que tout le monde vantait son caractère, sa vertu et sa piété.

De son côté, la jeune fille aimait tendrement Johannes Klauss. Cet amour semblait d'autant plus doux au cœur du pauvre garçon, que jusque là sa vie s'était écoulée dans un complet isolement. Son père était mort quelques

mois après sa naissance. Deux ans plus tard, il avait perdu sa mère.

Un beau jour, les cinq cents florins se trouvèrent enfin complétés, par une gratification inattendue. Johannes les compta plus de dix fois, les serra précieusement dans une grande bourse que Louisa lui avait brodée, et courut chez la mère Helling. Ses pieds ne touchaient pas la terre. Il entra comme un fou, jeta la bourse sur les genoux de la bonne femme, embrassa la vieille Margarett, et pressa sur son cœur Louisa, qui riait et pleurait à la fois. Dans sa joie, Klauss aurait embrassé jusqu'au chien et au chat de la maison, si ces deux animaux, effrayés de sa véhémence, ne s'étaient prudemment réfugiés sous une table.

Une fois le ménage acheté et la noce célébrée, Johannes et Louisa n'eurent plus à mettre en commun que leurs vingt ans, leur amour, leur travail et leurs espérances. Dieu bénit ces modestes éléments de bonheur.

Pendant trois ans, le jeune ménage fut aussi heureux qu'on peut l'être ici-bas. Johannes n'aurait pas changé son sort contre celui du grand-duc de Nassau. Il fallait le voir déployer ses longues jambes, lorsqu'à la fin de sa journée de travail il regagnait la petite maison blanche à volets verts, où l'attendaient sa femme et son fils, le petit Wilhem : il allait comme un cheval de course. En vain l'appelait-on. Il saluait chacun d'un sourire et d'un signe de tête, et galopait de plus belle.

Lorsque quelqu'un l'arrêtait, bon gré, mal gré, pour lui parler d'affaires ou seulement pour le faire enrager, le pauvre diable était à la torture. Il piétinait sur place. Doux et bon comme il l'était, il n'osait ni se dégager ni brusquer les gens, mais il répondait à tort et à travers. Si son interlocuteur avait le malheur de le lâcher seulement une seconde, Johannes prenait sa course. Bien leste qui l'eût rattrapé ! Il arrivait chez lui rouge comme une pivoine et le front ruisselant de sueur. Sa femme le grondait alors. Pour se consoler, il embrassait Louisa tout le temps que durait le sermon de la jeune femme. C'était peut-être à cause de cela que le sermon durait si longtemps. Puis Johannes s'occupait à admirer son héritier. Chez lui, en effet, c'était une véritable occupation. Louisa, qui était fort rieuse, plaisantait souvent son mari à ce sujet; mais, au fond du cœur, elle partageait complétement l'opinion de Johannes relativement à la supériorité du petit Wilhem sur tous les autres enfants de son âge.

C'était vraiment un plaisir de voir les deux époux se rendre le dimanche dans quelqu'une de ces brasseries entourées de jardins et d'ombrages qu'on rencontre aux environs de toutes les villes allemandes. Louisa, qui était petite et mignonne, se suspendait tendrement au bras de son mari. De l'autre bras, Johannes portait fièrement le petit Wilhem, qui souriait aux passants.

Lorsque par hasard quelqu'un disait en croisant le jeune couple : *Quel joli enfant!* Johannes regardait

Louisa d'un air de triomphe. Il avait des envies folles d'aller serrer les mains de l'honnête passant qui se montrait si bon appréciateur.

— Eh bien ! te voilà satisfait ? lui disait Louisa en riant.

— Tiens, sans doute !... et toi ?...

— Moi aussi, répondait-elle en se haussant sur la pointe des pieds pour embrasser l'enfant qui se jetait à son cou sans quitter les bras de son père.

Quand elle voulait taquiner son mari, elle lui disait que tous les parents trouvaient leurs enfants charmants, fussent-ils laids comme des chenilles. Johannes prenait la chose au sérieux. Quoiqu'il ne fût pas bavard de sa nature, il pérorait alors comme un avocat, et se mettait à détailler toutes les perfections de son fils avec une animation incroyable. Quand il était bien lancé, Louisa l'interrompait par un éclat de rire ; puis elle lui sautait au cou et se moquait de lui ; alors le brave garçon riait de tout son cœur et bénissait Dieu de lui avoir donné une petite femme si gentille et si gaie.

Mais le bonheur n'est pas de longue durée.

Un jour, Louisa tomba malade. A peine rétablie, elle voulut se remettre à travailler comme d'habitude ; elle eut une rechute ; quinze jours après, on la portait en terre.

On crut que Johannes deviendrait fou.

Lorsqu'en revenant du cimetière il entra dans la petite maison dont la présence de Louisa avait fait pour

lui un paradis, lorsqu'il sentit toute la profondeur du vide que la mort de sa pauvre femme laissait dans son cœur et dans sa vie, il eut un accès de désespoir qui effraya ses amis. Il repoussa leurs consolations et voulut rester seul. Il s'assit sur la chaise de Louisa, près de la fenêtre où la jeune femme se mettait d'habitude pour travailler. Le lendemain, comme il refusait d'ouvrir, ses voisins, effrayés pour lui, allèrent chercher sa belle-mère qui demeurait auprès de Castel, à une demi-lieue environ de Bieberich.

On trouva Johannes dans la même position où il était resté la veille au soir. Depuis plus de vingt-quatre heures, il n'avait ni bu ni mangé. La belle-mère qui avait emmené à Castel le petit garçon, alors âgé de deux ans, le mit silencieusement dans les bras du pauvre ouvrier.

— Il faut vivre pour ton fils et travailler pour le nourrir, dit-elle simplement à Johannes.

Le lendemain, Klauss retourna au chantier; mais ce n'était plus le même homme. Il travaillait machinalement... Son corps seul était à la besogne. Il avait laissé le reste au cimetière de Louisa. A la longue cependant, il reprit, en apparence, son train de vie ordinaire, mais il ne retrouva jamais ni sa gaîté ni son gros rire si communicatif et si franc.

Il aurait bien voulu que sa belle-mère vînt demeurer avec lui pour élever Wilhem : malheureusement cela ne se pouvait pas. Margarett était vieille et cassée ; puis elle avait à soigner un autre enfant qui occupait tout son

temps : c'était son mari, pauvre vieillard infirme auquel les années avaient enlevé la raison, et qui ne souffrait autour de lui ni enfant ni étrangers.

Heureusement pour Klauss, une voisine qui avait soigné Louisa pendant les derniers jours de la maladie de la jeune femme, prit pitié de lui et de son fils.

Cette voisine était veuve, sans enfants, et demeurait porte à porte avec Klauss. Sans que rien eût été convenu entre elle et l'ouvrier, Martha Richter continua, comme du temps de la maladie de Louisa, à venir chaque jour préparer le repas de Johannes et soigner l'enfant. Pendant les absences de l'ouvrier, elle emportait Wilhem chez elle, et veillait sur lui comme l'eût fait une mère.

Deux ou trois fois, elle ne put ou ne voulut pas venir. Alors Johannes mangeait son pain tout sec et restait à garder son enfant au lieu de se rendre au chantier. Lorsque Martha arrivait le lendemain, il l'accueillait comme d'habitude avec la bonté triste et distraite qui faisait désormais le fond de son caractère. Il ne lui parlait même pas de l'embarras dans lequel il s'était trouvé par suite de son absence.

Il aurait bien voulu faire un arrangement avec la voisine, et obtenir que, moyennant une petite redevance, elle consentît à se charger régulièrement de ce qu'elle faisait chaque jour par complaisance. A diverses reprises, il avait essayé d'attaquer cette corde. Chaque fois, Martha s'était fâchée. Elle avait même cessé de venir

pendant plusieurs jours ; aussi Johannes s'était-il bien gardé désormais d'aborder cette question.

Martha Richter, veuve d'un forgeron de Bieberich, jouissait d'une petite fortune de trois à quatre mille florins que lui avait laissée son mari.

Durant la maladie de Louisa, elle avait été mieux que personne à même d'apprécier toutes les bonnes qualités du digne Johannes. Quoique plus âgée que lui de quelques années, elle s'était mis en tête de l'épouser. Elle n'eut garde de parler de son projet. Elle savait bien qu'on se serait moqué d'elle ; mais elle poursuivit son idée avec la lenteur, la patience et l'âpreté d'une paysanne. Au bout d'un an, elle commença à laisser entrevoir à Johannes qu'elle serait disposée à partager sa fortune avec quelque honnête garçon. Klauss approuva de la tête ce que lui disait la veuve, mais ce fut tout. L'idée qu'on le supposât capable de se remarier ne s'était même pas présentée à son esprit. Martha revint plusieurs fois à la charge ; mais le résultat fut toujours le même. Sans se décourager, la veuve s'occupa de mettre dans ses intérêts les amis de Johannes, et même la belle-mère de Klauss. Celle-ci voyait en effet, dans ce mariage, une petite fortune presque assurée pour son petit-fils.

Lorsque l'entourage de Klauss fut bien préparé, Martha résolut de frapper les grands coups.

Un jour, elle arriva chez Johannes tout en pleurs. Pressée de questions par l'ouvrier, elle lui raconta avec

force sanglots que les mauvaises langues du quartier commençaient à jaser sur leur compte à tous deux. Elle passait maintenant pour la maîtresse de Johannes. Elle était perdue de réputation... Tout cela pour n'avoir écouté que son bon cœur en rendant service à des voisins dans la peine, et en venant soigner un pauvre orphelin. La conclusion de ces jérémiades fut que Martha ne pourrait plus désormais diriger la maison de Klauss ni s'occuper du petit Wilhem. Le pauvre Johannes resta atterré. Il voulait rosser les mauvaises langues, porter plainte au magistrat, etc. Bref, il proposait tous les moyens possibles d'accommodement, excepté le mariage. Naturellement alors Martha repoussait tout, se lamentait de plus belle et maintenait sa résolution.

Nous ne dirons pas toutes les perplexités par lesquelles passa l'infortuné Johannes. L'unique sujet de ses préoccupations, c'était Wilhem.

Dans la journée, quelques amis vinrent le voir. Il leur fit part de son embarras. Tous le poussèrent vivement à ce mariage. Ils le lui présentèrent comme un devoir envers son fils. Sa belle-mère, la vieille Margarett, arriva aussi le lendemain sous prétexte de voir le petit Wilhem. Elle fut encore plus pressante que les amis de Johannes et lui fit un crime de son hésitation.

Klauss était une de ces bonnes et honnêtes natures qui se défient toujours d'elles-mêmes, et cèdent d'autant plus volontiers aux conseils de leurs amis, qu'il s'agit d'un sacrifice à accomplir.

Deux mois plus tard, Martha, triomphante, s'appelait madame Klauss.

On dit que, le jour des noces, le nouveau marié avait l'air si triste dans l'église qu'il semblait assister plutôt à un enterrement qu'à un mariage. De cruels et doux souvenirs gonflaient son cœur, et de grosses larmes roulaient à chaque instant dans ses yeux. Au sortir de l'église, Martha humiliée le lui reprocha avec un peu d'aigreur. Il s'excusa timidement.

Avec deux caractères comme celui de Johannes et celui de Martha, il n'était pas difficile de prévoir quel serait le vrai chef du ménage. Indifférent à tout ce qui se passait chez lui, excepté à ce qui concernait Wilhem, Johannes laissa sa femme diriger et commander en maîtresse absolue. Il lui obéissait comme un enfant.

Pour ceux qui ne connaissaient pas Johannes et ignoraient la profonde douleur cachée sous cette apparente indifférence, c'était un spectacle amusant de voir cette petite femme à la voix criarde gronder et quereller cet homme grand et fort... et cela, pour des bagatelles, pour une tache à son gilet ou pour un bouton de moins à sa veste.

Comme la plupart des êtres faibles, Martha usait sans ménagement de son pouvoir. Elle n'était pas méchante au fond ; mais, tout en aimant sincèrement son mari, elle le tourmentait du matin au soir. Tout autre que Johannes se fût révolté : lui, se soumettait sans murmu-

rer, bien convaincu que tous les torts devaient être de son côté.

Sur un seul point, Martha vit échouer son pouvoir : malheureusement, c'était le point qui lui tenait le plus au cœur.

Quoique Johannes lui eût franchement avoué au moment de leur mariage qu'il n'aimerait jamais personne comme il avait aimé la pauvre Louisa, elle avait conservé l'espoir de remplacer la défunte dans le cœur comme dans la maison de Klauss. A la fin cependant et malgré les illusions si puissantes de l'amour-propre, il lui fallut s'avouer qu'elle n'y parviendrait jamais.

Cette déception, toujours sensible au cœur d'une femme, contribua peut-être un peu à rendre Martha plus exigeante et plus acariâtre. La soumission absolue de Johannes à tous ses caprices, la reconnaissance profonde et l'amitié sincère qu'il lui témoignait, tout cela ne suffisait pas à Martha. Ainsi que bien des femmes, elle eût été aux genoux d'un homme qui, tout en lui donnant de justes sujets de plaintes, aurait eu besoin de se les faire pardonner par quelques cajoleries ou quelques tendres paroles. Lorsqu'une femme du caractère de Martha s'est mis en tête d'obtenir l'amour d'un homme, elle préférerait encore sa haine à son amitié, qu'elle regarde comme de l'indifférence. Il faut avant tout qu'il s'occupe d'elle, fût-ce pour la battre.

Le petit Wilhem ressentait un peu le contre-coup de tout cela. Martha lui portait cependant cette affection

quasi maternelle qu'une femme éprouve presque toujours pour l'enfant qu'elle a élevé. Si Johannes avait moins follement adoré son fils, Martha eût été la première à gâter le petit garçon. Elle s'impatientait souvent contre l'enfant, le grondait à tort et à travers, et faisait un monstre de ses moindres fautes, par cela seul que Johannes s'évertuait à justifier son fils, lors même que Wilhem était tout à fait dans son tort. Si Johannes, au contraire, avait montré un peu de sévérité, Martha, cédant à sa réelle affection pour l'enfant, aurait bravement bataillé pour empêcher qu'on ne le grondât.

Au fond de tout cela, peut-être y avait-il aussi un peu de jalousie. Martha sentait bien qu'en Wilhem, Johannes aimait non-seulement son fils, mais le fils et l'image de Louisa.

Klauss ne vivait désormais que pour cet enfant : c'était son idole, sa seule pensée. Depuis la mort de Louisa, l'ouvrier ne se préoccupait plus de sa propre toilette. Si Martha n'y avait mis bon ordre, il serait sorti le dimanche avec sa casquette de travail et ses habits troués. Mais, pour Wilhem, il ne trouvait rien d'assez beau. Cela faisait l'objet de maintes discussions entre sa femme et lui. Martha était un peu avare ; puis il faut bien avouer que Johannes s'y prenait maladroitement. Au lieu d'exprimer franchement son désir, le pauvre père n'osait présenter à sa femme les demandes qu'il avait à faire pour Wilhem qu'avec des détours incroyables.

Le digne Johannes n'avait su de sa vie ni mentir ni

dissimuler. Dès les premiers mots, Martha devinait son projet. Elle s'impatientait alors des ruses du pauvre père et faisait de l'opposition. Johannes pliait comme toujours, mais il revenait bientôt à la charge, après s'être creusé la cervelle pour trouver quelque moyen de présenter la question sous un nouveau jour.

Dans bien des ménages, on voit de pauvres mères déployer des trésors d'imagination pour justifier, auprès d'un père avare ou mécontent, les folies ou les exigences de quelque enfant prodigue. Dans la maison de Klauss, les rôles étaient intervertis. Johannes était la mère indulgente, Martha le père grondeur.

Notez bien cependant qu'avec tout cela, Martha gâtait l'enfant presque autant que son mari. Elle se faisait prier pendant huit jours pour acheter à Wilhem des objets indispensables de dix kreutzers (sept à huit sous); puis, un autre jour, à brûle-pourpoint, elle apportait à l'enfant pour deux ou trois florins de bagatelles dont il n'avait que faire.

Quoique Martha mît parfois la patience de son mari à de rudes épreuves, Johannes ne s'était jamais emporté sérieusement contre elle qu'une seule fois. Il s'agissait naturellement de Wilhem. Dans un mouvement d'impatience, Martha avait poussé un peu rudement le petit garçon qui refusait de lui obéir. Wilhem tomba sur le coin d'une table et s'écorcha la figure. Comme l'enfant saignait beaucoup, Klauss se figura qu'il s'était grièvement blessé. Il s'élança vers lui; et, dans un mouvement de colère, il leva la main sur sa femme.

— Sur votre vie, Martha, s'écria-t-il, ne frappez jamais cet enfant !

Quoiqu'il se fût arrêté au geste, il avait dit cela avec un tel accent de colère et de menace, que Martha en resta toute saisie et se mit à pleurer.

Malheureusement, il arriva un accident qui courba plus que jamais le pauvre Klauss sous le joug de sa femme. En revenant un soir de Manheim, il se laissa voler un sac contenant 800 florins qu'il avait touchés le matin même pour le compte de Martha. Dans son désespoir, le pauvre ouvrier se serait jeté à l'eau s'il n'avait été retenu par la pensée de son fils.

Il resta plus de deux heures à rôder autour de sa maison avant d'oser y rentrer. Jamais voleur, à son début, comparaissant pour la première fois devant un juge d'instruction, n'eut l'air plus abattu, plus honteux, plus effrayé que ne l'était Johannes, lorsqu'il lui fallut raconter à Martha le malheur qui venait de lui arriver. Il en eut la fièvre pendant huit jours. Il avait l'air si désespéré, que Martha en eut pitié et ne gronda pas beaucoup ; mais ses gémissements et ses lamentations étaient pour Klauss des reproches aussi douloureux que les plus cruelles injures. Dieu sait d'ailleurs combien de fois ces malheureux 800 florins servirent de massue pour écraser le pauvre Johannes ! Il ne pouvait jamais proposer la moindre dépense pour son fils sans que Martha ne s'écriât :

— Ah ! si je n'avais pas perdu ces 800 florins, j'aurais pu, etc.

Alors Johannes rougissait et baissait la tête.

Un dimanche matin, dans les premiers jours du mois de juillet, Klauss, en manches de chemise et accoudé sur la table, déjeunait avec de la bière et du fromage. Il se disposait à partir pour Wiesbaden. La veille au soir, son patron l'avait chargé d'aller y toucher le montant d'une facture de 400 florins, due par le menuisier qui travaillait au Kursaal ou Casino.

A côté de lui, Martha, debout devant une armoire, préparait les vêtements du dimanche de Johannes. Le reste de la semaine elle les tenait sous clef, et cela, non sans motif. Un certain jour que Johannes avait vainement bataillé afin d'obtenir une veste neuve pour Wilhem, et s'était vu repousser avec perte, il avait secrètement donné au tailleur sa propre redingote, une redingote toute neuve, en beau drap bleu. Le tailleur en avait tiré un costume complet pour Wilhem. Je laisse à deviner les reproches qu'avait reçus le pauvre père. Il s'en était consolé en admirant la bonne mine qu'avait le petit Wilhem dans son nouveau costume, et il avait bravement continué à porter son vieil habit.

Tandis que Martha brossait à tour de bras les vêtements qu'allait mettre son mari, ce dernier s'aperçut que Wilhem pleurait silencieusement dans un coin.

— Qu'as-tu donc, Wilhem ? lui demanda-t-il.

— Rien, rien, se hâta de répondre Martha. Déjeune donc tranquillement.

— Alors pourquoi pleure-t-il ? demanda Johannes, voyant que l'enfant éclatait en sanglots.

— Parce que monsieur est un petit volontaire, fit Martha avec impatience, un petit vaurien qui mériterait d'être fouetté... parce qu'il veut... Mais mange donc, toi... mange donc ! Tu es là le nez en l'air à me regarder, et puis tu vas arriver trop tard au chemin de fer.

— Mais non, mais non... dis donc ce qu'il veut.

— Commence d'abord par te rasseoir.

Johannes se hâta d'obéir.

— Eh bien ! reprit-il, dès qu'il fut assis.

— *Eh bien !* dit-elle en le contrefaisant... mais mange donc, mange donc, au lieu de rester là les bras balants à me regarder... Dès qu'il s'agit de ce vaurien, tu perds la tête.

Johannes prit un morceau de fromage et se mit docilement à manger ; mais ses yeux ne quittèrent pas la physionomie de sa femme.

— Eh bien ? dit-il encore.

— Eh bien, répondit enfin Martha, ce petit drôle ne s'est-il pas fourré dans la tête d'avoir une paire de bottes !... à son âge et dans notre position, je te demande un peu !

— Friedrich, le fils du charron, et Frantz Gothold, le fils du barbier, en ont bien tous les deux, s'écria Wilhem de son coin.

Doué d'une charmante figure et d'une précoce intelligence, cet enfant était malheureusement d'une constitution faible et délicate. La moindre chose le rendait malade. Cela contribuait à le rendre exigeant et volon-

taire. Il abusait un peu de l'aveugle tendresse de son père.

— Écoute donc, Martha, dit tout bas le bon Johannes, si le petit du charron a des bottes...

— Ta, ta, ta, fit-elle, le charron est riche, lui.

— Oui, mais le barbier...

— Le barbier, le barbier... si le barbier a envie de se mettre sur la paille, nous ne sommes pas forcés de l'imiter.

— D'abord mes souliers sont trop étroits et me font mal aux pieds, reprit l'enfant en pleurant.

— Entends-tu, Martha ? dit Johannes tout attendri ; ses souliers lui font mal aux pieds.

— Mais non, mais non ! répondit-elle en haussan les épaules. Comment peux-tu croire de pareilles sornettes ?

— Cependant, Martha...

— Il n'y a pas de *cependant* qui tienne. Veux-tu donc nous réduire à la mendicité, afin de satisfaire les caprices de ce petit mauvais sujet ? Tiens, voilà la clef de mon armoire alors... Prends tout, jette tout par la fenêtre !... Nous faisons de si bonnes affaires, n'est-ce pas ?... Au surplus, quand on a perdu huit cents florins de gaîté de cœur, qu'est-ce que cela fait d'en dépenser une centaine de plus !... Ah ! malheureuse que je suis... Pourquoi ai-je mis le pied dans cette maudite maison ?

Elle commença à pleurer.

— Voyons, ma bonne Martha, je t'assure...

— Laisse-moi, laisse-moi... voilà la clef, te dis-je... vends tout, vends les meubles, vends la maison pour acheter des toilettes de prince à ton fils !... Faut-il que je te donne aussi mes bijoux et mes robes pour les vendre à son profit ? Mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis donc malheureuse !

Et Martha se remit à sangloter de la meilleure foi du monde tandis que Wilhem pleurait à l'autre bout de la chambre.

Le pauvre Johannes en perdait la tête. Il courait de l'un à l'autre et faisait de son mieux pour les calmer. Ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas, plus il se donnait de mal, moins il réussissait. Il parvint cependant à apaiser Wilhem en lui promettant de l'emmener à Wiesbaden. De guerre lasse, Martha se calma aussi et vint s'asseoir à côté de son mari. Le pauvre homme suait à grosses gouttes et s'essuyait le front, plus fatigué de cette petite scène qu'il ne l'eût été de six heures de travail au chantier.

La trêve ne fut pas de longue durée. Dès que Johannes parla de son intention d'emmener Wilhem à Wiesbaden, l'orage recommença.

— C'est cela, s'écria Martha, tu vas emmener ce petit vaurien pour le récompenser sans doute de son tapage de ce matin. Jolie manière de l'élever ! Et moi je resterai à garder la maison comme une servante.

— Viens avec nous, répondit Johannes.

— Pour payer une place de plus et augmenter encore

les dépenses, reprit-elle du même ton... Non, je n'irai pas... Et qui paiera la place de Wilhem, s'il vous plait ?

— Il paiera avec sa petite bourse, dit Johannes d'un ton conciliant, avec l'argent que sa grand'mère lui a donné l'autre jour.

— Oui, sa grand'mère, reprit-elle en haussant les épaules, sa grand'mère ou d'autres qui n'osent pas l'avouer? Me prends-tu donc pour une imbécile avec tes sottes histoires! D'ailleurs, parles-en de cet argent!... un florin et demi!... On va loin avec cela!... Tu lui donnes de jolies habitudes de dépense à cet enfant... Enfin après tout, c'est votre affaire à tous deux... Comme on fait un lit, on se couche... Il ne le saura que trop tôt... et moi aussi malheureusement.

Tout en se lamentant ainsi, Martha déshabillait l'enfant, le nettoyait et faisait sa toilette avec un singulier mélange de soins et d'impatience, d'affection et de brusquerie. Elle lissa les jolis cheveux blonds de Wilhem, lui noua coquettement sa petite cravate bleue, et finit par l'embrasser en le grondant de ce qu'il ne tenait pas la tête droite. Quant au petit garçon, il souriait en dessous avec cette expression de satisfaction sournoise, particulière aux enfants gâtés dont l'obstination vient de remporter une victoire.

Les deux coudes appuyés sur la table, Johannes admirait silencieusement son fils.

— Allons, dépêche-toi, lui dit Martha, tu vas manquer le convoi.

Il acheva de s'habiller, embrassa sa femme et se mit en route avec Wilhem.

Pendant les huit à dix minutes que dura le trajet de Bieberich à Wiesbaden, Klauss fut le plus heureux des hommes. Tenant debout sur ses genoux Wilhem qui regardait par la portière, il jouissait de la joie de l'enfant et s'émerveillait de ses exclamations et de ses reparties.

Le père et le fils se rendirent à pied de la station du chemin de fer à la maison de conversation ou Casino. Il faisait une chaleur étouffante. Néanmoins Wilhem marchait gaillardement sur les talons de son père. Il avait un petit air si décidé, si gentil, que plusieurs personnes se retournèrent en souriant pour le regarder. Le cœur de Johannes s'épanouissait en entendant les éloges qu'on donnait à son fils.

Il commença par se rendre chez le menuisier débiteur de son patron, et toucha les quatre cents florins. Johannes, qui était l'homme du monde le plus obligeant, avait à diverses reprises rendu plusieurs petits services à cet ouvrier, l'une des bonnes pratiques de M. Hernsheim. Le menuisier profita de l'occasion pour donner à Johannes une gratification de deux florins et lui fit boire une ou deux bouteilles de vin.

Le départ du convoi pour Bieberich et Mayence n'ayant lieu qu'à cinq heures quarante-cinq minutes, Johannes profita du temps qui lui restait pour faire une promenade dans le parc avec son fils. La nouveauté

des objets qu'il avait sous les yeux amusa l'enfant et l'empêcha d'abord de sentir la fatigue qu'il commençait à éprouver. Bientôt cependant, cette fatigue prit le dessus. Ainsi qu'il arrive presque toujours aux enfants en pareil cas, Wilhem refusa d'avouer qu'il était fatigué, mais il devint maussade et grognon. Il traînait les pieds et se plaignait à tout propos. Son idée de bottes ne tarda pas à lui revenir en tête. Faute de meilleur prétexte, il recommença ses lamentations à ce sujet : « Mon soulier me fait mal ! » répétait-il à chaque minute.

— Veux-tu que je te porte? répondait le pauvre père tout désolé.

— Non, je ne veux pas... Je veux marcher... mais mon soulier me fait mal... Je veux des bottes comme Friedrich et Frantz.

Dans l'espoir de calmer l'enfant, Johannes le ramena devant le Casino. Une foule de baigneurs et de baigneuses assis sur des bancs, entre la pièce d'eau et le salon, écoutaient la musique qui venait de commencer. Pour que Wilhem pût se reposer, Johannes demanda une bouteille de bière, et s'assit à une petite table placée tout près de la fenêtre de la salle de jeu. Au bout de cinq minutes, Wilhem, brisé de fatigue et de sommeil, recommença ses jérémiades. Johannes s'agenouilla devant le petit démon, lui ôta les malheureux souliers, y passa les mains et les visita en tout sens. En moins d'une demi-heure, il déchaussa et rechaussa son fils plus de dix fois. Rien n'y fit. Wilhem lui démontra,

clair comme le jour, qu'une paire de bottes pouvait seule le guérir.

— Mais, mon ami, lui dit enfin le pauvre père, c'est aujourd'hui dimanche ; les boutiques de cordonnier ne sont pas ouvertes.

— Si, si! s'écria le petit drôle. Là bas, sur la place, avant les colonnes, moi j'ai vu une boutique ouverte... et il y avait des bottes à la fenêtre.

— Elles seront trop grandes pour toi.

— Non, je te dis ; il y en avait de toutes petites.

Et de pleurer de plus belle en se tordant sur sa chaise, comme s'il avait eu le pied dans un étau.

A ce moment, trois messieurs sortirent du salon de jeu. Ils causaient et riaient bruyamment. L'un d'eux faisait sauter dans ses mains une poignée de *Frédérics* d'or et de doubles florins.

— Combien gagnes-tu? lui demanda un de ses amis.

— Onze ou douze cents florins au moins, répondit-il.

— Et tu es *parti* de combien?

— D'un florin.

— Tu as gagné tout cela avec un florin?

— Ma foi oui... mon dernier, mon cher... Je l'ai mis sur la rouge, qui a passé huit fois. Puis j'ai continué. Allons au restaurant, je vous invite à dîner, et nous boirons du champagne glacé.

En Allemagne, où l'on a d'excellents vins naturels du Rhin, on leur préfère de détestables contrefaçons de Champagne.

Il s'éloigna en faisant résonner l'or qui gonflait ses poches. Johannes suivit des yeux le fortuné joueur en enviant, ou plutôt en admirant son bonheur, car l'envie était un sentiment inconnu au cœur du brave ouvrier.

Pendant ce temps, Wilhem, grimpé sur une chaise, regardait dans la salle de jeu. Il appela son père pour jouir du spectacle. Il y avait trop de monde réuni autour de la table pour que l'enfant pût bien voir ce qui se passait sur le tapis vert. De temps en temps seulement, lorsqu'un joueur quittait sa place, Wilhem apercevait un coin de la table couvert d'or et d'argent, et quelquefois un disque brillant qui tournait entre six individus armés de petits râteaux.

— Je veux aller voir dans le salon! s'écria Wilhem.

Klauss n'avait jamais d'autre volonté que celle de son fils. Il suivit l'enfant. Oublieux de son prétendu mal de pied, Wilhem traversa en courant le grand salon et entra dans la salle de jeu. Son père le prit dans ses bras pour qu'il pût voir par-dessus les joueurs. Bien que Johannes ne compîrt pas grand'chose aux péripéties de la roulette, le tableau qu'il avait sous les yeux l'intéressait vivement. Le tintement de l'or, le froissement des billets de banque, l'indifférence apparente avec laquelle certains joueurs perdaient des sommes énormes, ou amassaient devant eux des monceaux d'or, la fébrile agitation de quelques autres, l'impassibilité des croupiers et leurs monotones refrains, tout cela finit par étourdir, par griser le pauvre Johannes et par lui

donner une sorte de vertige. Chaque jour, on en voit de plus forts que lui succomber à pareille épreuve.

Il remarqua plusieurs joueurs qui arrivaient à gagner quarante à cinquante florins, et même davantage, en débutant par un seul florin. Cela le fit songer aux deux florins qu'il venait de recevoir. Sa femme ignorait l'existence de cet argent, et ne lui en demanderait pas compte. Avec ces deux florins, avec un seul peut-être, il pouvait gagner de quoi acheter ces malheureuses bottes que son fils désirait si vivement. Il suffisait pour cela de trois coups heureux.

Dès que cette idée fut entrée dans la tête du pauvre ouvrier, elle n'en sortit plus. Bientôt il ne fut arrêté que par la timidité qui l'empêchait d'avancer le bras pour déposer sa mise sur le tapis. Il lui semblait que tout le monde avait les yeux sur lui. Vingt fois, il mit la main à sa poche, en retira le florin, et l'y laissa retomber.

— Voulez-vous que je passe votre argent ? dit à Johannes un vieux monsieur, assis devant lui, qui avait une de ces bonnes et honnêtes figures, comme on en rencontre si souvent en Allemagne.

Klauss rougit jusqu'au blanc des yeux et donna son florin au vieux monsieur.

— Où faut-il le placer ? demanda ce dernier.

— Là, dit Johannes, en désignant d'une main tremblante la case de l'*impair*, qui se trouvait la plus près de lui.

Ce fut le no 17 qui sortit. Johannes avait gagné. Il retira son argent. Encouragé par ce premier succès, il risqua encore un florin, et gagna une seconde fois.

— Si je laissais ces deux florins, pensa-t-il, et si je gagnais, cela m'en ferait quatre. Avec cela et les deux qui me restent, j'aurais presque de quoi acheter les bottes de mon pauvre Wilhem.

— Laissez-vous ? lui demanda le vieux monsieur avec cette politesse bienveillante qu'on ne trouve plus que chez les vieillards.

— Oui... non... murmura le pauvre Johannes tout indécis.

— *Rien ne va plus*, dit à ce moment un des croupiers, dont la voix monotone trancha forcément la question.

On amena le n° 30. Johannes avait perdu. Il passa la main sur son front baigné de sueur, et risqua l'un des deux florins qui lui restaient. Il gagna encore, laissa tout et reperdit. Pendant sept ou huit minutes, il joua ainsi sur ces deux malheureux florins. Plusieurs fois, il se vit à la tête de quatre florins ; mais, par une sorte de fatalité, il ne put jamais dépasser ce chiffre. Ces alternatives furent un malheur pour Johannes ; il eût mieux valu cent fois qu'il eût tout perdu dès les premiers coups : l'enivrement, la fièvre terrible du jeu, n'auraient pas eu le temps de s'emparer de lui. Au bout d'un quart d'heure, le pauvre ouvrier avait complétement perdu la tête. Le sang bourdonnait à ses oreilles, rougissait ses yeux et gonflait les veines de son front.

Comme un homme emporté dans un tourbillon et déjà complétement étourdi, Klauss était maintenant entraîné par une impulsion qu'il ne sentait plus. Par malheur pour lui, il avait disséminé dans ses poches l'argent qu'il venait de toucher pour son patron. A un moment donné, alors qu'il croyait encore jouer sur son gain, il perdait déjà neuf ou dix florins. Lorsqu'il se rendit compte de son action, le mal était fait. Il avait déjà vidé à demi la poche de son gilet, dans laquelle il avait mis une centaine de florins. Une sueur froide couvrit le corps du malheureux ouvrier ; il devint pâle comme un mort. Que faire ? que devenir?

— Une chance heureuse peut encore tout réparer, se dit-il.

Il perdit complétement la tête et continua à jouer. Sa figure se décomposait de plus en plus : il faisait mal à voir. Il se mordait les lèvres à en faire jaillir le sang ; son œil, démesurément ouvert, suivait d'un air égaré chaque tour de la bille d'ivoire qui indique le numéro gagnant. De temps en temps, comme pour se donner du courage, il embrassait l'enfant endormi dans ses bras. Une fois, au moment où se décidait un coup important, il serra involontairement, avec tant de force, les mains du pauvre enfant, que Wilhem poussa un cri. Quelques joueurs se retournèrent en grommelant. Il n'y a rien au monde de plus intolérant, de plus irascible qu'un joueur.

L'enfant s'était déjà rendormi. Johannes le porta sur un canapé et revint à la table de jeu.

Au bout de deux heures, il s'aperçut qu'il ne lui restait plus qu'un florin. Il crut s'être trompé ; il fouilla précipitamment dans toutes ses poches ; il n'y trouva qu'un demi-florin et quelques kreutzers. Ce malheureux florin, son dernier espoir de salut, prolongea encore son agonie de plus d'un quart d'heure. Enfin il fut emporté comme le reste par le fatal râteau des croupiers.

Johannes resta immobile, l'œil toujours fixé sur la table de jeu. Il était comme pétrifié. Aucune idée ne se formait dans son cerveau. Un cercle de fer semblait étreindre son front. Personne ne faisait, du reste, attention à lui.

A ce moment, Wilhem se réveilla : il se frotta les yeux, regarda autour de lui, et se glissa auprès de son père.

— Gagnes-tu, papa ? lui demanda-t-il.

Rappelé à lui-même par cette voix enfantine, le pauvre homme prit le petit garçon et le serra contre sa poitrine en levant les yeux au ciel avec une expression impossible à décrire.

— Pauvre enfant ! murmura-t-il d'une voix étouffée.

— Silence, donc ! crièrent quelques joueurs ; on ne doit pas laisser entrer d'enfants ici.

Johannes prit son fils dans ses bras et s'éloigna. Il se trouva dans la rue sans savoir comment il était sorti. Machinalement, il se dirigea vers la station du chemin de fer. Par bonheur, il avait pris des billets d'*aller* et de *retour ;* il monta dans un wagon de troisième classe et prit sur ses genoux Wilhem, qui s'était rendormi ; puis,

appuyant sa tête contre la portière, il tâcha de rassembler ses idées.

Au bout de quelques minutes, il releva brusquement la tête en faisant le geste d'un homme qui vient de prendre un parti désespéré. Au lieu de descendre à l'embranchement de Bieberich, il continua jusqu'à Castel. C'était là que demeurait la vieille Margarett Helling, la mère de la pauvre Louisa.

La bonne femme resta toute surprise en voyant arriver son gendre et son petit-fils.

Elle fut frappée de l'altération des traits de Johannes.

— Est-ce que tu es malade ? lui demanda-t-elle.

— Moi ?... non.

— Qu'as-tu donc, alors ?

— Rien... mère... rien du tout.

— Tu as la figure toute décomposée.

— C'est la fatigue, la chaleur. J'ai beaucoup couru à Wiesbaden, voyez-vous ; le petit aussi est fatigué, il faudrait le coucher un peu. Je vais revenir le prendre tout à l'heure.

— Où vas-tu ?

— Mon patron m'a donné une commission pour le chef d'un de ces trains de bois qui sont amarrés à côté du pont. Ayez bien soin de l'enfant jusqu'à mon retour, mère.

— Sois tranquille, va, mon garçon, répondit la vieille femme. Pauvre chérubin ! continua-t-elle en installant Wilhem sur son lit, est-il joli !... Il dort de tout son

cœur, le pauvre petit ange... Comme il ressemble à sa mère, mon Dieu !

Elle se mit à pleurer. Johannes, que les sanglots étouffaient depuis longtemps, ne put se contenir davantage. Il se laissa tomber sur une chaise, appuya son front contre la muraille et sanglota comme un enfant. De grosses larmes ruisselaient entre ses doigts. Margarett crut que cette profonde douleur était causée par le souvenir de la mort de Louisa.

— Ah ! tu l'aimais bien, mon pauvre garçon ! dit-elle; mais le bon Dieu vous a trouvés trop heureux pour ce monde... Tu la reverras là-haut, Johannes. Pour moi, Dieu merci, je serai près d'elle avant toi.

— Qui sait ? fit Johannes d'un ton singulier.

Il s'approcha du berceau et embrassa l'enfant, dont il n'avait pas le courage de s'éloigner.

— Tu vas l'éveiller, dit la vieille femme en tirant Johannes par le bras ; laisse-le donc.

— Vous en aurez bien soin, n'est-ce pas? reprit le pauvre père. S'il m'arrivait malheur, vous ne l'abandonneriez pas ?

— Non, certes ! s'écria la vieille femme. Mais pourquoi me dis-tu cela ?

— Pour rien, mère Helling... dame... dans notre état... vous savez... enfin... un malheur peut arriver à tout le monde... au moment où l'on y pense le moins...

— C'est égal... mon garçon... tu as quelque chose qui te tracasse.

— Quelle idée !... Voyons, mère, laissez-moi vous embrasser... et lui aussi, encore une fois.

Il tint longtemps ses lèvres appuyées sur le front de son fils et partit en se couvrant la figure de ses deux mains.

— Pauvre garçon ! dit la vieille femme en le suivant des yeux, il ne se consolera jamais de la mort de sa femme !... Il n'avait pas déjà la tête très-forte... j'ai grand'peur qu'il ne finisse par la perdre tout à fait.

Tandis que Margarett murmurait ces paroles en se rasseyant près du lit sur lequel dormait son petit-fils, Johannes se dirigeait à grands pas du côté du fleuve. Il entra dans une brasserie et se mit à écrire à sa femme. Dès qu'il eut terminé sa lettre, il paya sa modeste dépense et sortit de la brasserie. Il alla jeter sa lettre à la poste et se dirigea vers le pont de bateaux qui joint Castel à Mayence.

Il faisait déjà nuit. A quelque distance du rivage, une douzaine de lumières brillant à la surface du fleuve révélaient la présence de quelques trains de bois mouillés à ces endroits.

Ces trains, composés d'un nombre considérable d'arbres, de madriers, de planches, etc... viennent de la Suisse. Quelques-uns descendent le Rhin jusqu'en Hollande. D'autres se vendent par portions aux diverses stations du trajet. Leur équipage se compose généralement de quinze à vingt robustes compagnons. Tout ce monde descend fort rarement à terre et habite dans les

cabanes ou chalets en bois, construits à l'arrière de leur immense radeau.

Il y avait une demi-heure environ que Johannes était monté sur ce train de bois, quand un charpentier, qui était venu chercher sur le rivage un outil qu'il avait oublié en quittant son travail, entendit non loin de lui le bruit d'un corps tombant à l'eau. Malgré l'obscurité, il aperçut confusément quelque chose qui flottait sur la surface du fleuve et qu'emportait le courant. La rapidité du Rhin à cet endroit et l'heure avancée de la nuit ne permettaient guère de supposer qu'un homme fût assez imprudent pour se baigner en ce moment. Aucun cri ne parvenait cependant à l'oreille du charpentier. Il lui semblait seulement distinguer de temps en temps l'écume blanchâtre que faisaient jaillir les mouvements précipités d'un homme se débattant à la surface de l'eau. Il se jeta dans un batelet. L'embarcation était amarrée au rivage. Tout en essayant de dénouer les liens qui la retenait, il cria de toutes ses forces pour appeler l'attention des hommes qu'à la lueur d'un falot il apercevait sur le train de bois. Ils répondirent enfin à son appel. Trois d'entre eux montèrent sur un de leurs bateaux et firent force de rames dans la direction qu'indiquait le charpentier.

Pendant plus de deux heures, ils explorèrent en tous sens les eaux rapides et profondes du fleuve. De temps en temps, ils poussaient de bruyantes clameurs dans l'espoir que quelque cri leur répondrait et leur indi-

querait la position exacte du malheureux qui se noyait. Tout fut inutile. Ils ne virent ni n'entendirent rien.

— Est-ce qu'il ne manque aucun de vos hommes? leur demanda le charpentier lorsqu'ils revinrent sur le train.

Ils se comptèrent du regard. Tous se trouvaient réunis.

— Personne ne manque, répondit le chef.

— Il m'a semblé pourtant que c'était de dessus votre train que cet homme était tombé à l'eau, fit le charpentier.

— Je parie, s'écria l'un des rameurs, que c'est ce pauvre Johannes qui est venu nous parler tout à l'heure de la part de son patron. Je crois qu'il était ivre... Nous n'avons pas compris un mot de ce qu'il nous a dit... Il aura marché sur le train sans regarder devant lui et sera tombé à l'eau... Pauvre garçon !... C'était un vigoureux compagnon et une honnête créature...

Quelques jours plus tard, des mariniers de Bingen trouvèrent sur le rivage, non loin d'Erbach, un cadavre qu'on ne tarda pas à reconnaître pour celui du malheureux Johannes Klauss.

On fit prévenir Martha qui arriva aussitôt. Les investigations auxquelles la justice se livre toujours en pareille circonstance ayant fait connaître que Johannes avait touché une somme de 400 florins le jour même de sa mort, et cette somme ne se retrouvant pas sur le cadavre, on crut d'abord à un crime. Martha fut naturelle-

ment la première personne qu'on interrogea. Lorsqu'elle vit le magistrat décidé à commencer une enquête, elle lui présenta en pleurant la dernière lettre de Johannes, celle que le pauvre ouvrier avait écrite dans la brasserie de Castel.

Voici cette lettre, à laquelle malheureusement la traduction enlève beaucoup de sa touchante simplicité :

« Ma chère Martha,

» Je te demande bien pardon de tous les chagrins que » je t'ai causés. Je ne t'ai pas rendue heureuse comme » tu méritais de l'être. Il ne faut pas trop m'en vouloir. » En m'enlevant ma pauvre Louisa, je crois que le bon » Dieu m'avait enlevé mon cœur et mon bon sens. J'ai » commis aujourd'hui une grande faute, un crime que » ma mort seule peut expier. J'ai joué et perdu les 400 » florins que j'avais touchés pour mon patron. M. Hernsheim aurait le droit de me faire arrêter et condamner » comme un voleur. Je ne veux pas laisser à mon pau- » vre petit Wilhem un nom déshonoré. Je vais me noyer. » J'aurai soin que ma mort ait l'air d'un accident. On » croira que l'argent est tombé à l'eau avec moi. Si » pourtant on venait à soupçonner à tort quelque inno- » cent, il faudrait montrer cette lettre. C'est déjà trop » pour le repos de mon âme d'être obligé de mentir » ainsi à l'heure de ma mort et de faire tort de ces 400 » florins à M. Hernsheim, qui s'est toujours montré si » bon pour moi. Si tu pouvais lui rembourser cet ar-

» gent, il me semble que cela tranquilliserait un peu ma » conscience ; mais je t'ai déjà perdu une si forte somme, » que tu ne pourras peut-être pas faire ce nouveau sa» crifice.

» Je te recommande mon pauvre petit Wilhem. Je » t'en prie, sois douce et indulgente pour lui. Je sais » bien que tu l'aimes ; mais le pauvre petit est si chétif » et si délicat, qu'on ne peut le traiter comme les autres » enfants de son âge. Parle-lui souvent de moi. Dis-lui » que je l'aimais bien. Ne lui apprends jamais la vérita» ble cause de ma mort. Songe que ce sont les dernières » prières d'un mourant que je t'adresse en ce moment. » Tâche de faire donner un peu d'instruction à Wilhem » et de le mettre dans une école où on ne le brusque pas » trop. Il faudra veiller aussi à ce que ses petits camara» des ne le battent pas.

» Adieu, Martha ; que Dieu me pardonne ce que je » vais faire !

» J'ai laissé Wilhem chez sa grand'mère : pauvre pe» tit ange ! Aie bien soin de lui et ne le gronde pas trop » souvent. Le pauvre enfant a bon cœur. Quand il sera » grand, son affection te récompensera.

» Que Dieu vous bénisse et vous protège tous les » deux ! »

Lorsqu'il eut achevé cette lettre, le magistrat la rendit à Martha en s'essuyant les yeux.

— Pauvre malheureux ! murmura-t-il.

— J'ai rendu les 400 florins à M. Hernsheim, dit la

veuve dont la figure était baignée de larmes. Avec ce qui me reste, j'élèverai Wilhem. Je dois bien cela à mon pauvre Johannes. C'était la plus honnête et la meilleure créature qui fût au monde, monsieur. Et si doux, si bon, si complaisant ! Maintenant qu'il n'est plus là, je me reproche quelquefois de lui avoir parlé trop rudement. Dieu m'est témoin pourtant que je l'aimais bien ! Tout cela ne serait pas arrivé s'il avait eu confiance en moi ; mais son cœur était ailleurs.

La douleur avait transformé cette femme si commune et si acariâtre. Elle parlait avec une touchante simplicité et une profonde émotion qui attendrirent le magistrat. Il lui promit de garder le secret sur les véritables causes du malheur qui venait de la frapper.

La mort de Johannes passa d'abord pour un accident; mais, peu à peu, la vérité se fit jour, ainsi qu'il arrive le plus souvent en pareille circonstance. Le dernier vœu du pauvre ouvrier ne put pas même être exaucé.

— Voyez-vous, monsieur, me dit le narrateur en terminant, cela prouve bien qu'on ne gagne rien à désobéir aux volontés de Dieu. La Providence qui défend le suicide ne pouvait permettre que celui de Johannes produisît un bon résultat. Et pourtant je vous assure que le pauvre garçon méritait plus d'indulgence que tout autre, car il n'avait plus la tête à lui, il était comme fou, lorsqu'il s'est jeté à l'eau.

LÉOPOLD

DE KERNYS

I

Parmi les jeunes gens que je rencontrais presque tous les jeudis aux soirées de notre ami Henry de C..., se trouvait un de mes compatriotes nommé Léopold de Kernys.

Sa figure était aussi bretonne que son nom. Déjà chauve, quoiqu'il n'eût pas plus de vingt-six ou vingt-sept ans, pâle et maigre de visage, d'une santé évidemment attaquée, il était de ces hommes dont on peut dire, au hasard et à coup sûr, qu'ils ont l'air plus vieux que leur âge, sans savoir exactement leur âge.

Son regard franc et hardi, mais toujours un peu triste, donnait quelque chose de sympathique à sa physionomie. A bien le regarder cependant, il était laid, mais sans rien qui dût repousser ou seulement déplaire.

C'était plutôt chez lui absence de beauté que réelle laideur. L'ensemble de sa figure ne manquait même pas d'une certaine distinction naturelle et modeste. Il parlait peu et lentement. Sa voix était très-douce. S'il s'était laissé aller plus souvent à s'animer, nous lui aurions tous bien vite reconnu un esprit original et beaucoup de cœur. Il fumait du matin au soir, ne jouait jamais, ne buvait guère et ne riait que du bout des lèvres. Comme M. de Kernys ne se faisait ordinairement remarquer ni en bien ni en mal, on prenait d'autant moins attention à lui que lui-même se préoccupait fort peu des autres. Nous savions par Henry que de Kernys appartenait à une bonne famille du Morbihan, et qu'il était sans fortune. Tous nos renseignements se bornaient là; nous n'en demandions pas d'autres. Il se livrait peu et ne parlait jamais de lui. Bien qu'il vécût en bonne intelligence avec tout le monde, nous ne lui connaissions aucun ami intime.

Nos réunions du jeudi étaient nombreuses et se prolongeaient d'habitude fort avant dans la nuit.

Tandis que nos compagnons jouaient, riaient et buvaient du punch ou du vin chaud dans la grande pièce, je prenais souvent le parti de me retirer pour me reposer au fond d'un petit salon voisin. M. de Kernys avait la même habitude que moi : la plupart du temps, nous restions à côté l'un de l'autre sans nous parler. Quelquefois cependant, nous nous mettions à causer. Comme cela arrive presque toujours à ceux qui

causent à l'écart, en tête-à-tête, non loin d'un joyeux tumulte, nos conversations roulaient d'elles-mêmes sur des sujets plutôt tristes que gais.

Malgré cette sympathie, et quoique Bretons tous les deux, nous ne nous étions jamais fait de visite, lorsqu'un matin, tandis que je travaillais dans ma chambre, j'entendis frapper à ma porte.

— Entrez, dis-je sans me retourner.

Mon visiteur n'était autre que M. de Kernys. Il prit un siége et s'assit à côté de mon bureau, après les formalités d'usage.

— Vous travaillez? me dit-il en regardant une douzaine de feuillets déjà couverts de cette indéchiffrable écriture qui fait le désespoir de mes amis. Vous êtes bien heureux de savoir vous occuper, vous.

— Pourquoi?

— C'est si triste de n'avoir rien à faire comme moi, et surtout de ne savoir et de ne pouvoir rien faire!

— On peut toujours se créer une occupation.

— Lorsqu'on est arrivé à un certain âge sans avoir jamais travaillé, cela devient bien difficile.

— C'est l'affaire de quelques semaines de courage.

— Mon éducation première a été si négligée qu'il me faudrait deux ou trois ans d'études préliminaires avant d'être capable de me livrer à aucun travail utile... et je n'ai pas dix mois à vivre.

— Quelle idée!

— J'ai une maladie de cœur..... mais laissons cela.

Je viens vous demander un service, un grand service.

— En quoi puis-je vous être utile?

— Je n'ai ni parents, ni amis, et j'ai besoin d'un témoin.

— Pour un duel?

— Non, pour mon mariage. J'ai songé à vous. J'ai pensé qu'en qualité de compatriote, je n'ose dire d'ami, vous consentiriez à me rendre ce service, malgré ce que vous me disiez jeudi dernier de votre aversion pour les rôles de parrain, de témoin, etc.

— Ah, oui!... Franchement, si vous pouviez trouver un autre témoin, j'aimerais mieux cela.

— Henry est parti avant-hier pour Nancy. Votre refus me mettrait, je l'avoue, dans un cruel embarras.

— Alors j'accepte.

— Merci.

— Mais votre autre témoin?

— C'est le capitaine Duromel. Vous le connaissez, je crois?

— Certainement. Il est du même département que moi. Un excellent homme, qui porte gaillardement ses neuf blessures et ses soixante ans.

— Il a servi avec mon père.

— Faites-vous un beau mariage? denandai-je.

— Oui, me répondit-il d'un air triste et glacé, qui contrastait singulièrement avec le sens de sa réponse... très-beau pour moi surtout, qui n'ai absolument rien. Ma future, mademoiselle Henriette de Seneuil, jouit déjà

de sept à huit mille francs de rente. A la mort de M. de Seneuil, son père, qui s'est remarié, elle aura encore une centaine de mille francs.

— Je vous fais mon compliment de grand cœur. Quel âge a-t-elle?

— Dix-sept ans.

— Jolie?

— Charmante.

— Aimable?

— Je crois qu'elle doit l'être.

— Ah! vous croyez? fis-je en riant.

L'accent triste et découragé avec lequel il me donnait tous ces renseignements si agréables pour un fiancé, m'étonnait de plus en plus.

— Ainsi c'est un mariage d'inclination? repris-je en regardant M. de Kernys, qui restait tout pensif, le front appuyé sur la paume de sa main.

Il secoua tristement la tête.

— Vous plaisantez, me dit-il. Je ne me fais pas illusion, croyez-le bien; et je sais que je n'ai rien de ce qu'il faut pour plaire à une femme... C'est un mariage de convenance, ajouta-t-il avec un singulier sourire.

— Vous n'aimez donc pas mademoiselle de Seneuil?

Il poussa un soupir et ne répondit pas. Il se leva brusquement comme pour éviter de nouvelles questions.

— On signe le contrat demain soir, me dit-il. Voulez-vous me permettre de venir vous chercher? Nous prendrons le capitaine en passant.

— Soit. A quelle heure dois-je vous attendre ?

— A neuf heures.

— C'est entendu. Je serai prêt.

Il fit quelques pas pour sortir; puis il revint vers moi.

— Tenez, me dit-il, je sens que cette corvée doit vous contrarier beaucoup. Croyez bien que je vous en suis d'autant plus reconnaissant de votre obligeance.

Il me serra la main avec une certaine émotion et sortit à grands pas.

Le lendemain, à neuf heures précises, il arrivait chez moi. Nous allâmes chercher le capitaine Duromel, et nous nous rendîmes ensemble chez M. de Seneuil.

Ce dernier habitait le second étage d'une fort belle maison de la rue Caumartin. C'était un homme de quarante-cinq à cinquante ans, qui avait dû être fort beau dans sa jeunesse. Sa figure, peu intelligente, me sembla-t-il, portait des traces de dureté et d'orgueil. Il nous accueillit avec une grande politesse, mais une politesse toute de forme, dépourvue de franchise et de bienveillance. Madame de Seneuil était jeune encore et fort jolie, malgré un embonpoint un peu exagéré et la petitesse de ses yeux, qu'on eût dits percés avec une vrille. Son regard acéré, ses lèvres pincées et le son de sa voix étaient si sensiblement en désaccord avec son amabilité excessive, que la future belle-mère de Léopold me déplut souverainement au premier coup d'œil. Deux petites filles, l'une de sept ans, l'autre

de cinq, nées du second mariage de M. de Seneuil, étaient auprès de leur mère. Toutes deux ressemblaient en mal à madame de Seneuil. Elles se tenaient déjà roides et guindées comme de vieilles Anglaises.

Malgré l'accueil empressé, trop empressé même, qu'on fit à Kernys, je fus frappé de la contrainte qui existait entre Léopold et sa nouvelle famille. Le beau-père et le gendre semblaient éviter de se regarder, comme s'ils eussent éprouvé l'un pour l'autre une égale répulsion.

Quelques minutes après notre arrivée, mademoiselle de Seneuil fit son entrée. Elle était vraiment belle. Sa beauté avait surtout un caractère tout particulier qui me frappa. Je ne crois pas avoir jamais rencontré chez aucune jeune fille un contraste aussi prononcé que celui qui existait entre la physionomie de mademoiselle de Seneuil et chacun de ses traits pris isolément. Une épaisse torsade et deux grosses nattes suffisaient à peine à contenir ses magnifiques cheveux noirs. Son front, un peu bas, manquait d'ampleur, mais il se terminait par des sourcils dignes des cheveux. De larges cils noirs, légèrement relevés, assombrissaient encore le bleu foncé de ses grands yeux, dont le blanc même était légèrement nuancé de reflets bleuâtres. On aurait pu reprocher à son nez d'être un peu trop arqué, mais ses narines roses et fines semblaient prêtes à palpiter à la moindre émotion. Grande et un peu maigre, cette jeune fille avait dans sa démarche et dans sa tournure

qnelque chose de roide et de saccadé qui rappelait M. de Seneuil. On me dit que la mère d'Henriette était espagnole.

Par un contraste singulier, avec cette figure méridionale et ces traits dont chacun semblait formé pour exprimer la passion, mademoiselle de Seneuil avait une physionomie glaciale. On eût dit une statue. Bien qu'elle fût évidemment intimidée, sa bouche n'eut pas un seul de ces sourires, ravissants d'embarras et de pudique confusion, qui donnent tant de charme aux jeunes fiancées. On voyait au contraire qu'elle se roidissait contre son émotion. Elle semblait indignée contre elle-même de la rougeur qui couvrait ses joues et du tremblement involontaire de sa voix. Sans me l'expliquer, je crus voir comme une nuance de défi et presque de mépris dans le regard glacial par lequel mademoiselle de Seneuil répondit au salut de Léopold. Ce dernier, dont j'épiais la physionomie au moment où la jeune fille entra dans le salon, me parut éprouver une certaine émotion, mais ce ne fut qu'un éclair. Au regard glacé d'Henriette, il répondit par un regard tout aussi froid, tout aussi indifférent.

— Ah çà, sommes-nous ici pour un mariage ou pour un enterrement? me dit à l'oreille le vieux capitaine. Quels singuliers amoureux que ceux-ci!

II

J'avoue que je partageais l'étonnement du capitaine. C'est tout au plus si j'étais satisfait d'avoir accepté mon rôle de témoin. Les yeux de M. de Kernys rencontrèrent les miens. Il devina sans doute ce qui se passait en moi, car il m'adressa un regard presque suppliant comme pour me demander de prendre patience et de ne pas le juger trop mal.

Le notaire arriva ; on commença la lecture du contrat. Il ne contenait aucune disposition remarquable. On reconnaissait au futur un apport de dix-huit mille francs. Léopold m'ayant dit, la veille, qu'au moment où son mariage avait été décidé, il était en train d'entamer son dernier billet de cinq cents francs, je vis que c'était un avantage qu'on lui accordait. Je trouvai ce chiffre un peu mesquin. Cette disposition parut aussi causer une certaine surprise à mademoiselle de Seneuil : mais je ne pus savoir si elle s'étonnait de la clause en elle-même ou de la modicité du chiffre. Quant à Léopold, sa physionomie resta impassible. Je remarquai seulement que ses regards, fixés en apparence sur une glace, ne quittaient pas mademoiselle de Seneuil.

La soirée fut peu animée. Chacun semblait mal à l'aise. A peine les deux fiancés causèrent-ils ensemble. M. de Seneuil, ayant connu un de mes oncles, me parla beaucoup de lui. M. Duromel vint se joindre à notre entretien. La politique se mit de la partie, et nous discutâmes toute la soirée sur l'alliance anglaise et sur la guerre avec la Russie.

Je dois dire que j'ai rarement rencontré un homme aussi dépourvu de bon sens, aussi partial, aussi obstiné et en même temps aussi faible de caractère que M. de Seneuil. Sa femme me parut, en revanche, fort intelligente, mais très-impérieuse. Je compris qu'elle devait être au logis la maîtresse absolue et gouverner son mari le mieux du monde.

A minuit, M. Duromel et moi, nous partîmes avec Léopold. Puis M. de Kernys vint me ramener chez moi.

— J'attendais avec impatience le moment de causer seul avec vous, me dit-il. J'ai remarqué la fâcheuse impression que vous a laissée notre visite chez M. de Seneuil. Je suis sûr qu'au fond du cœur, vous vous êtes repenti d'avoir accepté votre rôle de témoin.

— Ecoutez, lui dis-je, je serai franc. Un moment, j'ai éprouvé ce regret...

— Et maintenant ?

— Maintenant, non. Je crois qu'il y a dans votre mariage un mystère que je ne puis ni ne veux pénétrer : mais je suis persuadé qu'il n'a rien de contraire

à l'honneur et à la délicatesse. En un mot, j'ai confiance en vous.

Il me prit et me serra les mains.

— Vous ne sauriez croire quel bien me font vos paroles, me dit-il : je ne puis cependant abuser de votre obligeance. Si vous l'exigez, je suis prêt à vous mettre au courant de tout.

— Si je l'exige !... Ce qui veut dire que vous ne le ferez qu'à contre-cœur ?

— Je l'avoue ; si ce secret ne concernait que moi, je vous jure que je n'hésiterais pas un seul instant ; mais... enfin, voyez... Si vous le voulez, je vais tout vous dire.

Je le regardai fixement ; de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front. Il devait horriblement souffrir.

— Je ne veux rien savoir, lui dis-je ; j'aime mieux m'en rapporter au sentiment que j'ai de votre loyauté.

Je vis une larme briller dans ses yeux.

— Vous êtes bon, me dit-il. Quoi que vous entendiez raconter par la suite, ne me condamnez pas trop vite et ne vous en rapportez pas aux apparences.

Il pencha la tête sur sa poitrine, et nous arrivâmes chez moi sans qu'il eût prononcé une seule parole.

Le lendemain eut lieu le mariage. Mademoiselle de Seneuil avait les yeux bien rouges ; évidemment elle avait beaucoup pleuré. Elle se roidissait contre son émotion. Comme un écolier qui cache sa timidité sous un air effronté, elle gâtait à plaisir l'expression de ses

beaux traits par un air de hauteur et de dureté. Ses parents l'observaient, non pas avec sollicitude, mais avec une sorte d'anxiété. On eût dit qu'ils redoutaient quelque coup de tête. Quant à Léopold, il me parut profondément triste. Son regard, continuellement fixé sur mademoiselle de Seneuil, exprimait l'intérêt et une sorte d'affectueuse compassion. Par moments même, il me semblait y lire un sentiment plus vif et plus tendre ; mais, dès que mademoiselle de Seneuil levait les yeux sur lui, il détournait les siens, et reprenait sa physionomie indifférente et glacée. Cependant il ne tarda pas à s'apercevoir que les invités remarquaient avec surprise la tenue des deux époux. Il fit un effort sur lui-même et causa gaîment avec deux ou trois personnes ; puis il s'approcha de mademoiselle de Seneuil, qui feuilletait un album d'une main distraite. Je l'entendis lui dire à voix basse :

— De grâce, observez-vous ; on nous remarque.

— Que m'importe ? répondit-elle avec indifférence.

Elle eut pourtant égard à l'observation de Léopold. Tous deux causèrent quelque temps à l'écart. Quelques mots, que j'entendis en passant auprès d'eux, me prouvèrent que leur conversation roulait sur des sujets complétement étrangers à leur mariage.

Peu de temps auparavant, nous dit-on, M. de Seneuil avait perdu un de ses parents. Le deuil, que la famille portait encore, avait servi de prétexte pour restreindre les invitations. Il n'y eut pas de bal. Une douzaine de

personnes, tout au plus, assistaient à la cérémonie religieuse ainsi qu'au dîner.

Pendant la soirée, je causai quelques instants avec madame de Kernys ; notre entretien roula presque entièrement sur Léopold, bien qu'elle fît son possible pour détourner la conversation de ce sujet, que je mettais toujours sur le tapis avec la ténacité d'un Breton. Il me fut aisé de voir qu'elle éprouvait pour son mari une sorte d'aversion, je dirai presque de mépris, qui m'effraya profondément pour tous deux. Je fis l'éloge de Léopold et je m'évertuai à le présenter sous le jour le plus favorable. Elle m'écoutait silencieusement et d'un air incrédule. La plupart du temps, elle ne me répondait que par un sourire ou plutôt par un mouvement de lèvres dédaigneux ou railleur, qui ne prouvait que trop le peu de succès de mon éloquence. Elle finit par m'impatienter et je m'éloignai d'assez mauvaise humeur. Malgré tout, cependant, au lieu de me laisser un sentiment désagréable comme sa belle-mère, cette jeune femme m'inspirait un intérêt involontaire. Il me semblait, je ne sais trop pourquoi, que cette affectation de scepticisme et de froideur ne servait qu'à masquer un cœur bon et aimant.

Les invités se retirèrent de bonne heure. M. Duromel et moi nous suivîmes le torrent. Lorsque je pressai la main du marié pour lui dire adieu, je lus sur son visage une telle expression de tristesse, que je sortis le cœur serré.

Quelques jours après, des affaires de famille m'obligeant à partir pour la Bretagne, j'allai faire une visite aux nouveaux mariés et prendre congé de Léopold. Il était malade et alité. Son médecin, M. Nariaud, que je connaissais pour l'avoir vu souvent chez Henri de C..., était assis au chevet de Léopold et me parut en train de le gronder.

— Parbleu ! me dit M. Nariaud, vous arrivez fort à propos pour m'aider à quereller votre obstiné compatriote. Vous voyez dans quel état le voilà... Des palpitations épouvantables ! Figurez-vous qu'il a gagné cela chez Bertrand.

— A la salle d'armes ?

— Eh oui ! Il y passe sa vie. Berniol, que vous connaissez, m'a dit que M. de Kernys y faisait des reprises de deux heures... à se tuer, enfin !... Il est convenu lui-même que c'est cela qui l'a rendu malade. Eh bien ! quand je lui demande de renoncer à sa maudite escrime, il me répond que c'est impossible. Si je n'étais obligé, en ma qualité de médecin, d'avoir une patience à toute épreuve, je ne sais ce que je lui dirais. Je vous laisse ensemble : si vous avez quelque influence sur sa maudite tête bretonne, usez-en. Moi, je donne ma démission.

Il nous serra la main, moitié riant, moitié grondant, et s'en alla.

— Comment se porte madame de Kernys ? demandai-je à Léopold.

— Bien, je suppose, me répondit-il.

— Serait-elle absente ?

— Non : tenez, ajouta-t-il en entendant le roulement d'une voiture, la voilà probablement qui rentre. Ayez donc l'obligeance de regarder.

Je courus à la fenêtre, et je vis, en effet, madame de Kernys descendre d'un coupé de remise. Je prolongeai ma visite, espérant que la jeune femme viendrait au moins savoir des nouvelles de son mari, mais il n'en fut rien.

— Quand partez-vous ? me demanda Léopold lorsque je me levai pour sortir.

— Mercredi.

Nous étions alors au lundi.

— Si je ne craignais d'abuser de votre complaisance, je vous prierais de me rendre un service.

— Parlez.

— Vous connaissez le village de Fontenay !

— Fontenay-aux-Roses?

— Oui ; dans une petite maison, sur le côté droit de la route, à une vingtaine de pas au delà du village, demeure un paysan nommé Jean Gournaud. Il servait chez mon père, et sa femme a été ma nourrice. A la mort de mes parents, ces bonnes gens sont venus se fixer auprès de Paris. Tous les malheurs les ont écrasés à la fois. Ils ont d'abord perdu le peu d'argent qu'ils avaient mis de côté. Puis le mari a eu la jambe brisée par une charrette. Quant à la femme, elle est infirme

depuis longtemps. Maintenant ils sont dans une affreuse misère et je les soutiens autant que je puis. J'ai là diverses choses que je désirerais bien leur envoyer : je les ferai porter chez vous. Rendez-moi le service d'aller usqu'à Fontenay voir ces braves gens. Dites-leur bien que mon mariage et ma maladie m'ont seuls empêché d'aller les visiter. Ce sont les seuls êtres au monde qui aient un peu d'attachement pour moi.

Il se détourna pour me cacher son émotion et me fit un geste d'adieu.

Le lendemain matin de bonne heure, je reçus un paquet et une lettre à l'adresse de Jean Gournaud. Je m'empressai de les porter à Fontenay.

III

Jean Gournaud et sa femme avaient deux bonnes et honnêtes figures. Ils me parurent extrêmement misérables, mais pleins de courage et de résignation. Ils me parlèrent de Léopold avec une profonde affection et les armes aux yeux.

— Pauvre enfant ! me dit la vieille femme, a-t-il été malheureux dns sa vie, celui-là !... Son père a tout

mangé et sa mère est morte de chagrin. Si vous saviez comme il est bon et généreux ! Sans lui, nous serions morts de faim l'hiver dernier. Quand je pense qu'il est venu à pied de Paris à Fontenay par la neige et par la glace pour me voir pendant que j'étais malade et m'apporter quelque argent. Pauvre gars ! C'est un péché que des cœurs d'or comme ça ne soient pas aussi riches qu'ils le méritent.

Tout en parlant, elle défaisait le paquet. Elle en retira des vêtements, du sucre, du café, du tabac, d'autres petites provisions de ce genre et quatre pièces de cinq francs. Les deux vieillards étaient dans le ravissement.

— Voyez-vous, monsieur, me disait la vieille femme, ce n'est pas tant pour la valeur de ce qu'il nous envoie que je suis contente.... quoique ce soit beaucoup... mais c'est pour l'attention... Il pense à tout, mon petit Léopold, depuis le tabac de mon mari jusqu'à mon café.

Le père Gournaud ayant brisé ses lunettes dans son empressement, je fus obligé de lire la lettre de M. de Kernys. Elle était vraiment charmante de délicatesse et de bonté.

« J'aurais voulu vous envoyer davantage, disait-il en terminant. Ne croyez pas que je vous aime peu, si je ne vous envoie guère. Je ne suis pas beaucoup plus riche qu'avant mon mariage. Soyez tranquilles cependant, mes chers amis. Dieu merci, votre sort maintenant est assuré. Si je viens à mourir, je n'aurai pas du moins le chagrin de vous laisser sans ressources. »

La mère Gournaud se mit à pleurer; son mari aussi; et pour mon compte, l'affection de ces bonnes gens pour Léopold, et tout ce qu'ils me racontèrent de lui, redoublèrent encore l'intérêt que m'avait toujours inspiré M. de Kernys.

Le ton un peu triste de la lettre de Léopold, l'annonce de sa maladie, et surtout ce mot: ***Si je mourais***, avaient mis martel en tête à la mère Gournaud. Il lui semblait déjà que son *enfant* devait être en danger de mort. Bientôt, s'animant peu à peu par ses propres réflexions et par celles de son mari, elle vit Léopold sur le point d'expirer. J'essayai de calmer la brave femme, mais il n'y eut pas moyen d'y parvenir.

— Je veux aller le voir, s'écria-t-elle.

Après avoir fait inutilement tous les efforts dont j'étais capable pour la rassurer et pour la détourner de son projet, je finis par me laisser convaincre. Je me dis que la présence de ces braves gens ferait peut-être du bien à Léopold, dont le cœur paraissait profondément triste et ulcéré. Quant à madame de Kernys, il me semblait que, si elle se rencontrait avec les Gournaud, tout ce que ceux-ci lui diraient de Léopold ne pourrait qu'exercer une heureuse influence sur les rapports des deux époux.

La conclusion de ce raisonnement fut que j'offris aux deux vieillards de les conduire chez Léopold dans la voiture qui m'avait amené à Fontenay. Un quart-d'heure après, nous partions pour Paris.

En arrivant chez Léopold, je laissai les Gournaud dans le coupé et je montai le premier pour annoncer leur arrivée à mon compatriote. Il me parut surpris et embarrassé. Il me sembla cependant qu'au fond du cœur il était heureux de la visite de ces braves gens. Il envoya son domestique pour les aider à monter l'escalier. Ce n'était pas chose facile pour des infirmes de gravir deux étages ; mais, avec le bras du domestique et le mien, ils en vinrent à bout. Je les quittai à la porte de la chambre de Léopold : la présence d'un étranger aurait pu les gêner. Puis, en route, il m'était venu une idée : c'était d'aller voir madame de Kernys et de faire tout ce qui dépendrait de moi pour qu'elle se rendît chez son mari, de manière à rencontrer les deux vieillards.

Je trouvai madame de Kernys seule et lisant un ouvrage qui me parut être un roman. Elle me reçut poliment, mais froidement. Sans me laisser déconcerter, j'amenai la conversation sur Léopold, et je trouvai moyen de raconter ma visite à Fontenay. Madame de Kernys m'écouta d'abord avec cet air sceptique et ennuyé qu'elle s'efforçait toujours de donner à sa physionomie. Peu à peu, cependant, et quoiqu'elle se roidît contre son attendrissement, je crus voir que mon récit lui causait une certaine émotion. La conversation changea deux ou trois fois de sujet ; mais, par une pente insensible, elle revenait toujours à Fontenay. Il me sembla que madame de Kernys cherchait adroitement à connaître l'adresse exacte des Gournaud. Je la lui fis at-

tendre quelque temps, afin de bien me convaincre des petites ruses qu'elle employait pour l'obtenir sans me la demander ouvertement. Je mis en usage toute ma diplomatie pour amener la jeune femme à faire en ce moment une petite visite à son mari ; mais, sur ce point de la négociation secrète que j'avais entamée, j'échouai complétement.

Je quittai Paris sans avoir revu les Kernys. Lorsque je revins, au bout de trois mois, mon concierge me dit que M. de Kernys était venu plusieurs fois demander si j'étais de retour. Le lendemain, vers cinq heures, Léopold entra chez moi au moment où je sortais pour me rendre chez lui. Mon portier l'avait sans doute prévenu de mon arrivée.

— Avez-vous quelque chose de pressé à faire ce soir? me demanda-t-il après quelques minutes d'une conversation insignifiante.

— Non, répondis-je.

— Alors je m'empare de vous, et je vous emmène dîner. De là, je vous conduis au spectacle... J'ai une loge pour un petit théâtre du boulevard... une première représentation, un début... un drame ténébreux ;... nous rirons.

Il me dit cela d'un ton si singulier que je ne pus m'empêcher de le regarder fixement. Il était toujours aussi pâle, aussi maigre et aussi triste. Seulement, ses yeux brillaient d'un éclat singulier. Il y avait dans sa physionomie une animation inusitée à laquelle je trou-

vai quelque chose de fiévreux et presque de sinistre.

— Madame de Kernys se porte bien ? demandai-je.

— Oui... nous sommes toujours dans les mêmes termes, ajouta-t-il en lisant sur ma figure la question que j'hésitais à lui faire... A propos, lui avez-vous parlé des Gournaud ?

— Oui.

— J'en étais sûr, dit-il avec une sorte de satisfaction.

— Comment cela ?

— Quelques jours après la visite qu'ils m'ont faite, ils ont reçu des secours d'une main inconnue. Chaque mois, la même personne leur envoie de l'argent. Je soupçonnais que ce devait être madame de Kernys. Je suis bien aise d'en être certain maintenant.

— Cela prouve un bon cœur.

— N'est-ce pas ?... Oh ! je l'avais bien jugée... Pauvre enfant !... Enfin, tout a un terme ici-bas...

— Que voulez-vous dire ?

— Rien, reprit-il avec un sourire forcé.

Nous étions devant un restaurant ; nous entrâmes.

Notre dîner fut assez triste quoique Léopold eût des moments d'entrain et même des éclats de gaîté tout à fait en dehors de son caractère. Il but beaucoup plus que d'habitude. On eût dit qu'il cherchait encore à s'exciter. A chaque instant, il regardait la pendule, puis sa montre, comme un écolier qui attend l'heure de son premier rendez-vous.

Le spectacle commençait à six heures et demie ; la nouvelle pièce à huit heures. Dès que nous eûmes fini de dîner, Léopold me prit le bras et me fit traverser le boulevard d'un pas rapide. Le principal rôle de la nouvelle pièce devait être rempli par une débutante nommée Athénaïs Lambiquet, que je me rappelais vaguement avoir vue dans quelques autres théâtres. Autant qu'il m'en souvenait, elle était fort jolie.

Léopold avait pris à l'avance une loge d'avant-scène à droite. Une petite cloison, à hauteur d'appui seulement, nous séparait de la loge contiguë, qui se trouvait entre la nôtre et les coulisses. Pour les gens placés aux stalles ou au parterre, nos deux loges semblaient n'en faire qu'une. Je n'avais jamais songé à remarquer tous ces détails ; mais ces deux loges furent bientôt le théâtre d'une scène beaucoup plus dramatique que la nouvelle pièce, et beaucoup plus propre à graver dans ma mémoire une fidèle image des lieux qui l'encadraient.

Lorsque nous arrivâmes, le rideau était levé ; on achevait une petite pièce dont j'ai oublié le titre. En entrant dans notre loge, le premier mouvement de Léopold fut de jeter un rapide coup d'œil dans la loge voisine. Elle était vide. Il fronça les sourcils. Chaque fois que des pas se faisaient entendre derrière nous, dans le corridor, M. de Kernys regardait aussitôt dans la loge ; évidemment il attendait quelqu'un. Au moment où l'on allait commencer la grande pièce, la porte de la loge voisine s'ouvrit enfin pour laisser passer un jeune

homme. En lui apportant l'*Entr'acte* de rigueur, l'ouvreuse glissa mystérieusement près du nouveau venu un bouquet monumental, qui provenait évidemment du marché du Château-d'Eau.

Notre voisin était un beau garçon d'une trentaine d'années. Bien que frisé, ganté, cravaté à la dernière mode, il manquait de ce *je ne sais quoi* qui fait reconnaître l'homme du monde. Sa figure, très-régulière cependant, était commune et prétentieuse. Il avait l'air fort content de sa personne et de l'effet qu'il produisait.

A l'instant où parut notre voisin, j'examinai Léopold. Ce dernier devint pâle comme un mort. Ses yeux étincelants ne quittèrent pas le nouveau venu, qui nous tournait le dos en ce moment. Lorsque ce monsieur eut achevé d'étaler dans sa loge sa personne, sa lorgnette et son bouquet, il se retourna pour jeter un coup d'œil sur la salle.

Dans leur promenade demi-circulaire, ses yeux finirent par tomber sur Léopold et sur moi. L'indifférence avec laquelle il nous regarda me prouva qu'il ne connaissait ni l'un ni l'autre de nous. Quant à Léopold, que j'observais toujours, il avait repris sa physionomie impassible ; mais, sous cette apparence de calme, je voyais arriver, je sentais gronder un orage ; j'avais le pressentiment de quelque querelle, et j'avoue que cela m'ennuyait fort.

IV

Pendant que je faisais silencieusement mes observations, on avait commencé la pièce. La débutante fut chaleureusement accueillie. Notre voisin surtout l'applaudissait à tour de bras. J'avais déjà remarqué, du reste, qu'en entrant en scène, elle lui avait souri d'un air d'intelligence. A ma grande surprise, Léopold rivalisa de bravos avec le fanatique admirateur de mademoiselle Lambiquet. Cela m'étonna d'autant plus que d'habitude il n'applaudissait jamais. Ce bruyant enthousiasme attira sur nous les yeux d'Athénaïs. Pendant les deux premiers actes, il y eut, entre notre voisin et M. de Kernys, une lutte de bravos, qui m'aurait beaucoup diverti si je n'avais pressenti quelque chose de sérieux sous cette futile rivalité. Plusieurs fois déjà, le monsieur à la lorgnette s'était retourné vers nous en fronçant le sourcil d'un air assez matamore. De son côté, Léopold continuait à applaudir à tort et à travers, et répondait aux regards du voisin par des regards d'une impertinence sans égale.

A la fin du deuxième acte se trouvait une grande tirade qui valut à mademoiselle Lambiquet une ovation plus ou moins méritée. Comme s'il eût été entraîné par

un moment d'enthousiasme, M. de Kernys se pencha tout à coup sur la séparation des deux loges, saisit le bouquet placé dans la loge voisine et le lança aux pieds d'Athénaïs. Celle-ci le remercia par un charmant salut.

Jamais, je crois, je n'ai vu de figure plus stupéfaite et plus furieuse que celle du voisin. Il se leva, regarda les fleurs que relevait l'actrice, chercha son bouquet dans la loge, examina de nouveau celui d'Athénaïs, puis, rouge comme une pivoine et les yeux hors de la tête, il se tourna vers M. de Kernys. Ce dernier, qui lui souriait gracieusement, était magnifique de calme ironique et d'impertinence polie :

— Pourquoi avez-vous pris ce bouquet, monsieur? balbutia le voisin que la colère empêchait de parler.

— L'enthousiasme, monsieur, répondit tranquillement M. de Kernys. Je n'ai pu résister.

— Ces fleurs m'appartenaient ; je les ai achetées.

— Au Château d'Eau ?

— Que vous importe? hurla le voisin. Toujours est-ce moi qui les ai payées !

— Je suis prêt à vous en rembourser le prix, dit Léopold d'un ton moqueur, en tirant son porte-monnaie.

— Voyons, messieurs, dis-je en m'interposant entre les deux champions, tout le monde vous regarde ; tenez-vous tranquilles durant quelques minutes. Dès qu'on ne fera plus attention à nous, nous sortirons et tout s'expliquera.

— Sortons tout de suite, morbleu! dit le voisin qui criait et gesticulait en homme d'assez mauvaise compagnie... J'étouffe !

— C'est votre cravate qui vous étrangle, monsieur, lui dit gravement Léopold.

Le monsieur semblait en effet au carcan dans son col très-haut et très-empesé. Le sarcasme de M. de Kernys, débité du ton le plus tranquille, mais à haute et intelligible voix, fit rire tous les spectateurs et mit le comble à l'exaspération du voisin. Il se précipita sur Léopold, l'injure à la bouche et la main levée. Le bruit du soufflet retentissait encore que l'agresseur, lancé hors de la loge par Kernys, tombait dans l'orchestre au milieu des instruments de musique qu'il mit dans un désarroi facile à concevoir.

Tandis qu'on relevait le personnage, je regardais Léopold. Il était très-pâle et tremblait de tous ses membres. Un indéfinissable sourire errait sur ses lèvres décolorées. En ce moment, on ouvrit la porte de notre loge et nous aperçûmes dans le corridor le chapeau d'un agent de police. Nous nous hâtâmes de sortir. M. de Kernys raconta l'affaire avec beaucoup de calme. Il donna son adresse, et nous pûmes alors nous retirer. A peine sur le boulevard, je vis, à quelque pas de nous, l'adversaire de Léopold qui semblait guetter notre sortie. Sa culbute ne lui avait sans doute causé d'autre dommage que des contusions, car il marchait assez bien : j'eus peur de quelques nouvelles voies

de fait, mais la présence d'un sergent de ville qui nous avait suivis mit obstacle aux projets belliqueux de notre voisin. Les deux ennemis se contentèrent d'échanger leurs cartes. J'appris alors que le monsieur au bouquet s'appelait Eugène Voisenot. Il se montra très-grossier, et se comporta comme un sot. Kernys, au contraire, répondit à ses injures et à ses menaces avec un calme que j'admirai.

Avant de nous séparer, on convint que les témoins de Voisenot viendraient me trouver le lendemain matin à sept heures. Léopold et moi, nous prîmes une voiture et nous nous rendîmes chez M. Duromel.

Kernys respirait comme un homme qui vient de se décharger d'un poids de deux cents kilogrammes. Il me fit quelques excuses sur l'affaire désagréable dans laquelle il venait de m'entraîner et m'offrit de nouveau de me mettre au courant de tout. J'eus un moment d'hésitation. Au fond du cœur, j'étais excessivement contrarié de me trouver engagé dans cette querelle. Je ne connais pas en effet de rôle plus désagréable que celui de témoin dans un duel. Si, voulant avant tout sauvegarder l'honneur de votre ami, vous maintenez avec fermeté de justes exigences, et si le duel se termine tragiquement, tout le monde vous jette la pierre ; on accuse votre entêtement de la catastrophe. Que vous fassiez au contraire des concessions pour éviter un combat, le public vous reprochera plus tard d'avoir sacrifié l'honneur de votre ami pour ne pas vous exposer vous-même à quelque désagrément.

Dans la circonstance actuelle, néanmoins, j'étais trop engagé pour pouvoir reculer. Puis ce M. Voisenot me déplaisait singulièrement. Enfin je voyais avec une certaine satisfaction que Kernys était brave, et cela me confirmait dans la bonne opinion que j'avais toujours eue de sa délicatesse et de sa loyauté. Peut-être aussi mettais-je un peu d'entêtement et d'amour-propre à m'en tenir à la confiance que j'avais d'abord témoignée à mon compatriote.

— Ma foi, lui dis-je, j'irai jusqu'au bout en aveugle. Gardez votre secret et disposez de moi.

Nous montâmes chez le capitaine Duromel, qui dormait de tout son cœur. Il commença par nous envoyer aux cinq cents diables. En apprenant de quoi il s'agissait, il se mit sur son séant, et se fit raconter la querelle.

— Du moment qu'il y a un soufflet de reçu, tout est dit, me répondit-il. Je serai chez vous demain à six heures, afin que nous nous entendions sur les conditions du duel.

Je voulus aborder immédiatement cette question, mais Léopold me fit signe de me taire. Il se leva, remercia le digne capitaine et sortit avec moi.

— Entre M. Voisenot et moi, ce doit être un combat à mort, me dit-il. Un de nous est de trop dans ce monde. Mais vous êtes le seul avec lequel je puisse m'exprimer si franchement. Je sens là que vous du moins vous me croirez lorsque je vous dirai : « Mon ami,

je vous jure sur l'honneur que si vous étiez à ma place, vous feriez ce que je fais...

— Quelle arme choisissez-vous? lui demandai-je.

— Ai-je le droit de choisir?

— Sans doute. Vous êtes insulté.

— Eh bien, le pistolet.

— Je vous croyais très-fort à l'épée.

— C'est pour cela que je choisis le pistolet. Je ne veux pas assassiner cet homme. Entre nous ce sera le jugement de Dieu.

— Tirez-vous bien le pistolet!

— Oui : mais je sais que lui-même est aussi d'une certaine force.

— Je causerai de tout cela avec M. Duromel.

Je reconduisis Léopold chez lui et je rentrai fort triste et fort préoccupé.

M. Duromel fut exact le lendemain matin, et je lui appris les intentions de Léopold. Comme il était plus âgé et avait beaucoup plus d'expérience que moi dans ces sortes d'affaires, je le priai de tout diriger.

Les témoins de M. Voisenot arrivèrent à sept heures. L'un d'eux était un Allemand; l'autre, le fils d'un riche banquier. Tous deux furent parfaitement convenables et se comportèrent en hommes bien élevés. Ils nous apprirent (ce que Léopold avait négligé de me dire) que M. Voisenot était un professeur de chant qui gagnait beaucoup d'argent avec ses leçons. Il avait du reste une voix magnifique. Je fus à même d'en juger,

car il eut le mauvais goût de fredonner sur le terrain. Je crois pourtant qu'au fond M. Voisenot était fort mal à l'aise. Il n'eût pas mieux demandé que de trouver un prétexte pour ne pas se battre. Au moment décisif, je le vis parler à ses témoins. Ceux-ci nous firent quelques ouvertures qui tendaient évidemment à une solution pacifique de l'affaire. Pour la forme, M. Duromel et moi nous en fîmes part à Léopold.

Il nous montra sa joue.

— Le soufflet de cet homme me brûle encore, répondit-il. Finissons-en.

Dès le début de notre conférence, les témoins de M. Voisenot avaient déclaré que ce dernier tirant fort mal, ils ne le laisseraient point se battre à l'épée avec M. de Kernys, dont un de ces messieurs connaissait la force. Cette prétention de leur part était facile à réfuter; mais, en présence des instructions positives de Léopold, et d'après ce que je savais de l'affaire, il n'y avait pas à hésiter. Il fut convenu que le duel aurait lieu au pistolet. Les adversaires, placés à trente pas de distance, devaient marcher l'un sur l'autre à un signal donné par le capitaine. Ils pouvaient avancer chacun de dix pas et tirer à volonté.

V

M. Duromel plaça les deux jeunes gens. Le chanteur avait perdu toute son assurance. Il pâlissait et rougissait tour à tour. Ses yeux inquiets interrogeaient les témoins comme pour leur demander s'il ne restait pas encore quelque moyen d'arranger l'affaire. Quant à Léopold, qui avait paru fort agité durant tous les préliminaires du combat, il reprit tout son calme aussitôt qu'il se trouva en présence de son adversaire. Sa figure, qui n'avait rien de remarquable en temps ordinaire, était presque belle en ce moment. Jamais je n'oublierai le regard ferme et méprisant qu'il attachait sur M. Voisenot.

M. Duromel laissa tomber son mouchoir, et les adversaires se mirent en marche. M. Voisenot avait à peine fait cinq ou six pas qu'il pressa la détente. Soit que les pistolets fussent trop durs, soit plutôt que, dans son trouble, M. Voisenot eût mal appuyé son doigt sur la gachette, le coup ne partit que quelques secondes plus tard. Léopold, qui avait marché fort vite, se trouvait à dix pas tout au plus du musicien. La balle effleura l'épaule de M. de Kernys, mais ne l'atteignit pas. Il ri-

posta aussitôt. M. Voisenot poussa un cri, lâcha son pistolet, fit un demi-tour sur lui-même et tomba la face contre terre. On courut le relever. La balle lui avait traversé la tête à un centimètre tout au plus de l'oreille. Il expira presque aussitôt.

Les témoins emportèrent le cadavre dans leur voiture. M. Duromel et moi, nous emmenâmes Léopold. Celui-ci était grave et soucieux, mais il n'exprimait aucun regret au sujet du malheur qui venait d'arriver. Nous lui conseillâmes de se cacher, du moins pendant quelque temps. Il dit au capitaine qu'il allait partir pour la campagne. Quand je fus seul avec lui, il m'apprit que son intention était de se rendre immédiatement à Marseille et de s'y embarquer pour la Crimée. C'était au commencement de la guerre. Je voulus lui rendre trois lettres cachetées qu'il m'avait remises avant le combat. L'une était à l'adresse de sa femme ; la seconde pour les Gournaud ; la troisième pour moi.

— Gardez-les, me dit-il. Nous ne nous reverrons probablement jamais. Dès que vous aurez appris que je suis mort, vous remettrez ces deux lettres à leur adresse. Quant à la vôtre, si jamais il vous survenait quelque scrupule pour la part que vous avez prise à tout ceci ou quelque doute sur mon compte, lisez-la ; elle vous apprendra tout.

— Qu'allez-vous faire en Crimée? lui demandai-je.

— Me faire tuer. Tout ce que je demande à Dieu, c'est qu'il me donne assez de force pour vivre jusqu'au

jour d'un combat et pour périr sur un champ de bataille. Je vous laisserai de l'argent pour ma pauvre mère nourrice. Si vous pouvez aller de temps en temps voir ces braves gens, je vous en serai très-reconnaissant.

— Et madame de Kernys ? lui dis-je, que va-t-elle devenir ?

— J'ai fait en sorte qu'elle ne me regrette pas longtemps. Ma mort lui rendra sa liberté. Elle se remariera, je l'espère. Puisse-t-elle être heureuse, la pauvre enfant !

Il s'interrompit brusquement, et me remercia avec effusion des services que je lui avais rendus.

— Si j'osais, continua-t-il, il en est encore un que je vous demanderais.

— Parlez.

— Allez quelquefois voir madame de Kernys. Elle va être bien seule et se trouvera dans une position où les conseils d'un ami...

— Je vous avoue que madame de Kernys est loin de me traiter sur ce pied.

— Je le sais. Votre amitié pour moi était un motif suffisant pour qu'elle vous témoignât de l'éloignement.

— Et sa froideur pour vous me la rend fort peu sympathique.

— Ne vous en rapportez pas trop aux apparences, mon ami. Cette pauvre enfant a été bien malheureuse. Elle ne pouvait m'aimer.

— D'ailleurs, elle ne sera point seule. N'a-t-elle pas sa famille ?

— Son père est un égoïste et un sot, que sa femme mène comme un enfant. Quant à madame de Seneuil, c'est une méchante créature, et ses filles marcheront sur ses traces. Je vous assure qu'Henriette est plus à plaindre qu'à blâmer.

— Allons, je ferai ce que vous voulez. A propos, j'ai un ami qui est médecin à Marseille, je vais vous donner une lettre pour lui. Il vous sera utile là-bas et vous mettra en relations avec quelque capitaine.

— Merci.

— Quand partez-vous ?

— Ce soir probablement, par le convoi de sept heures.

— Alors je reviendrai vous prendre à six heures, et je vous porterai la lettre pour Garillac.

Je le quittai au seuil de sa porte. Le soir, je le conduisis au chemin de fer. Il était profondément triste. De grosses larmes bordaient ses paupières quand il me dit adieu. Je revins chez moi le cœur navré.

Quelques jours se passèrent. Ne recevant point de nouvelles de Léopold, je me décidai à rendre une visite à madame de Kernys.

La jeune femme me reçut d'un air glacial. Je lui parlai de son mari. Elle me parut ignorer où il était. Elle me le demanda, je ne dirai pas avec intérêt, mais avec une sorte de curiosité qui me donna un moment

d'espoir. Malheureusement, ce bon mouvement dura peu. On eût dit qu'elle s'en repentait et cherchait à le réparer par un redoublement de froideur à mon égard et d'indifférence au sujet de son mari. Cela finit par me mettre de fort mauvaise humeur.

— Vous paraissez un peu souffrante aujourd'hui, madame, dis-je à madame de Kernys en me levant au bout de quelques minutes. J'espère qu'à ma première visite je vous trouverai complétement rétablie.

Elle me répondit, avec toute la maladresse d'une femme timide, affectant une brusquerie qui n'est pas dans son caractère, par une de ces phrases qui veulent dire en style de bonne compagnie :

« — Vos visites me déplaisent. Vous me ferez grand plaisir en m'en privant. »

J'étais déjà fort mécontent, moins encore de la mauvaise réception de madame de Kernys, que du ton presque méprisant avec lequel elle parlait de son mari. La dernière phrase de la jeune femme fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Je lui demandai, avec beaucoup de calme et de politesse, en quoi j'avais pu mériter, de sa part, une réception si glaciale, pour ne pas dire plus, et un congé si formel.

— Ce que je fais là est un peu en dehors des usages reçus, lui dis-je; mais, en Bretagne, nous avons pour principe que la ligne droite est toujours la meilleure. Si j'ai eu quelques torts envers vous, je suis

prêt à vous en faire toutes les excuses possibles ; cependant je ne crois pas que vous en ayez un seul à me reprocher.

Madame de Kernys rougit et me fit d'abord une réponse évasive. Je revins à la charge. Alors, cédant à la franchise naturelle de son caractère, elle m'avoua assez clairement que mon rôle de témoin dans le duel qu'avait eu son mari à propos d'une actrice était un de ses grands griefs contre moi. Comme elle avait mis une certaine amertume à prononcer ce mot d'actrice, je lui dis à mon tour que, dans mon opinion, le duel de Léopold, avait eu un motif beaucoup plus sérieux. Elle me répondit par un sourire d'incrédulité. Je lui racontai alors toute l'histoire du duel, depuis le moment où Kernys était venu me prendre pour me conduire au restaurant. Elle m'écouta d'abord avec une indifférence affectée ; bientôt néanmoins elle finit par ne plus dissimuler l'attention et l'intérêt qu'elle apportait à mon récit. Quand je prononçai le nom de M. Voisenot, elle poussa un cri et se cacha la figure dans ses deux mains. Je voulus continuer. Elle me fit signe de m'arrêter. Voyant qu'elle paraissait beaucoup souffrir, je me levai pour sortir.

— Au nom du ciel, ne partez pas ! dit-elle en me saisissant le bras. Dites-moi tout... je suis remise ; je puis vous écouter.

— Peut-être vaudrait-il mieux attendre encore, lui dis-je.

—Oh ! non... une pareille incertitude me tue. Parlez, je vous en conjure, et ne me cachez rien.

Je continuai mon récit. Elle m'écouta sans dire un mot, le front dans les mains. Au moment où j'arrivai à la catastrophe qui avait terminé le duel, je m'aperçus que la pauvre jeune femme perdait connaissance. Je me précipitai sur une sonnette, que j'agitai violemment. Une femme de chambre accourut. Je la laissai avec sa maîtresse et me retirai dans la pièce voisine, ne sachant trop si j'avais bien ou mal fait de raconter cette triste aventure à la pauvre femme.

Au bout de cinq minutes, la femme de chambre vint me dire que sa maîtresse me priait de ne point m'en aller. Un instant après, on me fit rentrer au salon. Madame de Kernys me parut dans un état d'agitation extrême. Elle me pressa de questions au sujet de son mari, principalement sur tout ce que Léopold avait dit relativement à son mariage. Là encore, je pris la ligne droite. Je lui racontai d'un bout à l'autre la manière dont Léopold et moi nous étions entrés en relations, sa première visite, les faits et les incidents qui, à ma connaissance, l'avaient suivie. Je voyais avec plaisir que toutes les fois que je prononçais le nom de son mari, le visage de la jeune femme s'épanouissait, ses yeux brillaient d'une vivacité extrême et son front semblait s'illuminer tout à coup.

—Mon Dieu, mon Dieu, s'écria-t-elle, pourquoi ne pas m'avoir dit tout cela plus tôt?

— Le pouvais-je? lui répondis-je. Croyez-vous que beaucoup d'hommes à ma place auraient osé vous parler comme je viens de le faire?

— C'est vrai, reprit-elle naïvement: tenez, j'ai la tête perdue. Si vous saviez!... Oh! je crains d'avoir été bien injuste et bien cruelle, et pourtant moins que toute autre j'en avais le droit.

En ce moment on vint avertir madame de Kernys que le premier clerc de son notaire demandait à lui parler.

— Vous reviendrez demain, n'est-ce pas? me dit-elle; je vous en prie. J'y serai toujours pour vous. Si vous recevez une lettre de M. de Kernys, vous me l'apporterez.

Quand je rentrai chez moi, vers sept heures, on me remit une lettre qui portait le timbre de Marseille. Je reconnus l'écriture d'Armand Garillac, le médecin à qui j'avais recommandé Léopold. Voici ce que contenait cette lettre, dont je supprime seulement le préambule et quelques phrases qui ne concernaient que moi.

« Hier, un jeune homme qui arrivait de Paris est descendu à un mauvais petit hôtel qu'on appelle les *Trois-Couronnes*. Dans la nuit, il est tombé très-malade. Comme on cherchait à se procurer quelques renseignements sur sa famille et sur ses relations, on a trouvé dans son portefeuille une lettre à mon adresse. On me l'a apportée; c'était une lettre de toi me recommandant M. Léopold de Kernys. J'ai couru à l'hôtel.

Ton ami avait une fièvre cérébrale et un délire effrayant. Je doute qu'il en réchappe. J'ai fait venir une garde-malade pour le veiller, et je vais le voir trois ou quatre fois par jour. Dans son délire, il a deux ou trois fois prononcé ton nom. Il y a aussi un nom de femme, celui d'Henriette, qu'il répète à chaque instant. Si tu connais ses parents, préviens-les. A moins d'un miracle, je ne crois pas qu'il ait longtemps à vivre. Bien que nous soyons écrasés de besogne en ce moment, tu peux compter sur moi pour ton ami. Il ne manquera de rien. Adieu. »

VI

Sans même prendre le temps de dîner, je me jetai dans la première voiture qui passa, et je retournai chez madame de Kernys.

— J'allais envoyer chez vous, me dit-elle en accourant vers moi. Savez-vous ce que m'envoyait le notaire? Des comptes qui prouvent que M. de Kernys n'a pas touché un centime de ma fortune. Ainsi... Oh! mon Dieu, dit-elle tout à coup en s'interrompant, comme vous êtes pâle! Qu'y a-t-il?... M. de Kernys... Oh! mais parlez donc!

Bien que ne sachant pas encore quels étaient au juste ses sentiments pour son mari, je voulus préparer madame de Kernys à la triste nouvelle que je lui apportais. Elle m'arracha presque la lettre des mains. Elle la lut sans dire un mot et sans verser une larme. Mais, arrivée à la fin, elle éclata tout à coup en sanglots déchirants, puis elle eut une crise de nerfs vraiment effrayante.

— Je pars cette nuit pour Marseille, dit-elle à sa femme de chambre, dès qu'elle put parler. Préparez les malles. Vous m'accompagnerez. Hâtez-vous.

La femme de chambre se retira.

— Vous viendrez avec moi, n'est-ce pas, monsieur? me dit madame de Kernys d'un ton suppliant.

— Cela m'est bien difficile en ce moment, répondis-je. N'avez-vous personne qui puisse....

— Mon père est absent, interrompit-elle, et d'ailleurs..... Je vous en conjure, venez. Ce n'est pas pour moi que je vous le demande..... Quel droit ai-je à votre dévouement... à votre estime? Mais c'est pour M. de Kernys... S'il le faut, je partirai seule ; mais vous voyez dans quel état je suis!

Je ne pus résister davantage. Tout ce que je venais d'apprendre d'ailleurs redoublait encore l'intérêt que m'avait toujours inspiré M. de Kernys. Je rentrai chez moi pour préparer ma valise. Quelques heures après, madame de Kernys, sa femme de chambre et moi nous montions dans une voiture du chemin de fer.

En arrivant à Marseille, je courus chez Garillac. Il m'apprit que Léopold vivait encore, mais qu'il n'était plus à l'hôtel des *Trois-Couronnes.*

— Le tapage de l'hôtel l'empêchait d'avoir un moment de repos, me dit Armand ; je lui ai loué un petite chambre tout près d'ici. La garde-malade ne le quitte pas.

— Il va mieux ?

— Non : le délire a disparu ; mais il est d'une faiblesse !... Il ne peut rien prendre... puis le moral manque aussi. Il y a des malades qui se cramponnent à la vie ; lui, c'est tout le contraire. Ce jeune homme doit avoir éprouvé quelque violent chagrin.

— En effet, répondis-je ; mais je crois que maintenant ses malheurs sont terminés ; Dieu veuille qu'il ait la force de vivre pour être heureux !

— J'en doute. Néanmoins, dans toutes ces maladies dont une cause morale est le principe, il se produit des phénomènes tellement extraordinaires qu'on peut espérer jusqu'au dernier moment. Je vais vous conduire chez M. de Kernys ; nous verrons ensuite s'il est de force à supporter la visite de sa femme.

Je conduisis Garillac à la voiture dans laquelle la pauvre femme était restée à m'attendre. Madame de Kernys le remercia de la façon la plus touchante des soins qu'il avait donnés à Léopold, et lui fit une foule de questions. Le docteur nous dit que Léopold lui inspirait le plus vif intérêt.

— Il paraît vous aimer bien tendrement, madame, dit-il à la jeune femme. Votre nom était continuellement sur ses lèvres.

Elle fondit en larmes et se couvrit la figure avec son mouchoir.

— Ah ! si je pouvais le sauver au prix de ma vie ! s'écria-t-elle.

Elle aurait voulu nous accompagner, mais Garillac s'y opposa. Il la fit monter chez lui et la confia à madame Garillac, jolie Marseillaise aux grands yeux noirs, qui me parut aussi bonne qu'Armand l'était lui-même. Après avoir promis à madame de Kernys de venir la chercher aussitôt que cela se pourrait, je partis avec le docteur. Il me laissa dans la voiture et monta chez Léopold. Presque aussitôt après, il redescendit.

— Vous pouvez entrer, me dit-il, M. de Kernys vous attend. Je vais faire quelques visites ; si je ne reviens pas par ici, vous me retrouverez chez moi dans une heure. Je compte sur vous pour dîner.

Je trouvai Léopold dans un état de maigreur et d'affaiblissement qui me brisa le cœur. Il me tendit la main et me fit signe de m'asseoir auprès de son lit.

— Décidément, c'est vous qui me servirez de témoin dans toutes les circonstances importantes de ma vie, me dit-il avec un sourire doux et résigné qui me navra. Béni soit Dieu qui vous envoie pour me fermer les yeux. Votre ami Garillac a été bien bon pour moi ; témoignez-lui-en toute ma reconnaissance.

J'interrompis les remercîments du pauvre garçon pour lui parler de sa femme. Le chagrin étant pour beaucoup dans sa maladie, il me semblait que les bonnes nouvelles que je lui apportais devaient lui faire plus de bien que tous les remèdes du monde.

Je lui racontai ce qui s'était passé entre madame de Kernys et moi depuis son départ ; ma première visite, notre conversation, notre voyage, etc. Il m'écoutait avec une attention facile à comprendre. De temps en temps, il me serrait la main comme pour me remercier de ce que j'avais dit de lui. En apprenant la présence de sa femme à Marseille, il me parut vivement ému : son premier mouvement fut un élan très-vif ; le second une sorte de tristesse.

— Ainsi, vous croyez qu'elle pourrait m'aimer? me demanda-t-il.

— Je crois qu'elle vous aime.

Un éclair de joie traversa ses yeux, mais il s'éteignit aussitôt.

— Ce serait un grand malheur ! murmura-t-il.

— Comment cela?

— Je n'ai plus que quelques jours à vivre. Ne valait-il pas mieux que ma mort lui rendît sa liberté, sans lui laisser des regrets qui vont peut-être attrister toute sa vie. Elle aurait pu se remarier et être heureuse.

Et, comme je m'étonnais de ses paroles :

— Ecoutez-moi, me dit-il, je vais tout vous raconter

— Mon cher ami, ce récit vous fatiguerait, et d'ailleurs je n'ai besoin de rien savoir...

— Je sais quelle a été, quelle est votre discrétion; mais c'est pour madame de Kernys et pour moi-même que je désire aujourd'hui vous apprendre cette triste histoire. Si je ne l'ai pas fait plus tôt, c'est que cela concernait Henriette, et je ne voulais pas que la pauvre enfant eût à rougir devant vous. Maintenant, au contraire, après ce qu'elle vous a dit, la vérité vaut mieux que les conjectures que ses paroles ont dû vous inspirer.

— Attendons à demain, lui dis-je...

— Qui sait si demain... non... quoi que vous disiez, je n'ignore pas que mes jours sont comptés. Je serai heureux de penser en mourant que je laisse quelqu'un pour veiller sur cette pauvre enfant.

Je lui fis encore quelques représentations sur son imprudence, mais tout fut inutile. Il me fallut rester et l'écouter.

Au moment où il commençait son récit, qu'il fut obligé d'interrompre plusieurs fois, j'entendis ouvrir la porte qui donnait sur le palier; puis il me sembla qu'on marchait avec précaution dans la petite pièce qui servait d'antichambre.

— Qui est là? demandai-je.

— C'est moi, monsieur, moi, la garde-malade, répondit une vieille femme en entr'ouvrant la porte qui sépa-

rait les deux chambres et que les rideaux du lit m'empêchait d'apercevoir.

Je me rassis le plus près possible de Léopold, afin qu'il ne fût pas obligé d'élever la voix.

— Mon cher ami, me dit-il, quand vous m'avez rencontré chez Henry de C..., je me trouvais, à vingt-six ans, seul au monde, sans fortune, sans état, sans avenir et sans position d'aucune sorte. Joignez à cela une mauvaise santé, un caractère naturellement triste et un profond dégoût de la vie. J'étais à bout de ressources, lorsqu'une vieille dame, chez laquelle je faisais quelquefois le whist, m'offrit de me marier. Il ne s'agissait de rien moins que d'une fort jolie personne appartenant à une bonne famille, ayant cent cinquante mille francs de dot et pouvant en espérer presque autant par la suite. Pour moi, c'était le ciel ouvert. Stupéfait d'une telle proposition, mais trop honnête homme pour associer l'existence d'une jeune femme à celle d'un valétudinaire comme moi, je remerciai madame de Bauvron, en lui expliquant franchement les motifs de mon refus.

— Vous avez tort, me dit-elle. Cette pauvre enfant est fort à plaindre ; sa belle-mère la déteste et son père est un sot, un égoïste qui la rend fort malheureuse. Ils sont si pressés de s'en débarrasser qu'ils la marieraient, je crois, au premier goujat venu, pourvu que ce mariage se fît tout de suite. Vous voyez que je vous parle franchement.

— Mais je n'ai pas deux ans à vivre.

— Vous ne savez ce que vous dites, répondit-elle. D'ailleurs, de deux choses l'une : ou vous vivrez, et je suis persuadée que vous la rendrez heureuse ; ou vous mourrez (ce que je ne crois pas du tout), et votre veuve sera libre de choisir un mari à son goût.

Ce raisonnement me séduisit. Je ne craignais nullement de mourir, mais je souffrais de penser que ma mort serait stérile. Puis, j'avais dans le cœur un indicible besoin d'affection et de dévouement ; pour de pauvres êtres déshérités comme moi de la nature et de la fortune, le dévouement est le seul amour qu'on ose rêver. Cet amour-là du moins nous est permis, car il n'exige pas de retour. Je consentis à être présenté. Quelques jours après, mademoiselle de Seneuil et moi, nous nous rencontrâmes chez la baronne de Bauvron. Henriette me parut charmante ; sous cette apparence de hauteur et de dédain, je devinai un cœur froissé, qui se repliait sur lui-même pour cacher ses blessures. Un moment, j'eus la folie d'espérer que, grâce à la conformité de nos positions, je parviendrais peut-être à m'en faire aimer.

— Elle sera toujours moins malheureuse avec moi qu'avec sa belle-mère, me dis-je...

Madame de Bauvron se chargea de tout arranger avec la famille de Seneuil. Le mariage fut annoncé. Une seule chose me désespérait : c'était la froideur croissante, je dirai même l'aversion, que me témoignait mademoiselle de Seneuil. J'en parlai à la baronne.

— Henriette a été fort mal élevée, me répondit madame de Bauvron. Elle n'avait que sept ans lorsque sa mère mourut. Son père, qui habitait alors la campagne, ne s'occupait nullement de cette pauvre enfant. Tandis que M. de Seneuil courait de château en château, Henriette, livrée à elle-même, passait sa vie à lire tous les romans de la bibliothèque de son père. Elle est un peu romanesque et voudrait pour époux un Amadis ou un Lancelot. Au fond, elle est bonne et aimante. C'est une éducation à refaire. Dans votre position, mon ami, une jolie femme et cent cinquante mille francs valent bien la peine que vous vous résigniez à l'entreprendre.

Bien qu'Henriette ne m'eût répondu que par un sourire dédaigneux chaque fois que j'avais essayé de lui parler des sentiments que j'éprouvais pour elle, je l'aimais déjà. Je n'étais que trop disposé à accueillir tous les raisonnements qui se rapportaient aux secrets désirs de mon cœur. J'avais remarqué que les parents d'Henriette ne la laissaient jamais causer longtemps seule avec moi. Un soir, elle me dit à voix basse :

— Faites semblant de partir et descendez au jardin. Dès que je pourrai m'échapper, j'irai vous y rejoindre.

Vous comprenez combien je fus étonné de ce rendez-vous ; je me creusais la cervelle pour en deviner le motif. Au bout d'un quart-d'heure, Henriette descendit au jardin où je l'attendais. Je courus à elle tout ému. Un geste glacial m'arrêta.

— Monsieur, me dit-elle, j'ai tenu à vous parler sans

témoins. J'ai voulu savoir de vous-même si vous connaissiez le motif de notre mariage.

— Je ne comprends pas, mademoiselle.

— Est-il vrai que vous soyez sans fortune ?

— C'est vrai.

— Sans position, sans avenir ?....

— C'est encore malheureusement trop vrai, mademoiselle, répondis-je tristement.

— Ce n'est pas pour vous en faire un reproche que je vous dis cela, reprit-elle avec douceur ; mais on vous a sans doute expliqué comment il se faisait qu'on vous jetait ainsi à la tête une jeune fille ayant quelque fortune ? Pardonnez-moi de vous parler ainsi, ajouta-t-elle précipitamment, et croyez bien que je tiens fort peu à l'argent.

Etonné de ces questions, je racontai franchement à mademoiselle de Seneuil tout ce que madame de Bauvron m'avait appris à son sujet.

— On ne vous a pas dit autre chose ? reprit-elle.

— Non, je vous assure.

— Sur l'honneur ?

— Sur l'honneur.

Elle respira.

— Je m'en doutais, reprit-elle.

Elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Il y eut un moment de silence.

— Ecoutez, reprit-elle bientôt, il faut que vous sachiez la vérité. J'ai un aveu à vous faire, un aveu bien

pénible, bien humiliant : c'est le juste châtiment de ma faute. Je ne veux pas aggraver mon crime en aidant à tromper un honnête homme. Ecoutez-moi donc, monsieur, et vous comprendrez ce qu'il me faut de courage pour vous parler ainsi. Madame de Bauvron vous a dit que mon enfance avait été bien négligée. Il n'est que trop vrai. A quinze ans seulement, mon père m'a mise en pension aux environs de Paris. Un jeune homme, un professeur de musique, venait donner des leçons de chant dans ce pensionnat. Il parut s'intéresser à moi, à moi que personne n'avait jamais aimée depuis la mort de ma pauvre mère. Je n'étais que trop disposée à aimer ceux qui me témoignaient quelque affection. Ne pouvant nous parler facilement, nous nous écrivions. Il me décida à fuir avec lui. Un jour, à sept heures du matin, je m'échappai du pensionnat. Il m'attendait sur la route avec une voiture. Dix minutes après, nous arrivions à la station du chemin de fer, et nous prenions le convoi pour Bruxelles. Dès qu'on s'aperçut de mon évasion, la maîtresse de pension courut chez mon père. On fit jouer le télégraphe. On nous arrêta à Valenciennes, au moment où je me précipitais hors du wagon pour fuir le misérable qui m'avait enlevée et que, depuis ce jour, je n'ai jamais revu. Quelques instants m'avaient suffi pour deviner, sous des dehors passionnés, une nature grossière et égoïste : Dieu m'avait donné la force de résister à ses criminelles tentatives et le courage de m'y soustraire. Maintenant vous savez tout... Tenez, ajouta-t-elle en po-

sant ma main sur son front couvert d'une sueur glacée, voyez si j'ai souffert pour vous faire cet aveu. Trois personnes connaissent ma faute. Tôt ou tard, elle sera révélée. D'ailleurs cet homme est capable de toutes les lâchetés. Oserez-vous encore maintenant m'offrir votre nom ?

Je l'écoutais le front appuyé sur mes deux mains croisées. Sans qu'elle s'en aperçût, je la contemplais à travers mes doigts entr'ouverts. On voyait, on sentait qu'elle disait la vérité. Elle m'inspirait une sorte de pitié respectueuse; au lieu de la blâmer, je ne songeais qu'à la plaindre.

Quand elle eut fini, je réfléchis longtemps. Vous dire toutes les pensées qui se succédèrent dans ma tête en deux ou trois minutes serait impossible.

Je songeai au triste sort qui attendait cette pauvre enfant. Certains mots à double entente, que je n'avais pas compris jusque là, me revinrent en mémoire et me prouvèrent que sa belle-mère et son père lui-même étaient toujours prêts à lui jeter à la tête le souvenir de sa faute. Il me semblait impossible qu'elle pût vivre désormais avec eux. D'ailleurs ceux-ci n'y consentiraient pas. Ils tenaient évidemment à la marier immédiatement. Si je refusais, on trouverait facilement un autre mari. Il était bien probable que cet homme, connaissant la faute d'Henriette et n'épousant cette jeune fille que pour sa fortune, serait un homme des moins estimables. En pareilles mains, que deviendrait cette enfant, qui n'avait aucun

moyen de se défendre contre de coupables égarements ? Ses bonnes qualités même, son cœur aimant, sa franchise et sa fierté pouvaient, grâce à cette mauvaise influence, causer sa perte, au lieu de la retarder. J'en vins à me dire que seul je pouvais et je devais sauver cette pauvre jeune fille, et que Dieu ne l'avait pas jetée en vain sur ma route. Peut-être y avait-il une pensée égoïste au fond de tous mes raisonnements ; cependant, je ne le crois pas. Je savais que ma vie ne serait plus longue désormais et j'éprouvais une sorte de joie douloureuse dans la pensée que ma mort, jusque là inutile, pourrait peut-être préparer son bonheur. Je me disais : Là où mademoiselle de Seneuil n'oserait paraître que les yeux baissés et la rougeur au front, la veuve de M. de Kernys entrera la tête levée. Libre de sa personne et maîtresse de sa fortune, elle se remariera à son gré. Si je ne puis la rendre heureuse moi-même, du moins, c'est à moi qu'elle devra la paix et un moins triste avenir.

— Eh bien ! me dit elle en voyant que je gardais toujours le silence, vous renoncez à ce mariage, n'est-ce pas ?

— Non, répondis-je, votre faute n'est que l'étourderie d'une enfant, et....

— Henriette ! dit, à deux pas de nous, madame de Seneuil qui arrivait avec une de ses amies.

La maudite belle-mère étant à portée de nous entendre, je ne pus achever ma phrase. Henriette s'éloigna avec madame de Seneuil, sans jeter un regard sur moi.

Dans le cours de la soirée, j'essayai de lui dire quelques mots relatifs à notre entretien du jardin.

— De grâce, ne revenons jamais là-dessus, me dit-elle avec vivacité.

A partir de ce jour, il me fut impossible d'avoir un instant d'entretien avec Henriette. Le jour qui précéda la signature du contrat, elle me dit, en passant de la salle à manger dans le salon :

— Demain, je porterai votre nom. Je ne mets qu'une condition à mon consentement. Nous vivrons dans la même maison, puisqu'il le faut, mais nous vivrons séparés. Si vous refusez de me le jurer, tout est rompu. Dussé-je m'enfuir ou me tuer, ce mariage n'aura pas lieu.

— Soit, lui répondis-je, vous avez ma parole.

— Comment, m'écriai-je en interrompant Léopold, vous avez pu accepter des conditions si humiliantes ?

— Mon cher ami, reprit Léopold, mon parti était pris. Dans ce mariage, je faisais complétement le sacrifice de ma personne. Assurer le bonheur de mademoiselle de Seneuil était ma seule pensée. J'avais renoncé à me faire aimer d'elle... Pouvais-je prétendre à un pareil bonheur?... Lui donner un nom, l'enlever à l'oppression de sa belle-mère, la débarrasser à jamais de ce Voisenot d'abord, et de moi-même ensuite, voilà quel était mon projet.

— Mon pauvre ami, dis-je à Léopold, un pareil dé-

vouement est d'un ange et non d'une créature humaine.

— Non, répondit-il... l'amour maternel produit tous les jours de pareils sacrifices... Combien ne voit-on pas de femmes qui, malheureuses dans leur intérieur, ont renoncé pour jamais non-seulement au bonheur, mais même à l'espérance. Leur seule consolation est de rêver un sort heureux pour leurs enfants. Rien ne leur coûte pour entourer une innocente créature de tout ce qui fait le bonheur ici-bas. Elles voudraient arracher du sentier de sa vie toutes les pierres, toutes les épines, dussent ces pierres et ces épines, jetées sur leur route, à elles, ensanglanter leurs mains et leurs pieds. Eh bien ! mon ami, telle était la nature de mon dévouement pour Henriette.

— Pourquoi ne pas le lui avoir dit?

— D'abord elle ne m'eût pas cru. Une première et cruelle déception avait froissé le cœur de cette enfant et l'avait rendue injuste et défiante. Puis, c'eût été gâter mon ouvrage, lui laisser des regrets, des remords peut-être. Avec son caractère exalté, elle eût été capable de refuser de se remarier, lors même qu'elle eût aimé... Non... mon sort était tracé, il me fallait en subir toutes les conséquences. D'ailleurs, j'ai tant souffert dans ma vie que la résignation m'était plus facile qu'à un autre. Ce qui m'a le plus coûté, ç'a été d'attendre si longtemps pour punir ce misérable... Mais il fallait éloigner les soupçons et trouver un prétexte qui motivât notre querelle, sans qu'on eût à prononcer le nom d'Henriette. Vous voyez que j'avais tout prévu.

— Vous avez dû bien souffrir ! dis-je à Léopold.

— Oui, me répondit-il, car je l'aimais comme personne ne l'aimera, je vous jure !... Oh ! si j'avais pu le lui dire !...

Il y eut un instant de silence. Un sanglot nous fit lever la tête. Nous aperçûmes madame de Kernys cachée derrière les rideaux du lit ; elle se jeta à genoux devant Léopold et lui prit la main, qu'elle couvrit de baisers et de larmes.

— J'ai tout entendu, murmura-t-elle d'une voix étouffée.

— Henriette ! s'écria le pauvre garçon, vous ne me haïssez donc plus?

— Je vous aime ! lui dit-elle... Pourrez-vous me pardonner tout le mal que je vous ai fait? J'ai été injuste, cruelle, moi, moi qui avais tant besoin du pardon des autres ! Ah ! vous vivrez ! Je veux que vous viviez ; j'ai tant de torts à racheter envers vous ! Mon Dieu ! mon Dieu, prenez ma vie et sauvez-le !

— Pauvre enfant ! murmura-t-il avec un accent de profonde tendresse, vous m'aimez ?

— Oh oui !... Oh ! vous ne pouvez pas mourir, Léopold ! Mon Dieu ! mon Dieu !... vous vivrez pour moi !

Epuisé par tant d'émotions, Léopold laissa retomber sa tête sur l'oreiller. Madame de Kernys poussa un cri déchirant. La garde malade accourut.

— Il n'est qu'évanoui, me dit cette femme en faisant respirer des sels au malade,

— Veillez sur eux, lui dis-je en lui montrant M. et Mme de Kernys.

Je descendis l'escalier au galop et je courus chez Garillac. Je le trouvai qui rentrait pour dîner. Je le fis monter en voiture. En route, je lui racontai tout ce que je pouvais lui apprendre sans trahir le secret de Léopold. Tout médecin qu'il était, le brave Armand avait les larmes aux yeux en m'écoutant

— Que peut-il résulter de cette crise ? lui demandai-je en montant l'escalier de la maison où logeait M. de Kernys.

— Dieu le sait ! me répondit-il. Peut-être n'allons-nous retrouver qu'un cadavre ; peut-être un miracle vous le rendra-t-il ! Le tout est de savoir s'il aura la force de supporter cette épreuve.

Nous trouvâmes Léopold encore évanoui. Sa femme, agenouillée près de lui, ressemblait à la statue du désespoir. Il fallut près d'une demi-heure de soins pour rappeler Léopold à la vie. Le premier regard de Kernys fut pour sa femme ; le nom d'Henriette fut le premier qu'il prononça. Il nous tendit ensuite la main, à Garillac et à moi, et voulut nous remercier. Le docteur lui imposa silence et nous fit tous sortir de la chambre. Madame de Kernys s'installa dans l'autre pièce, et déclara qu'elle y passerait la nuit.

— Eh bien ? demandai-je à Garillac en sortant.

— Mon cher ami, dit le docteur, je ne puis rien vous

dire maintenant. Demain matin, nous saurons peut-être à quoi nous en tenir.

Trois jours se passèrent dans les alternatives d'espoir et de crainte. Rien ne put décider madame de Kernys à quitter son mari un seul instant. Le quatrième jour, elle vint au-devant de Garillac, et nous annonça que Léopold avait passé une nuit plus calme et dormi quelques heures.

Après avoir longtemps examiné son malade, le docteur se tourna vers nous.

— Je crois que je puis répondre de sa vie maintenant, dit Armand en posant la main de Léopold dans celle de la jeune femme.

Celle-ci poussa un cri de joie et sauta au cou du docteur. Je crois qu'elle m'embrassa aussi. Nous avions tous trois les yeux humides.

Je restai encore deux jours à Marseille, puis je partis pour Paris. Tant que Léopold ne fut pas complétement hors de danger, je reçus tous les jours une lettre de madame de Kernys, qui me donnait des nouvelles de son mari. Au bout de trois mois, je les vis revenir à Paris. Ils n'y ont passé que fort peu de temps. Léopold me parut complétement rétabli, et le bonheur semblait l'avoir métamorphosé. Après avoir vendu leur mobilier et réglé diverses affaires, ils s'en allèrent en Italie. Depuis deux ans, ils habitent Florence. Ils ont déjà un petit garçon, et certaine phrase de la dernière lettre que

j'ai reçue de Léopold me fait croire qu'il pourrait bien y avoir un second baptême avant peu. Les palpitations de cœur de M. de Kernys ont presque tout à fait disparu. Enfin, Henri de C..., qui les a vus l'année dernière, ne les appelle que les deux tourtereaux. « C'est, me disait-il encore l'autre jour, un des ménages les plus unis et les plus heureux que je connaisse. »

LE

SECRET DE FRANTZ

L'année dernière, vers la fin du mois d'octobre, je rencontrai sur le boulevard des Italiens un ancien camarade de collége, nommé A. D... C'est un garçon de sens et de talent, piocheur enragé, qui s'est déjà fait comme avocat un nom au Palais.

Comme nous travaillons beaucoup tous les deux, nous nous voyons assez rarement. Cela ne nous empêche pas de conserver une sincère affection l'un pour l'autre et de nous serrer la main avec un grand plaisir chaque fois que nous nous rencontrons.

— Veux-tu venir dîner avec moi? dis-je à D... J'ai une loge pour l'Opéra-Comique. En sortant de table, nous irons voir l'*Etoile du Nord*.

— Merci, me répondit-il d'un air tout préoccupé. Je ne suis pas en train de m'amuser ce soir.

— Qu'as-tu donc?

— Je dois jeudi prochain défendre aux assises un pauvre garçon auquel je m'intéresse vivement et qui me donne beaucoup d'inquiétude.

— De quoi l'accuse-t-on?

— D'avoir tenté d'assassiner sa femme.

— Diable! c'est fort grave.

— D'autant plus grave que tout se réunit pour l'accabler... et pourtant je suis convaincu qu'il n'est pas coupable. Depuis huit jours, je ne songe qu'à cette malheureuse affaire.

— Alors, accepte mon invitation. Au bout d'un certain temps l'intelligence se fatigue, lorsqu'elle est trop constamment tendue sur le même objet. Viens avec moi et tâche d'oublier ton affaire pendant quelques heures.

— Je le voudrais que je ne le pourrais pas.

— Eh bien, alors, nous en causerons. Tu me la raconteras. Qui sait? cela t'inspirera peut-être quelque bonne idée.

— Au fait, tu as raison, me dit-il après quelques instants de réflexion. Je sens que j'ai besoin de me reposer la tête. C'est même pour cela que j'étais sorti, au lieu de dîner chez moi comme d'habitude. Je suis à tes ordres.

Une demi-heure après, nous étions installés en face l'un de l'autre dans un des restaurants du boulevard. Tout en mangeant, mon ami me raconta ce qui suit. Quoique cette affaire soit bien connue de la plupart des

personnes qui lisent les journaux judiciaires, j'ai changé les noms, même celui de la rue. La fin de mon récit fera suffisamment comprendre les motifs de ma discrétion.

Au coin de la rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie et de la rue Bourtibourg se trouvait, il y a deux ans, une petite boutique d'orfévre. Derrière les carreaux s'étalaient quelques pièces d'argenterie... toujours les mêmes, hélas! depuis longtemps. Une montre vitrée, située à l'intérieur, contenait d'autres objets moins importants tels que bagues, croix d'or et d'argent, dés à coudre, couverts, etc. Deux calices, un ostensoir. et quelques plats d'argent garnissaient tant bien que mal les étagères d'une sorte d'armoire placée au fond de la boutique, du côté de l'atelier. Quoique soigneusement entretenus, ces objets avaient un air vieux et enfumé. L'ensemble du magasin révélait une vente peu active.

L'orfévre, nommé Antoine Riéland, était un petit vieillard tout rabougri, à la barbe grise et rude, à la taille voûtée, aux traits creusés, au regard brusque et distrait. Une petite calotte de drap brodée en soutache verte couvrait son crâne dénudé. Il se tenait habituellement assis sur un grand tabouret placé dans l'atelier, tout près de la porte qui communiquait avec la boutique. De cette façon il surveillait, ou plutôt il était censé surveiller à la fois le travail de ses deux apprentis et le service du comptoir. En réalité, il ne surveillait rien et ne faisait pas grand'chose. La marotte du bonhomme

était de s'occuper de mécaniques et d'inventions de tout genre. A ce jeu-là, il avait déjà mangé une assez jolie fortune, et perdu peu à peu presque toute la clientèle que son père lui avait laissée en mourant. Au fond, c'était un excellent homme, malgré ses dehors bourrus; mais il n'avait aucune des qualités nécessaires pour réussir dans son état.

La femme de Riéland, douce et bonne créature qui ne voyait que par les yeux de son mari, avait succombé jeune encore aux suites d'une maladie de poitrine à laquelle le chagrin de leur ruine n'était peut-être pas étranger. Privé de sa fidèle compagne, Riéland s'était promptement affaissé, au moral comme au physique, sous le poids de l'infortune et des années. Il n'était certes pas dans la misère; mais sa situation actuelle lui inspirait de tristes réflexions chaque fois qu'il la comparait à celle dont il jouissait une dizaine d'années auparavant. Au lieu de lutter, il se résignait et s'absorbait de plus en plus dans sa manie d'inventions. Je dis *manie* parce qu'il n'y entendait rien et n'avait jamais pu exécuter rien de convenable. Il passait sa vie perché sur son tabouret, tenant à la main un marteau et un burin presque toujours oisifs, et l'esprit perdu dans les nuages, à la poursuite de quelque invention impossible.

La seule consolation de l'orfévre, le seul rayon de soleil qui éclairât un peu son monotone et sombre intérieur, c'était sa fille Félicie.

Elle avait alors dix-huit ans. Les avis étaient partagés sur sa figure. Généralement cependant, on la trouvait jolie. Elle était petite, pâle et délicate. Il y avait quelque chose d'étiolé dans cette jeune fille. Son sourire doux et bon manquait de fraîcheur.

Près de son père, elle causait et riait gaîment, car elle savait que son sourire rayonnait dans le cœur du vieillard, et lui donnait du courage. Mais, dès que Riéland s'éloignait, elle reprenait son expression un peu mélancolique. Sa tête se penchait sur sa poitrine, et ses grands yeux aux paupières légèrement brunies ne laissaient plus passer qu'un regard triste et rêveur à travers leurs longs cils châtains.

— Qu'as-tu, mon enfant? lui demandait quelquefois son père lorsqu'il la surprenait ainsi.

— Rien, s'empressait de répondre Félicie, souriant et se hâtant de redresser sa taille affaissée : rien, mon père.

— Souffres-tu?

— Non, je t'assure.

— Désires-tu quelque chose?

— Je désire que tu m'embrasses, répondait-elle en riant et en lui sautant au cou.

— Voyons, reprenait le pauvre vieillard, dont la voix trahissait l'inquiétude et la profonde affection, tu t'ennuies peut-être ; veux-tu que je te mène ce soir au spectacle?

— J'aime mieux rester ici avec toi.

Elle disait vrai. Elle ne désirait absolument rien. C'était peut-être là son mal. Il faut un but à la vie, surtout à un certain âge où le cœur non moins que le corps a besoin d'exercice. Pour l'un comme pour l'autre, l'immobilité est fatale.

Puis, Félicie, qui ressemblait beaucoup à sa mère, avait aussi la poitrine un peu faible. Il lui aurait fallu le grand air, l'exercice et la vie des champs. Comme ces fleurs qu'on tient toujours renfermées dans un appartement, elle se fanait derrière son comptoir humide et sombre.

Le vieil orfévre ne se rendait pas exactement compte de l'état de sa fille. La voyant chaque jour, à toute heure, il ne remarquait pas les progrès, fort lents du reste, de la maladie. Encore ce dernier mot est-il trop fort pour caractériser l'état de la jeune fille, car chez Félicie il y avait plutôt disposition à la maladie que maladie même. Lorsque Riéland questionnait sa fille, il obéissait à un vague sentiment d'inquiétude bien plus qu'à un motif spécial de crainte.

Un jour, un jeune homme, dont le costume et la physionomie révélaient assez l'origine alsacienne, entra timidement dans la boutique et demanda M. Riéland.

— Que me voulez-vous ? lui dit en se retournant sur son tabouret et d'un ton un peu brusque l'orfévre qu'il venait de troubler dans ses interminables calculs.

L'autre, tout déconcerté, balbutia quelques mots. Les deux ouvriers se mirent à rire de l'accent et de la mine

embarrassée du pauvre garçon. Il n'en fallait pas tant pour lui faire perdre la tête.

— Allons, laissez-nous travailler, lui dit l'orfévre, qui se méprit sur les intentions du jeune homme. Je ne suis pas assez riche pour faire l'aumône à un grand garçon comme vous. Bonsoir.

— Je ne demande pas l'aumône, fit l'Alsacien avec vivacité, je demande du travail.

— Avez-vous déjà travaillé comme orfévre?

— Un peu, murmura le pauvre diable, que Riéland poussait insensiblement vers la porte. Puis, mon père...

— D'ailleurs, interrompit l'orfévre, auquel il tardait de retourner à ses calculs, je ne sais pas pourquoi je vous fais cette question, car je n'ai nullement besoin d'ouvriers en ce moment. Au train dont va le commerce, je n'ai que trop des miens, murmura-t-il avec humeur.

Il poussa doucement l'Alsacien dehors et referma la porte.

— Pauvre garçon, dit Félicie, comme il a l'air malheureux !

— Que diable veux-tu que j'y fasse ! s'écria Riéland, ce n'est pas en ce moment, où je n'ai pas de quoi occuper mes ouvriers, que j'irai en prendre d'autres, n'est-ce pas?...

Il retourna en grommelant à son atelier et reprit ses calculs.

Félicie se leva doucement et s'avança sur la pointe

du pied jusqu'à la porte de la rue, pour voir ce qu'était devenu le jeune Alsacien. Elle l'aperçut à deux pas de là, assis sur une borne et la tête penchée sur sa poitrine. Il lui sembla que le pauvre garçon pleurait. Le bon cœur de la jeune fille ne put y résister. Le premier mouvement de Félicie fut d'appeler l'Alsacien et de lui donner quelque monnaie. Puis elle se rappela ce qu'il venait de dire à son père et craignit de le froisser en lui offrant une aumône. Il lui vint enfin une bonne inspiration. Les gens de cœur en trouvent toujours dans ces circonstances-là, les femmes surtout. Elle ouvrit la porte et fit signe au jeune homme, qui se hâta d'accourir.

— Monsieur, lui dit-elle avec un embarras presque aussi grand que celui de l'étranger, voulez-vous me rendre le service de m'acheter deux écheveaux de soie pareille à celle-ci, chez le passementier qui demeure là, au nº 15? Je suis seule au comptoir et je ne puis m'absenter. Tenez, voilà vingt sous pour payer.

Il partit en courant et revint presque aussitôt avec les deux écheveaux et la monnaie.

— Gardez cela pour votre peine, dit Félicie, en repoussant du geste l'argent qu'il lui tendait.

Il fit signe que non, et ses yeux se remplirent de larmes. Dans la monnaie qu'il venait de remettre à mademoiselle Riéland, se trouvait une pièce de cinquante centimes toute neuve, qui brillait au milieu des gros sous; Félicie la prit en souriant et la glissa dans la main

du jeune homme avec un geste si gracieux et un sourire si doux, que les yeux du pauvre garçon se mouillèrent encore.

— Eh bien ! soit, mademoiselle, je garderai cette petite pièce, dit-il à Félicie qui se détournait pour cacher une larme arrêtée au bord de ses longs cils ; mais, continua-t-il en roulant sa petite casquette poudreuse entre ses doigts, vous pourriez me rendre un bien plus grand service, mademoiselle...

— Lequel ?

— Dites à M. Riéland que je suis le fils d'Hermann Barth.

— D'Hermann Barth ? répéta Félicie un peu déroutée par la prononciation de son interlocuteur.

— Oui, mademoiselle : oh ! M. Riéland se rappellera bien ce nom-là !

Félicie courut à l'atelier :

— Mon père, dit-elle, ce jeune homme est le fils d'Hermann Barth.

— Qu'est-ce que cela me fait à moi, s'écria l'orfèvre, qu'il soit le fils de... Tiens, tiens, tiens, reprit-il en changeant de ton peu à peu... Hermann Barth... mais, je connais ça, moi... un Alsacien, avec lequel j'ai travaillé chez Odiot... Comment ! c'est son fils ?... L'imbécile, pourquoi ne me disait-il pas cela plus tôt !

— Dame ! mon père, vous l'avez intimidé.

— Où est-il ?

— Dans la rue. Faut-il lui dire d'entrer ?

— Parbleu !

Elle ne se le fit pas dire deux fois... Cinq minutes après, le jeune Alsacien, installé dans l'arrière-boutique, causait avec l'orfévre.

— Que fait maintenant votre père ? lui demanda Riéland.

— Il est mort, monsieur, répondit Frantz.

— Déjà... si jeune ! Quel âge aurait-il donc maintenant ?... Au fait... il était mon aîné ; et comme moi il s'était marié tard... Ce pauvre Hermann !... Et votre mère ?

— Morte aussi.

— Ah !... Et votre oncle Karl, celui que nous appelions toujours Calebasse ?

— Il demeure à Darmstadt, monsieur.

— Pourquoi ne lui avez-vous pas demandé une lettre de recommandation pour moi ?

Le jeune homme rougit, et baissa la tête d'un air confus.

— Hum ! hum ! fit l'orfévre, qui remarqua l'embarras de son interlocuteur, est-ce que vous seriez brouillé avec votre oncle ?... Hein ?... Vous avez fait quelque sottise, je parie, mon garçon.

Un rouge pourpre couvrit les joues de Barth. Il ne répondit pas. Félicie, qui était restée appuyée contre la porte, sa broderie à la main, vint encore au secours du

jeune homme. Elle se pencha vers le vieillard, et lui demanda tout bas s'il ne serait pas convenable d'offrir quelques rafraîchissements au voyageur.

— Sans doute, sans doute, dit Riéland.

— Je vais porter une bouteille de vin dans la cuisine; vous y causerez plus à votre aise, reprit Félicie qui avait remarqué combien les regards et les sourires narquois des deux ouvriers embarrassaient l'Alsacien.

Remy Nantel, surtout, le premier ouvrier de l'orfévre, avait froncé le sourcil en voyant l'accueil amical fait au jeune étranger. Ce Rémy était un vieux garçon de quarante-cinq ans au moins, affligé d'une manie assez commune, celle de faire de l'esprit et des jeux de mots. Quoiqu'il eût beaucoup de ventre et peu de cheveux, une grande bouche et de petits yeux, le nez rouge et les dents noires, Rémy ne manquait point de prétentions. Comme on riait souvent de ses jeux de mots, presque toujours stupides, il regardait cela comme un succès. Il ramenait alors vers son front, avec un air risible de triomphe, deux ou trois mèches de cheveux empruntées au derrière de sa tête.

— Zidore, dit-il à l'apprenti dès que l'orfévre et Barth eurent quitté l'atelier, ce grand *Alchachien* me déplaît. On dirait un fourreau de parapluie. S'il vient travailler à l'atelier, je lui en ferai voir de grises à ce *mancheur* de choucroûte.

Pendant que les deux ouvriers se divertissaient aux dépens du nouveau venu, Riéland causait avec Frantz

Barth. Comme la plupart des vieillards, l'orfévre aimait ce qui lui rappelait sa jeunesse. En parlant du père de Frantz, il se trouvait reporté aux moments les plus heureux de sa vie. Aussi la conversation ne tarissait-elle pas de son côté. Quant au jeune Alsacien, il se contentait de répondre aux questions de l'orfévre. Il semblait avoir réservé toute son activité pour battre en brèche un *restant* de gigot que Félicie avait silencieusement déposé sur la table. L'orfévre parlait encore que tout le gigot avait disparu en compagnie d'un pain de deux livres à peine entamé.

— Diable ! fit Riéland, il paraît que vous avez bon appétit, mon garçon ? Tant mieux, tant mieux ! A votre âge, j'étais comme cela... Et votre père donc !... Je me souviens qu'un jour nous étions ensemble à Ville-d'Avray... Nous avons mangé à nous deux toute une longe de veau et un poulet. Ah ! nous étions de belles fourchettes alors. Maintenant, au contraire... mais laissons cela... Voyons, mon garçon, que venez-vous faire à Paris ?

— Chercher de l'ouvrage, monsieur.

— C'est facile à dire ; mais que savez-vous faire ? pas grand'chose, je le crains.

— C'est vrai, monsieur, mais j'ai bonne volonté...

— C'est quelque chose, mais cela ne suffit pas. Enfin, revenez demain... nous verrons de quoi vous êtes capable.

Le jeune homme se leva pour se retirer. Félicie crut

remarquer une expression de tristesse et d'embarras sur sa physionomie. Elle fit signe à son père, qui s'approcha d'elle.

— Père, lui dit-elle à demi-voix, M. Frantz ne connaît sans doute personne à Paris. Peut-être ne sait-il où descendre. Si on lui offrait, pour cette nuit, le petit cabinet où couchait Toinette.

— Au fait, dit l'orfévre, oui... D'ailleurs, je ne sais si je me trompe, mais je crois que le gaillard n'a pas le gousset bien garni.

Après un moment d'hésitation, Frantz accepta l'hospitalité que lui offrait Riéland. Félicie courut tout préparer. Le pauvre jeune homme, qui était venu à pied de Meaux dans la journée, tombait de fatigue et de sommeil. On n'eut pas besoin de beaucoup le presser pour le décider à se coucher lorsque le lit fut prêt.

— Il a l'air d'un brave garçon, dit Riéland à sa fille ; seulement, il y a quelque chose qui me déplaît dans son histoire.

— Quoi donc ?

— Il est évidemment en mauvais termes avec son oncle, et je vois qu'il tient à cacher la cause de cette brouille. Il doit y avoir quelque chose là-dessous. J'écrirai à Karl pour savoir la vérité.

Il n'était pas besoin de regarder longtemps Frantz Barth pour deviner son origine. Ses cheveux blonds, ses yeux bleus, son teint d'un rose brique uniforme et sa

taille élancée, révélaient au premier coup d'œil qu'il avait vu le jour sur les bords du Rhin. La douceur et la bonté se peignaient sur sa physionomie, qui manquait peut-être un peu d'expression. Il n'était ni sot ni niais, un peu simple tout au plus ; mais une timidité poussée à l'excès lui donnait quelquefois un air embarrassé, inintelligent même, qui lui nuisait excessivement. Son accent étranger et la difficulté qu'il éprouvait à s'exprimer y contribuaient beaucoup, il est vrai. Il semblait extrêmement triste, et son sourire même avait quelque chose de douloureux. En somme, c'était un assez beau garçon de vingt-trois ans, qui en paraissait vingt tout au plus, et dont la figure un peu naïve était généralement sympathique et prévenait en sa faveur.

Les huit premiers jours de son début dans l'atelier de Riéland furent pour Frantz une rude épreuve. Il ne comprenait pas toujours très-bien ce que lui disait l'orfévre et n'osait le faire répéter. Aussi, quoique naturellement fort adroit, il lui arrivait souvent de faire le contraire de ce qu'on lui avait commandé. Il voyait que les deux autres ouvriers se moquaient de lui à la sourdine, et cela le troublait encore davantage.

D'un autre côté, le caractère de Riéland se ressentait malheureusement des chagrins qu'il avait éprouvés. Quoique bon homme au fond, il s'impatientait vite. Il aurait voulu que l'on comprît à demi-mot des explications que le plus souvent il donnait fort mal, parce qu'il

songeait à autre chose. Ainsi que la plupart des gens qui ont mal réussi dans leur carrière, soit par leur faute, soit par celle des circonstances, il se montrait surtout beaucoup trop disposé à jeter, comme on dit, le manche après la cognée. Vingt fois par jour, durant la première semaine, il se levait avec impatience de son tabouret et venait épancher sa mauvaise humeur dans la boutique pour ne pas l'exprimer tout haut devant ses ouvriers. Au fond, ce qui l'exaspérait le plus, c'était de se voir interrompu à chaque instant dans ses éternels calculs de mécanique par les questions de son nouvel apprenti. Rendu plus craintif encore par l'humeur de son patron, celui-ci n'osait, en effet, donner un seul coup de brosse sans le consulter.

— Qu'y a-t-il, père? demandait Félicie, lorsqu'elle voyait l'orfévre arpenter la petite boutique d'un pas furibond.

— Ce Frantz me fera damner! s'écriait Riéland en tortillant son bonnet sur sa tête... Impossible de lui faire comprendre!... Figure-toi...

Et il racontait à Félicie quelque bévue du pauvre Alsacien.

— Je serai obligé de le renvoyer, reprenait-il.

— Pauvre garçon, disait Félicie, il a l'air si doux, si honnête!

— Mon Dieu, oui! il est plein de bonne volonté, mais enfin cela ne suffit pas.

— Les deux autres ouvriers l'ahurissent avec leurs

ricanements. D'ailleurs, si vous le renvoyez, vous, l'ami de son père, qui en voudra? Il faudra donc qu'il meure de faim.

— Oh! je te reconnais bien là, toi! Si l'on t'écoutait, on ne renverrait jamais un ouvrier. C'est comme du temps de ce vieux Mathurin Royat. Tout ce qu'il cassait dans la maison, tu le prenais sur ton compte. En voilà encore un qui m'en a gâté de l'ouvrage! Allons, bon! j'entends Nointel et Isidore qui recommencent à rire. Je parie que ton Alsacien est en train de faire quelque nouvelle bêtise.

Prévoyant un orage, Félicie se levait bien vite, prenait le bras de son père d'un air câlin, et passait avec lui dans l'atelier. La plupart du temps, Frantz avait, en effet, commis quelque maladresse. La tête basse, rouge jusqu'aux oreilles, il attendait les reproches avec une résignation douloureuse. Ses deux voisins riaient sous cape et regardaient l'objet endommagé de manière à le faire encore mieux remarquer au patron. Félicie intervenait alors. D'un coup d'œil, elle imposait silence aux ouvriers. Puis, s'adressant à Frantz de sa voix la plus douce, elle lui expliquait lentement et avec force détails le travail qu'on lui demandait d'accomplir. Dans la crainte qu'il n'eût pas encore bien compris, elle recommençait souvent deux ou trois fois son explication. Calmé, rassuré par cette voix caressante, le pauvre garçon se remettait à la besogne. Souvent Félicie, au lieu de s'éloigner tout de suite, restait à côté de Frantz

et le regardait travailler. Lorsqu'il se trompait encore, ce qui était bien rare, elle lui montrait son erreur, sans impatience et sans vivacité. Alors tout marchait admirablement. L'orfévre se replongeait dans ses calculs, et Félicie, regagnant silencieusement son comptoir, se remettait à sa broderie.

Dès la seconde semaine, tout avait changé de face. Il se passait chaque jour dans la personne et dans l'esprit de Barth quelque chose d'analogue à ce qu'éprouve un homme dont les membres contractés par un froid rigoureux se détendent et s'assouplissent dans une température plus chaude. Comme la plupart de ses compatriotes, il était adroit et patient, et, comme eux aussi, il avait un talent particulier pour faire une foule de petits ouvrages en bois. Cette dernière qualité fit plus que tout le reste pour lui conquérir l'affection de Riéland. Il s'empressa d'utiliser pour ses mécaniques l'adresse et l'inépuisable complaisance du jeune Alsacien. Tout en tarabustant quelquefois son ouvrier, Riéland l'aimait beaucoup et ne pouvait s'en passer. Il en parlait souvent à Félicie.

— Ton élève a fait ceci, ton élève a fait cela, disait-il à la jeune fille.

Barth était resté en possession du petit cabinet qu'il avait occupé le jour de son arrivée. Il prenait ses repas avec Riéland et sa fille. Cela amenait naturellement une sorte d'intimité dont les deux autres ouvriers se montraient fort jaloux. Puis, Frantz vivait complétement en

dehors d'eux et ne partageait aucun de leurs plaisirs. Ce garçon n'avait aucun des goûts des jeunes gens de son âge. Bien qu'il gagnât déjà d'assez bonnes journées chez l'orfévre, il était d'une économie extraordinaire. Il n'avait jamais d'argent cependant. Que faisait-il du sien? Ce problème paraissait d'autant plus difficile à résoudre pour Félicie que Barth ne sortait jamais. Il passait toutes ses soirées avec l'orfévre et la jeune fille. Celle-ci brodait ou lisait à haute voix. Les deux hommes taillaient des morceaux de bois et montaient des rouages pour les mécaniques du père Riéland.

Le dimanche, on allait se promener au Luxembourg, aux Tuileries, ou bien, suivant la saison, à quelque campagne des environs de Paris. Alors, Frantz donnait le bras à Félicie. Les premiers jours, cet honneur avait rendu l'ouvrier rouge comme un coquelicot. Il se tenait à trois pieds de la jeune fille. A peine, en allongeant le bras de toute sa longueur, pouvait-elle poser l'extrémité de ses doigts sur la manche de son cavalier. Mais la gaucherie de Frantz finit aussi par disparaître sous ce rapport comme sous les autres. Le jeune homme ne tarda pas à se rapprocher, et peut-être à la fin serrait-il le bras de Félicie contre sa poitrine un peu plus que cela n'était nécessaire. Après tout, elle ne s'en plaignait pas.

Depuis l'arrivée du jeune Alsacien, une grande amélioration s'était produite dans la santé de Félicie. Les couleurs reparaissaient sur ses joues. Ses lèvres aussi étaient plus rouges. Son rire avait des intonations

plus fraîches, plus sonores et plus franches. L'amour avait réchauffé son cœur, et toute sa constitution s'en ressentait. La jeune fille aimait Frantz et ne cherchait pas à se le dissimuler. Quelque chose lui disait au fond du cœur que Barth partageait son amour. Cependant, diverses circonstances lui inspiraient une inquiétude involontaire.

Une chose la préoccupait beaucoup. Frantz recevait fréquemment d'Allemagne des lettres provenant évidemment de la même personne, car l'écriture de l'adresse était toujours la même. Chaque fois que Félicie portait une de ces lettres au jeune Alsacien, ou que le facteur la remettait devant elle, Frantz se troublait et rougissait jusqu'au blanc des yeux. Au lieu d'ouvrir immédiatement sa lettre, il la mettait dans sa poche, et ne la lisait que lorsqu'il était rentré dans sa chambre. Il paraît que son correspondant ne lui annonçait jamais que de mauvaises nouvelles ; car, à chaque lettre, Frantz était triste et sombre pendant plusieurs jours. Il fuyait Félicie elle-même, et ses yeux se baissaient précipitamment chaque fois qu'ils rencontraient le regard affectueux et inquiet de la jeune fille.

Frantz n'avait d'autres parents que son oncle Karl Barth, qui habitait Darmstadt. Or, les lettres portaient le timbre d'Ansbach. Puis, Félicie savait d'une manière certaine que Karl n'était pas en correspondance avec son neveu. En réponse à la lettre relative à Frantz,

Barth avait écrit à l'orfèvre qu'il ne voulait plus entendre parler de ce jeune homme.

« Ce garçon, que je regardais comme mon héritier, comme mon fils, écrivait-il à Riéland, a commis une faute que je ne lui pardonnerai jamais. Il est inutile que je vous dise ce que c'est. Cela me concerne particulièrement et ne touche en rien à la probité de Frantz. Vous pouvez donc le garder sans crainte dans votre atelier; seulement, ne m'en reparlez jamais. »

D'après cette lettre, que Riéland avait montrée à sa fille, il était assez évident que Frantz ne recevait pas de lettres de son oncle. Quel était donc le correspondant du jeune Alsacien! Un ami?... Il en aurait parlé quelquefois. Puis, avec cette diplomatie intime pour laquelle nul ambassadeur ne saurait lutter contre la femme même la plus bornée, Félicie était parvenue à s'assurer que Frantz n'avait aucun ami en Allemagne. Une femme alors...? Ceci était plus probable; cependant, l'écriture, remarquablement belle et régulière, semblait tracée par une main d'homme.

Tout cela intriguait Félicie à un point extraordinaire. Comme c'était presque toujours à la jeune fille que le facteur remettait toutes les lettres, elle éprouvait des tentations folles d'ouvrir celles de Frantz. Ces lettres lui brûlaient les doigts : elle les fixait quelquefois comme si son regard eût pu pénétrer à travers l'enveloppe. Du reste, elle n'en aurait pas été plus avancée, car les

lettres étaient écrites en allemand. Il est vrai que cette impossibilité devait prochainement disparaître, Félicie ayant déjà commencé à apprendre l'allemand avec Barth auquel, en retour, elle donnait des leçons de français. Le pauvre garçon en avait grand besoin : il estropiait notre langue d'une façon déplorable. Cela lui attirait sans cesse les railleries de Rémy et d'Isidore. Ce dernier surtout, malin comme un singe, et gâté par Riéland qu'il amusait par ses reparties, se montrait fort jaloux de l'affection que Félicie témoignait au jeune ouvrier. Il éprouvait pour la fille de son patron un de ces amours comme en ressent tout écolier pour la première femme un peu jolie avec laquelle il se trouve en fréquentes relations. Puis, ce gamin, aussi intelligent que précoce, et déjà vicié par de mauvaises connaissances, avait une ambition assez commune, celle de devenir riche en peu de temps, sans peine et sans travail. Un mariage avec la fille de l'orfévre, qu'il regardait naturellement comme une riche héritière, lui aurait singulièrement convenu. Il en avait tant vu de ce genre dans les romans qu'il lisait soir et matin, que cela lui semblait tout naturel.

— Quelles fines parties nous ferions, disait-il un jour à Nointel dans un moment d'épanchement, et quels bons dîners je vous paierais si je pouvais donner dans l'œil à quelque jolie demoiselle comme mademoiselle Félicie !

— Tu es trop jeune encore, répondait Nointel en je-

tant un regard complaisant sur sa propre personne. Pour plaire au beau sexe, il faut un peu plus d'âge et d'expérience.

— Cinquante ans, n'est-ce pas? reprenait Isidore, piqué de cette observation..., avec un ventre de milord et une tête à perruque?

Malgré ses prétentions au bel esprit, Nointel n'était pas de force avec l'apprenti. Il se contentait de hausser les épaules d'un air méprisant et se remettait à travailler comme s'il dédaignait de répondre à un enfant.

— Oui, oui, reprenait l'apprenti, faites le joli cœur, mon bonhomme; cela n'empêche pas que cet Alsacien vous coupe l'herbe sous le pied comme à moi. Vous avez beau mettre vos plus brillantes cravates, vous planter des faux-cols qui vous scient les oreilles, et rouler vos yeux comme une carpe qu'on vient de pêcher, mademoiselle Félicie ne s'occupe pas plus de vous que de moi. Ce n'est pas l'âge qui vous manque pourtant, mon pauvre vieux.

Le malin apprenti disait vrai. Plus d'une commère du quartier s'était déjà moquée de Nointel à ce sujet. Sous un prétexte ou sous un autre, Rémy allait volontiers causer dans les boutiques voisines et faire l'aimable auprès des dames de comptoir. Comme on connaissait ses prétentions, on s'amusait à le plaisanter. Tout cela piquait le vieux garçon, et lui faisait prendre en grippe le jeune Alsacien. Celui-ci commençait aussi à le supplanter dans les travaux de l'atelier. Nointel était un peu,

en effet, comme ces vieux chefs de bureau dont l'esprit étroit et routinier se tire tant bien que mal de leur besogne quotidienne, mais qui seraient incapables de rien faire en dehors de leurs formules habituelles.

Depuis vingt ans, le goût et le talent de Rémy étaient restés stationnaires. Or, tout avait marché pendant ce temps-là, et, sans qu'il s'en aperçût, l'ouvrier se trouvait fort distancé. Les clients de l'orfévre le remarquaient et ne se gênaient pas pour le dire à l'orfévre. Tout est relatif dans la vie : le général qui vient de se laisser battre par une armée moins nombreuse que la sienne n'est pas plus humilié que ne l'était Rémy à chaque avantage remporté par le jeune Alsacien.

Quoique Riéland fût peu causeur et ne voisinât guère, il ne pouvait éviter complétement ces relations qui s'établissent forcément dans certains quartiers entre gens dont les magasins se touchent et qui ont souvent recours l'un à l'autre, ne fût-ce que pour changer un billet de banque ou une pièce d'or. A diverses reprises, on lui glissa quelques mots sur le mariage de sa fille avec le jeune Alsacien. Comme on voyait toujours Barth et Félicie ensemble, et comme Frantz semblait presque faire déjà partie de la famille, ces suppositions n'avaient rien de bien étonnant. Dans le commencement, le bonhomme se contentait de hausser les épaules avec impatience. Un jour pourtant, après une conversation de ce genre, au lieu de rentrer chez lui, il se promena plus d'une heure sur le quai, les deux mains derrière le dos.

Puis, tout à coup, comme un homme qui vient de prendre un parti énergique, il revint à son comptoir, monta dans sa chambre tout d'un trait, et se mit à écrire une longue lettre à son ami Karl Barth.

— Viens-tu dîner, père? lui demanda sa fille, qui entrait dans sa chambre au moment où il cachetait sa lettre.

— Tout de suite, mon enfant; laisse-moi seulement porter ceci à la poste.

— A qui donc écris-tu cette longue épître? reprit la jeune fille, pour laquelle Riéland n'avait jamais un secret.

— Tu es trop curieuse, répondit-il en l'embrassant. Je te dirai cela plus tard.

Félicie n'en demanda pas davantage, mais je ne voudrais pas jurer qu'elle n'eût déjà eu le temps de lire l'adresse. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle rougit un peu et qu'elle embrassa son père plus tendrement encore que d'habitude.

Deux ou trois jours plus tard, un mercredi soir, à la fin du mois, Riéland, Félicie et Barth tenaient un grand conseil. Il s'agissait de choisir l'endroit où l'on irait passer la journée du dimanche. Après avoir cité l'un après l'autre tous les environs de Paris, on se décida pour Enghien.

Dès six heures du matin, le lendemain, tout le monde était sur pied. Pour la plupart des boutiquiers de Paris, la journée du dimanche est une affaire importante. On

pense tout le reste de la semaine à ce bienheureux jour de repos et de liberté. On serait désolé d'en perdre une minute.

Le premier départ pour Enghien avait lieu à 7 heures et demie. Félicie proposa d'en profiter ; mais son père, qui attendait de jour en jour la réponse de Karl Barth, ne voulait sortir qu'après avoir reçu son courrier. Pour se rendre à pied de la rue Bourtibourg à place Lafayette, où se trouve la gare du chemin de fer du Nord, et arriver quelques minutes avant le second départ, celui de 9 heures 50 m., il fallait partir du magasin à 8 heures et demie au plus tard. Le facteur n'était pas encore venu lorsque sonna la demie : Riéland perdit patience.

— Partons, dit-il ; si j'ai des lettres, nous les retrouverons en rentrant.

Une heure après, l'orfévre, sa fille et Frantz roulaient vers Enghien dans un wagon de 2e classe. Dans le même compartiment se trouvaient deux jeunes gens à peu près du même âge que Barth. Demi-bottes vernies provenant évidemment d'un magasin de confection, canne à pomme de chrysocale, gants paille à leur seconde édition, cravate flamboyante, habit noir et pantalon noir à neuf heures du matin... tout cet ensemble sentait le commis de magasin de nouveautés. Ces messieurs étaient fort gais, fort turbulents même. Frantz, qui admirait de bonne foi leur toilette et leur élégance, trouva bientôt qu'ils regardaient un peu trop mademoi-

selle Riéland. Puis ils avaient une manière de se confier mutuellement à haute voix leur admiration dithyrambique pour la jeune fille, et de se mettre ensuite à rire, qui embarrassait beaucoup Félicie.

Malgré sa douceur et son caractère essentiellement pacifique, Frantz rougissait de colère. N'eût été la timidité qui l'empêchait toujours de prendre la parole et de commencer sa première phrase, il aurait apostrophé fort rudement les deux commis. Quant au père Riéland, absorbé comme toujours dans ses calculs, il était sourd, aveugle et muet. Félicie, quoique très-mécontente des propos des deux freluquets, était au fond du cœur tout heureuse de la jalousie qu'elle voyait étinceler dans les yeux du jeune ouvrier. Seulement elle craignait une querelle. Cela finit en effet par arriver.

Lorsqu'on sortit des wagons, à la gare d'Enghien, les deux commis, encouragés par le silence de Frantz et de Riéland, se mirent à suivre Félicie et continuèrent leurs sornettes. Cette fois, Frantz perdit patience. Il lâcha le bras de la jeune fille et courut à ses persécuteurs. Un d'eux eut le malheur de lever sa canne. Il n'en fallait pas tant... Frantz lui arracha son jonc de pacotille qu'il mit en morceaux et qu'il jeta dans la douve, où le commis ne tarda pas à le rejoindre avec une basque de moins à son habit. L'autre commis, plus vigoureux, tenait bon et rendait bravement à Frantz la monnaie de ses horions. Enfin, quelques passants intervinrent et sé-

parèrent les combattants. Tout le monde donna tort aux deux commis. Celui qui avait roulé dans la douve, et aux dépens duquel on riait, voulut faire le matamore et parla de duel.

— Je ne demande pas mieux ! s'écria Frantz ; quand vous voudrez !

L'autre marmotta quelque bravade d'un ton moins assuré.

— Voyons, voyons, filez votre nœud, décampez, dit à ce dernier un vieil officier qui était au nombre des spectateurs. Vous n'avez nulle envie de vous battre, et ce brave garçon a fort bien fait de vous corriger. Décampez, vous dis-je, ou je vous fais arrêter.

Tout le monde applaudit. Les deux commis baissèrent la tête et se retirèrent fort confus.

Félicie prit le bras de Frantz et s'éloigna avec Riéland et le jeune Alsacien. Elle gronda Frantz de sa vivacité ; mais, au fond du cœur, elle en était fière et reconnaissante.

— Ah çà, dit le père Riéland qui n'avait compris qu'à moitié tout cet incident, quelle mouche t'a donc piqué, Frantz ? Pourquoi chercher querelle à ces deux jeunes gens ? Moi qui te croyais un mouton !

— C'est un mouton enragé, mon père, répondit Félicie en riant, quoiqu'elle tremblât encore un peu. Aussi je suis en train de le gronder... Oh ! mais !... malheureusement, cela ne produit pas beaucoup d'effet, ajouta la jeune fille du même ton, en se penchant pour

regarder Frantz, qui la contemplait avec amour.

Le bonhomme secoua la tête et sourit dans sa barbe.

Après le déjeuner, Félicie témoigna le désir de faire une promenade sur le lac. On se rendit à l'embarcadère. Frantz voulut prendre les avirons; mais l'orfévre, qui ne brillait pas par l'intrépidité, surtout sur l'eau, exigea qu'on prît un batelier.

Il faisait un temps magnifique. Le soleil, glissant ses rayons à travers le feuillage des arbres qu'agitait une brise légère, dorait de capricieuses lueurs la surface limpide du lac. Sous l'impulsion des avirons, l'onde s'entr'ouvrait en murmurant devant le bateau pour se rejoindre derrière lui en un sillon d'argent. L'azur du ciel se reflétait sur la surface du lac, qu'effleurait de temps en temps l'aile rapide de quelque hirondelle. On entendait dans le bois voisin le ramage joyeux des oiseaux qui sautillaient de branche en branche.

Riéland s'était placé à l'avant de l'embarcation. En regardant le mouvement des avirons, il lui était venu à l'idée d'inventer un système pour remplacer les rameurs. Cette préoccupation lui faisait oublier ses terreurs : la barque aurait pu sombrer, qu'il ne s'en serait aperçu qu'au moment d'être submergé.

Assise à l'arrière, sur un grand manteau que Frantz avait apporté, Félicie se laissait aller à ce plaisir indicible de vivre et de respirer que peuvent comprendre ceux-là seulement qui relèvent de maladie, ou dont l'existence se passe dans un réduit privé d'air et de so-

leil. Sans regarder Frantz, elle sentait pour ainsi dire la tendresse qu'exprimaient les yeux du jeune homme toujours fixés sur elle. Les regards passionnés de Frantz rayonnaient jusque dans le cœur de Félicie, et lui causaient une ineffable sensation de bonheur, analogue à celle que l'air pur et frais produisait sur la poitrine de la jeune fille.. Elle aspirait la vie par tous les pores. Quelquefois, oppressée par ce sentiment inouï de bonheur, elle fermait les yeux comme pour se reposer et pour replier son cœur sur les sensations qui l'enivraient. En ouvrant à demi ses paupières, elle rencontrait le regard inquiet et passionné de Frantz. Par un signe de tête accompagné d'un doux sourire, elle rassurait le jeune homme, et trouvait une nouvelle jouissance à suivre les changements de la physionomie de Barth, qui s'éclairait instantanément au sourire de Félicie.

— Mon Dieu, qu'il fait bon vivre! murmura la jeune fille, n'est-ce pas, Frantz?

— Oh oui! répondit-il avec une sorte de distraction.

— A quoi pensez-vous donc? reprit-elle.

— Je ne sais. Il me semble par instants que je ne suis plus sur la terre et qu'en rouvrant les yeux je vais me trouver dans un autre monde.

— Tout seul?

— Oh! non, non! avec vous!

— Et mon père? dit-elle avec ce ravissant sourire

que l'enivrement du cœur fait seul éclore sur les lèvres.

— Et votre père aussi, répliqua-t-il avec vivacité, mais avec un accent bien différent.

— Qui sait? pensa Félicie. Que mon père consente à notre mariage, et ce rêve peut se trouver bientôt réalisé.

Elle eut un regard qui trahit sa pensée ; mais le jeune homme ne le vit pas. La tête penchée sur sa poitrine, il suivait d'un air pensif le sillage du bateau.

A ce moment, un des nombreux cygnes dispersés sur le lac s'approcha de l'embarcation. Entr'ouvrant ses belles ailes blanches et se maintenant bord à bord avec le canot, il avança vers Félicie son cou souple et gracieux. La jeune fille surprise se rejeta en arrière.

— N'ayez pas peur, mademoiselle, lui dit le batelier ; il ne vous mordra pas ; c'est du pain qu'il vous demande.

— Oh ! le pauvre animal ! s'écria Félicie. Dieu qu'il est beau !

Promptement rassurée, elle passa sa petite main sur la tête du cygne, qui se laissait tranquillement caresser. De temps en temps seulement, il secouait ses ailes d'un air impatient, et fourrait son bec entre les doigts de la jeune fille pour y chercher les friandises sur lesquelles il comptait.

— N'as-tu donc rien à me donner ? semblait-il lui dire.

—Quel dommage que je n'aie pas apporté de gâteaux! s'écria Félicie.

— Voulez-vous du pain, mademoiselle, j'en ai dans ma poche?

— Oh ! oui, bien volontiers.

— Vous êtes Allemand ! dit Frantz au batelier, tandis que Félicie distribuait le pain à deux ou trois cygnes groupés autour du bateau.

— Oui, monsieur, et vous aussi ?

— J'ai demeuré huit ans en Allemagne ; puis, je suis de Vendenheim.

— Ce n'est pas bien loin de chez moi.

— De quel endroit êtes-vous donc ?

— De Carlsruhe.

— En effet. Comment se fait-il que vous soyez batelier à Enghien ?

—J'étais venu à Paris pour... pour une affaire enfin... ajouta-t-il après un instant d'hésitation... La maladie m'a pris en arrivant. J'ai mangé ce que j'avais mis de côté pour le retour. Alors il m'a fallu trouver du travail. Le maître de l'auberge où je logeais, à La Chapelle Saint-Denis, m'a fait venir ici. J'y suis resté.

Frappée de l'accent sombre et morne du batelier, Félicie l'examina plus attentivement. C'était un homme de trente ans environ. Ses traits profondément accusés, son front bas et étroit, ses sourcils contractés, ses yeux un peu égarés annonçaient un caractère violent et peu intelligent. En même temps cependant, il y avait

de la bonté sur cette physionomie presque farouche.

Félicie remarqua aussi qu'il était fort pâle et paraissait malade. Par instants même, il portait la main à son côté comme pour comprimer une vive douleur.

— Est-ce que vous êtes malade ? lui demanda-t-elle.

— Non, mademoiselle, presque plus. Seulement, l'autre jour, en soulevant un paquet trop lourd, j'ai fait un effort ; il m'en est resté un point de côté qui me fait un peu souffrir.

— Il faudrait vous reposer, dit Félicie.

—Donnez-moi les avirons, lui dit Frantz en allemand, cela m'amusera.

En entendant la langue de son pays, le batelier changea de physionomie. Sa figure sembla s'éclairer. Il refusa néanmoins d'accepter l'offre de Frantz ; mais ce dernier l'y força.

— Gagnez-vous passablement à ce métier-là ? lui demanda le jeune Alsacien.

— Comme cela, monsieur. Si j'étais seul, je gagnerais bien de quoi vivre ; mais j'ai un petit garçon de six ans qui est continuellement malade. Il me faut payer quelqu'un pour le garder pendant que je suis ici. Avec les drogues et les médecins, tout y passe.

— Vous êtes veuf? dit Félicie.

— C'est tout comme. Voilà trois ans que ma femme m'a quitté.

— Qu'est-elle devenue ?

— Je l'ignore...., heureusement pour elle, la mal-

heureuse! ajouta-t-il en fronçant ses épais sourcils. Cette femme-là a fait le malheur de ma vie, voyez-vous..... J'en étais fou... Je me tuais au travail pour lui donner tout ce qu'elle désirait. Elle était jolie et ne le savait que trop. Il lui fallait toujours des tabliers et des bijoux..... J'avais beau faire, elle n'était jamais contente. Un jour qu'on m'avait envoyé faire une commission, elle est partie... avec quelque galant, sans doute. Elle a emporté tout ce qu'il y avait de quelque valeur dans notre pauvre maison. J'ai couru après elle, mais il m'a été impossible de retrouver ses traces. D'ailleurs je n'ai pu partir tout de suite, car, à mon arrivée, j'ai trouvé mon pauvre petit garçon presque à l'agonie. En jouant avec les petits du charpentier, mon voisin, il était tombé du haut d'une pile de bois, et s'était brisé les reins. Les médecins sont parvenus à sauver ce pauvre enfant, mais il restera infirme toute sa vie. Puis, il est toujours malade. Au premier moment, j'ai failli tuer le charpentier; mais ce n'était pas de sa faute, à cet homme. Lui qui n'a pas le temps de surveiller ses propres enfants, on ne pouvait pas lui demander de garder les enfants des autres.

Quelqu'un m'avait dit que ma femme pourrait bien avoir pris du côté de la France. J'avais aussi cette idée. Au bout d'un an... — le temps m'a paru long... allez... — quand le petit a pu supporter le voyage, je suis venu à Paris. Voilà deux ans déjà que je suis en France.

Ce récit fait simplement et avec une douleur d'autant

plus profonde qu'on la sentait contenue, émut vivement les deux jeunes gens. Quand cet homme parlait de son fils, sa physionomie prenait une expression de tendresse vraiment touchante. Félicie avait les yeux remplis de larmes.

— Ecoutez, mon brave homme, lui dit la jeune fille, vous m'avez avoué tout à l'heure que l'hiver était la mauvaise saison pour vous, parce qu'il fallait revenir à Paris, où vous ne trouviez pas toujours de l'ouvrage. Si vous étiez trop embarrassé quelque jour, et si vous aviez besoin de quelque chose pour votre petit garçon, venez nous voir au magasin d'orfévrerie qui fait le coin de la rue Bourtibourg et de la rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie. Nous ne sommes malheureusement pas riches, mais enfin nous pourrons toujours vous procurer quelque soulagement pour le petit. Comment s'appelle-t-il ?

— Frantz, mademoiselle : si vous saviez comme il a une jolie figure et comme il est intelligent !

Cédant à une de ces impulsions parties du cœur qui ne vous laissent pas le temps de réfléchir, Félicie prit dans sa poche la bourse en soie qui contenait tout son argent ; puis, comme Frantz regardait d'un autre côté, elle glissa son petit trésor dans la main du batelier.

— C'est pour votre petit garçon, lui dit-elle tout bas, en lui faisant signe de se taire.

— Que Dieu vous récompense, mademoiselle ! murmura l'Allemand les larmes aux yeux.

Quoiqu'il semblât regarder d'un autre côté, Barth n'avait perdu aucun détail de cette petite scène. Il se retourna brusquement et ses yeux se fixèrent sur ceux de Félicie avec une telle expression de reconnaissance et d'amour que la jeune fille, se voyant devinée, rougit jusqu'au front. Elle voulut parler et murmurer quelques plaisanteries, mais son émotion ne le lui permit pas. Ses yeux humides confondirent leurs regards avec ceux de Frantz. Puis, les mains des deux jeunes gens se rencontrèrent et échangèrent une rapide et tendre étreinte. Un incident burlesque interrompit brusquement cette petite scène muette. Un des avirons que Frantz avait lâché, et qui restait maintenu sur le bord du bateau par le crochet, traînait encore dans l'eau. L'impulsion du canot ramena la poignée de cet aviron sur la poitrine du jeune Alsacien qui, pris à l'improviste, se renversa en arrière sur le banc. Félicie poussa un cri d'effroi, et saisit le bras de Frantz qui se relevait déjà en riant tandis que le batelier attrapait l'aviron. Le jeune homme n'avait eu aucun mal, et n'avait même couru aucun danger.

Pour mieux réfléchir à ses combinaisons, le père Riéland s'était assis, tout seul, sur un rouleau de cordes, les deux coudes appuyés sur les genoux et le front entre ses deux mains. La secousse qu'éprouva l'embarcation fit glisser le bonhomme vers le milieu du bateau. Il arriva ainsi presqu'à l'endroit où, dans toutes les petites embarcations, séjourne un peu d'eau. Plongé dans ses calculs, Riéland s'était à peine apercu de sa glissade.

Tout à coup, cependant, il éprouva une sensation de fraîcheur inusitée. Il porta machinalement la main à la partie de son individu ainsi mise au frais. Sa main s'enfonça dans les cinq ou six pouces d'eau qui se trouvaient au fond de l'embarcation. Subitement ramené à la vie réelle, et comme un homme réveillé en sursaut, Riéland se crut noyé. Il se dressa d'un bond en poussant un cri perçant. On courut à lui, mais il avait déjà repris son sang-froid, et s'était rendu compte de l'incident. Ce jour-là, il était d'assez bonne humeur, de sorte qu'il fut le premier à rire de son aventure.

— Est-ce que nous ne dînerons pas bientôt? dit le bonhomme; je commence à avoir grand faim, moi.

On dirigea la barque vers un des bosquets qui entourent le lac. Forcé de retourner à l'embarcadère, le batelier prit congé des deux jeunes gens en les remerciant avec effusion. Frantz et Félicie étalèrent sur l'herbe, au pied d'un arbre touffu, les provisions qu'on avait apportées dans un panier.

Félicie, qui mangeait fort peu d'habitude, manœuvrait consciencieusement, ce jour-là, sa fourchette et son couteau.

— Sacrebleu, quel appétit! lui dit son père.

— Tu me le reproches, fit-elle en riant?

— Grand Dieu, non! s'écria le vieillard. Rien au monde ne pouvait me faire plus de plaisir. Je suis tout heureux de voir combien ta santé se raffermit depuis quelque temps.

Elle ne répondit pas, mais elle laissa glisser jusqu'à Frantz un regard qui semblait dire :

— C'est à lui que je dois cette amélioration.

Le dîner fini, Riéland s'installa sous un arbre avec un crayon, du papier et force petits morceaux de bois. Cinq minutes après, il dormait profondément.

Sa fille et le jeune Alsacien s'éloignèrent un peu et vinrent s'asseoir sur le bord du lac. Frantz semblait triste et préoccupé.

Le soleil descendait à l'horizon. Les bateaux épars sur le lac regagnaient la rive opposée. Devenue plus fraîche, la brise apportait avec elle les senteurs pénétrantes de la campagne et les parfums des fleurs printanières.

Les deux jeunes gens restaient silencieux, mais leurs cœurs émus se parlaient par les regards qu'échangeaient leurs yeux humides. Ils étaient tellement absorbés dans leur rêverie qu'ils tressaillirent en voyant une forme humaine se dresser auprès d'eux.

Une jeune fille de dix à douze ans, pauvrement vêtue et d'aspect misérable, les priait de lui acheter quelques fleurs. Félicie fouilla dans sa poche ; elle retira sa main vide, et se rappela qu'elle avait donné sa bourse au batelier. Elle se sentit rougir sous le regard de Frantz, qui avait suivit son mouvement. Le jeune homme n'avait rien sur lui non plus.

Faute de mieux, on donna à la petite quelques restes du repas.

— Merci, monsieur et mademoiselle, dit-elle en s'éloignant toute joyeuse, cela vous portera bonheur pour votre mariage.

Félicie rougit jusqu'au blanc des yeux cette fois ; mais à travers ses longs cils abaissés, son regard humide et souriant chercha celui du jeune homme.

Frantz se couvrit la figure de ses deux mains ; de grosses larmes coulaient entre ses doigts.

— Mon Dieu, Frantz, qu'avez-vous ? demanda la jeune fille toute bouleversée. Pourquoi ces larmes ?.. Frantz...

— Au nom du ciel, laissez-moi et ne me demandez rien ! s'écria-t-il en se frappant la tête avec une sorte de frénésie contre l'arbre près duquel il se trouvait. C'en est trop, je veux partir... je partirai... Oh ! mon Dieu, mon Dieu, pourquoi vous ai-je connue ?...

— Partir ! répéta Félicie, pâle et tremblante. Partir ?... Nous quitter ?... Que vous avons-nous fait, Frantz ?.., Moi qui croyais que vous étiez heureux près de nous, que vous nous aimiez, mon père et moi.

— Oh ! oui, je vous aime ! s'écria-t-il avec élan ; oui, je vous aime Félicie, plus que je ne puis le dire, et c'est pour cela que je dois vous quitter.

— Non, répondit-elle, non, Frantz. Croyez-vous donc que je n'avais pas deviné que vous m'aimiez ?

— Cela ne vous fâchait pas ?

— Non, murmura-t-elle avec un ineffable sourire, en laissant tomber sa jolie tête sur l'épaule de Frantz.

Celui-ci fit un mouvement comme pour presser la

jeune fille sur son cœur; puis, tout à coup, il se leva brusquement et s'enfuit avec les marques du plus violent désespoir.

— Où diable Frantz est-il donc passé? demanda le père Riéland, qui arriva cinq minutes après. Il est temps de songer au retour.

Il se mit à appeler le jeune homme, qui revint au bout de quelques minutes. Frantz avait encore les yeux rouges et la figure bouleversée.

Il prit silencieusement le bras de Félicie, qui s'était approchée de lui, et l'on se mit en route pour l'embarcadère.

En rentrant à son magasin, l'orfévre trouva une lettre portant le timbre de Darmstadt. Il la mit dans sa poche sans rien dire et monta aussitôt dans sa chambre pour la lire.

Frantz voulait aussi se retirer.

— Restez, Frantz, lui dit la jeune fille, avec une affectueuse fermeté ; il faut que je vous parle.

Il s'appuya sur le comptoir et attendit ce que la jeune fille avait à lui dire, les yeux baissés et dans une morne attitude.

— Frantz, lui dit mademoiselle Riéland dont la voix tremblait un peu, il faut que nous nous parlions franchement tous les deux. Vous m'avez dit que vous m'aimiez... Je vous crois, ajouta-t-elle en voyant le geste du jeune Alsacien... oui, je vous crois... Moi, je vous aime aussi, Frantz. Si j'avais encore ma pauvre mère, je lui

aurais dit tout cela depuis longtemps. Quant à mon père, vous comprenez que je ne puis me dispenser de lui apprendre ce qui s'est passé entre nous aujourd'hui. Il est bon, bien bon, mon pauvre père, et vous savez qu'il a beaucoup d'affection pour vous. En le priant bien tous les deux... Mais, Frantz, vous ne m'écoutez pas... vous détournez la tête... vous pleurez encore... Frantz !... Mon Dieu, mon Dieu, qu'avez-vous ? continua-t-elle en cherchant à séparer les deux mains du jeune homme, qui se couvrait la figure.

Au même instant, l'orfévre entra, l'air sombre et mécontent, tenant à la main une lettre qu'il jeta au jeune Alsacien.

— Voici une lettre de votre oncle, lui dit-il d'un ton brusque. Elle m'apprend que vous vous êtes marié... malgré lui... Vous auriez bien pu, il me semble, me confier vous-même cette...

Il s'interrompit en voyant sa fille pâlir et chanceler.

— Marié !... répéta la pauvre enfant d'une voix entrecoupée, et comme si elle n'avait pas eu la conscience de ses paroles, marié!...

Elle répéta ce mot cinq ou six fois ; puis elle fit quelques pas pour sortir; mais les forces lui manquèrent tout à coup. Elle tomba dans les bras de son père. Le vieillard éperdu la porta dans sa chambre, Frantz voulut l'aider. Il le repoussa durement.

— Va-t'en, misérable, lui cria-t-il... va-t'en! Maudit soit le jour où tu es entré dans notre maison !

Au bout de quelques minutes, Félicie revint à elle. Son père se tenait à son chevet, pâle et haletant.

— Mon père, mon bon père ! s'écria-t-elle en embrassant le vieillard qui sanglotait... Je vous ai fait bien peur, n'est-ce pas ?... pauvre père !... Une folie !... Mais c'est fini... embrasse-moi encore...

Tout en parlant à son père, ses yeux inquiets cherchaient une autre personne. Elle entendit des sanglots de l'autre côté de la porte.

— Mon père, dit-elle, et... lui ?

— Qui ?... murmura le vieillard.

— Frantz... qu'est-il devenu ?

— Que nous importe ?... Il est parti sans doute.

— Non, mon père ; je l'entends qui pleure... écoutez.

Riéland se leva avec colère, mais la jeune fille le retint par le bras.

— Père, dit-elle, de grâce, ne le chassez pas... Ce n'est pas sa faute si je l'aime... attendez quelques jours... il s'expliquera... Laissez-moi lui parler, au moins.

Elle était dans un tel état d'agitation, que l'orfévre n'osa pas la contrarier. Il ouvrit la porte en serrant les poings, et fit signe à Frantz d'entrer.

La figure inondée de larmes et les traits décomposés, l'Alsacien s'avança, en chancélant comme un homme ivre, vers le fauteuil de Félicie. Il se jeta à genoux devant elle. La jeune fille lui tendit sa main, qu'il couvrit de baisers et de larmes.

Le vieillard la lui retira avec une colère contenue.

En ce moment, quelqu'un frappa à la porte du magasin. Riéland fit un geste d'impatience et ne bougea pas. On frappa de nouveau.

— Allez ouvrir, dit l'orfévre en s'adressant à son ouvrier d'un ton brusque.

Frantz se leva machinalement, mais il avait tellement perdu la tête qu'il ne pouvait même plus retrouver la porte. Dans un pareil état, il était incapable de répondre à des étrangers. L'orfévre le comprit et descendit en appelant toutes les malédictions du ciel sur la tête du pauvre Barth.

— Ainsi, c'est bien vrai, Frantz, dit la jeune fille à demi-voix, dès que son père eut quitté la chambre, vous êtes marié?

— Oui, répondit-il d'un ton sombre, oui, pour ma honte et pour mon malheur. Mon pauvre oncle me l'avait bien prédit. Je me suis marié malgré lui. Elle était onvrière et demeurait tout près de nous. Elle a quatre ans au moins de plus que moi. J'étais un enfant, sot et crédule... elle m'a fait croire qu'elle m'aimait, que je l'avais perdue, qu'elle se tuerait, et bien d'autres mensonges de ce genre... Elle attribuait l'opposition de mon oncle à la jalousie. Que sais-je enfin...? Je n'étais pas difficile à tromper... c'est elle qui a tout disposé pour notre mariage... Mon bonheur n'a pas été long... Elle s'est bien vite démasquée. Elle s'était figuré que mon oncle finirait par se raccommoder avec moi, qu'il four-

nirait à nos besoins, qu'elle pourrait vivre sans travailler, avoir des toilettes et de bons repas. Notre misère l'a promptement ennuyée. Elle s'en est prise à moi... Ce que j'ai souffert pendant un an, voyez-vous, mademoiselle Félicie, rien au monde ne saurait l'exprimer. Cette femme-là avait tous les vices... Je n'ai pu résister davantage. Je suis parti. Je lui envoie tout ce que je gagne. C'est bien peu; mais enfin toute autre qu'elle pourrait vivre avec cela. Et cependant elle se plaint toujours... Elle se figure, j'en suis certain, que je gagne davantage. Elle m'écrit continuellement, ou plutôt elle me fait écrire — car elle ne sait pas même lire — pour demander de l'argent. A chaque instant, je tremble de la voir arriver à Paris. Voilà la vie que je me suis faite, mademoiselle Félicie. Comprenez-vous ce que j'ai dû éprouver aujourd'hui... C'est ma faute, mon Dieu! je ne le sais que trop; mais je suis bien malheureux!...

Les larmes ruisselaient sur la figure décomposée du pauvre garçon. Riéland lui-même, malgré sa colère, en aurait eu pitié. Félicie le consola de son mieux; mais elle-même souffrait beaucoup. Elle sentit que les forces l'abandonnaient.

— Frantz, lui dit-elle, je vous plains et je vous pardonne de tout mon cœur... Je tâcherai de faire votre paix avec mon père. Mais je vous vois si désespéré que cela m'inquiète. Jurez-moi de ne point attenter à vos jours. Votre mort me tuerait, Frantz, et, sans moi, que deviendrait mon pauvre père?... Vous me le jurez?

- Oui, répondit-il d'une voix qu'étouffaient les sanglots, mais vous obtiendrez qu'il ne me chasse pas.

— Je ne sais, dit-elle ; ne me demandez rien maintenant... Je n'ai plus trop la tête à moi... Je souffre un peu... Voici mon père qui remonte... Adieu, partez... adieu, mon pauvre Frantz ; que Dieu ait pitié de vous !... et de moi, ajouta-t-elle tout bas, tandis que le jeune homme se retirait, la figure cachée dans son mouchoir.

Félicie eut beaucoup de peine à obtenir de son père qu'il conservât le jeune Alsacien. Riéland voulait le renvoyer immédiatement de son atelier et de sa maison. Il ne fut retenu que par la crainte des conjectures que ce brusque départ ferait naître dans le quartier. Puis il redoutait l'impression que cela produirait sur Félicie, qu'il voyait fondre en larmes, dès qu'il abordait ce sujet. Le pauvre vieillard adorait sa fille, et ne se sentait pas la force de la voir pleurer.

Frantz resta donc chez les Riéland. On comprend combien la position de ces trois personnes vis-à-vis l'une de l'autre était fausse et pénible. Malheureusement toutes trois manquaient de courage et de fermeté pour la faire cesser.

Félicie se ressentait toujours de la secousse qu'elle avait éprouvée. Une fièvre sourde la minait insensiblement. Sachant que sa maladie serait un nouveau grief que Riéland reprocherait à Frantz, la courageuse enfant luttait contre la douleur avec une incroyable énergie. Brisée par la fièvre et déjà si faible qu'elle pouvait

à peine se tenir débout, elle trouvait encore dans son cœur la force de sourire et de parler gaîment à son père. A la fin, cependant, elle ne put résister plus longtemps. Un matin qu'elle était assise à son comptoir, elle se sentit plus malade. Elle voulut regagner sa chambre. Arrivée au milieu de l'escalier, elle perdit connaissance. On accourut. Frantz la porta dans sa chambre. Riéland arriva en même temps, et renvoya l'ouvrier avec colère. Le jeune homme ne répondit rien, et se retira mais il s'arrêta sur la dernière marche de l'escalier et y resta, la tête dans ses deux mains. Le lendemain, Félicie réclama sa présence.

Le médecin, vieil ami de la maison, s'aperçut bientôt que la jeune fille était beaucoup plus calme lorsque Frantz se trouvait auprès d'elle. Riéland soupira, et ne chercha plus à renvoyer le jeune Allemand. Au fond du cœur, malgré sa colère, il ne pouvait s'empêcher d'être ému de la profonde douleur du pauvre garçon. En quelques jours, ce dernier avait vieilli de dix ans.

Au bout d'une semaine, le médecin commença à donner quelque espoir.

— Je crois que nous la sauverons, dit-il à Riéland en se retirant. Ce qu'il lui faut avant tout, c'est du calme et du repos. Pas de bruit, pas d'émotions vives.

Afin de questionner plus librement le médecin, Riéland sortit avec lui.

Il venait à peine de quitter la maison lorsqu'une femme entra dans le magasin. Son costume annonçait une

étrangère. Elle avait une très-mauvaise tournure. Au premier abord, on lui aurait donné vingt-sept à vingt-huit ans. En la regardant attentivement, on s'apercevait qu'elle était plus jeune de quelques années ; mais son embonpoint et ses traits déjà flétris la faisaient paraître plus âgée. Elle avait dû être fort belle, mais d'une beauté commune et massive.

— C'est ici que demeure Frantz Barth ? demanda-t-elle avec un accent allemand des mieux caractérisés.

— Oui, madame, répondit Isidore.

— Où est-il ?

— Dam, là-haut, fit l'apprenti, en toisant l'étrangère avec ce regard moqueur particulier au gamin de Paris.

— Dites-lui de descendre. Je veux lui parler.

— Il ne pourra pas descendre maintenant.

— Pourquoi ?

— Dam, parce qu'il est dans la chambre de Mademoiselle Félicie.

— Eh bien ?

— Eh bien ! il ne la laissera pas toute seule, tiens, puisqu'elle est malade.

— Prévenez-le toujours. Dites-lui que c'est Bettina, de Darmstadt... Nous verrons bien s'il refusera de descendre.

— Il faut attendre que le patron soit rentré, reprit Isidore.

— Pourquoi cela ?

— Il nous est défendu d'entrer dans la chambre mademoiselle Félicie.

— Frantz y est bien !

— Oh ! lui, c'est différent ! murmura l'apprenti avec une inflexion toute particulière.

La jeune femme fronça le sourcil et sa physionomie prit une expression sinistre.

— Où est cette chambre ? demanda-t-elle.

Isidore lui montra machinalement l'escalier.

Elle se mit aussitôt à gravir les marches d'un pas rapide. Isidore s'élança pour l'arrêter, mais elle le repoussa vivement et continua son ascension. L'apprenti courut de nouveau après elle. Il la rejoignit sur le palier et la saisit par sa robe. Au bruit de leur altercation, Frantz sortit de la chambre de Félicie. En voyant l'étrangère, il devint pâle comme un mort.

— Descends, dit-il à l'apprenti avec un tel accent que, malgré sa curiosité, Isidore se hâta d'obéir.

Riéland avait conduit le médecin assez loin. En revenant chez lui, il aperçut deux ou trois cents personnes arrêtées devant sa maison. Tout le monde parlait à haute voix, et se dressait sur la pointe du pied pour regarder du côté de son magasin.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda l'orfévre à un de ses voisins qu'il aperçut à la fenêtre d'un premier étage.

— Rentrez bien vite chez vous, M. Riéland, lui répondit le voisin ; il paraît qu'un de vos ouvriers vient d'assassiner une femme.

Riéland se rua au milieu de la foule et fit tant des pieds et des mains qu'il parvint à gagner la porte. Un agent de police lui ouvrit. A peine entré, il aperçut au milieu de la boutique, une femme morte ou évanouie et couverte de sang. Un médecin et deux voisines lui prodiguaient des soins. A quelques pas derrière cette femme, des agents de police entouraient Frantz Barth, qui était aussi tout couvert de sang et dont l'attitude révélait un morne désespoir.

— Où est ma fille ? s'écria l'orfévre avec angoisse.

— Elle est là-haut, dans sa chambre, monsieur Riéland, répondit Isidore. Elle ne sait rien de tout cela.

— Que s'est-il donc passé ? Quelle est cette femme ? demanda l'orfévre.

— Il paraît que c'est la femme de ce jeune homme, répondit un des agents de police, et qu'il vient de la jeter du haut en bas de votre escalier.

— Comment se trouve-t-elle là ? reprit l'orfévre.

Isidore le lui raconta.

— Ce garçon est incapable d'un assassinat ! s'écria l'orfévre. D'ailleurs, comment sait-on qu'elle est sa femme ?

— C'est elle-même qui l'a dit, monsieur, répondit un des agents. Tout à l'heure elle a repris un moment connaissance. Elle a montré ce jeune homme du doigt, en disant : « C'est lui, mon mari, qui m'a assassinée. » L'effort qu'elle a fait a été cause qu'elle est retombée aussitôt.

— Voici le brancard, dit un autre agent, en ouvrant la porte de la rue.

— Il faut la porter à l'Hôtel-Dieu, fit le médecin.

— Ainsi, vous ne connaissez pas cette femme, monsieur ? demanda l'un des agents à Riéland.

— Nullement.

— Ce jeune homme était votre ouvrier ?

— Oui, monsieur.

— Il paraît qu'on ne le savait pas marié ?

— En effet, monsieur ; mais il l'avait dit à ma fille et à moi.

— Ils vivaient donc mal ensemble, sa femme et lui, pour être ainsi séparés ?

— Je crois qu'oui, repartit l'orfévre, qui ne sentit que trop tard ce que sa réponse avait de compromettant pour Frantz.

— La voilà qui reprend connaissance, dit un des ouvriers.

— Puis-je lui adresser quelques questions ? demanda l'un des agents au médecin.

— Pas en ce moment, répondit ce dernier... nous verrons à l'hôpital, si c'est possible.

— Silence ! reprit la voisine... elle va parler.

Un profond silence se fit dans le magasin. Bettina promena autour d'elle un regard d'abord fixe et inintelligent. Bientôt sa figure s'anima faiblement : une expression de haine et de rage brilla dans ses yeux dirigés sur Frantz.

— C'est lui qui m'a assassinée, dit-elle en le montrant du doigt.

Ce mouvement faillit lui devenir funeste. Le sang, un instant arrêté, jaillit de nouveau des deux profondes blessures qu'elle avait à la tête. Il fallut recommencer tous les soins. Enfin, on parvint à la mettre sur le brancard et à la transporter sans accident à l'Hôtel-Dieu. Quant à Frantz, on l'emmena immédiatement au dépôt de la Préfecture de police.

. . . .

Tel fut à peu près le récit que me fit mon ami. Comme il était au nombre des rares clients du père Riéland, ce dernier l'avait prié de défendre le jeune Alsacien. Quoique pleinement convaincu de l'innocence de son client, A. D... craignait beaucoup une condamnation.

— Il n'a fait que repousser cette mégère, qui voulait entrer de force dans la chambre de mademoiselle Riéland, me dit mon ami. Elle a glissé et roulé dans l'escalier; mais elle persiste à accuser son mari de l'avoir jetée. Enfin, tout se réunit pour accabler ce pauvre diable.

Sans connaître ce Frantz Barth, je m'intéressais à lui. Autant pour savoir ce qu'il deviendrait que pour entendre la plaidoirie de mon ami, je me rendis aux assises le jour où l'on devait juger cette affaire.

J'arrivai un peu tard. L'acte d'accusation était déjà lu. On procédait à l'interrogatoire de l'accusé. Le pau-

vre jeune homme faisait pitié. Les personnes mêmes qui étaient le plus persuadées de sa culpabilité ne pouvaient s'empêcher de s'y intéresser. Il répondait avec une franchise et une sorte de naïveté vraiment touchantes.

— Bettina s'est mise en fureur contre moi sur le palier, dit-il. Comme elle faisait beaucoup de bruit, je l'ai suppliée de descendre avec moi. Je lui ai dit que mademoiselle Riéland était malade et que la moindre émotion pouvait la tuer. Son médecin venait de le dire à l'instant même. Bettina s'est figurée que je la trompais. Elle a voulu entrer de force dans la chambre de mademoiselle Félicie. Je l'ai repoussée. En se débattant pour se dégager, elle a reculé trop loin. Peut-être aussi que ses pieds se sont pris dans sa robe.. Enfin elle est tombée à la renverse dans l'escalier, et elle a roulé jusqu'au bas. Quand je l'ai relevée, elle était comme morte; mais je jure devant Dieu que je n'ai point cherché à la tuer, ni à lui faire aucun mal.

Bettina, la femme de Barth, était assise au banc des témoins. Elle portait encore une sorte de bandeau autour de la tête. Il lui restait aussi une large cicatrice au front et à la joue gauche. Cette femme avait une méchante figure. Sa voix dure et sèche grinçait aux oreilles.

Sa déposition fut accablante pour Frantz. Elle y mit du reste un acharnement évident. Après force grimaces et maintes phrases que le président interrompit

en la priant d'être moins prolixe, voici ce qu'elle raconta :

Elle avait appris (elle ne put dire comment) que son mari la trompait, et qu'il gagnait beaucoup d'argent, quoiqu'il lui écrivît le contraire, et qu'il ne lui envoyât presque rien. Alors elle était venue à Paris. En la reconnaissant, Frantz l'avait accablée de reproches et d'injures. Elle avait voulu répliquer et lui faire honte de sa conduite : alors il l'avait frappée, prise à bras-le-corps et jetée du haut en bas de l'escalier.

Quelque antipathique que cette femme parût à tout le monde, et même aux jurés, sa déposition était tellement précise qu'elle rendait inévitable la condamnation du jeune Alsacien.

Isidore Maillan déposa ensuite avec beaucoup d'intelligence. Désarmé par le malheur de son compagnon d'atelier, il eut soin, tout en restant dans la vérité, d'éviter tout ce qui eût été de nature à charger Frantz Barth. En revanche, cet imbécile de Nointel, qui ne savait rien et n'avait rien vu, fit un mal énorme au jeune Alsacien. Au lieu de dire tout simplement qu'il ne savait rien, il eut le sot orgueil de vouloir pérorer, de faire des phrases, et de prendre des airs protecteurs envers Frantz. Bref, il fit tant de phrases et de réticences, qu'on se figura qu'il en savait beaucoup plus long qu'il ne voulait le dire, et qu'il se taisait par égard pour Frantz.

Riéland, qu'on entendit ensuite, donna les meilleurs

témoignages sur son ouvrier et le défendit chaleureusement. Grâce aux lettres qu'il avait reçues de son ami Karl Barth, il édifia le public sur la moralité de Bettina ; mais le président l'interrompit et imposa en même temps silence à Bettina, qui s'était levée furieuse.

Ce qui produisit le plus d'effet sur l'auditoire, ce fut la déposition de mademoiselle Riéland. Sa vue seule suffit pour impressionner le public. Elle était très-pâle, et sa figure amaigrie révélait bien des souffrances. Malgré son état de faiblesse, elle parla assez longtemps d'une voix claire et distincte. Un silence profond régnait dans la salle.

Elle eut la courageuse franchise d'avouer son amour pour Frantz et fit cet aveu si pénible avec tant de modestie, de délicatesse et de simplicité, qu'une sorte de murmure bienveillant courut parmi les spectateurs. Les femmes pleuraient. Plusieurs hommes avaient les larmes aux yeux. L'intérêt qu'elle inspira et tout ce qu'elle dit à la justification de Frantz firent beaucoup de bien à la cause du jeune homme. Malheureusement, Bettina prit la parole pour contredire quelques assertions de Félicie. Comme elle injuriait la jeune fille, le président lui imposa silence, mais ses paroles n'en eurent pas moins le fâcheux effet d'affaiblir l'impression produite par la déposition de Félicie. La séance continua. Au bout de quelques minutes, le ministère public eut besoin d'adresser quelques questions à Bettina. Elle en profita pour recommencer ses récriminations. Tout à

coup, au milieu d'une phrase, elle hésita, pâlit, se troubla et devint d'une pâleur effrayante. Ses yeux, fixés sur un coin de la salle avec une visible expression de terreur, semblaient ne pouvoir s'en détourner.

Cinq ou six personnes se levèrent pour voir ce qu'elle regardait. Elle essaya de continuer sa phrase, mais sa voix tremblait.

— Qu'avez-vous donc? lui dit le président.

Elle porta la main à sa tête, et dit qu'elle souffrait horriblement.

Un instant après, elle perdit connaissance. On l'emporta de la salle. Il fallut suspendre l'audience.

— Il y a quelqu'un dans l'auditoire qui lui a fait signe, me dit un jeune homme qui se trouvait au banc des avocats. Que diable est-ce que cela signifie?

— Un homme ou une femme? lui demandai-je.

— Un homme... un homme d'assez mauvaise mine même... Il était debout, tout à fait au fond de la salle.

Au bout de deux heures environ, la cour rentra en séance. On rappela Bettina. Sa physionomie avait tellement changé d'expression que tout le monde s'en aperçut. Le ministère public lui posa de nouveau la question à laquelle son évanouissement l'avait empêchée de répondre. En dépit de l'assurance qu'elle affectait encore, on voyait qu'elle était dominée par quelque terreur secrète. Dès les premiers mots, on remarqua aussi un changement complet dans ses dispositions à l'égard de son mari. Au lieu de le charger, comme elle l'avai fait

jusque là, elle cherchait plutôt à le justifier. Le président la ramena sur le fait principal. Là, elle revint complétement sur sa première déposition.

On la pressa de questions. On lui fit sentir ses nombreuses contradictions. A la fin, elle perdit la tête. Elle avoua que la jalousie et le ressentiment l'avaient entraînée trop loin, et que son mari n'avait fait que l'éloigner un peu brutalement de la porte.

Il y avait évidemment quelque chose de singulier dans ce brusque revirement. Le président et le ministère public le sentirent bien. On la tourmenta pour savoir à quelle suggestion elle cédait en ce moment. Elle se mit à pleurer et jura qu'elle n'obéissait qu'à la voix de sa conscience, à la compassion que lui inspirait son mari. On ne put la faire sortir de là.

Cela changeait singulièrement la position du jeune Alsacien. Après un brillant plaidoyer de son défenseur et un résumé fort remarquable du président, Frantz fut acquitté à l'unanimité. Les jurés prirent à peine le temps de passer dans la salle des délibérations. Malgré les injonctions d'usage, des applaudissements et un murmure bienveillant saluèrent l'arrêt du tribunal qui proclamait l'innocence du jeune Alsacien.

. . . .

Quelques jours après, je me trouvais à passer devant la porte d'A. D..., et j'entrai pour lui faire mon compliment un peu tardif sur son plaidoyer. Il me raconta le dénoûment tragique de cette histoire. Cette fois encore,

je me mets de côté et je laisse parler les faits.

. . . .

Bettina était sortie une des dernières du Palais de Justice. Comme elle mettait le pied dans la cour, un homme vint à elle et lui prit le bras. Elle ne put contenir un mouvement de frayeur et recula.

— Ah! c'est vous, Friedrich? dit-elle d'une voix tremblante.

— Oui, répondit l'homme ; venez.

— Où voulez-vous me conduire ?

— Que vous importe ! suivez-moi !

— Je ne veux pas ! s'écria-t-elle. Non ! laissez-moi ou j'appelle !...

— Soit! alors je dirai quels sont mes droits pour vous emmener.

Elle frappa du pied avec colère.

— Que me voulez-vous enfin ? reprit-elle. Vous voyez bien que tout à l'heure j'ai deviné et exécuté votre volonté, quoiqu'il me fût très-facile de vous dire plus tard que je n'avais pas compris le sens de vos gestes. Que vous faut-il encore ?

— Vous le saurez ! Pas de phrases et marchons.

— Je vais crier.

— Criez ; nous ne sommes pas loin de la prison ; vous n'aurez pas beaucoup de chemin à faire.

Elle leva les mains avec une rage concentrée et cessa de résister au bras qui l'entraînait.

Au bout d'une demi-heure de marche, tous deux tra-

versèrent la route qui passe au coin de la station duchemin de fer d'Orléans et du Jardin-des-Plantes et montèrent vers la barrière d'Italie; Bettina, qui ne connaissait point Paris, regardait autour d'elle avec inquiétude. Le jour baissait déjà.

— Je n'irai pas plus loin avant de savoir où vous me conduisez, dit-elle encore.

— Près de votre fils, répondit l'homme. Vous n'avez donc rien dans le cœur, malheureuse créature, que vous n'ayez pas encore pensé à me demander s'il était mort ou vivant!

Elle baissa la tête et fit de son mieux pour pleurer; il haussa les épaules et continua sa marche. Bientôt il prit sur la gauche, et fit traverser à sa compagne plusieurs de ces ruelles sales et sans nom qui servent de refuge à une population infime de marchands de chiens, de chiffonniers et de vagabonds de tout genre. Ils marchèrent ensuite assez longtemps sans rencontrer une seule maison.

— Il m'est impossible d'aller plus loin, dit Bettina en s'arrêtant. Je tombe de fatigue.

— Nous sommes arrivés, répondit-il du même ton morne et sombre.

Il lui montrait du doigt une sorte de cabane construite avec de vieilles planches et adossée contre un talus.

— Quoi, c'est là que vous demeurez? fit-elle avec une surprise mêlée de dégoût.

— Oui; j'ai été malade. Il m'a fallu quitter le mé-

tier de batelier que j'exerçais à Enghien. Sans Mlle Riéland, le petit et moi nous serions morts de faim. Maintenant, je travaille à Bercy... quand je trouve à travailler.

Il la poussa dans la cabane dont il referma la porte avec une lourde barre de bois.

— Où est le petit? demanda-t-elle au batelier qui allumait une chandelle de résine.

— Là, dit-il, en lui montrant un enfant étendu dans une sorte de petit lit qui avait presque l'air d'un cercueil. Il se meurt... Regardez-le... Il ne vous reconnaîtra pas, le pauvre enfant. Sait-il seulement qu'il a une mère !...

— Friedrich !

— Vous ne l'avez même pas embrassé.

Elle se pencha sur le lit de l'enfant qui râlait.

— Mon Dieu, qu'a-t-il donc? s'écria-t-elle avec angoisse.

— Le typhus.

Elle poussa un cri et tomba à genoux auprès du berceau en joignant les mains avec désespoir.

— Oui, reprit Friedrich avec une sorte d'égarement, priez Dieu qu'il le guérisse ; car, s'il meurt, nous le suivrons tous les deux.

Elle eut peur et se rapprocha de la porte. Il se mit devant elle.

— Friedrich, reprit-elle en pleurant, ne me tuez pas! Grâce !

— Taisez-vous, lui dit-il durement, vous allez réveiller l'enfant.

— Au secours ! au secours ! cria-t-elle en se jetant vers la porte.

Il la prit par le bras et la jeta sur un banc au fond de la cabane.

— Il fait nuit, lui dit-il, et cet endroit est désert. Nul n'oserait y passer à cette heure. Je vous ai dit de ne pas réveiller l'enfant. Si vous criez encore, je vous tue à l'instant.

Elle se jeta à ses genoux. Il la repoussa sans l'entendre.

La fièvre et une sorte de folie brûlaient les yeux du batelier et les faisaient étinceler comme des charbons ardents.

— Ce n'était pas assez de m'avoir ruiné et déshonoré, reprit-il, il vous fallait encore un autre malheureux à écraser... Ainsi, vous êtes mariée deux fois ! Savez-vous qu'en France on vous envoie aux galères pour cela... Deux maris !...

Il se mit à rire d'une voix lugubre qui déchirait les oreilles de la malheureuse femme et la glaçait d'effroi. Puis il s'approcha du lit de l'enfant et se mit à contempler la pauvre petite créature, dont l'assoupissement ressemblait déjà à la mort. Au bout de quelques minutes, Bettina crut qu'il l'avait oubliée ; elle se leva doucement et gagna la porte. Elle fut trahie par le bruit qu'elle fit en essayant de retirer la barre qui fermait l'entrée. Le batelier s'élança vers elle, la jeta au fond de la ca-

bane et l'attacha au lit de l'enfant. Comme elle poussait des cris désespérés, il la bâillonna.

— S'il meurt, nous le suivrons, répéta-t-il encore.

Puis, il se rassit près de l'enfant et prit une des mains du pauvre petit entre les siennes.

Les yeux fixés sur son fils, que Dieu allait bientôt rappeler à lui, il resta silencieux et immobile comme une statue.

. . . .

Un de ces vagabonds comme on en trouve autour de toutes les barrières de Paris, et surtout dans les environs de celle d'Italie, s'était philosophiquement couché à l'abri de la cabane. Réveillé par les cris de Bettina, il entendit une partie du dialogue des deux époux. Cet homme était un vieillard infirme et poltron qui n'osa intervenir. Comme il avait eu déjà quelques discussions avec la justice, il craignit de se trouver mêlé à quelque mauvaise affaire, et changea promptement de domicile. Il gagna clopin-clopant une sorte de cabaret borgne, vrai tapis-franc, qui servait d'asile à des vagabonds de son espèce et quelquefois aussi à des malfaiteurs d'une nature plus dangereuse. Malheureusement pour lui, un crime avait été commis dans les environs par quelques habitués de cet infâme logis. Pour s'emparer des coupables, la police avait établi autour du cabaret ce qu'on appelle une *souricière*. On laissait entrer comme d'habitude, mais aussitôt qu'un individu avait mis le pied dans le cabaret, la porte se refermait et des agents

de police arrêtaient immédiatement le nouveau venu.

Chacun des prisonniers subit une sorte d'interrogatoire préalable. Forcé de rendre compte de l'emploi de son temps, le vieux mendiant cita l'endroit où il avait passé la nuit. Pour preuve de sa véracité, il raconta ce qu'il avait entendu... Un des agents prévit tout de suite quelque catastrophe. Dès qu'on eut mis en sûreté les prisonniers faits au cabaret, un agent de police et trois soldats se mirent en marche sous la conduite du vieux mendiant.

Arrivé à deux ou trois cents pas au-dessus de la gare d'Orléans, on aperçut une lueur assez vive à peu près dans la direction que le vagabond assignait à la demeure du batelier.

— Qu'est-ce que cela peut-être? dit un des agents. Serait-ce un incendie?

— Je parie que ce malheureux aura mis le feu à sa cabane! s'écria le mendiant.

On pressa le pas. Au bout de quelques minutes, les soldats, guidés par les flammes, arrivèrent à l'emplacement occupé par la cabane. Mais il était trop tard. Tout s'était écroulé. Ils ne trouvèrent qu'un brasier d'où jaillissaient encore par intervalle des flammes rougeâtres et de noirs flocons de fumée mêlés à de sinistres étincelles. On s'empressa d'arracher du brasier le peu d'aliments qui pouvaient encore l'entretenir.

Deux hommes se détachèrent et coururent chercher dans le voisinage des seilles et de l'eau. Avant qu'ils

fussent de retour, leurs camarades avaient déjà retiré du brasier trois cadavres, ou plutôt les os carbonisés des trois cadavres.

Grâce à la déposition du mendiant, ainsi qu'à diverses autres circonstances qu'il serait inutile de détailler ici, on put constater officiellement la mort de Friedrich, le batelier, de sa femme et de leur enfant.

Frantz, qui avait été appelé à la Préfecture pour aider à cette constatation, partit quelques jours après pour Darmstadt. Touché des malheurs et du repentir du pauvre garçon, son oncle lui pardonna et lui rendit son amitié.

— L'oncle et le neveu sont à Paris en ce moment, me dit A. D... en terminant son récit. Ils sont venus pour chercher Monsieur et Mademoiselle Riéland, qui veulent se fixer en Allemagne. Mademoiselle Riéland, que j'ai vue avant-hier, paraît complétement remise. Son mariage avec Frantz est arrangé. Il doit avoir lieu durement le deuil de Barth sera terminé. J'ai promis d'assister au mariage, et je tiendrai ma promesse.

FIN.

TABLE

FIN.

